This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

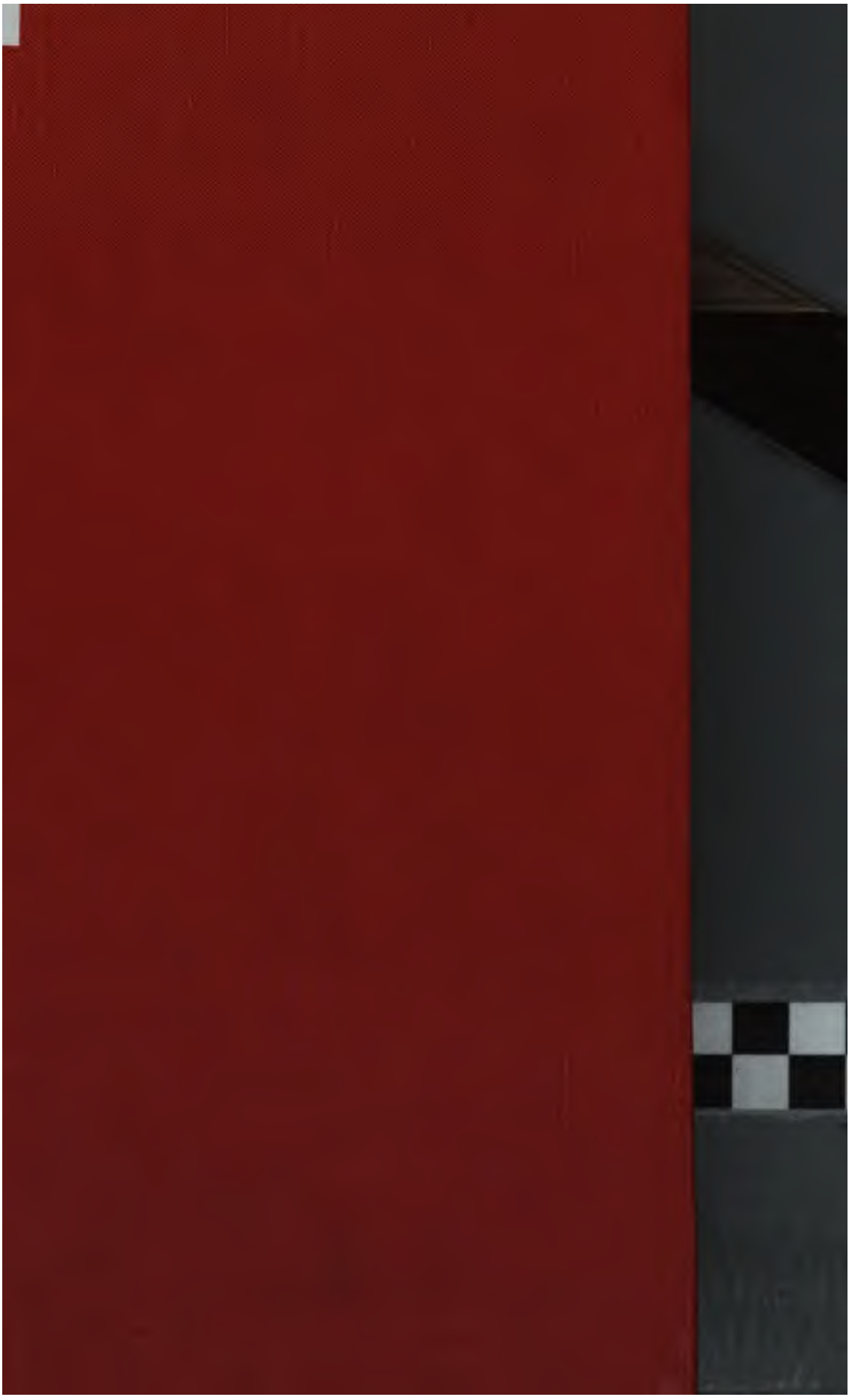
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



PROPERTY OF THE
University of
Michigan
Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

CHATEAUBRIAND

SA FEMME ET SES AMIS

CHÂTEAUBRIAND

PORTRAIT DE CHATEAUBRIAND

« A la mort de Girodet, célèbre peintre du portrait de Chateaubriand et d'Atala, deux ouvrages immortels, le noble vicomte, choisi par l'Académie française, a déposé sur la tombe de l'artiste illustre la croix d'officier de la Légion d'honneur, qui lui avait été accordée par Sa Majesté Louis XVIII. »

(Journaux du temps.)

A M. le maire de Saint-Malo (qui désirait placer le portrait de Chateaubriand dans la galerie historique de l'Hôtel de Ville et l'avait prié de poser) :

« ... A mon âge, il ne reste plus assez de vie sur la figure de l'homme pour qu'on ose en confier les ruines au pinceau. Madame de Chateaubriand possède le seul portrait qui existe de moi. C'est un des chefs-d'œuvre de Girodet; il le fit en 1807, à mon retour de la Terre-Sainte. Je le laisserai par testament à mon île maternelle. J'obtiendrai le consentement de Madame de Chateaubriand, lorsque j'aurai le courage de lui parler d'un sujet si triste pour elle. Toutefois, l'article du testament ne sera exécutoire que quand ma femme reposera elle-même dans le sein de Dieu.

» Agréez, Monsieur le Maire, etc...

» CHATEAUBRIAND. »

Études Critiques avec Documents Inédits

CHATEAUBRIAND

SA FEMME ET SES AMIS

PAR

G. PAILHÈS

Ouvrage orné de cinq gravures.

BORDEAUX
FERET ET FILS, Éditeurs
15, cours de l'Intendance.

PARIS
LIBRAIRES ASSOCIÉS
13, rue de Buci.

1896

Tous droits réservés.

626077 - 170

EXTRAIT

DE LA

LISTE DES SOUSCRIPTEURS

Son Em. le Cardinal Lécot, archevêque de Bordeaux.
Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier.
Mgr Cœuret-Varin, évêque d'Agen.
Mgr Fullières, évêque de Saint-Brieuc.
Amblard (Mlle Antoinette).
Ancillon de Buy (comtesse).
Anger (R. P. Oblat de M).
Armailhacq (Mgr d').
Asher, libraire à Berlin.
Autichamp (marquise d').
Baguenard (Mme Em.).
Barenton (A. de).
Baron (Mme Albert).
Beaumont d'Autichamp (comte de).
Béraud (Mme veuve).
Besserve (Mlle Blanche).
Bibliothèque de la ville de Bordeaux.
Bibliothèque collège Sainte-Marie, Saint-André de Cubzac.
Bibliothèque du collège catholique Sainte-Foy la Grande.
Bibliothèque du Petit-Séminaire.
Biré (Edmond), homme de lettres à Nantes.
Blanchereau (Henri).
Bocca, frères, libraires à Rome.
Bordes de Fortage (de).
Boüé (Mme).
Boué (Louis), avocat, ex-président de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux.
Bouffard fils aîné, négociant à Bordeaux.
Bousiès-Borlund (comte de).
Bouville (comte de).
Brezetz (Arthur de).
Brown (Mme) François.
Camiran (Mme la vicomtesse de), née de Piis.
Charriaut (Henri), Madrid.
Clausel de Coussergues, vice-président de la Chambre des Députés.
Clavé.
Cartau (l'abbé), curé de Saint-Eloi de Bordeaux.
Carton (Georges).
Castaing (Mme).
Castelnau d'Essenault (marquis de).
Cazalas (l'abbé).
Champion, libraire à Paris.
Charbonnel.
Clavé.
Collignon (Albert).
Creuzan (G.).
Daspit de Saint-Amand.
Dauby, curé de Saint-Michel à Bordeaux.

David (Mme).
David (Gaston), membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux.
Deiters (Mme).
Demay (Mme Georges).
Depont (Edmond).
Deydou (l'abbé), curé de Saint-Nicolas de Bordeaux.
Dubois, à Lille (Nord).
Dulau et Cie, libraires à Londres.
Dumeau (Mme).
Duret (Mme).
Duvergier (Mme Gaston).
Escarraguel (Mme Arthur).
Fétis (E.), conservateur de la bibliothèque royale de Belgique.
Ferrand (chanoine), curé de Baurech.
Fourcaud (Louis de), Paris.
Fourrel de Longchamp (Mlle).
Frémy (comte Edouard).
Frère visiteur des Ecoles chrétiennes à Talence.
Froment (Théodore), membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux.
Gaden (Charles).
Gaulne (Mme de).
Gautier-Lacaze (Mme).
Gervais (l'abbé), chanoine honoraire.
Girodroux (E.).
Grossard (Oscar).
Guérin (Armand).
Hanappier (Mme Victor).
Institution J.-B. de La Salle.
Jullian (Camille), professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux.
Kersaint (Mme de).
Kopp.
Labat (Gustave).
Legrand (Mme Em.).
Leybardie (Louis de).
Louit (Mme Edouard).
Maître (Adrien), ancien secrétaire de la ville de Bordeaux.
Maurel (Jean).
Martron (l'abbé), curé de Gujan-Mestras.
Meller (Pierre).
Ménard (Mlle).
Michelot (Mme veuve Emile).
Morineau (Mlle F. de).
Noël (Octave).
Œuvre diocésaine des Bons livres.
Olivier (Gaston).
Petit (vicaire général).
Petit (Mme Ferdinand).
Puifferat (marquis de).
Reinwald, éditeur à Paris.
Réniac, (l'abbé), économe du Petit-Séminaire.
Rivas (Miguel).
Sarran de Lacombe (Albert).
Séré (Mlle).
Société belge de librairie à Bruxelles.
Sue (Joseph).
Supérieure générale (Mme la) des sœurs de l'Espérance.
Supérieure (Mme la) des sœurs de l'Espérance.
Supérieure (Mme la) de Notre-Dame de Lorette.
Terrier (Mme).
Toulouse (Adolphe).
Trincaud la Tour (Mme de).
Van de Borie (J.), à Gand.
Van den Burghe, premier conservateur à l'Université de Gand.
Verduzan (vicomtesse de).
Verneilh (baron J. de).
Videau (chanoine), secrétaire général de l'Archevêché.
Vieillard (Jacques).
Vieillard (Mme Albert).
Wetterwald.

AVANT-PROPOS

Des papiers inédits me furent confiés, il y a quelques années. Ils me permirent de risquer, après les maîtres et sans répéter leurs dires, un volume d'Études sur M. et Mme de Chateaubriand.

Depuis lors, d'autres papiers me sont venus, concernant les mêmes personnages. Ils ne m'ont pas moins intéressé.

Bien résolu à ne plus imprimer, — celui qui me les a offerts et presque imposés sait si je dis vrai, — je les lus comme il fait bon lire de telles pièces : dégagé de tout souci d'auteur, au hasard de la rencontre et des signatures, sans prendre garde aucunement ni à la suite qu'ils pouvaient faire à mes précédentes publications, ni à la suite qu'ils pouvaient se faire entre eux.

C'est ainsi que je les lus d'abord, en simple curieux. Curiosité littéraire : ils émanaient de Chateaubriand, de Joubert, de Fontanes, de Mme de Staël, de J. et X. de Maistre, de La Mennais, de Sainte-Beuve, de Villemain; curiosité psychologique : les plus importants avaient un caractère intime et confidentiel; curiosité graphologique : bon nombre étaient des autographes. Ces écrits m'arrivaient par lots successifs, à de longs intervalles. Excellente condition pour continuer la lecture ainsi que je l'avais commencée, avec une fraîcheur de curiosité sans cesse renouvelée.

Peu à peu le trésor s'était grossi. L'idée me vint de mettre la collection en ordre. Une suite se révéla.

De fragmentaire et diffus qu'il était, l'intérêt se ramassa comme dans l'histoire d'une vie ou d'un groupe. C'était un groupe en effet;

ou plutôt, c'était encore le « groupe » : Chateaubriand, Joubert, Fontanes, Clausel ; le groupe dans l'intimité avec Mme de Chateaubriand et les autres habitués. Toutefois, malgré la suite, beaucoup de points restaient obscurs. Quels noms indiquaient ces initiales ? Ici, quelles allusions ?

A la curiosité s'ajoutait le charme ; au charme, le piquant du mystère et l'attrait de l'inconnu.

Je demandai la réponse à des livres familiers : *Mémoires d'Outre-Tombe, Souvenirs et Correspondance de Madame Récamier*, Œuvres de Chateaubriand, de Joubert, de Fontanes, de Villemain, *Mercure de France*, les *Débats*, *Spectateur français au XIXe siècle*, etc.

Mais voilà ! ces livres et d'autres, je les feuilletais avec un tel plaisir que, souvent, oublieux du renseignement cherché, je m'arrêtais en chemin, faisant l'école buissonnière. Ces belles pages, que j'avais lues avec admiration, maintenant prenaient un sens plus spécial, et je les trouvais plus belles. Non que la cueillette fût tout à fait négligée. Tantôt je copiais un passage qui contenait l'explication voulue ou reliait une lettre à l'autre ; tantôt je notais mes impressions et mes remarques, à mesure qu'elles se présentaient, me réservant de les coordonner, contrôler et rectifier, lorsque j'aurais acquis, de l'ensemble, une pleine et parfaite possession critique.

Les écritures se multipliaient. Je ne m'en apercevais pas.

Travailler de la sorte, sur des inédits, émanés des maîtres, et à la meilleure ou à la plus curieuse époque de chacun, — pour Chateaubriand, l'enchanteur, lettres de jeunesse, datées de Londres et de Rome ; pour le moraliste Joubert, lettres de la vieillesse savoureuse, — travailler ainsi, rien que pour soi, sans être pressé par un gain nécessaire, ou préoccupé de publicité, assurément, ce n'est plus labeur, contention d'esprit, recherches, mais distraction, diversion et plaisir.

Le soir, après les heures actives, à la douce lumière de la lampe, le doux repos ! O nuits ! ô divins régals ! *O noctes, cœnæque deûm, quibus ipse, meique, ante larem proprium vescor* (1), dirais-je en un sens épuré ; car ayant en main les lettres de Chateaubriand, Joubert, Fontanes, lettres d'intimité, il me semblait que j'étais des leurs, qu'ils étaient miens, — *meique*, — qu'ils me faisaient des

(1) Hor. *Serm.*, lib. II, sat. VI.

confidences auxquelles nul autre n'était admis. Rêve flatteur, dont le sommeil prochain favorisait l'éclosion.

A vrai dire, je les connaissais à fond, œuvres et vie, entourage immédiat, influences favorables ou contraires, jugements portés sur leurs personnes et sur leurs écrits.

***

De figure nouvelle, il n'y en avait qu'une, figure de jeune fille, entrevue de reflet, comme dans un miroir, et presque aussitôt disparue.

A elle étaient adressées les lettres de Joubert, — avec de belles maximes, à l'usage d'une adolescente sur le point de faire son entrée dans le monde.

Sous couleur d'horoscope, le moraliste avait tracé d'elle un portrait séduisant : lui-même paraissait séduit du portrait et du modèle.

Pouvais-je ne pas éprouver le désir de la mieux connaître, cette figure idéale et fuyante ?

Une longue suite de jours heureux avait-elle réalisé l'avenir prédit par l'aimable philosophe ? Quel caractère ? quel esprit ? quel cœur ? quelle âme ? quelles relations ? quelle activité ? quelles épreuves ? — quelle destinée ?

Et je ne savais presque rien. Elle était la fille unique de Fontanes; Chateaubriand l'avait tenue sur les fonts et l'appelait « *ma fille Christine* »; Joubert l'avait aimée, et le lui avait déclaré en des termes extrêmement affectueux.

Pris et comme obsédé d'une curiosité sympathique, j'écrivis, je consultai, je poussai aux recherches l'ami qui m'avait confié tant d'autographes.

Que les chances d'aboutir étaient faibles !

M^lle^ de Fontanes avait vécu hors de France. Elle était morte depuis longtemps. Famille éteinte.

L'ami se piqua d'émulation, et, plus encore par amitié, s'obstina aux recherches. Dans une course intentionnelle à Genève, il retrouva quelques vagues souvenirs, mêlés d'erreurs *grossières*. Habile à discerner le vrai, ces confuses lueurs lui suffirent pour s'orienter. De retour à Paris, une visite à la plus intime correspondante de M^lle^ de Fontanes le renseigna complètement.

Des lettres avaient été conservées. Il s'y révélait un esprit très cultivé et plein d'agrément, une âme ardente et noble, un cœur aimant et généreux à l'excès. La fille de Fontanes, la filleule de

Chateaubriand, l'amie de Joubert était digne de ces beaux noms. Avec ses lettres autographes et celles de son illustre correspondante, me furent remises les lettres de Chateaubriand à Fontanes.

Tout ce que je voulais savoir, je le savais désormais, ou le devinais à coup sûr.

Je joignis aux premiers documents cette double correspondance en l'entremêlant de réflexions. Et je relus le portrait de M^lle^ de Fontanes, tracé par le bon Joubert.

Sous la nuance d'idéal que l'amitié et le génie de l'écrivain n'avaient pu s'empêcher d'y répandre, il me fut agréable de constater la ressemblance; et, comme œuvre d'art, il me parut si beau, que, du modèle, je reportai mon attention au peintre.

***

Je me remis à considérer Joubert dans sa correspondance et dans ses pensées. L'homme respire dans l'œuvre.

L'œuvre est admirable et de toute originalité. L'homme est plus admirable et plus original encore.

Au sujet de ce « plus ancien et meilleur ami » de Fontanes, je me livrai à des observations littéraires qui me plaisaient et me semblaient neuves; à des hypothèses qui me semblaient plausibles, bien que hardies : les unes avaient échappé aux critiques devanciers; les autres étaient en opposition directe avec leurs affirmations les plus autorisées.

De l'hypothèse à la thèse, le chemin est glissant.

Je dressai la thèse. Les arguments se tiraient des situations respectives, des habitudes intellectuelles, des textes surtout. Ma conviction se fit absolue. Plus rien de conjectural ni d'hypothétique dans les conclusions. Donc, disais-je avec conviction :

L'auteur des *Pensées* et de la *Correspondance* s'est appliqué à d'autres travaux. Il a écrit, lui aussi, pour le public, et publié de son vivant. Donc, MM. de Raynal se trompent, eux si bien renseignés, quand ils affirment le contraire.

Mais comment passer des certitudes théoriques aux preuves de fait ?

Oh ! si je pouvais découvrir ce Joubert anonyme, inconnu, nié par les siens, deux fois inédit, pour ainsi parler ! Ce Joubert, amoureux de la perfection insaisissable, et qui, cependant, à certaines heures d'aimable abandon, avait jugé que telle et telle de ses productions n'étaient pas indignes de venir au jour.

A propos de ces pages qu'il avait produites en se cachant, la kyrielle des questions se déroulait de nouveau : Quels en pouvaient bien être le sujet et le genre ? Articles de journaux ? de revues ? minuscules plaquettes ou livres opulents ? avant ou après la Révolution ? et dans quel esprit ?

Car Joubert le pieux, l'orthodoxe, le pacifique, avait bu, tout jeune, à la coupe empoisonnée. Un moment, disciple de Diderot !

Si ferme était ma conviction : je résolus de faire pratiquer des fouilles — n'est-ce pas le mot ? — à la Bibliothèque Nationale. Sur mes indications, M. de *** voulut bien se charger de ce soin. En s'y prêtant, avait-il espoir, le moindre espoir ? Il s'agissait de déterrer un article dont Chateaubriand avait cité avec mystère quelques lignes. Cet article retrouvé, il faudrait profiter des moindres indices, soit littéraires, soit historiques, soit matériels, pour se porter aux trouvailles décisives.

Sur cette unique donnée positive, et encore était-elle infirmée par les éditeurs de Joubert, comment arriver à découvrir, dans l'immense accumulation d'écrits de toute sorte, un article anonyme dont quelques lignes seules étaient connues et qu'on pût, avec certitude, attribuer à Joubert ?

Retrouvât-on, par le plus grand des hasards, l'article auquel Chateaubriand avait fait un rapide emprunt, resterait à établir, par des preuves intrinsèques, qu'il était bien de Joubert. La parole de Chateaubriand ne suffirait pas, puisque, nonobstant le passage cité par lui, on avait nié que Joubert eût publié, si peu que ce fût.

Huit jours de recherches, et quinze, et vingt. Pas le moindre résultat. On avait suivi le *Mercure* ancien et nouveau, la *Gazette de France,* l'*Esprit des Journaux*, le *Journal des Débats* et combien d'autres périodiques. Rien. J'insistai... J'étais sûr... Le cercle nécessairement se rétrécissait. — Suspendre les recherches au moment de trouver !

Je réussis à communiquer quelque chose de mon ardeur et de mon espoir.

On me répondit : « Vos nouvelles indications sont aussi précises — que le permet l'obscurité même de la nuit où nous cherchons notre route. »

Enfin, un billet m'arriva qui me fit battre le cœur ; je demande la permission d'en transcrire le texte : « Paris, octobre 1888. — A la dernière heure, et dans des conditions bien inattendues, je mets la main sur le *Boscobel*... La fermeture de la Bibliothèque m'empêche

d'en dire plus aujourd'hui; je n'ai que le temps de vous annoncer que la pièce tant cherchée se trouve dans le volume intitulé : « *Précis historique sur Crumwel* (sic), suivi d'un extrait de l'*Eikôn basiliké*, ou Portrait du Roi, et du *Boscobel*, ou Récit de la fuite de Charles II, par M..., de l'Académie de Marseille. »

Joubert était-il assez caché — l'original et le sage ! — sous le voile trois fois épaissi de l'anonyme ou plutôt du pseudonyme; mieux que cela : l'indication conduisait au nom d'un contemporain et d'un ami. En dépit des dictionnaires biographiques, bibliographiques, le livre n'est pas de celui auquel on l'attribue. Il est bel et bien de Joubert. Je suis en mesure de le prouver à l'aide d'un criterium infaillible. Ce petit secret de critique littéraire, ce n'est pas ici le lieu de le produire : il sera livré en meilleure place.

***

Articles retrouvés, correspondances inédites, réflexions personnelles, conjectures, hypothèses, et quelque bout de thèse encore, mais sans échafaudage d'arguments, quand j'eus coordonné le tout, une pensée me vint :

Le public ne serait-il pas bien aise d'entrer dans la confidence; un certain public, initié aux œuvres du groupe et aux publications qui le concernent ?

Aussitôt cette pensée, adieu le repos dans le travail, l'aventureuse sécurité des recherches, des conjectures et des hypothèses, hors des sentiers battus ! Adieu le rêve fantaisiste des longues veillées, confinant au sommeil ! Voici venir la crainte, la défiance des autres et de moi.

Hésitant, je me disais : Quelle fureur d'écrire ! lire est si doux !

Mais quoi ! le travail était terminé. S'il y avait, de ci de là, quelques pages à reviser, les premières remarques conjecturales à mettre en harmonie avec les derniers résultats positifs, c'était tout; c'était peu.

Je ne sus pas résister à la tentation.

J'ajoutai quelquefois; la plume, jadis lancée à toute bride, timide maintenant, s'arrêtait au bout de chaque phrase.

Souvent j'effaçai, sans ombre de regret. N'était-ce pas diminuer d'autant les risques et périls ?

De là le présent volume sur Chateaubriand. Un autre, tout prêt, pourra suivre, intitulé : *Du nouveau sur Joubert.* Par mille liens, il se rattache étroitement au premier.

***

Attiré par les noms de Chateaubriand, de Fontanes et de Joubert, peut-être quelque critique fera-t-il à ces humbles volumes le périlleux honneur de les feuilleter.

Au moins y trouvera-t-il des pièces inédites d'un réel intérêt.

Qu'il s'en empare pour ses propres études; qu'il prenne même, dans le reste, le peu qui semblerait utile à son œuvre. Qu'il fasse comme M. Paléologue — ou plutôt, qu'il ne fasse pas comme lui.

M. Paléologue a publié, dans la *Revue des Deux Mondes* (1), une étude, d'ailleurs fort bien écrite, sur Mme de Chateaubriand.

En la rédigeant, il n'a cessé d'avoir mon travail (1887) sous les yeux. Les vues les plus personnelles, comme les citations les plus topiques, avec quelle aisance de plume il s'en est emparé! On lit :

Dans *Madame de Chateaubriand* :

Le 27 novembre 1802, Chateaubriand avait traversé la Bretagne au terme d'un voyage assez long... Il ne put s'arrêter que vingt-quatre heures auprès de sa femme... Quelle fut la physionomie de l'entrevue ? Les papiers imprimés ou inédits que j'ai consultés ont gardé là-dessus un rigoureux silence... Nous savons toutefois, par Chateaubriand lui-même, la conclusion de l'entrevue : « Madame de Chateaubriand devait aller me rejoindre à Rome, et M. Joubert parlait de l'y accompagner (2). »

Les voilà bien tous les trois !... Joubert n'aurait-il pas décrit trait pour trait, sous la forme négative ou de contraste, le genre de causerie de Mme de Chateaubriand :

« Il est des entretiens où l'âme ni

Dans la *Revue des Deux Mondes* (1er fév. 1889, pp. 606-641):

Le 27 novembre 1802, au retour d'un voyage d'affaires, il se décida à passer par la Bretagne et à faire visite à la vicomtesse. Il demeura tout juste vingt-quatre heures auprès d'elle. Quel accueil reçut-il ? Quelle fut la physionomie de cette courte entrevue ? Aucun témoignage écrit ne l'a révélé. Mais nous savons, par Chateaubriand lui-même, quel en fut le résultat : « Madame de Chateaubriand devait aller me rejoindre à Rome, écrit-il dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, et M. Joubert parlait de l'y accompagner ».

Il dut y avoir, j'imagine, entre ces trois personnes d'une si haute distinction morale, plus d'un de ces entretiens « où, comme le disait Joubert, l'âme et le corps prennent part », où l'on s'exprime « du fond

(1) Étude reproduite dans *Profils de Femmes*; Paris, Calmann Lévy, 1895.

(2) La citation n'est pas textuelle. Les *Mémoires* portent : « *se prépara à me venir rejoindre.* » M. Paléologue la prend telle quelle dans mon livre, et l'attribue aux *Mémoires d'Outre-Tombe.*

le corps n'ont de part. J'appelle ainsi les conversations où personne ne parle du fond de son cœur, ni du fond de son humeur; où il n'y a ni abandon ni gaieté, ni épanchement ni jeu; où l'on ne trouve ni mouvement ni repos, ni distraction ni soulagement, ni recueillement ni dissipation; enfin où l'on n'a rien donné et rien reçu, ce qui n'est pas un vrai commerce. »

Dépouillez cette pensée de la forme négative qui la recouvre comme d'un voile discret, et vous aurez, de l'amie de Joubert, prise au vif de ses entretiens, un portrait d'une ressemblance achevée.

Deux jours après les funérailles, Chateaubriand annonçait à Chênedollé qu'il serait à Paris au mois de janvier, et, un peu plus tard, en Bretagne.

Cette fois, la résolution était prise. Elle devait tenir.

Éclat de colère... *accès de désespoir* qui fit explosion sur le sol étranger où ils cherchaient un asile sous l'aiguillon de la misère; scène *d'angoisse*, pendant laquelle *dut mortellement saigner le cœur de la noble femme* qui chérissait ou plutôt adorait Chateaubriand, scène que celui-ci eut « *la mauvaise pensée* » de consigner sur l'heure — et l'irréparable malheur d'oublier — en des « *pages de folie, comme on se fait saigner quand le sang porte au cœur ou à la tête* ».

« Oh! argent que j'ai tant méprisé... », etc. Ivresse de colère... ... Déçu, *sans ressources*, il exhala *sa révolte et son désespoir*... Accès d'une heure.

« S'est-elle jamais plainte? » se

de son cœur et de son humeur »; tout le contraire de ces conversations « où il n'y a ni abandon ni gaieté, ni épanchement ni jeu; où l'on ne trouve ni mouvement ni repos, ni distraction ni soulagement, ni recueillement ni dissipation; enfin où l'on n'a rien donné et rien reçu, ce qui n'est pas un vrai commerce ».

Le lendemain des funérailles [de Mme de Beaumont], Chateaubriand écrivit à Chênedollé : « ... Je serai à Paris au mois de janvier, et en Bretagne peu de temps après... »

Cette fois, sa résolution était fermement arrêtée...

Une crise... où *le cœur de Mme de Chateaubriand dut souffrir une angoisse mortelle*. Il était en Suisse, presque sans ressources... Alors, dans un *accès de révolte et de désespoir*, il écrivit ces lignes :

« Oh! argent que j'ai tant méprisé... », etc.

La raison lui revint, et cette *pensée mauvaise*, qu'il n'avait écrite que pour soulager son cerveau, « *de même qu'on se fait percer les veines quand le sang afflue au cœur ou monte à la tête* », n'eut aucune suite. *Crise de colère... crise de désespoir...*

Quelle *attitude* la vicomtesse de

demande Chateaubriand au milieu d'une rangée de points d'interrogation qui ressemblent à un examen de conscience avec aveux entre les lignes.

Sous la réserve des informations ultérieures, je pense qu'elle a fait effort pour dissimuler, pour *déconcerter les curiosités malignes* parées de dehors amicaux, imposer à tous par la suprême dignité de son silence.

... Le plus souvent elle a paru ne pas voir, ne pas comprendre... Une âme fière n'aime pas à se faire plaindre : telle Mme de Chateaubriand, et vis-à-vis de tous, si nous exceptons Joubert; car avec cet incomparable ami, d'ailleurs au courant de bien des choses, elle a pu et dû s'épancher à l'aise.

Comment le monde n'a-t-il pas soupçonné que son affectation à ne pas lire les chefs-d'œuvre de son mari... procédait de ce même sentiment de haute réserve, de cette *attitude fière et noble*?...

Tout bien considéré, mes conjectures seraient que Mme de Chateaubriand obtint de son mari, en profondeur et sincérité d'affection, incomparablement plus que les « nobles enthousiastes » dont il a été fait mention ici et là, — sans la nuance toujours et le respect qui eussent été de rigueur...

Chateaubriand... ? Le sentiment très vif qu'elle avait de sa dignité lui inspira, dans ces conjonctures délicates, une conduite *noble et fière*. Elle n'affecta ni les dehors de la jalousie, ni ceux de la résignation; mais *elle feignit de ne rien voir, de ne rien comprendre*.

A quelque profondeur de l'âme que ses douleurs aient pénétré, elle ne les a jamais traduites par une expression violente et indiscrète; « elle ne se plaignit jamais ». C'est Chateaubriand lui-même qui le déclare. Sauf à Joubert, cet ami délicat qui pouvait tout entendre et savait tout comprendre, elle ne se livra à personne, je pense, par pudeur d'abord, par calcul aussi sans doute, car, sur ce point, elle était femme à penser, avec Mme du Deffant, « qu'il n'y a pas une seule personne à qui l'on puisse confier ses peines sans lui donner une maligne joie et sans s'avilir à ses yeux ». Cette ignorance où elle prétendait être des œuvres de son mari n'était qu'affectée. C'était une *attitude* qu'elle s'était imposée à l'égard du monde; c'était aussi le seul moyen qu'elle eût de couper court aux allusions déplaisantes et de *déconcerter les curiosités malignes*.

A la considérer dans l'ensemble de sa vie, il serait paradoxal d'avancer qu'elle a eu la meilleure part de ses sentiments affectueux. Mais à la comparer avec chacune de ses rivales, on est en droit d'affirmer que, tout compte fait, c'est elle qui a eu la plus forte somme... Il avait parfaitement conscience de ses torts envers elle; on en trouve l'aveu

Frondeuse d'instinct et d'humeur : légitimiste par traditions et souvenances ; bonapartiste par contagion d'amitié et par éblouissement de gloire ; républicaine par accès de révolte et manie de paradoxe, elle tient de tous les partis et ne se tient à aucun.

Dans le fond, je crois qu'elle était plutôt royaliste, mais à la mode de ses ancêtres qui faisaient perpétuellement échec à la royauté : « Le sang breton de mon père le rendait frondeur en politique, grand opposant des taxes et violent ennemi de la cour. » Le mot est de Chateaubriand, etc...

— Quinze ans écoulés (1814-1830), lorsqu'il faudra rédiger, pour les *Mémoires d'Outre-Tombe*, le récit du voyage de Gand, elle se souviendra des « *petits Cent-Jours* » comme d'hier.

— « Une républicaine, veux-tu dire? Pourquoi non ? Je n'ai pas d'antécédents politiques, moi. Je puis, dès qu'elle arrivera, accepter la République. Et vous autres, hommes d'État du présent et du passé, vous avez tous fait et vous faites trop de bêtises pour qu'elle n'arrive pas... »

fréquent dans les lettres qu'il lui a adressées pendant la seconde moitié de sa vie. [Où donc cet aveu ?]

Par son tempérament, comme par ses traditions de famille et de race, la vicomtesse de Chateaubriand était indépendante et portée secrètement vers l'opposition, sous quelque régime que ce fût.

... On eût pu lui appliquer ce que les *Mémoires d'Outre-Tombe* nous apprennent de M. de Chateaubriand le père : « Le sang breton le rendait frondeur en politique, grand opposant des taxes et violent ennemi de la cour. » Elle fut comme éblouie de son génie [de Napoléon].

La voilà légitimiste, mais frondeuse. Lorsqu'elle en fit le récit [des Cent-Jours], *dix* ans plus tard, elle les raconta avec un aussi vif sentiment que s'ils se fussent passés de la veille.

La voilà prête à accepter la République, : « Républicaine, pourquoi non ?... Je n'ai pas d'antécédents politiques, moi ; je puis, dès qu'elle arrivera, accepter la République. Et vous autres, hommes d'État du présent et du passé, vous avez tous fait et vous faites trop de bêtises pour qu'elle n'arrive pas (1). »

Certes, à les voir adoptées de la sorte par M. Paléologue, et consacrées par la grande Revue, je ne puis que m'avouer extrêmement flatté.

(1) Ce qui est bien à M. Paléologue, c'est cette phrase où se résument d'autres traits de même valeur : « Mariée, elle a vécu plus isolée que les veuves ; *femme, elle n'a pas eu d'amant.* » Parler ainsi de la grande chrétienne que fut M^me^ de Chateaubriand, c'est n'avoir pas du tout le style qui convient au sujet, c'est manquer la note et chanter faux, horriblement.

Combien de lecteurs, en tous pays, n'auront plus, sur Mme de Chateaubriand, d'autres jugements que les siens, — que les miens. Secours imprévu, fortune inespérée ! Je l'en remercierais sans réserve si, tandis qu'il s'emparait du fond et plus d'une fois de la forme, il ne m'avait attribué certaines assertions que je n'ai point émises.

Et d'abord, pourquoi n'avoir pas reproduit le titre avec l'exactitude qui est dans les usages bibliographiques de notre temps : *Madame de Chateaubriand, d'après ses mémoires et sa correspondance.*

M. Paléologue le résume ainsi : *Mémoires de Madame de Chateaubriand.*

Et encore ce mot, « Mémoires », ne l'a-t-il maintenu que pour le contester aussitôt.

« ... Bien ambitieux, ce titre de « Mémoires » qu'on a voulu inscrire en tête de ces souvenirs. N'était la relation du voyage de Gand, qui est presque un chapitre d'histoire, ce ne serait là, à proprement parler, que des notes utilisées plus tard dans la composition des *Mémoires d'Outre-Tombe.* »

Eh ! que dis-je autre chose ? Lisez dans l'Introduction : « Ce titre même de « Mémoires », dont il a plu à M. Maxime du Camp de décorer les deux cahiers, certainement elle l'aurait désavoué comme trop ambitieux. Le vrai titre eût été : « Souvenirs et Notes pour servir aux *Mémoires d'Outre-Tombe.* »

« — Mme de Chateaubriand n'avait d'autre but que de préparer des notes à son mari. »

On voit le procédé : contester en apparence, et, dans le fait, retenir l'idée, souvent avec l'expression essentielle. Lorsqu'on ne se donne plus les gants de réfuter, tout doucement et sans crier gare, on s'approprie les vues critiques et les conclusions.

L'étude première sur Mme de Chateaubriand avait été poussée à fond, dans tous les ordres et dans tous les sens : origines, éducation, caractère, humeur, trempe intellectuelle, valeur morale, vie privée, vie pratique, vie politique, vie d'œuvres, influence conjugale, — sentiments réciproques des deux époux, et ces choses si délicates, elles-mêmes subdivisées au possible.

Tout cela, bien qu'appuyé de preuves, pouvait être discuté et retourné en sens inverse. Mais non. Et Dieu merci ! Le travail de M. Paléologue n'est qu'un résumé très fidèle, une adoption totale, ou, si l'on veut, une adaptation habile avec des apparences de réfu-

tation. Ce sont ces apparences moins généreuses qui me chiffonnent, et non les emprunts, dont je me félicite grandement.

Collaboration de Mme de Chateaubriand aux *Mémoires d'Outre-Tombe*, avais-je dit, en précisant et en distinguant avec un soin extrême : collaboration littéraire, de telle à telle année, et de telle page des *Mémoires* à telle autre; collaboration moins étroite, par un commerce de petits papiers couverts de notes; collaboration orale, ou plutôt incessante mise en commun des souvenirs et des impressions, par la vive parole de chaque jour; influence morale sur certains jugements qui surprennent venant de Chateaubriand, sur la perpétuité de certaines amitiés dans le cœur de l'orageux Breton, et sur les portraits idéalement beaux de Fontanes et de Joubert.

Est-elle assez divisée, analysée, précisée, cette indiscutable collaboration de Mme de Chateaubriand aux *Mémoires d'Outre-Tombe*?

Toutes ces distinctions, M. Paléologue fait mine de les ignorer. Il les connaît pourtant, puisqu'il s'en sert, comme venues de son propre fonds, et qu'elles lui servent précisément à paraître me réfuter.

« On a dit que Mme de Chateaubriand avait collaboré aux *Mémoires d'Outre-Tombe*; on a même prétendu (et c'est l'avis de M. Pailhès, éditeur des Mémoires de la vicomtesse) que, sur les points où cette collaboration se serait exercée, les retouches, additions et suppressions faites de la main de Chateaubriand lui-même ont gâté l'œuvre première qu'il copiait. Posées dans ces termes, ni l'une ni l'autre de ces assertions ne sont exactes. »

Suivent, sur la collaboration conjugale, des distinctions et des restrictions qui se trouvent également dans mon livre. Seulement, dans le livre, elles ont un petit mérite qu'elles n'ont plus dans l'article : le tout petit mérite de l'antériorité.

Second point. On reconnaît et on loue, en termes excellents, l'esprit délicat et le tour original des Souvenirs de la vicomtesse; mais on n'admet pas que Chateaubriand les ait gâtés en les retouchant.

Ceci n'est qu'affaire de goût... On ne discute pas. Je me contente de provoquer à la comparaison, et, « dans les termes où je l'ai posée », de maintenir ma préférence.

***

On a beaucoup écrit sur Chateaubriand. Je suppose ces travaux familiers au lecteur. Quelquefois, il m'a semblé nécessaire ou

intéressant de les citer. Je le fais en employant les guillemets. Varier les formules, gâter en démarquant, m'aurait ennuyé très fort. De ces travaux, je cite donc loyalement ce qui revient à mon sujet. J'ajoute aussi. Je complète. Je rectifie. J'ose parfois émettre un avis différent ou contraire. Cela s'applique surtout aux deux volumes de Sainte-Beuve : *Chateaubriand et son groupe*. Cet ouvrage passe pour être son chef-d'œuvre. Non pas un chef-d'œuvre qui lui fasse honneur: il trahit un bien vilain caractère.

On blâme généralement la rancœur d'où procèdent ces pages acrimonieuses. Mais on ne laisse pas d'en adopter les conclusions. C'est en déconsidérant l'*homme* que l'habile critique s'efforça de découronner l'auteur. Après un demi-siècle de règne, une réaction était inévitable. Elle fut cruelle au génie si longtemps adulé. A cette heure, elle a pris fin. Et la vraie postérité commence pour Chateaubriand. De par les juges les plus compétents, l'écrivain est « le plus grand », « le plus illustre de notre âge ». Son œuvre, un moment déprécié et comme déchu, remonte à sa place, et c'est la première. L'homme n'a pas repris faveur au même degré. Le livre de Sainte-Beuve continue à peser sur lui d'un poids écrasant. On irait jusqu'à refuser le respect à celui que l'ensemble des contemporains entoura d'adorations. Parce qu'on a lu, dans un livre ennemi, des mémoires et historiettes sans garantie; parce qu'on a surpris des faiblesses de cœur dans la vie du chantre des passions, est-on mieux renseigné sur Chateaubriand que les Fontanes, les Joubert, les Clausel, les Chênedollé, les Neuville, les Ballanche, les Bonnevie?

Ceux-là, témoins hors de pair, le pratiquèrent vingt et quarante ans. Ils « chérirent sa personne », autant qu'ils admirèrent son génie. De telles amitiés ne sont pas dupes des apparences. Elles jugent l'homme qui les mérita. Or, ce jugement, par l'intimité des rapports et la durée des informations, pourrait-on dire, vaut bien l'enquête cauteleuse de l'anecdotier « écoutant aux portes et regardant à travers les serrures ». Les curieux qui se renseignent de la sorte voient mal et entendent de travers. *Chateaubriand et son groupe* est rempli de commérages artistement mêlés aux analyses. A maints de ces détails, étudiés de près, on verra quelle créance mérite la psychologie qu'on en déduit.

En tant que critique littéraire, Sainte-Beuve ne redoute aucune comparaison. Il est merveilleux de flair, de goût, de pénétration, de délicatesse, de souvenirs, de rapprochements. Il parle une langue

admirablement précise et souple, fine et poétique. Les images naissent et se multiplient sous sa plume; elles viennent si bien, elles sont si gracieuses que, séduit par elles, on accueille avec le même sourire, et sans examen préalable, les pensées qu'elles revêtent. Je ne me cache pas de l'admirer beaucoup.

Toutefois, même à ce point de vue strictement littéraire, il y a, dans son livre sur Chateaubriand, un parti-pris d'absolu qui révolte. Soumettez à une épreuve de cette rigueur les *procédés* de nos classiques mêmes : je n'en sais pas un seul qui restât debout. Ce ne serait bientôt plus que fragments et débris : « Chateaubriand n'est pas assez antique...; décadence »; — « Bossuet... idées communes »; — « Salomon était déjà de la décadence (1). » A ce compte!

Le Chateaubriand du foyer et des relations amicales, l'homme intérieur et « antérieur », avec son caractère, son humeur, ses goûts, ses habitudes, ses rêveries, ses travaux, ses sociétés : c'est lui qu'évoque le présent volume. Pour la seconde et la troisième période de sa longue carrière, un autre volume sera nécessaire, dont les éléments sont rassemblés. Il contiendra beaucoup d'inédits. En regard des rôles politiques, l'image qui suit serait moins ressemblante.

« L'homme n'est pas un et simple », a dit Chateaubriand. « Pourquoi y a-t-il si peu de portraits fidèles? Parce qu'on a fait poser le modèle à telle époque de sa vie. Dix ans après, le portrait ne ressemble plus. » Et ailleurs : « C'était un autre *moi*, un moi qui jadis habita ces lieux; et ce *moi* a succombé, car nos jours meurent avant nous. »

(1) *Causeries du Lundi*, article sur les *Mémoires d'Outre-Tombe*.

« C'est l'homme et non l'auteur qui est touché. »

(Lettre inédite de CHATEAUBRIAND.)

« Il se montre là ce qu'il est si souvent, le meilleur et le plus aimable enfant du monde. »

(Lettre de JOUBERT.)

INTRODUCTION

Lettres de Chateaubriand à Fontanes, communiquées à Sainte-Beuve et à Villemain. — Sainte-Beuve s'en inspire, sans pouvoir les publier. — Villemain en découpe des morceaux qu'il ajuste à son texte. — Combien plus intéressantes, ces lettres de jeunesse, dans leur intégrité et leur suite. — Chateaubriand s'y révèle tout entier, qualités et défauts. — Lettres de Chateaubriand et de sa femme. — Les deux voix.

Les lettres de Chateaubriand à Fontanes eurent de singuliers destins. Leur histoire serait à faire : je la résume en deux traits principaux; le reste se trouvera disséminé dans le corps de l'ouvrage.

Elles furent communiquées en 1837 au plus curieux et au plus sagace des critiques. Libre d'en prendre connaissance et de s'en inspirer, Sainte-Beuve ne fut pas autorisé à les publier : une réserve extrême lui était imposée, et cette réserve se comprend. Sa notice sur M. de Fontanes devait être lue à M. de Chateaubriand en personne; et l'agrément de M^lle^ de Fontanes était subordonné au suffrage du correspondant de son père. On peut supposer que nulle permission ni de se servir de ses lettres, ni même de les communiquer,

n'avait été demandée à l'illustre auteur. Pour employer une expression qui revient, à cette époque, sous la plume de Sainte-Beuve, c'était un « défilé à passer ».

Force fut donc au portraitiste de se borner, dans ses extraits, à quelques lignes bien courtes et bien couvertes.

La lecture faite, Sainte-Beuve s'empresse d'en informer M^lle^ de Fontanes :

« J'ai fini ma notice seulement mardi matin. J'avais promis à M^me^ Récamier de lui en lire ce jour-là même, ainsi qu'à M. de Chateaubriand, une partie, une moitié; mais cela m'a mis tellement la poitrine hors de combat que je n'ai pu encore leur faire entendre la fin. Ce sera demain que j'achèverai de la leur lire; j'aurai ainsi, avant d'avoir l'honneur de vous voir, l'avis de M. de Chateaubriand; et, comme je n'avais jamais causé avec lui de la biographie de M. de Fontanes, cela lui donne occasion de m'indiquer quelques faits au passage. Il a paru très content; et, *en entendant l'usage assez abondant que j'ai fait à un endroit de ses lettres et de ses propres paroles, il a bien voulu se reconnaître sans s'inquiéter de la source.* Il n'y avait, outre M^me^ Récamier et lui, que M. Ballanche, M^me^ Lenormant, un ami à moi, M. Magnin, qui se trouvait prévenu par M^me^ Lenormant. »

Heureusement franchi, le défilé !

Et quant aux lettres, communiquées confidentiellement, Sainte-Beuve dut les rendre inédites (1). Il ne put s'y résoudre qu'après en avoir tiré copie. Première indiscrétion, qui devait en entraîner d'autres plus graves.

(1) « ... Je voudrais qu'il n'en fût plus question entre nous quand je vous reverrai : j'aurai cet honneur bientôt, en vous reportant toutes les lettres et pièces que j'ai dues à votre obligeance. » Lettre de Sainte-Beuve à Madame la comtesse Christine de Fontanes [1838].

A diverses époques, il publia des fragments de ces lettres; il en publia même une, tout entière, sans y être autorisé. Le lundi 18 mars 1850, à propos des *Mémoires d'Outre-Tombe*, il écrivait : « Ceux qui ont eu entre les mains des lettres de lui, datées de ce temps, ont pu comparer ce qu'il y disait avec ce qu'il a dit depuis dans ses Mémoires... Je n'en indiquerai qu'un tout petit exemple. »

Et il cite trois lignes, datées du 6 novembre 1802.

A dix-huit ans de là, Villemain, se proposant d'étudier à fond « le plus grand génie du XIX^e^ siècle », demanda communication des mêmes lettres. M^lle^ de Fontanes n'eut garde de refuser. Villemain était proclamé le premier critique de l'époque (1). Tout jeune, il avait prononcé l'éloge de M. de Fontanes à l'Académie française; il se faisait honneur d'avoir été protégé et conseillé, au « saillir de l'enfance », par l'illustre grand-maître; et jamais, depuis, ni dans ses écrits, ni dans ses discours, il ne s'était déjugé : son admiration demeurait entière, comme sa reconnaissance.

Plus libre que Sainte-Beuve, il a puisé plus largement dans le trésor de ces lettres. Les extraits qu'il en a donnés sont plus étendus et plus suivis; quelques-unes figurent même dans leur entier, entremêlées d'explications, de contestations, ou de simples gloses.

Dirai-je toute ma pensée ? Ainsi tronquées, ainsi coupées en deux, trois, quatre morceaux, ainsi mises en pièces, sous prétexte de les ramener à la mesure voulue, de les rajuster et adapter au texte d'une histoire, ces lettres perdent leur physionomie de jeunesse et leur caractère d'intimité. Le charme est rompu.

(1) Sainte-Beuve fut présenté à Chateaubriand par Villemain en 1829.

Et sur quels passages ont porté les choix de Villemain ? Uniquement sur les morceaux à effet.

Presque rien ne subsiste du premier style étrange, de l'accent exotique contracté dans l'exil; car Chateaubriand avait pris l'habitude de penser en anglais; presque plus de noms propres, ni de détails biographiques; rien, notamment, ou presque rien, sur la « grande bienfaitrice » mainte et mainte fois invoquée.

Villemain s'est servi de ces lettres; il ne les a pas servies.

Loin de moi la pensée de contester à Villemain la liberté de son plan et de ses choix. Son livre sur Chateaubriand a pour titre général : « La Tribune moderne. » On comprend qu'il ait surtout recherché les morceaux oratoires, qu'il se soit ménagé l'occasion de pérorer à son tour. « Tout ce qui donne occasion à l'éloquence dans la critique est le triomphe de M. Villemain », disait Sainte-Beuve. Le sujet qu'il a traité, c'est M. de Chateaubriand, considéré surtout comme personnage public. Des lettres qu'il avait sous les yeux, il a volontairement négligé le privé, l'en-dedans, l'en-dessous, le mystère confidentiel, l'émotion présente, l'humeur brusque et mobile. Préoccupé de l'acteur et du rôle, que lui importent le caractère, le cœur et l'âme, tels qu'ils se révèlent, à cette date de jeunesse, dans la primesautière et naïve expression des intimes épanchements? Cela est resté inédit.

Quelle critique dans cette seule remarque ! — Et aussi, ce me semble, quelles promesses !

Avec une telle correspondance, ce qu'il y a de moins acceptable, c'est l'interruption, et l'interruption à tout propos. Fût-on l'homme le plus spirituel de son temps (Villemain passait pour être cet homme-là), on n'a pas bonne grâce à couper de la sorte la parole à Chateaubriand. Le procédé est d'un goût douteux; il fatigue, il impatiente. S'il était possible,

on imposerait silence à l'éloquent historien. On n'est pas le moins du monde porté à l'indulgence, quand d'aventure il se trompe, ni dédommagé, si peu que ce soit, par des réflexions dans le genre de celles-ci : « Le reste est rempli de détails sur le nouvel ouvrage... » — « Suivent quelques détails d'affaires... » — « Puis il ajoute... » — « Pardon, grand écrivain ; pardon, noble et brillant génie ! »

Ces menus détails d'affaires, ces détails sur le nouvel ouvrage, voilà qui nous serait d'un intérêt suprême. Et l'on nous avertit que ces détails, on les néglige.

A sa rentrée en France, après un long exil, quelles étaient les ressources de Chateaubriand ? Comment vivait-il ? De quel argent ? emprunté ? gagné ? ménagé ? Et ce nouvel ouvrage, n'est-ce pas le *Génie du Christianisme*, le plus brillant succès littéraire du siècle ? En dépit des imperfections avouées, ce livre n'a-t-il pas « renouvelé l'imagination française » ? N'a-t-il pas rouvert les sources vives à la poésie, à l'art, à la critique, à l'histoire, qui s'abreuvaient à de vieilles citernes lézardées ? N'a-t-il pas affranchi les idées religieuses, bafouées et proscrites, plus encore par la tyrannie du philosophisme que par les horreurs de la Révolution ?

Idée première, travail fiévreux, changement du plan, variations du titre, état de l'ouvrage au retour de l'émigré, alternatives de craintes et d'espérances, appuis politiques et littéraires, attaques furieuses, ces « détails », contemporains des choses et confiés par le jeune auteur à son meilleur ami, sont dignes de fixer l'attention — si rapides et disséminés soient-ils dans le décousu d'une correspondance ! Avec quelle ardente et sympathique curiosité le lecteur serait entré, à la suite de Villemain, dans le secret de telles confidences !

Villemain en a jugé et disposé autrement.

Encore une fois, libre à lui.

Libre à nous aussi de regretter un pareil système de citations écourtées et d'interruptions prolongées, quand c'est Chateaubriand qui parle et se livre, Chateaubriand jeune, exalté, « bon garçon », « bon enfant », naïf encore, « transparent par nature (1) », le Chateaubriand qu'on ne reverra plus.

Oh ! que Sainte-Beuve, laissé libre, en eût d'autre sorte jugé, usé ! « Moi, disait-il dans la préface de son livre, je me suis tenu à un Chateaubriand antérieur, tout littéraire, plus familier, s'abandonnant dans un cercle intime. » Ces lettres « d'abandon », ces lettres du Chateaubriand « antérieur et familier », il les aurait intégralement publiées, comme il publia les correspondances du même Chateaubriand trouvées dans les papiers de Chênedollé et de G. de Mussy. Il les aurait mises dans l'ordre des dates et liées les unes aux autres par un commentaire rapide, sans hausser le ton, sans viser à l'éloquence, comme à demi-voix et en causerie avec le lecteur. Le cas se fût-il présenté de mots illisibles ou disparus : il eût dit l'impossibilité de lire; il eût accusé l'accident survenu à l'original; et, après avertissement, il eût proposé sa version. Il ne l'aurait pas imaginée en dehors des vraisemblances, comme le critique rival. Exemple : Villemain cite un passage de la correspondance :

« Si le Consul me fait mettre au Temple, je le lui pardonnerai de tout mon cœur... S'ils veulent me donner encore un peu plus de gloire, qu'ils me persécutent ! Le climat d'Italie m'a guéri de tous mes rhumatismes et je [puis] passer quelques mois « *au Nord* » sans de grands inconvénients. »

(1) Joubert.

Villemain ajoute : « Cette dernière phrase, que n'attend pas ici le lecteur, se rapporte à une des médisances ou des contre-intrigues auxquelles le secrétaire de légation était exposé, sur ce terrain agité de l'ambassade française à Rome.

» Un grand nombre d'influences venait en effet s'y réunir, ou s'y heurter. C'étaient d'anciens émigrés, des prêtres réfugiés pour défaut de serment, des émissaires étrangers, anglais ou russes. Un de ces derniers fut chargé d'offrir à l'ambassadeur [?] l'éducation d'un prince de la famille impériale. L'offre ne fut pas acceptée, mais elle fut connue et dénoncée. »

Le mot souligné remplace un mot enlevé par le cachet, et dont il ne reste dans l'original que la dernière lettre; or cette lettre unique ne permet pas de supposer *Nord* : c'est un *t*; d'ailleurs, le mot eût-il disparu sans laisser le moindre vestige, le contexte, consulté avec attention, dicte clairement *cachot* ou *secret*, et repousse absolument *Nord*; car le projet auquel Villemain rattache le mot en question demandait non « quelques mois », mais « sept à huit ans ». Chateaubriand le dit en termes formels dans une lettre postérieure. Quelques mois au cachot, au secret, au Temple, cela cadre très bien. Quelques mois au Nord, quand on sait les propositions faites au secrétaire, cela ne s'accorde pas, et ne signifie plus rien. L'éducation d'un prince à faire en quelques mois !

En opérant cette substitution, Villemain voulait-il se ménager le droit de négliger la lettre où le projet du Nord est mentionné ? De cette lettre, il n'a pas jugé à propos d'extraire une seule ligne. Or, c'est bien certainement l'une des plus intéressantes et des plus caractéristiques.

Il faut donc revenir au texte intégral, surtout aux lettres de jeunesse. Pour qui veut étudier Chateaubriand, ou plutôt le connaître sans étude, le surprendre dans le fond sincère et

l'arrière-fond naïf, c'est le bon temps, c'est l'époque unique, c'est le document psychologique par excellence. Plus tard, « boutonné par système (1) », il sera presque impénétrable. Alors, il dit à son ami ce qu'il pense, ce qu'il veut, ce qu'il espère, ce qu'il éprouve. Il le dit en confident, comme cela lui vient, comme cela jaillit de son cœur et coule de sa plume, sans s'inquiéter des contradictions, sans apprêt littéraire, sans aucune intention de publicité.

Avant la gloire. Après la gloire.

D'abord, préparant le *Génie du Christianisme*, en pleine fièvre de composition; ayant en vue la France à ramener de l'impiété, le philosophisme régnant à provoquer et à battre. Visière levée, il s'élance au combat.

Fontanes, vieux routier, très au courant de la situation, espère peu, tranchons le mot, désespère.

Le brillant et fougueux chevalier lui jette ce cri superbe :

« Le grand moment approche. Du courage, du courage; vous me paraissez fort abattu. Eh ! mordieu ! réveillez-vous, montrez les dents. La race est lâche. On en a bon marché, quand on ose la regarder en face. »

Cri d'héroïque confiance! Vous le chercheriez inutilement dans Villemain, inutilement dans Sainte-Beuve; mais celui-ci est tout excusé. Je n'en sais pas où se peigne mieux, et dans une attitude plus sincère, dans la divine attitude de ce premier et décisif combat, l'officier breton, auteur du *Génie du Christianisme*. Je n'en sais pas non plus qui peigne mieux la situation. Fontanes effrayé, Chateaubriand enivré.

Rude combat! Tout le camp ennemi donna furieusement.

(1) Joubert.

Dans les journaux, dans les recueils, dans les salons voltairiens, à l'Institut, à l'Académie française, ce fut comme un concert d'hostilités. Par le raisonnement, par la plaisanterie, au nom de la langue, du goût, du vrai christianisme, de l'histoire naturelle, le fond et la forme furent critiqués à outrance. On sait les noms et les incidents. On sait aussi le résultat. Fut-il jamais livre plus attaqué? Et plus noblement vainqueur?

Beau et brillant chevalier! Sans peur, oui! non sans reproches!

Quels défauts de caractère et d'humeur! Quelles inconséquences de paroles et de conduite! Tous les défauts que la gloire, les événements contraires et l'âge, tantôt dissimulèrent et tantôt firent saillir, déjà se montrent à nu dans l'intimité et la soudaineté de sa correspondance. C'est le parfait déshabillé. L'âme même s'y découvre : tour à tour insatiable et rassasiée, suppliante et impérieuse, changeante et obstinée. Déjà l'ennui la ronge.

Après la gloire littéraire. Tout de suite, il lui faut le pouvoir, les premiers rôles, la diplomatie. Il s'engage sur ce terrain nouveau et mouvant, dans cette carrière difficile, semée d'écueils et d'embûches, non certes à pas comptés et surveillés, mais à pleines enjambées, pour ainsi dire, et en courant, comme sur un grand chemin triomphal.

C'est la même ardeur confiante qu'en engageant le combat contre les fils de Voltaire. Il oublie que ce n'est plus la même chose. Et, par dessus tout, il oublie qu'il n'est pas l'ambassadeur, qu'il ne commande pas, et qu'il doit obéir. Obéir, lui!

Enfant, il s'y refusait, méprisant la violence. Homme fait, il

rompt et ne plie pas. Celte rude et sauvage, nature volontaire et indomptée, — avec de flatteuses apparences d'homme du monde, avec des envies périodiques d'homme de cour.

Son chef hiérarchique a beau être l'oncle du tout puissant Consul. « *Mon ambassadeur est un sot*, écrit-il à Fontanes; *qu'importe son sang !* »

C'est donc encore la guerre! Non celle qui lui convient, à ciel ouvert, sous le regard électrisant des foules émues, mais la guerre souterraine, sourde, — sournoise. Il n'y entend rien et reçoit tous les coups. Blessé, il jette des cris de colère et d'impuissance. Il en a vite assez, et beaucoup trop, par dessus la tête. « Ils ont souillé une vie pure », écrit-il à Fontanes. Il n'aspire plus qu'à vivre « chez Joubert ou en Bretagne ». Sur ces entrefaites, on lui répète la menace du premier Consul : « Je le ferai ramener ici sur une charrette, pieds et poings liés. » Menacé, il se retrouve et se redresse, prêt à braver le maître. Mais sur un mot aimable — et trompeur — du cardinal Fesch, le voilà radouci; il consent à rester.

Je m'aperçois que je tourne à l'analyse.

Lisez vous-même cette correspondance, dans la continuité du texte confidentiel, dans la suite mouvementée que les lettres se font les unes aux autres, dans les brusques passages de la tristesse à la joie, du désir au dégoût, dans la vivacité et l'emportement d'un cœur qui se verse, non goutte à goutte et avec précaution, mais d'un seul coup, et à tout coup, qui se livre sans songer le moins du monde à se juger, sans s'inquiéter de l'impression que ressentira l'ami.

L'homme entier y passe, le Chateaubriand de nature, tout franc, tout cru, personnel, exalté, excessif, amer, ennuyé, impatient des obstacles, mordant le frein, précipité dans ses jugements; — et, avec de tels défauts, on ne sait comment,

« bon enfant », « bon garçon », noble, généreux, magnifique, séduisant, « enchanteur ». Semblable à ces prodigues, pleins de contrastes, qu'on ne peut s'empêcher de blâmer et d'aimer. Car nous l'aimons encore, en cette noire et boueuse fin du siècle dont l'aurore étincela de son génie.

Fontanes, Joubert, Clausel, Ballanche, Bonnevie, le connurent à fond. Ils l'aimèrent jusqu'au bout. Joubert écrivait à Molé : « Il y a un point essentiel, et dont il faut préalablement convenir entre nous : c'est que nous l'aimerons toujours, coupable ou non coupable; que, dans le premier cas, nous le défendrons; dans le second, nous le consolerons. Cela posé, jugeons-le sans miséricorde, et parlons-en entre nous sans retenue. Vous avez fort bien commencé; vous voyez que je vous suis de près. » Ces lignes du pénétrant et bon moraliste indiquent dans quel esprit vont être publiées les lettres de Chateaubriand à Fontanes et aux autres amis.

Tel est le programme, et quant à la méthode, qu'on me permette de redire ici, d'une manière plus marquée, ce qui n'est qu'effleuré dans l'avant-propos. Je les publie, ces lettres, telles quelles, sous leurs dates, dans leur intégrité, leur mouvement et leur suite. Nulle suppression, lors même que l'éditeur en serait fort tenté. Nulle interruption; car ayant, de ce chef, critiqué Villemain, moins qu'un autre je serais excusable de l'imiter en cela, — d'autant que la spirituelle éloquence de l'interrupteur ferait, cette fois, trop sensiblement défaut. Dans l'intervalle d'une lettre à l'autre, quelques explications brèves, quelques souvenirs jugés opportuns, quelques additions soit de lettres étrangères à la série, mais étroitement liées au sujet, soit de morceaux empruntés aux bonnes sources, aux sources voisines; de rares commentaires; des aperçus et discussions critiques; des noms de personnes

rétablis dans le texte, et mis entre crochets; quelques points obscurs élucidés peut-être; d'autres restés obscurs et abandonnés à des chercheurs plus heureux.

Voilà pour la correspondance qui précède 1804.

De 1804 à 1814, Chateaubriand vit en famille et dans la société de ses amis. Le commerce épistolaire se ralentit et subit des interruptions, sauf pendant le voyage d'Orient. De loin en loin quelques billets reparaissent. Ils témoignent des mêmes sentiments affectueux. Dans la longue vie de Chateaubriand, cette période est la moins agitée, la plus féconde, la plus heureuse, la seule vraiment heureuse.

A la Restauration, la politique s'empare de lui, la politique militante et qui divise. Il n'a plus, ce semble, que des amis politiques. Les amis de cœur, les vieux amis, professent d'autres opinions; il les néglige; un moment même il se détourne de Fontanes. Hâtons-nous d'ajouter que l'infidélité fut de très courte durée et que l'oubli n'était qu'apparent.

Mme de Chateaubriand entretenait, pour eux deux, la correspondance, lorsqu'il était trop pressé de travail, ou peut-être un peu distrait et négligent. Parfois, les deux écritures se suivent, sur un même papier, symbole et preuve de commune amitié. Sous « cette vive et leste plume » de femme, si l'expression n'était plus la même, au moins étaient-ce les mêmes sentiments à l'égard des amis morts, Fontanes, Joubert; à l'égard des survivants toujours aimés, Clausel, Ballanche, Bonnevie, Hyde de Neuville et autres.

Grâce aux lettres mêlées de M. et de Mme de Chateaubriand, nous pourrons suivre jusqu'en 1847, jusqu'à la fin, le Chateaubriand des rapports familiers.

On pourra comparer la voix de l'époux et celle de l'épouse, dans le commerce épistolaire.

On comparera aussi avec charme la voix même de Chateaubriand aux diverses époques ; non la voix éclatante de l'auteur et de l'homme politique, mais la voix de l'homme privé, voix toute simple, voix attendrie, dès la jeunesse, et, de plus en plus, en se rapprochant du terme ; — au demeurant, voix douce et bonne.

CHAPITRE PREMIER

CHATEAUBRIAND SE LIE AVEC FONTANES

(1798)

Promenades et confidences des deux exilés. — Misère et dignité. — Contraste poétique. — Flagrant délit. — La *Grèce sauvée* et les *Natches*. — Lecture des derniers jours. — Serment d'amitié sur des tombeaux. — Séparation. — Dieux plus puissants que les Lares paternels.

Fontanes et Chateaubriand s'étaient connus à Paris en 1789. Ils se revirent à Londres « d'une manière inattendue, après une longue séparation, dans des jours d'exil et de malheur (1) ».

C'était au lendemain du 18 fructidor (4 septembre 1797).

Le proscrit se logea auprès de l'émigré. « *Ils ne se quittaient plus* (2). »

Jours d'expansion, de souvenirs, d'espérances, on oserait presque dire jours de douceur et de félicités, malgré l'amertume de l'exil : « Reviendrez-vous jamais, félicités de ma misère ? » soupirera plus tard l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe*.

(1) Expressions de Fontanes annonçant *Atala*.

(2) *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Fontanes partagea la vie de Chateaubriand : celui-ci vivait plutôt hors de Londres que dans « sa misérable demeure » ou dans les rues de la Cité.

Après quelques jours accordés au repos, aux curiosités de la ville et au monde de la haute émigration, il fallut le suivre, loin de la foule, dans les campagnes environnantes. Ils allaient, par les chemins les plus abandonnés, visitant les sites ou les objets que Chateaubriand avait adoptés, ces bruyères, cette église rustique, ces champs négligés, ce fossé plein de chardons, cette tour en ruines, les mousses de cette antique fontaine, — lieux préférés qui devinrent, la compagnie de l'enchanteur aidant, les lieux préférés de Fontanes.

Ils s'arrêtaient sous quelques-uns de ces larges ormes répandus dans les prairies; ils dînaient souvent dans quelque taverne solitaire, à Chelsea, sur la Tamise; souvent aussi le but de leurs courses était un bois de sapins, planté à quelque deux milles de la ville. Quelquefois (cela se devine aux allusions de la correspondance) ils s'asseyaient au sommet d'une colline qui domine la ville et commande une vaste contrée. *La tristesse* de l'exil *ne tenait pas devant un pareil spectacle.* Alors, prié par Fontanes, Chateaubriand lisait dans son premier livre, l'*Essai*, publié tout récemment à Londres, quelques pages où il est question de ces beaux lieux, et ces pages étaient encore des confidences; ou plutôt, les conversations de chaque jour ayant donné les détails, c'était le palpitant résumé de toutes les confidences antérieures.

Lisons nous-mêmes ce chapitre, afin de ressaisir en partie la jeunesse mystérieuse de Chateaubriand, afin de surprendre quelque chose de ses propos intimes avec celui qui fut dès lors et à jamais son ami. A la marge d'un exemplaire de

l'*Essai*, dit confidentiel, l'auteur écrivit cette note en 1798 : « Ici, j'ai peint toute ma vie en Angleterre. » Il ajoutait qu'il avait d'abord parlé à la première personne. Vu les circonstances, lieu, temps et âge de l'auteur, c'est le document le plus précieux pour étudier Chateaubriand dans l'intime, pour arriver, à travers l'écrivain, jusqu'à l'homme, pour discerner les traits essentiels de son caractère, son humeur native, ses goûts primitifs, sa pente de nature, sa sensibilité vraie. Plus tard, vingt ans après, rééditant cette œuvre de jeunesse et la criblant à chaque page, tantôt de rectifications, tantôt de réfutations, il notera à la fin de ce chapitre : « Dans un ouvrage bien composé, ce chapitre serait un véritable hors-d'œuvre; mais dans un ouvrage aussi incohérent que l'*Essai*, il importe peu que j'aie parlé des infortunés ou de toute autre chose. »

Il importe si bien que, des cinquante-sept chapitres dont se compose l'*Essai*, c'est le seul, à mon humble avis, qui garde un intérêt durable, parce que, de toutes les pages personnelles, romans, mémoires, de l'illustre auteur, ce sont les plus anciennes, et, sans aucun doute, les plus naïvement sincères. Elles se rattachent, par des liens étroits, à notre sujet; et plus d'une fois, dans la suite, nous y aurons recours, car c'est ici le fond de cette nature complexe et diverse, ce que Sainte-Beuve appelait « le tuf ». Le mot ne manque pas d'un certain pittoresque : seulement, le critique ne l'appliquait pas avec assez d'exactitude. Quand il s'écriait, à propos de certaines juvénilités : « Voici le tuf », si l'on y regarde d'un peu près, on s'aperçoit qu'il le disait des communes pierrailles, nullement caractéristiques du fond primitif (1).

(1) « En lisant attentivement l'*Essai*, on sent partout que la nature religieuse est au fond, et que l'incrédulité n'est qu'à la surface. » Préface de l'édition de 1826, t. I, p. 14.

AUX INFORTUNÉS

... La première règle est de cacher ses pleurs. Qui peut s'intéresser au récit de nos maux? Les uns les écoutent sans les entendre, les autres avec ennui...

La seconde règle, qui découle de la première, consiste à s'isoler entièrement. Il faut éviter la société lorsqu'on souffre, parce qu'elle est l'ennemie naturelle du malheureux; sa maxime est : « Infortuné — coupable. » Je suis si convaincu de cette vérité sociale, que je ne passe guère dans les rues sans baisser la tête.

Troisième règle : fierté intraitable. L'orgueil est la vertu du malheur. Plus la fortune nous abaisse, plus il faut nous élever, si nous voulons sauver notre caractère... On se familiarise aisément avec le malheureux; et il se trouve sans cesse dans la dure nécessité de se rappeler sa dignité d'homme, s'il ne veut que les autres l'oublient.

Que faut-il faire pour soulager ses chagrins ?...

Le manque du nécessaire absolu est une chose affreuse, parce que l'inquiétude du lendemain empoisonne le présent. Cependant ne vous laissez point abattre : on trouve encore quelques douceurs parmi beaucoup de calamités. Essaierai-je de montrer le parti qu'on peut tirer de la condition la plus misérable ? Peut-être en recueillerez-vous plus de profit que de toute l'enflure d'un discours stoïque.

Un infortuné, parmi les enfants de la prospérité, ressemble à un gueux qui se promène en guenilles au milieu d'une société brillante : chacun le regarde et le fuit. Il doit donc éviter les jardins publics, le fracas, le grand jour : le plus souvent même il ne sortira que la nuit. Lorsque la brune commencera à confondre les objets, notre infortuné s'aventure hors de sa retraite, et, traversant en hâte les lieux fréquentés, il gagne quelque chemin solitaire, où il puisse errer en liberté.

Un jour il va s'asseoir au sommet d'une colline qui domine la ville et commande une vaste contrée; il contemple les feux qui brillent

dans l'étendue du paysage obscur, sous tous ces toits habités. Ici, il voit éclater le réverbère à la porte de cet hôtel, dont les habitants, plongés dans les plaisirs, ignorent qu'il est un misérable, occupé seul à regarder de loin la lumière de leurs fêtes : lui qui eut aussi des fêtes et des amis ! Il ramène ensuite son regard sur quelque petit rayon tremblant dans une pauvre maison écartée du faubourg, et il se dit : Là j'ai des frères.

Une autre fois, par un clair de lune, il se place en embuscade sur un grand chemin, pour jouir encore à la dérobée de la vue des hommes sans être distingué d'eux ; de peur qu'en apercevant un malheureux ils ne s'écrient, comme les gardes du docteur anglais, dans la *Chaumière indienne* : Un paria ! un paria !

Mais le but favori de ses courses sera peut-être un bois de sapins, planté à quelque deux milles de la ville...

Lorsque les chances de la destinée nous jettent hors de la société, la surabondance de notre âme, faute d'objet réel, se répand jusque sur l'ordre muet de la création et nous y trouvons une sorte de plaisir que nous n'aurions jamais soupçonné. La vie est douce avec la nature. Pour moi, je me suis sauvé dans la solitude... Après la perte de nos amis, si nous ne succombons pas à la douleur, le cœur se replie sur lui-même ; il forme le projet de se détacher de tout autre sentiment et de vivre uniquement avec ses souvenirs. S'il devient moins propre à la société, sa sensibilité se développe aussi davantage. Le malheur nous est utile ; sans lui, les facultés aimantes de notre âme resteraient inactives : il la rend un instrument tout harmonie, dont, au moindre souffle, il sort des murmures inexprimables. Que celui que le chagrin mine s'enfonce dans les forêts ; qu'il erre sous leur voûte mobile ; qu'il gravisse la colline d'où l'on découvre d'un côté de riches campagnes, de l'autre, le soleil levant sur des mers étincelantes dont le vert changeant se glace de cramoisi et de feu : sa douleur ne tiendra point contre un pareil spectacle : non qu'il oublie ceux qu'il aime, car alors ses maux seraient préférables, mais leur souvenir se fondra avec le calme des bois et des cieux : il gardera sa douceur et ne perdra que son

amertume. Heureux ceux qui aiment la nature : ils la trouveront et trouveront seulement elle, au jour de l'adversité.

Telle est la première sorte de plaisir qu'on peut tirer du malheur; mais on en compte plusieurs autres. Je recommanderai particulièrement l'étude de la botanique comme propre à calmer l'âme, en détournant les yeux des passions des hommes pour les porter sur le peuple innocent des fleurs. Armé de ses ciseaux, de son style, de sa lunette, on s'en va tout courbé, longeant les fossés d'un vieux chemin, s'arrêtant au massif d'une tour en ruines, aux mousses d'une antique fontaine, à l'orée septentrionale d'un bois; ou peut-être on parcourt des grèves que les algues festonnent de leurs grands falbalas frisés et couleur d'écaille fondue. Notre botanophile se plaît à rencontrer la *tulipa silvestris* qui se retire comme lui sous les ombrages les plus solitaires; il s'attache à ces *lis* mélancoliques, dont le front penché semble rêver sur le courant des eaux. A l'aspect attendrissant du *convolvulus*, qui entoure de ses fleurs pâles quelque aulne décrépit, il croit voir une jeune fille presser de ses bras d'albâtre son vieux père mourant; l'*ulex* épineux, couvert de ses papillons d'or, qui présente un asile assuré aux petits des oiseaux, lui montre une puissance protectrice du faible; dans les *thyms* et les *calamens* qui embellissent généreusement un sol ingrat de leur verdure parfumée, il reconnaît le symbole de l'amour de la patrie. Parmi les végétaux supérieurs, il s'égare volontiers sous ces arbres dont les sourds mugissements imitent la triste voix des mers lointaines; il affectionne cette famille américaine qui laisse pendre ses branches négligées comme dans la douleur; il aime ce saule au port languissant, qui ressemble, avec sa tête blonde et sa chevelure en désordre, à une bergère pleurant au bord d'une onde. Enfin, il recherche de préférence, dans ce règne aimable, les plantes qui, par leurs accidents, leurs goûts, leurs mœurs, entretiennent des intelligences secrètes avec son âme (1)...

(1) Note de l'*Essai* : « On retrouve quelque chose de ces idées et de ces études dans le *Génie du Christianisme.* »

Oh ! qu'avec délices, après cette course laborieuse, on rentre dans sa misérable demeure chargé de la dépouille des champs ! Comme si l'on craignait que quelqu'un ne vînt ravir ce trésor, fermant mystérieusement la porte sur soi, on se met à faire l'analyse de sa récolte... Cependant la nuit approche. Le bruit commence à cesser au dehors et le cœur palpite d'avance du plaisir qu'on s'est préparé. Un livre qu'on a eu bien de la peine à se procurer, un livre qu'on tire précieusement du lieu obscur où on le tenait caché, va remplir ces heures de silence. Auprès d'un humble feu et d'une lumière vacillante, certain de n'être point dérangé, on s'attendrit sur les maux de Clarisse, de Clémentine... Les romans sont les livres des malheureux : ils nous nourrissent d'illusions, il est vrai, mais en sont-ils plus remplis que la vie ?

« Lui qui eut aussi des fêtes et des amis !... »

A ce mot douloureux, le cœur de Fontanes dut soudain tressaillir ; car il était l'un de ces *amis* auxquels le jeune auteur avait pensé, au plus fort de sa détresse ; il avait eu sa part active dans les *fêtes* que Chateaubriand rappelait avec une discrétion de bon goût. Sur l'exemplaire de l'*Essai* que celui-ci tenait à la main et où il consignait, en marge, ses réflexions de chaque jour, l'ami put lire cette note : « Fontanes m'a fait faire un dîner fort gai dans ma vie (1789). Nous étions pour convives, moi, Ginguené, Flins, le chevalier de Parny... Grande chère, bons vins, pas trop poètes : cependant nous ne pûmes nous empêcher de l'être un peu (1). »

Une autre sorte de plaisir que connaissait bien l'auteur de l'*Essai* et qu'il oubliait dans ses conseils aux infortunés, c'est de rendre sa propre infortune secourable au malheur d'autrui, c'est de mettre en commun son pain et sa chambre avec celui qui n'a ni pain, ni feu, ni lieu, c'est d'agir ainsi dans l'oubli

(1) Note citée par Sainte-Beuve.

de soi et du lendemain, dût-on mourir ensemble bientôt de faim et de froid.

Ainsi faisait Chateaubriand en 1797. Il est à propos de signaler dès maintenant ce penchant de nature, cet instinct de bonté. Si plus tard, et jusqu'au dernier âge, à travers toutes les vicissitudes, nous retrouvons cette habitude de générosité, nous aurons le droit de lui appliquer le *qualis ab incepto... sibi constat.*

Pour bien comprendre ce qui se cachait de misère et de dignité personnelle dans ses conseils aux infortunés, il faut lire les chapitres des *Mémoires d'Outre-Tombe* sur le séjour à Londres du jeune émigré.

En voici quelques traits, choisis entre beaucoup d'autres, non moins navrants; ils éclairent le passage cité et préparent le lecteur aux allusions de la correspondance :

Nous diminuâmes la ration de vivres, comme sur un vaisseau lorsque la traversée se prolonge. Au lieu d'un schelling par tête, nous ne dépensions plus à dîner qu'un demi-schelling. Le matin, à notre thé, nous retranchâmes la moitié du pain, et nous supprimâmes le beurre. Ces abstinences fatiguaient les nerfs de mon ami. Son esprit battait la campagne; il prêtait l'oreille et avait l'air d'écouter quelqu'un; en réponse, il éclatait de rire, ou versait des larmes... L'inquiétude qu'il me causait m'empêchait de sentir mes souffrances. Elles étaient grandes pourtant : cette diète rigoureuse, jointe au travail, échauffait ma poitrine malade; je commençais à avoir de la peine à marcher, et cependant je passais des jours et une partie des nuits dehors, afin qu'on ne s'aperçût pas de ma détresse. Arrivés à notre dernier schelling, je convins avec mon ami de le garder pour faire semblant de déjeuner. Nous arrangeâmes que nous achèterions un pain de deux sous; que nous nous laisserions servir comme de coutume l'eau chaude et la théière; que nous n'y mettrions point de thé; que nous ne mangerions pas le pain, mais que nous boirions

l'eau chaude avec quelques petites miettes de sucre restées au fond du sucrier...

Le lit consistait dans un matelas et une couverture. Je n'avais point de draps; quand il faisait froid, mon habit et une chaise, ajoutés à ma couverture, me tenaient chaud. Trop faible pour remuer ma couche, elle restait comme Dieu me l'avait retournée.

Mon cousin La Bouetardais, chassé, faute de paiement, d'un taudis irlandais, quoiqu'il eût mis son violon en gage, vint chercher chez moi un abri contre le constable; un vicaire bas-breton lui prêta un lit de sangle... Une nuit... il fut frappé d'un vent coulis; la bouche lui tourna et il en mourut, mais pas tout de suite; car je lui frottai cordialement la joue.

Une allusion à ce cousin, dont Chateaubriand avait dû raconter la détresse à Fontanes, se rencontrera dans la première lettre de l'émigré.

Chateaubriand avait noblement refusé le schelling que le gouvernement anglais « aumônait » par jour aux émigrés. Le pain qu'il mangeait, quand il en avait, il ne voulait le devoir qu'à son travail, à sa plume. Or, en cette année 1797, voici l'usage qu'il fit des ressources que pouvait lui procurer l'*Essai*. Dans la lettre qui suit, comme dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, la misère de l'exil se mêle très poétiquement au magnifique souvenir de l'ambassade à Londres. M. A. de Billing l'écrivit étant secrétaire de l'ambassade à Naples. Lorsque « le vicomte de Chateaubriand, pair de France, ambassadeur du roi près Sa Majesté Britannique », mit le pied sur le sol anglais, à Douvres, c'est lui qui le reçut : — « M. de Billing, attaché à mon ambassade, m'attendait. »

Naples, ce 30 avril 1834.

A Monsieur Jules Janin, à Paris (1).

Vous nous avez donné, dans la *Revue de Paris*, un admirable article sur M. de Chateaubriand ; vous nous en promettez un second, et c'est à cette occasion, Monsieur, que je vous adresse la présente. Ce n'est pas dans la patrie du Tasse, à quelques pas du tombeau de Virgile, que l'on peut manquer au culte du génie ; et puis, vous l'avouerai-je ? du jour où la Providence a daigné me rapprocher, même momentanément, de cet homme illustre, j'ai été pénétré de ce quelque chose, peut-être indéfinissable, dont il parle comme l'ayant éprouvé lui-même, lors de son entrevue avec Washington.

Vous saurez donc que, par un bonheur inespéré, lors de son ambassade à Londres, M. de Chateaubriand voulut bien non seulement m'honorer d'un intérêt dont j'ai plus tard éprouvé les effets, mais qu'il daigna aussi m'accorder quelque part dans sa confiance. Connaissant ma longue habitude du pays où il venait représenter la France, il avait coutume de remettre entre mes mains, souvent même presque sans examen, les lettres qu'il recevait de l'intérieur de l'Angleterre.

Un jour, parmi celles qui composaient cette correspondance pour ainsi dire quotidienne, il s'en trouva une dont l'écriture, la forme même, excitèrent particulièrement mon attention : un certain parfum de femme me fit hésiter longtemps avant d'en pénétrer le contenu, car je craignais quelque distraction de la part de celui dont la tête, comme celle du P. Aubry, n'avait pas toujours été chauve. Enfin il me sembla que ce papier respirait une odeur de pureté et d'innocence. Je l'ouvris. Elle était adressée à M. de Chateaubriand par une jeune femme qu'il avait connue enfant, qu'il avait entière-

(1) Expédiée par le bateau à vapeur du 9 mai (*sic*).

ment perdue de vue depuis lors, mais qui néanmoins (heureux privilège du génie) conservait encore le nom poétique dont il l'avait baptisée en badinant. Elle lui rappelait ces jours charmants de son enfance et lui racontait comment, depuis cette époque, elle avait grandi et venait de contracter avec un jeune *clergyman* une union qui faisait son bonheur. Elle lui demandait la grâce de paraître devant lui pour lui présenter son mari, mais surtout pour remercier, au nom de ses vieux parents, l'ambassadeur du puissant roi de France des bienfaits dont l'auteur pauvre et alors ignoré de l'*Essai sur les Révolutions* les avait jadis comblés. « Vous ne pouvez avoir oublié, disait-elle, que sachant mes parents dans la détresse, vous avez compati à des maux que vous éprouviez vous-même, au point d'abandonner généreusement à vos humbles hôtes tout le produit de l'ouvrage que vous veniez de mettre au jour! »

Quand je rapportai cette lettre à M. de Chateaubriand et que je lui demandai quel jour je devais indiquer à cette jeune femme pour accomplir le devoir dont elle avait à s'acquitter envers lui, sa physionomie si belle se couvrit de cette confusion enfantine que vous lui connaissez : il était troublé que même l'un de ses plus sincères admirateurs eût surpris un nouveau trait de son admirable caractère.

Je n'oublierai jamais, Monsieur, cette entrevue qui eut lieu peu de jours après : la jeune Anglaise, pleine de cette chaste assurance de la vertu remplissant un devoir, portait des yeux calmes et confiants sur le timide représentant d'un grand empire, rougissant de cette sorte de *flagrante delicto* où il se trouvait pris. Puis le mari de la jeune femme, sérieux comme son saint ministère, appelant gravement la bénédiction divine sur le bienfaiteur de sa famille. Enfin, M. de Chateaubriand, homme alors puissant et entouré des pompes diplomatiques, troublé, balbutiant quelques mots d'anglais de cette voix dont je n'ai retrouvé l'harmonie que dans la bouche de Canning et dans celle de Mlle Mars, pour étouffer ce souvenir du bien qu'il avait fait, alors que, pauvre, obscur, isolé, il avait généreusement secouru une famille plus pauvre, plus obscure, plus isolée encore que lui!

Je ne sais, Monsieur, si ce petit incident, inaperçu dans un drame admirable, par une distraction bien naturelle à M. de Chateaubriand, n'aura pas été omis des *Mémoires* dont il est si fort question en ce moment dans le monde. Mais il m'a semblé que, dans ce cas, c'était surtout à vous qu'il appartenait de réparer cet oubli. Quel parti, si vous le voulez bien, ne saurez-vous pas tirer de ce que cette anecdote renferme de touchant!

Pour mon compte, je serais trop heureux si, en la voyant figurer dans le prochain article que nous attendons de vous, j'avais, en la tirant de l'oubli, témoigné à l'homme illustre qui en est l'objet, combien la reconnaissance que sa conduite envers moi m'a jadis inspirée est plus vive aux jours de ce que le monde appelle son infortune, qu'alors qu'il était assis parmi les puissants de la terre.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mon dévouement et de mes sentiments tout particuliers. A. BILLING.

P. S. — Vous êtes libre de faire de cette lettre tel usage que vous jugerez convenable (1).

La lecture du chapitre « Aux infortunés » en provoquait d'autres. Venait le tour de Fontanes.

Il lisait quelques chants du poème qui l'occupa toute sa vie, la *Grèce sauvée*. A mesure que défilaient et chantaient ces vers héroïques, le cœur de l'officier français vibrait à l'unisson; le sang généreux des ancêtres, le sang des preux chevaliers bouillait dans ses veines. Coutumier des rapprochements entre la Grèce et la France (2), il comparait aux combats épiques des anciens Grecs les gigantesques combats de la France actuelle; et, de très bonne foi, l'imagination en feu, prêtant les trésors inconscients de son propre génie à

(1) Orig. autog.

(2) Voyez l'*Essai hist. sur les Révolutions.*

l'ensemble du poème encore incomplet, il égalait Fontanes aux poètes de l'antiquité; il prédisait à ses élégants, et parfois très vigoureux alexandrins, l'éternité des beaux vers.

On se reposait de lire, en renouant au hasard le fil des causeries interrompues. Fontanes initiait son ami aux choses de la patrie, crises politiques, luttes des factions, influences littéraires, mouvement des idées. Mêlant le passé au présent et les souvenirs personnels aux faits généraux, il contait quelque incident de son voyage à Londres avant la Révolution « et les vers qu'il adressait alors à deux jeunes ladies, devenues vieilles à l'ombre des murs de Westminster ».

Chateaubriand n'était pas en reste de confidences : guerre, maladies, détresse, romans vécus, romans écrits. Il prenait le manuscrit des *Natchez* et chantait les solitudes du Nouveau Monde; il y promenait, côte à côte, l'homme de la société et l'homme de la nature; il les opposait l'un à l'autre; et, de ces deux êtres si dissemblables, il décrivait les habitudes, les passions et les malheurs. Par la hardiesse, l'éclat, le rythme et l'harmonie, son style, piqué parfois d'anglicismes, constituait une langue nouvelle, et ne ressemblait à rien de connu. Ce n'était ni la langue classique, régulière et forte du XVII^e^ siècle, ni la langue tantôt terne et sèche, tantôt emphatique et déclamatoire, du XVIII^e^. Elle avait plus d'élan, de couleurs et de passion.

Étonné d'abord, désorienté même, Fontanes, enfin subjugué, laissait éclater son enthousiasme. Et lorsque Chateaubriand montrait le frère de Céluta sauvant, au péril de ses jours, le frère d'Amélie, ce n'était plus seulement de l'enthousiasme littéraire, c'était de l'émotion personnelle : les larmes coulaient.

Identifiant leur amitié à celle des héros du poème, les deux exilés, la main dans la main, renouvelèrent le pacte des *Natchez*.

Les impressions ressenties, de part et d'autre, se traduiront dans l'échange des premières lettres avec une chaleur d'expressions pleine de charme.

Chateaubriand rappellera la *Grèce sauvée*. Fontanes se souviendra des *Natchez*, et, plus particulièrement, des passages *qui furent lus les derniers jours*.

Quels sont ces passages si fort goûtés de Fontanes et qu'il qualifiera d'« admirables »? A de certains détails légèrement touchés dans la réponse de Chateaubriand, il me semble les reconnaître; je crois pouvoir dire avec certitude : Les voici.

Reproduire ces passages, c'est, j'imagine, prévenir la demande du lecteur. C'est d'ailleurs le préparer immédiatement au vif début du commerce épistolaire. Rien ne saurait mieux expliquer l'enthousiasme de Fontanes pour le génie et la personne de Chateaubriand. Et qui n'aimerait à voir, dans un écrit d'inspiration juvénile et toute première, quelle idée sublime celui-ci avait conçue de l'amitié, comment il l'invoquait et la célébrait. De l'auteur des *Natchez* au correspondant de Fontanes, on remarquera la parfaite harmonie sur ce sujet caractéristique. Très enthousiaste est le chant d'amitié dans les *Natchez*; il ne l'emporte pas sur les déclarations de la première lettre. Si fier de caractère et si concentré par système qu'on le suppose, Chateaubriand n'hésitera pas à prier Fontanes, à l'implorer, à le supplier : tant il est sûr du cœur de son ami! Ne pouvons-nous pas ajouter : tant il est sûr de son propre cœur?

J'appuie sur ce trait, parce que je le crois distinctif. Il est bon qu'il ressorte.

Nul plus que Chateaubriand n'eut besoin d'amis sincères et dévoués. Le rare bonheur d'en rencontrer de tels ne lui fut refusé à aucune époque de sa longue vie. Encore faut-il

reconnaître qu'il les sut discerner, mériter et conserver. Nul ne s'appuya sur l'amitié avec une confiance plus entière. Nul ne fit au dévouement de ses amis, à leurs conseils, à leurs lumières, de plus fréquents appels. Et, en retour, nul ne leur fut, sinon plus utile, du moins plus fidèle. Nous pourrions même rétablir le mot « plus utile », au grand sens de l'histoire. Il disait : « Si je suis quelque chose dans l'avenir, mes amis y auront un nom beau et respectable. »

Souhait de jeunesse, réalisé par le génie dans la plénitude de la gloire.

C'est par lui qu'ils revivent, par lui que leurs noms nous sont chers et familiers, par lui qu'ils sont immortels.

Voici donc quelques lignes détachées *de ce qui fut lu dans les derniers jours* ; — quelques lignes écrites peut-être pendant le séjour de Fontanes à Londres, — inspirées (j'aime à le croire) par la présence même de Fontanes et par sa chaleureuse amitié :

Il est une coutume, parmi ces peuples de la nature, coutume qu'on trouvait autrefois chez les Hellènes : tout guerrier se choisit un ami. Le nœud une fois formé est indissoluble, il résiste au malheur et à la prospérité. Chaque homme devient double et vit de deux vies; si l'un des deux amis s'éteint, l'autre ne tarde pas à disparaître...

Non loin de la cabane habitée, on voyait une autre cabane déserte, dans laquelle Outougamiz était né. Un ruisseau en baignait le toit tombé et les débirs épars. Le jeune Indien y pénètre avec son hôte... Outougamiz, parvenu au milieu des ruines, prend une contenance solennelle, il donne à tenir à René un bout de la flèche dont l'autre bout repose dans sa main. Élevant la voix et attestant le ciel et la terre :

« Fils de l'étranger, dit-il, je me confie à toi sur mon berceau, et mourrai sur ta tombe... »

Outougamiz cessa de parler et des larmes tombèrent de ses paupières. A la vivacité du frère de Céluta, au mot d'ami souvent répété, au choix extraordinaire du lieu, René comprit qu'il s'agissait de quelque chose de grand et d'auguste; il s'écria à son tour : « Quel que soit ce que tu me proposes, homme sauvage, je te jure de l'accomplir; j'accepte les présents que tu me fais. » Et le frère d'Amélie presse sur son sein le frère de Céluta. Jamais cœur plus calme, jamais cœur plus troublé ne s'étaient approchés l'un de l'autre. Après ce pacte, les deux amis échangèrent les manitous de l'amitié...

... Bientôt le frère et la sœur chantèrent la chanson de l'amitié; ils disaient :

« Nous attaquerons avec le même fer l'ours sur le tronc des pins, nous écarterons avec le même rameau l'insecte des savanes; nos paroles secrètes seront entendues dans la cime des arbres.

» Si vous êtes dans un désert, c'est un ami qui en fait le charme; si vous dansez dans l'assemblée des peuples, c'est encore un ami qui cause vos plaisirs.

» Mon ami et moi nous avons tressé nos cœurs comme des lianes. Ces lianes fleuriront et se dessécheront ensemble. »

Tels étaient les chants du couple fraternel. Le soleil dans ce moment vint toucher de ses derniers rayons les gazons de la forêt; les roseaux, les buissons, les chênes s'animèrent; chaque fontaine soupirait ce que l'amitié a de plus doux, chaque arbre en parlait le langage, chaque oiseau en chantait les délices. Mais René était le génie du malheur égaré dans ces retraites enchantées.

Rentrés dans la cabane, on servit le festin de l'amitié : c'étaient des fruits entourés de fleurs. Les deux amis s'apprenaient à prononcer dans leur langue les noms de père, de mère, de sœur, d'épouse...

Douce journée ! votre souvenir ne s'effaça de la cabane des Natchez que quand les cœurs que vous aviez attendris cessèrent de battre.

Pour apprécier vos délices, il faut avoir élevé comme moi sa pensée vers le ciel, du fond des solitudes du Nouveau Monde.

Mère des actions sublimes ! Toi qui, depuis que la Grèce n'est plus, as établi ta demeure sur les tombeaux indiens, dans les solitudes du Nouveau Monde ! Amitié sainte ! prête-moi tes paroles les plus fortes et les plus naïves, ta voix la plus mélodieuse et la plus touchante, tes sentiments exaltés, tes feux immortels, et toutes les choses ineffables qui sortent de ton cœur, pour chanter les sacrifices que tu inspires ! Oh ! qui me conduira aux champs des Rutules, à la tombe d'Euryale et de Nisus, où la Muse console encore des mânes fidèles ! Tendre divinité de Virgile, tu n'as à soupirer que la mort de deux amis ; moi j'ai à peindre leur vie infortunée.

Qui dira les douces larmes du frère d'Amélie ; qui fera voir ses lèvres tremblantes où son âme venait errer ; qui pourra représenter, sous l'abri d'un cyprès, parmi les roseaux, Outougamiz, sa chaîne d'or, manitou de l'amitié, serrée à triple nœud sur sa poitrine, Outougamiz soutenant dans ses bras l'ami qu'il a délivré, cet ami couvert de fange et de sang, et dévoré d'une fièvre ardente ? Que celui qui le peut exprimer nous rende le regard de ces deux hommes quand, se contemplant l'un l'autre en silence, les sentiments du ciel et du malheur rayonnaient et se confondaient sur leurs fronts.

Amitié ! que sont les empires, les amours, la gloire, toutes les joies de la terre, auprès d'un seul instant de ce douloureux bonheur ?

Outougamiz ne faisait qu'obéir à un instinct sublime, et les plus belles actions n'étaient chez lui que l'accomplissement des facultés de sa vie. Comme un charmant olivier nourri parmi les ruisseaux et les ombrages laisse tomber, sans s'en apercevoir, au gré des brises, ses fruits mûrs sur les gazons fleuris, ainsi l'enfant des forêts américaines semait, au souffle de l'amitié, ses vertus sur la terre, sans se douter des merveilleux présents qu'il faisait aux hommes.

Toute la suite du livre XII est consacrée au dévouement et aux soins de l'amitié. Il se termine ainsi :

Amitié ! qui m'avez raconté ces merveilles, que ne me donnâtes-vous le talent pour les peindre ! J'avais le cœur pour les sentir.

« Le talent pour les peindre », il le possédait au suprême degré : maint chapitre des *Natchez* le prouve.

« Le cœur pour les sentir »; à l'envi de ses plus belles compositions, sa correspondance familière, éclairant la longue fidélité de sa vie, prouvera qu'en disant « je l'avais », il n'affirmait rien que de vrai.

L'heure de la séparation sonna. Fontanes était impatient de rentrer en France où le rappelait le goût de la politique. Chateaubriand préférait travailler à Londres où le retenaient *des dieux plus puissants que les Lares paternels.*

En se disant adieu, les deux amis se jurèrent une dernière fois fidélité à toute épreuve. Nous verrons s'ils tinrent parole et dans quelle mesure de réciprocité.

CHAPITRE II

CORRESPONDANCE DE L'EXIL

(1798-1800)

Première lettre de Fontanes. — Première lettre de Chateaubriand. — Comparaison et critique littéraire. — Conversion de Chateaubriand. — Rapide composition du *Génie du Christianisme*. — Feuilles imprimées à Londres, à vendre en France. — Prix demandé. — L'Apologie dans sa forme première. — Indiscrétion de Sainte-Beuve. — Variations du titre. — Prosélytisme de néophyte. — Fontanes voltairien. — Il devient personnage officiel. — Lettre d'un « Athénien ». — Dernière lettre de l'exil.

La correspondance débute par une lettre de Fontanes. Elle exprime avec grâce et fraîcheur la sincère admiration de cet homme de goût pour le talent encore ignoré et encore indiscipliné du jeune Breton; elle dit surtout, avec un vif accent, l'amitié qu'il gardait au malheureux émigré, amitié qu'il s'efforçait de rendre secourable; car, chez Fontanes, telle était l'amitié, poétique et pratique, de bon conseil et de fraternel appui.

28 juillet 1798.

Si vous avez senti quelques regrets à mon départ de Londres, je vous jure que les miens n'ont pas été moins réels. Vous êtes la

seconde personne à qui, dans le cours de ma vie, j'aie trouvé une imagination et un cœur à ma façon. Je n'oublierai jamais les consolations que vous m'avez fait trouver dans l'exil et sur une terre étrangère. Ma pensée la plus chère et la plus constante, depuis que je vous ai quitté, se tourne vers les *Natchez*. Ce que vous m'en avez lu, et surtout dans les derniers jours, est admirable et ne sortira plus de ma mémoire. Mais le charme des idées poétiques que vous m'avez laissées a disparu un moment à mon arrivée en Allemagne.

Les plus affreuses nouvelles de France ont succédé à celles que je vous avais racontées en vous quittant. J'ai été cinq ou six jours dans les plus cruelles perplexités. Je craignais même des persécutions contre ma famille. Mes terreurs sont aujourd'hui fort diminuées. Le mal même n'a été que fort léger; on menace plus qu'on ne frappe, et ce n'était pas à ceux de ma *date* qu'en voulaient les exterminateurs. Le dernier courrier m'a porté des assurances de paix et de bonne volonté. Je puis continuer ma route, et je vais me mettre en marche, dès les premiers jours du mois prochain. Mon séjour sera fixé près de la forêt de Saint-Germain, entre ma famille, la Grèce et mes livres; que ne puis-je dire aussi les *Natchez* ! L'orage inattendu qui vient d'avoir lieu à Paris est causé, j'en suis sûr, par l'étourderie des agents et des chefs que vous connaissez. J'en ai la preuve évidente entre les mains. D'après cette certitude, j'écris *Great Pulteney street* [rue où demeurait M. du Theil], avec toute la politesse possible, mais aussi avec tous les ménagements qu'exige la prudence. Je veux éviter toute correspondance au moins prochaine, et je laisse dans le plus grand doute sur le parti que je dois prendre et sur le séjour que je veux choisir.

Au reste, je parle encore de vous avec l'accent de l'amitié, et je souhaite du fond du cœur que les espérances d'utilité qu'on peut fonder sur moi réchauffent les bonnes dispositions qu'on m'a témoignées à cet égard, et qui sont si bien dues à votre personne et à vos grands talents. Travaillez, travaillez, mon cher ami, devenez illustre. Vous le pouvez : l'avenir est à vous. J'espère que la parole si souvent donnée par le *contrôleur général des finances* est au moins acquittée

en partie. Cette pensée me console, car je ne puis soutenir l'idée qu'un bel ouvrage est arrêté faute de quelques secours. Écrivez-moi; que nos cœurs communiquent, que nos muses soient toujours amies. Ne doutez pas que lorsque je pourrai me promener librement dans ma patrie, je ne vous y prépare une ruche et des fleurs à côté des miennes. Mon attachement est inaltérable. Je serai seul tant que je ne serai pas auprès de vous. Parlez-moi de vos travaux. Je veux vous réjouir en finissant : j'ai fait la moitié d'un nouveau chant sur les bords de l'Elbe, et j'en suis plus content que de tout le reste.

Adieu, je vous embrasse tendrement, et suis votre ami.

FONTANES.

Voici la réponse de Chateaubriand :

15 août 1798 (*v. s.*).

Je ne puis vous dire tout le plaisir que j'ai éprouvé en recevant votre lettre. Il a été en proportion de la solitude de ma vie, et des longues heures que je passe seul avec moi-même; vous sentez combien les marques du souvenir d'un ami de votre espèce doivent être chères alors. Si je suis la seconde personne à laquelle vous avez trouvé quelques rapports d'âme avec vous, vous êtes la première qui ayez rempli toutes les conditions que je cherchais dans un homme : tête, cœur, caractère, j'ai tout trouvé en vous à ma guise, et je sens que désormais je vous suis attaché pour la vie. Il ne me manque plus que de connaître l'ami dont vous m'avez fait un si grand éloge [Joubert], pour vous connaître dans toutes les parties de votre existence.

J'ai appris avec une grande et vraie joie vos heureux travaux au bord de l'Elbe. Vous possédez, sans aucun doute, le plus beau talent de la France, et il est bien malheureux que votre paresse soit un obstacle qui retarde la gloire dont nous vous verrons briller un jour. Songez, mon cher ami, que les années peuvent vous surprendre, et qu'au lieu des tableaux immortels que la postérité est en droit

d'attendre de vous, vous ne laisserez peut-être que quelques cartons qui indiqueront seulement ce que vous auriez été. C'est une vérité indubitable qu'il n'y a qu'un seul talent dans le monde. Vous le possédez, cet art qui s'assied sur les ruines des empires et qui seul sort tout entier du vaste tombeau qui dévore les peuples et les tems. Est-il donc possible que vous ne soyez pas touché de tout ce que le ciel a fait pour vous, et que vous songiez à autre chose qu'à la *Grèce sauvée* ? Vous savez que tout ceci n'est pas un pur jargon de ma part, je vous ai souvent parlé à ce sujet; votre paresse me tient au cœur.

De vous à moi, et de la *Grèce sauvée* aux *Natchez*, la chute est immense; mais vous voulez que je vous parle de moi. Je vous dirai que le courage m'a abandonné depuis votre départ; tout ce que j'ai pu faire a été de mettre au net un troisième livre et d'imaginer une nouvelle division du plan. Chaque livre portera un titre particulier. Les deux premiers, par exemple, s'appelleront les *livres du Récit*; le troisième, le *livre de l'Enfer*; le quatrième, le *livre des Mœurs*; le cinquième, le *livre du Ciel*; le sixième, le *livre d'Othaïti*; le septième, le *livre des Loix*, etc., etc.; de même que les anciens disaient le livre de la *Colère d'Achille*, le livre des *Adieux d'Andromaque*, etc., et de même qu'Hérodote avait divisé son histoire. Cette sorte de division toute antique que je fais ainsi revivre a quelque chose de singulièrement attrayant, et d'ailleurs favorise beaucoup mon travail.

Au reste, mon cher ami, je passe ma vie fort tristement. J'ai revu la plupart des lieux que nous avions vus ensemble. J'ai dîné seul sur la *colline*, dans cette petite chambre où nous avions vu le soleil couchant; j'ai visité les jardins sur les bords de la *rivière*; j'ai eu deux longues conversations avec M. de L[amoignon]. Par ailleurs, j'ai laissé là toutes vos anciennes connaissances. Je ne vois presque plus P[anat]. Quelques personnes m'ont questionné sur votre compte. J'ai répondu comme je le devais. Il paraît que beaucoup *de petites gens* sont peu contens de vous. Au nom du ciel, évitez tout ce qui peut vous compromettre, laissez à d'autres que vous un métier

indigne de vos talens et qui troublerait le reste de votre vie et celle de vos amis.

Nous reverrons-nous jamais, mon cher ami ? Je ne sais, mais je suis triste. Vous avez beaucoup moins besoin de moi que je n'ai besoin de vous. Votre famille et vos amis vous environnent, et vous trouvez en vous-même plus de ressources que je ne puis en trouver en moi. D'ailleurs, il y a déjà six ans que je vis pour ainsi dire de *mon intérieur*, et il faut à la fin qu'il s'épuise. Et puis, cet Argos dont on se ressouvient toujours, et qui, après avoir été quelque tems une grande douceur, devient une grande amertume !

Si vous avez quelque humanité, écrivez-moi souvent, très souvent. Parlez-moi de vos travaux, et de cette femme admirable (1) que vous devez beaucoup aimer, car elle a beaucoup fait pour [vous. Des hau] (2) teurs du bonheur ne m'oubliez pas. Indiquez-[moi] de nouveau les moyens de correspondre avec vous ; je suppose que les premières adresses que vous m'aviez données ne valent plus rien. Adieu, croyez au sincère, au très sincère attachement de votre ami des terres de l'exil.

Ne trouvez-vous pas qu'il y ait quelque chose qui parle au cœur dans une liaison commencée par deux Français malheureux, loin de la patrie ? Cela ressemble beaucoup à celle de *René* et d'*Outougamiz* : nous avons *juré* dans un *désert* et sur des *tombeaux*.

Je ne signe point, ne signez plus. Le cousin vous dit mille choses ainsi que M. de L[amoignon]. Le contrôleur des finances [M. du Theil] n'a point tenu sa parole et je suis fort malheureux. Rappelez-moi au souvenir de l'ancien ami F[lins] (3).

Le style des deux lettres serait à comparer. Celui de Fontanes est plus coulant, plus uni, plus pur. A peine avait-il quitté la France, et il y rentrait avec empressement. Il

(1) Mme Bacciochi, sœur de Bonaparte.

(2) Mots enlevés par le cachet.

(3) Bibl. de Genève. — Original autogr., sans suscription ni signature.

n'avait pas cessé d'en parler et d'en cultiver la langue. Celui de Chateaubriand, très curieux à observer sous cette date, est moins régulier, moins net, parfois un peu étrange; mais déjà il témoigne de plus de force; il a du feu, du souffle, de l'ampleur, — de l'aile.

Quelques courts passages de cette lettre sont cités dans le portrait de Fontanes par Sainte-Beuve.

Contrairement à ses bonnes habitudes, le critique a supprimé des bouts de phrase un peu traînants : « Il est malheureux que votre paresse soit un obstacle qui retarde la gloire... » « Vous ne laisserez peut-être que quelques cartons... »

Certes, le goût ne peut qu'approuver. Ainsi allégés, les extraits ont meilleur mine; mais ils perdent une certaine saveur et valeur critiques; ils ne donnent plus la véritable manière, le vrai point de départ et de comparaison, la *date*.

« Première et affectueuse lettre du premier ami que j'aie compté dans ma vie » : c'est en ces termes que Chateaubriand fera mention, dans ses Mémoires, de la lettre de Fontanes.

Elle lui resta toujours chère et comme sacrée.

A travers les vicissitudes d'une existence longue, voyageuse et tourmentée, il l'avait conservée, lui à qui l'on serait tenté de reprocher la perte d'autres correspondances non moins précieuses. J'ai tenu dans mes mains l'autographe — un peu déchiré, autant qu'il m'en souvient.

Avant la lettre « à la citoyenne [Fontan]es », nous devons rappeler le double deuil, le double coup de foudre qui terrassa le sceptique auteur de l'*Essai sur les Révolutions* et changea si heureusement la direction de ses pensées.

Une lettre de sa sœur Julie vint lui annoncer la mort de

leur sainte mère : « ... Si tu savais combien de pleurs tes erreurs lui ont fait répandre, combien elles paraissent déplorables à tout ce qui pense et fait profession non seulement de piété, mais de raison. Si tu le savais, peut-être cela contribuerait-il à t'ouvrir les yeux, à te faire renoncer à écrire... »

Bien que la lettre soit datée du 1er juillet 1798, Chateaubriand ne la reçut que de longs mois après celle de Fontanes, datée du 28 juillet de la même année. En ce temps-là, et de France en Angleterre, les communications ne pouvaient être ni promptes ni régulières.

Cette lettre de Mme Julie de Farcy serait à relire avec les commentaires de Chateaubriand dans le *Génie du Christianisme* et dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Mme de Farcy est cette admirable chrétienne dont l'abbé Caron a raconté la vie. Avant de se donner toute à Dieu, elle avait aimé le monde; elle avait même obtenu des succès dans la société littéraire du XVIIIe siècle. La Harpe goûtait son esprit, ses vers et son commerce.

Chateaubriand affectionnait beaucoup cette sœur. Après Lucile, c'était la préférée (1).

Le souvenir de mes égarements répandit sur les derniers jours [de ma mère] une grande amertume : elle chargea, en mourant, une de mes sœurs de me rappeler à cette religion dans laquelle j'avais été élevé. Ma sœur me manda le dernier vœu de ma mère. Quand la lettre me parvint au delà des mers, ma sœur elle-même n'existait

(1) Les deux plus anciennes lettres de lui que je connaisse sont de 1789. Il avait alors vingt-un ans. Je lis dans la seconde, « du samedi soir 28 mars, Fougères, hôtel Marigny » :

« ... J'ai, mon cher Châtenet, passé des jours et des nuits bien tristes, auprès du lit de ma sœur. Il est si douloureux de voir souffrir une personne qu'on aime. » Cette sœur, c'était Julie.

plus. Elle était morte aussi des suites de son emprisonnement. Ces deux voix sorties du tombeau, cette mort qui servait d'interprète à la mort, m'ont frappé. Je suis devenu chrétien. Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles, ma conviction est sortie du cœur. J'ai pleuré et j'ai cru.

Lorsque Chateaubriand écrivit à Fontanes, le 15 août 1798, la lettre que nous venons de lire, évidemment il n'avait pas reçu la douloureuse missive. Celle-ci éprouva donc un long retard; et le détail marqué dans les *Mémoires*, que le *Génie du Christianisme* « fut commencé à Londres en 1799 », doit être d'une rigoureuse exactitude.

Au surplus, une phrase du passage cité suppose également un retard plus ou moins long : « Quand la lettre me parvint au delà des mers, ma sœur n'existait plus. » D'après l'abbé Caron, M^me^ de Farcy mourut le 22 juillet 1799.

Je relève soigneusement ces dates : elles ont leur importance, en raison des doutes émis par les philosophes sur les motifs de la conversion.

On ne se contenta pas de suspecter la sincérité des motifs exposés dans la préface du *Génie du Christianisme*; on alla jusqu'à la calomnie la plus odieuse : on sema le bruit que la mère de Chateaubriand était morte avant la publication de l'*Essai*, et qu'ainsi la préface du *Génie du Christianisme* reposait sur une fable.

Ceux qui disaient ces choses-là étaient-ils mes amis, mes proches ? Avaient-ils vécu avec moi à Londres, reçu mes lettres, pénétré mes secrets ? Pouvaient-ils, par leur témoignage, déterminer l'instant où j'avais versé des pleurs? S'ils étaient étrangers à toute ma vie ; s'ils avaient ignoré mon existence jusqu'au jour où le public la leur avait révélée ; s'ils étaient en France, lorsque je languissais dans la terre

de l'exil, comment osaient-ils fonder une lâche accusation sur un fait qu'ils ne pouvaient ni savoir, ni prouver? *Ah! loin de moi la pensée que des hommes qui prétendaient fixer l'époque de mes malheurs avaient des raisons particulières de la connaître!*

J'ai cité le texte même de la lettre de ma sœur que j'ai entre les mains (1). Cette lettre est du 1er juillet 1798.

Voici un autre document dont on ne niera pas l'authenticité :

« Extrait du registre des décès de la ville de Saint-Servan, pour l'an VI de la République. — Le douze prairial an VI [31 mai 1798]... Apolline-Jeanne-Suzanne de Bédée... est décédée au domicile de la citoyenne Gouyon... ce jour à une heure après-midi. »

La publication de l'*Essai* remonte aux premiers mois de 1797... Quelle critique que celle qui force un honnête homme à entrer dans de pareils détails, qui oblige un fils à produire l'extrait mortuaire de sa mère (2)!

Ces dates ont un autre avantage : elles montrent avec quelle enthousiaste et prodigieuse rapidité l'ouvrage fut composé, du moins dans sa forme première. « Une espèce de fièvre dévora » le jeune auteur « pendant tout le temps de la composition ».

Un mois ne s'était pas écoulé : du 22 juillet, date de la mort de sa sœur, au 19 août 1799, date de la lettre qui suit; et déjà le livre s'imprimait ou plutôt était sur le point de s'imprimer.

Est-ce croyable?

Oui, si l'on veut bien se rappeler « l'opiniâtreté de Chateaubriand à l'ouvrage »; oui, si l'on veut bien tenir compte de ce fait que « ses matériaux étaient dégrossis de longue main par ses précédentes études ».

(1) Écrit en 1826.

(2) Préface de l'*Essai*, édition de 1826.

Sur cette assertion de Chateaubriand, Villemain émet des doutes bien peu justifiés : « Peut-être paraît-il moins sincère et moins exact lorsque... il se montre si bien préparé à cette œuvre nouvelle. « Mes matériaux, dit-il, étaient dégrossis. » Ces paroles sembleraient un peu contredire cette grâce du cœur, cette illumination par la douleur dont l'auteur de l'*Essai* a parlé plus haut. »

Homme d'éloquence et d'esprit, où voyez-vous une contradiction, si légère soit-elle ? Matériaux dégrossis ? Pourquoi non ? Les *Natchez*, *Atala*, *René*, n'étaient-ils pas composés ? L'*Essai* n'était-il pas imprimé ? Or, « un grand nombre des meilleurs morceaux des *Natchez* », *Atala*, *René*, et « quelques chapitres de l'*Essai* », notamment le portrait de Jésus-Christ, « furent transportés dans le *Génie du Christianisme* ». Tel est le fait : chacun le peut vérifier comme je viens de le faire.

D'autre part, et c'est encore lui qui le déclare, « dans sa jeunesse, il a souvent écrit douze et quinze heures sans quitter la table où il était assis ».

En quoi ces emprunts aux précédents travaux, sans parler des autres esquisses, peuvent-ils bien contredire les larmes versées, la grâce du cœur, l'illumination par la douleur ? Ce qu'il faut voir, c'est le travail fiévreux qui profite des matériaux accumulés, et les retourne, dans le sens du Christianisme.

Je ne suis pas trop étonné que Chateaubriand annonce à ses amis de France, le 19 août, un volume in-8° de 450 pages.

Le 25 octobre, il parlera non plus d'un volume, mais de deux in-8° de 350 pages chacun.

Entre ces deux dates, authentiques l'une et l'autre, on voit la prodigieuse rapidité du travail. Cela ne souffre aucune contestation, puisque les deux lettres autographes de 1799 subsistent.

La rapidité du second travail rend parfaitement acceptable la rapidité du premier.

Au point de vue de la composition initiale, et d'ailleurs à tant d'autres points de vue, la lettre suivante mérite d'être lue avec une très particulière attention.

Ni Sainte-Beuve, ni Villemain ne lui ont emprunté un seul mot. Peut-être aussi ne reçurent-ils communication que d'une partie de la correspondance.

19 août 1799 (*v. s.*).

CITOYENNE,

On cherche à vendre pour cent soixante pièces de vingt-quatre livres, à Paris, les feuilles d'un ouvrage qui s'imprime chez l'étranger et qui a pour titre : « *De la religion chrétienne par rapport à la morale et aux beaux-arts.* » Cet *octavo* de grandeur ordinaire, et formant un volume d'environ 430 pages, est une sorte de réponse indirecte au poème de la *Guerre des Dieux*, et autres livres de ce genre. Il se divise en sept parties.

La première traite des mystères, des sacrements et des vertus du Christianisme, *considérés moralement et poétiquement.*

La seconde se rapporte aux traditions des Écritures.

Dans les troisième et quatrième parties, on examine le Christianisme *employé comme merveilleux dans la poésie.*

La cinquième partie contient ce qui a rapport au culte en général, tel que les fêtes, les cérémonies de l'Église, etc., etc.

La sixième parle du culte des tombeaux chez tous les peuples de la terre, et le compare à ce que les chrétiens ont fait pour les morts.

La septième enfin se forme de sujets divers comme de quelques chapitres sur les églises gothiques, sur les ruines, sur les monastères, sur les missions, sur les hospices, sur le culte des croix, des saints, des Vierges dans le désert, sur les harmonies entre les grands effets

de la nature et la religion chrétienne, etc., etc. Un grand nombre des meilleurs morceaux des *Natchez* se trouvent cités dans cet ouvrage qui, comme vous le voyez, est du même auteur.

On vous le recommande particulièrement, citoyenne, et pour la vente des feuilles, et pour les papiers publics, lorsqu'il paraîtra. Adressez, nous vous en supplions, le plus tôt possible, à ce sujet, un mot par la voie d'Hambourg, ou toute autre voie, à *MM. Dulau et Cie, libraires, Wardour street, à Londres.* La maison de ces citoyens est fort connue dans la librairie et est co-propriétaire du manuscrit avec l'auteur. Si quelque libraire de Paris veut acheter les feuilles au prix offert, les citoyens Dulau et Cie les lui feront passer régulièrement et promptement à mesure qu'elles se tireront à Londres, et ils s'engageront de plus à ne publier chez l'étranger que lorsque l'édition de Paris aura été mise en vente. L'arrangement des cent soixante louis n'est pas, au reste, si fixe, que vous ne puissiez le changer à volonté. Que vous obteniez plus ou moins, que l'on fasse le payement en argent ou en livres à votre choix et expédiés pour le citoyen Dulau, tout cela est égal à l'auteur. Vous aurez même les feuilles pour rien, si vous les demandez pour vous-même et dans le dessein de vous en servir pour le mieux. Il n'y a pas un mot de politique, dans l'ouvrage, qui puisse en empêcher la vente. Il est purement littéraire et nous connaissons bien votre indulgence pour l'auteur. Nous croyons que vous serez contente de ce que vous verrez. C'est peut-être ce qu'il a fait de mieux jusqu'à présent, outre ce que l'ouvrage contient par ailleurs des *Natchez*, afin de donner au public un avant-goût de cette épopée de l'homme sauvage. Le morceau sur le *clocher*, le *tombeau dans l'arbre*, le *coucher de soleil en pleine mer*, le *couvent au bord d'une grève*, et quelques autres encore s'y trouvent.

Quel long silence, chère citoyenne, et que de choses d'amitié on aurait à vous dire ! Mais dans ces temps de calamité, il ne faut mettre dans une lettre que les mots absolument indispensables. Salut, bonheur et souvenir.

Vous savez que, répondant par Hambourg, il faut avoir un corres-

pondant pour recevoir votre lettre et l'expédier pour l'Angleterre. Vous vous en procurerez un fort aisément (1).

(*Suscription*) A la citoyenne

..... es,

à Paris.

Le nom tracé dans la suscription est effacé. Je crois le rétablir en lisant Fontanes. Les allusions de la lettre m'y autorisent pleinement. D'ailleurs, ne suffit-il pas que l'autographe figure parmi les papiers de Fontanes? Il est accompagné de deux copies, toutes deux de la même main; l'écriture n'est plus celle de Chateaubriand. Ces deux copies présentent quelques légères différences de rédaction; en outre elles ne portent pas en tête, ni dans le corps, le mot « citoyenne »; le paragraphe de la fin « quel long silence » ne s'y trouve pas. L'une de ces copies est datée du 20 août 1799; elle offre au commencement et à la fin les initiales F. S. L'autre est datée du 26 août 1799; elle offre en tête et à la fin les initiales L. M.

Petits problèmes à résoudre et dont la solution m'échappe.

Peut-être ces copies étaient-elles destinées, la première, marquée des initiales F. S., à Fontanes, errant de ville en ville en Allemagne; la seconde, avec les initiales L. M., à M. Lemierre, neveu du poète du même nom et traducteur des poésies de Gray. Il avait écrit de Paris le 15 juillet 1797, à Chateaubriand, que l'*Essai* « avait le plus grand succès » (2).

La seconde copie se termine par les lignes suivantes : « Si le citoyen F. S. était à Paris et relevé du décret qui l'a

(1) Bibl. de Genève. — Original autogr.

(2) *Mémoires d'Outre-Tombe*.

condamné à l'exportation, nous vous prions de le voir et de lui parler de nous. »

Voici la troisième lettre de Chateaubriand, en réponse à une lettre de son ami, pleine de tristesse. Publiée par Sainte-Beuve (1) sans la « *permission* » de M^lle^ de Fontanes, celle-là donna lieu à un incident pénible qui sera raconté en détail.

Indiscrétion à part, la lettre n'y a pas perdu : il faut même convenir qu'elle y a gagné.

Avant de la produire dans l'article du *Moniteur* intitulé : *Anniversaire du « Génie du Christianisme »*, Sainte-Beuve en discute et en mesure la portée avec un lumineux bon sens :

« La sincérité de l'émotion dans laquelle Chateaubriand conçut la première idée du *Génie du Christianisme*, est démontrée par la lettre suivante écrite à Fontanes, lettre que j'ai trouvée autrefois dans les papiers de celui-ci, dont M^me^ la comtesse Christine de Fontanes, fille du poète, possède l'original, et qui, n'étant destinée qu'à la seule amitié, en dit plus que toutes les phrases écrites ensuite en vue du public. *On me permettra de la donner ici tout entière :* c'est un titre essentiel; c'est la seule réponse victorieuse qui se puisse opposer aux notes marginales qu'on invoque, et dont j'ai cité quelques-unes, du fameux exemplaire de l'*Essai*. Confidence intime contre confidence; et, à quelques mois de date, un cœur qui se retourne et se réfute éloquemment avec sanglots. Le ton de cette lettre paraîtra certainement étrange, le style est exagéré; celui qui écrit est encore sous l'empire de l'exaltation, mais le caractère véridique de cette exaltation ne saurait être mis en doute un moment. »

(1) *Causeries du Lundi*, t. X. — Lundi 17 avril 1854.

Ce 27 octobre 1799 (Londres).

Je reçois votre lettre, en date du 17 septembre. La tristesse qui y règne m'a pénétré l'âme. Vous m'embrassez les larmes aux yeux, me dites-vous. Le ciel m'est témoin que les miens n'ont jamais manqué d'être pleins d'eau toutes les fois que je parle de vous. Votre souvenir est un de ceux qui m'attendrissent davantage, parce que vous êtes selon les choses de mon cœur, et selon l'idée que je m'étais faite de l'homme à grandes espérances. Mon cher ami, si vous ne faisiez que des vers comme Racine, si vous n'étiez pas bon par excellence comme vous l'êtes, je vous admirerais, mais vous ne posséderiez pas toutes mes pensées comme aujourd'hui, et mes vœux pour votre bonheur ne seraient pas si constamment attachés à mon admiration pour votre beau génie. Au reste, c'est une nécessité que je m'attache à vous de plus en plus, à mesure que tous mes autres liens se rompent sur la terre. Je viens encore de perdre une sœur que j'aimais tendrement [M^me^ de Farcy], et qui est morte de chagrin dans le lieu d'indigence où l'avait reléguée Celui qui frappe souvent ses serviteurs pour les éprouver et les récompenser dans une autre vie. Oui, mon cher ami, vous et moi sommes convaincus qu'il y a une autre vie. *Une âme telle que la vôtre*, dont les amitiés doivent être aussi durables que sublimes, *se persuadera malaisément que tout se réduit à quelques jours d'attachement* dans un monde dont les figures changent si vite, et où tout consiste à acheter si chèrement un tombeau. Toutefois, Dieu, qui voyait que mon cœur ne marchait point dans les voies iniques de l'ambition, ni dans les abominations de l'or, a bien su trouver l'endroit où il fallait le frapper, puisque c'était lui qui en avait pétri l'argile et qu'il connaissait le fort et le faible de son ouvrage. Il savait que j'aimais mes parents et que là était ma vanité : il m'en a privé afin que j'élevasse les yeux vers lui. Il aura désormais avec vous toutes mes pensées. Je dirigerai le peu de forces qu'il m'a données vers sa gloire, certain

que je suis que là gît la souveraine beauté et le souverain génie, là où est un Dieu immense qui fait cingler les étoiles sur la mer des cieux comme une flotte magnifique, et qui a placé le cœur de l'honnête homme dans un fort inaccessible aux méchants.

Il faut que je vous parle encore de l'ouvrage auquel vous vous intéressez. Je ne saurais guère vous en donner une idée à cause de l'extrême variété des tons qui le composent; mais je puis vous assurer que j'y ai mis tout ce que je puis, car j'ai senti vivement l'intérêt du sujet. Je vous ai déjà marqué que vous y trouveriez ce qu'il y a de mieux dans les *Natchez*. Puisque je vous ai entretenu de morts et de tombeaux au commencement de cette lettre, je vous citerai quelque chose de mon ouvrage à ce sujet. C'est dans la septième partie où, après avoir passé en revue les tombeaux chez tous les peuples anciens et modernes, j'arrive aux tombeaux chrétiens. Je parle de cette fausse sagesse qui fit transporter les cendres de nos pères hors de l'enceinte des villes, sous je ne sais quel prétexte de santé : je dis... (*Suivent deux citations.* — Voir *Génie du Christianisme.*)

Je n'ai pas besoin de dire qu'auprès de ces couleurs sombres on trouve de riantes sépultures, telles que nos cimetières dans nos campagnes, les tombeaux chez les sauvages de l'Amérique (où se trouve *le tombeau dans l'arbre*), etc. Je vous avais mal cité le titre de l'ouvrage; le voici : *Des beautés poétiques et morales de la religion chrétienne et de sa supériorité sur tous les autres cultes de la terre.* Il formera deux volumes in-8°, de 350 pages chacun.

Mais, mon cher ami, ce n'est pas de moi, c'est de vous que je devrais vous entretenir. Travaillez-vous à la *G[rèce] S[auvée]*? Vous parlez de talents : que sont les nôtres auprès de ceux que vous possédez! Comment persécute-t-on un homme tel que vous? Les misérables! mais enfin ils ont bien renié Dieu qui a fait le ciel et la terre; pourquoi ne renieraient-ils pas les hommes en qui ils voient reluire, comme en vous, les plus beaux attributs de cet Être tout puissant?

Tâchez de me rendre service touchant l'ouvrage en question; mais

au nom du ciel, ne vous exposez pas. Veillez aux papiers publics lorsqu'il paraîtra; écrivez-moi souvent. Voici l'adresse à employer: *A M. César Godefroy, négociant à Hambourg*, sur la première enveloppe, et, au dedans, à *MM. Dulau* (1) *et Cie, libraires. Mon nom est inutile sur l'adresse; mettez seulement*, après Dulau, deux étoiles **...

Je suis à présent fort lié avec cet admirable jeune homme auquel vous me *léguâtes* à votre départ. Nous parlons sans cesse de vous. Il vous aime presque autant que moi. Adieu, que toutes les bénédictions du ciel soient avec vous! Puissé-je vous embrasser encore avant de mourir!

On a demandé de quel admirable jeune homme il s'agit ici. Chateaubriand l'a dit dans ses *Mémoires* :

Je passai une partie de l'été de 1799 à Richmond, avec Christian de Lamoignon, m'occupant du *Génie du Christianisme*. Je faisais des nagées en bateau sur la Tamise ou des courses dans le parc de Richmond.

Aux réflexions de Sainte-Beuve sur cette lettre, j'ajouterai ceci comme correctif et complément :

« Le style est exagéré », dit-on. Il eût été d'une critique

(1) Bénédictin de Sorèze, homme d'esprit et de jugement, que l'émigration avait fait libraire à Londres. On racontait, au captif de Sainte-Hélène, que la première idée du *Génie du Christianisme* venait de ce libraire : « Dulau fit observer à Chateaubriand que les lieux et les temps n'étaient plus favorables aux déclamations antireligieuses; qu'elles étaient devenues banales et de mauvais ton; que le moyen le plus sûr de capter désormais l'intérêt public serait de prendre le contre-pied, de se vouer au contraire à la défense de la religion. M. de Chateaubriand le crut et fit son *Génie du Christianisme*. » Cette histoire, et d'autres plus piquantes, sur l'auteur de *Bonaparte et les Bourbons*, amusèrent un moment le grand homme. Voir le *Mémorial* de Las Cases.

plus délicate de remarquer que ce n'est plus le style d'un simple correspondant.

L'apologiste tient la plume : deux ou trois passages de la lettre feraient belle figure dans le *Génie du Christianisme*.

Or la raison de cette vive éloquence, déployée dans une lettre privée, quelle est-elle? Chateaubriand est tellement plein de son rôle ou plutôt de sa mission, que déjà, et avant d'agir sur le public, il essaie d'agir sur son ami; peut-être se reproche-t-il d'avoir exalté les solutions matérialistes dans leurs conversations de Londres, et désire-t-il réparer le mal en travaillant à ramener Fontanes au christianisme. En même temps, il s'efforce de lui donner une idée de ses nouvelles études; la lettre serait comme un échantillon du style et du genre.

Je résume : il faut voir, dans cette lettre, non seulement la sincérité et l'exaltation de l'écrivain, mais l'ardent prosélytisme du néophyte et de l'ami.

Fontanes avait quitté l'Angleterre pour Amsterdam : il revint à Hambourg, séjourna à Francfort-sur-le-Mein; ses lettres d'alors peignent plus vivement son âme et ses goûts, du fond de la détresse. Il manquait des livres nécessaires... A travers ses mille angoisses, il travaillait à sa *Grèce sauvée*, et, comme il l'écrit, *s'y jetait à corps perdu*... Son cri perpétuel en écrivant à M^me^ de Fontanes et à son ami Joubert, était : « Ne me laissez point en Allemagne : un coin et des livres en France!... Je ne veux que terminer dans une cave, au milieu des livres nécessaires, mon poème commencé; quand il sera fini, ils me fusilleront, si tel est leur bon plaisir (1). »

(1) Sainte-Beuve.

Le 18 Brumaire trouva le proscrit de Fructidor « déjà rentré en France et qui s'y tenait d'abord caché ».

C'est à la situation fort précaire et toujours menacée de son ami que Chateaubriand faisait allusion sur la fin de sa lettre.

D'autres passages autorisent à penser que la lettre du 19 août, « à la citoyenne », était bien à l'adresse de Mme de Fontanes, et que la lettre de Fontanes, en date du 17 septembre, est précisément la réponse à la mystérieuse missive du 19 août : « Il faut que je vous parle *encore* de l'ouvrage auquel vous vous intéressez... Je vous ai déjà marqué que vous y trouveriez ce qu'il y a de mieux dans les *Natchez*. Je vous avais mal cité le titre de l'ouvrage » (*De la Religion chrétienne par rapport à la morale et aux beaux-arts*).

Le second titre : *Des Beautés poétiques et morales de la religion chrétienne*, est en effet plus heureux; il annonce plus vivement la pensée de l'auteur.

Mais, à son tour, combien celui-ci pâlit devant le titre splendidement expressif sous lequel la nouvelle apologie est entrée dans la gloire, le *Génie du Christianisme!*

Toujours est-il qu'il y eut indécision et tâtonnements. Chateaubriand l'avait sans doute oublié. On lit dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* : « Lorsque, après la triste nouvelle de la mort de Mme de Chateaubriand, je me résolus à changer subitement de voie, le titre du *Génie du Christianisme* que je trouvai *sur-le-champ* m'inspira. »

Au printemps de 1800, à sa rentrée en France, il ne semble pas qu'il l'eût encore trouvé.

Erreur involontaire sous la plume de l'auteur des *Mémoires*. Elle ne doit pas nous étonner. A la date tardive où ce mot fut écrit (d'avril à septembre 1822), plus de vingt ans s'étaient écoulés. C'est à propos de ce même temps éloigné, et dans le

récit consacré à cette même année 1800, que Chateaubriand a consigné cet aveu tout spontané d'involontaires oublis : « Lorsque je fouille dans mes pensées, il y a des noms et jusqu'à des personnages qui échappent à ma mémoire. » A plus forte raison, des dates précises.

Autre preuve : une lettre inédite de Fontanes est sous mes yeux. Je ne puis dire avec certitude quel en était le destinataire. Peut-être Chèdenollé, ou, plus probablement, Delisle de Sales. Je vois ailleurs que Fontanes, disait « Monsieur » à Chênedollé au printemps de 1800. N'était cette petite difficulté, j'aurais supposé ce dernier nom, à cause de la phrase : « Votre manière de peindre les hommes et la nature me plaît également. »

C'est cette même phrase qui me rappelle un des passages les plus caustiques des *Mémoires d'Outre-Tombe* :

« Delisle de Sales, très brave homme, très cordialement médiocre, avait un grand relâchement d'esprit, et laissait aller sous lui ses années; le vieillard s'était composé une belle bibliothèque avec ses ouvrages qu'il brocantait à l'étranger et que personne ne lisait à Paris; chaque année, au printemps, il faisait ses remontes d'idées en Allemagne. Gros et débraillé, il portait un rouleau crasseux que l'on voyait sortir de sa poche; il y consignait au coin des rues ses pensées du moment.

» Sur le piédestal de son buste en marbre, il avait tracé de sa main cette inscription, empruntée au buste de Buffon : *Dieu, l'homme, la nature, il a tout expliqué.* Delisle de Sales, tout expliqué ! »

On verra plus loin qu'à cette époque Delisle de Sales était en rapport avec Fontanes et Chateaubriand.

15 fructidor [22 sept. 1800].

Vous m'avez écrit deux lettres charmantes, mon cher ami, et je ne vous ai point répondu; mais pardonnez au motif de mon silence. Cette petite fille, que vous avez vue naître, est depuis huit jours chez moi gravement malade et presque désespérée. Ne soyez point père, si vous voulez ne pas éprouver les plus cuisantes de toutes les douleurs.

On a reçu au ministère toutes vos lettres dans le temps. On est surpris de leur rareté. Mais je réponds qu'au lieu d'écrire, vous agissez et que cela vaut mieux.

Êtes-vous déjà riche? Avez-vous fait de grandes découvertes? Si vous ne rapportez pas d'abondantes conquêtes pour nos successeurs (?), au moins votre belle imagination y aura gagné quelque chose. Votre manière de peindre les hommes et la nature me plaît également.

Écrivez-moi longuement, malgré mon laconisme.

Si j'étais moins triste, je causerais plus longtemps. Adieu, mon bon ami. Je vous embrasse de tout mon cœur.

FONTANES.

Je joins ici une lettre qu'on m'a remise pour vous.

Vous pouvez être fort tranquille; tout ce que vous écrirez passera sous les yeux du ministre. J'ai vu l'auteur des *Beautés morales*. Le malheur le poursuit. Nous avons grand besoin tous deux de vos consolations.

Oh! mon ami,

Le présent est affreux, s'il n'est point d'avenir (1).

« J'ai vu l'auteur des *Beautés morales*. » La lettre doit donc être rapportée à l'année 1800, et non plus tôt, puisque c'est l'année de la rentrée en France de Chateaubriand.

(1) Orig. aut.

Or, si le titre magique eût été trouvé et adopté le jour où Fontanes rédigeait sa lettre, il l'aurait infailliblement cité, au lieu de l'autre, jugé moins bon et abandonné.

Si je ne me trompe, le titre fit son apparition dans une lettre à Fontanes, destinée au *Mercure*, décembre 1800, et qui était signée : « L'auteur du *Génie du Christianisme.* »

Le lecteur a-t-il remarqué sur quelle amère réflexion se ferme le billet de Fontanes?

Pas d'autre correspondance avant le 31 décembre 1799.

Avec une imagination aussi excitable que la sienne, Chateaubriand ne put voir tomber le dernier jour de cette année, se lever « sur sa tête » le premier jour du XIX^e^ siècle, sans éprouver un ébranlement dans tout son être comme à « l'éclat de la foudre » :

— Un siècle s'abîme, et quel siècle! Tant de gloire et de si hautes vertus, à côté de tant de bassesses et de crimes! Pauvre France, victime de la Révolution, et noyée au sang de ses enfants! « Du doux pays de nos aïeux, serons-nous toujours exilés! » — « *Dulces... reminiscitur Argos.* »

Parmi les souvenirs qui traversent sa pensée, il en est qu'il retient pieusement et qui le font pleurer; ce sont les souvenirs de la famille : frère égorgé sur l'échafaud, mère et sœur dont il empoisonna les derniers jours par ses égarements.

Alors, « dans une effusion mêlée de repentir et de larmes », « au coup de minuit », il écrivit la prière qui terminait, dans la première édition, le *Génie du Christianisme.*

On peut regretter, avec Sainte-Beuve, que le ton de cette prière ait paru trop exalté au goût sévère de ses amis. Elle fut supprimée dans les éditions suivantes.

Je m'en empare et la recueille ici, parce qu'elle rend l'état d'âme de Chateaubriand à ce moment unique. Elle témoigne

de l'émotion qu'il ressentit en écrivant les dernières lignes de son livre, quand sonnait le partage des deux siècles. L'œuvre ainsi achevée dans les larmes et la prière allait opérer non seulement la séparation, mais l'opposition des deux siècles. Elle allait être, dans le domaine des idées, le signal et la cause d'une bienfaisante Révolution.

Créateur de la lumière, pardonne à nos premières erreurs. Si nous fûmes assez infortuné pour te méconnaître dans le siècle qui finit, tu n'auras pas roulé en vain le nouveau siècle sur notre tête. Il a retenti pour nous comme l'éclat de ta foudre. Nous nous sommes réveillé de notre assoupissement, et, ouvrant les yeux, nous avons vu cent années, avec leurs crimes et leurs générations, s'enfoncer dans l'abîme : elles emportaient dans leurs bras tous nos amis ! A ce spectacle nous nous sommes ému; la rapidité de la vie nous a troublé. Nous avons senti combien il est inutile de vouloir se défendre de toi. Seigneur, nous te louerons désormais avec le Prophète ! Daigne recevoir ce premier hymne que nous t'adressons sur l'aile de ce siècle qui rentre dans ton Éternité.

Moins que Chateaubriand, et plus que Joubert, ce semble, Fontanes avait trempé dans les doctrines du XVIII^e^ siècle. Voltaire était son Dieu. Le mot cessera de paraître exagéré lorsqu'on aura lu cette lettre d'introduction écrite par Florian, l'auteur des Fables. Elle est fort curieuse :

A M. le marquis de Florian,

Ancien capitaine de cavalerie, à Ferney.

Celui qui vous remettra cette lettre, mon très cher oncle, est M. de Fontanes, mon ami, et le seul de nos jeunes gens et même de nos hommes faits qui réunisse à beaucoup de talent beaucoup d'amabilité.

Je vous prie de le recevoir avec l'amitié tendre et bonne que vous avez pour moi. Vous me remercierez ensuite de vous l'avoir fait connaître.

Menez-le voir tous les monuments de M. de Voltaire.

Il est digne de baiser toutes ces reliques. Il est plus que dévot; il est prêtre du Seigneur, et du sang d'Aaron.

Adieu, mon cher oncle, je vous embrasse de toute mon âme, comme je vous aime (1).

A la date où nous voici, la « dévotion » de Fontanes n'a pas seulement perdu de sa ferveur; elle est remplacée par des tendances plus graves, où domine le spiritualisme chrétien. Toutefois, une certaine inquiétude le travaille encore. Témoin le mot relatif au grand avenir. Avec les autres secrets de cœur, il avait dû confier ses doutes à l'incrédule émigré. Ainsi s'expliqueraient du même coup et la réflexion de Fontanes, à la fin de sa dernière lettre, et la phrase que j'ai soulignée dans la lettre de Chateaubriand : « Une âme comme la vôtre se persuadera malaisément que tout se réduit à quelques jours d'attachement... »

Et ces poésies, déjà imprimées, dont tous les exemplaires furent ressaisis par l'auteur en 1800. Ne serait-ce pas à des considérations religieuses et morales, désormais victorieuses en lui, que Fontanes aurait obéi en les condamnant à la destruction, en consommant un si rigoureux sacrifice?

Objectera-t-on que Fontanes devenait personnage officiel?

Tant d'autres, en même temps que lui, devenaient personnages officiels, qui ne cessèrent d'afficher l'impiété.

Dans ce retour aux idées religieuses, je verrais plutôt l'évolution naturelle d'une âme toute pénétrée de christia-

(1) Orig. aut.

nisme dès l'enfance. J'y verrais surtout l'influence du bon Joubert, depuis longtemps revenu aux saines doctrines.

Les cœurs étaient droits et sincères. Au contact journalier, les convictions se prêtèrent des forces mutuelles, progressivement accrues dans le conflit avec les opinions régnantes. De jour en jour, aussi, se nouèrent plus étroitement les liens d'affection.

Personnage officiel, Fontanes l'était devenu d'une façon brusque et glorieuse. Sur l'invitation du Premier Consul, et n'ayant devant soi que trente-six heures, il avait composé l'éloge de Washington. Prononcé aux Invalides (20 pluviôse an VIII, 9 février 1800), en présence d'une assemblée de guerriers illustres, que Bonaparte présidait et dominait en les éclipsant, le discours avait consacré d'un seul coup la fortune oratoire et la fortune politique de l'orateur. On le signale bientôt après à Morfontaine et à Plessis-Chamand, dans la société des frères et sœurs de Napoléon. Mme Bacciochi l'avait pris sous sa protection et lui donnait l'hospitalité dans sa « *solitude* ». Lucien l'employait au ministère de l'intérieur.

A peu près à cette époque, un voyageur lui remit une lettre, sans date ni signature, avec la simple suscription : « *Louis Fontanes.* » Il y est question de Chateaubriand; et comme il s'agit de l'impression toute première produite, à Londres, par la lecture du *Génie du Christianisme*, cette mention est extrêmement précieuse.

Lettre d'ami : mais quel ami? Il se pourrait que ce fût Delille : « L'émigration le comptait avec orgueil dans ses rangs; il chantait nos malheurs; raison de plus pour aimer sa muse.

» L'abbé Delille entendit aussi la lecture de quelques fragments du *Génie du Christianisme*. Il parut surpris et il

me fit l'honneur, peu après, de rimer la prose qui lui avait plu. Il naturalisa mes fleurs sauvages de l'Amérique dans ses divers jardins français, et mit refroidir mon vin un peu chaud dans l'eau frigide de sa claire fontaine. »

[Londres, février ou mars 1800.]

Celui que vous appeliez avec tant de grâce et si peu de vérité votre Athénien, n'a pas même pu devenir un Scythe. Il est resté aux lieux que votre court séjour avait tant embellis pour lui, et où il n'a éprouvé depuis votre départ que douleurs et chagrins. Sa santé est bien mauvaise; il a moins besoin d'un asile que d'un tombeau. Celui qui vous portera ce billet, et qui a partagé votre honorable proscription, vous dira combien je vous suis resté attaché.

Suis-je assez malheureux pour être oublié de vous ? Non, je ne puis le croire; j'ai trop connu votre cœur. Assis sur le rivage, vous ne détournerez pas les yeux de ceux pour qui le ciel ne se calme jamais. Nous ne connaissons que les tempêtes, et vous respirez l'air le plus doux. Je viens du moins d'avoir de vous un beau souvenir dans votre éloge de Washington qui a été véritablement improvisé. Il est plein de beautés de tout genre, et surtout de cette *convenance* si rare, si difficile.

Je vois souvent le Sauvage qui est devenu sublime. C'est bien la mine la plus riche, la plus fertile. C'est de l'or, et des diamants.

Adieu ; aimez-moi un peu et ne me plaignez que lorsque vous ne m'aimerez plus.

Voyez-vous quelquefois notre aimable amie ? Je viens de lui donner de mes nouvelles par une personne qui doit déjà l'avoir vue. Parlez-lui de moi, — j'ai besoin de ses « anciens sentiments (1) ».

(1) Orig. aut.

En ce temps-là une lettre de Delille était un événement littéraire. « On se demandait en France de ses nouvelles avec un intérêt qu'attestent toutes les feuilles publiques (1). »

Nous pouvons supposer que l' « aimable amie » est Mme Lindsay, « la dernière des Ninons ». Partie de Londres avant Auguste de Lamoignon, auquel elle était attachée, elle avait réussi à le faire rentrer à Paris. C'est elle qui viendra attendre, à Calais, Chateaubriand et Mme d'Aguesseau, sœur de M. de Lamoignon.

Il était nécessaire de rappeler ces détails, avant de produire la lettre qui suit. C'est la dernière de l'exil.

Ce 19 février 1800 (*v. s.*).

Depuis cette première lettre, écrite de votre *solitude*, où vous m'annonciez que vous alliez me récrire incessamment, je n'ai plus reçu de nouvelles de vous. Est-ce, mon cher ami, que les jours de la prospérité vous auraient fait oublier un malheureux? Je ne puis croire qu'avec vos beaux talents vous soyez fait comme un autre homme. Je vous gronderais bien fort, si j'ignorais les dangers que vous avez courus; je suis encore trop alarmé pour avoir le loisir d'être en colère. Êtes-vous bien remis au moins? Ne vous sentez-vous plus de votre chute? Dépêchez-vous de me tranquilliser là-dessus.

L'ami commun qui vous remettra cette lettre vous instruira de mes projets et de l'espoir que j'ai de vous embrasser en peu de temps; pourvu toutefois que vous ne soyez pas aussi paresseux et que vous songiez un peu plus à moi. Le citoyen du B... vous dira aussi où j'en suis de mon travail, les succès qu'on veut bien me promettre, etc. J'arriverai auprès de vous avec une moitié de l'ouvrage imprimée

(1) Sainte-Beuve.

et l'autre manuscrite : *le tout formera deux volumes in-8° de 350 pages* (1). Vous serez peut-être un peu surpris de la nouveauté du cadre, et de la manière toute singulière dont le sujet est envisagé. Vous y retrouverez, en citation, les morceaux qui vous ont plu davantage dans les *Natchez*.

Je désire bien, mon cher ami, que vous prépariez les voies auprès d'un libraire. C'est là mon unique espérance. Si je réussis, je suis tiré d'affaire pour longtemps ; si je tombe, je suis un homme noyé sans retour. Tâchez donc de vous donner un peu de mouvement sur cet article, et ensuite *sur un autre très essentiel*, dont du B... vous parlera (radiation de la liste des émigrés). On dit que cela est fort aisé; je compte sur votre crédit, votre amitié et votre zèle. Si vous mettez de la promptitude dans vos démarches, si je puis compter sur un libraire en arrivant, je serai au village dans le commencement d'avril.

Du B... vous dira que j'amène avec moi quelqu'un que vous connaissez, et qui vous aime presque autant que moi. Peut-être même cette personne me devancera-t-elle. Elle compte bien vous gronder pour votre paresse envers vos amis (2).

Écrivez-moi sur-le-champ un petit mot; notre ami du B... se chargera de me le faire passer. J'espère que nous nous connaîtrons encore un jour davantage, et que vous vous repentirez de m'avoir traité si froidement. Mille et mille bénédictions, mon cher et admirable ami; puissé-je vous voir bientôt et vous dire combien je vous suis sincèrement et tendrement attaché. Rappelez-moi donc vite sous l'influence de cette belle muse dont la mienne a un si grand besoin

(1) Villemain s'est emparé de ce passage et ne s'est pas donné la peine de le citer avec exactitude : « Le tout formera *un volume in-8° de 300 pages.* » Cette altération du texte original est grave. Il y en a d'autres plus légères : « *sous* peu de temps » au lieu de « *en* peu de temps » ; « vous trouverez, en citation », au lieu de « vous y retrouverez... ». La ligne où Fontanes est traité amicalement de « paresseux » a été supprimée.

(2) Lamoignon.

pour se réchauffer. Souvenez-vous que vous m'avez écrit que vous ne seriez heureux que lorsque vous m'auriez préparé *une ruche et des fleurs à côté des vôtres* (1).

Chateaubriand traitait Fontanes *en véritable et unique ami*. En lui remettant le soin de ses intérêts et de son avenir, il se permet de le gourmander, de le menacer familièrement de sa colère; il lui reproche d'oublier, au sein du bonheur, son ami malheureux. Il compte sur son *crédit*, son *amitié* et son *zèle*.

En vérité, sauf le génie, don du ciel, qu'est-ce que Chateaubriand ne dut pas alors à Fontanes? Et même ce beau génie, n'est-ce pas Fontanes, aidé de Joubert, qui va le purifier des scories, lui ménager, avec le suffrage des grands, l'appui du journal officiel, le proclamer au moment opportun, l'annoncer comme une merveille?

(1) Bibl. de Genève. — Original autogr., sans suscription.

CHAPITRE III

LETTRES DE FRANCE

(Mai 1800-mai 1803)

Chateaubriand à Calais. — Détresse profonde : un mot pour le médecin et vingt-cinq louis. — « *Post-scriptum* mémorable. » — Prodigieusement belle. — Si vieux et si jeunes. — Articles de Fontanes contre M^me^ de Staël — et lettres confidentielles à Lucien Bonaparte. — M^me^ de Staël répond à Fontanes. — Condamné au silence. — Chateaubriand repousse le coup. — L'incident jugé par Sainte-Beuve. — Ce jugement ne tient pas. — Atala. — A. Savigny. — Publication du *Génie du Christianisme*. — Articles de Fontanes et billet de remercîment. — Enthousiasme de La Harpe, — du public, — des femmes. — Colère des philosophes. — Chateaubriand devant le Premier Consul. — Mystérieuse lettre de femme. — M^me^ de Chateaubriand ruinée par ses parents. — Le *Génie du Christianisme* offert au Pape, avec lettre d'hommage. — Parfait bonheur. — Projet d'ouvrage sur la France. — Lucien avancerait les fonds. — A la fontaine de Vaucluse; accident et mouvement d'humeur. — Mot de Sainte-Beuve peu justifié.

Enfin Chateaubriand débarque à Calais. Aussitôt il en donne avis à Fontanes. Cette fois, il ne gourmande plus. Il rend hommage au dévouement de son ami; il le prie de redoubler d'affection et s'abandonne à ses soins. Toute courte et simple qu'elle est, si l'on veut bien se rappeler les circonstances, on ne lira pas cette lettre sans émotion.

Calais, 18 floréal an VIII [8 mai 1800].

J'arrive, mon cher et aimable ami. Mme Jacquet (1) veut bien me donner une place dans sa voiture. Je descendrai chez vous, et je vous prie de me chercher un logement tout près du vôtre. Nous serons à Paris le 10 (*sic*).

Tâchez de redoubler d'amitié pour moi, car j'aurai bien besoin de vous, et je vais vous mettre à de rudes épreuves. Annoncez-moi à Mme F[ontanes] et réclamez pour moi ses bontés.

J'ai bien changé, mon cher ami, depuis que j'ai quitté la Suisse, pour voyager chez les Natchez, et vous aurez peine à me reconnaître. Je vous embrasse tendrement.

LA SAGNE.

(*Suscription*) Au citoyen Fontanes (2).

La dernière phrase, assez énigmatique, était jetée là, pour faire accorder, avec la lettre, le passeport délivré par le ministre de Prusse, au prétendu Suisse La Sagne.

Nous mîmes quatre heures à passer de Douvres à Calais. Je me glissai dans ma patrie à l'abri d'un nom étranger, et caché doublement dans l'obscurité du Suisse Lassagne et dans la mienne, j'abordai la France avec le siècle...

— A mon retour en France en 1800, une nuit je voyageais en diligence, la voiture fit un léger tressaut que nous sentîmes à peine ; elle avait rencontré un paysan ivre couché en travers dans le chemin ; nous avions passé sur une vie et la roue s'était à peine élevée de terre de quelques lignes (3).

(1) La lecture de ce nom n'est pas certaine.

(2) Bibl. de Genève. — Original autogr.

(3) *Essai sur la Littérature anglaise.*

— Auguste de Lamoignon vint au devant de Mme Lindsay : son élégant équipage contrastait avec les lourdes charrettes, les diligences sales, délabrées, traînées par des haridelles attelées de cordes, que j'avais rencontrées depuis Calais. Mme Lindsay demeurait aux Ternes. On me mit à terre sur le chemin de la Révolte, et je gagnai, à travers champs, la maison de mon hôtesse. Je demeurai vingt-quatre heures chez elle. Elle fit prévenir M. de Fontanes de mon arrivée; au bout de quarante-huit heures, il me vint chercher au fond d'une petite chambre que Mme Lindsay m'avait louée dans une auberge, presque à sa porte.

... M. de Fontanes demeurait dans la rue Saint-Honoré, aux environs de Saint-Roch. Il me mena chez lui, me présenta à sa femme, *et me conduisit ensuite chez son ami, M. Joubert, où je trouvai un abri provisoire: je fus reçu comme un voyageur dont on avait entendu parler...* (1).

Si pénibles à passer furent les premiers mois, qu'il en vint peut-être à regretter les terres de l'exil.

Malade et misérable, il implorait Fontanes. Du fond de sa détresse, il va lui demander « un mot pour le médecin » et « vingt-cinq louis pour vivre ».

11 thermidor, au soir [30 juillet 1800].

Je vous envoie, mon cher ami, un Mémoire que de Sales m'a laissé pour vous.

Rendez-moi deux services :

Donnez-moi d'abord un mot pour le médecin.

Tâchez ensuite de m'emprunter vingt-cinq louis.

J'ai reçu de mauvaises nouvelles de ma famille, et je ne sais plus comment faire pour attendre l'autre époque de ma fortune, chez

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe.*

Migneret. Il est dur d'être inquiet sur ma vie, pendant que j'achève l'œuvre du Seigneur. Juste et belle Révolution ! Ils ont tout vendu. Me voilà comme au sortir du ventre de ma mère, car mes chemises même ne sont pas françaises. Elles sont de la charité d'un autre peuple. Tirez-moi donc d'affaire, si vous le pouvez, mon cher ami. Vingt-cinq louis me feront vivre jusqu'à la publication qui décidera de mon sort. Alors le livre paiera tout, si tel est le bon plaisir de Dieu, qui jusqu'à présent ne m'a pas été très favorable.

Tout à vous.

LA SAGNE.

(*Suscription*) Au citoyen Fontanes,
rue Honoré (1).

Vingt-deux ans plus tard, ambassadeur à Londres, il retracera la misère de son exil et le dénûment de sa rentrée en France. Ces pages brillent parmi les plus belles des *Mémoires* : elles furent redevables, au contraste des deux états dans les mêmes lieux, d'un redoublement de verve et d'une incomparable vigueur de touche. En ce qui concerne la rentrée de l'émigré, je me demande si les humbles détails de la lettre confidentielle ne sont pas aussi expressifs, aussi navrants. Du moins prouvent-ils que Chateaubriand n'a pas exagéré dans les *Mémoires*. Il lui eût été comme impossible de charger le tableau.

Fontanes et Joubert avaient lu les feuilles imprimées, avaient entendu lire les pages manuscrites du livre annoncé.

Amis sincères, *toujours rigoureux*, *inflexibles*, ils ne s'étaient pas bornés à signaler des fautes de détail, ils avaient conclu à une refonte totale. Et comme Chateaubriand discutait, hésitait du moins, Fontanes lui dit : « Vous pouvez

(1) Bibl. de Genève. — Original autog.

vous mettre à la tête du siècle qui se lève, et vous vous traîneriez à la queue du siècle qui s'en va ! »

Joubert aussi prophétisait : « Il faut le débarbouiller de Rousseau, d'Ossian, des vapeurs de la Tamise, des révolutions anciennes et modernes, et lui laisser la Croix, les Missions, les couchers de soleil en plein Océan et les savanes de l'Amérique, et vous verrez quel poète nous allons avoir pour nous purifier des restes du Directoire, comme Épiménide, avec ses rites sacrés et ses vers, purifia Athènes de la peste. »

Le « jeune sauvage » se soumit, non sans larmes, mais avec une absolue docilité. Pendant ce long travail de remaniement et de retouches, Fontanes, critique au goût très pur, mais un peu négatif, réprimait les écarts d'une imagination emportée. Joubert, inspirateur, stimulant, et que n'effrayait nulle hardiesse de pensée, ouvrait toutes grandes, au vol de l'audacieux génie, les perspectives de l'infini.

Confiant aux promesses enthousiastes de Fontanes, le libraire Migneret se chargea de recommencer l'impression interrompue; il consentit aussi à donner d'avance à l'auteur quelque chose pour vivre.

Chateaubriand s'enfonça dans son entresol de la rue de Lille et se livra tout entier au travail. Dans les intervalles de repos, il se plaisait à visiter les lieux où il avait promené les rêveries de ses premières années... Il y avait, aux Champs-Élysées, un café qu'il affectionnait à cause de quelques rossignols suspendus en cage. Il y allait souvent, en compagnie de Chênedollé, rentré lui aussi de l'émigration en 1800; ils avaient même âge, mêmes goûts, même amour de l'étude, même désir de gloire. Pendant plus de deux ans, ils ne furent presque pas un seul jour sans se voir. Vingt ans après, écrivant à Chênedollé, Chateaubriand lui rappellera « ce bon

temps de leurs misères, où ils prenaient le détestable café de Mme Rousseau ».

Avec le billet qui suit, le ton n'est plus d'un suppliant. Comme on se voit tous les jours, on ne s'écrit guère; et quand on échange quelques lignes, elles sont pleines d'allusions aux conversations de la veille, aux confidences littéraires ou autres, aux luttes soutenues en commun.

Le premier mot : « voilà vos épreuves », appelle une double hypothèse :

Ou bien il est question d'épreuves contenant une poésie de Chateaubriand destinée au journal que dirigeait Fontanes : « Au retour de l'émigration, mon ami M. de Fontanes, qui connaissait mes secrets poétiques, m'engagea à laisser insérer dans le *Mercure* les vers intitulés : *la Forêt*. »

Ou bien ce mot « vos épreuves » atteste le désir qu'avait Fontanes de ne pas écrire un seul mot, au sujet de son ami, qui ne lui fût agréable.

Épreuves d'un article sur le *Génie du Christianisme*? Non, pas encore; nous sommes en octobre 1800. Épreuves des extraits d'*Atala*? Non plus : *Atala* ne fut publié qu'au printemps de 1801.

Réimpression des articles contre Mme de Staël? Peut-être bien. Il s'agissait d'engager les premières escarmouches sur un point, concerté d'avance et jugé favorable; il s'agissait surtout d'annoncer, en même temps que les grandes luttes prochaines, le champion qui s'offrait pour en assumer l'effort principal.

Le premier article contre Mme de Staël avait paru dans le premier numéro du *Mercure de France* renouvelé, avant le retour à Paris de Chateaubriand. Il se terminait par ce *post-scriptum* « mémorable », l'expression est de Sainte-Beuve :

« Quand cet article allait à l'impression, le hasard a fait tomber entre nos mains un ouvrage qui n'est pas encore publié et qui a pour titre : *Des beautés morales et poétiques de la religion chrétienne.*

« On en fera connaître quelques fragments où l'auteur a traité d'une manière neuve les mêmes questions que M^me^ de Staël. »

Les passages ainsi annoncés n'étaient-ils pas ceux que Chateaubriand avait envoyés à la « citoyenne » F[ontan]es ?

Mon cher ami, voilà vos épreuves; renvoyez-les le plus tôt possible.

J'ai vu la *personne* : tout est arrangé; mais écrivez-lui un mot.

J'ai retrouvé la petite et admirable société *du Luxembourg*. Malheureusement, comme nous le disions, ces femmes-là sont les dernières; elles emporteront leur *secret*.

Au reste, la grande dame du *désert* est prodigieusement belle; je la soupçonne d'avoir, en outre, de l'esprit et du charme.

Ravoir mes capucins et mon saint Augustin! Cela me tient vivement au cœur.

Hélas! mon cher ami, pourquoi sommes-nous si vieux et si jeunes!

Mille tendres compliments.

16 vendém. an IX [6 octobre 1800].

Rue Saint-Honoré, n° 85,
près de la rue Neuve-du-Luxembourg (1).

Je ne puis me flatter d'avoir sûrement élucidé le sens et l'objet du premier mot. Quant à l'allusion de la fin, elle me reste complètement impénétrable.

(1) Bibl. de Genève. — Original autogr.; sans suscription. La signature paraît être un L, accompagné d'un paraphe.

Une autre est familière aux admirateurs de Chateaubriand et de Joubert, aux lecteurs de Sainte-Beuve, de M. de Raynal et de M. Bardoux.

Qui ne connaît la petite et admirable société du Luxembourg?

Nommer Mme de Beaumont, c'est évoquer un ensemble idéal d'exquis et poétiques souvenirs.

Chateaubriand avait pris un logement à l'hôtel d'Étampes, dans la rue Saint-Honoré qu'habitaient Fontanes et Joubert, près de la rue Neuve-du-Luxembourg, où Mme de Beaumont occupait un appartement que lui avait cédé M. Pasquier (1) : « Je me rendais chaque soir chez elle, avec ses amis et les miens, M. Joubert, M. de Fontanes, M. de Bonald, M. Molé, M. Pasquier, M. Chênedollé, hommes qui ont occupé une place dans les lettres et dans les affaires. » Il y rencontrait aussi MM. Adrien de Lézay et Julien, Mmes de Vintimille, de Pastoret, de Staël et Hocquart. M. Julien, « homme riche, obligeant et convive joyeux, quoiqu'il fût d'une famille où l'on se tuait, avait une loge aux Français. Il la prêtait à Mme de Beaumont. » Chateaubriand alla quatre ou cinq fois au spectacle avec Fontanes et Joubert.

La grande dame du désert paraît être la sœur du Premier Consul, amie et protectrice déclarée de Fontanes, Mme Bacciochi.

Les capucins et le saint Augustin ne seraient-ils pas les volumes dans lesquels Chateaubriand avait étudié les Pères de l'Église, à Londres, d'abord pour combattre la religion, et bientôt en admirateur et en apologiste?

Mais ce dernier trait : « si vieux et si jeunes », qui nous l'expliquera? Le fait particulier se dérobe; l'état d'âme se

(1) Voyez *Mémoires du chancelier Pasquier*, t. I.

trahit. Voilà le Chateaubriand auquel il faut nous habituer. A la fièvre physique succédait une autre fièvre, celle des passions renaissantes : chimères toujours caressées, alternant avec l'incurable ennui; bouffées d'éternelle jeunesse.

Si vieux et si jeunes ! Il avait trente-deux ans.

Les articles de Fontanes, dont nous avons parlé en passant, étaient dirigés contre le livre de Mme de Staël : « *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales.* » Ils firent « grand éclat et excitèrent les passions en sens opposés. Mme Joseph Bonaparte lui en fit une scène (1) ». Mme de Staël ne se tint pas pour battue. Elle riposta en attaquant le *faux bon goût.*

Chateaubriand intervint alors au secours de Fontanes. Celui-ci ne s'était engagé si avant contre les idées de perfectibilité que de concert avec son ami et pour lui frayer la voie toute grande.

« Je n'ai fait que repousser le coup que l'on portait à un homme dont j'admire les talents et dont je chéris la personne (2). »

« Repousser le coup. » L'expression serait-elle exagérée ?

On le croirait à lire Sainte-Beuve :

« Chateaubriand s'imagina qu'il était généreux à lui de venir au secours de Fontanes. »

S'il ne se fût agi que d'attaques ou de ripostes littéraires, « le sanglier » était de taille à se défendre hardiment. Mais la lutte s'était déplacée, et non point par la faute de Fontanes. L'auteur des deux Extraits se voyait condamné au silence. Il le déclarait lui-même sur la fin du second article : « On a promis de comparer son chapitre sur le christianisme

(1) Sainte-Beuve.

(2) Préface d'*Atala.*

[de Mme de Staël] aux fragments d'un ouvrage inédit sur un sujet semblable. On remplira cet engagement *lorsque les opinions littéraires les plus innocentes ne seront plus traitées comme des affaires d'État.* » Et huit jours après, dans le *Mercure* du 16 thermidor an VIII, Fontanes disait encore : « Ceux qui osent parler des maîtres du dernier siècle (XVIIe) et des anciens principes du goût, *sont traités comme des ennemis de la République,* comme des gens à courtes vues, et *des fanatiques qui cherchent à ramener les vieilles institutions.* »

Que s'était-il donc passé ?

J'ai la preuve que Mme de Staël avait offert des exemplaires de son ouvrage à divers membres de la famille Bonaparte. Attaquée dans le *Mercure* par l'ami de Lucien et d'Élisa, (Mme Bacciochi), elle était accourue à Morfontaine, et là, chez le frère aîné, dans ce milieu qu'elle se flattait d'éblouir et de séduire, elle avait protesté, certainement avec éloquence, et peut-être avec larmes. D'autres que Mme Joseph Bonaparte furent touchés de ses plaintes.

A quelque temps de là, Fontanes écrivait à Lucien :

29 floréal an IX.

Le maître a tonné, sans s'apercevoir qu'il faisait trop d'honneur à une fourmi... Je suis toujours surpris qu'un grand homme tire sur ses propres troupes... Ce n'est pas que Jupiter ne soit fort bon ; mais les dieux subalternes l'assiègent, et dès qu'il a froncé les sourcils, on entend un bruit épouvantable dans les antichambres de l'Olympe. Pour moi, chaque mot qui sort de ma plume est condamné sans appel... Si je suis bon à quelque chose, ce n'est pas dans ce moment. Je me réserve pour écrire l'histoire du nouvel empire, quand Charlemagne le fondera.

Sainte-Beuve était-il plus exact, dans l'appréciation de ce notable incident, quand il écrivait : « Faut-il ajouter, pour aggraver le tort, qu'à cette époque Mme de Staël commençait à encourir la défaveur [?] ou du moins le déplaisir marqué de celui qui devenait le maître? Fontanes, « l'homme aux » habiles pressentiments », pouvait deviner ces choses et n'en pas moins pousser sa pointe : il avait ses éperons à gagner, a-t-on dit, contre la nouvelle Clorinde... mais il n'était pas de la générosité de M. de Chateaubriand de mettre la main dans cette affaire, et de se tourner du premier coup contre celle que la célébrité n'allait pas garantir de la persécution. »

Celui que menaçait la disgrâce, celui dont les *moindres écrits étaient condamnés sans appel*, c'était Fontanes; peut-être parce que le Premier Consul voyait en lui le protégé de Lucien. On sait la gravité du différend entre les deux frères. L'ambassade de Madrid masqua très imparfaitement le désaccord. Quelques fragments de lettres (inédites) de Fontanes au héros de Brumaire, datées de 1800 et 1801, seront lus avec intérêt. Il y a plaisir à surprendre le tour et l'accent de ces choses intimes :

16 frimaire an IX [7 décembre 1800].

... J'étais malade depuis votre départ; je vais mieux, et la solitude profonde où je vis ne peut s'embellir que par l'espérance de vous revoir. Je n'ai assurément nul mérite à refuser une place de chef de division dans un ministère où vous n'êtes plus. Ce n'était pas pour ce métier vulgaire, et où tant d'autres seront plus propres que moi, qu'il m'était doux d'exécuter vos ordres; c'était pour approcher mon âme de la vôtre, et pour unir quelquefois nos idées. Je ne passe point comme une bête de somme d'un maître à un autre; je reste à celui que mon cœur, la reconnaissance et l'estime m'ont donné. Je ne

suis pas suspect. J'ai marché constamment dans une autre route... mais les gens qui ont du caractère se retrouvent près du but... Ces hommes-là valent cent fois mieux que les sophistes et les idéologues. Cette dernière espèce est la pire de toutes. C'est là que sont vos véritables ennemis, ceux de la France et du Premier Consul qu'ils environnent. Moi qui aime passionnément la gloire de la France et celle de votre frère, qui ne peut en être séparée, je fais des vœux continuels pour votre retour; je le crois nécessaire à la patrie...

28 germinal an IX [18 avril 1801].

Je vous aime beaucoup et je vous écris peu. Je ne veux pas vous ennuyer. Je vis dans une trop grande solitude pour rien savoir qui soit digne de vous être envoyé. Je méprise les bruits publics. Toutes les nouvelles qui naissent le matin et meurent le soir ne valent pas la peine d'être écrites. Tous les yeux sont fixés en ce moment sur l'Égypte et sur le Sund. En dépit de quelques alarmes, je me confie entièrement à la fortune du Premier Consul. J'ai lu l'histoire, et je n'ai jamais vu qu'un grand homme s'élevât si haut pour manquer ensuite à sa destinée. Il faut que le dénouement soit digne de ce grand drame que j'ai vu commencer, et que j'espère bien voir finir. Je suis convaincu que tout ce que nous avons pensé se réalisera. De jour en jour, le dernier événement se prépare; il est impossible de le reculer longtemps.

Si le culte se rétablit, comme je l'entends publier de toutes parts, c'est un grand pas vers le but désiré. Car, excusez mes vieilles superstitions, je pense comme le bonhomme Platon que je relis et qui dit : *Point de culte, point de gouvernement.* Après une armée victorieuse, je ne connais point de meilleurs alliés que les gens qui dirigent les consciences au nom de Dieu. Je vois que les conquérants habiles ne se sont jamais brouillés avec les prêtres. On peut les contenir et s'en servir à la fois. C'est là, quoi qu'on en dise, la bonne philosophie : on peut rire des augures; mais il est bon de manger

avec eux les poulets sacrés. C'est ce que pensaient Cicéron, Pompée et César qui se fit nommer pontife suprême. Tous ces hommes-là sont de votre famille qui hérita de leurs grandes qualités, et qui doit les imiter en tout.

Notre bon démon ne doit-il pas vous ramener bientôt ? J'ai grand besoin de vous, et là dessus, je ressemble à toute la France. Que de bons conseils, que de vérités courageuses à dire ! Quel appui vous pouvez donner dans le grand jour !

Votre successeur fait, dit-on, tous les jours, le plus pompeux panégyrique de votre ministère en se montrant. On soutient que la place est toujours vacante.

Tout le *tripot* dramatique, comme disait Voltaire, est soulevé contre lui. Mais il oppose fièrement ses arrêtés à ceux des comédiens. Malgré sa belle défense, on craint qu'il ne succombe. Les rieurs sont pour les comédiens.

Tout le monde se moque un peu de cette grande bataille. Dieu merci ! je ne suis point du combat. Je vis très retiré. Je ne sors que pour aller m'entretenir de vous avec celle qui vous aime le plus. N'allez pas croire que c'est une des mille *Arianes* que fait votre absence. C'est mieux que cela. C'est une âme et un esprit comme le vôtre. Mes livres, la rue Verte, et Madrid, voilà où sont toutes mes pensées. M^me^ Bacciochi peut vous dire si je vous suis tendrement attaché et si je m'occupe de vous. Elle a la bonté de me recevoir quelquefois; elle aime à m'entendre parler de son frère.

Il faudra bien que vous essuyiez une grande épître de moi sur le *Mercure* dans quelques jours. Je vous parlerai de son organisation, de l'imprimeur et des coopérateurs. Quand la première année sera finie, c'est-à-dire dans deux mois, on pourra lui donner peut-être une forme plus agréable aux abonnés en le faisant paraître plus souvent.

Recevez avec bonté les témoignages de mon dévouement, de mon respect et de mon amitié.

FONTANES (1).

(1) Orig. aut.

On sait la part active que prit Lucien au Concordat.

Paris, 10 messidor an IX [29 juin 1801].

Revenez au plus tôt en France. Vos chênes et vos marronniers valent mieux, croyez-moi, que les orangers d'Espagne et de Portugal. Finissez vite cette guerre et que la France vous revoye. Elle n'eut jamais plus besoin de vous. Je me suis avisé de faire un enfant depuis votre départ; ma femme accouche dans quelques semaines. Voulez-vous être le parrain de cet enfant? M^me^ Bacciochi accepte le titre de marraine. Je ne puis être trompé de cette manière. Si j'ai un fils, il aura votre génie; si c'est une fille, elle aura les grâces de votre sœur.

Paris, 18 fructidor an IX [5 septembre 1801].

Ma femme et moi sommes pénétrés de vos bontés. (Lucien avait accepté d'être parrain.) Vous faites les choses aimables d'une manière qui les embellit encore; votre lettre est charmante et donne un nouveau prix aux bontés que vous avez pour ma famille... Auguste écrivait de moins jolis billets à ses clients, et ces clients étaient Horace et Virgile, par qui votre maison serait digne d'être chantée. Je ne ressemble point malheureusement à ces grands hommes, mais je vous aime comme ils aimaient Mécène et César.

Le 7 vendémiaire, autre lettre sur la rédaction d'une ode que lui avait demandée le Premier Consul:

Le 7 vendémiaire an IX [29 septembre 1801].

Ce travail me sera très difficile en ce moment, la mort de ma fille m'ayant plongé dans une sorte de découragement; néanmoins, si Bonaparte persiste dans son idée, le désir de lui être agréable me

ranimera. Mon dévouement est entier; mes moyens sont très faibles, et pour se faire entendre jusqu'au détroit du Sund et aux rives de la Néva, il faut une voix forte et retentissante. Celle qui publie avec cent bouches et dans toutes les langues le vainqueur de Marengo peut seule opérer ce prodige; elle en sait plus que nos vers; une ode, en vérité, est bien peu de chose au milieu de tant de merveilles, l'ode fût-elle de Pindare ou de Rousseau.

Le 4 nivôse [25 décembre 1801].

Je suis sans place, mais je n'accepterai rien sans votre approbation expresse... Il n'y a désormais de place convenable pour moi que celles qui m'attacheront à votre famille. C'est mon dernier mot.

Un événement arrivé hier au soir (1), et dont les papiers publics parleront assez, doit vous avertir à Madrid que les frères d'un homme monté si haut sont trop loin quand ils ont passé les barrières de Paris. Je sais que le second poste est difficile et dangereux; mais il est des hommes condamnés à la gloire et aux dangers. Qui est fait pour la première, comme vous, ne craint pas les seconds; et puis, après tout, je vous dirai comme à Auguste dans *Cinna* :

Il est beau de mourir maître de l'univers...

(1) 3 nivôse [24 décembre 1801], explosion d'une machine infernale rue Saint-Nicaise quand passait la voiture de Bonaparte. — Mme Bacciochi (Elisa Bonaparte), sœur aînée de Napoléon, écrivait à son frère Joseph, le 12 nivôse an IX (2 janvier 1802), une lettre de trois pages in-8°, au sujet de l'attentat de la *machine infernale* : « J'espérais que le résultat de cette fatale journée avait ouvert les yeux à Bonaparte, et qu'il aurait chassé ses ennemis et rapproché ses amis... Bonaparte s'aveugle; il ne lit, ne voit que par sa police, sa femme et son secrétaire. » Elle engage Joseph à revenir au plus tôt, puisque seul il est écouté. Lucien se plaît à Madrid. Jérôme va courir le monde. » (*L'Amateur d'autographes*, catalogues Charavay.)

Retenons, de cette correspondance, que Fontanes était condamné au silence, quand parut la réponse de Mme de Staël. C'est alors que s'avança Chateaubriand.

La carrière était ouverte. Il y entra brillamment et en vainqueur.

Les articles de Fontanes, ou, comme on disait en ce temps-là, les extraits, pâlirent en regard de la longue lettre que Chateaubriand lui adressa, et qui fut insérée dans le *Mercure de France*.

Avec son nouvel adversaire, Mme de Staël n'eut plus la ressource de s'élever contre le *faux bon goût*. En réfutant Fontanes, non sans une pointe d'insolente ironie, elle avait caractérisé à l'avance, — et d'autant mieux qu'elle ne pouvait penser qu'à son propre génie, — elle avait comme signalé et appelé à la couronne le génie rival, bientôt génie sans rival : « Un tel système (style exact et commun, servant à revêtir des idées plus communes encore) expose beaucoup moins à la critique. *Ces phrases, connues depuis si longtemps, sont comme les habitués de la maison : on les laisse passer sans leur rien demander*. Mais il n'existe pas un écrivain éloquent ou penseur dont le style ne contienne des expressions qui ont étonné ceux qui les ont lues pour la première fois, ceux du moins que la hauteur des idées ou la chaleur de l'âme n'avait point entraînés. »

Au citoyen Fontanes.

J'attendais avec impatience, mon cher ami, la seconde édition du livre de Mme de Staël, sur la *Littérature*. Comme elle avait promis de répondre à votre critique, j'étais curieux de savoir ce qu'une femme aussi spirituelle dirait pour la défense de la *perfectibilité*.

Aussitôt que l'ouvrage m'est parvenu dans ma solitude, je me suis hâté de lire la préface et les notes; mais j'ai vu qu'on n'avait résolu aucune de vos objections. On a seulement tâché d'expliquer le mot sur lequel roule tout le système. Hélas! il serait fort doux de croire que nous nous perfectionnons d'âge en âge, et que le fils est toujours meilleur que son père... J'ai peur que cette dame, qui se plaint si souvent des hommes en vantant leur perfectibilité, ne soit comme ces prêtres qui ne croient point à l'idole dont ils encensent les autels...

A présent, mon cher ami, il faut que je vous dise ma façon de penser sur ce nouveau cours de littérature; mais en combattant le système qu'il renferme, je vous paraîtrai peut-être aussi déraisonnable que mon adversaire. Vous n'ignorez pas que ma folie est de voir Jésus-Christ partout, comme M^me^ de Staël la perfectibilité. J'ai le malheur de croire avec Pascal que la religion chrétienne a seule exprimé le problème de l'homme. Vous voyez que je commence par me mettre à l'abri sous un grand nom, afin que vous épargniez un peu mes idées étroites et ma superstition antiphilosophique.

Au reste, je m'enhardis en songeant avec quelle indulgence vous avez déjà annoncé mon ouvrage. Mais cet ouvrage, quand paraîtra-t-il ? Il y a deux ans qu'on l'imprime, et il y a deux ans que le libraire ne se lasse point de me faire attendre, ni moi de corriger. Ce que je vais vous dire dans cette lettre sera tiré en partie de mon livre futur sur *les Beautés de la religion chrétienne*. Il sera divertissant pour vous de voir comment deux esprits partant de deux points opposés sont quelquefois arrivés aux mêmes résultats. M^me^ de Staël donne à la philosophie ce que j'attribue à la religion...

J'observerai seulement, à propos de l'amitié, en pensant à vous, que le christianisme en développe singulièrement les charmes, parce qu'il est tout en contrastes comme elle. Pour que deux hommes soient parfaits amis, ils doivent s'attirer et se repousser sans cesse par quelque endroit : il faut qu'ils aient des génies d'une même force, mais d'un genre différent ; des opinions opposées, des principes semblables ; des haines et des amours diverses, mais au fond la même

dose de sensibilité; des humeurs tranchantes, et pourtant des goûts pareils; en un mot, de grands contrastes de caractère, et de grandes harmonies de cœur... (1).

Adieu, mon cher ami, je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur (2).

L'auteur du *Génie du Christianisme.*

Ces passages où perce magnifiquement le moi, et surtout le dernier, où les deux amis sont présentés dans leurs contrastes de caractère et leurs harmonies de cœur, m'ont paru les plus intéressants. J'ai négligé la brillante discussion, qui se retrouve, en d'autres termes, dans le *Génie du Christianisme*, et la fin, très éloquente, que Sainte-Beuve a citée; beaucoup d'autres l'ont citée après lui. Nul, à ma connaissance, n'avait reproduit l'alinéa très personnel que j'ai souligné. Il est de ceux qui m'attirent et répondent à mon plan.

Une « *Note des rédacteurs* » suivait le titre et précédait la lettre. Négligée dans les études consacrées soit à Fontanes, soit à Chateaubriand, elle est bonne à recueillir ici, parce que, manifestement, elle vient de Fontanes et qu'elle est un premier salut au génie du correspondant; de plus, elle rétablit les situations respectives, faussées par Sainte-Beuve. Les « *opinions opposées* » de l'ami, s'y produisent librement, à la suite de louanges sincères; et la riposte, nuancée de mépris, à l'adresse des philosophes, achève de nous montrer les difficultés de la situation, peut-être même les périls de la critique, en cette fin de la tourmente révolutionnaire.

Ce que fut le dévouement de Fontanes à l'auteur du *Génie*

(1) Reproduit avec variantes dans le *Génie du Christianisme.*

(2) *Mercure de France,* n° du 1er nivôse an IX [décembre 1800], pp. 14-38.

du Christianisme, et d'autre part, ce qu'allait être le combat auquel Chateaubriand se portait avec confiance, on le comprend mieux, quand on voit la facilité avec laquelle une discussion littéraire devenait un *crime politique*.

On ne voulait point répondre à la préface que Mme de Staël vient de faire imprimer dans la seconde édition de son livre, contre le *Mercure*. La réplique était trop facile; et d'ailleurs de semblables disputes vont toujours plus loin qu'on ne veut.

L'auteur des deux Extraits qui ont excité tant de colère s'était cru obligé de raisonner et d'être poli. Les partisans de Mme de Staël se sont dispensés de ce soin. Ils ont évité prudemment toute discussion; car ces hommes si profonds craignent, en général, de se compromettre, et se dérobent à la difficulté, quand on les serre de trop près. Mais ils ont une ressource assurée pour forcer un adversaire au silence. Ils l'accusent de prêcher la *contre-révolution*, sitôt qu'il doute de leur infaillibilité. *Quand une discussion littéraire devient un crime politique, il faut se taire et attendre.* C'est le parti qu'avait pris le critique de Mme de Staël; mais cette lettre lui parvient au moment même. Les choses neuves, la brillante imagination et l'intérêt dont elle est remplie ne lui permettent pas de la supprimer et de la retarder.

Au reste, elle renferme plusieurs opinions qu'il ne partage pas, et c'est pour cela même qu'il la publie. Ce qu'on y dit de Locke et des idées innées mériterait surtout un long examen. Mais ce qu'on y ajoute sur l'opinion des Anglais, à l'égard de ce même Locke, est de toute vérité. De plus, Mme de Staël est traitée avec tous les égards qu'elle mérite, et c'est la dernière fois qu'il en sera question dans ce journal.

Il est facile de s'en convaincre : cette note et la lettre de Fontanes à Lucien se servent de preuve l'une à l'autre; elles infirment l'appréciation de l'éminent critique.

Les ennemis ne manquaient pas à Fontanes : jacobins qui voyaient en lui l'un des chefs de la réaction; philosophes qui lui attribuaient en partie le réveil des idées religieuses; rivaux littéraires qu'offusquait l'autorité croissante de ses jugements. Menacé dans les feuilles publiques, Fontanes prit conseil de ses intérêts qui se trouvaient d'accord avec l'intérêt général. Il fit avec décision ce qu'inspire l'âge viril, d'après le « poète de la raison » :

> L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage,
> Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage,
> Contre les coups du sort songe à se maintenir,
> Et loin dans le présent regarde l'avenir.

Lorsqu'il fit cela, le choix politique n'était pas sans dignité, parce qu'il n'était pas sans danger. Quels lendemains attendaient, peut-être, celui que Fructidor avait proscrit?

Monarchiste de vieille date, voire à travers la période révolutionnaire, il était conséquent avec lui-même, en se portant du côté du seul pouvoir possible en ce moment, — « du pouvoir unique et permanent qui convient seul aux grands États »; c'était son expression.

Sainte-Beuve n'est pas plus exact quand il reproche à Chateaubriand d'avoir manqué de courtoisie et de convenance envers Mme de Staël.

« Chateaubriand débuta dans la publicité en brisant une lance, assez peu courtoise, il faut le dire, contre Mme de Staël que la célébrité lui désignait comme sa grande rivale du moment. Il y a des passages qu'on relit par deux fois, tant ils semblent singuliers à force de personnalités blessantes et de malignes insinuations de la part d'un chevalier, d'un preux s'adressant à une femme : « En amour, disait-il ironiquement,

Mme de Staël a commenté Phèdre, et l'on voit, par la leçon du scoliaste, qu'il a parfaitement entendu son texte... »

Mme de Staël se plaignit encore, mais non du propos mondain que relève Sainte-Beuve. A cette date, en ce prolongement du XVIIIe siècle, ces choses ne détonnaient pas. Le lecteur souriait, fût-il « le scoliaste »; et Mme de Staël plus que d'autres, elle qui plaisantait tout haut, à l'apparition du *Génie du Christianisme*, sur le chapitre de la *Virginité*.

Dans les *Portraits de femmes*, Sainte-Beuve avait émis une appréciation plus équitable. L'accord avec la note du *Mercure* est absolu : « Le jeune auteur, *au milieu de la plus parfaite politesse, et d'hommages fréquents à l'imagination de celle qu'il combat*, y prend position contre le système et les principes proposés par elle. » — « La plus parfaite politesse », disait donc Sainte-Beuve, en 1835. — « Tous les égards qu'elle mérite », portait la note qui passa sous les yeux de l'intéressée. — « Réfutation admirative et polie, qui rendait hommage à Mme de Staël, sans partager toutes ses opinions »; c'est le résumé de Villemain.

« Mme de Staël désira connaître l'auteur de la lettre du *Mercure*, et ce premier exploit de polémique devint ainsi l'origine d'une liaison entre les deux génies dont nous sommes habitués à unir les noms et la gloire (1). »

Atala parut au printemps de 1801. Sainte-Beuve, après s'être livré à une longue étude sur ce poème (étude pleine de délicatesse et de charme, bien qu'un peu sévère), empruntait la conclusion à une lettre de Joubert, « le plus délicat des juges et des amis ». « La critique de Marmontel et de La Harpe est dépassée; elle n'eût pas suffi pour pénétrer cette

(1) Sainte-Beuve.

œuvre, de création nouvelle, pour la saisir et la démêler dans ses mystères. Joubert écrivait donc, le 6 mars 1801, à Mme de Beaumont, qui mettait au succès de l'auteur tout l'intérêt et toute l'anxiété qu'y pouvait apporter ce cœur de femme le plus dévoué et le plus aimant : « Je ne partage pas vos » craintes; car ce qui est beau ne peut manquer de plaire; et » il y a dans cet ouvrage une Vénus, céleste pour les uns, » terrestre pour les autres, mais se faisant sentir à tous... Le » livre est fait, et, par conséquent, le moment critique est » passé. Il réussira, parce qu'il est de l'Enchanteur... Au » surplus, eût-il cent mille défauts, il a tant de beautés qu'il » réussira. Voilà mon mot. » Le mot de Joubert est aussi celui de la postérité. » — « Critique, raillerie, louange, tout en définitive grossissait la vogue, et le succès d'*Atala* fut prodigieux. Déchirée par les uns, dévorée par les autres, elle occupait l'attention publique qui, pour la première fois depuis douze ans, avait loisir de se reporter aux choses littéraires (1). » Quatorze traductions firent connaître dans toute l'Europe l'œuvre et le nom de Chateaubriand. Fontanes avait annoncé le livre, dans le *Mercure* du 16 germinal : « L'auteur est le même dont on a déjà parlé plus d'une fois, en annonçant son grand travail sur les beautés morales et poétiques du christianisme. Celui qui écrit l'aime depuis douze ans, et il l'a retrouvé, d'une manière inattendue, dans des jours d'exil et de malheur; mais il ne croit pas que les illusions de l'amitié se mêlent à ses jugements. »

Stimulé par le succès, Chateaubriand s'absorba dans la

(1) *Chateaubriand et son groupe.* — La Harpe avait manifesté l'intention de prendre la défense d'*Atala*. Ayant entendu parler de son dessein, Chateaubriand le fit prier de ne point répondre à la critique de l'abbé Morellet, — que Voltaire appelait *Mords-les*.

correction du *Génie du Christianisme*. Mme de Beaumont lui offrit de venir achever son ouvrage dans la solitude d'une maison de campagne qu'elle avait louée à Savigny-sur-Orge : douce retraite silencieuse, dans un pays riant, entouré de vallées. La maison était adossée à un coteau de vignes, et avait en face le parc de Savigny, terminé par un rideau de bois et traversé par la petite rivière de l'Orge. Sur la gauche s'étendait la plaine de Viry jusqu'aux fontaines de Juvisy. Ils en prirent possession le 22 mai 1801. A peine arrivés, Mme de Beaumont était impatiente de donner de leurs nouvelles à Joubert, et il lui semblait qu'il devait être curieux surtout du solitaire : « Ce matin (23 mai), le sauvage m'a lu la première partie du premier volume en m'indiquant les changements qu'il doit faire. En vérité, je lui souhaite des critiques plus froids et plus éclairés que moi; car je ne suis pas sortie du ravissement et suis beaucoup moins sévère que lui... Je vous répète que le pays est charmant et que nous vous attendons avec une extrême impatience. »

Joubert et Mme de Beaumont échangèrent, pendant ce dernier travail, des lettres qui seraient à relire. Comme pour *Atala*, Joubert jugeait à l'avance. Il faisait la critique littéraire la plus fine, la plus subtile, la plus substantielle, et la plus vraie, non seulement du livre, mais du génie de l'auteur. Et les réponses de Mme de Beaumont sont dignes de ces belles pages par le naturel, la délicatesse, la grâce toute féminine des confidences, l'admirable rectitude du jugement. Il y est question d'une visite de Fontanes à Savigny, et « des terribles querelles faites au pauvre solitaire avec un tourbillon de ce monde, Mme de Staël ». Chateaubriand s'est souvenu : « Je me rappellerai éternellement quelques soirées passées dans cet abri de l'amitié : nous nous réunissions, au retour de la promenade, auprès d'un bassin d'eau vive, placé au

milieu d'un gazon dans le potager. Mme Joubert, Mme de Beaumont et moi, nous nous asseyions sur un banc; le fils de Mme Joubert se roulait à nos pieds sur la pelouse. M. Joubert se promenait à l'écart dans une sallée sablée; deux chiens de garde et une chatte se jouaient autour de nous tandis que des pigeons roucoulaient sur le bord du toit. Quel bonheur pour un homme nouvellement débarqué de l'exil !... C'était ordinairement dans ces soirées que mes amis me faisaient parler de mes voyages; je n'ai jamais si bien peint qu'alors les déserts du Nouveau-Monde (1). »

(1) J'ai lu, dans le *Gaulois* du 21 septembre 1892, un charmant article de M. Adolphe Brisson, sous le titre *la Maison de Pauline*. C'est le récit d'un poétique pèlerinage à la maison de Savigny. Les passages qui suivent sont de nature à intéresser le lecteur :

« ... Nous y voici. Un long mur dans une route déserte. Au dessus du mur, de grands arbres parmi lesquels un saule pleureur dont les branches s'enchevêtrent autour des barreaux rouillés de la grille et du portail. Nous secouons une chaîne à demi brisée. Aux gémissements de la cloche, des pas résonnent sur le sable de l'allée. Le gardien paraît, écoute notre requête, et daigne, après un moment d'hésitation, nous laisser pénétrer dans le sanctuaire.

» Devant nous s'étendent un bois touffu, de vertes pelouses, un vaste jardin planté de tilleuls et de chênes centenaires. Au centre du jardin s'épanouit un bassin de forme régulière rempli d'une eau verdâtre sur laquelle flottent, immobiles, des feuilles de nénuphars. Le granit du bassin, rongé par le lierre, se désagrège et s'effrite. Tout autour, poussent des gazons épais et des arbustes sauvages qui dissimulent sous leurs frondaisons les débris chancelants d'un banc de bois, jadis peint en vert.

» Soudain, la maison surgit à nos yeux; elle est d'apparence toute modeste et ne ressemble, ni de près ni de loin, à un château. Elle se compose d'un seul corps de bâtiment rectangulaire, élevé d'un étage et surmonté d'un toit en ardoises. La principale entrée est précédée d'un petit perron qui supporte un balcon en fer forgé.

» Les fenêtres sont fermées; les murailles se lézardent, les piliers du

« M. de Chateaubriand travaille comme un nègre », écrivait à Joubert madame de Beaumont.

Il « touche enfin au bout de son travail » ; « le grand moment approche » : c'est l'auteur du *Génie du Christianisme* qui l'annonce à Fontanes. Voici deux billets de lui, coup sur coup. A la proximité des dates, on devine un croissant besoin d'expansion ; comme aussi, malgré l'invétérée

perron fléchissent sous le poids des ans. De tout cela, de ce logis délaissé, de cette pièce d'eau croupissante, de ces sombres plates-bandes, de ce parc humide et silencieux, s'exhale comme une impression de désolation et de tristesse, celle que l'on éprouve lorsqu'on franchit le seuil d'une chambre mortuaire, ou lorsqu'on visite les tombes abandonnées...

» Je me remémorais ces événements lointains, pendant que le jardinier ouvrait devant moi les diverses pièces de l'antique habitation. En traversant la salle à manger, je cherchais des yeux la place qu'avait occupée l'auteur des *Martyrs* ; en parcourant le salon à parquet de chêne losangé, il me semblait entendre comme un murmure de voix éteintes ; là, sans doute, au coin de la cheminée, s'étaient assis la triste Lucile et le fidèle Joubert ; à cette fenêtre, Chateaubriand s'était accoudé près de son amie, et ils avaient passé de longues soirées à deviser, en regardant les étoiles...

» Et montant au premier étage, j'interrogeais les murs, les couloirs déserts, les degrés descellés du vieil escalier de pierre. Où se trouvait la chambre du grand homme? Dans quelle pièce relisait-il les pages troublantes de *René* ? Dans quelle alcôve reposait Mme de Beaumont, pendant que l'écrivain, courbé sur sa tâche, voyait luire l'aurore à sa table de travail ?...

» En redescendant, j'avise devant le perron un plant de rosiers sauvages, poussés en ce lieu comme au hasard. Une pensée me vient et j'interroge mon guide :

» — Dites-moi, mon ami, est-ce que ces rosiers sont très anciens ?

» — Oh ! oui, monsieur, répond-il en souriant ; ils sont bien âgés de cent ans !

» Cent ans !... Je me penche vers le frêle arbuste et je cueille une rose blanche, — la sœur peut-être de celles que Mme de Beaumont et Chateaubriand effeuillèrent dans leurs doigts !... »

tristesse qui le reprend, on reconnaît, à la fermeté du ton, une assurance fière et sûre de sa force.

On aime, à la veille du grand combat, à lui entendre dire avec calme : « Tout ira bien. »

8 vendém. an X [30 septembre 1801].

Vous savez qui nous avons ici. Il est parti fort malheureux (1). Il vous prie d'agir pour lui ; voici à quoi il réduit ses demandes :

Il consent à perdre sa place, puisqu'on le veut absolument, mais du moins, après s'être séparé de l'*homme*, qu'on le laisse, lui, tranquille, respirer l'air à Paris ou du moins aux environs. Je ne vois rien de plus modéré que cela, et je crois qu'à ces termes-là vous pouvez solliciter votre grande puissance, puisque ce ne sera plus pour *l'homme*, qu'elle peut haïr, mais pour un pauvre diable, *qui souffre pour cet homme*.

Notre ami commun est un galant homme, qui mérite qu'on lui rende toutes sortes de services, car il en savait rendre lui-même *dum fortuna fuit*.

Vous avez vu l'article de V[illeterque] dans le *Journal de Paris*. Ce qu'il y a de singulier, c'est que la phrase *orgueilleuse* qu'il me reproche est retranchée dans le volume corrigé que j'ai ici. Au reste, sa critique me paraît injuste, et, si je suis sûr de quelque chose comme style, c'est *du serpent* (2) ; je crois aussi que c'est votre avis.

Je suis toujours malade, et j'écris avec peine.

(1) « Un soir [à Savigny] nous vîmes dans notre retraite quelqu'un entrer à la dérobée par une fenêtre et sortir par une autre : c'était M. Laborie ; il se sauvait des serres de Bonaparte. » (*Mém. d'Outre-Tombe*, t. II, p. 251.)

(2) Le serpent, dans le *Génie du Christianisme*, publié sans doute en extraits.

Je touche enfin au bout de mon travail. Encore quinze jours et tout ira bien; cependant je suis triste, je ne sais pourquoi.

Mille choses aimables à toute votre famille. Respects et excuses à M^me^ B[acciochi]. Répondez-moi sur notre ami, *car il doit revenir.*

Voici mon adresse :

A Madame Beaumont, à Savigny-sur-Orges, par Fromenteau.

(*Suscription*) Au citoyen Fontanes,
rue Saint-Honoré, près le passage Saint-Roch, à Paris (1).

10 vend. au soir [2 oct. 1801].

Vous voyez, mon cher ami, mon empressement à vous servir. Je vous envoie mes ruines de l'Ohio et je leur mets un titre, qui les présente *comme un simple extrait de l'œuvre de M. de Crèvecœur.* J'en ai retranché toutes les réflexions et n'ai laissé que la matière sèche. Signez le tout d'une *lettre* quelconque et tout ira bien.

Je n'ai point encore vu l'article du théologien. Ces gens-là sont méchants. Mais pour peu que nous nous tenions ferme, et que nous ne nous abandonnions pas les uns les autres, nous les battrons. Le *Publiciste* et les *Débats* ont loué loyalement. Je ne sais si la *Gazette de France* a parlé : qu'importe !

Le grand moment approche; du courage, du courage, vous me paraissez fort abattu. Eh ! mordieu, réveillez-vous; montrez les dents. La race est lâche; on en a bon marché, quand on ose la regarder en face.

Esm[énard] au Brésil ! Il reviendra par les prisons d'Angleterre.

J'ai reçu la lettre de M^me^ B[acciochi], elle est toujours adorable.

J'ai décidément la fièvre tierce. Je vais faire des remèdes.

Ménagez-vous. Adieu, je vous aime tendrement.

(1) Bibl. de Genève. — Original autogr. Dans la date, *an X* paraît être d'une autre main.

Remerciez mille fois notre ami B[onald].

Je vais lire son livre, j'aime les têtes de sa façon; il est au corps de bataille, moi je ne fais que l'avant-garde; La H[arpe] est dans l'artillerie, mais je crains que ses *lingots*, d'un trop gros calibre, ne portent pas loin.

M^me^ de B[eaumont] vous remercie beaucoup de votre souvenir et vous désire fort à Savigny.

Mille compliments à M^mes^ de F[ontanes] et de Lil., sans oublier le cher oncle (1).

Encore quinze jours, écrivait-il à Fontanes, le 31 septembre 1801. Son travail était donc terminé au milieu d'octobre, le grand travail commencé en 1799 sur la rive étrangère.

Après un séjour de six mois à Savigny, il revint à Paris et dut remettre son manuscrit aux imprimeurs vers la fin de novembre.

Le *Génie du Christianisme* parut au printemps de 1802. Au printemps, comme *Atala*, « la colombe avant-courrière qu'on avait envoyée hors de l'Arche, et qui avait rapporté le rameau. »

« Le *Génie du Christianisme* fut plutôt comme l'arc-en-ciel, signe brillant de réconciliation et d'alliance entre la religion et la société française. »

Ces belles images, je les emprunte avec grand plaisir à Sainte-Beuve, qui est souvent poète dans sa prose, plus souvent et plus vraiment poète que dans ses vers.

L'article de Fontanes était prêt. Il parut le 15 avril dans le *Mercure* : « pages durables », « éloquentes », « admirables ». « Heureux le critique favorisé du rayon et à qui il est donné

(1) Bibl. de Genève. — Original, sans signature, sans suscription.

d'atteindre sans effort jusqu'aux hauteurs ou du moins jusqu'aux bas-reliefs de l'histoire (1). » Le cœur débordant de joie, Chateaubriand écrit à son ami :

Mon cher ami, voilà le *Mercure* que vous demandez. Votre article réussit au delà de toute espérance ; tout le monde vous adore. La Harpe vient de m'envoyer chercher par Migneret : il ne connaissait rien du livre. Il est ravi. Il s'est écrié : *Voilà de la littérature ! voilà de la critique. Ah ! Messieurs les philosophes, vous aurez affaire à forte partie ! Voici deux hommes !... Le jeune homme* (c'est vous) *est mon élève ; c'est moi qui l'ai annoncé.* — Et puis le bonhomme a été saisi d'une espèce d'étourdissement. Je crains bien que cette puissante autorité littéraire ne nous reste pas longtemps. Ce sera une perte irréparable.

Faites un article sur Alfieri ; vous en feriez un sur le diable que le *Mercure* vous bénirait.

Mille fois à vous.

Mardi matin (2).

Je ne puis aller vous voir ce matin, mon cher ami, étant surchargé d'affaires. Je vous dirai que les augures sont favorables. Dans la seule journée d'hier, Migneret a vendu pour mille écus.

J'ai vu les grands, hier, ils paraissent bien disposés.

Protégez-moi donc hardiment, mon cher enfant. Songez que vous pouvez m'envoyer à Rome.

C'est aujourd'hui que M^me^ B[acciochi] présente l'ouvrage au Consul (3).

(1) Au sujet de ces magnifiques articles de Fontanes, je réserve certaines particularités et hypothèses pour le volume qui paraîtra bientôt sous le titre : *Du nouveau sur Joubert.*

(2-3) Original autographe.

Quelques lignes empruntées à une lettre de Mme Hamelin vont nous retracer vivement l'espèce de délire où la première apparition du *Génie du Christianisme* jeta la société :

« ... J'ai vu, au commencement de ce siècle si tapageur, un jeune croisé breton promener un flambeau, dont la clarté mystérieuse laissait lire ces noms charmants : *Atala*, *Amélie*, *René*, *Chateaubriand*.

» Ce jour-là, dans Paris, pas une femme n'a dormi. On s'arrachait, on se volait un exemplaire. Puis, quel réveil ! quel babil ! quelles palpitations ! — « Quoi ! c'est là le Christianisme, disions-nous toutes; mais il est délicieux. Qui donc l'explique ainsi ? — C'est un preux de l'armée de Condé, » répondait la belle duchesse de Châtillon... Je pris l'avant-garde des jeunes enthousiastes, et lorsque nous rencontrions un académicien, même un très bel esprit, [Morellet ?] l'escarmouche commençait... »

Les derniers billets se rattachent évidemment aux premiers jours de la mise en vente; et peut-être, vu la date, trouverions-nous l'explication du mot relatif aux « *grands* », dans ce passage des *Mémoires d'Outre-Tombe* :

Après l'adoption du Concordat par le Corps législatif en 1802, Lucien, ministre de l'intérieur, donna une fête à son frère ; j'y fus invité comme ayant rallié les forces chrétiennes et les ayant ramenées à la charge. J'étais dans la galerie, lorsque Napoléon entra : il me frappa agréablement; je ne l'avais jamais aperçu que de loin. Son sourire était caressant et beau. Le *Génie du Christianisme*, qui faisait en ce moment beaucoup de bruit, avait agi sur Napoléon. Une imagination prodigieuse animait ce politique si froid : il n'eût pas été ce qu'il était si la Muse n'eût été là; la raison accomplissait les idées du poète. Tous ces hommes à grande vie sont toujours un composé de deux natures; car il les faut

capables d'inspiration et d'action : l'une enfante le projet, l'autre l'accomplit.

Bonaparte m'aperçut et me reconnut, j'ignore à quoi. Quand il se dirigea vers ma personne, on ne savait qui il cherchait; les rangs s'ouvraient successivement; chacun espérait que le Consul s'arrêterait à lui; il avait l'air d'éprouver une certaine impatience de ces méprises. Je m'enfonçais derrière mes voisins; Bonaparte éleva la voix tout haut et me dit : « Monsieur de Chateaubriand ! » Je restai seul alors en avant, car la foule se retira et bientôt se forma en cercle autour des interlocuteurs. Bonaparte m'aborda avec simplicité : sans me faire de compliments, sans questions oiseuses, sans préambule, il me parla sur-le-champ de l'Égypte et des Arabes, comme si j'eusse été de son intimité, et comme s'il n'eût fait que continuer une conversation déjà commencée entre nous.

« J'étais toujours frappé, me dit-il, quand je voyais les cheiks tomber à genoux au milieu du désert, se tourner vers l'Orient et toucher le sable de leur front. Qu'était-ce que cette chose inconnue qu'ils adoraient vers l'Orient ? » Bonaparte s'interrompit, et passant sans transition à une autre idée : « Le christianisme ! les idéologues n'ont-ils pas voulu en faire un système d'astronomie ?... Ces esprits forts ont beau faire, malgré eux ils ont encore laissé assez de grandeur à l'Infâme. »

Bonaparte incontinent s'éloigna... Je remarquai qu'en circulant dans la foule, il me jetait des regards plus profonds que ceux qu'il avait arrêtés sur moi en me parlant.

Chateaubriand ajoute : « J'ai rencontré *une seule fois* sur le rivage des deux mondes l'homme du dernier siècle et l'homme du nouveau, Washington et Napoléon.

» Je m'entretins un moment avec l'un et avec l'autre. »

Si le récit que je vais citer est exact, ce ne serait pas une fois, mais deux, que Chateaubriand aurait rencontré Napoléon, — à moins que Lucien Bonaparte et sa sœur

n'eussent une habitation commune, ce qui concilierait les deux récits :

De toutes ces fêtes [à l'occasion du cardinalat de l'oncle Fesch], la plus brillante fut celle qu'Élisa Bonaparte, depuis grande-duchesse de Toscane, donna à son oncle, dans sa villa d'été, près des sinueuses rives de la Seine. Elle avait invité les premières célébrités littéraires de l'époque, tels que MM. de Chateaubriand, de Boufflers, Fontanes, La Harpe et autres qui s'étaient placés sous son patronage. Napoléon, qui désirait attacher à son char toutes les renommées pures, ne manqua pas de s'y rendre. Dans la courte apparition qu'il fit à cette fête de famille, il eut des paroles obligeantes et caressantes pour le poète de *la Pitié* (Delille) comme pour l'auteur du *Génie du Christianisme*. Il rappela à l'abbé de Bonnevie qu'il avait lu avec plaisir l'oraison funèbre de son beau-frère, le général Leclerc.

M. l'abbé de Bonnevie, qui fut l'un des invités, nous a souvent raconté le fait (1).

Fontanes avait donc publié son article dans le *Mercure* du 15 avril, article admirable de dignité dans la louange, de noblesse dans la diction, de tact littéraire et de convenance politique. Par ordre du Premier Consul, il fut reproduit dans le *Moniteur* du 18. Or, le 18 avril, jour de Pâques, était le grand jour du *Te Deum* chanté à Notre-Dame pour célébrer à la fois la paix générale et le rétablissement du culte.

C'est dans cette gloire et à cette heure unique, dans ce triomphe prodigieux, que le *Génie du Christianisme* apparaissait. Il expliquait ce triomphe, et s'y associait sans s'y confondre; de son propre éclat, il en rehaussait la pompe; il prolongeait et renouvelait au loin, dans les cœurs, l'hymne

(1) *Le Cardinal Fesch*, par l'abbé Lyonnet.

de la reconnaissance, l'alleluia de la religion ressuscitée, le *Te Deum* de la double paix.

Combattre toutes les idées dominantes, soutenues par tous les intérêts révolutionnaires, et lutter seul contre un siècle d'impiété; venger la religion des sarcasmes voltairiens et la montrer si belle que le rire accoutumé s'éteignît dans les larmes de l'admiration, de la reconnaissance et de l'amour; voilà l'immense tâche que ne craignit pas d'assumer celui que ses ennemis pensaient rabaisser en l'appelant « ce jeune homme ».

La victoire est plus noble et la gloire plus radieuse, couronnant un jeune front.

« Le succès du livre aux Tuileries, comme au faubourg Saint-Germain, dans les salons de l'aristocratie nouvelle, comme chez le pauvre prêtre ou chez le pauvre émigré, l'espèce de reconnaissance qui se mêlait à l'enthousiasme, marquèrent pour M. de Chateaubriand une de ces époques de faveur publique, bien rares dans les vies les plus illustres (1). »

Sur l'influence à la fois nationale et cosmopolite des écrits de Chateaubriand, et en particulier, du *Génie du Christianisme*, tout a été dit et redit par la critique contemporaine : « Il a marqué toute la littérature du siècle présent... Il a changé, dans l'ordre moral, une partie des opinions de son siècle... il a ramené la littérature à la religion », dit Villemain. Et Sainte-Beuve : « Il fit révolution dans les esprits. » « Il donna l'impulsion à ces trains d'idées modernes où la science est intervenue depuis, mais que l'instinct du grand artiste avait d'abord devinés. » Et M. Emile Fagnet : « Il a renouvelé l'imagination française. » Et M. Brunetière : « C'est Chateau-

(1) Villemain.

briand qui nous a comme émancipés du matérialisme et du positivisme grossier dans lequel s'était enfoncée la philosophie du dix-huitième siècle finissant. C'est encore lui qui nous a seul égalés aux Allemands et aux Anglais, à Gœthe et à Byron, si René vaut don Juan sans doute, et si Marguerite n'a rien de plus poétique et de plus séduisant qu'Atala (1). » — « Il a rétabli parmi les hommes le sens de l'au delà, c'est-à-dire, et du même coup, celui de la religion et de la poésie. »

Le grand nom de Rome est prononcé. Il établira bientôt, dans cette correspondance, comme une division tranchée.

Chateaubriand ne pouvait s'en tenir au *Génie du Christianisme*; cet ouvrage appelait une suite. Déjà se dessinaient, dans l'esprit de l'auteur, les grandes lignes du poème des *Martyrs*. Pour réaliser son idéal, il ne pouvait se dispenser de voir Rome, les deux Romes, celle des Césars et celle des Papes : la première avec ses ruines immortelles, reine cruelle, reine déchue; la seconde, reine d'amour et de victoire, couronnée de la Croix. Il lui faudrait décrire les lieux historiques où fut versé le sang des *témoins*, triomphantes victimes : le Colisée, le Vatican, les Catacombes. Puis viendraient la Grèce, riant théâtre des poétiques fictions, et la Judée, prophétique berceau de la foi révélée.

A cette attraction mystérieusement exercée par Rome sur le génie qui produirait les *Martyrs*, se joignaient divers autres motifs d'inégale force, mais également certains, et, quoi qu'on en ait dit, très conciliables entre eux: le désir de sauver M^me^ de Beaumont; l'espérance d'attirer à Rome tous ses amis, Fontanes, Joubert, Chênedollé, et de refaire, autour de « Pauline », dans l'enchantement des arts, de la religion et des souvenirs, le cercle de la rue Neuve-du-Luxembourg; la

(1) *Le Génie breton.*

pensée de servir la cause religieuse, en ce moment et à ce poste; le premier accès des ambitions intermittentes.

Bien que vague et instinctive, l'attraction de Rome sur la puissante imagination du poète dominait tous les autres motifs : le besoin de voir l'Italie était dans la progression logique de son génie comme dans l'instinct de son humeur voyageuse.

C'est la première fois que le nom de Rome intervient dans cette correspondance. Mais, apparemment, ce n'était qu'une suite aux conversations intimes. Des lettres qu'on va lire, il est permis d'inférer que les ouvertures, sur ce sujet, vinrent de Fontanes : « Si certains grands projets *dont vous me parliez* pour l'été prochain n'avaient pas lieu... »

L'apologie, composée à Londres, y fut demandée aussitôt que publiée. Elle y obtint un grand succès parmi les retardataires de l'émigration.

Le 20 prairial an X [9 juin 1802], l'auteur « prie Migneret de délivrer 134 exemplaires du *Génie du Christianisme* à M. Michaud, pour M. Dulau, à Londres ». Ce billet en suppose d'autres, qui avaient précédé. Le 10 décembre 1802, c'est à M. Dulau qu'il s'adresse. Il lui propose d'acheter et d'imprimer en Angleterre le *Génie du Christianisme* « dont la traduction se fait en ce moment à Paris par une dame anglaise, pleine d'esprit et de talent ».

Le 14 mars 1803, il lui indiquera les prix des trois nouvelles éditions, et reparlera de la traduction qui s'achève (1).

(1) Lettres aut. s., dans l'*Amateur d'autographes*, catalogues Charavay.

22 fructidor an X [9 septembre 1802].

Eh bien, mon cher enfant, les vers ? Vous êtes un maudit homme. Pas un signe de vie de votre part. Et le jeune homme ne songe point à moi, il n'a point vu son bénédictin ?

Comment va Mme F... et l'enfant, et la sœur, et l'oncle ? Que vous êtes heureux d'avoir autant de cœurs qui s'intéressent à vous !

La grande voyageuse, comment est-elle ? Je ne sais si elle a reçu ma lettre.

A propos de lettre, il vient de m'arriver par la poste, toute décachetée, une lettre qui me fait peine si F... l'a vue. On se plaint de mes rigueurs et on m'offre des merveilles. Je ne sais comment faire pour empêcher les indiscrètes bontés de m'arriver par le grand chemin. Cependant, si certains grands projets dont vous me parliez pour l'été prochain n'avaient pas lieu, je verrais alors quel parti prendre. Car j'apprends que ma femme est ruinée par ses parents. L'oncle vient de faire banqueroute au moment où j'avais donné ordre de poursuivre.

Mille tendres compliments à Mme Font... et à toute la famille. Répondez-moi un mot et l'envoyez chez Joubert; il m'arrivera.

Je vois que la canaille vous a laissé dans les papiers. Vous n'aviez pas de radiation à obtenir.

Savez-vous des nouvelles de L[ucien] B[onaparte] ?

Je n'ai point été au Marais dans la crainte d'y rencontrer la Philosophie. D'ailleurs je suis très malade.

(*Suscription*) Au citoyen Fontanes,
à Paris (1).

La lettre qu'on vient de lire est des plus curieuses. Avez-vous remarqué le ton ? C'est le « bon enfant » qui parle, le bon garçon, l'intime ami, dans une de ses meilleures passes.

(1) Bibl. de Genève. Original autogr.

Il effleure mille sujets, et avec quelle légèreté, quelles nuances aimables, quel sans-façon ! Le « jeune homme » serait Bonaparte. Le bénédictin n'est autre que l'apologiste. L' « enfant », Christine de Fontanes. La grande voyageuse, Mme Bacciochi, sœur du premier Consul.

Et la lettre décachetée ?

Je crois surprendre, dans cette *lettre arrivée par la poste toute décachetée, et qui fait peine si F... l'a vue*, les premières relations de Mme de Custine avec Chateaubriand.

Dans le livre de M. Bardoux, elles ne débutent qu'en avril ou mai 1803.

F... ne peut être que Fouché. C'est lui, en sa qualité de ministre de la police, et lui seul, qui aura pu voir cette lettre, si même ce n'est pas lui qui l'avait ouverte; car une lettre mise à la poste, et contenant d'*indiscrètes bontés*, et de nature à intéresser Fouché, avait dû être cachetée avec soin. Or, Fouché, surtout depuis 1799 (1), était le protecteur actif, l'admirateur passionné, le grand ami de l'héroïque veuve du marquis de Custine, — de la « reine des roses ».

Les historiens de Mme de Custine devront, ce me semble, faire remonter à cette lettre le début des relations avec Chateaubriand, début qui leur avait échappé : curieux point de départ, couvert et paré de mystère.

Les avances de la noble dame auront été de celles que Chateaubriand, à cette date des *Mémoires*, présente ainsi : « Ces dangers s'accrurent à l'apparition du *Génie du Christianisme*, et à ma démission pour la mort du duc d'Enghien. Alors vinrent se presser autour de moi, avec les jeunes femmes qui pleurent aux romans, la foule des chrétiennes, *et ces autres nobles enthousiastes dont une action d'honneur fait palpiter le*

(1) Ministre de la police générale le 20 juillet 1799.

sein : j'étais enseveli sous un amas de billets parfumés; si ces billets n'étaient aujourd'hui des billets de grand'mères, je serais embarrassé de raconter avec une modestie convenable comment on se disputait un mot de ma main, comment on ramassait une enveloppe suscrite par moi, et comment, avec rougeur, on la cachait, en baissant la tête, *sous le voile tombant d'une longue chevelure.* »

Et, à propos de longue chevelure, on pourrait rapprocher de ces derniers mots, à condition de n'en rien conclure de précis, et seulement à titre de curiosité, ou, tout au plus, de vague indice, ces autres passages des *Mémoires* :

« M^me^ de Custine avait été célèbre au tribunal révolutionnaire *par sa longue chevelure.* »

« *J'étais appelé* dans les châteaux qu'on rebâtissait. Parmi les abeilles qui composaient leur ruche, était *la marquise de Custine, héritière des longs cheveux* de Marguerite de Provence, femme de saint Louis, dont elle avait du sang... J'ai vu celle qui affronta l'échafaud du plus grand courage, je l'ai vue plus blanche qu'une Parque, la taille amincie par la mort, *la tête ornée de sa seule chevelure de soie,* me sourire de ses lèvres pâles et de ses belles dents, etc. »

— Deux ans plus tard, sous la date du 1^er^ avril 1804, Chateaubriand écrivait à M^me^ de Custine : « Je ne sais où demeure le ministre, mais il est trop connu pour que ses lettres s'égarent. Mais prenez garde à présent, il faut que vos lettres soient adressées particulièrement à F[ouché], et non pas au ministre; car alors vos lettres seraient simplement ouvertes par les commis de la police, comme une affaire de bureau. » Plus tard encore, à l'occasion des *Martyrs :* « Le grand ami [Fouché], un homme divin, » et bientôt après : « Le grand ami s'est joué de nous. L'ordre d'attaquer [*les Martyrs*] vient de lui. »

S'il n'avait point été au Marais, « dans la crainte d'y rencontrer la Philosophie », c'est qu'il l'y avait assez vue en septembre 1801.

Il ne résista pas longtemps aux nouvelles invitations de Mme de la Briche, belle-mère de M. Molé. Les *Mémoires d'Outre-Tombe* nous le montrent allant au Marais « dans une méchante voiture de louage où il rencontrait Mme de Vintimille et Mme de Fézensac ».

La Philosophie lui apparut, caduque et ridée à faire pitié, sous les traits de M. de Saint-Lambert et de Mme d'Houdetot, « représentant l'un et l'autre les opinions et les *libertés* d'autrefois, soigneusement empaillées et conservées. C'était le XVIIIe siècle, expiré et *marié* à sa manière. » — « La société de Mme d'Houdetot, de Diderot, de Saint-Lambert, de Rousseau, de Grimm, de Mme d'Épinay, m'a rendu la vallée de Montmorency insupportable..... quoique, sous le rapport des faits, je sois bien aise qu'une relique des temps voltairiens soit tombée sous mes yeux. »

Chateaubriand vit donc au Marais celle à qui Rousseau prétend avoir écrit des lettres plus brûlantes que dans la *Nouvelle Héloïse*.

La vénérable relique dut exprimer le désir de lire le *Génie du Christianisme*. L'apologiste s'exécuta sans trop d'empressement. Le cœur n'y était pas : le ton du billet d'envoi, bien que très poli, est tout ce qui se peut imaginer de plus froid. L'original est sous mes yeux. En le transcrivant, je respecte l'orthographe du nom de la destinataire : il est écrit avec une incroyable négligence; le désir de plaire fait totalement défaut.

A Madame d'Houtetot, à Paris. — Madame d'Houtetot n'aime point les éditions in-18. J'ai hésité longtemps à lui envoyer quatre

énormes in-4°; mais enfin, c'est un si grand plaisir d'être lu par Madame d'Hutetot, que je n'ai pu résister à l'envie de lui présenter mes effroyables volumes.

Je la prie d'agréer mes respectueux hommages.

DE CHATEAUBRIAND (1).

Vendredi matin.

La première édition, tirée à quatre mille, s'écoulait rapiment. Les objections et les pamphlets des philosophes avaient tout à la fois redoublé la curiosité publique et accentué le triomphe de l'auteur.

Je n'ai pas à raconter, dans le détail, les critiques soulevées par le *Génie du Christianisme*. Il en vint de tous les points de l'horizon. Ce fut un déchaînement et un débordement. L'orage gronda longtemps; mais la foudre fit défaut.

Une de ces critiques domina pour ainsi dire; et c'est la seule qui ne soit pas tout à fait oubliée.

Ginguené, Breton comme Chateaubriand, avait été lié avec lui et avec ses sœurs. Il publia une réfutation, en trois articles, dans la *Décade philosophique* (30 prairial, 10 et 20 messidor, juin-juillet 1802).

Elle dut son retentissement exceptionnel moins à la force des arguments et des censures, qu'à l'intimité des souvenirs évoqués.

Les souvenirs d'amitié devenaient des personnalités blessantes. En commençant, Ginguené posait question sur question avec une sorte d'acharnement; et les réponses étaient laissées dans l'ombre, comme si cette ombre cachait d'effroyables mystères.

De cette longue critique, recueillons seulement les passages

(1) Orig. autogr.

où le champion du christianisme était pris à partie dans ses sentiments les plus intimes, où la mémoire de sa mère et de sa sœur était alléguée avec des airs de défi :

... L'auteur est mon compatriote. J'ai eu des liaisons d'amitié avec une partie de sa famille et avec lui-même ; je l'ai vu naître, en quelque sorte, à la société et aux lettres ; même depuis son retour et malgré le bruit qui annonçait déjà son livre, je l'ai revu avec l'intérêt dû à ses malheurs, à ses qualités estimables et à nos anciennes relations ; on savait tout cela, mais on connaissait mon impartialité et mon indépendance. Je me suis prêté tant que j'ai pu à la séduction, et, certes, ce n'est pas ma faute si je n'ai pas été séduit... « *J'ai » pleuré et j'ai cru.* » L'auteur s'est-il bien rendu compte de ce que c'est que croire ? Quel rapport y a-t-il entre les croyances d'un dogme et des larmes ? Quelle solidité peut-il y avoir dans une conversion ainsi opérée et que, par conséquent, d'autres larmes pourraient détruire ? Bien plus, quels étaient donc ces égarements dont le souvenir troubla les derniers jours de sa malheureuse mère ? Étaient-ce ces déclamations et ces sophismes dont il s'accuse et qu'elle avait peu entendus ? A quels dogmes étaient inhérents ces principes de morale qu'il avait paru oublier ? En lisant la lettre de son aimable sœur dont il apprit bientôt la mort et qu'il n'a pas été seul à pleurer, quels dogmes sentit-il reprendre pour lui toute leur évidence et quelle liaison nécessaire avaient-ils avec les sentiments moraux qui reprirent en même temps sur lui leur empire ? Je serais fâché qu'il lui fût désagréable d'être ainsi pressé de questions ; mais enfin, quand on se donne pour le régénérateur de la religion et des mœurs, quand on porte, aussi loin qu'il le fait, une intolérance dont peut-être il ne s'est pas rendu compte, mais qui n'existe pas moins dans son livre et dans sa doctrine, il faut commencer par scruter à fond, pour me servir de son langage, et ses reins et son cœur.

Fontanes promit de répondre. Ginguené publia ses articles en brochure, et la réponse n'avait pas encore paru, mais elle

suivit de près, et ce second extrait (septembre 1802) ne fut pas moins admiré que le premier. Chateaubriand l'en remercie :

1er vendémiaire [an XI] [23 septembre 1802].

Je sors de chez La H[arpe]. Il est sous le charme. Il dit que vous finissez l'antique école et que j'en commence une nouvelle. Il est même un peu de mon avis, contre vous, en faveur de certaines divinités. C'est qu'il *fait agir Dieu, ses saints et ses prophètes*. Il m'a donné des vers pour le *Mercure*, il veut m'en donner d'autres pour ma seconde édition et faire de plus l'extrait de cette seconde édition. Enfin je ne puis vous dire tout le bien qu'il pense de votre ami, car j'en suis honteux. Il me passe jusqu'aux incorrections, et s'écrie : *Bah ! bah ! ces gens-là ne voient pas que cela tient à la nature même de votre talent. Oh ! laissez-moi faire ! je les ferai crier : je serre dur ! ! !*

Je vous répète ceci, mon cher ami, afin que vous ne vous repentiez pas de votre jugement, en le voyant confirmé par une telle autorité.

Il faut maintenant que vous nous permettiez de réimprimer vos deux articles; nous vous ferons voir les épreuves. Le même libraire qui a réimprimé vos articles sur Mme de St[aël] doit faire cela. Il y aura un petit avertissement de *sa façon*, et vous serez censé n'être pour rien dans toute l'affaire (1).

J'attends votre permission, et je vous embrasse tendrement.

(1) « Ginguené vient de publier ses articles en forme de brochure. Fontanes ne m'a pas encore défendu ; il dit qu'il le fera ; Dieu le veuille. » (Lettre de Chateaubriand à Chênedollé, du 11 septembre 1802.) — « Fontanes le fit précisément à quelques jours de là, dans son extrait sur le *Génie du Christianisme*, inséré au *Mercure* (1er jour complémentaire de l'an X). » (Note de Sainte-Beuve.) Chateaubriand obtint la permission demandée. Dans le tirage à part, les articles de Ginguené sont intitulés : *Coups d'œil rapides sur le « Génie du Christianisme »*, in-8°, et ceux de Fontanes, *Extraits critiques sur le « Génie du Chistianisme »*, in-8°.

Écrivez-moi, rue Saint-Honoré, nº 85 [hôtel d'Étampes], près la rue Neuve-du-Luxembourg.

(*Suscription*) Au citoyen Fontanes,
Membre du Corps législatif.

Au Plessis-Chamant, près de Senlis (1).
Département de l'Oise.

Lui-même était impatient de répondre aux principales critiques de ses détracteurs. C'est ce qu'il fit, avec une vigueur très admirée, dans la *Défense*, mise en tête de la seconde édition (1803). — Et comme Sainte-Beuve a remis en cours les vieilles objections de Ginguené contre l'objet, le genre et les idées du *Génie du Christianisme*, la *Défense* a retrouvé, par la grâce du critique, une sorte d'actualité. Sainte-Beuve ne brille pas au rapprochement. — « Le plan de Pascal », objecte l'historien des jansénistes. — Au commencement du XIXe siècle, Chateaubriand serait allé loin avec ce plan et ce genre ! — « M. de Saint-Cyran, le grand chrétien, disait à Balzac, etc... » — « Le style chrétien est humble, modeste, le plus souvent négligé, élevé seulement par le fond, médiocre par la forme... Il mortifie la gloire, il repousse l'effet. C'est après tout la parole de celui qui, le jour de son triomphe, voulut entrer dans Jérusalem, monté sur une ânesse... L'auteur du *Génie du Christianisme* s'est-il assez dit cela ? (2) »

— Il s'est dit tout le contraire : « Dès lors que l'on a voulu rendre la religion ridicule, il est tout simple de montrer qu'elle est belle. Eh quoi ! Dieu lui-même nous aurait fait annoncer son Église par des poètes inspirés ; il se serait servi, pour nous peindre les grâces de *l'Épouse*, des beaux accords de la harpe

(1) Bibl. de Genève. — Original autogr.
(2) *Chateaubriand et son groupe.*

du Roi-Prophète; et nous, nous ne pourrions dire le charme de *celle qui vient du Liban*, etc. La Jérusalem nouvelle que saint Jean vit s'élever du désert *était toute brillante de clarté.*

» Peuples de la terre, chantez.
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle! »

Au « style chrétien » que Sainte-Beuve aurait voulu mortifié, négligé, médiocre, Chateaubriand a préféré donner tous les prestiges de l'éloquence et de la poésie.

Et ce faisant, s'il a déserté les traditions de Port-Royal (ruine maussade), il a bien mérité *du* vrai *christianisme* et de son immortel *génie*.

Pénétrante et nouvelle, quand elle étudie la partie littéraire, la « poétique » du *Génie du Christianisme*, la critique de Sainte-Beuve s'émousse à l'examen des idées fondamentales de ce livre; embarrassée de préjugés, elle retombe dans les vieilleries du philosophisme; elle est courte et mesquine. L'auteur de *Chateaubriand et son groupe* cite une lettre de Benjamin Constant à Fauriel, dans laquelle le *Génie*, qui venait de paraître, était appelé « galimatias double », « plagiat de l'ouvrage de M^me^ de Staël sur la *Littérature* », « absence de la sensibilité comme de la bonne foi ».

Au ton de cette lettre, ce qu'il y a de plus évident, c'est la vive irritation causée à un protestant libéral par l'apologie des doctrines opposées. Sainte-Beuve y cherche et y voit autre chose, en vertu d'un rapprochement qui n'est pas sans intérêt :

Ceux qui prennent plaisir à comparer ce qui se dit dans les *a parte* des coulisses avec ce qui se débite avec pompe sur le devant de la scène n'ont qu'à chercher à la suite du *Congrès de Vérone*

une lettre écrite par Benjamin Constant à Chateaubriand, à qui il venait d'adresser son ouvrage sur *la Religion* (31 mars 1824) : « Monsieur le vicomte, je remercie Votre Excellence de vouloir » bien, quand elle le pourra, consacrer quelques instants à la » lecture d'un livre dont, j'ose l'espérer, malgré des différences » d'opinion, quelques détails pourront lui plaire. Vous avez le mérite » d'avoir, le premier, parlé cette langue, lorsque toutes les idées » élevées étaient frappées de défaveur, et si j'obtiens quelque » attention du public, je le devrai aux émotions que le *Génie* » *du Christianisme* a fait naître et qui se sont prolongées parce » que la puissance du talent imprime des traces ineffaçables. » Votre Excellence trouvera dans mon livre un hommage bien » sincère à la supériorité de son talent et au courage avec lequel » elle est descendue dans la lice, forte de ses propres forces », etc.

La réflexion de Sainte-Beuve n'effleure que les mots : elle est toute superficielle. Entre les deux pièces produites, n'oublions pas qu'il y a un intervalle de vingt-deux ans (1802-1824). Il avait fallu moins de temps au *Génie du Christianisme* pour triompher des hostilités premières. Peu à peu, « les plus adverses » avaient subi la séduction. Ce langage novateur, dont les hardiesses leur parurent d'abord insoutenables, avait fini par les gagner, et, plus ou moins, était devenu leur langage. Ces idées religieuses, que leur philosophisme avait juré d'anéantir, ils s'étaient réconciliés avec elles et les prônaient à leur tour.

Là donc où Sainte-Beuve trouve prétexte à des sourires ironiques, je signale, dans tous les camps et jusqu'au sein du protestantisme libéral, l'influence prodigieuse, désormais avouée, je salue l'éclatante victoire du *Génie du Christianisme.*

Les projets de Rome inspirèrent au brillant apologiste la pensée de déposer son ouvrage aux pieds du Souverain

Pontife. La lettre suivante annonçait et accompagnait l'envoi :

TRÈS SAINT PÈRE,

Ignorant si ce faible ouvrage obtiendrait quelque succès, je n'ai pas osé d'abord le présenter à Votre Sainteté. Maintenant que le suffrage du public semble le rendre digne de vous être offert, je prends la liberté de le déposer à vos pieds sacrés.

Si Votre Sainteté daigne jeter les yeux sur le quatrième volume, elle verra les efforts que j'ai faits pour venger les autels et leurs ministres des insultes d'une fausse philosophie. Elle y verra mon admiration pour le Saint Siège et pour le génie des Pontifes qui l'ont occupé. Elle me pardonnera peut-être d'avoir annoncé leur glorieux successeur qui vient de fermer les plaies de l'Église. Heureux si Votre Sainteté agrée l'hommage que j'ai rendu à ses vertus, et si mon zèle pour la cause de la religion peut me mériter sa bénédiction paternelle.

Je suis, avec le plus profond respect, de Votre Sainteté, le très humble et très obéissant serviteur.

DE CHATEAUBRIAND (1).

Paris, ce 28 septembre 1802.

Voici le passage du *Génie du Christianisme* sur lequel l'auteur appelait l'attention de Pie VII :

Au moment même où nous traçons ce rapide tableau des bienfaits de l'Église, l'Italie en deuil rend un témoignage touchant d'amour et de reconnaissance à la dépouille mortelle de Pie VI (1800). La capitale du monde chrétien attend le cercueil du Pontife infortuné

(1) Cette lettre faisait partie de la collection de M. Veydt, de Bruxelles. Elle porte, en tête, la note: « R. 9 febbraio 1803. » (*L'Amateur d'autographes.*)

qui, par des travaux dignes d'Auguste et de Marc-Aurèle, a desséché des marais infects, retrouvé le chemin des consuls romains et réparé les aqueducs des premiers monarques de Rome. Pour dernier trait de cet amour des arts, si naturel au chef de l'Église, le successeur de Pie VI, en même temps qu'il rend la paix aux fidèles, trouve encore, dans sa noble indigence, des moyens de remplacer par de nouvelles statues les chefs-d'œuvre que Rome, tutrice des beaux-arts, a cédés à l'héritière d'Athènes, etc., etc.

Chateaubriand écrit de Paris à Chênedollé, le 15 octobre 1802 : « Je pars pour Avignon, avec des lettres de Lucien, qui me recommande au préfet. » Ces lettres de Lucien, il les avait sollicitées directement, le 20 vendémiaire an XI [12 octobre 1802] : « On vient de contrefaire à Avignon le *Génie du Christianisme*. Si je ne veux pas être ruiné totalement, il faut que je parte à l'instant, et dans le plus grand secret, pour faire saisir l'édition. » Le prince ayant bien voulu se déclarer le patron de son ouvrage, il demande deux mots de recommandation pour le préfet de Vaucluse, afin d'obtenir prompte justice (1).

Aussitôt arrivé, il rend compte à Fontanes, et s'épanche cœur et âme, avec un abandon total et plein de charme. Quelque peu enivré de sa gloire, il fait des rêves d'avenir ; c'est le plus « aimable garçon » du monde :

Avignon, samedi 6 novembre 1802.

Si l'on ne contrefait que les bons ouvrages, mon cher ami, je dois être content. J'ai saisi une contrefaçon d'*Atala* et une du *Génie du Christianisme*. La dernière était l'importante ; je me suis arrangé avec le libraire ; il me paie les frais de mon voyage, me donne de

(1) *L'Amateur d'autographes*, catalogues Charavay.

plus un certain nombre d'exemplaires de son édition qui est en quatre volumes et plus correcte que la mienne; et moi, je légitime mon bâtard, et le reconnais comme seconde édition.

Je vous avoue que je suis confondu de la manière dont j'ai été reçu partout; tout retentit de ma gloire, les papiers de Lyon, etc. les sociétés, les préfectures; on annonce mon passage comme celui d'un personnage important. Si j'avais écrit un livre philosophique, croyez-vous que mon nom fût même connu? Non; j'ai consolé quelques malheureux; j'ai rappelé des principes chers à tous les cœurs dans le fond des provinces; on ne juge pas ici mes talents, mais mes opinions. On me sait gré de tout ce que j'ai dit, de tout ce que je n'ai pas dit, et ces honnêtes gens me reçoivent comme le défenseur de leurs propres sentiments, de leurs propres idées. Il n'y a pas de chagrin, pas de travail que cela ne doive payer. Le plaisir que j'éprouve est, je vous assure, indépendant de tout amour-propre: c'est l'homme et non l'auteur qui est touché.

J'ai vu Lyon. Je vous en parlerai à loisir. C'est, je crois, la ville que j'aime le mieux au monde. Quel beau et bon pays! J'ai vu tout le cours du Rhône, Vienne, Tain, Valence, Avignon où je suis et d'où je pars demain pour Marseille. Je reviens par Nîmes, Montpellier, Toulouse, Bordeaux, Nantes et Tours. J'aurai vu toute la France! Mais ce n'est pas aussi rapidement que je voudrais la voir; j'ai un dernier projet : si on ne fait rien de moi, ce qui est très probable, je proposerai à votre grand ami de me faire faire le voyage de France en détail; il me donnera un peintre, et nous aurons un ouvrage complet sur le vaste empire dont il n'existe pas une description passable. Cet ouvrage a manqué au siècle de Louis XIV; j'en ai tous les plans et toutes les parties dans la tête : s'il réussissait, comme il y a quelques raisons de le croire, il rembourserait Lucien de ses frais, en cas qu'il ne voulût pas me les abandonner, et lui ferait honneur même dans l'avenir, si l'ouvrage était de nature à me survivre. On est bien bon d'aller courir si loin quand on a un pareil pays à sa porte. Le voyage pourrait durer trois ans et ne coûterait pas soixante mille francs.

J'arrive de Vaucluse, je vous dirai ce que c'est : cela vaut sa

réputation. Quant à Laure la bégueule et Pétrarque le bel esprit, ils m'ont gâté la fontaine. J'ai pensé m'y casser le cou en voulant grimper sur une montagne où les voyageurs ne vont jamais, et où le guide a refusé de me suivre. J'en suis venu à mon honneur, mais non sans danger. Il faut que je renonce désormais à ces expéditions; j'ai encore, comme certains vieux chevaux, de l'ardeur, mais les jambes *se refusent*.

Adieu, mon cher ami; je compte vous embrasser le 1er décembre. Remerciez votre femme de la lettre qu'elle m'avait donnée pour Lyon. M. Bellecise était à la campagne; mais sa sœur m'a reçu admirablement.

N'oubliez pas de présenter mes respects *à toute la cour*.

Allez-vous quelquefois rue Neuve-du-Luxembourg?

Si le petit Guéneau est à Paris, dites-lui un million de choses aimables.

J'ai fait passer à Bertin l'article sur Bonald.

(*Suscription*) A M. de Fontanes, à Paris (1).

D'abord quelques mots de l'article sur Bonald, terminé à Tain, dans une auberge; ils seront peut-être agréables au lecteur. Je ne relève que les passages où l'ami (à un certain degré), où l'*homme* est plus particulièrement visé, et ceux où Chateaubriand, sans s'oublier soi-même, rend hommage à Fontanes :

C'est dans l'obscure chaumière d'un paysan d'Allemagne, au fond d'une terre étrangère, qu'il a composé sa *Théorie du pouvoir politique et religieux*; c'est au milieu de toutes les privations de la vie, et encore sous la menace d'une loi de proscription, qu'il a publié ses *Observations sur le divorce*; traité admirable dont les dernières pages surtout sont un modèle de cette éloquence de pensées, bien

(1) Original autogr.

supérieure à l'éloquence des mots, et qui soumet tout, comme le dit Pascal, par *droit de puissance*; enfin, c'est au moment où il va abandonner Paris, les lettres, et pour ainsi dire son génie, qu'il nous donne sa *Législation primitive* : Platon couronna ses ouvrages par ses *Lois*, et Lycurgue s'exila de Lacédémone après avoir établi les siennes. Mais que M. de Bonald se rassure : quand on joint comme lui l'autorité des bonnes mœurs à l'autorité du génie; *quand on n'a aucune de ces faiblesses qui prêtent des armes à la calomnie et consolent la médiocrité*, les obstacles tôt ou tard s'évanouissent, et l'on arrive à cette position où le talent n'est plus un *malheur* mais un *bienfait.*

... Un homme, dont le génie a été mûri par la Révolution, achève maintenant de renverser les principes d'une fausse philosophie, et de rasseoir l'éducation sur des bases morales et religieuses.

Le troisième volume de la *Législation primitive* est consacré à cet important sujet.

On doit beaucoup regretter que M. de Bonald n'ait pas eu le temps et la fortune nécessaires pour ne faire qu'un seul ouvrage de sa *Théorie du pouvoir*, de son *Divorce* (1), de sa *Législation primitive*, et de ses divers *Traités de politique*. Mais la Providence, qui dispose de nous, a marqué d'autres devoirs à M. de Bonald; elle a demandé à son cœur le sacrifice de son génie.

Cet homme rare et modeste consacre aujourd'hui ses moments à une famille malheureuse, et les soucis paternels lui font oublier les soins de sa gloire. On fera de lui l'éloge que l'Écriture fait des patriarches : *Homines divites in virtute, pulchritudinis studium habentes, pacificantes in domibus suis.*

On a si rarement de pareils hommes et de pareils ouvrages à annoncer au public, qu'on nous pardonnera la longueur de cet extrait. Quand les clartés qui brillent encore sur notre horizon littéraire se

(1) M. de Fontanes, dans un extrait de cet excellent ouvrage, a placé le premier M. de Bonald au rang qu'il doit occuper dans les lettres. (Note de l'auteur.)

cachent ou s'éteignent par degrés, on arrête complaisamment ses regards sur une nouvelle lumière qui se lève. Tous ces hommes vieillis glorieusement dans les lettres, ces écrivains depuis longtemps connus, auxquels nous succéderons, mais que nous ne remplacerons pas, ont vu des jours plus heureux. Ils ont vécu avec Buffon, Montesquieu et Voltaire; Voltaire avait connu Boileau; Boileau avait vu mourir le vieux Corneille; et Corneille enfant avait peut-être entendu les derniers accents de Malherbe. Cette belle chaîne du génie français s'est brisée. La Révolution a creusé un abîme qui a séparé à jamais l'avenir et le passé. Une génération moyenne ne s'est point formée entre les écrivains qui finissent et les écrivains qui commencent. *Un seul homme pourtant tient encore le fil de l'antique tradition et s'élève dans cet intervalle désert. On reconnaîtra sans peine celui que l'amitié n'ose nommer* [Fontanes], *mais que l'auteur célèbre* [La Harpe], *oracle du goût et de la critique, a déjà désigné pour son successeur.* Toutefois, si les écrivains de l'âge nouveau, dispersés par la tempête, n'ont pu s'instruire auprès des anciennes autorités, s'ils ont été obligés de tirer tout d'eux-mêmes, la solitude et l'adversité ne sont-elles pas aussi de grandes écoles? Compagnons des mêmes infortunes, amis avant d'être auteurs, puissent-ils ne jamais voir renaître parmi eux ces honteuses jalousies qui ont trop souvent déshonoré un art noble et consolateur! Ils ont encore besoin d'union et de courage; les lettres seront longtemps orageuses. Elles ont produit la Révolution, et elles seront le dernier asile des haines révolutionnaires... (1).

Admirons en passant la fière et mélancolique beauté de ces réflexions où les amis sont loués avec un tact parfait, où les ennemis reçoivent un maître coup, et prouvons que Chateaubriand, loué par La Harpe à l'heure critique des débuts, ne fut pas ingrat envers « l'oracle du goût ». Lorqu'il n'avait plus rien à espérer de l'écrivain frappé à mort, il multiplia les

(1) *Mercure* du 18 nivôse an XI (janvier 1803).

témoignages d'amitié et les hommages publics, à l'encontre des haines acharnées.

A propos du « *Printemps d'un Proscrit* », il remarque, dans les vers de Michaud, le nom de La Harpe, et il s'écrie :

Qui ne se sentirait attendri! A peine avons-nous retrouvé les personnes qui nous sont chères, qu'il faut encore, et pour toujours, nous séparer d'elles! Nul ne comprend mieux que nous toute l'étendue du malheur qui menace, en ce moment, les lettres et la religion. Nous avons vu M. de la Harpe abattu, comme Ézéchias, sous la main de Dieu : il n'y a qu'une foi vive et une sainte espérance qui puissent donner une résignation aussi parfaite, un courage aussi grand, des pensées aussi hautes et aussi touchantes, au milieu des douleurs d'une lente agonie et des épreuves de la mort.

Cet article sur le poème de Michaud est de janvier 1803. La Harpe mourut le vendredi 11 février 1803.

Les obsèques, écrit Chateaubriand, furent célébrées le dimanche matin à Notre-Dame. Il s'était retiré depuis quelques années dans le cloître de cette cathédrale, comme s'il avait voulu se réfugier, loin d'un monde peu charitable, à l'ombre de la maison du Dieu de miséricorde. Ceux qui ont vu les restes de cet auteur célèbre renfermés dans un chétif cercueil ont pu sentir le néant des grandeurs littéraires, comme de toutes les autres grandeurs; heureusement, c'est dans la mort que le chrétien triomphe, et sa gloire commence quand toutes les autres gloires finissent.

Le convoi est parti à une heure pour le cimetière de la barrière de Vaugirard. Nous avons sincèrement regretté de ne pas voir marcher à la tête du cortège cette croix qui nous afflige et nous console, et par laquelle un Dieu compatissant a voulu se rapprocher de nos misères. Lorsqu'on est arrivé au cimetière, on a déposé le cercueil au bord de la fosse, sur le petit monceau de terre qui devait bientôt le recouvrir. M. de Fontanes a prononcé alors un discours noble et

simple sur l'ami qu'il venait de perdre. Il y avait dans l'organe de l'orateur attendri, dans les tourbillons de neige qui tombaient du ciel, et qui blanchissaient le drap mortuaire du cercueil, dans le vent qui soulevait ce drap mortuaire, comme pour laisser passer les paroles de l'amitié jusqu'à l'oreille de la mort ; il y avait, disons-nous, dans ce concours de circonstances quelque chose de touchant et de lugubre... Les restes de M. de la Harpe n'étaient pas encore recouverts de terre ; nous pleurions encore autour de son cercueil, près de sa fosse ouverte ; et dans le moment même où M. de Fontanes nous assurait que toutes les injustices allaient s'ensevelir dans cette tombe, que tout le monde partageait nos regrets, un journal insultait aux cendres d'un homme illustre ; on l'accusait d'avoir déshonoré le commencement de sa carrière par ses neuf dernières années. Nous appliquerons aux auteurs de cet article les paroles de l'Écriture que M. de la Harpe a citées à la fin de son dernier morceau sur l'Encyclopédie, et qui sont aussi les *dernières paroles* que ce grand critique a fait entendre au public : *Malheur à vous qui appelez mal ce qui est bien et bien ce qui est mal !*

Revenons à la lettre si curieuse du 6 novembre 1802.

Sainte-Beuve en avait gardé copie.

Le lundi 18 mars 1850, il écrivait dans un article sur les *Mémoires d'Outre-Tombe* : « Ceux qui ont eu entre les mains des lettres de lui, datées de ces temps anciens, et dans lesquelles il racontait ce qu'il sentait alors, ont pu comparer ce qu'il y disait avec ce qu'il a dit depuis dans ses *Mémoires :* rien ne se ressemble moins.

» Je n'en indiquerai qu'un tout petit exemple. En 1802, étant allé pour affaire à Avignon, il fit une excursion jusqu'à Vaucluse, et dans une lettre à Fontanes, datée du 6 novembre 1802, il disait : « J'arrive de Vaucluse ; je vous dirai ce que » c'est. Cela vaut sa réputation. Quant à Laure la bégueule » et Pétrarque le bel esprit, ils m'ont gâté la fontaine. J'ai

» pensé me casser le cou en voulant grimper sur une » montagne. » Maintenant, lisez dans les *Mémoires* le passage où il raconte le pèlerinage à la fontaine. Pétrarque et Laure en ont tous les honneurs..., etc. »

Quoi d'étonnant si, dans une lettre familière, le voyageur contusionné s'en prend à Pétrarque et à Laure, dont les souvenirs l'ont porté à l'escalade? Et fallait-il, trente-six ans après, maugréer encore et toujours dans les *Mémoires* (1)? Ne valait-il pas mieux exprimer les sentiments d'une admiration sincère, l'admiration qui l'avait conduit à la fontaine en 1802, — l'admiration d'avant la chute, — plutôt que la méchante et passagère humeur de l'heure qui suivit la chute?

Je dis que Sainte-Beuve avait gardé copie; car on n'oserait supposer qu'il eût aggravé l'indiscrétion des copies non auto-

(1) Le voyage est de 1802, et le récit des *Mémoires* est daté de 1838.

J'emprunte à la correspondance de Sainte-Beuve une comparaison qui ne comporte pas entre ses deux termes un si long intervalle.

Il écrivait à M. Paul Stappfer, de Paris, le 15 juin 1869 :

« Je suis usé ou muet désormais sur Musset, Hugo et *tutti quanti*. J'ai abusé, à leur égard, du droit que peut avoir un critique, dans sa longue vie, de dire, redire et *se contredire. J'en ai assez d'eux, et eux, ils en ont assez de moi pour l'éternité. Nous sommes soûls les uns des autres.* »

Et, six jours après, le 21 juin, à Mme Victor Hugo :

« Chère Madame,

» Au milieu de toutes les félicitations qui vous arrivent, la mienne ne peut manquer. Voilà une éclatante consécration des admirations et des amours de notre jeunesse (la reprise d'*Hernani*). C'est ainsi que le génie a son heure et qu'il est de toutes les heures : il a plus d'un plein midi. Un de mes amers regrets, cloué comme je suis à mon fauteuil, est de n'avoir pu assister, ne fût-ce que par une visite au foyer, à cette fête, à ce *jubilé* de la poésie, entendre de près les applaudissements sympathiques qui réveillent en nos cœurs tant d'échos, et marquer que je tiens à ne pas perdre mon rang parmi les vétérans d'*Hernani*. »

risées en retenant, par devers soi, certaines pièces originales. — Au moins n'a-t-il publié, de celle-là, que les trois lignes ci-dessus.

Toujours est-il que l'autographe ne figurait plus dans les papiers de Fontanes, à la mort de sa fille : il n'est pas au nombre des lettres de Chateaubriand acquises en bloc par la Bibliothèque de Genève.

La pièce originale m'est venue de Paris avec beaucoup d'autres, quoique toujours remise par la même amitié.

Nul document ne pouvait clore d'une manière plus heureuse ce que je serais tenté d'appeler la première partie de notre correspondance.

CHAPITRE IV

CHATEAUBRIAND EST NOMMÉ SECRÉTAIRE D'AMBASSADE

(9 mai-15 juin 1803)

Deux historiens. — Nomination officielle. — Trois jours d'hésitation. — Difficultés du poste : — Hostilité gratuite du cardinal Fesch, — et de M. Cacault, précédent ambassadeur. — Réussir, c'est échouer. — Pas un sou pour déloger de son grenier. — Lettre de bonheur. — Tendance dangereuse. — Nouvelles éditions du *Génie du Christianisme*. — Arrangements avec Ballanche. — Exemplaires de luxe offerts en hommage. — Il raconte ce qu'il voit à Lyon. — Procession et ordinations. — Il part pour Rome, comblé d'honneurs et presque d'argent.

Au milieu de quelles difficultés, dès ses premiers pas, fut jeté le secrétaire d'ambassade, il est nécessaire de le savoir dès l'abord, pour apprécier sainement les choses.

Des difficultés vraiment exceptionnelles l'enlaçaient de toutes parts : hostilité de son supérieur hiérarchique, très fier de son sang et de son rang, très ombrageux par caractère, très jaloux de son autorité ; irritation du précédent ministre, très bien vu de la cour pontificale et brusquement remplacé ; mécontentement du premier secrétaire, que la nomination de Chateaubriand laissait sans emploi ; faux renseignements, sur

des points d'importance, donnés à l'arrivant, par le personnel même de l'ambassade; haine vigilante des philosophes, que le subit réveil des idées religieuses avait exaspérés, et qui ne pardonnaient pas à l'auteur du *Génie du Christianisme*. — Du côté du secrétaire lui-même, gloire littéraire, illustrant un vieux nom, dans ces milieux diplomatiques où les souvenirs d'aristocratie sont très appréciés; avantages de la personne, distinction du langage et des manières, récits variés du voyageur, de l'émigré, du soldat, de l'exilé, « sourire irrésistible » éclairant de beaux traits, charme particulier d'une physionomie que le malheur avait empreinte de mélancolie.

Tout conspirait donc contre Chateaubriand, en lui et autour de lui; car, en telle situation, réussir, c'est échouer; gagner les bonnes grâces du souverain et du grand monde, c'est perdre la partie et c'est se perdre. Pour échapper au danger, que faire? Renier sa gloire et son génie, simuler la médiocrité satisfaite, s'éclipser et s'aplatir dans la pénombre épaisse de l'ambassadeur? Mais cela, c'eût été bassesse, et Chateaubriand en était incapable.

Sa place n'était pas dans ce poste, à côté de cet homme, ou plutôt à la suite de cet homme, voilà tout.

Où donc sa place?

A l'écart, dans l'étude et dans la gloire, sinon à la tête d'une ambassade.

— Est-ce que, sous la Restauration, il n'a pas très bien réussi à Berlin, à Londres et à Rome même?

La meilleure introduction me paraît être dans les passages que je vais citer. Les uns sont de M. Artaud, témoin, rival, prédécesseur, successeur de Chateaubriand au poste de secrétaire; les autres sont de Mgr Lyonnet, historien de l'implacable ennemi de Chateaubriand, le cardinal Fesch.

Ces auteurs sont très recevables dans le débat. Animés de sentiments contraires, et à des titres opposés, ils devaient être pleins de préjugés contre Chateaubriand. D'autre part, les extraits seront choisis de manière à rendre transparentes les allusions contenues dans la correspondance. Certes, rien ne serait plus facile que d'économiser les guillemets et de démarquer ces deux ou trois demi-pages, comme cela se pratique couramment d'un historien à l'autre. Il serait non moins aisé d'améliorer les passages empruntés à la *Vie du cardinal Fesch*, en allégeant et dégageant le style, un peu bien empêtré et solennel. Mais outre que le ton légèrement emphatique de l'historien, Mgr Lyonnet, aura cet avantage de faire mieux ressortir, au contraste, la simplicité primesautière de notre correspondance, une autorité spéciale s'attache au jugement porté sur les démêlés du secrétaire et de l'ambassadeur, par le tenant de ce dernier. Or, cette autorité disparaîtrait aux retouches et manquerait aux conclusions.

Mgr Lyonnet connut, par les témoins immédiats, tout le détail du différend qui tint Rome attentive pendant six mois; et non seulement les faits matériels, mais les impressions personnelles. Ces témoins irrécusables, il les a questionnés et entendus à loisir, ainsi que les familiers du cardinal: Mgr de la Croix, archevêque d'Auch; Mgr Miolan, évêque d'Amiens; M. l'abbé Bonnevie, doyen du chapitre de Lyon; M. Groboz, chanoine; M. Allibert, secrétaire particulier du cardinal Fesch; tous hommes graves, partagés d'opinions et de sympathies, également amis de la vérité.

Nous pouvons d'autant mieux accepter les récits et réflexions de Mgr Lyonnet que, sous l'enthousiasme des mots, s'exerce un sens très droit, se remarque une grande discrétion de jugement.

Et quant à M. Artaud, il écrit d'un style plus ferme et raconte ses propres souvenirs.

En connaissance de cause, le lecteur verra s'il doit adopter les conclusions indécises et partagées du premier, ou les arrêts tranchants du second, ou prendre à l'un et à l'autre pour se former une opinion.

Avant d'aller plus loin, une simple remarque : soit par M^me^ Bacciochi, « l'admirable protectrice » dont le nom revient dans chaque lettre, soit par Fontanes, l'ami tendrement dévoué, soit par Talleyrand, ministre des « relations extérieures », chez lequel il dîna, aussitôt la nomination notifiée, Chateaubriand eut connaissance des dispositions gratuitement hostiles du cardinal Fesch à son égard. Quelques jours avant de se mettre en route, il écrivait à M^me^ de Custine : « J'attends une lettre du terrible cardinal. »

Dans les premiers jours de mai, le *Journal des Débats* annonçait que M. de Chateaubriand « allait être nommé secrétaire d'ambassade, sous les ordres du cardinal Fesch, oncle du Premier Consul ». Étonné de trouver cette nouvelle dans une feuille publique, l'intéressé écrivit à M. de Talleyrand la lettre suivante :

CITOYEN MINISTRE,

Je viens de lire dans les *Débats* l'article suivant : « On assure que le citoyen Chateaubriand, auteur du *Génie du Christianisme*, est nommé secrétaire de légation à Rome. » Je prends la liberté de m'adresser à vous pour demander s'il est à propos que je démente une pareille nouvelle, ou s'il faut la laisser passer.

Je suis, citoyen ministre, etc.

DE CHATEAUBRIAND.

P. S. — Si vous avez la bonté de laisser un mot pour moi dans vos bureaux, j'irai moi-même prendre cette réponse.

Le 19 floréal an XI (9 mai 1803), M. de Talleyrand notifiait à Chateaubriand sa nomination de secrétaire :

Je m'empresse, citoyen, de vous envoyer une copie de l'arrêté par lequel le Premier Consul vous nomme secrétaire de la légation de la République à Rome. Vos talents et l'usage que vous en avez fait n'ont pu que vous faire connaître d'une manière avantageuse dans votre pays et dans celui où vous allez résider, et je ne doute point du soin que vous mettrez à justifier la confiance du gouvernement. J'ai l'honneur, etc.

La réponse de Chateaubriand est datée du 12 mai :

M. de Fontanes ne m'a pas laissé ignorer la grâce et l'intérêt que vous avez mis dans cette affaire. Je m'empresse de demander à Votre Excellence la permission d'aller la remercier chez elle, et je la supplie de croire à ma vive reconnaissance.

Depuis la lettre de M. de Talleyrand, trois jours s'étaient écoulés, trois jours d'hésitations. Chateaubriand savait trop à quoi s'en tenir sur le caractère de l'ambassadeur et sur ses mauvaises dispositions.

D'autres difficultés l'attendent à Rome :

« M. Cacault se croit insulté dans son ami [M. Artaud, secrétaire de la légation]. Il va, sans avertir celui qui l'intéresse tant, tâcher à sa manière de conjurer la disgrâce. Il écrit à M. de Talleyrand :

M. de Chateaubriand est un grand auteur, un homme d'un grand mérite ; cependant c'est gâter le bon effet que doit produire à Rome la légation de M. le cardinal Fesch, que de le faire arriver avec un secrétaire de légation, auteur célèbre, dans les livres duquel on ira chercher quelle est la doctrine et la théologie du cardinal. Il naît

déjà, à cette occasion, des idées troubles et inquiètes. Tâchez de placer mieux M. de Chateaubriand. M. le cardinal Fesch est excellent, mais si sa mission est gâtée par des alentours mal combinés, il n'aura pas tous les agréments qu'il mérite (1).

Le jeune secrétaire n'a qu'à se bien tenir. Ceux qu'il éclipse ou remplace vont épier d'un regard jaloux ses moindres démarches. Gare au novice diplomate !

Notre correspondance reprend ici par une lettre de Chateaubriand à Fontanes :

Mon cher ami, le cardinal part après demain et ne s'arrête pas à Lyon. Il me donne quinze jours après lui pour arranger mon édition. Voilà donc l'affaire finie, mais il faut de l'argent. Le cardinal m'a dit qu'on pourrait m'avancer six mois; c'est six mille livres. Plus mes frais de route. Tâchez de rendre Talleyrand généreux. Mille écus de route, deux mille écus d'avance. C'est donc neuf mille livres, au moins, qu'il faut que vous m'obteniez. J'en ai besoin le plus tôt possible, n'ayant pas un sou pour déloger de mon grenier. Je vais prier Mme B[acciochi] d'appuyer votre demande. Je compte sur vous. Je vous embrasse (2).

CH.

Vendredi matin.

(*Suscription*) A M. de Fontanes,
Rue des Petits-Augustins,
Hôtel de la Rochefoucault.

Grâce à l'intervention de Mme Bacciochi, Fontanes eut la joie de répondre que les crédits demandés étaient accordés. Il avait dû ajouter quelques renseignements confidentiels

(1) *Vie et Pontificat de Pie VII,* par le chevalier Artaud.
(2) Bibl. de Genève. — Original autog.

sur les menées hostiles des « philosophes » auprès du Consul.

Il fait bon lire la lettre de remercîments. Chateaubriand s'y montre sous les meilleurs aspects de sa riche nature. Lui, si concentré, s'épanche avec bonheur. On aime surtout à lui entendre rappeler « les promenades dans l'exil », « les jours de l'adversité passés à Londres » avec Fontanes.

Et ces choses sont dites, comme elles viennent, sans nul souci, sans nulle prévision du public, dans l'absolu secret d'une correspondance intime. Jaillies d'un cœur ému, sous la pression du bonheur et de la reconnaissance, elles nous révèlent, en partie, ce noble cœur, à une date importante de jeunesse et de gloire.

Si l'on voulait étudier de plus près le texte de Chateaubriand, on arriverait à reconstituer, en substance, la lettre qui lui avait fait grand plaisir.

Le premier sans doute, Fontanes avait évoqué les souvenirs de Londres, souligné les contrastes de l'exil. En ce temps-là, malheureux l'un et l'autre, n'échappant aux étreintes du malheur que dans le sein de l'amitié. Maintenant, l'un et l'autre au pouvoir, ou aux avenues du pouvoir. Et, avec une délicatesse digne de son cœur, Fontanes s'était dit l'obligé; il avait rappelé l'enthousiasme de poésie où le jeta l'auteur des *Natchez*, les « chants » dus à cet enthousiasme et aux serments d'amitié. Il semble qu'il ait terminé en exprimant le désir d'aller passer à Rome, auprès du secrétaire, quelques mois dont profiterait beaucoup la *Grèce sauvée* : « Si je vous ai fait faire quelques chants dans les brouillards du Nord, écrit Chateaubriand, que ne vous ferai-je point faire sur les ruines de Rome! »

Bientôt il écrira de la Ville : « Venez vite ici, mon cher ami... Enfin, venez, venez. »

Lyon, mercredi 12 prairial an XI [1er juin 1803].

Votre lettre, mon cher ami, m'a fait grand plaisir; mais elle ne m'a point surpris. Si le châtelain et la châtelaine sont bien disposés, tout le petit manège ne réussira pas. J'attends donc l'ambassadeur demain au soir. Dieu sait ensuite quand nous sortirons d'ici. Au reste, je suis comblé de marques d'intérêt et d'amitié dans cette bonne ville : on va jusqu'à me proposer de me donner une petite maison au bord de la Saône, si je veux me fixer ici. J'ai appris et on m'a confié des choses très intéressantes. Si le cardinal est bien conseillé, il n'y a rien qu'il ne puisse obtenir. L'*ingrat* qui s'était laissé prévenir contre le plus zélé de ses serviteurs! Il ne sait pas tout ce qu'il me doit de faveur dans ce moment; je l'avertirai de ce qu'il doit faire, s'il veut emporter *beaucoup d'argent*. Dites, mon bon ami, à la meilleure des femmes, à la plus noble des protectrices, que mon cœur est plein d'une reconnaissance que rien ne pourra affaiblir, et que j'ai pour elle cet amour respectueux qu'on a pour les anges. Dites-lui que j'ai commencé pour elle une longue lettre, que je ne veux finir qu'après avoir vu le cardinal; que l'esprit public est ici excellent; que le Consul y est aimé avec cette loyauté qui distingue les Lyonnais; que la ville va voter un vaisseau pour soutenir une guerre dont l'odieux est rejeté unanimement sur les Anglais; que ce sont les *prêtres* qui entretiennent cet amour et ce dévouement pour Bonaparte. Quand le Consul a rétabli la religion, il a fait l'acte d'un grand homme; mais il ne se dit pas, ou plutôt on cherche à lui cacher *tout ce qu'il a fait pour lui-même*. On parle de *partis?* Mais, certes, vingt-quatre millions de chrétiens sont, je pense, un assez grand *parti!* Eh bien! ce parti-là est décidément à *celui* qui a relevé les autels.

Soyez-moi fidèle, mon cher ami; pour moi, il me serait impossible de ne pas vous aimer. *Animâ fugiente vocabat*. Votre admirable talent vous laisse des ressources que je n'ai pas, et s'il était vrai que j'eusse de la gloire, j'aurais le temps d'être détrompé avant de mourir. Je ne sais s'il est bon d'avoir comme moi épuisé tant de

choses à trente-quatre ans. Que de vide derrière soi ! Que d'années sans espérance et sans illusions ! Ce qu'il y a de sûr, c'est que je m'inquiète de l'avenir : je ne sais comment je remplirai tous les jours qui me semblent promis. Je ne vaux rien pour moi. Mais je crois valoir quelque chose pour les autres. Ma première pensée en m'éveillant est pour vous. Je me dis : si j'étais là, je l'aiguillonnerais, je le ferais travailler; le misérable perd son temps, etc. Je me rappelle toujours nos promenades dans l'exil ; alors vous étiez visité des muses. Vous ne sauriez croire à quel point le nouvel exil que je commence me retrace vivement les jours de l'adversité passés avec vous. Si je vous ai fait faire des (1) [chants] [po]ur l'avenir dans les brouillards du Nord, que ne vous (2) [ferai]-je point faire sur les ruines de Rome !

Rendez à M. de Hauterive ses compliments au centuple; assurez le ministre que mes dépêches seront *courtes*. Persuadez à la *famille* qu'elle peut tout demander de moi, hors une bassesse. Quant à la dame de la rue Saint-Lazare, je suis si sûr maintenant de son amitié que je ne suis plus occupé qu'à chercher dans ma tête des moyens de me rendre digne de cette amitié. Mon amour-propre me fait désirer quelquefois qu'elle pût voir comment on me traite en *province*; les honneurs rendus au protégé rejaillissent sur la protectrice. Rappelez-moi au souvenir de Madame de Montarbi; dites un million de choses tendres à Madame de Fontanes; j'ai bien parlé d'elle ici. Embrassez notre petit et aimable Guénau pour moi. Amitiés et joies à toute notre petite société de la rue du Luxembourg. Je finis en vous embrassant, comme Joseph en embrassant Benjamin : *in collum Benjamin fratris sui flevit*. Envoyez chercher la procuration chez Ménard : il oublie facilement les affaires dont on l'a chargé (3).

(*Suscription*) A Monsieur de Fontanes,
Membre du Corps législatif,
rue des Petits-Augustins, hôtel de la Rochefoucault,
à Paris.

(1-2) Mots enlevés par le cachet.

(3) Bibl. de Genève. — Original autog. — Sur le timbre postal, très effacé, il semble qu'on distingue an XI.

Parmi les juvéniles et charmantes confidences qui font de cette lettre un document psychologique précieux à étudier (c'est presque dire que Villemain n'y a pas touché), certains mots échappent au secrétaire qui dénotent une tendance bien dangereuse.

Le subordonné semble, déjà, vouloir conseiller et mener — protéger son chef hiérarchique : « Si le cardinal est bien conseillé, il n'y a rien qu'il ne puisse obtenir. L'ingrat qui s'était laissé prévenir contre le plus zélé de ses serviteurs. Il ne sait pas tout ce qu'il me doit de faveur dans ce moment... Je l'avertirai de ce qu'il doit faire... »

A Lyon, il n'oublie pas le *Génie du Christianisme*. S'il en était distrait par la nouveauté de son titre, l'enthousiasme universel le lui rappellerait à chaque pas. Il traite avec le libraire Ballanche, qui l'avait visité à Paris en 1801 et 1802; de ce libraire, il va faire son ami pour toujours. Et le voici qui détaille à Migneret les arrangements nouveaux d'éditions et de vente :

Lyon, 19 prairial [8 juin 1803].
(*De la main de Migneret.*) — Répondu le 23 prairial.

Je suis arrivé à Lyon, mon cher Monsieur, et je me hâte de vous prévenir des nouveaux arrangements que j'ai faits avec Ballanche. Il va entreprendre une édition in-18 en neuf volumes. Il fera cette édition, tandis que vous travaillerez à la vôtre in-8°, en quatre volumes, avec gravures après la lettre. Il vous enverra, en échange, des exemplaires de son édition pour des exemplaires de la vôtre, et vous joindrez son nom à votre édition comme il joindra votre nom à la sienne. Voici l'ordre des éditions.

Celle que vous allez publier en quatre volumes, papier fin, sans gravures, s'intitulera 3e édition. Les belles éditions papier vélin, etc., porteront seulement : *Nouvelle édition.*

Si la petite édition de Ballanche in-18 paraît ensuite, avant votre

édition in-8°, avec gravures après la lettre, Ballanche mettra 4e édition, et vous, vous mettrez 5e sur la vôtre. Si, au contraire, c'est vous qui devancez Ballanche, vous mettrez 4e édition, et Ballanche mettra 5e. Si vous paraissez ensemble, l'un ou l'autre mettrez à volonté 4e ou 5e édition. J'ai fait quelques changements pour ces éditions, que Ballanche vous communiquera.

Où en sommes-nous de vos éditions actuelles? Vous devez approcher de la fin. Quand espérez-vous mettre en vente? N'oubliez pas toutes mes instructions.

Combien vous reste-t-il (1) d'exemplaires de la seconde édition en deux volumes? Avez-vous expédié le paquet pour Avignon, et celui pour Lausanne?

Répondez-moi poste pour poste, ici, poste restante, et j'aurai encore le temps de recevoir votre lettre. Mille compliments à vous et à Mme Migneret. Comment est votre santé à présent?

Votre ami,

DE CHAT.

Vous recevrez cette lettre samedi. Observez qu'il faut me répondre dimanche, si vous voulez que je reçoive votre lettre. Après cela, écrivez-moi à Rome, directement et souvent, par la poste.

(*Suscription*) A Monsieur Migneret, libraire,
rue du Sépulchre S. G. n° 28, à Paris (2).

INSTRUCTIONS POUR M. MIGNERET (3).

M. Migneret vendra des exemplaires de toutes les éditions qu'il a à moi jusqu'au recouvrement total des fonds qu'il a avancés pour les éditions.

Les billets des libraires ou l'argent qu'il recevra au delà des

(1) Chateaubriand a écrit : « Restent-ils. »
(2) Original autog.
(3) Original autog.

sommes qui lui sont dues seront portés et remis à M. Le Sueur, rue des Jeûneurs, chargé de ma procuration.

Lors de la publication des éditions de luxe, il remettra à Mme Bacciochi, sœur du Premier Consul :

Un exemplaire in-4° cartonné pour le Premier Consul;

Un exemplaire in-8° cartonné pour Mme Bonaparte;

Un exemplaire in-4° cartonné pour Mme Bacciochi elle-même.

Il remettra de plus :

Un exemplaire in-4° à M. de Fontanes;

Un exemplaire in-4° à Mme de Beaumont;

Un exemplaire in-4° cartonné à Mme de Marigny, à Fougères, département d'Ille-et-Vilaine;

Deux exemplaires in-8° à Mmes de Caud et de Chateaubriand, à Fougères.

Il fera en outre un paquet de sept exemplaires :

Quatre in-4° et trois in-8° cartonnés.

Il enveloppera chaque exemplaire in-4° séparément.

Sur le premier il mettra :

A l'Empereur de toutes les Russies.

Sur le second :

A Sa Majesté impériale
l'Impératrice-mère de toutes les Russies;

Sur le troisième :

A Son Altesse Impériale, madame la Princesse héréditaire de Mecklembourg Schwerin, née Grande Duchesse de Russie;

Sur le quatrième :

A l'Impératrice régnante de toutes les Russies.

Les trois exemplaires in-8° doivent être enveloppés ensemble sous cette adresse :

A Mlle de Krudener, à Schwerin,
en Mecklembourg;

Le tout renfermé dans un seul paquet et adressé à Mme la comtesse Pauline Neale, dame d'honneur de Son Altesse Royale

Mme la princesse Louise de Prusse; pour Mlle de Krudener (à Berlin).

Le paquet doit être porté à M. Oubril, conseiller d'ambassade, chez M. de Markoff, ambassadeur de Russie, rue de Condé.

Il faut que M. Migneret accompagne lui-même le paquet chez M. Oubril et qu'il le lui recommande.

Tous ces exemplaires seront livrés sans demander d'argent.

Quand M. Migneret aura épuisé totalement la petite édition en deux volumes, il mettra en vente les cinq cents exemplaires sur beau papier sous le titre de *troisième édition*.

Mais il n'y mettra aucune gravure, afin de laisser le temps à la grande édition *avant la lettre* de s'écouler.

Quand M. Migneret verra cette troisième édition prête à être tout à fait écoulée, il commencera une quatrième édition en quatre volumes in-8° interlignés, beau papier, etc. Il imprimera la défense à la tête du premier volume; il tirera l'édition à deux mille et y joindra les gravures *après la lettre*.

Les gravures avant la lettre seront portées chez M. Migneret vers la fin de la semaine prochaine. Elles sont complètement tirées. Les planches vont être portées au graveur, pour y mettre la lettre; ensuite elles seront déposées chez M. Migneret. C'est *M. Pampierre*, imprimeur en taille-douce, demeurant rue Saint-Jacques, hôtel de Lyon, qui a les gravures et les planches, et c'est lui que M. Migneret chargera de tirer les deux mille gravures après la lettre en temps et lieu.

Le cardinal Fesch arrive à Lyon le 2 juin; le secrétaire l'avait devancé de deux jours. M. Lyonnet raconte : « C'était la semaine des Quatre Temps. Les ordinations se faisaient le samedi... M. de Chateaubriand assistait à cette touchante cérémonie. Il nous semble le voir tel qu'on nous l'a représenté, tout près de la barrière du chœur qu'on venait de rétablir avec le lion et le griffon de l'ancien chapitre. De là, il promène ses regards tantôt sur le pontife, tantôt sur les

ordinands. Il ne veut pas laisser échapper le plus menu détail de cette imposante cérémonie. Son visage est animé; il se passe au dedans de lui quelque chose d'extraordinaire. Non, il ne peut résister au besoin d'épancher les sentiments qu'il éprouve dans le sein d'un ami : soudain, de sa magique plume, il écrit à M. Ballanche la lettre suivante :

... Ce n'est pas tout encore, des prêtres ont été consacrés. Dira-t-on que les nouveaux pasteurs cherchent la gloire et la fortune? Où sont les bénéfices qui les attendent, les honneurs qui peuvent les dédommager des travaux qu'exige leur ministère ? Une chétive pension alimentaire, quelque presbytère à moitié ruiné, ou un réduit obscur, fruit de la charité des fidèles, voilà tout ce qui leur est promis... Il faut encore qu'ils comptent sur les calomnies, sur les dénonciations, sur les dégoûts de toute espèce; disons plus, si un homme tout puissant retirait sa main aujourd'hui, demain le *philosophisme* ferait tomber les prêtres sous le glaive de la tolérance, et rouvrirait pour eux les philanthropiques déserts de la Guyane. Ah! lorsque ces enfants d'Aaron sont tombés la face contre terre, lorsque l'archevêque, debout devant l'autel, étendant les mains sur les lévites prosternés, a prononcé ces paroles : *Accipe jugum Domini*, la force de ces mots a pénétré tous les esprits et rempli tous les yeux de larmes. Ils l'ont accepté le joug du Seigneur; ils le trouveront d'autant plus léger, *onus ejus leve*, que les hommes cherchent à l'appesantir. Malgré les prédictions des oracles du siècle, malgré les *progrès* de l'esprit humain, selon l'oracle bien plus certain de celui qui l'a fondé, et quels que soient les orages qui peuvent encore l'assiéger, elle triomphe des lumières des sophistes, comme elle a triomphé des ténèbres des barbares (1).

« Lorsque la procession [de la Fête-Dieu] se développa dans le grand carré de la place Bellecour, ce fut un coup d'œil

(1) *Vie du cardinal Fesch.* — Cette lettre se retrouve dans les œuvres complètes de Chateaubriand.

enlevant. Toutes les maisons étaient ornées de riches draperies. Au milieu du parallélogramme de la place s'élevait un superbe reposoir. M. de Chateaubriand, d'une des croisées de l'hôtel de l'Europe, admirait cet imposant spectacle. Tout à coup, il s'écrie, dans la même lettre dont nous avons déjà cité un fragment :

Quelle est cette puissance extraordinaire qui promène ces cent mille chrétiens sur ces ruines ? Par quel prestige la croix reparaît-elle dans cette même cité où naguère une décision horrible la traînait dans la fange ou dans le sang? D'où renaît cette solennité proscrite ? Quel chant de miséricorde a remplacé si soudainement le bruit du canon et les cris des chrétiens foudroyés ? Sont-ce là les pères, les mères, les frères, les sœurs, les enfants de ces victimes, qui prient pour les ennemis de la foi, et que vous voyez à genoux de toutes parts aux fenêtres de ces maisons délabrées et sur ces monceaux de pierres où le sang des martyrs fume encore ? Les collines chargées de monastères, non moins religieux parce qu'ils sont déserts ; ces deux fleuves où la cendre des confesseurs de Jésus-Christ a si souvent été jetée ; tous ces lieux consacrés par les premiers pas du christianisme dans les Gaules; cette grotte de saint Pothin, les catacombes d'Irénée, n'ont point vu de plus grand miracle que celui qui s'opère aujourd'hui. Si, en 1793, au moment des mitraillades de Lyon, lorsqu'on démolissait les temples et qu'on massacrait les prêtres ; lorsqu'on promenait dans les rues un âne chargé des ornements sacrés, et que le bourreau, armé de sa hache, accompagnait cette digne pompe de la Raison : si un homme eût dit alors : Avant que dix ans se soient écoulés, un prince de l'Église, un archevêque de Lyon, sorti du sang d'un nouveau Cyrus, portera publiquement le Saint Sacrement dans ces mêmes lieux ; il sera accompagné d'un nombreux clergé ; des jeunes filles vêtues de blanc, des hommes de tout âge et de toutes les professions suivront, précéderont la pompe avec des fleurs et des flambeaux ; ces soldats trompés, que l'on arme contre la religion, paraîtront dans cette fête pour la protéger ; si un

homme, disons-nous, eût tenu un pareil langage, il eût passé pour un visionnaire, et pourtant cet homme n'eût pas encore dit toute la vérité. La veille même de cette pompe, plus de dix mille chrétiens ont voulu recevoir le sceau de la foi ! Le digne prélat de cette grande commune a paru comme saint Paul au milieu d'une foule immense qui lui demandait un sacrement si précieux dans les temps d'épreuve, puisqu'il donne la force de confesser l'Évangile.

Aussitôt publiée dans la ville où l'on avait tant souffert, cette lettre y produisit une impression profonde. Elle renouvela l'enthousiaste admiration des Lyonnais pour l'illustre écrivain. Elle valut à l'ami Ballanche une notoriété qui favorisa son propre essor.

Et, d'autre part, ainsi remis en cause, ainsi relancés et poursuivis au milieu des ruines encore « fumantes », les apôtres du *philosophisme* et du *progrès* se promirent de ne pas attendre paisiblement de nouveaux coups.

L'accusation avait pris à témoin le peuple victime; et la beauté de la forme l'avait rendue plus poignante. Du moins avait-elle gardé un caractère général : elle était publique et loyale. La réponse aurait dû se tenir sur le même terrain. Au lieu d'être franche et directe, elle se produira sous forme de dénonciations anonymes. Embusqués dans les bureaux des divers ministères, les ennemis lanceront des traits perfides à la personne même du noble chevalier.

« Le 26 prairial an XI [15 juin 1803], au coup de cinq heures, Monseigneur partit pour l'Italie. Il avait avec lui, dans une berline neuve, l'abbé de Bonnevie; une seconde voiture suivait avec les bagages de Son Éminence; MM. Lucotte et Guillon étaient dans celle-ci. Pour M. de Chateaubriand, premier secrétaire de l'ambassade, il était parti la veille, dans sa chaise de poste. »

L'historien du cardinal Fesch doit se tromper quand il dit que le secrétaire était parti la veille, c'est-à-dire le 25 prairial [14 juin].

Avant de monter en voiture, Chateabriand fit part de toutes ses joies à l'ami Fontanes, dans une lettre datée du 26 prairial.

Il dut l'écrire à la première aube; car lui aussi partit à cinq heures du matin.

Mercredi 26 prairial an XI [15 juin 1803].

Je quitte Lyon, mon cher ami, comblé d'amitiés, d'honneurs et presque d'argent. Du moins j'emporte deux cents louis en or, fruit d'une édition *méditée*. Les libraires m'auraient donné ce que j'aurais voulu. La belle et excellente protectrice m'a fait écrire; elle est contente de ma lettre; l'êtes-vous aussi? Veillez à mes intérêts, mon cher enfant, et encore mieux souvenez-vous de moi comme du plus sincère ami que vous ayez au monde. Dites à M^me^ B[acciochi] que je lui écrirai de Milan et que je la supplie de me donner de ses nouvelles par son aimable secrétaire.

Embrassez M^me^ de Fontanes pour moi; qu'elle se souvienne m'avoir dit, qu'après vous, c'était moi qu'elle *préférait*. Il y a un peu de plaisanterie là-dedans, mais je fais semblant de le croire, parce que cela me fait plaisir. Ce qu'il y a de certain, c'est que je vous suis tendrement attaché à tous les deux. Mille souvenirs et mille hommages à M. de Vitry. Amitié à Guénau, enfin à tous ceux qui s'intéressent au voyageur.

J'attends votre réponse à Rome.

J'espère que vous avez ma procuration et qu'on vous comptera bientôt des fonds pour moi.

Mille et mille amitiés, joies et espérance.

Je suis à merveille avec le cardinal. Nous avons fait une procession qui a ravi les Lyonnais.

Guénau m'a promis un article pour ma belle édition qui doit être au moment de paraître. Rappelez-lui sa promesse. Je lui ai écrit; a-t-il reçu ma lettre ?

Malheureusement le Consul sera absent au moment de la publication.

Mille tendres hommages à Mme et à M. de Talaru (1).

On a déjà lu quelques détails sur « la procession qui a ravi les Lyonnais » et de laquelle le secrétaire d'ambassade dit un peu naïvement : « *Nous* avons fait. »

(1) Bibl. de Genève. — Original autogr. — Timbre postal : 30 prairial an XI.

CHAPITRE V

SIX MOIS A ROME

(Juin 1803-janvier 1804)

Encore une lettre de bonheur. — Il se concilie M. Cacault et les secrétaires. — Audience demandée au Souverain Pontife. — Lettre au libraire Migneret. — Le secrétaire et l'ambassadeur en conflit. — L'ambassadeur éclipsé par la gloire du secrétaire. — Dépit du cardinal. — Menaces du Premier Consul. — L'opinion publique, à Rome, favorable au secrétaire. — Confidences de Chateaubriand. — Erreur diplomatique. — Mme de Beaumont supplie Fontanes d'intervenir. — Plaintes du cardinal au Premier Consul. — Mémoire du secrétaire contre l'oncle Fesch. — Est-ce que « Chateaubriand perd la tête » ? — Lettre amicale et diplomatique de Fontanes. — Mme de Beaumont à Rome. — Chateaubriand se dévoue à son amie mourante. — Nouvelles accusations. — Sera-t-il enfermé au Temple? — On lui offre des asiles. — Mort de Mme de Beaumont. — Relation de ses derniers moments. — Molé n'aime pas cette relation. — Sainte-Beuve la trouve officielle de ton. — Qu'en pensaient Joubert et Mme de Staël ?

Chateaubriand arrive à Turin le 17 juin, à Milan le 21, à Rome le 27, « comme le soleil se couchait ».

De ces trois villes, il écrit à Joubert. Le soir du 28, à onze heures, il rouvre la troisième lettre et ajoute : « J'ai déjà vu le Colisée, le Panthéon, la colonne Trajane, le château Saint-Ange, Saint-Pierre; que sais-je ! J'ai vu l'illumination et le

feu d'artifice qui annoncent pour demain la grande cérémonie consacrée au Prince des apôtres ; tandis qu'on prétendait me faire admirer un feu placé au haut du Vatican, je regardais l'effet de la lune sur le Tibre, sur ces maisons romaines, sur ces ruines qui pendent ici de toutes parts. »

Il oublie de dire que M. Artaud le mena, ce même soir, à un bal.

« Je me chargeai, raconte M. Artaud, d'être le cicerone à Rome du nouveau secrétaire : je le conduisis par la rue détournée qui est à droite de la rue du *Borgo*, jusqu'à la façade de Saint-Pierre, pour qu'il eût tout à coup la surprise de ce coup d'œil, et j'eus beaucoup de plaisir à jouir des émotions qu'il exprimait d'une manière simple, franche et en même temps imprévue. Il parlait peu parce qu'il était comme hors de lui d'admiration. Sans doute, rien de si grand, de si magnifique n'avait frappé ses yeux. Je conduisis aussi mon hôte vers le Colisée... c'était toujours avec une aménité si douce et si élégante qu'il manifestait ses moindres sensations, qu'on ne tarda pas à l'aimer dans Rome... »

Deux jours de bonheur sans mélange.

Une lettre à Fontanes va nous le montrer tout rayonnant, dans l'enthousiasme de ce début :

Rome, 10 messidor an XI [29 juin 1803].

Mon cher et très cher ami, un mot pour vous annoncer mon arrivée. Tout me réussit. Me voilà déjà logé chez M. Cacault qui me traite comme son fils. Il est *Breton*. Le secrétaire de légation, que je remplace ou que je ne remplace pas (car il n'est pas encore rappelé), me trouve le meilleur enfant du monde et nous sommes les meilleurs amis. Je reçois compliments sur compliments de tous les grands du monde, et pour achever cette chance heureuse, je

tombe à Rome la veille même de la Saint-Pierre, et je vois en arrivant la plus belle fête de l'année, au pied même du trône pontifical.

Venez vite ici, mon cher ami. Toute ma froideur n'a pu tenir contre une chose si étonnante : j'ai la tête troublée de tout ce que je vois. Figurez-vous que vous ne savez rien de Rome, que personne ne sait rien quand on n'a pas vu tant de grandeurs, de ruines, de souvenirs.

Enfin venez, venez : voilà tout ce que je puis vous dire à présent. Il faut que mes idées se soient un peu rassemblées, avant que je puisse vous tracer *l'ombre* de ce que je vois.

Au reste, la place que j'occupe est charmante : rien à faire, *maître de Rome*, choyé, prôné, caressé. La seule chose qui va me manquer, c'est l'argent. Il me faut une voiture. Mon prédécesseur en [a] une ; c'est l'usage. Je vais y employer l'argent de ma quatrième édition ; puis j'aurai recours à notre protectrice.

Le ministre va recevoir ma première dépêche. J'AI TROUVÉ UNE LETTRE DE LUI QUI M'ÉTAIT DIRECTEMENT ADRESSÉE. CE QUI M'A FAIT UN IMMORTEL HONNEUR, VU [QUE] TOUTES LES DÉPÊCHES SONT ENVOYÉES A L'AMBASSADEUR. Ma réponse est d'environ quarante-huit mots.

Bonjour, mon très cher ami. Je vous embrasse tendrement. Mille compliments et amitiés à M^me^ de Fontanes, à M. de Vitry, à notre petit Guéneau, qui pourtant ne m'a pas répondu. Vous, mon cher ami, écrivez-moi, si vous voulez que je vous écrive. Soyons en correspondance pour nous instruire de bien des choses (1).

Lettre de parfait bonheur et de bonheur expansif. Je me permets de la signaler parce qu'elles sont rares, dans la correspondance de Chateaubriand, les lettres de cette façon.

Si rares soient-elles, il y en a plusieurs ; et celle qu'on vient de lire est des plus caractérisées.

(1) Original autog.

Nul n'était autant prévenu contre le jeune secrétaire que M. Cacault.

Retourner et charmer ce vieux diplomate hostile, n'est-ce pas un excellent début diplomatique?

Il l'avait si bien gagné et séduit que, rétractant de son propre mouvement ses premières appréciations, l'ancien ministre s'empressait d'écrire à M. de Talleyrand :

CITOYEN MINISTRE,

Le citoyen Chateaubriant (*sic*) est arrivé et m'a paru un digne homme, très intéressant, incapable de faire ici le dogmatiseur. Je l'ai reçu et logé chez moi : tout ira bien. Je suis fâché à présent de m'être prévenu et alarmé en vous écrivant, mais pour vous seul, qu'il me paraissait bien mal vu d'envoyer un docteur imprimé à Rome qui a le privilège exclusif du savoir divin. Le citoyen Chateaubriand ne cherchera pas à faire du bruit de son ouvrage, ni à se montrer théologien : il s'attachera au travail de la légation; ainsi tout ira bien... M. le cardinal Fesch vient avec des abbés français de son diocèse ; il vient se mettre avec moi dans ma maison : tout ira à merveille. L'inquiétude que je vous ai témoignée n'a plus de fondement, mais elle vous prouve le désir qui m'anime pour le succès de la légation qui vient remplacer la mienne (1).

J'ai souligné le passage où Chateaubriand mande à Fontanes que le ministre des affaires étrangères lui a écrit directement : « Immortel honneur ! »

Si, plus tard, le secrétaire croit avoir des prérogatives personnelles, s'il prétend que sa mission est distincte, n'est-

(1) *Les Débuts diplomatiques de Chateaubriand.* — M. le comte Édouard Frémy serait agréable à bon nombre de lecteurs en réunissant en volume les trois études, très documentées et fort intéressantes, qu'il a publiées dans le *Correspondant*, numéros de septembre et octobre 1893.

on pas en droit de supposer qu'il se souvient des instructions de M. de Talleyrand ?

Les paroles du ministre auraient-elles gardé quelque ambiguïté? Le fait exceptionnel de s'adresser directement au secrétaire n'était-il pas de nature à confirmer celui-ci dans son erreur?

S'il croit à tort, à qui la faute?

Voici la réponse « d'environ quarante-huit mots » :

CITOYEN MINISTRE,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 19 prairial et celle qui y était jointe pour M. Vicherat, prêtre des missions étrangères; je me suis empressé de la lui faire remettre.

J'ai l'honneur de vous saluer respectueusement.

CHATEAUBRIAND.

Dès son arrivée dans la Ville Éternelle, Chateaubriand avait sollicité l'honneur d'être reçu par le Saint-Père. Cette faveur lui fut accordée le 1er juillet (1). Comment le Souverain Pontife le reçut, lui-même va le raconter à Fontanes.

L'historien des *Débuts diplomatiques* présente cette audience demandée par Chateaubriand, en son propre nom, comme une première faute.

Examinons la valeur de ce reproche.

Chateaubriand avait précédé à Rome le cardinal Fesch. Attendu le 16 messidor, celui-ci devance le jour annoncé et fait son entrée dans la capitale du monde chrétien, le 10 (ou 11) messidor [30 juin]. Le caractère et les dispositions que nous lui connaissons autorisent à penser qu'il s'était fort peu

(1) *Les Débuts diplomatiques de Chateaubriand.*

mis en peine de renseigner le secrétaire sur les modifications de son voyage. Persuadé que l'ambassadeur n'arriverait pas avant huit jours, est-ce que le secrétaire devait laisser une longue semaine s'écouler sans déposer ses hommages aux pieds de Sa Sainteté? Est-ce que l'auteur du *Génie du Christianisme* n'avait pas à craindre de paraître peu empressé?

D'autant que son prédécesseur voyait souvent Pie VII.

Bien mieux : les autres membres de la légation affirmaient au nouveau venu que M. Artaud voyait le Pape en vertu d'un droit. M. Cacault, chez lequel il demeure, ne le détrompe pas et, sans doute, l'encourage d'abord, le félicite ensuite.

Et puis, M. de Talleyrand n'avait-il pas écrit directement au secrétaire de la légation, en l'absence du cardinal? N'était-ce pas une dérogation aux anciens usages, dérogation qui confirmait Chateaubriand dans la pensée qu'une sorte de mission spéciale lui avait été confiée.

Mais se présenter au Pape la veille même de l'arrivée de l'ambassadeur!—Est-ce que Chateaubriand avait choisi le jour? N'avait-il pas accepté celui que le Pape lui avait fait assigner?

Voyons ce que fut le cardinal, pour son prédécesseur et ancien ami, M. Cacault, et nous devinerons ce qu'il fut, dès le principe, pour un subordonné vu de mauvais œil et qui l'éclipsait de sa gloire. Le cardinal s'adresse à M. de Talleyrand :

13 messidor an XI [2 juillet 1803].

CITOYEN MINISTRE,

Je m'empresse de vous annoncer mon arrivée à Rome après un voyage heureux. *Mon prédécesseur m'a reçu avec une grande*

(1) Sous la date du 3 juillet, il mandait à Joubert : « Sa Sainteté m'a reçu hier. » D'après cette indication, c'est le 2 qu'il aurait été reçu.

amitié et je suis logé chez lui. Je vais prendre la direction des affaires pour répondre à la confiance du gouvernement. Il me sera très agréable de vous renouveler souvent, citoyen ministre, les assurances de mon attachement et de ma parfaite considération (1).

M. Cacault écrit de son côté que « son amitié pour le cardinal Fesch et l'extrême désir de plaire au Premier Consul l'ont fait consentir avec plaisir à rester environ un mois avec le cardinal (2) ».

Accueilli avec prévention par M. Cacault, nous avons vu comme Chateaubriand s'était vite concilié ses bonnes grâces.

Déjà lié d'amitié avec M. Cacault, nous allons voir comme le cardinal aura vite fait de se brouiller avec lui.

Mais avant d'entrer dans le récit de ces longs démêlés, l'ordre des dates appelle une lettre de Chateaubriand à Migneret.

(De la main de Migneret.) — Répondu le 2 thermidor.

Jeudi 14 messidor [3 juillet 1803].

Je suis enfin à Rome, mon cher Monsieur Migneret, et j'espère qu'au moment où je vous écris, votre grande édition a paru.

Hâtez-vous de m'en donner des nouvelles, ainsi que de la petite. Où en est la vente de celle-ci? Vous m'avez marqué à Lyon que vous en avez vendu 700 exemplaires. J'espère que les 300 autres sont placés. Avez-vous fait ponctuellement tout ce que je vous avais prié de faire? Avez-vous porté le paquet de l'Empereur de Russie à M. Oubril, avec mes lettres? Avez-vous remis tous les exemplaires aux diverses personnes auxquelles je vous avais prié d'en donner ou d'en envoyer? Nous a-t-on annoncés dans les papiers? M. Guéneau a-t-il donné son article pour le *Mercure*? Voyez M. de Clausel, à la

(1-2) Cité par M. Frémy.

Société typographique, sur le quai des Augustins, presque vis-à-vis le Pont-Neuf, pour les *Débats* et la *Gazette de France*.

J'attends avec impatience le paquet que vous devez m'envoyer à Rome. L'ouvrage est traduit en italien; il se publie volume par volume. Écrivez-moi tout de suite en réponse à cette lettre; et je vous prie en outre de m'écrire régulièrement après, toutes les semaines. Je vous écrirai de mon côté, de sorte que nous saurons où nous en sommes, et ce que nous faisons.

Adieu, je vous embrasse tendrement. Dites mille choses pour moi à Mme Migneret, et n'oubliez pas de présenter mes hommages à Mme et M. de Talaru.

Votre sincère ami,

CHAT. (1).

A M. Migneret, libraire,

rue du Sépulchre, nº 28, faubourg Saint-Germain.

(France). Paris.

Pendant la courte rencontre de l'ancienne ambassade et de la nouvelle légation, comment les choses se passèrent-elles (2)?

« Jamais M. le cardinal ne s'entendait avec le ministre son prédécesseur, quoiqu'ils eussent été liés auparavant : *on voyait qu'une discorde sourde et mal réprimée les divisait sur les points les plus ordinaires de la conversation.*

» La physionomie de M. le cardinal Fesch était froide et défiante.

» Il parut très important au conseil du Saint-Père de constater, dans un Bref, les regrets que Rome donnait à

(1) Collection Marette, copie.

(2) M. le comte E. Frémy explique très bien la raison et le sens des deux titres d'ambassadeur et de légat (*Correspondant* du 10 septembre 1893).

M. Cacault, et de faire au cardinal, par des politesses délicates et même par quelques louanges, des avances capables de le laisser se livrer aux bons avis qu'il pourrait recevoir de M. de Chateaubriand et des ecclésiastiques de la légation.

» Mes propres amis, continue M. Artaud, à qui j'avais tant recommandé d'aimer M. de Chateaubriand, se trompèrent et lui donnèrent des informations imprudentes. Je voyais le Saint-Père très souvent; cependant je n'obtenais cet honneur que sur l'ordre de M. Cacault que je remplaçais dans ces circonstances. Des malentendus firent croire que ce droit, uniquement dû à la bonté et à la confiance du ministre, était un droit du secrétaire. Il y eut à ce sujet des explications entre le cardinal Fesch et M. de Chateaubriand. *Le cardinal Consalvi soutint le cardinal*, ministre de France, *et avec le tort de laisser dégénérer en une sorte de polémique cette réclamation, qu'il n'eût fallu traiter que verbalement et avec douceur, ce qui n'aurait pas désobligé M. de Chateaubriand.*

» La société était déchaînée contre une partie de la mission de France. Le cardinal Fesch ne trouvait qu'une froideur respectueuse auprès de quelques-unes des personnes qui l'accompagnaient et qui se déclaraient amies de M. de Chateaubriand, *personnellement, et on ne savait pourquoi, mal vu du cardinal.*

» Le crime du secrétaire de légation était d'avoir cru que l'on traiterait les affaires sur ce ton de politesse, d'égards et de convenances qu'il avait trouvé reconstruit à Rome par M. Cacault, et qu'il était lui-même si propre à maintenir pour l'avantage de la France et la gloire même du cardinal Fesch... »

Le cardinal n'adressa pas la parole à M. Artaud une seule

fois : la remarque en fut faite par le cardinal Consalvi, pendant l'audience de congé que le Souverain Pontife accorda à M. Cacault.

Sur l'accueil fait à Chateaubriand, comme sur les rapports entre l'ambassadeur et le secrétaire, interrogeons d'autres souvenirs non moins autorisés, — non moins intéressés en sens contraire :

C'est l'historien du cardinal Fesch qui raconte :

« On goûta de prime abord le nouvel ambassadeur. On n'admira pas moins les personnes de sa suite, l'esprit fin et délié de M. de Chateaubriand, dont le nom était déjà européen, les saillies toujours heureuses et toujours polies de M. de Bonnevie, que le Pape appelait le *grand Français,* à cause de sa belle stature...

» Mgr le cardinal Fesch et M. de Chateaubriand ne pouvaient pas s'entendre. Ce dernier, qu'on voulait rattacher au gouvernement, tant à cause de l'éclat de ses talents que de la gloire de son nom, *avait été en quelque sorte imposé à l'ambassadeur par M. de Talleyrand, ministre des affaires étrangères. Le cardinal, qui n'avait pas même été consulté sur ce choix, fut extrêmement piqué de cette nomination. Il manifesta assez hautement son mécontentement dans la lettre brève et sèche qu'il adressa au ministre, lorsqu'on la lui annonça :* « Je vous remercie, écrivit-il, de votre attention à m'envoyer » la nomination du citoyen de Chateaubriand à la place de » secrétaire à la légation à Rome. Votre dévoué. »

» Depuis, la mésintelligence n'avait fait que s'accroître. La célébrité de M. de Chateaubriand l'avait devancé dans la capitale du monde chrétien. On ne parlait que de lui et de son *Génie du Christianisme.* Le Pape, les cardinaux, les prélats se le passaient les uns aux autres pour le lire. Tous en étaient satisfaits, ébahis ; ils en exprimaient à l'auteur leur

vive admiration. *Cette universelle considération accordée à son subordonné ne laissait pas que de fatiguer l'ambassadeur : il se sentait comme éclipsé par la gloire du secrétaire de la légation.* Un jour même, il laissa échapper, dans un salon de Rome, un mot qui sentait trop l'humeur, lorsqu'une archiduchesse d'Autriche (sœur de l'empereur), la princesse Marianne, folle enthousiaste de M. de Chateaubriand, se perdait en éloges sur son compte : « *M. de Chateaubriand » en sait assez pour signer des passe-ports* », répondit le prélat.

» Si le cardinal eut tort, nous sommes loin de le désavouer [?], de se laisser aller à ses sentiments d'aigreur, trop fréquents dans les personnages haut placés, quand leurs inférieurs les dominent en quelque manière, reconnaissons que M. de Chateaubriand eut également tort de se prévaloir de l'avantage de sa position sociale et de ses talents pour couvrir celui qui était placé à une haute distance de lui dans la hiérarchie de l'État. Il oublia trop qu'il était simplement secrétaire de légation; il voulut faire prématurément l'ambassadeur.

» On connut bientôt à Paris tous ces démêlés. Bonaparte en fut vivement irrité. De ses lèvres contractées par la colère tombèrent ces foudroyantes paroles à M. de Fontanes : « *Votre » protégé, je le ferai amener ici, pieds et poings liés, sur une » charrette.* »

» M. de Talleyrand, dit le chevalier Artaud, apaisa la colère d'Achille (1).

» *A Rome, toutes les physionomies se rembrunissaient pour le cardinal Fesch.* Il n'était question, dans tous les salons de

(1) Villemain attribue cette expression à l'historien du cardinal Fesch ; on voit qu'elle est du chevalier Artaud, historien de Pie VII.

cette capitale, que des différends qui s'étaient élevés à l'ambassade. »

Si révélateurs que soient ces extraits, ils vont trop vite et ne sont que des raccourcis. Le mieux est d'entendre le secrétaire lui-même. Ses lettres confidentielles nous rendront, avec la vivacité des impressions toutes chaudes, cette lumière distincte qui se dégage de la succession des dates :

Rome, mercredi 17 messidor an XI [6 juillet 1803].

J'ai écrit samedi dernier, mon très cher ami, à notre protectrice, par le courrier de Milan; mais comme cette poste n'est pas la poste directe, et que souvent les lettres se perdent par cette route, je vais vous répéter ce que je disais à Mme B[acciochi].

Il est impossible d'avoir été mieux traité que je ne l'ai été sur tout mon passage en Italie. Depuis le général Murat, qui m'a comblé de politesses, jusqu'au Pape, qui m'a reçu comme *son fils*, je n'ai reçu que des marques d'estime et de bienveillance. Mon ouvrage est entre les mains de tout le monde. Il est traduit, et les cardinaux de Rome, bien moins scrupuleux que nos docteurs de Sorbonne, trouvent que c'est un chef-d'œuvre d'*orthodoxie*. J'aurai toutes les bulles que je voudrai pour les nouvelles éditions. Lorsque j'ai été présenté au Pape, Sa Sainteté est venue au devant de moi, m'a pris par la main, m'a fait m'asseoir à ses côtés, et m'a dit les choses les plus flatteuses et les plus obligeantes sur mon livre, jusqu'à me citer la page et le volume où Elle en était. J'ai marqué à Mme B[acciochi] qu'on ne pouvait voir un pontife plus saint, et un prince plus respectable. Il est adoré dans ce pays, et il le mérite : il est sincèrement attaché à la personne du Consul, dont il ne parle qu'avec admiration.

Au reste, je suis très au fait maintenant de ma besogne, qui n'est rien du tout. La société est fort nombreuse ici; les femmes y sont très belles, et personne ne trouve mauvais qu'on en soit très occupé : le Sacré Collège est très indulgent sur cet article. Je n'ai qu'à me

louer de M. Cacault et de M. Artaud, secrétaire de légation, qui m'ont comblé de politesses. Quant à Rome, je travaille déjà sérieusement (1); je cours les ruines, je recueille de vieilles inscriptions, etc. Je me propose de remonter le Tibre cet automne, jusqu'à sa source, voyage qui n'a pas encore été fait; il y a bien quelques dangers, mais je ne les compte pas. Je vous invite bien, mon cher ami, à venir voir ce pays des muses; cela est absolument nécessaire à votre poème. Six mois vous suffiront pour tout voir en *poète*. Mais il faut convenir qu'il y a un grand inconvénient dans ce pays; la peste y règne presque à présent. On ne voit dans cette saison que les *officiers funèbres* dont parle Horace : *Dum ficus prima, calorque designatorem decorat*, etc. Attendez donc une autre saison, et laissez des gens inutiles et des solitaires comme moi s'exposer : je ne tiens à rien au monde; si la fièvre m'emporte, personne ne pleurera.

Adieu, mon très cher ami, je vous embrasse du fond de mon cœur. Mille tendres compliments à M^me^ de Fontanes, à M. de Vitry, à Guénau (qui ne m'a pas répondu), enfin à tous nos amis. Communiquez cette lettre à notre protectrice dont la santé, j'espère, continue à s'améliorer à mesure que le *mal de neuf mois* augmente.

Le cardinal est bien, très bien. Nous sommes occupés à recevoir tout Rome. C'est ennuyeux à en mourir.

Mille choses à M^me^ de Montardy (2).

(*Suscription*) A Monsieur de Fontanes
membre du Corps législatif,
rue des Petits-Augustins, hôtel de La Rochefoucault,
(France). à Paris.

(1) Au poème des *Martyrs*.

(2) Bibl. de Genève. — Original autogr. — Timbre : BUREAU FRANÇAIS, ROME. — Timbre postal : 3 thermidor an XI. — A côté de la suscription l'adresse suivante a été ajoutée d'une autre main : « M. Devergie, à Lieuvillers, par Saint-Just-en-Chaussée. Département de l'Oise. »

La lettre a beau se terminer sur un compliment à l'adresse du cardinal. Outre que cette déclaration même est un indice de rapports présumés difficiles, elle n'atténue en rien l'amertume des réflexions qui précèdent : « Je ne tiens à rien ; si la fièvre m'emporte, personne ne pleurera » ; et le tout dernier mot : « c'est ennuyeux à mourir », les rappelle plutôt, les confirme et les aggrave.

Est-ce donc à Fontanes qu'il parle ainsi ? Et cette aimable Mme de Beaumont, qui ne vit que de son souvenir et n'aspire qu'au moment de le rejoindre, est-ce qu'il doute de son amitié? Ou même l'aurait-il oubliée? Ni l'un ni l'autre.

Demain, il lui rendra pleine justice, en la priant d'intervenir, pour l'aider à réparer « une sottise ». Avant l'arrivée du cardinal Fesch, il avait commis l'erreur diplomatique de faire visite à l'ex-roi de Sardaigne (le souverain dépossédé que représentait à Saint-Pétersbourg le comte J. de Maistre).

Mme de Beaumont s'empresse de mettre M. de Fontanes dans la confidence de cette fausse manœuvre et le supplie d'en conjurer les suites.

Elle est bien touchante cette lettre, écrite en faveur du secrétaire, par la noble fille du dernier ministre des affaires étrangères de Louis XVI, le courageux et infortuné M. de Montmorin :

M. de Chateaubriand, qui ne veut point accabler M. de Fontanes de ses lettres, me charge de causer avec lui d'une sottise qu'ils viennent de faire, et de le prier de les aider à la réparer. Cette sottise consiste à avoir été faire une visite au pauvre roi de Sardaigne; il ajoute : « *Je suis tombé avec le cardinal, de sorte que le mal, qui après tout n'est pas un mal, est bien peu de chose.* » Je ne sais pas si on en jugera ainsi. Je suis bien fâchée de partir sans avoir pu causer avec M. de Fontanes. J'espère cependant que cette

légèreté ne sera pas prise trop sérieusement ; cependant je ne suis pas tranquille. M. de Chateaubriand a écrit à MM. de Talleyrand et Hauterive sur cette affaire. Comment l'auront-ils prise !

Je demande pardon à M. de Fontanes : je suis tellement excédée de fatigue que je ne puis relire ce griffonnage, et qu'à peine j'ai la force de lui renouveler l'assurance de mes sentiments et de lui dire combien le souvenir des moments que j'ai passés avec lui me sera toujours cher (1).

MONTMORIN-BEAUMONT.

(*Suscription*) [Mons]ieur de Fontanes,
rue [des Pe]tits Augustins, la porte
près des bains.

La lettre de Chateaubriand au ministre des relations extérieures a été publiée dans les *Débuts diplomatiques*. Elle est du 23 messidor an XI. Je la reproduis :

[12 juillet 1803.]

CITOYEN MINISTRE,

M. le cardinal Fesch présente ce soir ses lettres de créance au Pape. Avant que notre mission fût officiellement reconnue à Rome, je me suis empressé de voir ici toutes les personnes qu'il était honorable de voir. J'ai été présenté, comme simple particulier et homme de lettres, au roi et à la reine de Sardaigne. Leurs Majestés ne m'ont entretenu que d'objets d'art et de littérature.

J'ai l'honneur de vous saluer respectueusement.

Fontanes n'eut pas grand'peine à sauver la situation. Mais ce billet, tracé d'une main que l'inquiétude autant que l'épui-

(1) Bibl. de Genève. — Original autogr. La suscription est en partie déchirée.

sement rendait tremblante, et que la mort allait sitôt glacer, il le réunit aux lettres de Chateaubriand, et le conserva comme un de ses plus précieux souvenirs.

L'affaire à peu près étouffée, la situation n'était pas changée. Elle restait, ce qu'elle fut dès l'origine, gênée et fausse, vis-à-vis du cardinal, pleine d'humiliations et d'entraves pour le secrétaire. Tranchons le mot, puisque les deux historiens opposés nous ont révélé le fond des choses : elle était intolérable pour Chateaubriand.

« On ne l'initiait à aucun mystère diplomatique : c'était comme s'il eût été expéditionnaire dans une préfecture. Après ses longues promenades et fréquentations du Tibre, il ne rencontrait en rentrant que les parcimonieuses tracasseries du cardinal. »

En résumant ainsi l'histoire du secrétaire, les *Mémoires* n'exagèrent point. Ce langage est conforme à celui de M. Artaud, et même, si l'on veut lire entre les lignes, à la pensée de l'historien du cardinal Fesch.

Au surplus, voici les plaintes que l'ambassadeur formulait contre Chateaubriand.

Sous la date du 10 août, il mandait au Premier Consul :

« J'avais fait rétablir l'ancienne étiquette pontificale. Mais M. de Chateaubriand est parvenu à l'enfreindre de nouveau et a conduit au Saint-Père cinq Français non présentés à l'ambassadeur. » Le cardinal ajoutait qu'à cette occasion, l'ambitieux secrétaire avait dit au ministre du Pape que le Consul, en le choisissant pour cette légation, voulait l'utiliser; qu'il avait en conséquence des commissions particulières, des attributions séparées de celles de l'ambassadeur, et que même, l'organisation nouvelle des secrétaires des légations françaises leur donnait droit de traiter séparément avec les souverains vers lequels ils étaient envoyés. Il assurait

enfin que « le secrétaire du Pape lui avait confié d'autres propos extravagants de cet incommode subordonné ». Et il résumait toute sa plainte par un jugement ainsi conçu : « Chateaubriand est venu à Rome, persuadé d'être précédé par la réputation de son ouvrage; mais ici il n'y a que des docteurs en théologie, qui y ont vu des hérésies formelles. Il croyait devenir le réorganisateur de la religion en France et entamer des négociations entre la clique de certains religionnaires et le Saint Siège; il dit, avec les prêtres, qu'il veut les entrées libres chez le Pape, ou qu'il s'en ira. Je saurai le surveiller, et déjouer ses intrigues, s'il en formait (1). »

L'ennui dévorait Chateaubriand, l'ennui de naissance, exaspéré par mille coups d'épingle.

Son cœur se gonflait de tristesse, et chaque jour ajoutait à la révolte que lui causaient les petitesses dont il était la victime.

C'est alors qu'il écrivit à Joubert : « Le chagrin est mon élément : je ne me retrouve que quand je suis malheureux. »

A ce compte, et dans le sens ironique du poète, il pouvait se dire « content ». Il ajoutera bientôt en propres termes : « Mon sort est rempli. »

Le temps lui durait de ne pouvoir se dégonfler à l'aise dans le cœur de Fontanes. L'occasion se présente « enfin » :

Rome, 28 thermidor an XI [16 août 1803].

Je trouve enfin une occasion, mon cher ami, de vous parler à cœur ouvert. M. Gabet, qui vous remettra cette lettre et le paquet pour notre protectrice, est un galant homme, auquel j'ai eu le bonheur

(1) Pièces extraites de l'ancienne Secrétairerie d'État, par Villemain. — Par la « clique de certains religionnairee », le cardinal Fesch entend les évêques non démissionnaires. Ce mot, sous cette plume, est révoltant.

d'être utile ici. Il vous parlera à fond de ma position, et vous en trouverez un long détail dans le mémoire et dans la lettre que j'adresse à M^me^ B[acciochi]. Ainsi je ne vous répéterai pas mes jérémiades. Mais il faut absolument, mon cher ami, que vous songiez à me laisser à Rome le moins de temps possible. Notre *ennemi de Paris* a établi ici, par le canal du sot dont j'approche, un système de persécution intolérable. J'ai à lutter contre tous les genres de dégoûts, et vingt fois j'ai été prêt à me camper dans la diligence pour retourner à Paris. L'envie que cet homme (l'ambassadeur) me porte et un petit amour-propre révolté sont les ressorts que l'on met en jeu pour me perdre. Le secrétaire d'État *Consalvi* est entré dans la cabale. Son plus grand désir est de m'écarter à cause de l'autorité que j'emporte malgré eux avec moi, et afin de dominer entièrement notre imbécile. Je crois bien que celui-ci finira par fatiguer Talleyrand de ses dépêches et de ses bêtises; mais son *sang* le rend bien puissant; et plus je m'attirerai l'estime et l'amitié du monde, plus j'irrite ses petites passions. D'une autre part la religion va au diable. Vous n'avez pas l'idée du scandale des mœurs et de l'incrédulité de ce pays : cardinaux, prélats, moines, c'est à qui sera le plus débauché, le plus insouciant sur la *grande affaire*. Ils vivent comme s'ils ne voyaient pas s'avancer sur eux la révolution qui va les engloutir et que nous essayons vainement de retarder. On va faire faire au Pape deux infamies (1). On va lui faire donner un bref pour reconnaître la validité de tout ce qu'ont fait les prêtres constitutionnels dans l'administration des sacrements et lancer une excommunication contre les évêques non *démissionnaires*. Mon cher ami, grâce à

(1) « Indulgence pour l'humeur d'un grand esprit, encore neuf aux affaires : mais il est impossible de ne pas relever ici son injustice et son erreur. Les deux infamies qu'il dénonce étaient deux dispositions sensées et nécessaires. L'Église romaine pouvait-elle, sans manquer à sa prudence et à ses traditions, ne pas valider l'effet des sacrements conférés par des prêtres dont elle avait d'ailleurs blâmé l'adhésion à une loi civile qu'elle n'approuvait pas? Pouvait-elle, par exemple, déclarer illicites et non avenus tous les mariages consacrés par les prêtres constitutionnels? Cela n'aurait-il pas été le plus grand trouble

Dieu, je trouverai partout du pain ; mais je ne veux pas manger celui de l'iniquité. Je me repentirai toute ma vie d'être entré dans cette bagarre ; j'ai taché une vie qui était pure. Voilà où m'ont conduit des chagrins domestiques. La crainte de me réunir à ma femme m'a jeté une seconde fois hors de ma patrie. Les plus courtes sottises sont les meilleures ; je compte sur votre amitié pour me tirer de ce bourbier. Je vous dirai plus : à présent que j'y suis, je vois même que la place de secrétaire d'ambassade est une place trop inférieure pour moi : permettez cette franchise à l'amitié. Rien ne m'excuserait d'être ici, si je n'étais auprès du *Pape* et de l'*oncle du Consul*. Tous mes *confrères* les secrétaires ici sont des jeunes gens sans nom et sans autorité, des hommes qui *commencent*, et moi je dois finir. Adrien Lezai a été bien servi ; il a obtenu du premier coup une ambassade. Je suis donc résolu à interrompre tout à coup cette carrière commencée sous de tristes auspices, à passer en Grèce et à revenir m'ensevelir ensuite dans quelque grenier de Paris, avec mes souvenirs et mes ennuis. Je vous laisse cependant encore un an, mon cher ami, à voir ce que vous pouvez faire de moi ; mais comptez qu'au bout de ce temps je suis inexorable et que je jette là le harnois.

Ne manquez pas de m'écrire ; j'ai besoin de recevoir de vos nouvelles. Je sais ici beaucoup de choses, et vous pouvez aussi m'apprendre des secrets que je ne dois pas ignorer. J'ai un assez grand crédit ici dans tout ce qui n'est pas directement le parti ministériel. Je sais *tout* ; tout m'est rapporté fidèlement, parce que je suis le seul point d'appui des honnêtes gens. Comme réputation, je n'ai rien à désirer. Le Pape m'aime, mais il n'ose se rapprocher

des consciences et le plus fâcheux scandale? Et quant aux évêques non démissionnaires, malgré l'invitation du Pape, et depuis même le Concordat, quelque respectable que fût le motif de leur résistance, n'est-il pas évident que le Pontife, qui, pour un si grand intérêt religieux, avait autorisé une réduction si marquée et une division toute nouvelle des sièges épiscopaux, ne pouvait souffrir et laisser sans blâme la protestation permanente des anciens titulaires? » (Villemain.)

de moi. Adieu, veillez à mes intérêts littéraires, au *Mercure*; ce sera peut-être là un jour ma seule ressource. Mille choses à Mme de Fontanes, à M. de Vitry, à tous nos amis. Réponse, réponse, la poste est *sûre*.

Il est possible que vous ayez vu le secrétaire Artaud avant d'avoir reçu cette lettre et le mémoire; alors je crains que vous ne compreniez rien à ce que je vous [ai] dit dans la lettre que vous remettra Artaud (1).

(*Suscription*) A M. de Fontanes, législateur, etc.

Cette fois, la confidence est complète. Tout y a passé: plaintes trop justifiées du secrétaire, exagérations manifestes du néophyte, injustice flagrante de l'émigré, confession de l'enfant du siècle. Voilà le vrai, l'intime Chateaubriand *intus et in cute*. Nullement, hélas ! le Chateaubriand de la légende pieuse qui se perpétue parmi les bonnes âmes. Point du tout le Père de l'Église, ajoutant à son apologie le commentaire de ses paroles et de ses actes; mais un composé de René et d'Eudore. René à demi converti, et que sa fièvre reprend par accès. Eudore avant le martyre, et se complaisant au récit de ses erreurs. Il est vrai, rachetant de très grands défauts par de très grandes qualités : homme d'humeur et homme d'honneur; chrétien médiocre et croyant sincère; génie merveilleux, et qui faisait saillir les défauts comme les qualités, les poétisait à l'envi et les dorait de prestigieux rayons.

Toujours est-il que Chateaubriand parle à cœur ouvert dans cette correspondance. Grâce à elle, nos regards plongent au fond de ce cœur mobile et orageux.

D'ailleurs, quand il présente la place de secrétaire comme inférieure à ses talents, il a mille fois raison.

(1) Bibl. de Genève. — Original autog.

En même temps que cette lettre, Fontanes avait reçu le mémoire annoncé.

Parvenu à cet épisode, le plus important de son étude (*les Débuts diplomatiques de Chateaubriand*), M. Frémy pose en fait que le secrétaire adressa au Premier Consul la note secrète qu'on va lire. Cela posé, il se croit le droit de conclure ainsi : « Chateaubriand perd complètement la tête ; il se laisse aller à un acte tout à fait indigne de lui... »

Dans la réalité, la note n'était point adressée au Premier Consul ; elle ne lui était qu'éventuellement destinée.

Voyons cela d'un peu près.

Fontanes devait lire et juger en premier :

« M. Gabet vous parlera de ma position et vous en trouverez un long détail dans le mémoire et dans la lettre que j'adresse à M^me^ Bacciochi. Aussi je ne vous répéterai pas mes jérémiades. »

Après avoir lu, Fontanes devait remettre le mémoire à la sœur du Premier Consul, — non sans l'avoir prévenue favorablement, Chateaubriand l'espérait bien.

A son tour, la toute puissante et toute dévouée protectrice verrait s'il était à propos d'en saisir son frère ; et pour cela, elle choisirait l'heure propice. Parfaitement initiée aux habitudes du maître, elle sait qu'il désire, en toute affaire, contrôler les rapports officiels à l'aide de rapports secrets, échappant aux ministres.

Le peu de ménagement gardé dans le mémoire vis-à-vis de l'oncle Fesch n'était pas de nature à la faire hésiter. Ni la nièce ni le neveu ne tenaient en si haute estime M. l'ambassadeur.

Le mot de Chateaubriand à Fontanes, et de Fontanes à Guéneau de Mussy (lettre du 5 octobre 1803) : « *L'ambassadeur est un sot* », que de fois il s'était retrouvé sur les lèvres du frère et de la sœur !

« Quel cas sa propre famille faisait-elle de lui ? »

La question, sans réponse, des *Mémoires d'Outre-Tombe*, semblerait un trait de clémente discrétion, si l'on ne connaissait les surabondantes indiscrétions de la chronique. La question suffisait à la vengeance de l'ancien secrétaire, tant la mésestime familiale était avérée!

Une preuve que Chateaubriand n'avait point perdu la tête :

La place indépendante qu'il demandait dans le mémoire, Bonaparte la créera pour lui dans les Alpes, une place de ministre. Bien mieux : M^me^ Bacciochi, répondant au passage relatif à Adrien de Lezai, lui fera mander par Fontanes qu'il peut compter sur la première ambassade disponible.

La preuve est bonne. J'en vais produire une meilleure.

L'auteur des *Débuts diplomatiques* se trompe d'incident et de date quand il ajoute : « Fontanes court chez Bonaparte ; l'aspect du maître le fait trembler... ses lèvres minces contractées trahissent le plus violent ressentiment... Chateaubriand était bel et bien sous le coup d'un mandat d'arrêt, le 7 octobre (1). »

Or, je lis dans la propre réponse de Fontanes, sous la date du 3 octobre : « Le maître a lu votre mémoire ; il le trouve

(1) M. Ed. Frémy a publié, dans les *Débuts diplomatiques*, une lettre de Portalis au « citoien Premier Consul », datée du 6 octobre 1803. Cette lettre ne laisse guère supposer que le lendemain, 7 octobre, Chateaubriand fût sous le coup d'un mandat d'arrêt : « Vous connaissés les reproches que l'on faisoit au premier secrétaire de la légation françoise à Rome. On accusoit, entre autres choses, cet agent de se mesler un peu trop de théologie. J'en ai écrit à M. le cardinal Fesch ; il me répond « qu'il a réduit M. de Cha- » teaubriant à l'expédition des passe-ports, des affaires contentieuses des » citoiens par-devant les tribunaux et de la rédaction des réclamations sur » les armements en course et sur les prises ». « Je me suis réservé, continue » le cardinal, toutes les affaires à traiter avec la cour de Rome. Il y a trop

bien rédigé; mais il n'en accepte pas toutes les observations. Je vois pourtant que cette lettre a produit bon effet. »

Mais pourquoi découper une phrase dans une pièce qui est tout entière du plus haut intérêt?

D'abord le mémoire :

Je ne l'ai rencontré que dans le livre de Villemain, trop souvent écourté par l'analyse, et commenté par manière de compensation. C'était le genre de l'éminent et spirituel historien. Il ne pouvait s'empêcher d'entrer en conversation et en discussion avec son auteur.

En rappelant l'ancienne légation et en envoyant la nouvelle, le Premier Consul semble avoir en vue *quelque grand dessein prochain ou éloigné* [le sacre] (1).

Pour seconder les vues du chef de la France et pour être en même temps en rapport avec le caractère romain, la légation devait se montrer avec éclat.

Elle devait occuper sur-le-champ le premier rang, qui lui appartient. Rome a été jadis le centre de la politique européenne; et, malgré son état apparent d'abaissement, Rome peut encore devenir le foyer des grandes conceptions et des mouvements politiques.

Un cardinal ambassadeur qui appartient par les liens du sang

» de théologiens dans cette capitale, et je ne souffrirai pas que ceux de ma » maison leur donnassent des matières à les exercer. La cour de Rome » n'écoute que moi seul, et conséquemment, personne ne sçauroit être dan- » gereux. Sa Sainteté et son secrétaire d'État sont de bonne foi avec moi. » Ils ne se prêtent pas volontiers à écouter tous les docteurs qui voudroient » les entretenir des affaires gallicanes : vous pouvés donc être tranquille. »

» Salut avec respect. » PORTALIS. »

(1) Je pense que Villemain se trompe quand il écrit : « Le secrétaire de légation, *évidemment*, ne connut rien, ne soupçonna rien de la grande affaire qui se suivait auprès du Pape. »

au chef puissant d'un empire, un cardinal qui peut aspirer lui-même à une dignité souveraine, et qui, dans un ordre de choses nouveau, succède au cardinal de l'ancien régime [Bernis], qui avait laissé à Rome un long souvenir de sa magnificence, *doit surtout faire consister sa politique dans la grandeur des manières et la splendeur de la vie*. Sans cela, il y aura comparaison défavorable, intrigues dans le Sacré Collège, dégoût et mépris chez le peuple.

Si pourtant, avec de bien plus grands moyens, on mène une vie plus obscure même que celle d'un ministre laïque [Cacault] que l'on a remplacé à Rome; si on resserre et la table, et le domestique, et les équipages; si, par des discours imprudents, on s'expose aux propos des valets, ou à la risée publique, on perd tout, on paralyse tout.

Piquante rencontre. Le cardinal Fesch avait élevé des plaintes analogues le 23 mars 1801.

M^me^ Bonaparte écrivait à son fils Lucien, le 2 germinal an IX, et la lettre portait en *post-scriptum*, signé Fesch :

« Je désire bien votre retour; je pourrai alors partir de Paris sans le chagrin de laisser ma sœur sans personne qui lui donne des soins particuliers. Berthier a donné hier une belle fête ; mais les ambassadeurs trouvent bien étrange qu'un gouvernement si puissant ait si peu de représentation. Ils sont obligés d'aller passer leurs soirées chez les banquiers ou chez les ci-devant, qui sont les ennemis du gouvernement. Pas un ministre ne reçoit. Le public s'aperçoit bien du vide que vous faites. Pas un feu d'artifice pour égayer le peuple; aussi point d'élan, point de joie (1)... »

La note secrète ajoutait que l'administration du cardinal Consalvi empiétait chaque jour sur les privilèges de la France; que, loin de réprimer cet abus, on l'autorisait; que cela excite des réclamations et fomente des haines, et qu'il

(1) Catalogues Charavay.

n'est pas d'une très saine politique à un ambassadeur de se jeter aveuglément dans les bras du ministre de la puissance étrangère auprès de laquelle cet ambassadeur est placé.

« Le secrétaire d'État de Rome est homme d'esprit et d'adresse. Il a découvert aisément le côté faible du ministre de France; et, en ayant l'air de tout céder à la légation, c'est lui en effet qui la dirige. On n'écoute, on ne voit que lui. On n'a formé aucune autre liaison ni avec les cardinaux, ni avec le corps diplomatique; on s'éloigne même du secrétaire de légation, qui cependant devrait être le conseil naturel et l'ami de l'ambassadeur. On embarrasse l'esprit du ministre d'une foule de conspirations imaginaires, pour lui cacher les grandes intrigues; et, tandis qu'on le berce de l'existence de partis qui n'existent pas, il ignore les véritables partis qui divisent Rome.

» Il y a deux partis à Rome : le parti du secrétaire d'État, qui domine à présent, et qui dispose de tout. Le Pape est un homme de paix et de vertu, mais qui n'a aucune connaissance des hommes et qui se laisse absolument conduire. Le parti du secrétaire d'État est peu nombreux. Il se compose du cardinal *Carandini*, oncle du cardinal Consalvi, et homme d'intrigues; du cardinal Crivelli, esprit ambitieux et qu'on pourrait avoir; du cardinal Ruffo, grand ennemi des Français, homme entreprenant, ne méritant pas la réputation dont il jouit; *économiste*, et se battant pour l'ancien ordre de choses; sans religion, et soulevant les peuples avec la croix; peu à craindre pendant la paix, dangereux dans les moments de trouble; du cardinal *Rovarello*, d'un caractère dur et faux, esprit détesté, mais assez redoutable; du cardinal *Joseph* Doria, mannequin qui prête à son parti l'autorité de son beau nom.

» La faible réputation dont jouit le secrétaire de légation est un perpétuel sujet d'ombrage pour l'ambassadeur. Le cardinal Consalvi a profité de cette faiblesse pour ôter au secrétaire de légation ses entrées chez le Pape. La raison de cette insulte est la crainte que les rapports directs du secrétaire de légation avec Sa Sainteté ne le

missent à même de découvrir bien des manœuvres secrètes. » Tout se terminait par le procédé de l'ambassadeur qui cherche, en toute occasion, à exclure le secrétaire de légation, ne lui communique jamais les dépêches et ne lui laisse que la signature des passe-ports. Puis, pour conclusion, il était dit que : « le secrétaire de légation, jaloux de répondre à la confiance que le Premier Consul lui a montrée, en le plaçant à Rome, supporterait un an, s'il le faut, les dégoûts dont il est abreuvé; mais qu'il supplie le Premier Consul de lui accorder ensuite une place, qui ne fût que dans la dépendance du ministre des relations extérieures, ou de le rendre à la liberté, afin qu'il aille achever ses études et ses voyages dans la Grèce. »

M. Gabet était plus sûr que la poste; mais aussi fut-il beaucoup plus lent. Il dut faire mainte station avant d'arriver à Paris, car la réponse de Fontanes n'est datée que d'octobre.

« Consolez-moi, par votre amitié, de toutes mes peines; elles sont bien grandes », écrivait Chateaubriand à Guéneau de Mussy, le 31 août. Les lettres de ses amis de France lui faisaient du bien. Il trouvait une douceur à ce commerce et il n'en trouvait que là. Quand il se plaint d'être négligé, parce que la réponse à ses lettres tarde trop à venir, cette exigence même témoigne en faveur de ses sentiments.

Il disait, dans la même lettre à Guéneau de Mussy : « Je n'ai point eu de nouvelles du *Corbeau du mont Blanc* depuis mon départ de Paris. Je lui ai écrit *trois fois* et je croyais qu'il m'aimait assez pour me donner au moins quelquefois de ses nouvelles. Je serais bien fâché de m'être trompé. »

En publiant cette lettre, Sainte-Beuve écrit en note : « Le corbeau du mont Blanc, ce doit être Guéneau de Mussy lui-même, à moins que, par distraction, Chateaubriand entende, à cet endroit, un autre que lui. »

Chateaubriand pense à un autre que Guéneau de Mussy,

et point du tout par distraction. Il s'agit de Chênedollé, jadis émigré en Suisse, qui était fort triste, et avait chanté le mont Blanc. Voyez, dans les Œuvres, l'ode intitulée : « le Mont Blanc » ; voyez, dans le *Génie de l'Homme*, livre VI, de beaux vers sur le même sujet.

Et, d'autre part, le 24 août, le secrétaire se plaignait à Chênedollé : « Voici donc *ma troisième lettre* de compte fait, et je n'ai pas encore reçu signe de vie de vous. Je ne vous en fais point de reproches. Vous aurez eu sans doute mieux à faire qu'à m'écrire; et si votre paresse m'afflige, je suis au moins sûr de votre cœur. »

A de telles et si complètes ouvertures, la sincère amitié de Fontanes répondait par de « bons sermons ».

Chateaubriand savait ne pas l'en faire repentir; il l'en remerciait même, et j'oserais presque dire qu'il l'en récompensait, malgré le péril encouru et bravé, par la noblesse et l'intrépide fierté de ses sentiments. Du chef de son ami, si Fontanes avait à souffrir, il n'avait pas à rougir.

Lisons d'abord la lettre de Fontanes, lettre d'homme politique autant que d'ami dévoué. Par ses précautions de langage et ses habiletés diplomatiques, elle tranche avec la fougue absolument confidentielle des lettres venues de Rome. Chateaubriand oubliait, ou peut-être ne savait pas, ce dont Fontanes se souvenait toujours : le secret des correspondances, sous le Consulat, comme plus tard sous l'Empire, était à la merci de la police; et le commerce épistolaire des plus hauts dignitaires n'était pas le moins surveillé; il y avait police et contre-police. Aussi, la lettre de Fontanes peut passer sous les yeux du Premier Consul avant d'arriver au destinataire; elle est conçue de telle façon qu'il n'y aurait nul inconvénient à cela; peut-être même y aurait-il avantage, pour l'un comme pour l'autre correspondant.

Après cette rédaction très étudiée, très politique, sous des airs de hâte extrême, — barbouillages, ordre de pages interverti, — la réponse sans réticences ni précaution du « *gentilhomme breton* » ne sera que plus expressive :

10 vendémiaire an XII [3 octobre 1803].

Fontanes à Chateaubriand.

Cette lettre, mon cher ami, sera moins triste que la première. Je crois qu'avec une circonspection soutenue, vous détruirez les fausses idées qui vous ont nui; mais, de grâce, consultez plus désormais votre intérêt que votre sensibilité. Soyez en garde contre votre cœur et vos habitudes. La franchise d'un ancien gentilhomme breton ne vaut rien au Vatican. Les cardinaux ne ressemblent point au Père *Aubry*. On vous a reproché le *bruit* et l'envie de *paraître*. Eh bien! il vous en coûtera si peu de vous taire, puisque la renommée parle pour vous! *Les hommes qui écrivent*, dit-on, *ceux qui ont obtenu de la réputation littéraire*, sont *tentés de se croire le centre de tout*. Montrez que cette ridicule manie ne vous a jamais atteint. Cette observation qui vient *d'en haut*, a pu être vraie plus d'une fois; mais ni vous ni moi n'avons mérité qu'on nous en fît l'application. Nous savons, avec toute l'Europe, qu'un seul homme peut en être aujourd'hui le centre, le lien et le moteur.

Je n'ai pas besoin de vous représenter que le Pape est plutôt dans ce siècle le *Vice-Consul* que le *Vice-Dieu*. Heureusement le Consul veut ce qui est utile et glorieux. Je me rassure donc et je crains peu les efforts destructeurs de l'anarchie et de l'athéisme réunis. Les hommes religieux trouvent le Consul trop philosophe; les philosophes, au contraire, trop religieux, les républicains, trop monarchiste, les monarchistes, trop républicain; ils ont tous tort, mais leur erreur prouve que le Consul est au plus haut degré l'homme de tous les partis et de toutes les circonstances où la fortune l'a

placé. Trop de piété soulèverait les philosophes, trop de philosophie les chrétiens, trop de monarchie, les républicains, trop de démocratie, toute la France. Je crois fermement, depuis le 18 brumaire, que ce personnage extraordinaire changera et réformera le monde : il sera une grande époque historique. Attachons-nous fortement à la destinée de celui qui mènera toutes les autres. Au reste, ce n'est pas chez moi une affaire de calcul, mais d'instinct et d'admiration. Je sais combien, sur cet article et sur bien d'autres, nos sentiments se rapprochent.

Le ministre (si l'on peut croire à un ministre) n'est pas contre vous (1). Je l'ai vu deux fois cette semaine, et je le quitte dans ce moment. Il jure que tout cela n'aura point de suites fâcheuses, que tout s'appaisera (*sic*) et qu'il n'y aurait ici qu'une faute irréparable, celle du découragement. Gardez-vous bien de vous rebuter. Prouvez qu'avec un grand talent et une belle imagination, il est très facile de vaincre les gens médiocres dans leur petite science. Dissimulez et montrez cet *esprit de suite* dont le cardinal de Richelieu trouvait Corneille incapable. Faites mieux que le grand Corneille en sachant réussir, même dans les petites choses. Il y a longtemps, mon cher ami, qu'une guerre sourde est déclarée entre les puissances littéraires et les puissances politiques. Les sciences exactes n'importunent point : un bon géomètre, un bon chimiste, peut d'ailleurs être un sot; mais les arts de la pensée sont plus redoutables par leur influence. Les hommes d'État caressent quelquefois les grands écrivains, mais ils les aiment peu. Je ne connais qu'Auguste qui ait vraiment aimé les grands poètes et les grands historiens de son temps. Mais Auguste était un homme de goût, un excellent juge comme César. Si vous mettez à part cet exemple, les talents littéraires ont toujours donné de l'ombrage, et même sous Louis XIV, qui les protégeait en les tenant à quelque distance. Voyez comme il punit Racine d'un acte de courage et de patriotisme envers sa condescendance pour M^me^ de Maintenon. N'exila-t-il pas aussi

(1) M. de Talleyrand, ministre des relations extérieures.

l'auteur de *Télémaque* ? Vous qui devez recueillir l'héritage de Fénelon, instruisez-vous à son école. Songez qu'il faut vous faire pardonner l'éclat de votre renommée. Le *maître* a lu votre mémoire. Il le trouve bien rédigé, mais il n'en accepte pas toutes les observations. Je vois pourtant que cette lettre a produit un bon effet (1). Je vous le répète, si on pouvait croire au ministre, je serais absolument rassuré. T[alleyrand] est plus aimable que sûr. C'est l'homme qui sait le mieux plaire, et le moins servir. Je ne lui ai pas la moindre obligation, et il aurait pu et dû m'être utile plus d'une fois, mais je lui trouve tant de grâces que je lui pardonne tout. S'il vous sert (comme il le dit) je vais l'aimer de tout mon cœur. Vous sentez que ce n'est pas le moment de solliciter une gratification. Mais l'occasion favorable pourra revenir; elle ne sera pas négligée. Je n'ai point vu le *cy-devant secrétaire de légation*. Je sais même bien certainement que l'*ex-ambassadeur* [Cacault] ne vous a pas été favorable. Le *camée* annoncé à M^me^ Bon[aparte, Joséphine] n'était pas encore reçu ces jours-ci. Soignez sa bienveillance, tout me persuade que vous lui devez plus d'un remercîment. Elle a de la bonté, de la grâce, et, quoique toute puissante, elle paraît fidèle à ses anciens amis. Sa conduite envers Le... me donne pour son caractère une haute estime. Lucien vient d'acheter le tableau d'*Atala* exposé à l'avant-dernier Salon. C'est lui-même qui me l'a dit; vous en seriez-vous douté ? Veut-il rendre à vos ouvrages la bienveillance qu'il vous a refusée ? Nous le verrons. Adieu, mon cher ami, je vous renouvelle les assurances de la plus tendre et de la plus inviolable amitié.

FONTANES.

L'heure me presse. Je ne puis recopier cette lettre pleine de ratures et de barbouillages. Je me suis aperçu en la finissant que je l'avais commencée par le revers de la page. Pour vous y reconnaître, suivez les numéros.

(1) « Dimanche dernier, on (le maître) m'a paru moins irrité. » (Lettre de Fontanes à Guéneau de Mussy, du 5 octobre 1803.)

27 vendémiaire an XII [20 octobre 1803].

Chateaubriand à Fontanes.

Je reçois vos lettres, mon cher ami. La poste part et je n'ai que le temps de vous dire que je vous remercie mille fois de vos bons sermons qui sont vraiment d'un ami. Je suis fort bien, et j'ai toujours été fort bien avec le cardinal *personnellement*. Mais je suis résolu plus que jamais à quitter tout ce tripotage, et au printemps je m'en irai; je ne demande rien, je ne veux plus rien d'eux. Je ne vous importunerai plus, ni notre protectrice, pour des places, *je n'en veux absolument plus*. J'ai rempli ici mon sort. Les chefs du clergé doivent être et *sont* contents de mes efforts. Dès lors que je ne puis pas faire le bien, je me retire. Je puis encore vous dire que je suis *très aimé* à Rome et qu'il n'en est pas ainsi du cardinal. Si l'ex-ministre [M. Cacault] m'a *dénoncé*, j'en suis fâché pour lui, mais je m'attends à tout dans ce monde, et, grâce à Dieu, à présent que j'ai pris la résolution de ne rien être, je me moque des dénonciateurs et des protecteurs. Allons, mon cher ami, reprenez du courage. Pensez à vous. Oubliez-moi comme *secrétaire*. J'aime et respecte le Consul. S'il me fait mettre au Temple, je le lui pardonnerai de tout mon cœur, parce qu'il est impossible qu'il ne soit pas trompé. S'ils veulent me donner encore un peu plus de *gloire*, qu'ils me persécutent. Le climat d'Italie m'a guéri de tous mes rhumatismes et je [puis] passer à présent quelques mois au [cacho]t (1) sans de grands inconvénients.

Mille tendres amitiés. Vous devez avoir touché, ou être prêt à toucher mon quartier de vendémiaire. Gardez-le chez vous; je tirerai une lettre de change sur vous à un mois de date.

Mille souvenirs à toute votre famille. Je ne suis pas aussi peu

(1) Mot enlevé par le cachet.

habile en *affaires* que *les gens de lettres*. Toutes celles que l'on m'a confiées *ont réussi* (1).

Chateaubriand avait reçu deux lettres de son ami. L'une fort « triste », où Fontanes l'avertissait des menaces proférées par le Premier Consul; c'est à celle-là surtout que le secrétaire vient de répondre. L'autre « moins triste », avec de « bons sermons ».

Entre les deux lettres, Bonaparte avait lu le mémoire, et s'était radouci.

La dernière phrase contient un premier mot de réponse aux sournoises attaques des « buses diplomatiques » contre les gens de lettres : attaques souvent intéressées, aussi contraires à la loyauté qu'à l'histoire. Elles poursuivirent Chateaubriand jusqu'à la tombe et le mordirent au cœur, tantôt honteusement dissimulées, tantôt produites au grand jour.

Lui mort, elles continuent à faire rage, dans les livres écrits par les multiples ennemis de sa foi religieuse, de son génie littéraire, de son action politique, par ceux que la durable supériorité de Chateaubriand offusque et chagrine, enfants ou amis des personnages que les terribles *Mémoires* ont victimés.

Chateaubriand ne cessa de répondre à l'objection, tant qu'il put tenir une plume.

Pour le lecteur de cette correspondance, la meilleure réponse sera, ce me semble, la plus voisine de ce temps d'épreuve, celle qu'il publia sous l'Empire même, après avoir quitté Rome. On la trouvera plus loin, à la date de 1806.

(1) Bibl. de Genève. — Original autogr. [de M. de Chateaubriand]. Timbre : Bureau français. Rome. — Timbre postal : 9 brumaire an XII. Cachet de cire rouge sur lequel on lit · République française.

Dans la lettre suivante, où le moindre mot a son prix, ce sont les lignes consacrées à l'amie mourante qui retiennent l'attention. Si peu que l'on soit familiarisé avec la petite société de la rue Neuve du Luxembourg, on les relit avec émotion, ces lignes, contemporaines des derniers jours de Mme de Beaumont. On les étudie pour y surprendre le vrai sentiment de l'illustre écrivain, sur lequel l'intéressante malade avait cru pouvoir s'appuyer. La confiance de celle-ci ne fut pas trompée. Chateaubriand fut dévoué, aimable, affectueux au delà de toute expression.

En lui, le génie n'excluait pas la bonté. Sa puissante imagination s'alliait à une vive sensibilité. Sans doute, la balance penchait du côté de l'imagination, au point d'avoir donné le change et fait dire, de la sensibilité, qu'elle était nulle ou peu développée.

Lui-même est un peu responsable de l'erreur : il s'est calomnié comme à plaisir dans ses *Mémoires*, sur le chapitre du cœur; il n'a cessé de poser, sa vie durant, pour une sorte d'impassibilité sombre. « Je n'ai jamais pleuré que d'admiration », disait-il. Sainte-Beuve a fort abusé de ce mot, lequel n'est manifestement qu'une boutade.

C'est la première fois, dans cette correspondance, que Chateaubriand parle à Fontanes de leur amie commune. Rien, quand le voyage d'Italie fut décidé. Rien, quand Mme de Beaumont quitta le Mont-Dore et la France. Rien, quand il vint la recevoir à Florence, des mains de Louis Bertin, et la conduire à Rome, appuyée sur son bras. — Entre sa détention au Temple et l'exil en Italie, Bertin avait publié dans son *Journal des Débats* un article très sympathique sur le *Génie du Christianisme* (6 prairial an X).

A cet ami aussi, Chateaubriand fut fidèle et dévoué à

jamais. Rentré en France, il ne cessera de parler et d'écrire jusqu'à ce qu'il ait obtenu le retrait de la sentence d'exil (1).

Avec Fontanes, l'intime confident, ce silence aurait-il la signification d'une âme qui se ferme? Hypothèse inadmissible.

Le secrétaire d'ambassade ne pouvait l'ignorer : Fontanes et Joubert avaient désapprouvé. Peut-être même Fontanes lui avait-il écrit, au sujet de ce voyage, avec la brusque franchise qui était dans son caractère.

En effet, Chateaubriand a bien l'air de répondre à des reproches plus ou moins directs. Si l'on accepte cette manière de voir, le passage n'en est que plus touchant, car ce ne sont plus des éloges que Chateaubriand se décerne avec une sorte de complaisance naïve; c'est le noble langage d'un ami qui se défend en homme de cœur : la voix est pleine de larmes.

(1) 30 mai 1804. « Écrivez à Fouché [en faveur de Bertin l'aîné]. » — « Mille remercîments de votre lettre à Fouché. » — 18 juin. « Écrivez-moi et écrivez à Fouché. » — 29 juin. « Je ne sais encore si on a fait quelque chose pour notre ami, comme on nous l'a promis. Il est à la campagne et il ne me paraît pas que sa position soit changée. » — 16 juillet. « Vous avez voulu rendre service à mon ami et vous le pouvez plus que moi, puisque Fouché est ministre. Je connais votre générosité, et l'éloignement que vous pouvez ressentir pour moi ne retombera pas sur un malheureux injustement persécuté. » — 23 juillet. « Je vous recommande mon ami. » — 1er août. « Je vous conjure de pousser l'affaire de mon ami. » — 13 août. « N'oubliez pas Fouché. » — 8 septembre 1804. « La pauvre Mme Bertin a la fièvre putride. Je ne sais qui présentera votre lettre. Comment nous tirer de là? » — 15 septembre. « Mme Bertin est un peu mieux. » — 28 octobre. « Nous avons tous besoin de vous ici, moi, mon ami, votre mère. Adieu, écrivez-moi à Villeneuve. » — 9 novembre. « N'oubliez pas mon proscrit. » — 23 novembre. « Tâchez de délivrer mon ami. » — « Je vous écris ce mot chez Bertin et nous parlons de vous. »

Sainte-Beuve a souvent rencontré, au cours de ses « leçons » et *Causeries,* le souvenir de M^me^ de Beaumont; il l'a constamment salué d'une expression de sympathie et d'hommage.

M. Bardoux a fait plus et mieux. La vie de cette noble femme, aussi noble par l'intelligence et par le cœur que par la naissance, et qui joignait aux traditions du XVIII^e^ siècle, faites d'élégance et d'esprit, un je ne sais quoi de plus profond et de plus grave — pressentiment des idées nouvelles, retour aux saines doctrines, poignants souvenirs d'échafaud, — il l'a retracée, du berceau à la tombe, dans tous ses contrastes, avec un art consommé, un art aussi délicat que son objet. A travers les récits palpitants et colorés de l'historien, la vive et spirituelle figure de Pauline de Montmorin se ranime, admirablement expressive. Impossible de se dérober au sentiment que veut inspirer M. Bardoux, et qui l'inspire lui-même.

Les lettres que Joubert écrivit à M^me^ de Beaumont et celles qu'il en reçut justifient l'admiration et la renouvellent. Elles nous offrent, comme en un tableau d'idéal, tout à la fois les agréments variés de l'esprit et les pures délices de la véritable amitié.

On en veut presque à Chateaubriand d'avoir apporté un élément de trouble dans ces doux rapports; d'avoir enlevé à l'influence rassérénante et pieuse de Joubert cette belle âme endolorie; de l'avoir entraînée, dans son orbite, à travers la région des orages, la seule où René se sentît vivre, mais où Pauline allait mourir.

A peine introduit, il relègue au second plan les autres habitués du petit salon, sans excepter le bon Joubert.

Était-ce absolument sa faute? Dans cette petite société, comme dans la société des ambassades, tout conspirait en sa faveur : tristesse native, lointains voyages, pauvreté digne,

beauté virile, noblesse héréditaire, culte exalté de l'honneur, génie extraordinaire. Et comment Mme de Beaumont aurait-elle échappé à l'irrésistible séduction ? Ne voyons-nous pas des hommes comme Fontanes, Joubert, Clausel, Chênedollé, Mussy, Bertin, Ballanche, Bonnevie, s'éprendre à première vue de ce Breton étrange, qu'ils appellent tantôt le Sauvage, et tantôt l'Enchanteur ?

Une magie était attachée à sa personne, et non seulement à ses écrits.

Parmi les pages qu'inspira le souvenir de Mme de Beaumont, les plus belles émanent de Chateaubriand. Cela devait être. Le génie et le cœur y confondent leurs meilleures inspirations. Or, parmi les souvenirs de l'incomparable artiste, en même temps que de l'ami préféré, je n'en sais pas qui vaillent, pour l'observation psychologique, les simples lignes confidentielles que l'on va lire : elles sont l'irrécusable témoignage de l'émotion présente.

Malade lui-même, épuisé par la fièvre, et très averti du danger (son successeur immédiat à l'ambassade devait être emporté par cette fièvre-là), Chateaubriand passait les jours et les nuits auprès de la pauvre agonisante.

Ce noble dévouement dispose à l'indulgence. On fait mieux que pardonner : je dirais qu'on admire; et l'on se remet en mémoire le mot charmant de Joubert : « *On adore ce bon garçon* en le lisant ; et, quant à elle, on sent, si peu qu'on l'ait connue, qu'elle eût donné dix ans de vie pour mourir si paisiblement et pour être ainsi regrettée. Je serais désolé aujourd'hui qu'elle n'eût pas fait ce voyage qui m'a causé tant de tourment. »

Aimable Joubert ! L'homme parfait, ce serait lui, s'il était jamais permis de dire d'un homme qu'il est parfait.

Non certes que l'amitié l'aveuglât. Le 21 octobre, dans une

réponse à Molé, il formulait son jugement sur le secrétaire, et ce jugement était marqué de sévérité. « Sa lettre est devenue, sous cette plume ingénieuse et subtile, le portrait le plus merveilleux, le plus achevé du moral de Chateaubriand à toutes les époques. » C'est Sainte-Beuve qui parle. Nous étudierons bientôt cette pièce, devenue « un événement » biographique et littéraire.

Rome, ce 3 brumaire an XII [26 octobre 1803].

Cette lettre, mon très cher ami, sera un peu plus consolante que celle que je vous écrivis par la dernière poste, en réponse à vos deux bonnes et longues lettres de Paris.

Je suis toujours résolu à demander mon remplacement au printemps prochain. Je n'ai promis que d'être une année; je tiendrai ma parole, à moins qu'on ne me suscite quelque nouvelle persécution. Personne après ce temps-là ne peut trouver mauvais que je quitte une place que je n'ai prise que dans l'espérance d'être utile à la religion et qui ne m'a attiré que d'*inutiles* calomnies. Je ne veux plus rien, du reste; je renonce pour la vie à toute espèce de places, et je me repentirai longtemps d'avoir désiré et accepté celle-ci.

Je suis maintenant au fait de tout ce qui s'est tramé contre moi, et je commence par vous dire que je suis infiniment content du cardinal. Il a agi avec loyauté, et loin de m'accuser, il m'a défendu, à mon insu, auprès du gouvernement; le ministre des cultes doit le savoir, et M. de Talleyrand le saura bientôt. La plus parfaite intelligence règne et régnera maintenant entre le cardinal et moi; il n'a rien à me reprocher et me rend ouvertement et publiquement justice. Et moi je me plais à convenir de la franchise de ses procédés dans les circonstances délicates.

Les accusations viennent de deux sources : 1° du *cardinal secrétaire d'État*. Ses accusations sont parvenues au gouvernement par

le canal de la légation romaine à Paris et vont à *Portalis*. La nature de ces accusations est que je veux *m'emparer du pouvoir*, pour conduire les affaires du clergé. Avez-vous jamais rien entendu de plus absurde ?

Le cardinal Consalvi est ouvertement mon ennemi, parce qu'il a eu peur que je ne fusse un obstacle à son crédit auprès du cardinal; il m'a fait, en conséquence, interdire mes entrées chez le Pape; il m'a calomnié dans une dépêche que l'ambassadeur m'a montrée, etc. (1).

La seconde source d'où naissent les accusations, c'est de l'*ancienne légation,* et les accusations vont à *M. de Talleyrand.* Il s'agit *d'aristocratie* ! Et la visite au roi de Sardaigne (dont on ne parlait plus, et qu'on a ramenée sur le tapis *depuis l'arrivée de Cacault et d'A*[*rtaud*] *à Paris*) sert de prétexte. Il est remarquable que j'ai comblé M. Artaud d'amitiés, que je lui ai donné des lettres de recommandation pour vous et pour Mme Bacciochi, et que j'ai rendu ici des services essentiels à ses amis. Pour remercîment, il me dénonce en arrivant. Il a beaucoup de *petites* connaissances dans les bureaux, et toute la petite race philosophique des commis est ameutée contre moi.

Voilà, mon cher ami, les deux plaies. Vous savez maintenant où appliquer le remède. Les lettres du cardinal vont tout terminer et cet orage se dissipe. J'ai du moins eu cette consolation que j'ai reçu de toutes les parties de la France, et même de l'étranger, les marques du plus vif intérêt. Aussitôt que le bruit absurde que j'étais au Temple se fut répandu dans Paris, vingt personnes ont été solliciter mon élargissement. On m'a écrit de toutes parts pour me proposer des retraites et un asile. Les membres du clergé de France m'ont fait témoigner l'intérêt qu'ils prenaient à ma situation. A Rome, où je suis très aimé, même des jacobins français,

(1) Voir dans les *Débuts diplomatiques de Chateaubriand*, la Note du cardinal Consalvi, traduite de l'italien par M. le comte Édouard Frémy. La réponse du cardinal Fesch se trouve également dans ce travail, riche de documents inédits, puisés aux archives des affaires étrangères.

l'opinion a toute été en ma faveur; enfin, le cardinal lui-même a pris hautement ma défense; cette persécution lui a semblé odieuse. Le cardinal secrétaire d'État est le seul qui ait vu manquer avec chagrin le projet formé de me culbuter.

Vous me dites de me défier des sociétés dont je me crois *le plus sûr*, et des *Italiennes*. Je vois qu'on vous a fait mille contes ridicules. Je ne vois absolument *personne* et surtout point d'*Italiennes*.

Notre amie de la rue Neuve du Luxembourg *est ici mourante*, presque abandonnée des médecins, et je passe mes nuits et mes jours en larmes au chevet de son lit; si je la perds, attendez-vous à me voir quitter Rome sur-le-champ. Le cardinal et toute la ville se sont conduits admirablement pour cette femme si intéressante et si malheureuse, et je vous assure que l'attachement que je lui témoigne, bien loin de me nuire, m'a fait généralement estimer. Je suis dans un pays où rarement des amis mourants sont environnés de leurs amis, et cela semble une espèce de phénomène. Sa Sainteté elle-même a plusieurs fois fait demander des nouvelles de M^me^ de B[eaumont].

Tranquillisez-vous donc, mon cher ami. Cette affaire est terminée, et quant à l'avenir, j'y renonce absolument. Ainsi vous n'aurez plus, ainsi que notre bonne protectrice, à me défendre et à vous occuper de moi. Quelque grenier obscur, dans un coin de Paris, fera parfaitement mon affaire, et pourvu que je vous voie quelquefois, je serai content.

Adieu, mon cher enfant, écrivez-moi quand vous en aurez le temps et quand cela ne vous gênera pas. Mille choses à votre femme, à votre petite, à votre oncle, au cher Guénau, s'il est à Paris. Comptez sur mon fidèle et mon inviolable attachement pour vous.

Je viens de voir dans les *Débats* que M^me^ B[acciochi] est accouchée d'un garçon. Je vais lui écrire. Cette nouvelle m'a fait un plaisir extrême au milieu de tous mes chagrins. Ma santé est très mauvaise depuis quelque temps. J'ai une diarrhée bilieuse qui m'ôte toutes

mes forces et des mouvements de fièvre qui sont assez inquiétants. J'attribue cela aux divers chagrins qui m'ont assailli à la fois (1).

M. Artaud allait dans les salons et dans les bureaux semant des propos hostiles au secrétaire. Ce fut d'abord la visite au roi de Sardaigne. Et puis, de vrais commérages :

— On se montrait fort scandalisé, à Rome, de voir la religion transformée en roman.

— Les docteurs de la Congrégation apostolique réprouvaient, sans balancer, le *Génie du Christianisme*, qu'ils disaient *« hérissé d'hérésies »*.

— La ressource de M. de Chateaubriand, retranché derrière ses succès d'auteur, était de prendre en pitié de pareilles niaiseries.

— Ayant accepté d'être parrain d'une petite fille, il lui donna le nom d'Atala; mais le prêtre refusa net, tandis que, de son côté, M. de Chateaubriand insista. Le secrétaire porta plainte au cardinal Fesch, qui donna raison au prêtre. Alors M. de Chateaubriand : « Il est bien ridicule que ce soit à moi qu'on fasse pareille difficulté; car, entre nous, Votre Éminence doit bien savoir que, d'Atala à toutes les autres saintes, il n'y a pas grande différence. »

Napoléon, à Sainte-Hélène, s'est fort amusé de ces historiettes ; et le narrateur observe qu'elles avaient été recueillies d'un des successeurs de M. de Chateaubriand à la légation (2).

« Il y a et il y aura toujours en lui (Chateaubriand) un fonds d'enfance et d'innocence », écrivait Joubert à Molé, le

(1) Bibl. de Genève. — Orig. autog. sans suscription.

(2) Las Cases.

jour même où Mme de Beaumont s'acheminait péniblement vers Rome.

En appelant sa bienfaitrice auprès de lui, le secrétaire ne voyait que le beau côté du voyage. Au doux climat de l'Italie, et au milieu des enchantements de la Ville Éternelle, refleurirait la jeunesse alanguie de « Pauline »; elle lui devrait une nouvelle et plus heureuse vie.

Eh! n'était-ce pas précisément « l'espoir de sauver Mme de Beaumont », qui l'avait en partie déterminé à accepter ce poste?

Il le déclare dans ses *Mémoires*. Cette déclaration étant de celles qui lui supposent un bon cœur, nous pouvons l'accepter sans réserve. On connaît sa manie : comme le mot « *mauvaise tête et bon cœur* » lui était appliqué, et comme ce mot contrariait ses visées politiques, il en renversait les deux termes, et s'attribuait volontiers bonne tête et presque mauvais cœur; il s'efforçait, par l'attitude que nous savons, de donner créance à la formule ainsi rectifiée ou plutôt falsifiée.

Dans le vrai, avant les rôles et en dehors des poses, c'était essentiellement un « bon garçon », « le meilleur enfant du monde » : ces expressions sont fréquentes sous la plume de Joubert.

Que l'espoir de sauver Mme de Beaumont fût le seul motif de sa détermination, gardons-nous de le prétendre. Mais parce qu'il y en eut d'autres, et très différents, gardons-nous aussi de révoquer en doute la sincérité du motif tiré de l'amitié. Au fond de ce cœur complexe et orageux, plusieurs mobiles ont pu et dû coexister, se mêler Dieu sait en quelles proportions, se croiser en tous sens à la façon des éclairs. Et nous l'avons entendu, dans ses confidences épistolaires, dire à Fontanes avec la pleine et entière sincérité que supposent

leurs rapports : « espérance d'être utile à la Religion », — « chagrins domestiques », — « crainte de se réunir à sa femme », — « place désirée auprès du Pape et de l'oncle du Consul », etc.

Trois, quatre, cinq motifs, objecteront ceux qui suspectent la parole de Chateaubriand. Croient-ils faire de la psychologie et de la morale avec des chiffres ? Et quand même on compterait jusqu'à dix, jusqu'à vingt, ce nombre n'impliquerait pas fausseté. Il prouverait que l'habile écrivain choisit, dans la multiplicité des motifs, tantôt l'un, tantôt l'autre, selon l'opportunité du souvenir évoqué.

En pareil cas, choisir, est-ce mentir ?

Au surplus, chacun reste libre d'assigner la prédominance au désir d'être utile à la religion, ou à la crainte de se réunir à sa femme, ou à l'espoir de sauver son amie et protectrice, ou à la séduction que Rome exerçait sur son génie, ou à l'ambition.

Mais le désir de voir et l'humeur inquiète

l'emporteraient peut-être.

Mieux vaut ne pas diviser, analyser, disséquer, soumettre à l'alambic de pareils secrets.

En de telles questions, la critique s'honore, qui sait pencher au respect, qui sait incliner aux hypothèses favorables, qui sait du moins s'abstenir.

Les historiens qui se sont occupés de Chateaubriand et de M^me^ de Beaumont n'ont vu d'autre mal, au voyage de celle-ci, que d'avoir troublé la douce société au sein de laquelle Pauline se rattachait insensiblement à la vie.

Villemain, là-dessus, ne s'exprime pas autrement que Sainte-Beuve et M. Bardoux. Comme son récit a, sur

les autres, l'avantage d'éclairer, par rapport au gouvernement, la situation de la malade, c'est Villemain que je vais citer :

C'était ce voyage dont M. de Fontanes avait craint l'effet défavorable et que la noble origine de Mme de Beaumont, le respect attaché au malheur de sa famille, sa maladie même et sa fin prochaine rendaient innocent aux yeux de tous. En arrivant à Rome, pour y mourir, Mme de Beaumont avait reçu les marques d'égards empressés de la plus haute société romaine et étrangère. Sa douloureuse langueur lui prescrivait la retraite. Aucune défiance politique ne pouvait s'attacher à la présence de cette jeune femme malade et presque solitaire. Comme beaucoup d'héritiers des anciennes familles proscrites, elle était même considérée avec bienveillance par le gouvernement du Premier Consul.

« *Innocent aux yeux de tous !* »

Diplomates en herbe ou en retrait d'emploi, écrivains et chimistes philosophes, rivaux distancés dans la carrière et dans la gloire, mêlèrent leurs voix dans un concert de calomnies furieuses. Ils prétendirent même que l'auteur du *Génie du Christianisme* allait divorcer. « *Les misérables !* » répondait Chateaubriand, dans un cri de douleur et d'indignation. La cour du Consul fut remplie de ces bruits. Quand s'agita la question du divorce impérial, autrement authentique celui-là, on serait curieux de savoir quelle fut l'attitude des hommes scrupuleux qui avaient crié au scandale en 1803.

Très affecté de ces attaques, Fontanes laissait échapper, dans une lettre intime, cette parole de blâme : « Pour comble de ridicule, Mme de Beaumont est en Italie et se rend à Rome. Je suis désolé. Le *maître* s'est plaint hautement de ce choix. Je défends le mieux qu'il m'est possible mon ami. »

Observateur plus pénétrant, nature plus délicate, Joubert

blâmait avec réserve, dans une lettre, également intime, où son bon esprit et son noble cœur n'enlevaient rien à la perspicacité de son jugement : « Il y a, dans le fond de ce cœur, une sorte de bonté et de pureté qui ne permettra jamais à ce pauvre garçon, j'en ai bien peur, de connaître et de condamner les sottises qu'il aura faites... » — « Il me paraît inévitable qu'un tel homme fasse des étourderies; il ne me paraît pas possible qu'il fasse des fautes graves. »

Et cependant, qui donc aimait Mme de Beaumont autant que Joubert ? En voyant l'écriture tremblée des lettres qu'elle lui adressait d'Italie, il ne pouvait retenir ses larmes.

Molé croyait à la disgrâce; il « *approuvait le malheur* » de Chateaubriand.

Ce qu'il faut penser de l'amitié de Molé pour Chateaubriand, l'occasion viendra de le dire; et déjà je puis affirmer qu'elle fut de cette espèce particulière que les Latins appelaient très ennemie : *amicitia inimicissima.*

L'inspirateur de Sainte-Beuve, en ses pires insinuations, c'est lui, Molé.

Rome, ce 8 novembre 1803.

Chateaubriand à Fontanes.

Vous verrez, mon cher ami, par la copie de la relation que je vous envoie, que j'ai perdu une des personnes qui m'attachaient le plus à la vie. Mme de Beaumont est morte à Rome dans mes bras, le 4 du courant, à trois heures et quelques minutes de l'après-midi. Si c'est une consolation pour vous, je puis vous dire que jamais mort ne fut plus belle, plus religieuse, plus courageuse. Votre malheureux ami a du moins fait honorer la mémoire de cette femme si bonne et si aimable pour lui et vous ne sauriez croire à quel point ma

douleur et ma conduite dans cette occasion m'ont fait aimer et respecter ici. Je vous annonce que je vais demander ma démission par le courrier prochain. Le cardinal, qui m'aime maintenant beaucoup et qui se conduit à merveille pour moi, écrira lui-même au Premier Consul et à Talleyrand en ma faveur; de sorte que j'espère sortir de ma place sans offenser le gouvernement. Mais dans tous les cas, ma résolution est prise. Je m'aperçois au reste très bien que la chance a tourné, et que l'on voudrait me retenir. Je puis dire que je sors de cet emploi *irréprochable*, n'ayant rendu que des services et n'ayant pas fait une faute. Il ne fallait donc pas me persécuter sans cause et sans une ombre même de justice. Il s'est élevé une voix populaire en ma faveur et les ennemis se sont un moment retirés; mais le coup est porté. Je ne veux plus rien de ceux que la probité et l'honneur ne désarment point. Je rentre pour toujours dans mon obscurité et ma misère, et jamais je n'importunerai personne de mes plaintes ni de mes demandes.

Je resterai à Rome jusqu'au mois de janvier. Je vous ai dit que j'ai tiré sur vous une lettre de change, datée du vingt octobre et ayant un mois de cours : elle vous sera donc présentée le vingt de novembre. Vous aurez sans doute alors touché mon quartier de vendémiaire, qui est échu; ainsi vous pourrez faire honneur à mon nom. Au reste, je suis dans un grand embarras. J'espérais retirer deux mille écus de mes voitures; mais comme, par une loi du temps des Goths, l'étisie est déclarée à Rome maladie contagieuse et que Mme de Beaumont est montée deux ou trois fois dans mes équipages, personne ne veut les acheter.

Mon amie m'a laissé sa bibliothèque entière par un ancien testament. Elle est morte avec le regret de ne m'avoir pas donné toute sa fortune, mais elle a été surprise par la mort, et vous croyez bien que je n'étais pas homme à songer à la fortune et à troubler les derniers moments d'une amie expirante.

Faites agréer mes résolutions à ma belle protectrice, qui ne sera plus désormais que ma généreuse amie. Tout ce que je demande,

c'est qu'on m'oublie et qu'on ne [me] persécute pas en arrivant à Paris.

Mille choses aimables à Mme de Fontanes, à M. de Vitry, au cher Guénau, s'il est à Paris. Embrassez votre enfant pour moi (1).

Outre la copie qui lui était adressée, Fontanes avait sous les yeux la lettre originale à M. de la Luzerne sur les derniers moments de sa belle-sœur. Il était prié de la remettre au destinataire. La place de cette relation est donc ici; elle fait partie intégrante de notre correspondance. Elle aide surtout à comprendre l'homme qu'était Chateaubriand. Deux jours avant la mort, il s'était cru obligé d'avertir M. de la Luzerne du malheur qui le menaçait : « Vous savez, lui écrivait-il, que depuis longtemps sa santé était languissante. Il ne paraît pas que les eaux l'aient soulagée. Les médecins lui conseillèrent alors, comme dernière ressource, l'air d'Italie. Elle m'écrivit pour m'en prévenir et pour me dire que, ne connaissant personne en Italie, elle préférait se fixer à Rome, où je pourrais lui être de quelque utilité. Je priai un de mes amis, qui se trouvait à Milan, de recevoir madame votre belle-sœur, et de la conduire à Florence, où je me rendrais moi-même. J'eus en effet le bonheur d'arriver quelques heures avant elle dans cette dernière ville. Je connus alors, Monsieur, tout ce que nous avions à craindre. Mme de Beaumont ne pouvait plus ni marcher, ni monter un escalier; cependant elle supporta assez bien la dernière partie du voyage jusqu'à Rome. Je la conduisis au logement que je lui avais préparé; j'assemblai des médecins qui déclarèrent qu'il ne fallait plus

(1) Bibl. de Genève. — Original autogr. [de M. de Chateaubriand] sans suscription [à M. de Fontanes]. Au haut de la première page, à gauche de la date, on lit, de la main de M. de Chateaubriand : « M. de Fontanes. »

espérer la vie de la malade que d'un miracle... Au reste, Monsieur, tout ce qui dépendra de moi, de mes soins, de mes moyens, vous pouvez y compter. Je passe mes jours et mes nuits auprès d'elle, et, quand le temps le permet, je la promène une heure à midi, en voiture. Enfin, tous les secours des hommes et tous ceux de la religion lui seront prodigués. Si les vœux de l'amitié la plus dévouée étaient exaucés, votre chère belle-sœur serait bientôt pleine de vie. »

Rome, ce mardi 8 novembre 1803.

MONSIEUR,

Le dernier billet que je vous ai écrit par la poste de Milan, sous l'enveloppe de Mme de Vintimille, a dû vous apprendre la mort de Mme de Beaumont.

Je vous avais marqué auparavant la crainte trop bien fondée que j'avais de ce triste événement. Cependant les symptômes les plus alarmants semblaient s'éloigner; la diarrhée, qui avait commencé dès Lyon, avait cessé; la malade dormait assez bien, n'avait point de sueurs pendant la nuit, et son pouls n'était pas trop mauvais. Mais la faiblesse, la maigreur et le dégoût de toute nourriture allaient toujours augmentant.

La surveille de sa mort, mercredi 2 novembre, jour des Morts, j'interrogeai son médecin ordinaire, qu'elle aimait beaucoup et qui passe pour un habile homme; il me dit qu'il était tout à fait sans espérance et qu'il croyait que le terme approchait.

Votre belle-sœur le savait, Monsieur, et elle le cachait. Jamais on n'a montré un plus grand courage. Elle aperçut quelques larmes que je cherchais à lui dérober; elle me tendit la main et me dit en souriant : « Vous êtes un enfant; est-ce que vous ne vous y attendiez pas? »

La veille de sa fin, jeudi 3 novembre, elle parut encore plus

tranquille. Elle parla d'arrangements de fortune et me dit, à propos de son testament, que tout était fait, mais que tout était à faire, et qu'elle aurait désiré seulement avoir deux bonnes heures pour s'occuper de cela. Elle parut regretter surtout d'avoir oublié de parler de Mme de Vintimille et de quelques autres personnes de sa société. Elle m'a donné depuis une petite boîte en écaille pour la première; elle avait elle-même reçu cette boîte de M. Joubert. Elle m'a aussi parlé d'un de ses cousins, M. de Sérilly, que j'ai vu chez elle et qu'elle aimait beaucoup; elle se reprochait de ne lui avoir rien laissé.

Le soir de cette journée, le médecin me dit qu'il se croyait obligé d'avertir la malade qu'il était temps de songer à mettre ordre à sa conscience. Je dois avouer, Monsieur, que j'eus un moment de faiblesse. La crainte de précipiter le peu d'instants que notre amie avait encore à vivre par cet appareil de la mort me jeta dans le désespoir. Je suppliai le médecin d'attendre au moins jusqu'au lendemain matin, — il me répondait de la nuit, — et je promis de me charger de ce triste ministère, dans l'espérance de l'adoucir.

Vous pouvez juger, Monsieur, quel fut mon état pendant toute la nuit; la malade ne me permit pas de la passer dans sa chambre. Je demeurai dans l'appartement voisin, tremblant à tous les mouvements et à tous les bruits que j'entendais.

Le vendredi, jour de sa mort, 4 novembre, j'entrai avec le médecin dans sa chambre à huit heures du matin. Elle s'aperçut de mon trouble, et elle me dit : « Pourquoi êtes-vous comme cela? J'ai passé une bonne nuit! » Le médecin me dit alors tout haut qu'il voulait me parler dans la chambre voisine. Je sortis avec lui et rentrai un moment après, la mort dans l'âme. Votre belle-sœur me demanda ce que le médecin m'avait dit; je me jetai au bord de son lit en fondant en larmes, et je lui dis qu'il parlait d'un prêtre. Elle fut quelque temps sans répondre, me regarda fixement, puis me dit d'une voix ferme, comme si elle eût voulu me donner de la force : « Je ne croyais pas que cela eût été tout à fait si prompt. Allons! il faut bien vous dire adieu. Faites mander l'abbé de Bonnevie. »

L'abbé de Bonnevie est grand-vicaire de Lyon, homme d'esprit, éprouvé par les malheurs de la Révolution, pensant très bien en matière religieuse et ayant des manières fort agréables ; il était venu quelquefois causer le soir avec la malade.

L'abbé de Bonnevie se fit donner aussitôt les pouvoirs nécessaires et se rendit chez Mme de Beaumont. Elle lui déclara « qu'elle avait toujours eu dans le cœur un profond sentiment de religion, mais que les malheurs inouïs dont elle avait été frappée pendant la Révolution l'avaient fait douter quelque temps de la justice de la Providence; qu'elle était prête à reconnaître ses erreurs et à se recommander à la miséricorde éternelle; qu'elle espérait toutefois que les maux qu'elle avait soufferts dans ce monde-ci abrégeraient son expiation dans l'autre ». Elle me fit signe de me retirer et resta seule avec son confesseur.

Je le vis revenir une heure après, les larmes aux yeux et disant qu'il n'avait jamais entendu un plus beau langage, ni vu un pareil héroïsme.

On envoya chercher le curé pour administrer les derniers sacrements. Je retournai auprès de notre amie. En m'apercevant, elle me dit : « Eh bien, êtes-vous content de moi ? » Elle s'attendrit ensuite sur ce qu'elle daignait appeler *mes bontés* pour elle.

Ah ! Monsieur, si j'avais pu dans le moment racheter un seul jour de sa vie par le sacrifice de la mienne, avec quelle joie ne l'eussé-je point fait !

Le curé arriva à onze heures, et la chambre fut bientôt remplie de cette foule de curieux et d'indifférents qu'on ne peut empêcher de suivre le prêtre dans ce pays.

Notre amie vit ce formidable appareil sans donner le moindre signe de frayeur. Nous nous mîmes tous à genoux, et la malade reçut à la fois la communion et l'extrême-onction avec beaucoup de sérénité. Après cette scène si consolante pour elle et si triste pour nous, quand tout le monde se fut retiré, elle me fit asseoir sur son lit et me parla pendant une demi-heure de mes affaires et de mes intentions pour l'avenir, avec la plus grande élévation d'esprit et

l'amitié la plus touchante. *Ses derniers conseils ne sortiront jamais de ma mémoire.*

Elle me pria ensuite d'ouvrir la fenêtre, parce qu'elle se sentait oppressée : un rayon de soleil qui vint éclairer son lit sembla encore la réjouir. Elle me rappela alors des projets de retraite à la campagne, dont nous nous étions quelquefois entretenus, et elle se mit à pleurer. Cela ne dura qu'un moment et ce sont les seules larmes que je lui aie vu répandre.

Il était environ midi, et l'on vint me chercher pour donner des ordres. Je fus remplacé par M. Bertin et M. l'abbé de Bonnevie. M. Bertin est cet ami dont je vous ai parlé dans ma première lettre et qui amena votre belle-sœur de Milan à Florence. Il n'a cessé depuis de donner à M^me^ de Beaumont les marques du plus touchant dévouement. Il est vrai qu'on ne peut réunir à plus d'esprit et de lumières un cœur plus noble. Notre malheureuse amie s'y était fort attachée, et elle lui aurait laissé sûrement quelque marque de son souvenir, si la mort ne l'avait enlevée si promptement. Ces deux messieurs restèrent à peu près une heure et demie avec la malade; elle parla peu; elle leur dit seulement qu'elle ne passerait pas la journée et qu'elle avait besoin de repos.

Je revins entre deux et trois heures de l'après-midi. Le médecin était au bord du lit, avec M^me^ Saint-Germain, qui servait notre amie avec un zèle, une persévérance et une affection dignes d'une aussi bonne maîtresse.

La malade demanda plusieurs fois à changer de lit, mais le médecin s'y opposa, dans la crainte qu'elle n'expirât en la transportant. Dans le moment même, M^me^ de Beaumont me dit qu'elle sentait que les convulsions allaient la saisir : et tout à coup, elle rejeta la couverture avec ses deux bras, me tendit une main, serra la mienne avec force; ses yeux s'égarèrent, et sa tête sembla se perdre. Elle appuyait l'autre main sur sa poitrine, en disant : « C'est là, là, là ! »

Elle voulut aussi tenir la main de M^me^ Saint-Germain. Je lui demandai si elle me reconnaissait, elle sourit au milieu de son

égarement et fit un signe de tête. Les convulsions ne durèrent guère plus de dix à douze minutes; après quoi elle ferma les yeux et s'affaissa sur son oreiller; je portai la main à son cœur, il ne battait plus. Je me précipitai hors de la chambre. M. Bertin y courut, en m'en voyant sortir. Le médecin venait de présenter une lumière à la bouche de notre amie. Tout était fini! M^me^ de Beaumont a rendu l'esprit le vendredi 4 novembre, à trois heures et quelques minutes de l'après-midi.

J'avoue, Monsieur, qu'après la mort de M^me^ de Beaumont, il ne m'a fallu rien moins que la force de mon attachement pour remplir des devoirs sacrés, mais bien pénibles. Ordinairement, dans de pareils malheurs, ceux qui pleurent peuvent jouir tranquillement de leurs larmes; d'autres se chargent de veiller aux derniers soins de l'amitié et de la religion. Mais ici, Monsieur, et comme représentant du cardinal-ministre, qui se trouvait absent, et comme le seul ami de votre belle-sœur, j'ai été obligé de présider à tout. Je ne m'en suis pas même rapporté au zèle de mes deux amis, parce que j'ai voulu vous ôter toute inquiétude et répondre personnellement à votre famille de tout ce qui avait été fait. Il m'a donc fallu m'occuper de la profondeur et de la longueur de la fosse, parler au menuisier pour le cercueil, etc.

Je ne crois pas qu'il y ait au monde une position plus amère et plus horrible : si vous saviez ce qu'on entend, et dans quels détails il faut entrer!

J'envoyai chercher deux religieux pour veiller le corps pendant la nuit du vendredi au samedi. Par un hasard singulier, l'un de ces religieux se trouva être un Français, né à Montmorin même, en Auvergne. Je voulus que M^me^ de Beaumont fût enterrée à Saint-Louis des Français, église qui appartenait autrefois à la France et qui est encore aujourd'hui desservie par des prêtres français.

J'allai moi-même choisir le lieu de la sépulture, dans une chapelle où sera placé le monument qu'on doit élever au cardinal Bernis. Je marquai la tombe à l'endroit même où le corps de cet homme célèbre, qui depuis a été transporté en France, avait été déposé.

Mme de Beaumont avait désiré d'être ensevelie dans une pièce d'étoffe que son frère Auguste lui avait envoyée des Indes. Cette étoffe n'était pas ici; on n'en a trouvé qu'un morceau qu'elle portait partout avec elle; on a attaché ce morceau autour de son corps avec une cornaline qui renfermait des cheveux de son père. Je fis convoquer tous les ecclésiastiques français, tant séculiers que réguliers, qui se trouvaient à Rome. La princesse Borghèse prêta le char funèbre de sa famille, qui ne sert qu'aux princes et aux cardinaux. Le cardinal-ministre envoya sa livrée et ses voitures; et samedi 5 novembre, à sept heures du soir, à la lueur des torches et au milieu d'une grande foule, notre amie fut transportée à son dernier asile.

Le dimanche 6 novembre, à dix heures et demie du matin, la messe de l'enterrement fut célébrée. Tous les Français qui sont à Rome s'y rendirent en deuil; les cardinaux seuls, les Éminences Cazelli et de Bayanne ne purent y assister, parce que l'usage ne le permet pas; mais ils m'ont écrit des lettres très honorables pour votre belle-sœur. Je puis vous assurer, Monsieur, que cette triste cérémonie eût été moins *française* à Paris qu'elle ne l'a été à Rome. Cette église de Saint-Louis, qui porte encore dans ses ornements et dans ses voûtes les armes et les inscriptions de notre ancienne patrie; les différentes décorations des personnes qui assistaient au service; les chevaliers de Malte, les évêques, les religieux français de différents ordres; les tombeaux où sont inscrits les noms des plus grandes familles de France, des La Trémouille, des d'Ossat, des Mortemart; cette église enfin, sous la protection d'un grand saint, d'un grand roi et d'un grand homme; tout cela formait une pompe touchante, dont Rome seule pouvait offrir le spectacle!

Cinquante messes furent célébrées à divers autels, et les prières seront continuées pendant neuf jours!

Vous trouverez peut-être, Monsieur, que je me complais un peu trop dans ces tristes détails; mais je vous prie d'observer que M. de Montmorin, Mme de Montmorin, leurs deux fils, et Madame votre épouse, Mme de la Luzerne, ayant pour ainsi dire été privés de

sépulture, j'ai désiré que le dernier rejeton d'une famille illustre et malheureuse trouvât du moins quelque appui dans l'attachement d'un homme obscur, et que l'amitié ne lui manquât pas comme la fortune.

Je dois aussi vous dire, Monsieur, que, si j'ai songé à honorer la mémoire de Mme de Beaumont, je n'ai pas oublié ce que je devais à ses héritiers. Si j'avais suivi l'usage romain pour les sépultures ordinaires, j'aurais eu un long cortège de pénitents noirs et de pénitents blancs, et la dépense se fût élevée à près de quatre cents piastres ou de deux mille francs, au lieu qu'en faisant ce que j'ai fait, notre amie a joui des honneurs funèbres, tels qu'on les rend aux grands de ce pays, et les frais du deuil ne passeront pas vingt-cinq louis.

Enfin, je crois que ces détails religieux plairont à une famille aussi pieuse que la vôtre; mais si, par hasard, quelques membres de cette famille les désapprouvaient, je les supplie d'observer que, quelle que soit notre opinion sur ces matières, la religion des tombeaux est respectable aux yeux de tous les peuples, et que, sans être chrétien, on pourrait approuver des cérémonies chrétiennes, dont le but est d'honorer la mémoire de ceux qu'on a aimés et de nous laisser l'espérance de les retrouver un jour.

J'aurais pu donner des ordres pour arranger ici les affaires de Mme de Beaumont. J'avais tous les pouvoirs civils nécessaires, en l'absence de l'ambassadeur, mais n'ayant pas l'honneur d'être connu de votre famille, et ayant été l'ami de votre belle-sœur, je crus qu'il était plus convenable d'attendre l'arrivée du cardinal. Il arriva le samedi 5 du courant, quelques heures avant la levée du corps. Il nomma sur-le-champ deux commissaires, MM. les abbés Lucotte et Bonnevie, pour prendre connaissance des affaires de Mme de Beaumont. Ils se transportèrent aussitôt à son domicile.....

J'ai maintenant, Monsieur, deux prières à vous faire.

Mme Saint-Germain et son mari me sont attachés, et je les aime, parce qu'ils aimaient votre belle-sœur. Je désire que ces deux bonnes gens restent avec moi : je ne serai pas pour eux un maître fort dur,

et ils seront pour moi de bons et fidèles serviteurs. Je demanderais donc la préférence, en cas que quelque personne de votre famille voulût les garder.

Le second objet regarde un petit monument que je fais élever à notre amie. Si votre famille approuve la conduite que j'ai tenue dans cette circonstance, je la prie, pour toute marque de satisfaction, de me permettre de faire seul les frais de ce monument. Cela me coûtera fort peu de chose et ce sera pour moi une grande consolation. Il y aura deux marbres : un sur la tombe avec un verset de Job, que votre belle-sœur répétait souvent parce qu'il se trouvait dans un petit ouvrage qu'elle aimait et qu'il semblait convenir à ses propres malheurs : *Quare misero data est lux, et vita his qui in amaritudine animæ sunt ?* Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée au misérable, et la vie à ceux dont le cœur est dans l'amertume ?

L'autre marbre sera debout à la tête du cercueil et appliqué contre le mur de la chapelle ; il portera une inscription qui rappellera la triste fin de toute la famille Montmorin. M. Bertin a fourni l'idée d'un bas-relief fort touchant : une jeune femme couchée sur son lit montrera d'une main les portraits de la famille ; elle aura l'air d'exhaler elle-même son dernier soupir ; et on lira sous les médaillons le mot de Rachel : *quia non sunt!* Le sculpteur travaille déjà au modèle, et j'espère voir au moins le plâtre avant de quitter Rome.

Les deux commissaires m'ont autorisé à retenir les portraits de M. et de M^me^ de Montmorin, avec ceux de leurs deux fils, pour prendre leur ressemblance. Il ne manquera, Monsieur, que le portrait de M^me^ de la Luzerne. Si vous l'aviez, vous me feriez plaisir de me l'envoyer ; je vous le remettrais moi-même cet hiver à Paris. Quant à celui de M^me^ de Beaumont, j'essaierai de donner une idée générale de sa figure au sculpteur. Si j'en ai le moyen dans la suite, j'attacherai une petite fondation religieuse à ce monument, afin que, quand je n'y serai plus, notre amie ait toujours quelqu'un qui pense à elle sur la terre.

Maintenant, Monsieur, mon rôle est fini et le vôtre commence. L'activité qui m'a soutenu dans ce moment d'épreuve m'abandonne

au moment où elle ne m'est plus nécessaire. Ma santé est extrêmement dérangée, et je crains d'être obligé de me mettre au lit. Je ne vous offrirai point les consolations d'usage en pareille circonstance et les lieux communs de la philosophie humaine. S'il ne fallait que vous entretenir de la vanité de la vie, je suis dans une ville où l'on trouve à chaque borne une leçon!

Je vais quitter Rome. Je n'aurais jamais accepté la place que j'y occupe, si elle n'eût eu un rapport religieux, et si les chefs du clergé français ne m'avaient déterminé à servir de ma personne une cause que j'ai bien ou mal défendue par mes écrits. J'ai vu bientôt que je n'étais point utile ici.

La mort de Mme de Beaumont achève de me déterminer : le sacrifice a été assez long, et je quitterai avec joie une ville où j'ai fait une telle perte!

Quand je serai de retour à Paris, Monsieur, j'espère que vous me permettrez d'aller vous saluer. Mon frère vous a connu et je ne sais pourquoi je me regarde comme de votre famille.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

DE CHATEAUBRIAND.

Les amis de Mme de Beaumont l'attendaient, cette relation. Elle circula de main en main. M. Molé en eut connaissance et déclara « ne pas l'aimer ». Mme de Vintimille qui, naguère, influencée par Molé, approuvait comme lui la disgrâce du secrétaire, déclara pareillement qu'elle ne l'aimait pas.

Quel autre jugement attendre de Molé, esprit sec et gourmé, tendu obstinément aux espérances administratives, réfractaire au sentiment de l'admiration, — en perpétuelle et radicale opposition avec le génie de Chateaubriand.

Quoi qu'en ait dit Sainte-Beuve, jamais, à aucune époque, Molé ne fut « *tendrement* lié avec Chateaubriand ». Jamais celui-ci n'obtint le retour auquel sa sincère amitié pour Molé lui créait des droits particuliers. Sainte-Beuve s'est trop fié,

dans son livre et ses articles, aux souvenirs et aux impressions de Molé; car c'est auprès de lui que le critique alla se renseigner sur les choses anciennes et intimes, étudier Chateaubriand, comme il le dit, *intus et in cute* : « J'ai causé à fond de lui avec M. Molé, un des hommes, en petit nombre, qui l'ont bien connu. » — Donc, Sainte-Beuve trouvait la relation « longue et officielle de ton ». Joubert pensait autrement, Joubert moraliste et critique, Joubert qui tant aima, vivante et morte, M^me^ de Beaumont : « Rien au monde, écrivait-il, n'est plus propre à faire couler les larmes que ce récit. Cependant il est consolant. On adore ce bon garçon en le lisant. Et quant à elle, on sent, pour peu qu'on l'ait connue, qu'elle eût donné dix ans de vie, pour mourir si paisiblement et pour être ainsi regrettée. »

Avec Joubert, avec Fontanes, avec M^me^ de Staël, et, pour arriver aux écrivains du jour, avec M. Bardoux, je la tiens, cette relation, pour « simple », « touchante », « belle ». — « Il y a des mots déchirants. »

Je viens de relire la lettre de Montaigne sur les derniers moments de son « unique ami ».

Elle est bien belle certes, — moins belle que la relation de Chateaubriand.

Rome, 12 novembre [20 brumaire].

Chateaubriand à Fontanes.

J'espère que cette lettre, que je mets à la poste de Milan, vous parviendra presque aussi vite que le récit de la mort de ma malheureuse amie, que je vous ai fait passer par la poste directe, mercredi au soir. Je vous apprends que ma résolution est changée. J'ai parlé au cardinal; il m'a traité avec tant de bonté, il m'a fait sentir

tellement les inconvénients d'une retraite dans ce moment, que je lui ai promis que j'accomplirais au moins mon année, comme nous en étions convenus dans le principe.

Par ce moyen, je tiens ma parole à ma protectrice; je laisse le temps aux bruits *philosophiques* de Paris de s'éteindre, et, si je me retire au printemps, je sortirai de ma place à la satisfaction de tout le monde, et sans courir les risques de me faire tracasser dans ma solitude. Il n'est donc plus question pour le moment de démission; et vous pouvez dire hautement, car c'est la vérité, que non seulement je reste à Rome, mais que l'on est fort content de moi. Mes entrées chez le Pape vont m'être rendues; on va me traduire au Vatican, et la *Gazette de Rome* fait aujourd'hui même un éloge pompeux de mon ouvrage, qui, selon les *chimistes*, est mis à *l'index*. Le cardinal *écrira mardi au ministre des relations extérieures pour désapprouver tous les bruits et s'en plaindre.* On me donne un congé de douze jours pour Naples afin de me tirer un moment de cette ville où j'ai eu tant de chagrins.

Je désire que cette lettre, mon cher ami, vous fasse autant de plaisir que les autres ont pu vous faire de peine; mais je n'en suis pas moins très malheureux. J'espère vous embrasser au printemps. En attendant, souvenez-vous *que je ne pars plus*. Mille amitiés (1).

Rome, 16 novembre 1803.

Du même au même.

Je vous ruine en ports de lettres, mais dans les moments de crise, il faut écouter et secourir ses amis.

Vous avez dû recevoir de moi une longue lettre avec le récit de la mort de la seule amie que j'eusse sur la terre. Je vous ai écrit

(1) Bibl. de Genève. — Orig. autog. [de M. de Chateaubriand]. La suscription est de la main d'un secrétaire. Timbre postal: 7 frimaire an XII.

depuis, par la poste de Milan (poste très peu exacte), que le cardinal-ministre m'avait fait changer de résolution relativement à ma démission et que je restais à Rome où les procédés sont fort changés à mon égard. On me caresse autant qu'on m'a insulté; on veut que j'aille me distraire à Naples, etc., etc. Combien cela durera-t-il et à quoi le changement tient-il ? C'est ce que je ne saurais dire. Je resterai donc ici mon année entière, comme je l'ai toujours promis; mais aussi je ne resterai pas un jour au delà de mon année. Je brûle de sortir de cette place et je n'y suis resté que pour ne pas manquer de parole à notre protectrice. Ne croyez pas que, pour quelques bons procédés, j'oublie jamais les chagrins et les dégoûts dont on m'a abreuvé. *Je ne balance plus que sur un point, savoir si j'irai m'ensevelir en Bretagne, ou chez Joubert à Villeneuve.* Mais mon parti est bien pris, et j'abandonne à la fois les places, Paris et la littérature. Ma santé, qui devient extrêmement mauvaise, m'impose d'ailleurs la loi de chercher quelque coin où je ne sois à charge à personne et où je puisse, en attendant que la Providence dispose de moi, pleurer ce que j'ai perdu, et rire de toutes les espérances de fortune, de réputation, de bonheur, dont je me suis si follement bercé pendant quelques moments.

Je ne sais dans laquelle de vos lettres vous me parlez de mes projets pour le Nord. Par un hasard singulier, il y a ici un général russe, très aimé de l'empereur de Russie et en correspondance avec lui, qui m'a fait demander pour causer avec moi du dessein qu'avait eu la princesse de Mecklembourg de me placer gouverneur auprès du grand-duc de Russie. Cette place est très belle, très honorable, et après six ou huit ans de service (le prince a huit ans), elle me laisserait une fortune assez considérable pour le reste de mes jours. Mais un nouvel exil de huit ans me fait trembler. On m'offre aussi une place à l'Académie de Pétersbourg avec la pension; mais, par une loi de la République, aucun Français ne peut recevoir une pension de l'étranger. Ainsi non seulement on vous persécute, mais on vous empêche encore de jouir des marques d'estime que des étrangers aimeraient à vous donner.

Vous pouvez donc annoncer à mes amis et à mes ennemis, mon cher ami, que je ne quitte point Rome, qu'on est *fort content de moi*, etc. J'ai honte de parler ainsi : content de moi! Mais que diable allais-je faire dans cette galère? Pardon, mille fois pardon, des inquiétudes et des peines que je vous ai causées; ce seront les dernières, et tout est fini désormais. Je compte sur votre amitié et sur celle de notre excellente protectrice. Souvenirs à Mme de Fontanes, à la petite, à M. de Vitry, au cher Guénau.

Je vous ai prévenu plusieurs fois que j'ai tiré sur vous une lettre de change pour la valeur de mon second quartier échu en vendémiaire et que vous devez avoir touché. Cette lettre sera payable le 20 de novembre ou 28 brumaire (1).

Rome, 23 novembre.

Je suis au lit avec une jaunisse affreuse, suite inévitable de mes chagrins. Vous les savez tous maintenant. Mais comment se fait-il que vous seul pouvant me tranquilliser sur les bruits de Paris, tandis que l'on met dans les gazettes mille bêtises sur mon compte, vous ne me donniez pas signe de vie ? Toute la terre m'écrit ; et cependant j'estimerais plus deux mots de vous que les lettres de toute la terre. J'ai appris *par hasard* le malheur de notre protectrice : dites-lui au moins que les infortunés comme moi sont fort sensibles aux malheurs des autres.

Adieu, j'attends enfin quelques mots de vous; il est impossible d'avoir été plus indignement persécuté que je ne l'ai été (2).

(1) Bibl. de Genève. — Original autogr. [de M. de Chateaubriand]. La suscription est d'une autre main. Timbre : Rome. Bureau français. — Timbre postal : 9 frimaire an X. — Cachet de cire rouge sur lequel on lit : République française.

(2) Bibl. de Genève. — Original autogr. [de M. de Chateaubriand]. Timbre : Bureau français. Rome. — Timbre postal : 18 frimaire an XII. La suscription est de la main d'un secrétaire.

Les *Mémoires d'Outre-Tombe* nous ont conservé la réponse de Fontanes à la lettre du 8 novembre et à la relation qui l'accompagnait. Je la transcris, cette réponse attendue et réclamée avec impatience, en me demandant si quelque phrase relative au dernier conseil donné par Mme de Beaumont n'en aurait pas été effacée :

Je partage tous vos regrets, mon cher ami : je sens la douleur de votre situation. Mourir si jeune et après avoir survécu à toute sa famille !

Mais, du moins, cette intéressante et malheureuse femme n'aura pas manqué des secours et des souvenirs de l'amitié. Sa mémoire vivra dans des cœurs dignes d'elles. J'ai fait passer à M. de la Luzerne la touchante relation qui lui était destinée. Le vieux Saint-Germain, domestique de votre amie, s'est chargé de la porter. Ce bon serviteur m'a fait pleurer en me parlant de sa maîtresse. Je lui ai dit qu'il avait un legs de dix mille francs; mais il ne s'en est pas occupé un seul moment. S'il était possible de parler d'affaires dans de si lugubres circonstances, je vous dirais qu'il était bien naturel de vous donner au moins l'usufruit d'un bien qui doit passer à des collatéraux éloignés et presque inconnus. J'approuve votre conduite; je connais votre délicatesse; mais je ne puis avoir pour mon ami le même désintéressement qu'il a pour lui-même. J'avoue que cet oubli m'étonne et m'afflige. Mme de Beaumont, sur son lit de mort, vous a parlé, avec l'éloquence du dernier adieu, de l'avenir et de votre destinée. Sa voix doit avoir plus de force que la mienne. Mais vous a-t-elle conseillé de renoncer à huit ou dix mille francs d'appointements lorsque votre carrière était débarrassée des premières épines ? Pourriez-vous précipiter, mon cher ami, une démarche aussi importante ? Vous ne doutez pas du grand plaisir que j'aurais à vous revoir. Si je ne consultais que mon propre bonheur, je vous dirais : Venez tout à l'heure. Mais vos intérêts me sont aussi chers que les miens, et je ne vois pas des ressources assez prochaines pour vous dédommager des avantages que vous perdez volontaire-

ment. Je sais que votre talent, votre nom et le travail ne vous laisseront jamais à la merci des premiers besoins; mais je vois là plus de gloire que de fortune. Votre éducation, vos habitudes veulent un peu de dépenses. La renommée ne suffit pas seule aux choses de la vie, et cette misérable science du *pot au feu* est à la tête de toutes les autres quand on veut vivre indépendant et tranquille. J'espère toujours que rien ne vous déterminera à chercher la fortune chez des étrangers. Eh ! mon ami, soyez sûr qu'après les premières caresses, ils valent encore moins que les compatriotes. Si votre amie mourante a fait toutes ces réflexions, ses derniers moments ont dû être un peu troublés; mais j'espère qu'au pied de sa tombe vous trouverez des leçons et des lumières supérieures à toutes celles que les amis qui vous restent pourraient vous donner.

Cette aimable femme vous aimait : elle vous conseillera bien. Sa mémoire et votre cœur vous guideront sûrement : je ne suis plus en peine, si vous les écoutez tous deux. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse tendrement.

Mêler ses larmes aux larmes de son ami ne pouvait suffire à Fontanes. L'intolérable situation de Chateaubriand auprès du cardinal Fesch, il la connaissait mieux que personne, mieux que Chateaubriand lui-même. Car, au moment où le cardinal prodiguait à son subordonné des protestations de dévouement, auxquelles celui-ci avait le noble tort de se fier, le cardinal expédiait au Premier Consul des dépêches violemment-accusatrices. Si la naïveté n'en avait atténué la cruelle portée, elles devaient, ou bien faire jeter dans les fers le secrétaire comme coupable de trahison, ou bien, et à coup sûr, lui fermer à tout jamais la carrière diplomatique. Heureusement, Fontanes veillait. Il voyait familièrement le Premier Consul et M^me^ Bacciochi. Celle-ci se moquait de l'oncle, et le crédit de la sœur aînée, joint au dévouement du favori, réussit à paralyser le mauvais vouloir de l'ambassa-

deur. Et toutefois, « Chateaubriand eut un temps de disgrâce *presque effrayant* ». Joubert, qui l'écrivit à Chênedollé le 2 janvier 1804, tenait l'information de bonne source. Fontanes dut transmettre avec bien de la joie la bonne nouvelle à laquelle répond la lettre suivante :

21 décembre 1803.

Votre lettre, mon cher ami, me confond. Je ne m'attendais pas à ce dénouement. Oui, le pays de Vaud, le voisinage de la France, et surtout l'*indépendance* sont de belles choses. Mais dois-je me renfoncer dans une carrière où j'ai essuyé tant de chagrins? N'est-il pas plus sage de songer à la retraite? Quoique je sois très capable de faire les *affaires des autres* (bien qu'on en puisse dire), ne dois-je pas profiter de cette incapacité qu'on attribue si facilement aux gens de lettres pour me retirer? Ma santé, mes goûts, tout m'éloigne des places. J'admire le Consul, et sa personne m'a toujours été chère, comme le sauveur de la France; mais son gouvernement m'a suscité une persécution si injuste, si honteuse, que j'en ai le cœur gros d'amertume. Si donc, au moment où vous recevrez cette lettre, je ne suis pas nommé *officiellement*, ne pressez rien, laissez les choses traîner en longueur. On m'oubliera bientôt et je donnerai ma démission au bout de mon année; si au contraire je suis nommé, je respecterai l'ordre du Consul et le vœu de mes amis : j'irai au pays de Vaud. Mais, pour Dieu! qu'on me délivre vite de Rome; je me meurs ici.

Votre avis sur une personne qui m'est unie est bon. Je l'ai apprécié et il y a longtemps que j'y pense. M^me^ de B[eaumont], en mourant, me l'a donné elle-même. Mais je ne puis m'y résoudre actuellement et je vous prie même de ne m'en plus parler. Il serait bien singulier, mon ami, qu'un homme qui comme moi a éprouvé tant de fortunes diverses en si peu d'années, qui a passé du métier des armes à celui d'écrivain, de la cour d'un roi à celle d'un grand homme, qui a été

voyageur, exilé, riche, pauvre, etc., etc., ne sût pas prendre dans la vie le sentier le plus convenable. Je ris de pitié lorsque je vois des sots s'écrier qu'un tel homme ne sait faire *que des livres*. Faire un livre que le public lise, *ce n'est rien!* Il faut plus d'ordre, plus *d'esprit d'affaires* pour mettre ensemble quatre bonnes idées que pour signer tous les passe-ports de l'univers et donner un dîner diplomatique.

Ne craignez rien sur le grand personnage arrivé à Rome et dont me parle Joubert Laffond. Si c'est celui que j'entends, il m'a réellement fait une bonne réception, si affectée que je me *jurai* de n'y pas remettre les pieds en sortant. Je sentis le *danger*, ce qui vous fera juger de mes progrès dans la science du monde. Ah! avec quel plaisir je vous embrasserai, mon cher ami, à Paris, si j'y suis rappelé bientôt, si j'y vais avant d'aller en Suisse, en cas que cette place me soit donnée! Adieu, adieu. Votre lettre est arrivée au moment même du départ du courrier et je ne sais si vous pourrez déchiffrer cet informe barbouillage. Je remets au reste mes destinées à votre sagesse et à celle de notre excellente protectrice.

N. B. — Observez que je ne puis quitter Rome que sur [une] lettre de Talleyrand qui m'annoncera *officiellement* ma nomination; que quand le Consul dirait cent fois qu'il m'a nommé, cela ne me rendrait pas libre ici. Voyez donc si c'est dans les bureaux que la nomination est suspendue, car votre lettre est si positive que je dois croire la chose faite, et pourtant le ministre ne m'a pas écrit.

Voilà une lettre pour Guénau (1).

(Suscription) M. de Fontanes.

N'était la visite au roi de Sardaigne, on pourrait accepter la fière déclaration de Chateaubriand : « Je n'ai pas fait une faute. » Et encore y aurait-il lieu de remarquer que cette visite, assurément imprudente, n'entraîna d'autre consé-

(1) Bibl. de Genève. — Original autogr.

quence fâcheuse que les propres dénonciations du cardinal. Le secrétaire fut victime d'une équivoque primordiale, imputable en partie à Talleyrand, et d'une situation que nul homme de valeur n'aurait supportée.

A Paris et à Rome, une double animosité conspirait pour le perdre. Fontanes avait bien raison d'écrire, le 5 janvier 1804 : « J'ai eu le plaisir de tromper la malveillance qui poursuit notre ami. Son nouveau poste lui convient. »

Un autre mot de Chateaubriand à Chênedollé serait la réponse aux critiques et biographes qui font, avec une si superbe assurance, de la diplomatie rétrospective aux dépens du futur ministre de la Restauration :

— Vous-même, « vous n'auriez pas tenu vingt-quatre heures avec cet homme (1) ».

L'âme soudain relevée aux brillantes perspectives d'un avenir immédiat, alors que tout semblait désespéré, Chateaubriand se remet à observer et à décrire. Il se promène, prend des notes, prépare des lettres qu'il destine à Joubert et à Fontanes : simples esquisses restées longtemps inédites dans ses papiers. Il les a publiées dans ses œuvres sous le titre : *Voyage en Italie*. Bien avant cette publication tardive, il s'était inspiré magnifiquement de ces notes pour les immortels tableaux qui décorent le poème des *Martyrs*.

La lettre qu'on vient de lire est du 21 décembre. Suivons le correspondant de Fontanes dans ses excursions solitaires à l'intérieur de Rome et hors les murs. — Promenades de convalescent : il était également atteint au physique et au moral.

Les forces lui reviennent assez vite. Dans une vingtaine de jours, elles seront si complètement rétablies que, de retour

(1) Août 1803.

de Naples, il produira, comme en se jouant, un de ses plus beaux chefs-d'œuvre. Sans doute, la pensée garde sa tristesse. Du moins, n'est-elle plus irritée ni amère. Elle est triste avec douceur et charme ; triste au souvenir obsédant de Mme de Beaumont et par la fatalité de l'humeur native.

Je vais recueillir ici, sous leurs dates, quelques-unes des réflexions où se marquent l'état de son âme et le puissant réveil de son génie. Elles nous conduiront à la dernière lettre de Chateaubriand datée de Rome, l'admirable lettre à Fontanes (10 janvier) sur la campagne romaine.

Tivoli et la villa Adriana, 10 décembre 1803.

... Le lieu est propre à la réflexion et à la rêverie : je remonte dans ma vie passée; je sens le poids du présent et je cherche à pénétrer mon avenir. Où serai-je, que ferai-je et que serai-je dans vingt ans d'ici ? Toutes les fois que l'on descend en soi-même, à tous les vagues projets que l'on forme, on trouve un obstacle invincible, une incertitude causée par une certitude : cet obstacle, cette certitude, c'est la mort, cette terrible mort qui arrête tout, qui vous frappe, vous ou les autres.

Est-ce un ami que vous avez perdu ? En vain avez-vous mille choses à lui dire : malheureux, isolé, errant sur la terre, ne pouvant confier vos peines ou vos plaisirs à personne, vous appelez votre ami, et il ne viendra plus soulager vos maux, partager vos joies; il ne vous dira plus : « Vous avez eu tort, vous avez eu raison d'agir ainsi. » Maintenant, il vous faut marcher seul. Devenez riche, puissant, célèbre : que ferez-vous de ces prospérités sans votre ami ? Une chose a tout détruit, la mort. Flots (1) (cascade de Tivoli) qui vous

(1) Est-ce que Chateaubriand ne se souvient pas ici du mot de Mme de Beaumont, à la cascade de Tivoli : « Il faut laisser tomber les flots » ?

précipitez dans cette nuit profonde où je vous entends gronder, disparaissez-vous plus vite que les jours de l'homme ? Ou pouvez-vous me dire ce que c'est que l'homme, vous qui avez vu passer tant de générations sur vos bords ?

Ce 22 décembre.

... Ma promenade a duré six heures. Je suis entré, en revenant à mon auberge, dans une cour délabrée, aux murs de laquelle sont appliquées des pierres sépulcrales chargées d'inscriptions mutilées. J'ai copié quelques-unes de ces inscriptions... Que peut-il y avoir de plus vain que tout ceci ? Je lis sur une pierre les regrets qu'un vivant donnait à un mort; ce vivant est mort à son tour, et, après deux mille ans, je viens, moi, barbare des Gaules, parmi les ruines de Rome, étudier ces épitaphes dans une retraite abandonnée; moi, indifférent à celui qui pleure comme à celui qui fut pleuré; moi qui demain m'éloignerai pour jamais de ces lieux, et qui disparaîtrai bientôt de la terre.

Tous ces poètes de Rome qui passèrent à Tibur se plurent à retracer la rapidité de nos jours. *Carpe diem*, disait Horace; *Te spectem suprema mihi cum venerit hora*, disait Tibulle; Virgile peignait cette dernière heure : *Invalidasque tibi tendens, heu ! non tua, palmas*. Qui n'a perdu quelque objet de son affection ? Qui n'a vu se lever vers lui des bras défaillants ? Un ami mourant a souvent voulu que son ami lui prît la main pour le retenir dans la vie, tandis qu'il se sentait entraîné par la mort. *Heu ! non tua !* Ce vers de Virgile est admirable de tendresse et de douleur.

Promenade dans Rome, au clair de lune, 24 décembre 1803.

..... Rome sommeille au milieu de ses ruines. Cet astre de la nuit, ce globe que l'on suppose un monde fini et dépeuplé, promène ses pâles solitudes au dessus des solitudes de Rome; il éclaire des

rues sans habitants, des enclos, des places, des jardins où il ne passe personne, des monastères où l'on n'entend plus la voix des cénobites, des cloîtres qui sont aussi déserts que les portiques du Colysée... J'ai dans la tête le sujet d'une vingtaine de lettres sur l'Italie, qui peut-être se feraient lire, si je parvenais à rendre mes idées telles que je les conçois : mais les jours s'en vont et le repos me manque. Je me sens comme un voyageur qui, forcé de partir demain, a envoyé devant lui ses bagages. Les bagages de l'homme sont ses illusions et ses années : il en remet, à chaque minute, une partie à celui que l'Écriture appelle un *courrier rapide* : le Temps.

Voyage de Naples. — Terracine, 31 décembre. — Gaëte, 1er janvier 1804. — Naples, 2 janvier. — Pouzzoles et la Solfatara, 4 janvier. — Le Vésuve, 5 janvier. — Patria ou Literne, 6 janvier. — Baïes, 9 janvier. — Herculanum, Portici, Pompeia, 11 janvier.

Dans ces notes, prises au courant de la plume et nourries de souvenirs classiques, il y a de belles pensées, « bien que trop d'antithèses », observe Sainte-Beuve.

Elles sont belles aussi, les pages qui encadrent ces « belles pensées ». Quant aux antithèses, si l'on veut bien ne pas oublier que ces notes devaient recevoir de grands développements, fournir à une vingtaine de lettres, s'animer du souffle et des couleurs de la vie, on reconnaîtra que ces antithèses ne sont ici que d'apparence : le travail repris et achevé, elles auraient été heureusement fondues dans l'ensemble. Soumettez à l'épreuve cette admirable lettre sur la campagne romaine « *qui passe avec raison*, remarque le même critique, *pour une des productions les plus parfaites et les plus classiques de l'auteur* ». Essayez de l'analyser et de la réduire en notes: celles-ci vous paraîtront chargées d'antithèses, et ces antithèses n'auraient telle apparence que par le rapprochement factice des mots essentiels.

« Rome, 10 janvier 1804 » : c'est la date de la dernière lettre à M. de Fontanes.

« Chateaubriand y célèbre les grandeurs romaines en les égalant par sa parole.» — « Cette lettre est comme un paysage de Claude Lorrain ou du Poussin: lumière de Lorrain et cadre du Poussin. » — « En prose, il n'y a rien au delà... » — « Qu'avons-nous de comparable à la *Lettre sur Rome* ? Rousseau ne connaît pas ce langage. Quelle différence ! L'un est Genevois, l'autre Olympique (1). »

Je ne puis songer à une reproduction intégrale. Peut-être les extraits qui suivent feront-ils si vivement regretter le reste, que le lecteur voudra relire la lettre dans les œuvres.

Un de ces extraits rappelle, avec la rapidité voilée de l'allusion, le souvenir de « l'infortunée » Pauline. Sur ce passage, que le lecteur reconnaîtra facilement, Sainte-Beuve et Villemain ont émis des réserves auxquelles je désire opposer quelques réflexions. Je les présente dès maintenant afin de n'avoir pas à couper de contestations les grandes et nobles pages de Chateaubriand.

Établissons ce point. Dans une lettre sur Rome destinée au public, Chateaubriand ne pouvait écarter le souvenir de M^me^ de Beaumont, — non plus que dans ses promenades solitaires à travers la ville des tombeaux. Il devait à la petite société de la rue Neuve du Luxembourg, il se devait à lui-même de payer à cette chère mémoire la dette sacrée de la reconnaissance. Homme de génie, il devait à la noble fille des Montmorin, en retour des bienfaits reçus, l'immortel tribut de son génie.

S'il était juste, s'il était bien, s'il était bon d'accorder une mention publique à M^me^ de Beaumont, avec quelle mesure

(1) Sainte-Beuve.

il fallait s'acquitter de ce devoir! avec quelle infinie délicatesse! Car il s'agissait d'une jeune femme — morte dans ses bras — et loin de la famille — morte depuis seulement deux mois.

La lettre devant être publiée, d'autres que les amis la liraient. Et dans quelles dispositions, grand Dieu! Il la lirait, ce monde sceptique et railleur, qui ne croit qu'au plaisir et aux sens! Ils la liraient, « ces misérables » qui criaient naguère au scandale et n'avaient pas rougi d'annoncer un prochain divorce! Ils la liraient, ces *philosophes* que l'apologiste avait provoqués et battus, qu'il avait humiliés en toute rencontre!

Fallût-il frapper au cœur, ils saisiraient avec empressement l'occasion de se venger. — On sait quelle guerre ils venaient de faire au secrétaire de la légation; ils devaient récidiver cruellement, à l'occasion des *Martyrs*; la plume de l'un d'eux fut, en quelque façon, trempée au sang d'Armand de Chateaubriand. — Et quel insoutenable remords pour l'illustre écrivain, s'ils allaient se venger en piétinant la dépouille sacrée de l'amie, en profanant la mémoire d'une femme infortunée!

D'autre part, éviter ce souvenir pour le motif qu'il y avait dans la presse, armés de plumes acérées, des Ginguené, des Morellet, des Hoffmann, c'eût été tout à la fois passer condamnation devant le monde et reculer devant l'ennemi.

Bassesse, lâcheté, reniement, Chateaubriand pourra mériter des reproches : ceux-là, du moins, il ne risque pas de les encourir jamais.

Pour répondre à la tristesse de son deuil, comme à la douloureuse attente des amis, un souvenir s'imposait; mais non point avec des cris et des sanglots, car sa douleur n'était pas douleur d'amour, et ne devait pas être « douleur suprême ».

L'hommage étant rendu public, il fallait que la plainte fût discrète et rapide. Et surtout, pour imposer le respect à tous, comme pour honorer la bienfaitrice, il fallait que l'hommage fût digne de l'admiration des siècles. Les cendres de la patricienne des Gaules, expirée dans l'enceinte de la Rome chrétienne, étaient voisines des tombeaux où dorment les illustres matrones de la vieille Rome : il fallait que le nom de M^me^ de Beaumont fût comme entrelacé aux noms des Tullie et des Cecilia Metella, — comme eux immortel.

A tant et de si difficiles exigences, le passage critiqué me paraît répondre admirablement. Il encadre avec noblesse et sensibilité, dans l'admirable lettre sur Rome, le souvenir désormais impérissable de M^me^ de Beaumont.

Moins sévère que Villemain, je permets à l'ami de trouver quelque « charme » — triste charme, et mélancolique, mais charme — à passer d'un tombeau célèbre à la tombe modeste où repose un ami.

« S'il est chrétien », — voilà le vrai passage que s'applique l'auteur du *Génie du Christianisme* ; le premier n'était qu'un prélude vague, une sorte de concession aux lecteurs privés des lumières de la foi, — « s'il est chrétien », je lui permets de prononcer, avec charme et consolation, les mots *patrie*, *père*, *famille*, *berceau*, d'espérer que les amis *dormant avec les martyrs se réveilleront les premiers dans la poussière*, et de les croire plus *voisins des cieux* ; non seulement je lui permets cette consolation et ce charme, mais je me sens frémir à ce langage d'une amitié « *plus forte que la mort* », à ces divins accents de résurrection et de vie.

« Art, émotion, poésie et magnificence d'expressions, qu'est-ce qu'il y a de vrai dans tout cela? » Avec Sainte-Beuve qui pose la question et la résout, mais en rejetant la douteuse réserve, je réponds : « Tout cela à la fois. »

Et maintenant, lisez. Le ton abandonné et simple de la correspondance privée ressort mieux au voisinage de la lettre solennelle; il en fait mieux ressortir l'éclatante beauté :

Rome, le 10 janvier 1804.

A Monsieur de Fontanes.

J'arrive de Naples, mon cher ami, et je vous porte un fruit de mon voyage sur lequel vous avez des droits : quelques feuilles du laurier du tombeau de Virgile. *Tenet nunc Parthenope.* Il y a longtemps que j'aurais dû vous parler de cette terre classique, faite pour intéresser un génie tel que le vôtre; mais diverses raisons m'en ont empêché... Vous avez lu tout ce qu'on a écrit sur ce sujet; mais je ne sais si les voyageurs vous ont donné une idée bien juste du tableau que présente la campagne de Rome. Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Écriture; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. On croit y entendre retentir cette malédiction du Prophète : *Venient tibi duo hæc subito in die una, sterilitas et viduitas.* Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines dans des lieux où il ne passe plus personne, quelques traces desséchées des torrents de l'hiver : ces traces, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et elles ne sont que le lit désert d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres, mais partout s'élèvent des ruines d'aqueducs et de tombeaux; ruines qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent, dans une grande plaine, j'ai cru voir de riches moissons; je m'en approchais : des herbes flétries avaient trompé mon œil. Parfois, sous ces moissons stériles, vous distinguez les traces d'une ancienne culture.

Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvements cham-

pêtres, point de mugissements de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs; les portes et les fenêtres en sont fermées ; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitants. Une espèce de sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde ces tristes chaumières, comme les spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que ces champs sont tels que les a laissés le soc de Cincinnatus ou la dernière charrue romaine...

Vous croirez peut-être, mon cher ami, d'après cette description, qu'il n'y a rien de plus affreux que les campagnes romaines ? Vous vous tromperiez beaucoup; elles ont une inconcevable grandeur...

Rien n'est comparable pour la beauté aux lignes de l'horizon romain, à la douce inclinaison des plans, aux contours suaves et fuyants des montagnes qui le terminent. Souvent ces vallées dans la campagne prennent la forme d'une arène, d'un cirque, d'un hippodrome; les coteaux sont taillés en terrasse, comme si la main puissante des Romains avait remué toute cette terre. Une vapeur particulière, répandue dans les lointains, arrondit les objets et dissimule ce qu'ils pourraient avoir de dur ou de heurté dans leurs formes. Les ombres ne sont jamais lourdes et noires; il n'y a pas de masses si obscures de rochers et de feuillages, dans lesquelles il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte, singulièrement harmonieuse, marie la terre, le ciel et les eaux : toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature? Eh bien, c'est la lumière de Rome...

Cet attrait de la belle Ausonie est encore le même. On cite plusieurs exemples de voyageurs qui, venus à Rome dans le dessein d'y passer quelques jours, y sont demeurés toute leur vie. Il fallut que le Poussin vînt mourir sur cette terre des beaux paysages. Au

moment même où je vous écris, j'ai le bonheur d'y connaître M. d'Agincourt, qui y vit seul depuis vingt-cinq ans, et qui promet à la France d'avoir son Winckelmann.

Quiconque s'occupe uniquement de l'étude de l'antiquité et des arts, ou quiconque n'a plus de liens dans la vie, doit venir demeurer à Rome. Là, il trouvera pour société une terre qui nourrira ses réflexions et qui occupera son cœur, des promenades qui lui diront toujours quelque chose. La pierre qu'il foulera aux pieds lui parlera, la poussière que le vent élèvera sous ses pas renfermera quelque grandeur humaine. *S'il est malheureux*, s'il a mêlé les cendres de ceux qu'il aima à tant de cendres illustres, avec quel charme ne passera-t-il pas du sépulcre des Scipions au dernier asile d'un ami vertueux, du charmant tombeau de *Cecilia Metella* au modeste cercueil d'une femme infortunée ! Il pourra croire que ces mânes chéris se plaisent à errer autour de ces monuments avec l'ombre de Cicéron pleurant encore sa chère Tullie, ou d'Agrippine encore occupée de l'urne de Germanicus.

S'il est chrétien, ah ! comment pourrait-il alors s'arracher de cette terre qui est devenue sa patrie; de cette terre qui a vu naître un second empire, plus saint dans son berceau, plus grand dans sa puissance que celui qui l'a précédé; de cette terre où les amis que nous avons perdus, dormant avec les martyrs aux catacombes, sous l'œil du Père des fidèles, paraissent devoir se réveiller les premiers dans leur poussière, et semblent plus voisins des cieux ?

... Il faut maintenant, mon cher ami, vous dire quelque chose de ces ruines dont vous m'avez recommandé de vous parler, et qui font une si grande partie des *dehors* de Rome ; je les ai vues en détail, soit à Rome, soit à Naples, excepté pourtant les temples de Pæstum, que je n'ai pas eu le temps de visiter. Vous sentez que ces ruines doivent prendre différents caractères, selon les souvenirs qui s'y rattachent.

Dans une belle soirée du mois de juillet dernier, j'étais allé m'asseoir, au Colysée, sur la marche d'un des autels consacrés à la Passion. Le soleil qui se couchait versait des fleuves d'or par toutes

ces galeries où roulait jadis le torrent des peuples. De fortes ombres sortaient en même temps de l'enfoncement des loges et des corridors, ou tombaient sur la terre en larges bandes noires. Du haut des massifs de l'architecture j'apercevais, entre les ruines du côté droit de l'édifice, le jardin du palais des Césars, avec un palmier qui semble être placé tout exprès sur ces débris pour les peintres et les poètes. Au lieu des cris de joie que des spectateurs féroces poussaient jadis dans cet amphithéâtre, en voyant déchirer des chrétiens par des lions, on n'entendait que les aboiements des chiens de l'ermite qui garde ces ruines...

Je suis retourné hier, 9 janvier, au Colysée pour le voir dans une autre saison, et sous un autre aspect : j'ai été étonné, en arrivant, de ne point entendre l'aboiement des chiens qui se montraient ordinairement dans les corridors supérieurs de l'amphithéâtre, parmi les herbes séchées. J'ai frappé à la porte de l'ermitage pratiqué dans le cintre d'une loge; on ne m'a point répondu; l'ermite est mort. L'inclémence de la saison, l'absence du bon solitaire, *des chagrins récents ont redoublé pour moi la tristesse de ce lieu; j'ai cru voir les décombres d'un édifice que j'avais admiré quelques jours auparavant dans toute son intégrité et toute sa fraîcheur*. C'est ainsi, mon très cher ami, que nous sommes avertis à chaque pas de notre néant; l'homme cherche au dehors des raisons pour s'en convaincre; il va méditer sur les ruines des empires; il oublie qu'il est lui-même une ruine chancelante, et qu'il sera tombé avant ces débris. Ce qui achève de rendre notre vie le *songe d'une ombre*, c'est que nous ne pouvons pas même espérer de vivre longtemps dans le souvenir de nos amis, puisque leur cœur, où s'est gravée notre image, est, comme l'objet dont il retient les traits, une argile sujette à se dissoudre. On m'a montré à Portici un morceau de cendre du Vésuve, friable au toucher, et qui conserve l'empreinte, chaque jour plus effacée, du sein et du bras d'une jeune femme ensevelie sous les ruines de Pompeia : c'est une image assez juste, bien qu'elle ne soit pas encore assez vaine, de la trace que notre mémoire laisse dans le cœur des hommes, *cendre* et *poussière*.

... Il faudrait maintenant, mon cher ami, vous décrire le temple de la Sibylle, à Tivoli, et l'élégant temple de Vesta suspendu sur la cascade; mais le loisir me manque. Je regrette de ne pouvoir vous peindre cette cascade célébrée par Horace. J'étais là dans vos domaines, vous l'héritier de l'*apheleia* des Grecs, ou du *simplex munditiis* du chantre de l'*Art poétique*; mais je l'ai vue dans une saison triste, et je n'étais pas moi-même fort gai. Je vous dirai plus : j'ai été importuné du bruit des eaux, de ce bruit qui m'a tant de fois charmé dans les forêts américaines. Je me souviens encore du plaisir que j'éprouvais lorsque, la nuit, au milieu du désert, mon bûcher à demi éteint, mon guide dormant, mes chevaux paissant à quelque distance, j'écoutais la mélodie des eaux et des vents dans la profondeur des bois. Ces murmures, tantôt plus forts, tantôt plus faibles, croissant et décroissant à chaque instant, me faisaient tressaillir; chaque arbre était pour moi une espèce de lyre harmonieuse dont les vents tiraient d'ineffables accords.

Aujourd'hui, je m'aperçois que je suis beaucoup moins sensible à ces charmes de la nature : je doute que la cataracte du Niagara me causât la même admiration qu'autrefois. *Quand on est très jeune, la nature muette parle beaucoup ;* il y a surabondance dans l'homme; tout son avenir est devant lui (si mon Aristarque veut me passer cette expression); il espère communiquer ses sensations au monde, et il se nourrit de mille chimères. Mais, dans un âge avancé, lorsque la perspective que nous avions devant passe derrière, que nous sommes détrompés sur une foule d'illusions, alors la nature seule devient plus froide et moins parlante, « les jardins parlent peu ». Pour que cette nature nous intéresse encore, il faut qu'il s'y attache des souvenirs de la société : *nous nous suffisons moins à nous-mêmes ; la solitude absolue nous pèse*, et nous avons besoin de ces conversations *qui se font le soir à voix basse entre des amis* (1).

... Dans la description des divers objets dont je vous ai parlé, je crois n'avoir omis rien de remarquable, si ce n'est que le Tibre est

(1) Horace.

toujours le *Flavus Tiberinus* de Virgile. On prétend qu'il doit cette couleur limoneuse aux pluies qui tombent dans les montagnes dont il descend. Souvent, par le temps le plus serein, en regardant couler ses flots décolorés, je me suis représenté une vie commencée au milieu des orages ; le reste de son cours passe en vain sous un ciel pur : le fleuve demeure teint des eaux de la tempête qui l'ont troublé dans sa source (1).

Jamais plus beau langage !

Cette vie commencée au milieu des orages, c'est bien sa propre vie. Elle aussi pourra passer sous un ciel pur, le reste de son cours demeurera teint des eaux de la tempête qui l'ont troublée dans sa source.

Quelques jours avant son départ, il vit les modèles des marbres qu'il avait commandés. Ces modèles étaient déjà d'une grande expression. Aux derniers moments, il « alla prier sur les cendres de M^me^ de Beaumont, à Saint-Louis des Français ».

Des larmes se mêlèrent à sa prière. Ce fut comme une nouvelle séparation et un nouvel adieu.

Il partit de Rome le 21 janvier (2), jour d'éternelle tristesse. On le signale à Paris dans la première quinzaine de février.

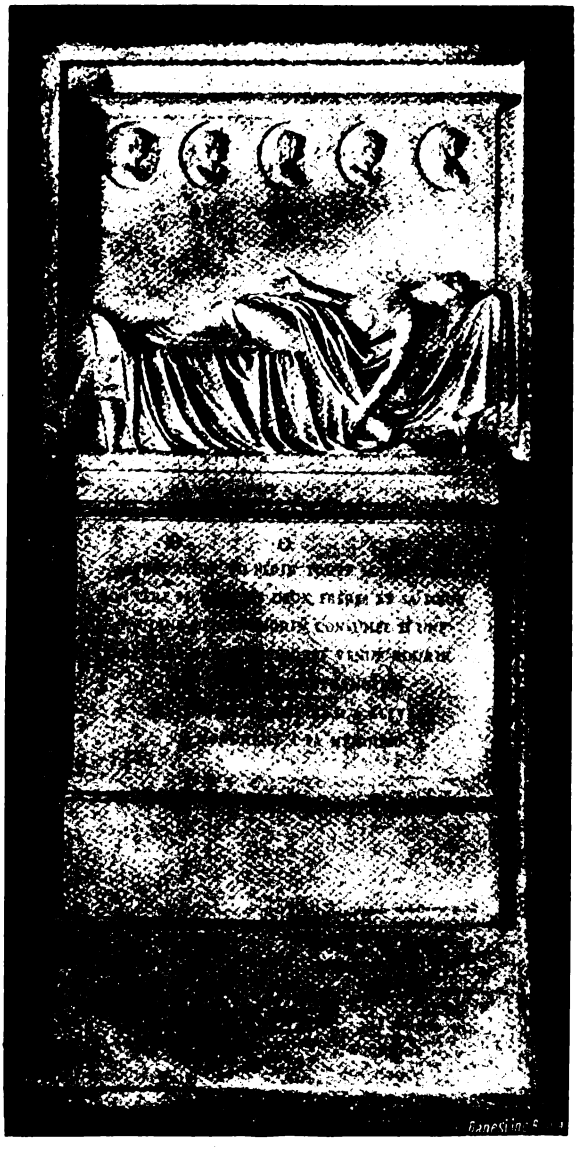
(1) La première idée de cette belle comparaison se trouverait dans la lettre de Chateaubriand à Joubert et à Chénedollé : « ... Ce morceau de ma lettre regarde particulièrement Joubert, et, pour le traiter à sa façon, je vais prendre les choses dès leur *source*... Une autre comparaison bien différente m'est venue en voyant la Seine limoneuse, quoiqu'il fît un temps serein : c'est que, quand il y a eu des orages aux fontaines de la vie, c'est en vain que le reste coule sous un ciel pur, le fleuve reste teint des eaux de la pluie, et, à soixante lieues, comme à soixante ans de l'orage, on peut dire : les flots ou les jours ont été troublés à leur *source*... »

(2) « Six mois vous suffiront pour tout voir en poète », écrivait-il à

MONUMENT ÉLEVÉ PAR CHATEAUBRIAND A LA MÉMOIRE DE Mme DE BEAUMONT

Je dois à la bienveillance de Mgr d'Armailhacq, supérieur de Saint-Louis des Français, à Rome, la planche sur laquelle a été tirée cette gravure. Je prie Mgr d'Armailhacq de vouloir bien agréer l'expression de ma vive reconnaissance.

G. P.



Nous le savons par Joubert, « il avait trouvé, en arrivant, bien des sujets de surprise et eu des contradictions qui devaient lui donner une grande envie de repartir; il n'avait pas été sûr de passer à Paris vingt-quatre heures paisiblement; on n'a pu rien savoir de ses affaires. »

Joubert n'entre dans aucun détail; mais il n'est pas difficile d'éclairer l'obscurité de ce texte.

Après la mort de M^me^ de Beaumont, pendant les mois de novembre, de décembre et jusqu'au 21 janvier, date de la séparation, le cardinal avait renouvelé au secrétaire les meilleures assurances de bon vouloir. Rome entière, émue du différend, savait que la paix était rétablie à l'ambassade de France. Le même Joubert écrivait à Chênedollé, le 2 janvier : « Un voyageur est venu me donner avant-hier de ses nouvelles ; par la tournure des esprits et des événements, son amitié pour M^me^ de Beaumont a été aussi honorable à l'un qu'à l'autre. *Il quittera Rome, ami du cardinal et estimé de tout le monde* ; c'est un bien bon temps pour partir. On en fait un presque ambassadeur. Nous allons bientôt le revoir, car il n'ira pas à son poste sans avoir pris des instructions qui le retiendront peut-être à Paris plus longtemps que nous ne pensons. Je l'attends [à Villeneuve] dans le cours du mois. »

Or, une dépêche du cardinal, datée du 4 février, arrivait à Paris à peu près en même temps que l'ancien secrétaire. Elle

Fontanes. Lui-même passa six mois et demi, à Rome, ou bien, si l'on ajoute le temps que dura l'excursion de Naples, six mois et vingt-quatre jours.

— Les dernières dates de cette excursion et celles de la lettre sur Rome ne s'accordent pas : « Baïes, 9 janvier; Herculanum, Portici, Pompeia, 11 janvier » ; et dans la lettre, datée « Rome, le 10 janvier », nous lisons : « Je suis retourné hier, 9 janvier, au Colysée. »

L'erreur n'a aucune importance.

contenait une dénonciation en règle, et d'une telle gravité qu'elle pouvait, cette fois, non seulement faire casser aux gages le nouveau ministre, mais le faire jeter au Temple ou condamner à l'exil.

On voudrait trouver une excuse à ce dernier coup, frappé après la lutte, et l'on ne réussit pas à en découvrir même un semblant.

Délivré de l'homme qui lui avait été imposé et qui l'offusquait de sa gloire, pourquoi le poursuivre au loin de sa haine ? Pourquoi le vouloir abattre et briser, surtout après lui avoir prodigué des assurances de paix ?

Il faut lire avec attention cette dépêche, en se souvenant du maître très soupçonneux à qui elle était adressée, et de l'heure où elle lui parvenait — heure de complots et d'exécutions :

« Citoyen Premier Consul, écrit le cardinal, permettez que je vous entretienne un instant de Chateaubriand. Mécontent de n'avoir pu s'emparer de mon ministère, et voyant que je n'avais besoin de personne pour faire ma besogne, il a voulu se venger. Il a entrepris de corrompre les prêtres que j'avais amenés à Rome; il leur a mis dans la tête que je devais leur faire donner des bénéfices et des prélatures du Pape; et j'ai appris que, par ses insinuations, ils se plaignaient amèrement d'être à Rome sans considération et sans crédit. » C'étaient là, il faut en convenir, de pauvres accusations, surtout le cardinal ajoutant : qu'il ne pouvait produire les preuves ostensibles de ce fait, ainsi que des propos tenus sur son compte ; mais il ajoutait d'autres reproches sur le langage du secrétaire, touchant le Premier Consul lui-même. « Dans mon salon, écrivait-il, en ma présence, il a osé dire que les Français ne devaient au Premier Consul que le rétablissement de la religion et la modération de la loi de conscription, qui est encore imparfaite et injuste. En peu de mots, je le fis taire. » De là, passant à quelques plaintes

contre l'abbé Guillon, que le cardinal avait appelé, en qualité d'auditeur, pour le travail des congrégations et qu'il venait de renvoyer, le cardinal ajoutait : « Chateaubriand n'oubliait rien pour décrier mes opérations, toujours entouré d'émigrés et de ceux que vous avez exilés de Paris. » Au fond, c'était là, avec les jalousies de pouvoir d'un homme médiocre, le grand grief du cardinal. Il avait pris d'abord ombrage de la partialité du secrétaire pour quelques prêtres émigrés, puis de ses égards pour des princes déchus. Il lui reprochait maintenant son amitié pour M. Louis Bertin, rédacteur de journal, proscrit sous le Directoire et exilé par le Consul à l'île d'Elbe, d'où il avait obtenu de sortir, pour voyager en Italie. Dévoué d'admiration et de cœur à M. de Chateaubriand, qu'il avait connu à Paris, en 1800, M. Bertin s'était offert pour conduire à Rome Mme de Beaumont, à la sortie du Mont Dore...

Voici la dernière et la plus vive insinuation du cardinal contre le secrétaire de légation *dont il avait voulu à tout prix l'éloignement* :

« Quoique Chateaubriand, écrit-il, soit le pensionnaire et le protégé de Mme de Beaumont, il n'est point votre ami. Si vous ne le faites surveiller où vous l'envoyez, vous ne tarderez pas à être assuré qu'il fera tout pour les émigrés et pour ceux qui sont mécontents de votre gouvernement. Cet intrigant est encore un méchant homme. » Ce langage est bien fort dans sa naïve colère (1).

Est-ce Talleyrand, ou Mme Bacciochi, ou Fontanes qui lui révéla l'indigne conduite du cardinal ?

Toujours est-il qu'il fut exactement renseigné.

Quand on a pénétré un peu avant dans ce cœur passionné, le doute n'est pas possible : il se souviendra et se vengera,

(1) Villemain.

non point comme son ancien chef, en portant des coups dans l'ombre à un homme désarmé, mais à la face du ciel, à ses risques et périls, — sans égard au tout-puissant neveu.

Dans son voyage de retour, Chateaubriand s'arrêta quelques jours à Villeneuve. Là, Joubert le réconforta de sa chaude amitié et le pressa d'obéir à la recommandation de Mme de Beaumont. Ses conseils furent mieux accueillis que ceux de Fontanes. Avec quelles paroles d'humeur le secrétaire avait répondu à ce dernier l'engageant à reprendre la vie conjugale, il est impossible qu'on ne l'ait pas remarqué.

C'est sous le toit, je pourrais dire sous la dictée du moraliste que l'oublieux époux écrivit enfin à la délicate, spirituelle et fière Bretonne qu'il appelait sa « veuve ».

Mme de Chateaubriand se rendit à sa prière ou plutôt à ses instances, car il fallut insister.

Quel époux René sera-t-il ? Et Mme de Chateaubriand, quelle épouse ?

CHAPITRE VI

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE

Les deux époux.

I

L'époux d'abord. C'est le moment d'entrer plus avant dans le mystère de son être.

Pour une telle étude, revenir sur le passé ne suffirait pas; il nous faudra, mainte fois, anticiper sur l'avenir.

Souvent aussi, nous aurons recours aux intimes analyses de cette âme habituellement repliée sur elle-même. Quelles indications vaudraient celles-là?

Un incurable ennui le rongeait au cœur.

Mais quelle sorte d'ennui? et pourquoi le dire incurable?

Habitué, dès l'âge le plus tendre, à une vie d'indépendance et de solitude, il aimait à fuir la société, à courir les champs et les bois. Il aimait plus encore à se retirer et à se blottir en soi, le regard du corps aux lointains bleuâtres, le regard de l'âme aux horizons subjectifs.

Comme le malade ne cesse d'interroger son mal, ainsi

Chateaubriand ne cessait d'interroger son cœur. Ce cœur inquiet, il l'écoutait se plaindre sans paix ni trêve.

Vanité, « égoïsme féroce », « indécrottable orgueil », « étalage obstiné du moi », voilà le reproche incessant que l'on jette à la mémoire de l'illustre écrivain. Autant vaudrait reprocher à l'hypocondriaque de penser éternellement à soi, de parler éternellement de soi. Car il faut voir en Chateaubriand « un *vrai malade* ».

Entendons-nous : « La nature l'avait doué d'une force extraordinaire ». « Son tempérament était très vigoureux. » C'est lui qui l'assure. Sa constitution était « saine et robuste », Sainte-Beuve l'affirme et tout le prouve. Donc, « constitution saine et robuste (1) », sauf en ce point mystérieux où travaille le spleen ; sauf encore ces fièvres, ces rhumatismes dont il souffrit toute sa vie.

Peut-être ces rhumatismes furent-ils causés par les imprudences de l'enfant et du voyageur. Courses effrénées des jours, nuits passées à la belle étoile ; « il harassait ses gens » ; à peine arrivé, il fallait repartir. « Point de cesse, point de relâche. » Les guides et domestiques demandaient grâce ; ils suppliaient les amis d'intercéder pour eux.

Peut-être aussi le spécialiste découvrirait-il entre le spleen et ces douleurs coutumières quelque étroite parenté.

Une certaine année, il consent à se soigner et se rend à Cauterets. Les eaux lui sont favorables, doublement favorables. Car, en même temps que les douleurs, voilà que l'invétérée tristesse a disparu. Il le constate avec un étonne-

(1) L'une de ses sœurs, la comtesse de Marigny, mourut centenaire ; et de Lucile, Chênedollé a écrit : « Que les souffrances de l'âme ont dû être grandes pour avoir détruit aussi vite *un corps aussi robuste et aussi bien constitué !* »

ment joyeux : « Je me trouvai bien des bains; j'achevais seul de longues courses et me croyais dans les escarpements de la Sabine. *Je faisais tous mes efforts pour être triste et je ne le pouvais.* »

Relevons, dans la correspondance des quatre dernières années, les phrases où il est question de sa santé :

11 thermidor, au soir [1800]. « Rendez-moi deux services : donnez-moi d'abord un mot pour le médecin. »

29 septembre 1801. « Je suis toujours malade et j'écris avec peine. »

1er octobre 1801. « J'ai décidément la fièvre tierce; je vais faire des remèdes.

22 fructidor [8 septembre] 1802. « Je n'ai point été au Marais dans la crainte d'y rencontrer la philosophie; d'ailleurs, je suis très malade. »

3 brumaire [an XII] 1803. « Ma santé est très mauvaise depuis quelque temps : j'ai une diarrhée bilieuse qui m'ôte toutes les forces, et des mouvements de fièvre qui sont très inquiétants. »

8 novembre 1803. « Ma santé est bien mauvaise, et je désire quelquefois de ne pas repasser les Alpes. »

16 novembre 1803. « Ma santé qui devient extrêmement mauvaise m'impose la loi de chercher quelque coin où je ne sois à charge à personne. »

23 novembre 1803. « Je suis au lit avec une jaunisse affreuse. »

20 décembre 1803. « Comme *mon tempérament est très fort*, j'espère surmonter le mal. »

18 juin 1804. « Je ne dors point, je ne mange point, je suis malade. »

29 juin 1804. « J'ai la fièvre depuis deux jours; cela durera peu; quelques doses de quinine me remettront sur pied. »

Des notes analogues, embrassant les années qui précédèrent et suivirent, s'offriraient d'elles-mêmes, soit dans les mémoires

de l'un et de l'autre époux, soit dans leurs correspondances familières.

La clé de son caractère sombre, de son humeur changeante, « de son ennui sans cause », de ses taciturnités désolantes, de « sa figure » qui « se pince » et, non point assurément de son génie, mais de la teinte mélancolique de son génie, elle est là, dans cette maladie physique.

Mal incurable, parce qu'il était héréditaire. Son père, « un des caractères les plus sombres qui aient été », nous apparaît, à travers les *Mémoires*, comme fortement hypocondriaque : « Son état habituel était une tristesse profonde, que l'âge augmenta, et un silence dont il ne sortait que par des emportements. »

Lucile était hypocondriaque au degré le plus voisin de la folie; elle se définissait : « une existence délaissée de tous *et qui pèse tout entière sur elle-même* (1) ». Adolescent, René ne l'était guère moins. Il fut tenté, il tenta même une fois de se tuer. Mais tandis que Lucile se laissait glisser insensiblement sur la pente fatale, René trouva dans la triple vigueur

(1) « Ma sœur n'était point changée; elle avait pris seulement *l'expression fixe de ses maux*... En la contemplant, je croyais apercevoir dans Lucile toute mon enfance, qui me regardait derrière *ses yeux un peu égarés*...

» Le 4 d'octobre 1803, Lucile m'écrivait de Rennes :

« Mon ami, quelle triste et étrange vie je mène depuis quelques mois ! Aussi » ces paroles du Prophète me reviennent sans cesse à l'esprit : *Le Seigneur* » *vous couronnera de maux et vous jettera comme une balle*... Adieu, mon » pauvre frère; te reverrai-je ? *Cette idée ne s'offre pas à moi d'une manière* » *bien distincte. Si tu me revois, je crains que tu ne me retrouves qu'entiè-* » *rement insensée.* Adieu, toi à qui je dois tant !... Il est bien vrai que pour » quiconque ne me connaît pas, je dois paraître inexplicable... »

— Sainte-Beuve a écrit : « Elle mourut folle et se tua. » De quel droit le maître critique présente-t-il comme absolument certain ce qui n'est que probable ?

de sa constitution, de son intelligence et de sa volonté, la force de réagir; il remonta de plusieurs degrés, dès les années de sa jeunesse. Une vie de voyages, de travail et d'action, et, dans cette vie, un enchaînement de crises extérieures, une suite ininterrompue de combats, furent le contrepoids sauveur.

Il a dit, dans ses *Mémoires*, un mot essentiel, mot qui éclaire le mystère de son être aux dernières profondeurs :

« J'ai le spleen, véritable maladie, *tristesse physique*. »

De ce mot révélateur et suggestif, on n'a pas tenu compte.

Villemain l'a remarqué, en vue d'une simple allusion; et il ne s'en est souvenu que pour en contester la portée : « Une certaine mélancolie dédaigneuse de ce qu'elle poursuit, un spleen plus affecté encore que maladif. »

Sainte-Beuve a disserté sur le fameux ennui, très éloquemment; il n'est pas sorti de l'analyse psychologique. Dans le « mal de René », il n'a vu qu'une « maladie morale », et tous, après le grand critique, ont parlé comme lui, sur ce point et sur tant d'autres.

Je m'étonne que, par ce temps d'études psycho-physiologiques, on n'ait point eu l'idée d'une cause physique. La physiologie, dont les bonnes âmes s'effraient, n'est pas l'ennemie de la morale. Loin de la supprimer, elle la dégage et l'éclaire. A qui l'entend comme il faut, cette science apporte de très précieux éléments d'examen.

Par instinct et par goût, autant que par système, Chateaubriand vécut à Rome, comme il avait vécu dans les bois de Combourg, comme il avait vécu dans ses premiers séjours à Paris, comme il avait vécu durant l'exil de Londres, habituellement triste, taciturne et seul.

Agé de dix-huit ans, en 1786, il était venu passer quelques jours à Paris. Vingt-cinq ans plus tard, le comte de Pomme-

reul se souvenait d'avoir soupé alors avec lui et quelques gentilshommes bretons : « Il ne disait pas un mot », ajoutait le narrateur.

« Après avoir revu la Bretagne, et m'être venu fixer à Paris avec mes deux sœurs cadettes, Lucile et Julie, je m'enfonçai plus que jamais dans mes habitudes solitaires. » — « Mes mœurs sont de la solitude et non des hommes », disait-il dans l'*Essai*.

Les conseils que le jeune auteur (1797) donnait aux *Infortunés*, de fuir le grand jour et les hommes, de cacher leur détresse et leurs larmes, de vivre avec la nature, de s'isoler, il les tirait et traduisait de sa propre vie; il les pratiquait si rigoureusement tout le premier que ses camarades d'émigration « le soupçonnaient atteint de folie ». — « Je ne regardais personne, je ne répondais point, je ne savais ce que l'on me disait... »

Il avait écrit dans l'*Essai* : « Il faut éviter la société lorsqu'on souffre, parce qu'elle est l'ennemie naturelle du malheureux. Je suis si convaincu de cette vérité sociale que je ne passe guère dans les rues sans baisser la tête. »

Échapper à la société, aller sans contrainte, vivre sans témoins, se nourrir de son intérieur, étudier son inexprimable malaise, « le cœur replié sur lui-même », et, sous prétexte de calmer ou de charmer sa souffrance, la nourrir, la développer en se la décrivant, c'était chez lui instinct, besoin impérieux, habitude invétérée. L'habitude était causée par une fatalité de complexion, par une hérédité maladive. Le germe de naissance avait été favorisé d'abord par la contrainte de son enfance, aux prises avec la tyrannie et la morosité du foyer; puis par la mélancolie des lieux où il vit le jour et où s'écoulèrent les années des impressions vivaces; puis encore par les prodigieux bouleversements de la Révolution et les malheurs

qui en furent la suite; enfin par la misère noire de l'exil et par un séjour de huit longues années dans la propre patrie du spleen. — Race, milieu, moment, la formule chère à M. Taine n'aurait ici rien de forcé, rien de factice.

« Plus sombre que sensible (1) », disait Mme de Staël, et j'ajoute, plutôt subjectif qu'égoïste; parce que le spleen impose à ses victimes un fréquent oubli des autres avec d'incessantes et douloureuses préoccupations de soi; — aimant la solitude, parce que la solitude laisse toute liberté aux retours sur soi et que le silence extérieur permet de n'entendre que soi; — ennemi de tout lien un peu étroit et durable, parce que de tels liens supposent une aliénation de soi; comment pourra-t-il s'habituer à la vie conjugale, cette vie étant, dans une large mesure, le don de soi, l'oubli de soi?

Il ne s'habituera qu'à la longue, et jamais parfaitement.

J'ai noté dans sa correspondance, à une date toute voisine de la réunion des deux époux, une confidence très caractéristique. Venant du sauvage indiscipliné que nous connaissons, elle ne laisse pas, morale à part, d'être fort touchante :

« J'aspire au moment où je pourrai jouir encore de *quelques heures* de liberté, puisqu'il faut renoncer au fond de la chose.

» Bon Dieu ! comme j'étais peu fait pour cela (le mariage) ! Quel pauvre oiseau prisonnier je suis ! »

Sauf une grande générosité de caractère et une exceptionnelle bonté, « il n'avait aucune qualité du mari ».

Qu'est-ce à dire ?

Aux confidences dont il accompagne cette déclaration dans

(1) « J'ai beaucoup vu l'auteur d'*Atala* depuis votre départ... et je le crois encore plus sombre que sensible. » (Lettre à Fauriel, 17 prairial an IX (1801).

ses *Mémoires*, ajoutez que, dévoré du spleen, — sombre et subjectif, douloureusement concentré et absorbé, passionné d'indépendance et de solitude, affolé d'idéal, — il ne se pouvait qu'il eût les qualités du mari. Lucile non plus ne se reconnaissait pas les qualités de l'épouse. Elle refusa sa main à Chênedollé. Pourquoi ? Se sentant vouée au malheur, elle ne voulut pas infliger à autrui la contagion de sa destinée : « S'il est vrai que vous ayez l'idée que nous pourrons être un jour unis, perdez tout à fait cette idée : croyez que je ne suis point d'un caractère à souffrir jamais que vous sacrifiiez votre destinée à la mienne. »

C'est en vertu du même principe, et pour ne pas infliger à sa descendance une hérédité de malheur, que René se montra réfractaire au sentiment paternel. Nous le savons depuis la publication des *Mémoires d'Outre-Tombe* :

« Après le malheur de naître, je n'en connais pas de plus grand que de donner le jour à un homme. » — « Je n'ai jamais désiré me survivre. »

Nulle parole, je dirais nul aveu, n'éclaire mieux le fond atrocement désolé de ce cœur.

Cet aveu répond aux théories de sa jeunesse, à peine gazées dans la fiction des *Natchez* :

Toute pensée d'hymen était odieuse à René :

« Mon fils ou ma fille ! dit-il avec un sourire amer. *Sera-t-il plus heureux que moi ? Sera-t-elle plus heureuse que ma sœur ?* Qui aurait dit que j'aurais donné le jour à un homme !... »

Depuis qu'il était père, sa tristesse était singulièrement augmentée. Il passait des jours entiers au fond des forêts.

« J'ai vu avec une sorte d'épouvante que ma vie s'allait prolonger au delà de moi. Le sang qui fit battre mon cœur douloureux animera celui de ma fille... Qu'on ne parle jamais de moi à ma fille : elle ne me doit rien ; je ne souhaitais pas de lui donner la vie!... »

Las de « n'avoir à dévorer qu'un cœur vide et solitaire (1) », quand il sortait de son intérieur, c'était ébloui par quelque séduction brillante. Dans ce cœur orageux, le désir s'allume, soudain et aveuglant comme l'éclair. Que ce fût désir d'amour, ou de gloire, ou de pouvoir, ou tout autre désir, il s'élançait avec une fougue de passion que rien n'aurait pu maîtriser. Rien, sinon le succès. Tout l'être se tendait à la poursuite. Et tant que l'objet de ses convoitises restait hors d'atteinte, il ne se lassait pas. Aussitôt le but atteint, il y avait détente brusque et lourde retombée sur soi. Le cœur, écrasé sous le faix, élevait sa plainte éternelle. L'imagination, hantée de chimères, se trouvait loin de compte ; elle ajoutait à la déception. Plus cruel après ces échappées, le spleen avait ressaisi sa proie. Et celle-ci, sous la griffe, étouffait, se débattait, cherchait le grand air, avait besoin d'espace, de locomotion, de solitude :

« Bénie soyez-vous, ô ma native et chère indépendance, âme de ma vie!... La route m'ennuie; j'aime seulement le voyage à cause de l'indépendance qu'il me donne, comme j'incline vers la campagne, non pour la campagne, mais pour la solitude. » Il aurait beaucoup aimé le service de la marine si son esprit d'indépendance ne l'eût éloigné de tous les genres de services : « J'ai en moi une impossibilité d'obéir. Les voyages me tentaient; mais je sentais que je ne les aimerais *que seul*, et suivant ma volonté. » — « La solitude me plaît, mais souvent la vie m'ennuie. C'est un mal que j'ai apporté en naissant; il faut le souffrir, puisqu'il n'y a point de remède (2). »

Rendu à la solitude, Chateaubriand se calmait insensiblement. « La monotonie des sentiments de la vie » avait toutes

(1) Expression de l'*Essai*.

(2) Lettre à Mme de Custine, 2 décembre 1823.

ses préférences. Lui-même nous a dépeint ces habitudes régulières, avec leurs douces rêveries, comme l'état le plus heureux de son humeur. Nous lisons dans *René* : « Si j'avais encore la folie de croire au bonheur, je le chercherais dans l'habitude. » Le fond du cœur ne cessait pas d'être tristesse et souffrance. Mais l'amertume de sa tristesse s'envolait dans l'infini de ses rêves, et, sur sa souffrance endormie, couraient de fréquents sourires.

A vivre ainsi dans la solitude, tout n'est pas misère et ennui; lui-même en a consigné la remarque dans ses juvéniles conseils aux *Infortunés* :

S'il devient moins propre à la société [voilà l'inconvénient, et il est grave; voici l'avantage], sa sensibilité se développe aussi davantage. Le malheur nous est utile : sans lui, les facultés aimantes de notre âme resteraient inactives; il la rend un instrument tout harmonie dont, au moindre souffle, il sort des murmures inexprimables.

N'oublions pas que ces réflexions étaient imprimées bien avant l'*Itinéraire*, avant les *Martyrs*, *René*, *Atala*. L'auteur inconnu de l'*Essai* n'avait-il pas déjà le pressentiment de ses « futuritions » glorieuses?

Continuons de le citer :

Lorsque les chances de la destinée nous jettent hors de la société, la surabondance de notre âme, faute d'objet réel, se répand jusque sur l'ordre muet de la création, et nous y trouvons une sorte de plaisir que nous n'aurions jamais soupçonné.

La vie est douce avec la nature. Pour moi, je me suis sauvé dans la solitude. Heureux ceux qui aiment la nature.

L'âme se répand sur l'ordre muet de la création, jamais oublieuse d'elle-même, jamais confondue, jamais absorbée (1). Semblable à l'abeille, elle vole, butine, ajoute incessamment au trésor dont elle se nourrit. Enfin, rassasiée pour un jour, elle rentre en soi et se laisse aller à la douceur de rêver. « Je rentre dans mon for intérieur, comme un lièvre dans son gîte : là je me remets à contempler la feuille qui remue ou le brin d'herbe qui s'incline. »

— « Méditations enchantées, *charmes secrets et ineffables d'une âme jouissant d'elle-même*, je vous ai goûtés à longs traits. » Nous le verrons longuement heureux de ce bonheur, dans la solitude de la Vallée aux Loups.

Ce ne sera plus la solitude absolue; elle commence même à lui peser. En janvier 1804, l'humeur semblerait moins noire; l'état d'âme serait meilleur. Un passage de la lettre sur la campagne romaine permet de le croire. Et les faits, comme les lettres, témoigneront de ce progrès :

> Quand on est très jeune, la nature muette parle beaucoup; il y a surabondance dans l'homme...; mais dans un âge plus avancé, ... lorsque nous sommes détrompés sur une foule d'illusions, alors la nature seule devient plus froide et moins parlante... *Nous nous suffisons moins à nous-mêmes*; la solitude absolue nous pèse, et nous avons besoin de ces conversations qui se font le soir à voix basse entre des amis.

(1) « N'est-ce pas lui qui, le premier peut-être, a mêlé l'homme dans la nature, jusqu'à l'y confondre, ou plutôt jusqu'à l'y absorber ? » (Brunetière, *Évolution de la Poésie lyrique*, p. 88.) — Chateaubriand attire à soi la nature; il l'absorberait plutôt qu'il ne se perdrait en elle. Nul soupçon ni danger de panthéisme avec lui. Son individualisme est trop accentué pour cette aliénation et perte du moi dans le tout.

A voix basse n'est pas un mot de hasard ou une simple traduction, *lenesque susurri*; l'auteur s'est mis dans ce mot, comme dans tous les autres. Chateaubriand n'aimait pas à parler beaucoup; et moins encore aimait-il à parler haut (1). « Il prêtait volontiers sa plume, mais non sa langue, à la plus belle cause du monde. » — « Au bout de quatre paroles le son de ma voix me devient insupportable et je me tais. »

« Quand on est très jeune, etc. » contient, je pense, une allusion aux rêveries de *René*. — « Lorsque nous sommes détrompés sur une foule d'illusions, etc. » dit la situation d'esprit après les démêlés avec le cardinal Fesch.

« *Nous nous suffisons moins à nous-mêmes* », parole de bon augure, où se marque un progrès, un plus noble progrès que celui de l'âge et du génie : je la souligne avec plaisir.

Sceptique à l'endroit des réalités qu'on peut mettre à l'essai, réalités menteuses et indigentes, à commencer par les formes gouvernementales, il ne le fut point, ce qui est l'essentiel, à l'égard des grandes idées, génératrices des grandes actions, amitié, justice, humanité, liberté, gloire, génie, honneur, charité, religion.

Ce que René a surtout de propre, d'après Sainte-Beuve, c'est de se mettre en présence de sa propre tristesse; c'est de la regarder en l'admirant et en la chérissant... Une tristesse dépeinte et chantée de la sorte devient sa propre consolation à elle-même, et n'y aurait-il que cela, on sent que René se distraira et se consolera.

René se distraira; oui, Dieu merci! Sans quoi, c'eût été, comme pour Lucile, le désespoir qui tue, peut-être le déses-

(1) « Il était un peu sourd, et nous n'aimons pas à parler haut. » (*Congrès de Vérone.*)

poir qui fait que l'on se tue. René se consolera; non, jamais. C'est un malade d'origine; la tristesse est aux sources mêmes de son être. « *Tristesse physique.* » Le cœur en est rempli; elle circule dans les veines. Le mal est incurable. « Depuis le commencement de ma vie, je n'ai cessé de nourrir des chagrins; j'en portais le germe en moi, comme l'arbre porte le germe de son fruit. Un poison inconnu se mêlait à tous mes sentiments. Je me reprochais jusqu'à ces joies nées de la jeunesse et fugitives comme elle. » Ce que René a surtout de propre, ce n'est point de se mettre en présence de sa tristesse; tous les malades de son espèce en sont là; c'est de dépeindre ou de chanter cette tristesse — qui n'est ni si nouvelle ni si rare — avec des accents nouveaux, sous des couleurs magiques. S'il admire et chérit quelque chose, c'est la peinture de sa souffrance, c'est l'œuvre de son génie, et non cette souffrance. Quand tous exaltent ses tableaux, l'artiste n'aura-t-il pas le droit de les admirer? Encore est-il qu'il doute de son génie et de la durée de ses œuvres, comme de l'amour qu'on lui témoigne, comme de tout le reste.

« Est-il certain que j'aie un talent véritable et que ce talent ait valu la peine du sacrifice de ma vie? Dépasserai-je ma tombe? Si je vais au delà, y aura-t-il, dans la transformation qui s'opère, dans un monde changé et occupé d'autre chose, y aura-t-il un public pour m'entendre? Ne serai-je pas un homme d'autrefois, inintelligible aux générations nouvelles? Mes idées, mes sentiments, mon style même, ne seront-ils pas à la dédaigneuse postérité choses ennuyeusés et vieillies? » — « Je crus un moment à mon talent; mais bientôt, revenu à une juste défiance de moi-même, je me mis à douter de ce talent, ainsi que j'en ai toujours douté. »

Nous pouvons généraliser le mot de Villemain, relatif à la seule politique :

« *Son ardeur même se glaçait de doute.* »

« Sauf en religion, je n'ai aucune croyance... (1). » — « Mon défaut capital est l'ennui, le dégoût de tout, le doute perpétuel. » Doute fréquent, doute sincère, qui dérive de son mal et fait partie de sa tristesse.

De l'avenir aussi, il doute à sa manière. Les longues années ne lui apparaissent que vides du « long espoir » : « Je ne sais s'il est bon d'avoir comme moi épuisé tant de choses à trente-quatre ans. Que de vide derrière soi ! *Que d'années sans espérance* et sans illusions ! Ce qu'il y a de sûr, c'est que je m'inquiète de l'avenir. Je ne sais comment je remplirai tous les jours qui me semblent promis. Je ne vaux rien pour moi; mais je crois valoir quelque chose pour les autres. »

Il désire plutôt qu'il n'espère.

L'espérance est un sentiment fait de douceur et de sécurité : l'âme s'établit dans une attente confiante. Affranchie de ce que le désir a d'inquiet, elle se repose dans l'idéale jouissance d'un bien à venir.

Or, l'être intime de Chateaubriand ne comporte ni cette douceur, ni cette sécurité. Le mot espérance est rare dans son œuvre. Et avec quelles restrictions il se présente : « J'espérais, autant du moins que je puis espérer (2). » — « Je croyais donc *pouvoir un peu nourrir* des espérances pas trop folles. » Voyez tous les termes restrictifs dont le mot espérance est

(1) Le mot s'applique aux contingences politiques et sociales.

(2) « Dire que j'espérais, *autant du moins que je puis espérer*, un grand succès de l'ouvrage (l'*Essai*), cela va sans dire. Nous autres auteurs, petits prodiges d'une ère prodigieuse, nous avons la prétention d'entretenir des intelligences avec les races futures; mais nous ignorons, que je crois, la demeure de la postérité; nous mettons mal son adresse. » (*Mém. d'Outre-Tombe*, t. II, p. 134.)

enveloppé ! « Il s'inquiète de l'avenir. » Et quand le désir se lève dans son cœur, je le répète, on dirait d'un violent orage. C'est l'éclair multiplié dans le tumulte de la tempête. Il croit trop peu soit à la réalité, soit à la durée du bonheur pour se promettre, dans la jouissance, une paix quelconque. Aussi quelle agitation ! quel trouble intérieur ! quelle hâte fiévreuse ! quelle impatience de l'obstacle ! Et quelle étrange pensée l'obsède ! Mêler la mort au plaisir : « Que la voûte du ciel tombe sur nous !... J'aurais voulu vous poignarder pour fixer le bonheur dans votre sein... » — « Mon bonheur à moi ressemblait à du désespoir (1). » — « Au temps des erreurs de ma jeunesse, j'ai souvent souhaité ne pas survivre au bonheur. »

Fut-il donc « l'homme du désir au sens épicurien », — « désir prolongé et toujours renouvelé d'une Ève terrestre » ? — « Qu'était-ce, après tout, que Fontanes et même Chateaubriand ? Des épicuriens qui avaient l'imagination catholique (2). »

Jusqu'à la date que j'aurai soin de noter, il fut l'homme de ses romans, l'homme des passions décrites. Très conscient et très fier des viriles énergies de son être pour tout travail et toute lutte, il s'afflige de sa faiblesse de cœur, il fait le procès « *à cette nature molle et efféminée que mon siècle*, observe-t-il, *a placée malgré moi dans mon sein* ». Il fait même le procès à la religion : « O religion ! où sont donc tes puissances, tes freins, tes baumes ! »

Inconstantes amours. Du moins ses passions, vite lassées, se changeaient-elles en amitiés fidèles. Il ne se donnait pas, il se prêtait, dit-on. Au sens de l'amitié, il se donnait sans retour.

(1) Eudore.
(2) Sainte-Beuve.

Non point, toutefois, que le « désir prolongé d'une *Eve* terrestre » évoque bien naturellement le souvenir d'*Épicure*. Le mot fameux de Sainte-Beuve n'a rien de caractéristique : il s'appliquerait à tant d'autres; et, sans remonter aux âges philosophiques de la Grèce, à tant d'autres de son siècle — le dix-huitième — et de son pays — la France.

Dans cet ordre d'idées, une phrase de la correspondance était à remarquer : elle n'aura point passé inaperçue : « La société est fort nombreuse ici [Rome]; les femmes y sont très belles, et personne ne trouve mauvais qu'on en soit très occupé. »

Je ne sais s'il faut attribuer au mot « très occupé » la valeur d'une confidence. J'y verrais plutôt un trait des mœurs romaines lestement relevé par un jeune Français. Au surplus, jeune ou vieux, à peine est-il arrivé dans une auberge, à peine a-t-il fait quatre pas dans une ville ou un village : son premier regard est aux femmes; sa première note de voyage est pour constater ou contester la beauté de celles qui s'offrent à sa vue.

Dans la lettre sur la campagne romaine, il écrivait à Fontanes : « La beauté des femmes est un autre trait distinctif de Rome : elles rappellent par leur port et leur démarche les Clélie et les Cornélie; on croirait voir des statues antiques de Junon et de Pallas descendues de leur piédestal et se promenant autour de leurs temples (1). »

Il parlera des femmes de l'Orient dans l'*Itinéraire de*

(1) « Notez que c'est ce dernier trait qui achève et accomplit la pensée. *On croirait voir des statues antiques de Junon ou de Pallas* : on trouverait encore cela assez aisément, et on s'arrêterait satisfait. Le reste est du grand écrivain qui ne laisse rien à dire après lui et qui ferme le cercle d'or. En prose, il n'y a rien au delà. » (Sainte-Beuve.)

Paris à Jérusalem : « Les femmes arabes ont la taille plus haute en proportion que celle des hommes. Leur port est noble; et, par la régularité de leurs traits, la beauté de leurs formes et la disposition de leurs voiles, elles rappellent un peu les statues des prêtresses et des Muses. Ceci doit s'entendre avec restriction : ces belles statues sont souvent drapées avec des lambeaux; l'air de misère, de saleté et de souffrance dégrade ces formes si pures; un teint cuivré cache la régularité des traits; en un mot, pour voir ces femmes telles que je viens de les dépeindre, il faut les contempler d'un peu loin, se contenter de l'ensemble et ne pas entrer dans les détails. »

Et ailleurs, sur les femmes juives :

Fontanes me demandait un jour pourquoi, dans la race juive, les femmes sont plus belles que les hommes : je lui en donnai une raison de poète et de chrétien. « Les Juives, lui dis-je, ont échappé à la malédiction dont leurs pères, leurs maris et leurs fils ont été frappés. On ne trouve aucune Juive mêlée dans la foule des prêtres et du peuple qui insulta le Fils de l'Homme, le flagella, le couronna d'épines, lui fit subir les ignominies et les douleurs de la croix. Les femmes de la Judée crurent au Sauveur, l'aimèrent, le suivirent, l'assistèrent de leurs biens, le soulagèrent dans ses afflictions. Une femme, à Béthanie, versa sur sa tête le nard précieux qu'elle portait dans un vase d'albâtre; la pécheresse répandit une huile de parfums sur ses pieds, et les essuya avec ses cheveux. Le Christ, à son tour, étendit sa miséricorde et sa grâce sur les Juives; il ressuscita le fils de la veuve de Naïm et le frère de Marthe; il guérit la belle-mère de Simon et la femme qui toucha le bas de son vêtement : pour la Samaritaine, il fut une source d'eau vive, un juge compatissant pour la femme adultère. Les filles de Jérusalem pleurèrent sur lui, les saintes femmes l'accompagnèrent au Calvaire, achetèrent du baume et des aromates, le cherchèrent au sépulcre en pleurant : — *Mulier, quid ploras ?* Sa première apparition

après sa résurrection fut à Madeleine ; elle ne le reconnaissait pas ; mais il lui dit : « Marie ! » Au son de cette voix les yeux de Madeleine s'ouvrirent et elle répondit : « Mon Maître ! » Le reflet de quelque beau rayon sera resté sur le front des Juives. »

Fontanes parut satisfait de ces raisons, concluantes en effet pour les *doctes Sœurs* (1).

Si le trait relatif aux femmes de Rome est une sorte d'aveu, la tendance qui s'y révèle ne tint pas longtemps contre l'instinctive habitude de s'isoler. Et puis, ce furent les tracasseries de son supérieur qui l'exaspérèrent. Et enfin, ce fut le dévouement qui le prit tout entier. Fontanes l'avait sermonné. Chateaubriand répondit : « On vous a fait mille contes ridicules. Je ne vois personne, et surtout point d'*Italiennes*... Je passe mes jours et mes nuits en larmes auprès de notre amie mourante. »

Prenons le mot désir au sens illimité que lui restitue M. de Vogüé (2). Ce n'est pas non plus ce désir qui serait distinctif en Chateaubriand. Ainsi désire chacun de nous. Mais le degré d'âpre et orageuse passion où montait ce désir, quel qu'en fût l'objet.

Ce qui est vraiment spécial et définit l'homme, c'est le souvenir ; ou, si l'on veut, c'est le désir d'avoir été ceci, d'avoir possédé cela : « Il ne manquait aux aventures de ma vie politique que d'être en relations avec un Souverain Pontife. Cela complète ma carrière (3). »

Le souvenir lui est plus précieux que la jouissance ; ou plutôt, sa vraie jouissance, c'est de composer sa vie à la façon

(1) *Essai sur la Littérature anglaise.*

(2) Dans un très bel article de la *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1892.

(3) Lettre du 30 janvier 1829.

d'une épopée; c'est d'ajouter un brillant épisode aux phases diverses de sa très poétique carrière ; c'est de rêver des choses vécues et de « vivre de son intérieur » ; c'est de se souvenir.

« Montaigne dit que les hommes vont béant aux choses futures ; j'ai la manie de béer aux choses passées. »

Tout jeune, il le déclarait dans l'*Essai* : « Le cœur se replie sur lui-même. Il forme le projet de vivre uniquement avec ses souvenirs. »

Il écrivait en mars 1801 : « Les souvenirs sont comme les échos des passions, et les sons qu'ils répètent prennent, par l'éloignement, quelque chose de vague et de mélancolique qui les rend plus séduisants que les accents des passions mêmes. » — « Les plus belles choses qu'un auteur puisse mettre dans un livre sont les sentiments qui lui viennent par réminiscence des premiers jours de sa jeunesse. »

Jeune encore, en 1803, il pensait aux *Mémoires de sa vie* ; il en traçait une rapide esquisse.

Jouissance, heure qui passe, minute qui fuit, déception, néant !

Souvenir, jouissance idéale plus réelle que la réalité ! jouissance éternisée dans les délices du rêve !

« Rompre avec les réalités, ce n'est rien », écrivait Chateaubriand, « mais avec les souvenirs ! Le cœur se brise à la séparation des songes, tant il y a peu de réalités dans l'homme. »

« Toujours regretter ce qu'il a perdu, toujours s'égarer dans les souvenirs, toujours marcher vers la tombe en pleurant et en s'isolant : c'est l'homme. » C'est surtout l'homme que fut Chateaubriand.

Il s'est défini « songe sans fin ». A ce songe, qui fut sa vie, il fallait du passé, du lointain. Il aime, surtout quand il est séparé, ou qu'il a perdu. Ou plutôt, c'est alors seulement

qu'il savoure la douceur d'aimer; c'est alors qu'il s'abandonne sans réserve à la fréquentation de tous les instants. Il l'a dit avec une vibration d'accent qui remue le cœur : « Personne ne se crée comme moi une société réelle en invoquant des ombres. *C'est au point que la vie de mes souvenirs absorbe le sentiment de ma vie réelle.* Des personnes même dont je ne me suis jamais occupé, si elles meurent, envahissent ma mémoire : on dirait que nul ne peut devenir mon compagnon, s'il n'a passé à travers la tombe. Où les autres trouvent une éternelle séparation, je trouve une réunion éternelle; qu'un de mes amis s'en aille de la terre, c'est comme s'il venait demeurer à mes foyers; il ne me quitte plus. » A travers les fuyantes perspectives du souvenir, l'objet aimé se transfigure, et cette vision l'émeut. De ce cœur, très noble et très sensible, les larmes montent vite, sous le coup d'une émotion. Elles ne coulent guère devant témoins. Il faut qu'il soit seul pour qu'elles aient libre cours. On se souvient qu'il recommandait dans l'*Essai* de « cacher ses pleurs ».

« Mon cher ami, je vous le dis les larmes aux yeux, parce que je suis loin de vous... » — « Ma chère cousine, si vous me survivez, agréez la part de reconnaissance et d'affection que je vous lègue ici. Ne croyez pas au faux sourire ébauché sur mes lèvres en parlant de vous : mes yeux, je vous assure, sont pleins de larmes. » — « Je vous embrasse en pleurant : c'est maintenant mon habitude. » — « ... Ma sœur me manda le dernier vœu de ma mère... J'ai pleuré et j'ai cru. »

L'émotion ne lui vient pas moins au souvenir des lieux qu'au souvenir des personnes :

« Enfin nous découvrîmes une vallée au fond de laquelle s'élevait, non loin d'un étang, la flèche de l'église d'une bourgade; les tours d'un château féodal (Combourg) montaient dans les arbres d'une futaie éclairée par le soleil couchant.

» J'ai été obligé de m'arrêter : mon cœur battait au point de repousser la table sur laquelle j'écris. Les souvenirs qui se réveillent dans ma mémoire m'accablent de leur force et de leur multitude. »

— « Les lieux semblent voyager avec moi... »

Quelque chose d'analogue se retrouve dans ses rancunes. Car cette haute et forte nature trouvait le secret d'être très généreuse sans être clémente le moins du monde. Caractère ardent et irascible, il ne savait pas pardonner :

« Je resterai ennemi irréconciliable... » — « Je suis singulièrement né : dans le premier moment d'une offense, je la sens à peine. Mais elle se grave dans ma mémoire : *son souvenir, au lieu de décroître, s'augmente avec le temps*; il dort dans mon cœur des mois, des années entières, puis il se réveille à la moindre circonstance avec une force nouvelle, et *ma blessure devient plus vive que le premier jour*. Mais si je ne pardonne point à mes ennemis, je ne leur fais aucun mal; je suis rancunier, je ne suis pas vindicatif. »

Ligué avec l'imagination, le souvenir cache un piège sous la douceur de ses émotions et de ses larmes. Idéalisant le passé, il rend insipide et ennuyeuse l'heure présente, de telle sorte que le passé écrase le présent : « *La vie détruit la vie.* » — « Ma mémoire oppose sans cesse mes voyages à mes voyages, montagnes à montagnes, fleuves à fleuves, forêts à forêts, et ma vie détruit ma vie. *Même chose m'arrive à l'égard des sociétés et des hommes.* »

Par un effet contraire, quelquefois, et trop rarement, le souvenir enveloppe et pénètre d'un rayon la froide nudité du présent; il contribue à le lui rendre moins insupportable : « Pardon de tous ces souvenirs; mais peut-être la tyrannie de ma mémoire, en faisant entrer le passé dans le présent, ôte à celui-ci une partie de ce qu'il a de misérable. » Une fois,

grâce à Mme Récamier, ce sera le présent qui relèvera le passé. L'exception mérite d'être signalée : « On étend l'affection que l'on ressent sur des jours que l'on a ignorés et que l'on ressuscite. On embellit ce qui fut de ce qui est. »

Que le passé prête au présent, ou le présent au passé, c'est toujours la vie des rêves, toujours le souvenir.

Vivre en soi et vivre de soi, voilà l'instinct et l'habitude.

A ce point de vue, rien de plus curieux, de plus significatif, que les toutes premières lignes de prose qu'il ait soumises au public. L'*Essai* s'ouvre sur cet alinéa :

« Lorsque je quittai la France j'étais jeune : quatre ans de malheurs m'ont vieilli. Depuis quatre ans, retiré à la campagne, sans un ami à consulter, sans une personne qui pût m'entendre, le jour travaillant pour vivre, la nuit écrivant ce que le chagrin et la pensée me dictaient, je suis parvenu à crayonner cet *Essai*. Je n'en ignore pas les défauts : *Si le* MOI *y revient souvent, c'est que cet ouvrage a d'abord été entrepris pour* MOI, *et pour* MOI *seul. On y voit presque partout un malheureux qui cause avec lui-même; dont l'esprit erre de sujets en sujets, de souvenirs en souvenirs; qui n'a point l'intention de faire un livre, mais tient une espèce de journal régulier de ses excursions mentales, un registre de ses sentiments, de ses idées. Le* MOI *se fait remarquer chez tous les auteurs qui, persécutés des hommes, ont passé leur vie loin d'eux. Les solitaires vivent de leur cœur,* comme les animaux qui, faute d'aliments extérieurs, *se nourrissent de leur propre substance.* »

Je le répète : ce sont les premières lignes du premier livre de Chateaubriand; elles projettent une très vive lumière sur la vie intérieure de l'auteur, sur la genèse et la subjectivité de ses œuvres. Elles prouvent que le fameux *moi* ne fut point causé par l'enivrement d'un succès quelconque, et qu'il

procède de la « tristesse physique », de l'isolement et du malheur.

Vivre avec soi-même, c'est-à-dire se consulter, s'écouter (au sens des conseils), se juger, serait une plus heureuse formule. Joubert nous avertit qu'elle ne saurait convenir à Chateaubriand :

> Il ne songe point à être approuvé, mais à se contenter. Il ignore même profondément ce qui est approuvé dans le monde ou ce qui ne l'est pas. Il n'y a songé de sa vie, et ne veut point le savoir. Il y a plus : comme il ne s'occupe jamais à juger personne, il suppose aussi que personne ne s'occupe à le juger. Dans cette persuasion, il fait avec une pleine et entière sécurité ce qui lui passe par la tête, sans s'approuver ni se blâmer le moins du monde. (*Lettre du 21 octobre 1803.*)

Vivre en soi et vivre de soi, formule de souffrance et de tristesse, beaucoup plus que de suffisance et d'orgueil :

« Par le poids dont je me sens, je devine le fardeau que je dois être pour les autres. Les esprits de quelque puissance qui se rongent et se retournent sur eux-mêmes sont fatigants. »

« En considérant l'être entier, en pesant le bien et le mal, on serait tenté de désirer tout accident qui porte à l'oubli, comme un moyen d'échapper à soi-même. Un ivrogne heureux est un homme heureux. Religion à part, le bonheur est de s'ignorer et d'arriver à la mort sans avoir senti la vie. »

Et toutefois, l'orgueil s'y rencontre, incontestablement. Mais encore, quel orgueil ?

C'est surtout la « fierté intraitable » qu'il conseillait aux *Infortunés* : « *L'orgueil est la vertu du malheur.* »

L'orgueil plat et banal, qui s'enfle ou se ligue avec la for-

tune, ne fut aucunement le sien. Accessible, obligeant, aimable dans la prospérité, il se redressait avec « fierté » dans l'infortune, prenait des airs de défi à l'encontre de toute puissance hostile, bravait le souverain pouvoir, fût-ce aux dépens de sa liberté ou au péril de sa vie : « S'ils veulent me donner encore un peu plus de gloire, qu'ils me persécutent. Le climat d'Italie m'a guéri de tous mes rhumatismes, et je puis passer à présent quelques mois au cachot sans de grands inconvénients. » — « Mon cher ami, grâce à Dieu, je trouverai partout du pain, mais je ne veux pas manger celui de l'iniquité. »

Rendons hommage à la virilité de ce langage et de ces sentiments. Ainsi parle l'honneur. « L'honneur, idole de sa vie. » La solitude n'est douce au cœur, et bonne conseillère, que si l'on tâche de se retirer du monde avec sa propre estime. C'est ce que faisait Chateaubriand. Il le déclare avec une noble fierté; et, personnifiant l'estime, il ajoute : « Dans la solitude, il faut prendre garde au choix que l'on fait de sa compagne. » De cette compagne-là, il ne se sépara jamais, non plus que de l'estime publique : « Je serai toujours sûr de l'estime publique parce que je ne ferai jamais rien pour la perdre. »

Vouloir être estimé de tous, et d'abord avoir la prétention de s'estimer soi-même, veut-on que ce soit de l'orgueil ? Ce fut celui de Chateaubriand.

Il se confond avec la dignité, avec l'honneur. Aussi avait-il le droit d'écrire : « Sans dignité je ne comprends pas la vie. » — « J'aurais pu faire ce que j'aurais voulu, puisque j'étais seul témoin du débat. Mais, de tous les témoins, c'est celui aux yeux duquel je craindrais le plus de rougir. » — « L'honneur, exaltation de l'âme qui maintient le cœur incorruptible au milieu de la corruption. » — « L'honneur auquel il a tant de fois sacrifié repos, plaisir et fortune. »

Il y a des phrases d'orgueil dans ses préfaces et dans ses *Mémoires*. Soit ! mais les passages où son génie doute de lui-même, où sa vie se dénigre et s'accuse, sont incomparablement plus nombreux et plus appuyés. Cela va parfois à un tel excès que Villemain a cru devoir protester, contre « cette injuste humeur et cette détraction du génie par lui-même ».

Et d'ailleurs, regardez d'un peu près à ce que l'on appelle des phrases d'orgueil, et vous trouverez peut-être que c'est cet orgueil qu'il appelait « la vertu du malheur ». Orgueil de vaincu et poésie de contraste, plutôt qu'étalage vaniteux du moi.

A part ces cas de représailles, l'orgueil de Chateaubriand est un orgueil « bon enfant ».

Dans le succès, il s'épanche avec gaieté, avec simplicité, avec naïveté même : gaietés folles, simplicités d'enfant, naïvetés aimables. Dans le travail, il doute de soi, consulte, *corrige ceci et cela*, ne dit jamais : *Impossible à moi de mieux faire*; il laissera même à certain ami le droit de corriger sans lui. Très peu confiant dans ce qu'il avait écrit, et avant même de consulter, il « raturait et recomposait dix fois la même page ». C'est de lui que nous l'avons appris.

D'autres illustres, émules de génie et de gloire, se sont « piqués d'une folle vitesse ». — Fatuité, cela.

Et tandis que Chateaubriand doute de son propre génie, il n'a pas d'expressions assez vives pour admirer les génies consacrés.

Ce n'est pas lui, vrai père du romantisme, qui se serait insurgé contre les glorieux ancêtres, Corneille, Racine, La Fontaine, Bossuet.

Il citera, dans l'*Itinéraire*, les beaux vers : « Comment en un plomb vil... », et il ajoutera : « La plume tombe des mains.

On est honteux de barbouiller encore du papier après qu'un homme a écrit de pareils vers. »

Peut-être le brillant novateur avait-il quelque mérite à parler ainsi, ayant pour familier le maximiste qui disait : « Ceux à qui Racine suffit sont de pauvres âmes et de pauvres esprits : ce sont des âmes et des esprits restés béjaunes et pensionnaires de couvent. »

Chateaubriand « *vivait de son intérieur* »; ainsi s'explique la fréquence du moi dans ses écrits. Il s'est raconté, analysé, — chanté, si l'on tient au mot. De l'*Essai sur les Révolutions* à la *Vie de Rancé*, tous ses ouvrages participent des mémoires, ont même fourni des pages aux *Mémoires*.

Il était essentiellement l'homme du souvenir.

Orgueil ? égoïsme ? Non, fatalité maladive. Car, invinciblement, « il vivait de son intérieur », — « il vivait avec ses souvenirs ». Poète, il traduisait, il chantait ses souvenirs.

Qu'est-ce que ces habitudes régulières où l'on a vu qu'il plaçait le bonheur ?

L'habitude, chaîne continue d'actes noués à des actes semblables, c'est le souvenir dans la vie extérieure, comme le souvenir est l'habitude dans la vie théorique des pensées et des affections.

A quoi pensait le père de Chateaubriand, quand sévère et froid, tout le jour, ou, la nuit tombée, lorsque, allant et venant, il effrayait sa femme, ses filles et son fils, de son mutisme obstiné ?

A quoi pensait Lucile quand, « un bras jeté sur la tête comme une statue antique, elle rêvait, immobile et inanimée ? Retirée vers son cœur, sa vie ne paraissait plus au dehors, et son sein même ne se soulevait plus. Par son attitude, sa mélancolie, sa beauté, elle ressemblait à un génie funèbre ».

— « J'essayais de la consoler, ajoute Chateaubriand, et l'instant d'après je tombais moi-même dans des désespoirs inexplicables... *Formé du même sang, j'étais fait comme elle pour me tourmenter et me détruire !* »

Elle lui écrivait, sœur trop ressemblante : « *Quelle pitié que l'attention que je me porte !* »

Et Chênedollé disait en la pleurant : « Ce cœur si vivant a fini par *dévorer sa vie.* »

Victimes du même mal, le père, Lucile et René s'expliquent mutuellement.

Ils expliquent Julie, — la sainte Mme de Farcy.

Sainteté à part, je retrouve la tendance héréditaire, la marque de famille, et jusqu'à l'immobilité de Lucile dans les pénitences de Julie.

« C'était par un doux sourire qu'elle cherchait à consoler ses amis de l'excès de ses rigueurs, — que le dépérissement graduel de ses forces ne put interrompre.

» Souvent, pendant des froids rigoureux, *elle demeurait la nuit fort longtemps prosternée la face contre terre*, etc...

» Dans sa soif d'immolation, elle se reprochait des restes de beauté, l'éclat involontaire de son esprit, et elle disait : *Il faut que je m'éteigne !* »

La grande ressource de Chateaubriand, prenons le mot dans sa double acception, ce fut le travail, en attendant l'action.

A ce « tempérament très fort » il fallait une exceptionnelle dépense d'activité. Servi par une volonté dont la force égalait celle du tempérament, il lui arrivait souvent de travailler douze et quinze heures de suite. Il travaillait le jour; il travaillait la nuit : « Lorsque tout repose, *entre deux et trois heures du matin*, au murmure des vents et de la pluie qui

battent contre vos fenêtres, peut-être écrivez-vous... » C'est de lui-même que, sous cette forme indirecte, le jeune auteur parlait encore dans l'*Essai*. « Je travaillais le jour à des traductions, la nuit à l'*Essai historique* dans lequel je faisais entrer une partie de mes voyages et de mes rêveries. » Quand il tenait la plume, une sorte de fièvre le dévorait : « Je ne dors point, je ne mange point, je suis malade, car toutes les fois qu'il m'arrive de me livrer à la muse, je suis un homme perdu (1). » Dans la surexcitation du travail, s'il y avait, comme stimulant, le désir et la divination de la gloire, il y avait aussi l'instinct du seul remède contre le mal qui l'étreignait : « Je guéris la lassitude du corps par l'application de l'esprit; l'exercice de ma pensée renouvelle mes forces physiques; ce qui tuerait un autre homme me fait vivre. »

Le travail fut pour lui tout à la fois l'oubli et le souvenir de sa tristesse, la fuite et la recherche de soi, puisque, dans tous ses ouvrages, le sujet principal, sous des noms divers, le sujet imposé, c'était lui.

D'autres, atteints du même mal, se racontent perpétuellement, à leurs familiers, en des plaintes vulgaires, aussitôt évanouies.

Lui, dans le commerce ordinaire de la vie, se taisait sur ses souffrances; et ce n'est que dans le recueillement du travail qu'il burinait ses états d'âme, en des écrits immortels.

Entre eux et lui, il y a la différence du génie et la différence des plaintes.

« Pour comprendre ceci, il faut entrer dans son caractère »; ces expressions, et le passage qui suit, sont empruntés aux *Mémoires d'Outre-Tombe*.

(1) Lettre du 18 juin 1804. Chateaubriand travaillait aux *Martyrs*.

Un esprit de retenue et de solitude intérieure m'empêche de causer de ce qui me touche. Personne ne saurait affirmer sans mentir que j'aie raconté ce que la plupart des gens racontent dans un moment de peine, de plaisir ou de vanité. Sincère et véridique, je manque d'ouverture de cœur; mon âme tend incessamment à se fermer!... Si j'essaie de commencer un récit, soudain l'idée de sa longueur m'épouvante; *au bout de quatre paroles, le son de ma voix me devient insupportable, et je me tais.* Je ne me fais pas une vertu de ma circonspection invincible autant qu'involontaire; si elle n'est pas une fausseté, elle en a l'apparence : elle n'est pas en harmonie avec des natures plus heureuses, plus aimables, plus faciles, plus naïves, plus abondantes, plus communicatives que la mienne. Souvent elle m'a nui dans les sentiments et dans les affaires, parce que je n'ai jamais pu souffrir les explications, les raccommodements par protestations et éclaircissements, lamentations et pleurs, verbiage et reproches, détails et apologie. Au cas de la famille Ives, *le silence obstiné de moi sur moi-même* me fut extrêmement fatal.

De ce passage des *Mémoires*, rapprochons certaine lettre de Joubert à Molé (21 octobre 1803). Il y a concordance parfaite.

Avant de la citer, je demande à présenter quelques observations. Il me semble qu'elles ont leur importance critique.

Pourquoi Sainte-Beuve mène-t-il si grand bruit autour de cette lettre? Il la qualifie de « grande lettre ». « C'est, dit-il, le portrait le plus merveilleux, le plus achevé, de Chateaubriand à toutes les époques. » — « J'ai lu une lettre de M. Joubert à M. Molé. C'est la seule pièce qui puisse le bien faire connaître, tant l'analyse y est fine et subtile comme son objet. J'espère que cette pièce, que m'a fait lire M. Raynal, l'éditeur si distingué des *Œuvres* de M. Joubert, se retrouvera un jour. La psychologie de Chateaubriand y est coulée à

fond (1). » — « La psychologie de l'homme est là, ou elle n'est nulle part. Il avait alors trente-cinq ans, et l'on n'est jamais plus soi-même tout entier qu'à cet âge. » — « C'est un événement biographique que la production d'une semblable pièce d'anatomie morale. Il en existe trop peu de semblables; je ne sais si, dans les annales littéraires, on trouverait à en citer une autre de pareille valeur pour l'étendue, l'intimité et l'exactitude (2). »

Sur les mérites psychologiques et littéraires de la pièce, nous sommes d'accord, certes. Mais, tout en l'admirant beaucoup, je n'y trouve rien de si nouveau. Quand cette lettre fut livrée au public, les *Mémoires d'Outre-Tombe* avaient déjà paru; or Chateaubriand y avait dit de lui-même tout ce que la lettre contient de défavorable. Une telle concordance le prouve : Chateaubriand s'est vu sans illusion; il s'est décrit « en mal », jugé « à la rigueur ».

Voici le passage de la « grande lettre » à rapprocher du précédent extrait des *Mémoires* :

Tout transparent qu'il est par nature, il est boutonné par système. Il ne contredit point, il fait très volontiers des mystères de tout. Avec une âme ouverte, *il garde non seulement les secrets d'autrui (ce que tout le monde doit faire), mais les siens.* Je crois que, de sa vie, il ne les a bien dits à personne. Tout entre en lui et rien n'en sort. Il pousse les ménagements et la pratique de la discrétion, jusqu'à laisser immoler à ses yeux la vérité, et peut-être quelquefois la vertu, sans les défendre. Il prêterait volontiers sa plume, mais non sa langue, à la plus belle cause du monde. Enfin dans les épanchements et l'abandon même de la société intime, il ne

(1) *Chateaubriand et son groupe.*
(2) Article du 21 juillet 1862.

contrarie ses amis qu'avec une répugnance où l'on sent la résistance à l'habitude.

Même ce qui suit, se retrouverait équivalemment dans les *Mémoires d'Outre-Tombe :*

Ajoutez à cela quelques manies de grand seigneur, l'amour de ce qui est cher, le dédain de l'épargne, l'inattention à ses dépenses, l'indifférence aux maux qu'elles peuvent causer, même aux malheureux; l'impuissance de résister à ses fantaisies, fortifiée par l'insouciance des suites qu'elles peuvent avoir; en un mot, l'inconduite des jeunes gens très généreux, dans un âge où elle n'est plus pardonnable, et avec un caractère qui ne l'excuse pas assez; car, né prodigue, il n'est point du tout né généreux (1). Cette vertu suppose un esprit de réflexion pratique, d'attention à autrui, d'occupation du sort des autres et de détachement de soi, qu'il n'a pas reçu, ce me semble, infus, avec la vie, et qu'il a encore moins songé à se donner.

Chateaubriand *gardait les secrets d'autrui*; il a gardé, notamment, ceux de Molé. Joubert aussi. Ce dernier répondait à Molé (2 juillet 1804) : « J'ai brûlé votre confidence, comme vous l'avez exigé. *Il me semble que vous voulez même que je l'oublie.* »

« *Ce que tout le monde doit faire* », Molé ne l'a point fait. Il a trahi l'amitié de Chateaubriand; il a trahi la confiance de Joubert, en livrant la lettre absolument confidentielle de ce modèle des amis.

Cela est si vrai que Sainte-Beuve s'autorisera de la confidence de Joubert, et de ses propres conversations avec

(1) Voyez bien le sens spécial; la suite du texte explique le mot. Et quelle correction devait apporter à ce passage l'Infirmerie de Marie-Thérèse fondée par M. et M^me^ de Chateaubriand.

Molé, pour les pires méchancetés contre Chateaubriand (1). Il écrira le 21 juillet 1862 : « Cette lettre, inappréciable de sagacité et de finesse, convaincra tous les lecteurs de bonne foi que, dans nos apparentes sévérités d'hier, nous n'avons rien inventé, rien ajouté du nôtre et que nous n'avons fait que nous tenir sur les anciennes traces... *Molé n'en parlait jamais autrement*... et c'est ainsi, sans nul doute, qu'il aura présenté et raconté Chateaubriand dans ses *Souvenirs*. »

Si les *Souvenirs* de Molé se publient jamais, il sera intéressant de les comparer, sur les relations réciproques des deux auteurs, aux *Mémoires* de Chateaubriand. Toute trace de ressentiment a disparu de ces derniers. Il n'y a pas un mot amer sur l'ami d'autrefois, devenu l'adversaire politique sous la Restauration et sous la Monarchie de Juillet.

(1) « Un des hommes qui ont le plus connu M. de Chateaubriand jeune et avant qu'il eût pris sa double et triple écorce, M. Molé, me faisait remarquer avec beaucoup de justesse que cette destinée de Chateaubriand offre l'exemple peut-être unique de tout un temps qui se fait le complice et presque le *compère* d'un écrivain; qui se prête au rôle emprunté que cet homme joue durant près de cinquante ans, et cela sans le démentir un seul instant et sans lui tirer le masque par aucun côté. Jamais le secret de la *tragédie* ne fut mieux gardé. Pour obtenir une telle concession de son époque, il faut avoir en soi un vrai prestige, et ce prestige est quelque chose dont on doit tenir compte avant tout en analysant le personnage qui l'a exercé à ce degré. »

« 20 novembre 1845. — Je viens de Champlâtreux... J'ai causé à fond de Chateaubriand avec M. Molé, un des hommes, en petit nombre, qui l'ont bien connu. Fontanes, Joubert, M. Molé et M. de Lamoignon, oncle de ce dernier, sont peut-être les seuls qui l'aient bien connu dans le bon temps et pénétré sous sa triple et quadruple peau de serpent, *clypei septemplicis orbes*... Ses hautes qualités de *talent* ne sauraient assez s'admirer; mais quelle *manière* gâtait tout cela! et comme il arrivait vite à se guinder!

Où Sainte-Beuve se porte à une exagération voulue, et fausse même tout à fait le sens général, c'est quand il ajoute en guise de commentaire :

Toute cette première partie de la lettre de M. Joubert, toute cette description préalable et si complète, n'est, dans sa pensée, *qu'une concession faite aux juges sévères* et aux adversaires intimes : « Il est tout cela, je le sais, je vous l'accorde; mais étant tout cela, et précisément parce qu'il est tel, il y a de certaines fautes, combinées, compliquées, dont il est incapable. » *Telle est la thèse de l'avocat ami qui n'a cédé sur tant de points que pour être plus en mesure ensuite de défendre le pauvre accusé sur tout le reste.*

Eh bien, non ! ce n'est pas cela. Ni concession, ni thèse d'avocat.

Et puis, il redevenait enfant, naïf, par moments; et puis, tout aussitôt, il s'apercevait qu'il l'était, et il affectait de l'être [de quel droit Sainte-Beuve, ou plutôt Molé, jugeait-il qu'il y avait va-et-vient du naturel à l'affecté ?]. A Champlâtreux, Chateaubriand jouait quelquefois comme un écolier; le soir, en montant se coucher, c'étaient des cris dans les corridors, des combats à la porte des chambres, on se jetait les pots à l'eau à la tête. Chateaubriand et un M. Jullien étaient les boute-en-train. Cela était très naturel de la part de Chateaubriand dans le premier moment, mais dans le second, ce n'est pas bien sûr [! !.]

» J'espère que M. Molé nous le peindra au vif dans ses *Souvenirs*; il est assez fin et assez délicat d'esprit pour cela. D'autres, qui croient le connaître, ne l'ont pris que par les dehors et par le gros bout. [Fontanes, Joubert, Clausel ?] Quant au public, il n'a pu voir que les produits du talent, il n'a jamais rien compris à l'homme. Pour tous ceux qui connaissent Chateaubriand, c'est sensible : sa figure, à de certains moments, se *pince.* » (*Chateaubriand et son groupe.*) — Voilà les impressions que Sainte-Beuve rapportait de ses entretiens avec M. Molé. Pour juger cette sorte d'amitié, il suffirait des notes de Sainte-Beuve, revenant de Champlâtreux.

C'est tout l'opposé : étude plus fouillée des défauts et jugement plus sévère de l'homme.

Joubert ajoutait : « Jugeons-le *sans miséricorde* et parlons-en *sans retenue*; vous avez fort bien commencé, vous voyez que je vous suis de près. » Comme s'il eût dit :

Vous l'avez jugé sans miséricorde et m'en avez parlé sans retenue. Voyez : je suis allé, dans le sens de la sévérité, plus loin que vous, parce que je le connais mieux que vous! Que parlez-vous de tel ou tel défaut! Il en a d'autres, et je viens de les énumérer. Non seulement je les ai nommés sans exception, mais je vous les ai montrés dans leurs racines mêmes.

« Je ne crois pas que sa conduite et son caractère puissent mériter un reproche qui ne soit là. Le voilà, je crois, tout entier. Le voilà peint et estimé EN MAL, A LA RIGUEUR. » Essayez d'aller plus loin, dans ce sens, vous, madame de Vintimille, vous tous. Je vous défie.

Voilà, rigoureusement, le sens de la « grande lettre » et la position respective des deux correspondants.

Appuyé sur des considérants hostiles et faibles, Molé « approuve la disgrâce » de Chateaubriand. Et cela juge, en dernière analyse, cette sorte d'amitié. Molé sera le plus cruel inspirateur de Sainte-Beuve.

En véritable ami qu'il est, Joubert n'approuve pas la disgrâce, ce qui ne l'empêche pas de pousser l'analyse plus avant, de formuler des reproches plus sévères. Et point du tout à la façon d'un avocat, par habileté oratoire, « pour défendre l'accusé sur tout le reste ».

Car il néglige de développer la contre-partie; il ne l'ébauche même pas; à peine l'indiquerait-il dans ce mot : « un fonds d'enfance et d'innocence », et dans cet autre : « l'essence est fort bonne ».

Rien de plus. Point de « défense » en règle; nulle réfutation de détail; nulle apologie finale; rien que cette conclusion d'ami : « Aimons-le quand même. »

Et puis, il ne faudrait pas oublier quelles circonstances portaient Joubert, en octobre 1803, à une particulière sévérité de jugement.

Il était sous l'impression très pénible du voyage à Rome de Mme de Beaumont. Ce voyage, de toutes ses forces, de toute manière, il avait essayé de l'entraver; âme et cœur, conscience et amitié, toutes ses puissances intimes en avaient été froissées au suprême degré.

Autre remarque plus essentielle :

Un an va passer sur la « grande lettre ». Appelé par Joubert, Chateaubriand ira vivre sous le toit de son juge. Durant ce long tête-à-tête, — plusieurs mois de cohabitation, — rien de lui, rien en lui, même, n'échappera à la sagacité de l'observateur et du moraliste.

Grâce à cette vie commune, lorsque Joubert aura mieux appris à connaître et à démêler la complexité de cette nature mobile, il écrira au même Molé une autre lettre, — une lettre tout autre. Or, cette dernière, portrait psychologique aussi, exécuté le modèle présent, peut sembler une rétractation, discrète dans la forme, directe dans l'intention, ou du moins une rectification des passages les plus notables de la première « peinture ». On sent très bien que Joubert n'a pas oublié ses jugements confidentiels d'antan; qu'il les regrette comme entachés de « rigueur » et d'inexactitude; qu'il voudrait les réformer, les retourner, dans l'esprit de son correspondant.

La lettre du 18 novembre 1804 est manifestement le correctif, très spontané et très sincère, de la lettre du 21 octobre 1803. Chacun va pouvoir en juger :

Chateaubriand, que je vois la moitié de la journée, me fait peu compagnie. Mais ce n'est pas sa faute, c'est celle de ma léthargie. *Je serais fort aise que vous le voyiez ici, pour juger* de quelle incomparable bonté, de quelle parfaite innocence, de quelle simplicité de vie et de mœurs, et, au milieu de tout cela, de quelle inépuisable gaieté, de quelle paix, de quel bonheur il est capable, quand il n'est soumis qu'aux influences des saisons et remué que par lui-même. Sa femme et lui me paraissent ici dans leur véritable élément. Quant à lui, sa vie est pour moi un spectacle, un sujet de contemplation; elle m'offre vraiment un modèle, et je vous assure qu'il ne s'en doute pas; s'il voulait bien faire, il ne ferait pas si bien. Ce sont deux aimables enfants, sans compter que le garçon est, en outre, un homme de génie. S'ils font bien, ils passeront ici le mois de décembre. Je crois qu'ils ne pourront s'en dispenser.

Arrivez donc, arrivez vite.

Un point acquis, c'est que Chateaubriand était « involontairement », « invinciblement » circonspect; l'âme avait une tendance à se fermer : elle était « accoutumée à vivre cachée dans ses propres replis ».

Par accès, ces habitudes de circonspection se compliquaient, même en société, de distractions soudaines, de rêveries évidentes, de silence obstiné.

On y a vu de l'affectation et de la pose.

N'était-ce pas plutôt travail poignant de son mal? ronge ment dans les fibres et dans les moelles? angoisse d'hypocondrie? douloureuse retombée sur soi? *tristesse physique*?

Parfois, souvent même, la « crise » n'avait rien de douloureux. C'étaient des « songeries » flottantes; il « s'attendrissait sans savoir pourquoi ». Mais alors, c'est qu'il était seul.

Lisez avec attention le passage qui suit; voyez bien les termes dont il se sert : « retour à mon naturel », « attaque », « crise » :

J'eus, chemin faisant, un *retour à mon naturel*, une attaque de mes songeries. J'aurais oublié cette attaque si, comme certains malades imaginaires, je n'avais enregistré le jour de ma crise sur un tout petit bulletin, seule note de ce temps, retrouvée pour aide à ma mémoire. Ce fut, *cette fois*, un espace aride, couvert de digitales, *qui me fit oublier le monde* : mon regard glissait sur cette mer de tiges empourprées... Dans la nature, hormis le ciel, l'océan et le soleil, ce ne sont pas les immenses objets dont je suis inspiré; ils me donnent seulement une sensation de grandeur qui jette ma petitesse éperdue et non consolée aux pieds de Dieu. Mais une fleur que je cueille, un courant d'eau qui se dérobe parmi des joncs, un oiseau qui va s'envolant et se reposant devant moi, m'entraînent à toutes sortes de rêves. *Ne vaut-il pas mieux s'attendrir sans savoir pourquoi*, que de chercher dans la vie des intérêts émoussés, refroidis par leur répétition et leur multitude ?

Ce « tout petit bulletin » où Chateaubriand avait enregistré le jour de sa crise, je l'ai tenu dans mes mains; la note est tracée au crayon; l'écriture va s'effaçant.

« Ne disputons à personne ses souffrances », écrivait-il encore dans ses *Mémoires*; « il en est des douleurs comme des patries : chacun a la sienne. Les cœurs ont des secrets incompréhensibles à d'autres cœurs. »

Sous les boucles abondantes de ses cheveux noirs, « la beauté de son front, la fierté de ses traits, le sourire amer qui souvent repliait sa lèvre, ne permettaient pas de le regarder sans surprise ou sans respect. Une gravité virile et passionnée brillait dans ses yeux et animait sa voix (1). »

A propos de sa voix et de ses yeux, disons d'abord que le son de la voix était grave, bien timbré, harmonieux. Et quant

(1) Villemain.

aux yeux, Sainte-Beuve demande s'il les avait noirs ou bleus. « Grave question, dit-il, qui n'est pas si aisée à résoudre qu'on le croirait. »

Après avoir agité le problème, une grande page durant, le critique conclut ainsi :

« Il en est de la couleur des yeux de Chateaubriand comme de la couleur des cheveux de Marie Stuart et comme de tant d'autres choses; il faut se résigner à douter. *Que sais-je?* »

Les occasions de douter sont assez fréquentes. Pourquoi les multiplier à plaisir?

Chateaubriand disait à M. de Marcellus : « Une baronne allemande m'a donné des yeux noirs et je prétends aux yeux bleus. »

Sainte-Beuve cite le mot, « qui semblerait décisif », observe-t-il avec raison. Mais il objecte aussitôt : « L'œil ne se voit pas lui-même. »

Quelle objection! Comme si Chateaubriand était de ces disgraciés que le miroir effraie (par exemple, Sainte-Beuve); comme si, dans les familles, et surtout dans les familles nombreuses, père, mère, frère, sœurs, laissaient ignorer à chacun la couleur, la nuance même de ses yeux! Témoignage irrécusable, auquel René n'avait pas échappé plus que d'autres.

Un mot de conversation, saisi au vol longtemps avant d'être noté, semblerait-il une preuve insuffisante?

En voici un autre, tracé de la main même de Chateaubriand, et consigné dans ses *Mémoires*; — mieux que cela, écrit à l'intention de la personne la mieux renseignée, après Mme de Chateaubriand.

Le poète se compare à un vieux pilote, dans une pièce de vers intitulée *le Naufragé*, et il s'y donne des « *yeux pers* »,

c'est-à-dire bleus. La poésie était dédiée à Mme Récamier. On peut bien croire que Chateaubriand n'essayait pas de s'attribuer une nuance que la grande amie n'aurait pas reconnue, elle si parfaitement en mesure de « savoir ».

Sa sœur « Julie avait des yeux bleus caressants ».

Son père aussi « avait des yeux bleus », — « des yeux pers ou glauques », dit-il en deux endroits : dans le premier, il indique la couleur; dans le second, il précise la nuance, bleu marin. La réflexion que le fils ajoute ne serait pas moins vraie de lui que de son père : « Je n'ai jamais vu pareil regard. Quand la colère y montait, la prunelle étincelante semblait se détacher et venir vous frapper comme une balle. »

Ed. Turquety écrivait à sa mère, après une visite à l'illustre compatriote : « Ses yeux sont singulièrement vifs, trop vifs peut-être, car ils en paraissent durs. » Le poète breton avait surpris cette dureté du regard, en même temps qu'une « grimace d'humeur » à l'annonce d'un visiteur importun. Cette subite grimace était bonne à noter, et je la relève volontiers, car elle traduit quelque chose de l'homme.

Un autre visiteur et correspondant, M. Piers, raconte : « J'avais prononcé le nom de M. Fortia d'Urban, et j'ignorais qu'ils n'étaient pas cousins. Il fallait voir comme il avait pris feu. »

J'aurai à citer une lettre où l'enthousiasme d'un lettré bordelais prête à Chateaubriand des yeux noirs — tout comme la baronne allemande.

Témoins rapides, pas plus l'un que l'autre n'avaient pu contrôler leurs dires. A la lumière artificielle d'une soirée d'apparat, ou bien au jour étouffé de beaucoup d'appartements, allez donc distinguer la nuance des yeux.

La taille était petite (cinq pieds quatre pouces) (1); la tête très belle. « Épaules inégales, taille courte, jambes grêles, buste viril, tête olympienne », a écrit Lamartine, chargeant le portrait de « son glorieux Ancien, [vieux et cassé], de son rival si longtemps respecté (2) ». — « Elles n'étaient pas inégales, ces épaules », reprend Sainte-Beuve; « cette tête, la plus belle du monde, était un peu engoncée dans les épaules, qui étaient trop hautes. » Voyez la gravure qui représente Chateaubriand, à la première page de ce volume, d'après le portrait de Girodet.

Les traits fins et purs, « tout pareils à ceux d'Alexandre », disait une enthousiaste, conservèrent toujours la grâce et la beauté. L'allure était décidée; le maintien plein de dignité, avec quelque chose de militaire dans l'ensemble; la mise très soignée. « Il aima toujours la propreté, même l'élégance (3). » Nous savons qu'une fleurette, renouvelée chaque matin, était fixée à sa boutonnière.

L'air hirsute et inspiré qu'affectaient les romantiques, ses disciples, lui portait extraordinairement sur les nerfs. Il ne pouvait souffrir ni le négligé de leur personne, ni le rocailleux de leur diction.

« Il n'apportait dans la vie habituelle rien de la solennité de son style et du caractère souvent sombre de ses écrits...

» Son langage, comme ses manières, était d'une extrême élégance et d'une extrême simplicité. La mélancolie de *René* demeurait reléguée dans la haute région de sa fantaisie; peut-être se cachait-elle dans les secrètes profondeurs de son âme,

(1) D'après un signalement ou passe-port d'Angleterre, délivré au jeune émigré en 1793.

(2) Expression de Sainte-Beuve.

(3) *Mémoires d'Outre-Tombe.*

mais elle ne troublait jamais l'agrément de son commerce. Ceux qui arrivaient jusqu'à lui après avoir traversé ses ouvrages et franchi pour ainsi dire son éblouissante renommée, étaient émerveillés de trouver chez lui une gaieté douce, une facilité charmante, une aimable sérénité. Celle-ci était de la force... (1). »

Malgré la politesse parfaite des manières, l'ensemble de la physionomie paraissait plutôt froid. Parfois il était absolument glacial. Le monde lui trouvait un abord peu liant. Plusieurs le disaient impérieux, fier, rude : « J'ai l'air un peu rude, disait-il à un ami. Je tiens cela de mon père. »

Il tenait aussi de son séjour prolongé en Angleterre, et de la « fierté intraitable » opposée au malheur, une sorte de dignité raide, qui redoublait l'effet de sa réserve ou de sa sauvagerie native.

« J'étais Anglais de manières et de goûts », dit-il, en relatant sa rentrée en France.

Ces habitudes de dignité à l'anglaise, il ne s'en départit jamais complètement. Elles s'accordaient trop bien avec la réserve de son caractère et la sauvagerie de son humeur.

D'autres attribuaient la politesse un peu froide de sa tenue à une sorte de timidité.

Ainsi en ont parlé des amis intimes, parmi lesquels Hyde de Neuville et Villemain : le premier remontant aux souvenirs de l'âge mûr; le second, racontant les dernières années.

(1) Discours de M. Ampère, 19 juillet 1849. Un autre ami de Chateaubriand, M. de Noailles, a trouvé ses propres souvenirs si bien rendus par M. Ampère, qu'il s'est emparé (sans le dire) de ce passage et en a reproduit les expressions caractéristiques dans son discours de réception à l'Académie française. Après les mots « gaieté douce et facilité charmante », il ajoute : « Le génie était dans ses yeux, la grâce dans son sourire, la noblesse et la fermeté de son âme répandues sur tous ses traits. »

Chateaubriand lui-même disait : « Ma timidité, déjà excessive avec tout le monde... » — « Timide dans les salons, j'étais hardi sur les places publiques; je me sentais fait pour la solitude ou pour le forum. » — « Ce qui se passait en commun m'attirait, parce que, dans la foule, je regardais ma solitude et n'avais point à combattre ma timidité. »

De disciples, il n'en voulut à aucun prix, ce que Sainte-Beuve ne lui pardonne pas. Il avait l'espèce en horreur. Cela s'explique le mieux du monde : sa passion dominante était l'indépendance : « Le plus ennuyé des hommes, le plus impatient de toute contrainte, n'avait rien des soins minutieux, des attentions, des complaisances d'esprit qui servent à gagner et à retenir de nombreux suivants... M. de Chateaubriand parlait peu... Sa conversation était naturelle, noble de langage (1). »

Avec les intimes, il se montrait tout autre, sans raideur, sans froideur, sans façons. L'amitié fut une des nécessités de son être, l'amitié toute simple. Ce trait est des plus caractéristiques en Chateaubriand : il se révèle, dans sa correspondance, dès la vingtième année. Deux lettres datées de 1789 ont été publiées récemment. Je choisis, à plusieurs fins, ces trois phrases : « Mille affaires, mille sentiments pleins d'amertume m'assiègent, et je n'ai jamais senti si bien qu'à présent le bonheur d'avoir un ami. » — « ... Ton penchant à la mélancolie m'est commun, et c'est dans cette idée que je me suis permis de te raconter mes peines. Ta vive sensibilité m'a encouragé. »

Ceux qui le fréquentaient à un titre quelconque ne pouvaient s'empêcher de l'aimer. Les serviteurs d'abord, ainsi

(1) Villemain.

que les familiers subalternes. Un seul fait, bien probant et bien touchant. Lemoine avait été secrétaire de M. de Montmorin, père de Mme de Beaumont. Or ce souvenir fut suffisant pour créer des droits à Lemoine, auprès de Chateaubriand. Et quels droits ! « Il m'apportait *presque tous les soirs*, quand j'étais à Paris, la simple conversation qui me plaît tant, quand elle s'unit à la bonté du cœur et à la sûreté du caractère. Mon esprit fatigué et malade se délasse avec un esprit sain et reposé. » Avec les domestiques, il était bref et impérieux; le geste et le regard les auraient intimidés. Mais, habitués à ses façons, et, tout ensemble, à son extrême bonté, ils ne se troublaient pas (1) et vieillissaient, heureux, sous son toit.

Il y avait bien parfois quelque refroidissement, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre de ses amis intimes, avec Molé par exemple. Que les torts fussent, ou non, de son côté, il savait, avec grâce, se prêter, se porter aux réconciliations. Il savait se faire pardonner, comme il savait se faire aimer.

Voyons-le dans une scène de rapprochement et de reprise.

Entre lui et Molé, il y eut un froid et comme une rupture, je dirai à quelle occasion.

Joubert leur ménage une rencontre chez lui, à sa table. Puis il se fait le narrateur :

Après les révérences, ils se sont vus; en se voyant, ils se sont pris la main d'un air charmé et se sont secoué le bras d'une manière très sensible. On a servi. Ils ont été voisins et n'ont cessé, pendant tout le repas, de jaser très gaiement et de manger comme des ogres. J'ai remarqué qu'ils demandaient toujours du même plat et qu'ils

(1) Ferdinand Denis raconte ce qu'il vit et entendit au cours d'une visite: « Et M. de Chateaubriand de commander à François, son domestique, et François, comme de coutume, de ne point se presser. » (Journal inédit.)

soutenaient toujours le même avis contre tous les convives. Je ne me souviens pas d'avoir observé, en ma vie, une plus parfaite uniformité de cœurs, d'esprits et d'appétits. Après dîner, je leur ai proposé d'aller se jucher en tête-à-tête dans la bibliothèque, où ils se sont ébattus pendant deux grosses heures, et d'où il m'a fallu les arracher à la nuit noire. Le lendemain, mercredi, ils ont couru les champs ensemble, depuis trois heures jusqu'à cinq, et se sont réunis encore chez Chateaubriand, où j'ai laissé M. Molé, à dix heures et demie. Je ne sais pas s'il y a couché. Il y était attablé le lendemain jeudi. Ceci est sûr, car j'y ai dîné avec lui. Ce jour-là, ils se sont encore promenés seuls pendant toute la soirée, car ils n'étaient pas rentrés à dix heures. Je ne sais pas ce qu'ils ont fait hier. Voilà le bulletin exact de tout ce que j'ai vu. Quant à ce que j'ai entendu, je puis vous assurer qu'ils rient aux grands éclats comme des fous, et qu'ils ne parlent pas trop comme des sages. C'est qu'apparemment ils extravaguent de joie. Si, pour compléter la narration, il faut mêler mes conjectures à mes récits, je vous dirai confidemment que je crains un peu que ce rapprochement ne se soit fait aux dépens du genre humain, car ils ne cessent de se moquer du monde entier, même de moi ! Aussi leur ai-je dit de ne pas revenir; je les ai appelés serpents réchauffés dans mon sein. Mais ils plaisantent de tout cela.

Heureusement pour les mauvais effets que pourrait avoir leur réunion, et l'esprit de ligue offensive et défensive qui les anime, ils vont bientôt se séparer, car Chateaubriand part demain. J'ai la bonté d'en être fâché, quoique je ne perde évidemment que des coups à l'éloignement où vont vivre l'un de l'autre ces deux hommes qu'a ressaisis une amitié si enragée.

La sincérité de Chateaubriand n'est pas douteuse. Le jour même de son départ, « il recommanda à Molé, s'il ne revenait pas, d'aller chercher en Angleterre des papiers qu'il y laissa dans ses mauvais jours ». Quelle meilleure preuve d'estime et de confiance, de sincère amitié?

La sincère amitié de Molé? Tout ce que nous savons permet de la révoquer en doute.

A propos de l'hyperbole « manger comme des ogres », il est opportun de rappeler que Chateaubriand était très sobre : « Je n'ai aucun besoin... » — « Un morceau de pain, une cruche de l'*aqua felice* me suffiraient... » — « Une ville du Midi m'a envoyé de très bon vin pour remplir cette coupe, mais je ne bois pas... », etc. — ... « Hirondelle..., comme toi j'ai aimé la liberté et j'ai vécu de peu. »

Il se faisait aimer, et non point en s'imposant par le génie, ou en dissimulant le moins du monde ses défauts, en se donnant des airs de perfection. Dire qu'il se faisait aimer ne suffit pas. Il se faisait « chérir », « adorer » et par d'autres que les patriciennes enthousiastes. Il eut pour amis les hommes de l'élite intellectuelle : philosophes, critiques, politiques, savants, artistes, poètes. Chênedollé a écrit : « Chateaubriand est, de tous les hommes de lettres, celui que j'ai le plus aimé d'affection et de cœur. Rivarol m'a charmé davantage, mais je n'ai pas autant chéri sa personne. » Joubert disait : « On l'adore. » — « C'est le meilleur et le plus aimable enfant du monde. » Ceux qui l'appelaient le sauvage, le surnommaient aussi l'enchanteur. Aux adorations qui entourèrent sa jeunesse, succédèrent d'autres adorations. Ce fut un culte ininterrompu et, pour ainsi dire, national.

Quand Sainte-Beuve entreprit de saper cette gloire, aux larges assises, c'était une sorte de religion, « une de ces religions françaises » dont parlait J. de Maistre : « Les longs respects qu'on a payés [!] au glorieux vivant sont tout près de se changer en dévotion (1). »

(1) Préface de 1849. *Chateaubriand et son groupe.*

Au lieu de jouer à l'iconoclaste, dans ce livre fameux, Sainte-Beuve

Il entrait tel quel, et d'emblée, dans les cœurs de ceux qui lui agréaient et auxquels il voulait plaire. Il s'emparait d'eux par « un fonds d'enfance et d'innocence », par une insouciance des intérêts matériels, par une « franchise de gentilhomme », par « une incomparable bonté », « une bonté qui allait jusqu'à la faiblesse », par « une répugnance à contredire et à contrarier ses amis », par « une extrême facilité de commerce intime », par « une simplicité de vie et de mœurs », par « une aménité douce et élégante (1) », par « une gaîté inépuisable ».

Ce dernier trait n'est-il pas exagéré? C'est Joubert qui le notait à l'intention de Molé. Celui-ci, témoin et juge peu bienveillant, de son côté mandait à Joubert : « Je trouve toujours Chateaubriand fort loin d'être aussi raisonnable qu'il est aimable et bon enfant. » La réserve, durement accentuée, met dans un relief plus vigoureux l'amabilité que Molé se voit obligé de concéder à Chateaubriand.

Recueillons, sur ce trait de caractère, trop oublié, quelques autres témoignages non moins intimes :

aurait dû s'inspirer de la réflexion qu'il mit en note au bas du portrait de M^me^ de Staël : « Gardons-nous de défaire sans raison et d'aller gâter les justes admirations, les religions bien fondées de notre jeunesse. » Il s'en est fallu de peu (le *petit gravier et grain de sable*) que M^me^ de Staël ne partageât le sort de Chateaubriand. Sainte-Beuve, dans un mouvement de colère, écrivait, le 15 mars 1868, — un an et demi avant sa mort : « Tous ces ennuis, toutes ces chicanes, ces prétentions exorbitantes des Broglie à une perpétuité de lettres et de billets dispersés à travers le monde, me pousseront, si je vis, à faire un livre que je ferai imprimer par delà la frontière et en Belgique, qui aura pour titre : *M^me^ de Staël et son groupe littéraire*; ce sera le pendant de mon *Chateaubriand*. Et vogue la galère! » O religions bien fondées de sa jeunesse !

(1) Artaud.

1801. — « Avant la fin du voyage, il avait oublié sa conversation avec Fontanes, ses sujets d'inquiétude et de chagrin. Jamais je ne l'ai vu plus calme, plus gai, plus enfant et plus raisonnable... (1). »

Jadis de ce vieux bois où fuit une eau limpide
Je sondais l'épaisseur,
Hardi comme un aiglon, comme un chevreuil rapide,
Et *gai comme un chasseur* (2).

— « Il nous a pris un fou rire qui dure encore. »

— « Les nouvelles de Rome sont très tristes, très ennuyées, très mécontentes; j'en excepte la dernière, qui était d'une inconcevable folie. »

— « Je n'ai point reçu de nouvelles de M. de Chateaubriand depuis ma dernière lettre : elles étaient extravagantes de gaieté. »

— « Si vous me demandez de quelle humeur il était..., je vous répondrai que quelques-uns disent qu'il était triste, mais j'assure qu'il était gai. Il passa plus d'une heure avec moi, et nous rîmes comme des fous. Fontanes cautionne aussi sa bonne humeur (3). »

Entre cette « folle » gaieté et l'inexorable ennui, il y a, ce semble, contradiction flagrante.

Gardons-nous de retenir celui-ci et de supprimer celle-là. Les deux sont vrais, selon la diversité des temps, des circonstances et des sociétés; car l'humeur était très mobile. Nature extrêmement complexe, Chateaubriand déborde la rigidité et la précision des formules; il associe en soi tant de contrastes : l'homme aussi bien que l'auteur.

(1) Lettre de Mme de Beaumont.

(2) Poésie intitulée : *les cAlpes* et datée de 1822. « Jadis » se rapporte à juin 1803.

(3) Lettre de Joubert à Mme de Vintimille.

Sainte-Beuve avoue « qu'il gardait jusque dans son égoïsme naïf bien du bon encore, surtout de l'aimable, du séduisant ». Hyde de Neuville le déclare aussi dans ses Mémoires : « Je n'ai jamais connu de visage plus souriant, plus franc dans son rire que celui de M. de Chateaubriand, lorsque, dépouillant ce silence taciturne qu'il affectait souvent dans le monde, il se livrait à une sortie joyeuse. »

La mère était très gaie, très vive; il fallait bien que le fils eût quelque participation à son humeur.

Nul homme n'est un et simple. Vraie pour nous tous, l'expression *homo duplex* semblerait créée pour lui. Elle n'a pas suffi à Sainte-Beuve. Il s'écrie, en parlant de Chateaubriand : « O éternelle duplicité et *triplicité* du cœur humain ! » L'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe* se contente de la duplicité; il adopte et accommode à sa façon le gémissement du divin poète : « Je trouve deux hommes en moi. »

« Il y a, dans ma personne, deux êtres distincts, et qui n'ont aucune communication l'un avec l'autre... Dans l'existence intérieure et théorique, je suis l'homme de tous les songes; dans l'existence extérieure et pratique, l'homme des réalités.

» Aventureux et ordonné, passionné et méthodique, il n'y a jamais eu d'être plus chimérique et plus positif, de plus ardent et de plus glacé, androgyne bizarre, pétri des sangs divers de mon père et de ma mère. »

Qui dosera le mélange de ces deux sangs ? Qui fera la part des deux atavismes ? Qui déterminera les deux influences diverses, en leurs combinaisons mobiles, sur la « disposition d'esprit », sur la sensibilité, sur l'imagination, sur la morosité de l'humeur, sur la susceptibilité du caractère ? Qui décrira

ce « tempérament physique et moral »? Il y faudrait toute l'application et la subtilité d'un Fouillée (1).

Le peu que j'en puis hasarder, c'est que, par l'humeur et par le caractère, par le besoin de s'isoler, par l'habitude et la mélancolie des rêves, comme par l'activité pratique, l'homme relèverait plutôt du père. Par la sensibilité très vive, par l'imagination très opulente, par le tour romanesque de l'esprit et par certains sourires, l'auteur devrait plus à la mère.

Avouons-le : ces sortes de partages ne comportent rien d'absolu. Le *génie* essentiellement batailleur de Chateaubriand rappelle la vie militante de son père; de même que la bonté de *l'homme*, toujours prêt à donner et à secourir, reproduit l'active charité de sa mère. Le père était avare, « avare dans l'espoir de rendre à sa famille son premier éclat ». C'est à sa mère aussi qu'il attribue « ce qui peut avoir honoré et discipliné sa vie ». Et il s'écrie, avec émotion : « Bénie donc soyez-vous, ma mère... ! »

De l'homme des songes ou de l'homme des réalités, lequel l'emportait? Dans la première moitié de la course, évidemment, ce fut le premier. Mais dans la suite, et aussitôt que les circonstances politiques le permirent, l'homme des réalités prit ses revanches; il eut le pas, pendant des années, sur l'homme des songes, — *proximus intervallo*, les deux se suivant de près, sans se nuire.

S'il était question des deux hommes, au sens de Racine :

> Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
> Je trouve deux hommes en moi,

(1) Lisez, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1893, l'étude très intéressante sur le « tempérament physique et moral ».

l'hésitation ne serait plus permise. C'est « l'autre », c'est le « rebelle » qui dominait. Chrétien sincère, incontestablement, mais pauvre chrétien. L'heure de la conversion, souvent invoquée avec larmes, finira par sonner, grâce aux prières des saints et saintes de sa famille, — mère, sœurs, cousines, neveux.

« Un homme qui n'est qu'un homme », a écrit M. de Vogüé en opposant ce terme à celui de saint.

« Un homme », — « on aime ces expressions qui font ressaisir l'homme », remarquait Sainte-Beuve, en opposant ce terme à la légende du dieu qu'il avait accréditée plus que personne.

J'adopte le mot de l'un et de l'autre, en lui donnant sa plus haute signification, le beau sens de l'absolu.

Oui, un homme; rien de plus, rien de moins.

Et ce n'est pas si peu que d'être pleinement un homme.

Quelques lignes où l'illustre auteur des *Martyrs* et des *Études historiques* a dépeint ses compatriotes vont achever le portrait. La généralisation ne couvre que d'un voile transparent les traits individuels. Soulevez la gaze légère; restituez à la phrase la forme personnelle qu'elle avait certainement dans la pensée de l'auteur, et vous le reconnaîtrez à chaque détail de la fidèle peinture.

D'une imagination vive, et néanmoins mélancolique, d'une humeur aussi mobile que leur caractère est obstiné, les Bretons se distinguent par leur bravoure, leur franchise, leur fidélité, leur esprit d'indépendance, leur attachement pour la religion, leur amour pour leur pays.

Fiers et susceptibles, sans ambition, et peu faits pour les cours, ils ne sont avides ni d'honneurs ni de places. Ils aiment la gloire, pourvu qu'elle ne gêne en rien la simplicité de leurs habitudes; ils ne la recherchent qu'autant qu'elle consent à vivre à leur foyer

comme un hôte obscur et complaisant qui partage les goûts de la famille.

La gloire, il l'aima plus que la beauté, — moins que l'honneur. La gloire lui fut fidèle. Quant à la popularité, elle ne le tentait pas; volontiers aurait-il fait le sacrifice de sa fortune et de sa vie au peuple. Mais frayer avec la foule, se tenir en contact avec elle, se baisser à son niveau, la courtiser, mendier ses faveurs, cela répugnait à ses mœurs d'aristocrate et de solitaire.

Je ne loue, ni n'accuse, ni n'excuse. J'étudie. Merveilleux sujet d'étude que l'homme en Chateaubriand, par les mystères, les contrastes, les fuyants, et la complexité de sa riche nature, — de sa « nature souffrante » : — « De cette nature souffrante à laquelle j'étais soumis. » — « J'ai peur », disait-il à la fin des *Mémoires*, et comme se résumant, « j'ai peur d'avoir eu une âme de l'espèce de celle qu'un philosophe ancien appelait une maladie sacrée. » — « Beaucoup de personnes que j'ai connues et aimées ont vu se troubler leur raison auprès de moi, comme si je portais le germe de la contagion. »

Pour moi, Chateaubriand n'est ni un égoïste, ni un orgueilleux au sens vulgaire de ces deux termes. Égoïste, orgueilleux, aurait-il acquis, aurait-il gardé jusqu'à la fin tant et de si belles amitiés? C'est un subjectif, par la souffrance inhérente à son être. C'est une victime du spleen.

Ce mal, nommé d'un mot anglais, les femmes d'Angleterre le connaissent bien. Épouses, filles, mères, elles ont assez à en souffrir.

Au temps de l'exil à Londres, une Irlandaise découvrit tant de tristesse au fond de son regard qu'elle dit à Chateaubriand : « Vous portez votre cœur en écharpe. »

Bien plus tard, au milieu d'une brillante réception d'ambassade, une Anglaise s'approcha de lui, le regarda entre les deux yeux et lui dit : « Monsieur de Chateaubriand, vous êtes bien malheureux. » Étonné de l'apostrophe et de cette manière d'entrer en conversation, il lui demanda ce qu'elle voulait dire. Elle lui répondit : « Je veux dire que je vous plains (1). »

L'Irlandaise, habituée de la maison, était jeune et belle; on l'appelait Marie Neale.

L'Anglaise n'était ni jeune ni jolie; il ne la connaissait pas. Elle se perdit dans la foule.

Le sens de ces paroles mystérieuses?

L'une comme l'autre, je le conjecture, avaient surpris, dans son regard, le secret de sa tristesse; elles avaient deviné, dans son cœur, les profonds ravages du mal redouté, — le spleen. « Véritable maladie », bien que mystérieuse encore à la science. Variables en sont les effets.

En Chateaubriand, s'il assombrit l'humeur et désenchanta la vie, le spleen n'obtint pas un de ses effets habituels, qui est de produire l'apathie, de ruiner la volonté. Sur les forces vives de l'organisme, comme sur les puissances agissantes de l'âme, il fut sans action. Ou plutôt, son action fut d'exciter, sans repos, l'esprit, le corps, le cœur et l'âme. Le caractère s'en ressentit; doux et facile, très bon, très patient, très dévoué, point du tout volontaire, le plus pacifique du monde dans les relations privées, il était fort peu endurant dans la vie politique. Au moindre choc, l'éclair jaillissait; il déclarait la guerre sans plus s'inquiéter de la force de l'ennemi. Alors, plume en main, il était splendide d'audace, d'invectives, de force souple, — de génie courroucé.

Défaillance dans la vie de Lucile. Aiguillon dans la vie de

(1) Lettre à Mme Récamier.

René. Salutaire en un sens, le spleen ne lui permit pas de s'endormir dans les flatteries et les caresses de la société. En le condamnant à des goûts de solitude, il lui rendit le service de doubler ses heures actives ; et ce ne fut pas le seul. Un autre avantage de sa vie séparée, c'est lui qui va nous l'indiquer dans son beau langage : « Le temps et le monde que j'ai traversés n'ont été pour moi qu'une double *solitude, où je me suis conservé tel que le Ciel m'avait formé.* »

Aussi, rien d'usé, rien d'effacé, rien de terne, rien de banal en lui. *Qualis ab incepto.* C'était *quelqu'un*, avec la physionomie originale et fière que lui composaient la race, le caractère, la conscience de sa force, la mélancolie et la beauté.

Redisons-le : à la persécution de l'inexorable ennui, Chateaubriand dut son « grand secret de mélancolie ». Il lui dut aussi une part de son acharnement au travail et de sa glorieuse fécondité. Il lui dut enfin l'originalité de son caractère et de son œuvre.

En dépit de son mal, je le vois doué d'une rare force de volonté et d'une étonnante persévérance de vouloirs dans une évidente liberté psychologique.

Par la sublimité des buts rêvés et atteints, par la vaillance des luttes un contre mille, par le heurt titanesque donné au XIX^e^ siècle, par la gloire, fille du travail et du génie, se prouve l'indomptable vigueur d'une volonté toujours en exercice. Volonté patiente et tenace : « Je n'ai jamais abandonné une affaire quand elle a valu la peine d'être achevée ; il y a telle chose que j'ai poursuivie douze et quinze ans de ma vie, aussi plein d'ardeur le dernier jour que le premier. »

Il avait sept ans (1775) quand un bénédictin le releva du vœu de sa nourrice. Le moine lui parla du pèlerinage de Jérusalem. Depuis cette exhortation du bénédictin, « il rêva

toujours ce pèlerinage ». Trente ans plus tard, il finit par l'accomplir.

Il avait vingt ans en 1789. Je lis dans une lettre de lui à M. de Châtenet, sous la date du « samedi au soir, 28 mars 89, Fougères, hôtel Marigny (1) » : « ... Pour moi, en arrivant à Paris, vraisemblablement *je m'y fixerai pour toujours*. Mais des affaires importantes me tiendront peut-être *auparavant cinq ou six ans exilé* de ma patrie. » Révolution ou non, il se proposait déjà ce qu'il fit à titre d'émigré : vivre hors de France, loin de la famille et des amis, affranchi des usages, isolé, cinq ou six ans. L'absence fut de huit ans. — Jusqu'à tel âge, quarante ans, il se promet de s'occuper de poésie, de romans, de fictions. Puis il se donnera à l'histoire.

Ainsi fit-il, exactement.

Passionné d'indépendance, encore est-il qu'il désira, qu'il s'attacha, qu'il aima.

Si fort attaché ou attiré fût-il, sur un mot de l'honneur, il quitte tout pour obéir à ses lois.

Du fond des solitudes américaines, il accourt, soldat volontaire, au poste du combat. A la mort du duc d'Enghien, nous le verrons se démettre d'un titre de ministre. Ambassadeur à Rome, il s'éprendra de la ville où, secrétaire, il fut si malheureux. L'honneur lui suggérant de rompre avec ce dernier rêve, il rompra sur-le-champ, non sans verser des larmes.

A de tels sacrifices de position, de fortune, surtout de goûts et de rêves, à ces larmes d'un cœur déchiré, — belles larmes humaines, — se reconnaît une âme fière, une âme maîtresse de ses vouloirs.

Vie d'intimes holocaustes ; vie de liberté psychologique.

Si sombre, rêveur et replié soit-il, avec lui ne se pose pas

(1) On a mal copié : « samedi *du* soir... Fou*geras*, *Marigni*. »

« la question redoutable et mystérieuse des rapports du génie et de la folie (1) ».

Sans réserve d'aucune sorte, il est responsable, non de son ennui, non de sa tristesse, mais de ses actes, de tous ses actes. Aussi faut-il laisser à chacun le plein droit de le juger.

« Ses faiblesses de cœur », je les connais, celles qu'on a dites, et d'autres que peut-être on ignore. J'ai là, sous les yeux, une collection de lettres inédites, les plus passionnées qui soient. Nulle part ailleurs, je n'avais surpris Chateaubriand tutoyant une étrangère : « Je t'aime avec toute la folie de mes premières années. Je redeviens pour toi le frère d'Amélie. J'oublie tout depuis que tu m'as permis de tomber à tes pieds... J'ai enfin saisi le rêve de bonheur que j'ai tant poursuivi. C'est toi que j'ai adorée si longtemps sans te connaître... »

Il écrivait à Joubert : « Je n'entretiendrai pas la postérité du détail de mes faiblesses... Un gémissement sur moi suffira pour faire comprendre au monde ces *misères communes, faites pour être laissées derrière le voile.* Que gagnerait la société à la reproduction de ces plaies que l'on retrouve partout? On ne manque pas d'exemples, quand on veut triompher de la pauvre nature humaine. »

— « Vous et moi, et nous tous, avons le droit de condamner en lui beaucoup de choses. Notre morale et l'amitié nous en donnent le droit. Mais ce droit, faudra-t-il aussi l'accorder *à d'autres hommes qui certainement ne le valent pas?* »

La question est de Joubert, dans la « grande lettre ».

Je réponds résolument. Oui, ce droit, il faut l'accorder à tous. Encore est-il équitable que l'on nous reconnaisse à

(1) Brunetière.

nous-même celui de juger les juges et de reviser leurs arrêts. ... *Et hanc veniam petimusque damusque vicissim.*

Parmi tant de pages enchanteresses, — rêveries, souvenirs, impressions, tableaux de nature et d'histoire, libres jugements, — plusieurs ont été critiquées comme trop personnelles. Ce sont celles-là qui m'attirent, parce que j'y retrouve l'homme, même quand l'homme s'y montre avec ses défauts d'humeur et de caractère. Dans la notice de l'*Essai*, je recueille ce mot que Chateaubriand dit de lui-même, et qui rend bien la pensée de cette étude psychologique : « ... Montrer tout l'intérieur d'un homme (chose qu'on voit si rarement) n'était peut-être pas sans une espèce de charme. »

Comme l'inspiration de toutes ces pages mélancoliques procède d'une souffrance vraie, malade qu'il est, je me pénètre de sa mélancolie et je compatis à sa souffrance. Le *dolendum est primùm ipsi tibi* trouverait ici une nouvelle application.

Je plains aussi la rieuse et vive créature dont la destinée fut unie à la sienne.

Ce n'est pas gai de vivre une longue vie auprès d'un éternel ennuyé.

Il est vrai, l'amour fait tout supporter. Que dis-je? supporter. L'objet de l'amour est-il un génie hors ligne, victime d'une sombre fatalité?

L'amour s'exalte au cœur d'une femme. Se dévouer sans cesse lui compose un bonheur sans fin.

S'il y a quelque chose à souffrir, cette souffrance même aiguillonne le dévouement et redouble l'amour.

Bonheur véritable, quoique « bonheur douloureux ».

A nulle autre, et pour rien au monde, M^me^ de Chateaubriand, depuis leur réunion, n'aurait cédé sa place au foyer du « grand rêveur ».

Et pas une femme bien née qui n'eût envié son sort.

Une grande dame, qui m'a communiqué des lettres de Chateaubriand, et dont les noms, soit d'origine, soit d'alliance, figurent parmi les « noms immortels » de la *Vendée* (1), m'écrivait sous la date du 20 septembre 1892 :

« Combien de cœurs mille fois plus brisés que le sien, sans un être comme Chateaubriand à soutenir, à consoler et à aimer ! »

En si délicate matière, les femmes sont juges, et leurs arrêts, inspirés du sentiment, restent sans appel.

II

Et maintenant, l'épouse.

Restée en bas âge orpheline de père et de mère, M^lle^ Céleste de Lavigne-Buisson demeura chez son grand-père (2), ancien gouverneur de la Compagnie des Indes à Pondichéry. Le vide laissé au foyer ne se révéla pleinement à son cœur qu'aux approches de la seizième année. Elle se mit alors à chercher dans le voisinage une amitié plus tendre qui la dédommageât un peu, sans imposer à ses regrets la turbulente gaieté de la jeunesse.

Lucile de Chateaubriand (3), grande et belle personne, plus âgée que Céleste de dix à onze ans, au regard tour à

(1) Œuvres de Chateaubriand.

(2) A Paramé, près de Saint-Malo. — J'ai publié, en 1887 et 1888, deux volumes (épuisés) sous le titre *Madame de Chateaubriand*. On me permettra d'en reproduire ici quelques pages, — revues et enrichies de notes nouvelles.

(3) Née à Saint-Malo le 7 août 1764, et non en 1766, comme elle-même le croyait.

tour plein de feu et de langueur, à « la physionomie rêveuse et souffrante », au sourire mélancolique, intelligence visitée du génie, âme foncièrement religieuse, partagée entre la terre et le ciel, mais plus volontiers appliquée aux pensées éternelles, fut cette amie de l'intimité, cette confidente discrète dont l'orpheline préféra la société (1).

Quels étaient les sujets ordinaires de leurs causeries, lorsque, assises sur la bordure des rochers ou se promenant sur la grève, elles laissaient flotter leurs regards entre l'immensité de l'Océan et l'infini des cieux?

Avec la naïveté d'une adolescente grandie sous l'aile de la religion, Céleste devait poser à Lucile des questions sans fin, lui demander par exemple ce qu'est une mère pour sa fille, et quelle est la douceur de leurs embrassements. Parfois aussi ses questions se risquaient, timides et rougissantes, à la lisière de ce monde qu'elle ne connaissait pas, au seuil de ce Paris fascinateur où Lucile avait acquis un renom d'esprit et de beauté, consacré par l'admiration des personnages en vue, parmi lesquels M. de Malesherbes.

De son côté, que disait Lucile? Oh! pour elle, il m'est permis de rééditer le mot : je l'ignore et je l'affirme. Elle ramenait sans cesse la conversation au frère, « son défenseur et son ami dès l'enfance », compagnon de ses jeux ou plutôt de ses rêveries; au frère qui les rassurait, sa mère, ses sœurs et elle, la nuit tombée et le rude châtelain disparu, contre les spectres et les apparitions de l'immense château de Combourg; au frère absent, qui bravait les dangers de terre et de mer, comme autrefois les frayeurs nocturnes, à la recherche du passage au pôle Nord. Bientôt il reviendrait au pays,

(1) « Mlle de Lavigne s'était fort attachée à Lucile... Lucile aimait Mlle de Lavigne. » (*Mém. d'Outre-Tombe*, t. I, p. 484.)

émule des grands navigateurs de Saint-Malo, frappé d'une beauté plus mâle, plein de récits étranges, embrasser *sa* Lucile, toujours bon, sensible et dévoué.

Quelle séduction d'enthousiasme et quelle poésie de paroles la « divine Lucile » devait alors déployer!

Elle s'abandonnait au penchant de son cœur en dépeignant sous les couleurs les plus séduisantes le frère bien-aimé. Mais elle était loin d'oublier la « fort jolie » enfant aux beaux yeux, aux cheveux bouclés, la « blanche et délicate » créature suspendue à ses lèvres!

Céleste laissait voir le ravissement d'une âme éprise. Lucile lui trouvait du cœur, de l'esprit, de l'instruction. Elle la savait très riche. Que manquait-il à l'orpheline pour faire le bonheur du chevalier? Ils seraient heureux l'un par l'autre. Le Ciel bénirait leur union.

Ainsi pensait Lucile.

Les premiers indices du sentiment que favorisaient ses vœux ne purent lui échapper, d'autant que l'innocente jeune fille ne s'en cachait pas plus qu'elle ne s'en défiait. La mère de Chateaubriand, admise au secret, se contenta de sourire. Les sœurs entrèrent vivement dans le complot.

Un jour, on apprend que le voyageur vient d'être jeté par un demi-naufrage dans le port du Havre; qu'il y attend la somme nécessaire pour payer sa traversée d'Amérique; qu'aussitôt dégagé, il se propose de revenir à Saint-Malo. L'argent fut envoyé sans retard.

En l'absence des autres sœurs, Lucile et sa mère n'étaient pas seules à compter les heures. Fiévreuse attente!

Lorsque Chateaubriand reparut sur la plage, Céleste reconnut du premier coup d'œil le frère de Lucile, dans ce fier jeune homme bruni au soleil d'Amérique. La belle tête! le beau front! plus beaux que dans ses rêves. Le magique sourire!

Se composer, comprimer le battement de son cœur, cacher le secret de son amour, Céleste n'y songea même pas.

L'affaire fut conduite par les sœurs de Chateaubriand.

Mais lui? Lui n'était encore instruit de rien. Et l'on ne voyait pas qu'il s'arrêtât à l'idée du mariage. Impossible de s'y tromper. Céleste demandait, inquiète, s'il lui accordait quelque retour, et pourquoi sa tristesse presque sauvage, et comment s'y prendre pour le rasséréner, et que faire pour le convertir; car on citait de lui des propos qui n'étaient pas d'un bon chrétien. Lucile trouvait réponse à tout, et l'orpheline, facile à convaincre, s'abandonnait avec confiance.

Bref, trois mois après le retour d'Amérique, Chateaubriand étant âgé de vingt-quatre ans, Céleste de Lavigne-Buisson en ayant dix-sept, le mariage eut lieu au commencement de mars 1792. Un prêtre *insermenté* fut prié de donner en secret la bénédiction nuptiale. Le curé *assermenté* porta plainte. M. de Vauvert, oncle maternel, qui s'était opposé au mariage, saisit la justice. Un procès s'ensuivit pendant lequel la nouvelle épouse fut mise au couvent de la Victoire. Lucile s'y renferma avec elle. La famille se désista de son opposition et de sa plainte; le curé constitutionnel et assermenté, M. Duhamel, célébra le mariage après publication d'un ban; et Céleste de Lavigne fut heureuse et fière de s'entendre appeler M^me^ de Chateaubriand (1).

« Tout ce que pouvait désirer » Chateaubriand, s'il eût été semblable aux autres mortels, sa jeune femme « le lui apportait », avec son amour : grâces piquantes de la physionomie

(1) Voir *Chateaubriand et M^me^ de Custine*, pp. 14-25, par Chédieu de Robethon. Librairie Plon. — Voir aussi *Mémoires et Souvenirs* (1789-1830), pp. 170-172, par Edmond Biré. Victor Retaux, Paris, 1895. — Quand on a lu ces pages, on sait à quoi s'en tenir sur la légende ridicule accréditée par Sainte-Beuve, relativement au mariage de Chateaubriand.

et de l'esprit, noblesse de la naissance (1) et des sentiments; et ces avantages de la personne, relevés par l'éclat de la fortune : « Elle était blanche, délicate, mince et fort jolie; elle laissait pendre, comme un enfant, de beaux cheveux blonds naturellement bouclés. On estimait sa fortune de cinq à six cent mille francs. Je la reconnaissais de loin sur le *Sillon* à sa pelisse rose, sa robe blanche et sa chevelure blonde enflée du vent. »

De son côté, en la recevant des mains tremblantes du vieux grand-père, avait-il tout ce que pouvait désirer, tout ce qu'espérait l'amie de l'enthousiaste Lucile ?

« Il n'avait aucune qualité du mari », c'est encore lui qui l'avoue. En l'absence de l'aveu formel, que de pages, dans les *Mémoires*, d'où se pourrait tirer la même conclusion :

Je me composai une femme de toutes les femmes que j'avais vues; elle avait la taille, les cheveux et le sourire de l'étrangère qui m'avait pressé contre son sein. Je lui donnai les yeux de telle jeune fille du village, la fraîcheur de telle autre. Les portraits des grandes dames du temps de François Ier, d'Henri IV et de Louis XIV, dont le salon était orné, m'avaient fourni d'autres traits, et j'avais dérobé des grâces jusqu'aux tableaux des Vierges suspendues dans nos églises.

Cette charmeresse me suivait partout invisible; je m'entretenais avec elle comme avec un être réel; elle variait au gré de ma folie; Aphrodite sans voile, Diane vêtue d'azur et de rosée, Thalie au masque riant, Hébé à la coupe de la jeunesse, souvent elle devenait une fée qui me soumettait la nature; sans cesse je retouchais ma toile; j'enlevais un appas à ma beauté pour le remplacer par un autre. Je changeais aussi ses parures; j'en empruntais à tous les pays, à tous les siècles, à tous les arts, à toutes les religions...

(1) Noblesse assez récente.

Comment aurait-il pu rendre amour pour amour à l'ingénue qui se donnait à lui ? Il n'aimait que la chimérique création de ses rêves. Or, cette démence le posséda toute sa vie. Quarante ans écoulés depuis le jour de son mariage, il disait encore avec une exaltation qui ne s'excuse plus :

Août 1832. — Altorf, dix heures du soir.

L'orage recommence; les éclairs s'entortillent aux rochers, les échos grossissent et prolongent le bruit de la foudre, les mugissements du Schœchen et de la Reuss accueillent le barde de l'Armorique. Depuis longtemps je ne m'étais trouvé seul et libre; rien dans la chambre où je suis enfermé : deux couches pour un voyageur qui veille et qui n'a ni amours à bercer, ni songes à faire. Ces montagnes, cet orage, cette nuit sont des trésors perdus pour moi. Que de vie cependant je sens au fond de mon âme ! Jamais, quand le sang le plus ardent coulait de mon cœur dans mes veines, je n'ai parlé le langage des passions avec autant d'énergie que je le pourrais faire en ce moment. Il me semble que je vois sortir du Saint-Gothard ma sylphide des bois de Combourg. Me viens-tu retrouver, charmant fantôme de ma jeunesse ? As-tu pitié de moi ? Tu le vois, je ne suis changé que de visage; toujours chimérique, dévoré d'un feu sans cause et sans aliment. Je sors du monde, et j'y entrais quand je te créai dans un moment d'extase et de délire. Voici l'heure où je t'invoquais dans ma tour. Je puis encore ouvrir ma fenêtre pour te laisser entrer. Si tu n'es pas contente des grâces que je t'avais prodiguées, je te ferai cent fois plus ravissante; ma palette n'est pas épuisée; j'ai vu plus de beautés et je sais mieux peindre. Viens t'asseoir sur mes genoux; n'aie pas peur de mes cheveux; caresse-les de tes doigts de fée ou d'ombre; qu'ils rembrunissent sous tes baisers ! Cette tête, que les cheveux qui tombent n'assagissent point, est tout aussi folle qu'elle l'était lorsque je te donnai l'être, fille aînée de mes illusions, doux fruit de mes

mystérieuses amours avec ma première solitude ! Viens, nous monterons encore ensemble sur nos nuages; nous irons avec la foudre sillonner, illuminer, embraser les précipices où je passerai demain. Viens ! emporte-moi comme autrefois, mais ne me rapporte plus.

On frappe à ma porte; il faut partir. De ce songe, il ne reste que la pluie, le vent et moi, *songe sans fin, éternel orage*.

Pauvre jeune femme ! Au sortir d'une enfance sitôt sevrée de l'amour maternel, elle sera donc frustrée aussi de l'amour conjugal. Le moyen de captiver l'homme qui se forge de telles idoles ?

Tourmenté de la muse, affolé d'illusions, s'ennuyant de tout, répondant au bonheur comme au malheur par un désespéré et désespérant : « Qu'est-ce que cela fait? » pourquoi donc, impossible époux, se laissait-il marier ?

L'honneur lui commandait d'émigrer, et la fortune de sa femme lui faciliterait ce devoir.

C'était prendre la dot de l'orpheline, et ne rien concéder en échange à ce cœur altéré d'affection, rien, pas même l'apparence de l'amour.

Les deux époux partent pour Paris. Lucile et Julie les accompagnent. Fort heureusement pour la belle-sœur; car, négligée et presque oubliée de son mari, elle se fût sentie bien seule et comme perdue dans l'immensité de la capitale.

Chateaubriand « se hâta de chercher sa première société », philosophes, poètes, magistrats, savants, avec lesquels il avait eu des relations dans un premier séjour à Paris : société spirituelle et frivole, corrompue jusqu'aux moelles, qui livrait au ridicule le mariage et ses saintes lois, comme la religion et ses divins enseignements.

« A cette époque, tout était dérangé dans les esprits et dans les mœurs, symptôme d'une révolution prochaine. Les magis-

trats rougissaient de porter la robe et tournaient en moquerie la gravité de leurs pères... Les présidentes sortaient de leurs sombres hôtels pour devenir femmes à brillantes aventures (1). »

Le jour de l'émigration approchait.

Mme de Chateaubriand dut cruellement souffrir lorsque, de sa grande fortune, sur laquelle comptait visiblement le chevalier, elle apprit qu'il ne restait plus rien, du moins rien de disponible. La Nation s'en était emparée. Il fallut emprunter. Un notaire procura dix mille francs en assignats. Chateaubriand rentrait porteur de la somme. Un joueur l'accoste. Il se laisse tenter et perd tout, sauf quinze misérables cents francs.

Négligent et joueur!

Que de larmes avait déjà versées la jeune femme!

Un mois après, le 15 juillet 1792, il dit adieu à sa famille et à la France.

Sur cet adieu, et dans cet écroulement de leurs mutuelles espérances, les deux amies n'avaient plus qu'à reprendre le chemin de Saint-Malo, ou plutôt de Fougères.

Lucile, âme timorée, cœur extrêmement délicat et sensible, esprit ombrageux et subtil, se reprochait avec amertume les larmes que Céleste ne pouvait pas lui dérober toujours, quelque surveillance qu'elle exerçât sur soi. Plus forte de caractère, d'esprit et de volonté, celle-ci s'appliquait à calmer les regrets et presque les remords de Lucile.

Lien charmant que la désillusion n'avait pu rompre ni relâcher. Il allait même se nouer plus étroitement sous la menace de l'échafaud.

Dans la dernière lettre de Lucile à son frère, lettre admirable

(1) *Mém. d'Outre-Tombe*, t. I, p. 245.

et navrante, où se peint le mieux l'exaltation généreuse de la « sœur de génie », j'ai remarqué ce passage avec attendrissement :

« Si je te retrace le passé, je t'avoue ingénument, mon frère, que c'est pour me faire revivre davantage dans ton cœur. Lorsque tu partis pour la seconde fois de France, tu remis ta femme entre mes mains, tu me fis promettre de ne m'en point séparer. Fidèle à ce cher engagement, j'ai tendu volontairement mes mains aux fers, et je suis entrée dans ces lieux destinés aux seules victimes vouées à la mort (1). »

« Julie Chateaubriand, femme Farcy, ex-noble, âgée de vingt-sept ans » et « Céleste Buisson, femme Chateaubriand, ex-noble, âgée de dix-huit ans » furent « envoyées à la maison de réclusion de Rennes, le 21 octobre 1793 (vieux stile), par le Comité de surveillance de Fougères ».

Quant à « Lucille, ex-noble, âgée de vingt-cinq ans, regardée comme suspecte aux termes de la loi du 17 septembre (vieux stile) », le document ne dit pas qu'elle fut envoyée de Fougères, bien qu'à cette époque, les deux amies vécussent ensemble. Elle dut venir librement à Rennes, et forcer la porte de la

(1) *Mém. d'Outre-Tombe*, t. II, p. 477.

« Une des sœurs de Chateaubriand, qui devait sa liberté à la mort de son mari, se trouvait à Fougères, petite ville de Bretagne. L'armée royaliste arrive : huit cents hommes de l'armée républicaine sont pris et condamnés à être fusillés. La sœur de M. de Chateaubriand se jette aux pieds de M. de la Rochejaquelein et obtient la grâce des prisonniers. Aussitôt, elle vole à Rennes, se présente au tribunal révolutionnaire avec les certificats qui prouvent qu'elle a sauvé la vie à huit cents hommes, et demande pour seule récompense qu'on mette ses sœurs en liberté. Le président du tribunal lui répond : « Il faut que tu sois une coquine de royaliste, que je ferai guillotiner, puisque les brigands ont tant de déférence pour toi. D'ailleurs, la République ne te sait aucun gré de ce que tu as fait : elle n'a que trop de défenseurs et elle manque de pain. » (J. Janin.)

prison. Ainsi le procès-verbal de « la séance du 8 pluviôse an II » confirmerait la lettre de Lucile.

Chateaubriand émigré constituait le crime de sa femme. A défaut de l'amour qu'il ne lui avait pas accordé, il devenait le prétexte de sa captivité, et, probablement, la cause de sa mort. Déjà la belle-sœur du chevalier, petite-fille de M. de Malesherbes, avait payé de sa tête pareil forfait.

Ensemble elles attendaient l'arrêt fatal, la prison ne se rouvrant guère que sur les marches de l'échafaud.

Céleste de Chateaubriand ne faiblit pas sous les verrous. Si le vieux marin qui l'avait élevée n'avait pu lui verser les flots de tendresse dont la source est au cœur d'une mère, du moins avait-il communiqué à sa petite-fille quelque chose de son indomptable énergie. Elle lui fit honneur en face des bourreaux.

Lorsque le 9 thermidor permit à la France de respirer, les femmes captives avaient tellement souffert qu'un bon nombre succomba, peu d'années après l'élargissement (1) : telles la mère et la sœur de Chateaubriand, la sainte M^me^ Julie de Farcy. D'autres, plus malheureuses, vécurent en de continuelles hallucinations, victimes d'ennemis imaginaires : telle l'infortunée Lucile. Les âmes les plus fermes, une fois le péril passé, durent s'avouer atteintes dans les

(1) « Comité de seureté générale et de surveillance de la Convention nationale. — Du 26 vendémiaire, l'an III de la République une et indivisible (17 octobre 1794). Vu les renseignements produits sur les citoyennes Julie Chateaubriant, femme Farcy, séparée de son mary (émigré) ; Lucile Chateaubriant, Céleste Buisson, femme Chateaubriant, toutes trois détenues à Rennes, le Comité arrête que les dites citoyennes seront mises sur le champ en liberté et les scellés levés au vu du présent. » Cet ordre ne fut exécuté que le 15 brumaire suivant (5 novembre), comme on le voit au registre d'écrou de la maison d'arrêt de la Motte, ci-devant le Bon Pasteur.

ressorts physiques. En proie aux douloureux ébranlements des nerfs, elles ne purent effacer une impression de terreur renouvelée au seul mot de prison. Ce fut le cas de Mme de Chateaubriand.

Quelle vie menèrent Lucile et Céleste à partir du 9 thermidor, leur mère et belle-mère étant morte presque aussitôt son retour en Bretagne?

Chateaubriand a consigné la réponse dans ses *Mémoires*. Elle est pleine de tristesse : tout à l'avantage de sa femme sur la sœur chérie, cela même nous serait une raison de la tenir pour absolument sincère. Nous y retrouvons la jeune « veuve » dévouée à son amie avec une délicatesse inimaginable : — elle préludait de la sorte aux œuvres qui devaient déceler le vrai fond de son âme, la bonté agissante, la charité :

« Pendant la Révolution, Lucile épousa M. le comte de Caud (1) et le perdit après onze mois de mariage (2). La mort de Mme la comtesse de Farcy, sœur qu'elle aimait tendrement, accrut la tristesse de Mme de Caud. Elle s'attacha ensuite à Mme de Chateaubriand, ma femme, et prit sur elle un empire qui devint pénible; car Lucile était violente, impérieuse, déraisonnable, et Mme de Chateaubriand, soumise à ses caprices, *se cachait d'elle pour lui rendre les services*

(1) Le 2 août 1796. — « ... Les futurs conjoints sont accompagnés d'Apolline-Suzanne de Bédée, veuve de Chateaubriand, mère de la future; Marie-Anne de Chateaubriand, veuve Marigny, sœur de la future; *Céleste Buisson, femme de Chateaubriand, belle-sœur de la future*, etc. » (Registre des mariages célébrés à Rennes en l'an IV.)

(2) M. de Caud mourut le 15 janvier 1797. Donc, un peu plus de cinq mois, et non « onze mois de mariage ». Voir *Lucile de Chateaubriand et M. de Caud*, d'après des documents inédits, par F. Saulnier, conseiller à la Cour d'appel de Rennes; Nantes, 1885.

qu'une amie plus riche rend à une amie susceptible et moins heureuse. »

« Le génie de Lucile et son caractère étaient arrivés presque à la folie de J.-J. Rousseau : elle se croyait en butte à des ennemis secrets : elle donnait à Mme de Beaumont, à M. Joubert, à moi, de fausses adresses pour lui écrire; elle examinait les cachets, cherchait à découvrir s'ils n'avaient point été rompus; elle errait de domicile en domicile, ne pouvait rester ni chez mes sœurs ni chez ma femme; elle les avait prises en antipathie. »

Dans la longue résistance du lien soumis à une si cruelle épreuve, il y aurait, ce semble, deux parts à faire : celle de l'amitié et celle de l'amour. Lucile mêlait à tous ses épanchements le souvenir de son frère. Lucile, abîmée dans sa mélancolie, était la plus malheureuse des femmes. Double motif pour que Mme de Chateaubriand lui fût dévouée, selon le mot des *Mémoires*, « *au delà de tout ce qu'on peut imaginer* ».

Une réflexion analogue m'est suggérée par l'épître de Chênedollé que Sainte-Beuve a tournée contre Mme de Chateaubriand (1). Je vais la citer presque en entier. Là même où le grand critique a voulu trouver une preuve qu'il y avait « quelque peu de tracasserie » autour de Lucile, je verrais bien plutôt, soit l'affectueuse préoccupation de celle qui en était réduite à *se cacher pour rendre des services*, soit le désir inavoué d'entendre parler de l'oublieux époux, — de l'apolo-

(1) « Chênedollé écrivait à Mme de Caud, quelques jours après l'avoir quittée, une lettre qui prouve du moins que les craintes de la mélancolique Lucile n'étaient pas toutes imaginaires et qu'il y avait, de la part de certaines personnes, médiocrement indulgentes, quelque peu de tracasserie autour d'elle. » (*Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 240.)

giste déjà célèbre, revu trois mois auparavant, comme une ombre aussitôt évanouie.

... Depuis que j'ai quitté Fougères, je n'ai point été un moment tranquille. Vous aurez su que j'ai mangé et logé chez Mme de Chateaubriand. Voici comment cela s'est fait. En arrivant à Fougères, je descendis chez M. de Québriac, avec l'intention d'y coucher, si je ne pouvais pas trouver de voiture dans la soirée. A six heures, je sortis pour aller faire une visite à Mme de Chateaubriand, politesse dont je ne crus pas possible de me dispenser. Mme de Chateaubriand profita de ce moment pour envoyer vite chercher mon sac de nuit, resté chez M. de Québriac. Nous sortîmes avec une amie de Mme de Chateaubriand pour aller nous promener dans la forêt, et, à mon retour, on me dit qu'on avait envoyé chercher mon sac de nuit et que ma chambre était préparée. Je fus donc forcé de rester. Le lendemain, je voulus partir de grand matin. Point de chevaux. *On* me promet de m'en faire trouver avant midi. Effectivement, *on* envoie des domestiques courir dans la ville. Midi arrive, point de chevaux. *On* avait l'air de s'amuser beaucoup de mon malaise et de mon impatience et l'*on* se jouait de moi avec une grâce parfaite et une politesse infinie. L'après-midi se passe de même en courses inutiles de la part des domestiques et *on* avait toujours l'air de me plaindre beaucoup de ce que je ne pouvais partir. Enfin, à huit heures du soir, on vint m'annoncer, de la part de la maîtresse de poste chez laquelle j'avais été le matin, qu'il venait d'arriver une personne en chaise de poste qui demandait un compagnon. J'en profite et à neuf heures je monte en voiture. Voilà exactement comment les choses se sont passées. Il paraît qu'on avait formé le projet de m'arrêter pour m'embarrasser, et peut-être pour vous inquiéter un peu vous-même; mais je dois vous avouer, chère Lucile, que l'on ne m'a dit que des choses aimables sur votre compte....

Trois mois plus tôt, ai-je dit, le 27 novembre 1802, Chateaubriand avait traversé la Bretagne au terme d'un voyage

assez long. Il se hâtait de rentrer à Paris pour y suivre l'affaire de sa très prochaine nomination à un poste diplomatique. Aussi ne « put-il s'arrêter que vingt-quatre heures auprès de sa femme et de ses sœurs ». C'est lui qui nous a conservé ce souvenir, sans ajouter un mot à la concision voulue des termes cités. En ce temps-là, son cœur était encore partagé, sa volonté ondoyante et diverse, ses résolutions instables et combattues. Mme de Beaumont le retenait, bien que, pour la forme, elle lui eût conseillé de « suivre les voies communes », c'est-à-dire de reprendre la vie conjugale. « Le rêve dont elle s'était bercée, elle n'y renonçait qu'avec désespoir. » — Sur le point de réaliser son voyage, Chateaubriand avait prié Chênedollé d'écrire, pendant son absence, rue Neuve-du-Luxembourg [à Mme de B.], mais en se gardant bien de parler de son retour par la *Bretagne*.

Comment se passèrent les vingt-quatre heures accordées à sa femme et à ses sœurs? Quelle fut la physionomie de l'entretien? Les papiers imprimés et inédits que j'ai consultés ont gardé là-dessus un rigoureux silence.

Nous savons toutefois, par Chateaubriand lui-même, la conclusion de l'entrevue : « Mme de Chateaubriand se prépara à me venir rejoindre. M. Joubert parlait de l'accompagner. »

Est-ce que Joubert connaissait déjà Mme de Chateaubriand?

Oui, Joubert et Fontanes avaient dû la voir à Paris. Au sujet des années qui précédèrent la réunion de M. et Mme de Chateaubriand, on oublie trop que s'ils ne vivaient pas ensemble, du moins étaient-ils en rapports de visites et de correspondances. Il n'y avait pas rupture. — Sainte-Beuve se trompe quand, à propos du voyage en Bretagne (1802), il affirme que Chateaubriand n'avait pas revu sa femme depuis dix ans.

Après son arrivée en France, dès 1800, il avait écrit à sa

famille pour l'informer de son retour. A sa famille, c'est-à-dire à sa femme et à ses sœurs.

« Madame la comtesse de Marigny, ma sœur aînée, me chercha la première, se trompa de rue et rencontra cinq messieurs Lassagne, dont le dernier monta du fond d'une trappe de savetier pour répondre à mon nom. Madame de Chateaubriand vint à son tour. Elle était charmante, et remplie de toutes les qualités propres à me donner le bonheur que j'ai trouvé auprès d'elle depuis que nous sommes réunis. Madame la comtesse de Caud, Lucile, se présenta *ensuite.* »

S'ils ne reprirent pas aussitôt la vie conjugale, c'est peut-être parce que Chateaubriand ne pouvait absolument pas aller s'ensevelir en Bretagne, au moment de terminer et de publier son grand ouvrage. Or, M^me^ de Chateaubriand se souvenait trop de son premier séjour à Paris, du jeu, de la ruine, des larmes versées en commun avec Lucile.

D'autre part, Chateaubriand n'avait rien; il vivait d'emprunts, au jour le jour. L'établissement du nouveau ménage demanderait de bien autres ressources. Or, il fallait du temps à M^me^ de Chateaubriand pour réaliser, par vente d'immeubles ou retrait de fonds, l'argent qui serait nécessaire. Peut-être craignit-elle de risquer les derniers débris de sa fortune en pure perte. Le passé ne lui inspirait aucune confiance. Pareille hésitation serait bien excusable. Et les mois s'écoulaient.

En 1802, elle songeait à revenir près de l'auteur du *Génie du Christianisme*, au bruit de sa gloire, et, « comme elle le disait finement, *sur le titre de son livre* » (1). En juillet de cette même année, le voyage de Chateaubriand en Bretagne fut peut-être la réponse à quelque lettre d'admiration et d'appel; au moins fut-il la visite rendue à sa femme et à ses sœurs.

(1) Villemain.

En se quittant, on se promit de se retrouver à Rome. Le 9 septembre, il annonce à Fontanes que l'oncle de Mme de Chateaubriand « a fait banqueroute au moment où il venait de donner l'ordre de le poursuivre ». En 1803, le secrétaire de légation recommande à Migneret d'envoyer à Mmes de Marigny, de Caud et de Chateaubriand des exemplaires de luxe de son ouvrage.

« Mme de Chateaubriand et Joubert. » Remarquons le rapprochement des deux noms que la véritable amitié revendique et que la postérité ne séparera plus. J'y vois un indice de la mission toute de délicatesse, d'harmonie et de paix que Joubert, de son chef, avait assumée pour la réunion si désirable de M. et Mme de Chateaubriand. Or, ce rôle affectueux et discret, il le soutint jusqu'au bout, toujours admirablement inspiré par sa belle âme.

Le succès voulait de plus longs efforts. Nous le savons : une autre que Mme de Chateaubriand vint rejoindre à Rome le secrétaire d'ambassade.

« Fatal voyage », a écrit Joubert; « le désir d'y mettre obstacle absorbait toutes mes pensées et occupait toutes mes forces. »

Pourquoi si vive opposition ?

C'est d'abord que la venue à Rome de Mme de Beaumont auprès de Chateaubriand aurait pour infaillible résultat de compromettre du même coup la position et l'avenir de celui-ci, la santé, la vie même de celle-là.

C'est ensuite qu'un incident de cette nature devait à tout le moins embarrasser, sinon briser les négociations entreprises, de concert avec Fontanes et Clausel, pour le retour de celle qu'il avait projeté d'accompagner dans la capitale du monde chrétien.

Nous avons vu le secrétaire d'ambassade arriver à Rome,

dès le 27 juin 1803. Mme de Beaumont n'y parvint qu'au commencement d'octobre. En quel état, Dieu bon ! A bout de souffle, épuisée par le traitement du Mont-Dore et par la fatigue du voyage, « n'ayant plus que la force de sourire ».

On imagine l'effet, quand parut à Rome, ou plutôt apparut, pâle fantôme, cette jeune femme très connue de la haute société, à laquelle sa naissance la rattachait de tous côtés. Beau prétexte de critiques offert aux petits envieux de l'ambassade et aux puissants ennemis de la capitale. Ces derniers eurent « l'infamie » de prêter à Chateaubriand des velléités de divorce. L'outrage venait du camp voltairien. Il le repoussa avec colère et mépris :

A M. Guéneau de Mussy.

Rome, 20 décembre 1803.

Votre lettre, mon jeune ami, m'a fait pleurer ; j'ai été très sensible aux marques de votre bon cœur dans cette circonstance, d'autant que ma peine est extrême. Ce n'est pas une de mes moindres peines de penser que les personnes qui devaient le mieux me connaître (1) ont cru qu'il y avait peut-être quelque *imprudence*, quelque *fausse démarche* de ma part, tandis que j'étais exposé aux plus infâmes calomnies, que j'avais le *poignard italien* (dirigé par la *philosophie française*) suspendu sur le cœur... Les infâmes ! n'ont-ils pas mêlé une femme adorable, ma bienfaitrice, et j'ose dire à présent une sainte, à leurs propos ? L'auteur du *Génie du Christianisme* ne devait-il pas demander le divorce ?

(1) M. Molé, Mme de Vintimille.

Comment ces bruits, répandus hors de France, n'auraient-ils pas transpiré en Bretagne ? Il est vraisemblable qu'ils changèrent les résolutions de Mme de Chateaubriand. Elle était bien trop fière pour paraître à Rome en de pareilles conjonctures.

Aux conseils de Joubert s'étaient joints ceux de Fontanes. Le protecteur auprès de Bonaparte n'avait pas manqué de représenter à Chateaubriand de quelle importance serait, pour la dignité de sa vie, et, par suite, pour son avancement dans les affaires, la réunion à sa femme, réunion que lui imposait d'autre part le christianisme dont il s'était constitué l'avocat.

L'heure de la raison, du bon sens, de la possession de soi, ne devait sonner, pour Chateaubriand, qu'avec la dernière heure de Mme de Beaumont. Évidemment, « Pauline » était l'obstacle. Elle eût mérité bien des reproches. Mais le moraliste aura les indulgences attendries d'un Joubert, si, comme de juste, il tient compte de l'époque et des habitudes.

Restée seule au milieu d'une société dont le XVIIIe siècle avait faussé les idées et façonné les mœurs, seule avec ses visions d'échafaud, elle eût justifié les dédains des bourreaux qui n'avaient pas voulu d'elle, tant sa faiblesse leur parut voisine de la tombe ; elle eût succombé à bref délai, sans l'amitié, aussi respectueuse qu'empressée, de son voisin de Villeneuve. Or, cette amitié, faite d'estime autant que d'affection, ni Savigny ni Rome ne réussirent à l'altérer.

Par ses malheurs, par sa faiblesse, par le rapide déclin de ses jours, par son heureuse influence sur l'achèvement du *Génie du Christianisme*, et, malgré l'étrangeté de ses relations avec Chateaubriand, par la noblesse de ses sentiments, par sa grandeur de caractère et d'âme, elle paralyse la juste sévérité du moraliste.

Toujours est-il que, d'elle, venait la résistance ou du moins l'obstacle. D'elle aussi, vint la réparation avec le suprême conseil.

D'une voix expirante, la noble fille des Montmorin « *l'engagea surtout à vivre auprès de M^me^ de Chateaubriand et de M. Joubert* ».

C'est le même rapprochement que plus haut. Sur ces lèvres vouées au prochain silence de la tombe, et que les aveux de la chrétienne avaient ouvertes à la seule vérité, quel hommage au caractère de Joubert !

Ce vœu, sitôt empreint par la mort d'un caractère sacré, s'accordait avec les prières des sœurs de Chateaubriand, les conseils de ses amis, les exigences de son avenir et la sincérité de sa foi; il triompha des dernières résistances de son cœur brisé.

Deux jours après les funérailles de M^me^ de Beaumont, Chateaubriand annonçait à Chênedollé (8 novembre 1803) qu'il serait à Paris au mois de janvier, et, un peu plus tard, en Bretagne. En Bretagne, c'est-à-dire réuni à sa femme, ou préparant leur réunion.

Ici, ce m'est secours et charme de laisser parler Villemain :

Revenant à Paris, avec toutes les espérances que lui donnait son ami, et précédé de cette belle lettre sur Rome, dont la publication allait frapper les esprits, M. de Chateaubriand descendit dans un modeste hôtel, rue de Beaune, et ne vit d'abord qu'un petit nombre d'amis. Un soin important le préoccupait, sa réunion avec M^me^ de Chateaubriand; le sage conseil écarté d'abord avait été compris; et, à part même la bienséance du monde, il sentait ce qu'avait d'injuste cette séparation si longue d'une personne vertueuse et distinguée, à laquelle il avait donné son nom, et qu'il ne pouvait accuser que d'une délicate et ombrageuse fierté dans le commerce de la vie. Un motif généreux venait aider, en lui, au

sentiment du devoir. La perte ancienne de presque toute la fortune de Mme de Chateaubriand s'aggravait par la ruine d'un oncle débiteur envers elle. Les instances de M. de Chateaubriand durent redoubler pour obtenir enfin son retour, et, résolue de l'accompagner dans sa mission du Valais, elle vint promptement le rejoindre à Paris.

Dans la première moitié de février 1804, leur réunion était fait accompli. Chateaubriand mande à Chênedollé cette bonne nouvelle. Sur le fonds d'ennui qui se retrouve en toutes ses œuvres et lettres, on remarque dans celle-ci comme une lueur de contentement; on aime aussi à lui entendre nommer l'infortunée Lucile. On se réjouit à la pensée qu'ils seront réunis.

Hélas! réunis.

Lucile n'avait plus que quelques jours à vivre.

Venez, dit-il à Chênedollé. J'aurai un extrême bonheur à vous embrasser. Ma femme est ici. Elle va me chercher un logement pour moi et pour elle. Je cherche une cabane à acheter aux environs de Paris; j'espère l'avoir pour cet automne. Alors, si vous ne venez pas à Sion, du moins promettez-moi de venir vivre dans ma chaumière. Lucile va venir dans une pension excellente que je lui ai arrêtée ici. Alors, nous pourrons tous nous réunir au mois d'octobre à Paris. Mille tendres amitiés, mille souvenirs. A vous pour la vie et à toute épreuve.

Le logement est trouvé; quel ménage y fait-on? Joubert nous le dira bientôt.

CHAPITRE VII

PREMIERS TEMPS DE LA VIE CONJUGALE

(Février 1804 — juillet 1806)

Lettre de démission et motif allégué. — Mme de Chateaubriand et M. de Clausel. — Billets confidentiels de l'épouse. — Note sur Mme de Custine. — Suites de la démission. — Personnes tombées et *forcées*. — Mme de Chateaubriand fait honneur à son mari. — Chez Joubert. — Profits réciproques. — Elle le console de Mme de Beaumont. — Quel ménage font M. et Mme de Chateaubriand? — Joubert le sait et le dit. — Chateaubriand recommande Artaud. — Fêtes qui sont des deuils. — Le sacre de Napoléon par Pie VII. — Récit de Fontanes. — Mort de Lucile. — Larmes du frère et de la belle-sœur. — Supposition de Chênedollé. — L'abbé de Bonnevie. — Lettre que lui écrit Chateaubriand. — Souvenirs d'un frère de Joubert. — Le monument de Mme de Beaumont. — Accord des deux époux. — En Suisse, avec Ballanche. — Récit de ce voyage. — Retour à Villeneuve. — L'hiver à Paris. — Les soirées.

Le 21 mars, entre onze heures et midi, Chateaubriand entendit un homme et une femme qui criaient une nouvelle officielle. C'était la condamnation à mort du duc d'Enghien.

« Ce cri », raconte-t-il, « tomba sur moi comme la foudre; il changea ma vie, de même qu'il changea celle de Napoléon. Je rentrai chez moi; je dis à Madame de Chateaubriand : « Le duc d'Enghien vient d'être fusillé. » Je m'assis devant

une table, et je me mis à écrire ma démission. Madame de Chateaubriand ne s'y opposa point et me vit écrire avec un grand courage. Elle ne se dissimulait pas mes dangers : on faisait le procès au général Moreau et à Georges Cadoudal. »

M. de Clausel arriva sur ces entrefaites.

La lettre, dont il fit supprimer quelques phrases de colère, partit. Le texte ne contenait plus un mot qui pût directement froisser le Premier Consul. Mais se démettre à pareil jour n'en constituait pas moins un acte très significatif, et surtout venant d'un « ministre » accusé d'être « pour les émigrés et les mécontents ».

Clausel était survenu bien à propos. On devine la reconnaissance de l'épouse.

Dès que Mme de Chateaubriand et M. Clausel de Coussergues se connurent, charmés l'un de l'autre, ils se lièrent d'étroite amitié. Les deux âmes étaient en parfait accord. Bon, religieux, ardent, dévoué, délicat, discret, Clausel n'avait-il pas tout pour plaire à l'ardente et pieuse Bretonne ? Elle, de son côté, quelque pénétrante qu'elle fût, ne démêlait, au fond de cette droite nature, rien qui ne fût selon ses goûts.

Mme de Chateaubriand ne mettait pas le monde dans ses confidences, avons-nous dit : elle était trop fière. Mais avec M. de Clausel, elle n'eut pas de secrets. Certes, Joubert aussi était un ami de cœur, un intime confident à qui elle pouvait tout dire; et Fontanes également, sans nul doute. Mais Fontanes, captif de ses grandeurs, était tenu de court à la chaîne impériale. Et Joubert était souvent absent ou malade. Et si souvent elle avait besoin de consolations !

Quand Mme de Chateaubriand se sentait le cœur trop gros; ou que, son mari courant le monde, elle restait seule, uniquement occupée à broyer du noir; ou lorsqu'elle était

consignée dans sa chambre de malade, c'est le bon Clausel qu'elle invoquait, c'est à lui qu'elle se recommandait, sur lui qu'elle comptait.

Aussi en était-elle venue à l'appeler, reine toujours obéie, son *serviteur Clausel*, son *cher ministre*. Sa correspondance débute par ce petit billet, qui laisse deviner les inquiétudes et les confidences des premiers temps :

Ce vendredi.

Vous devriez bien venir aujourd'hui faire maigre avec nous.

Si vous ne pouviez pas absolument venir dîner, venez, je vous en prie, de bonne heure ce soir. *M. de Chateaubriand sera sorti : je pourrai vous raconter mille choses qui me tourmentent* (1).

Non seulement Clausel, ainsi appelé, arrivait avec empressement; mais, le plus souvent, il devançait l'appel.

(1) Peut-être le voisinage de Mme de Custine, qui avait eu l'indélicatesse de venir s'installer rue Verte, au coin de la rue de Miromesnil, à la porte même de Mme de Chateaubriand. C'est la moins intéressante des prétendues victimes de « l'égoïste » René. Une heure d'héroïsme, en face de l'échafaud, ne saurait absoudre celle qui devint si fort l'amie de Fouché. M. Bardoux l'a poétisée dans son livre. Pour avoir la vraie physionomie morale de Mme de Custine, il faut lire le beau livre, très documenté, de M. Chédieu de Robethon : *Chateaubriand et Mme de Custine*; épisodes et correspondance inédite; librairie Plon, 1893.

Ni délicate, ni *généreuse*, ni discrète, très égoïste, elle dispute Chateaubriand, avec aigreur, à sa nouvelle vie; elle l'accable d'instances. Mère d'un fils unique, elle l'élève à la diable et lui donne de tels exemples qu'il devient le châtiment maternel par le rare déshonneur de sa conduite. La première communion de cet enfant se fit sans préparation aucune. Elle fut, à la mère, un sujet de plaisanteries. Ce trait en dit beaucoup; il prépare le lecteur à la conclusion, laquelle est tout ce qui se peut imaginer de plus triste.

Autres billets de la même époque :

M. de Chateaubriand est à la campagne. Vous ferez une belle charité de venir dîner avec moi. Vous consoleriez une affligée. — S'il ne fait pas d'orage, ce soir, nous irons prendre des glaces au café.

— Venez donc dîner avec moi. Je suis seule et malade.

— J'espère que vous n'avez pas pris d'engagement pour aujourd'hui. Venez donc dîner avec moi. Je suis seule encore, et nous sommes dans un temps où l'on rêve bien noir dans la solitude.

Eu égard aux circonstances, la lettre de démission et la réponse de M. de Talleyrand sont très intéressantes :

CITOYEN MINISTRE,

Les médecins viennent de me déclarer que Mme de Chateaubriand est dans un état de santé qui fait craindre pour sa vie. Ne pouvant absolument quitter ma femme dans une pareille circonstance, ni l'exposer au danger d'un voyage, je supplie Votre Excellence de trouver bon que je lui remette les lettres de créance et les instructions qu'elle m'avait adressées pour le Valais. Je me confie encore à son extrême bienveillance pour faire agréer au Premier Consul *les motifs douloureux* qui m'empêchent de me charger aujourd'hui de la mission dont il avait bien voulu m'honorer. Comme j'ignore si ma position exige quelque autre démarche, j'ose espérer de votre indulgence ordinaire, citoyen ministre, des ordres et des conseils; je les recevrai avec la reconnaissance que je ne cesserai d'avoir pour vos bontés passées.

J'ai l'honneur de vous saluer respectueusement.

CHATEAUBRIAND.

Paris, rue de Beaune, hôtel de France.

1er germinal an XII [22 mars 1804].

J'ai souligné l'expression « motifs douloureux », à cause du pluriel. La santé de Mme de Chateaubriand n'en constituerait qu'un, ce semble; peut-être quelque autre motif était-il allégué « dans la phrase de colère » que fit effacer l'ami Clausel. La phrase supprimée, il se peut que le pluriel soit resté par inadvertance ou insouciance. La date de la réponse officielle prouverait la vérité du mot de Mme de Chateaubriand : « M. de Talleyrand, par bienveillance, garda plusieurs jours la lettre de démission avant d'en parler au Premier Consul. »

12 germinal [2 avril 1804].

J'ai mis, citoyen, sous les yeux du Premier Consul les motifs qui ne vous ont pas permis d'accepter la légation du Valais, à laquelle vous aviez été nommé.

Le citoyen Consul s'était plu à vous donner un témoignage de confiance. Il a vu avec peine, par une suite de cette même bienveillance, les raisons qui vous ont empêché de remplir cette mission.

Je dois aussi vous exprimer combien j'attachais d'intérêt aux relations nouvelles que j'aurais eu à entretenir avec vous; à ce regret, qui m'est personnel, se joint celui de voir mon département privé de vos talents et de vos services.

Mme de Chateaubriand raconte :

Mme Bacciochi, qui nous était fort attachée, jeta les hauts cris en apprenant ce qu'elle appelait notre défection. Pour Fontanes, il devint fou de peur; il se voyait déjà fusillé avec M. de Chateaubriand et tous nos amis. La chose cependant se passa le plus tranquillement du monde, et lorsque M. de Talleyrand crut enfin devoir remettre la démission à Bonaparte, celui-ci se contenta de dire : « C'est bon ! » Mais il en garda une rancune, dont nous nous sommes

ressentis depuis. Il dit plus tard à sa sœur : « Vous avez eu bien peur pour votre ami ? » Et il n'en fut plus question. Longtemps après, cependant, il en reparla à Fontanes et lui avoua que c'était une des choses qui lui avaient fait le plus de peine.

M. Pasquier vint embrasser Chateaubriand le lendemain de la démission, disant qu'on était heureux d'avoir un tel ami. Il demeura un temps assez considérable « dans une honorable modération, éloigné des places et du pouvoir ».

Nous avions reçu douze mille francs pour frais d'établissement à Sion. Pour les rendre, nous fûmes obligés de prendre cette somme sur les fonds que nous avions encore sur l'État : elle fut remise à qui de droit deux jours après la démission (1).

Chateaubriand ne risquait pas de posséder des rentes sur l'État. La restitution fut donc opérée avec l'avoir de l'épouse. Désormais, elle lui appartenait sans réserves ; elle lui abandonnait l'avenir tout entier.

Avant la mort du duc d'Enghien, la bonne société de Paris était presque toute en guerre ouverte avec Bonaparte ; mais aussitôt que le héros se fut changé en assassin, les royalistes se précipitèrent dans ses antichambres, et quelques mois après le 21 mars, on aurait pu croire qu'il n'y avait qu'une opinion en France, sans les quolibets que l'on se permettait encore, à huis clos, dans quelques salons du faubourg Saint-Germain. Au surplus, la vanité causa encore plus de défections que la peur. Les personnes *tombées* prétendaient avoir été *forcées*, et l'on ne *forçait*, disait-on, que celles qui avaient un grand nom ou une grande importance ; et chacun, pour prouver son importance et ses quartiers, obtenait d'être *forcé* à *force* de sollicitations.

(1) *Madame de Chateaubriand.*

Nous quittâmes la rue de Beaune au mois d'avril 1804, pour aller demeurer dans la rue de Miromesnil. Là, il ne nous arriva rien que le bonheur de faire la connaissance de notre chère cousine de Roquefeuille et celle de la duchesse de Rohan.

Déjà trois mois de vie commune. Quelle vie et quel ménage? Joubert mandait à Chênedollé :

Paris, 10 mai 1804. — Chateaubriand se porte bien : il vous a écrit. Rien de fâcheux ne lui est arrivé (1). Mme de Chateaubriand, lui, les bons Saint-Germain que vous connaissez, un portier, une portière et je ne sais combien de petits portiers logent ensemble, rue de Miromesnil, dans une jolie petite maison. Enfin notre ami est le chef d'une petite tribu qui me paraît assez heureuse. Son bon génie et le ciel sont chargés de pourvoir au reste.

Il a passé dix jours à la campagne avec la moitié de sa peuplade. Je l'ai vu hier au soir, *il est content*. Vous saurez à votre arrivée tout ce qui pourrait intéresser votre curiosité.

Le 20 juin 1804, c'est Molé qui écrit de Champlâtreux à Joubert :

J'ai beaucoup de choses à vous dire et une fort grande envie de vous voir. Chateaubriand est ici avec sa femme ; ils y sont fort aimables et d'une manière simple. Vous connaissez sans doute le premier livre des *Martyrs de Dioclétien*. Je l'ai entendu aujourd'hui avec un grand plaisir.

Le successeur de Chateaubriand, à la légation de Rome, fut M. de Gandolphe, chargé d'affaires en Suisse.

(1) Allusion sans doute à la démission du ministre, dès la nouvelle du meurtre du duc d'Enghien. Malgré la politesse gracieuse de Talleyrand, les amis n'avaient pas été sans inquiétudes sur les suites.

« C'était un homme bon, instruit, modeste et tranquille... On l'employait peu à la légation. » Pour ne pas rester oisif, il fut réduit à faire de la botanique dans une campagne infestée par la *mal'aria*. Pris de la fièvre, il en mourut au bout de quelques mois (août).

« L'affaire » dont parle Chateaubriand dans le billet suivant serait-elle la réintégration de M. Artaud? Le poste tant regretté et toujours convoité lui aurait-il été rendu à la sollicitation de Fontanes, mis en mouvement par Chateaubriand?

Sous la douce influence de Joubert, — à Villeneuve-sur-Yonne, — ainsi se serait vengé l'homme de génie.

Ah! que n'a-t-il retrouvé la même amitié aux heures les plus irritées de sa carrière politique!

L'historien de Pie VII fait honneur de sa nomination à son ancien ambassadeur, M. Cacault. Il reparut à Rome le 17 octobre : « Je vis le Pape, qui ne me nomma qu'une fois le cardinal Fesch. »

Quel que fût le service demandé, Chateaubriand écrivit à Fontanes :

Villeneuve-sur-Yonne, 3 vendémiaire [25 septembre].

Voilà un billet d'Artaud, mon cher ami. Faites ce que vous pourrez pour cette affaire ; mais surtout ne perdez pas le billet, à cause du style; ce changement de ton, dans les gens dont j'ai à me plaindre, est trop remarquable pour négliger d'en conserver quelques preuves. Joubert vous dit mille choses et vous embrasse. Nous parlons de vous ; nous vous aimons autant que nous admirons votre talent, et c'est beaucoup dire. Tout à vous,

CH.

(*Suscription*) A M. de Fontanes,
président du Corps législatif, à Boulogne,
près de Paris (1).

(1) Bibl. de Genève. — (Orig. autog.)

Le chevalier Artaud raconte que M. de Chateaubriand s'empressa de lui annoncer sa démission, encore secrète : « Puisque j'avais perdu ma place à l'occasion de sa nomination à Rome, il m'avertissait pour que mes amis me fissent nommer à Sion. On répondit à mes amis que si j'étais employé je serais envoyé dans une grande cour. La communication de M. de Chateaubriand n'en fut pas moins aussi noble que délicate. Cette courageuse démission, devant un tel chef de gouvernement, a été le seul acte de résistance et de protestation que la France ait pu alors admirer. »

Si les souvenirs de M. Artaud sont bien précis, il y aurait eu le premier avis « aussi noble que délicat », et, plus tard, la prière à Fontanes, sans parler des lettres de recommandation à Mme Bacciochi et au même Fontanes.

Ce fut Adrien de Lézay qui remplaça Chateaubriand comme ministre dans le Valais, avec mandat de préparer l'annexion à la France. Il n'avait donc pas obtenu la grande ambassade dont parlait trop vite le secrétaire dans sa correspondance de Rome.

Le 9 octobre, Chateaubriand est encore, et pour trois mois, chez l'ami Joubert : « Nous ne retournerons à Paris, écrit-il à Guéneau de Mussy, que vers la fin de décembre, lorsque toutes les fêtes qui me sont des deuils seront passées. »

Quelles fêtes? et pourquoi des deuils?

Parce que l'anniversaire de la mort de Mme de Beaumont approchait : c'était le 4 novembre.

Parce que le sacre allait avoir lieu. Le sacre, « grand dessein » dont le légat avait fait mystère à Chateaubriand, mais que l'intimité du secrétaire avec Mme Bacciochi et Fontanes lui avait permis de pénétrer.

Or, les souvenirs de Rome lui soulevaient le cœur. Et, dans le triomphe du neveu, le triomphe de l'oncle l'exaspérait.

D'autre part, la venue à Paris de Pie VII pour couronner « l'assassin » du duc d'Enghien — sitôt après le 21 mars — révoltait le chevalier que le seul honneur avait porté à se démettre. Peu de jours après le sacre, il aura vent des inquiétudes causées au Pape et de l'usurpation prochaine des États pontificaux. Il prédira à Fontanes que l'anathème tombera de la bouche même du consécrateur.

Un vrai deuil, celui-là, le plus cruel qui pût l'atteindre, ce fut, le 9 novembre, la mort de Lucile.

Joubert presse Molé de venir se joindre à leur société : rien de plus exquis que sa lettre. J'en ai cité un passage, mais il faut la relire ici :

18 novembre 1804. — Je serais fort aise que vous voyiez ici Chateaubriand, pour juger de quelle simplicité de vie et mœurs, et, au milieu de tout cela, de quelle inépuisable gaîté, de quelle paix, de quel bonheur il est capable, *quand il n'est soumis qu'aux influences des saisons et remué que par lui-même*. Sa femme et lui me paraissent ici dans leur véritable élément. Quant à lui, sa vie est pour moi un spectacle, un sujet de contemplation; elle m'offre vraiment un modèle, et je vous assure qu'il ne s'en doute pas. S'il voulait bien faire, il ne ferait pas si bien. Le pauvre garçon a perdu, depuis huit jours, sa sœur Lucile (1), également regrettée de sa femme et de lui, également honorée de l'abondance de leurs larmes. Ils ont l'affection du monde la plus sincère et la plus raisonnable. S'ils font bien, ils passeront ici le mois de décembre. Je crois qu'ils ne pourront s'en dispenser; arrivez donc, arrivez vite.

(1) Décédée dans le quartier du Marais, rue d'Orléans, 6, le 20 brumaire an XIII [11 novembre 1804]. Le rédacteur de l'extrait mortuaire doit avoir confondu la date de la déclaration et la date du décès. A quatre jours d'intervalle, Chateaubriand ne pouvait se tromper. Il écrivait à Chênedollé, le 13 novembre 1804 : « M^me^ de Caud n'est plus. Elle est morte à Paris le 9. »

Infortunée Lucile! emportée par une mort subite!

On se demande quelle mort, et pourquoi « la fosse demeurée sans nom et sans étiquette » (1)?

Parlez, vous qui l'avez connue, aimée, pleurée; vous à qui sa main fut comme promise; et vous, le frère, présent à toutes ses pensées. Parlez! vous seuls en avez le droit.

« Il me vient une pensée effroyable... Je crains qu'elle n'ait attenté à ses jours. Grand Dieu, faites que cela ne soit pas, et ne permettez pas qu'une si belle âme soit morte votre ennemie. Ayez pitié d'elle, ô mon Dieu, ayez pitié d'elle (2). »

Ainsi Chênedollé : il oubliait, en épanchant l'excès de sa douleur, que la responsabilité suit la raison et disparaît avec elle.

Supposons l'affreux malheur dont l'image hantait son esprit. Le frère de Lucile avait encore le droit d'écrire, sur la « sainte de génie », que l'égarement n'empêchait pas de s'orienter vers le ciel, car sa démence « allait même par delà la sainteté », « elle aspirait à l'ange » :

« Puisque le ciel l'a voulu, que Lucile soit à jamais perdue. Ma devancière dans ce monde et dans l'autre prie pour moi le Rédempteur; elle le prie du milieu des dépouilles indigentes parmi lesquelles les siennes sont confondues... Dieu

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 480. V. tout ce passage : il est embarrassé et allègue une maladie de Mme de Chateaubriand à laquelle la lettre de Joubert (18 nov. 1804) ne fait aucune allusion.

(2) Chênedollé continue : « L'alliance perpétuelle de son imagination et de son cœur avait fini par tuer sa raison. Mais qu'elle était touchante dans son égarement! On ne lui a jamais surpris un mouvement qui ne fût parfaitement noble et parfaitement délicat.

» Que de combats ce cœur si triste et si passionné a eu à soutenir contre lui-même, et que les souffrances de l'âme ont dû être grandes pour avoir détruit aussi vite un corps aussi robuste et aussi bien organisé! »

aura bien su reconnaître ma sœur, et elle qui tenait si peu à la terre n'y devait point laisser de traces. »

« Mme de Chateaubriand, toute meurtrie des caprices impérieux de Lucile, ne vit qu'une délivrance pour la chrétienne arrivée au repos du Seigneur. »

En ce qui concerne Mme de Chateaubriand, je préfère, à ce passage des *Mémoires*, rédigé en 1831, la lettre de Joubert écrite huit jours après l'événement : — « Également regrettée de sa femme et de lui, également honorée de l'abondance de leurs larmes ; ils ont l'affliction du monde la plus sincère et la plus raisonnable. »

M. et Mme de Chateaubriand se tinrent donc éloignés des pompes officielles. Ils y gagnèrent de vivre plus longtemps dans la paix de Villeneuve. D'ailleurs, ils savaient que le témoin le mieux placé pour bien voir et bien entendre leur retracerait, avec tous les détails, la physionomie vraie des acteurs et des choses. Ce fut Fontanes qui harangua le Pape, lorsque Sa Sainteté vint à Paris pour sacrer l'Empereur. Son discours obtint le plus grand succès : «... Très Saint-Père, lui dit-il, le Corps législatif... convertit le Concordat en loi nationale... Jour mémorable ! également cher à la sagesse de l'homme d'État et à la foi du chrétien : c'est alors que la France, abjurant de trop longues erreurs, donna les plus utiles leçons au genre humain ; elle sembla reconnaître devant lui que toutes les pensées irréligieuses sont des pensées impolitiques, et que tout attentat contre le christianisme est un attentat contre la société. »

— « Le Pape se montra vivement ému de ce noble langage, le plus beau qu'on eût parlé depuis le siècle de Louis XIV (1). »

(1) Thiers.

Fontanes, raconte Mme de Chateaubriand, nous donna la plus plaisante description du cortège, dont il faisait partie comme président du Corps législatif. Je ne sais pas même si ce n'était pas lui qui portait la parole; mais ce que je sais, c'est qu'il montait, en bas de soie et culotte courte, un cheval qu'il appelait fougueux et qui pensa le jeter vingt fois dans la boue; il était furieux de cette cavalcade qui, disait-il, ne ressemblait pas mal à celle qui suit le bœuf gras.

Le Pape Pie VII consacra l'usurpation dans l'église de Notre-Dame (2 décembre). L'impératrice Joséphine reçut l'encens du Seigneur en même temps que l'Empereur. On disait qu'à Notre-Dame, Bonaparte était couvert *debout* (de boue) dans un trône *sans glands* (sanglant). Le même jour, ou quelques jours après, on donna un grand dîner aux Tuileries. Le Pape ne fut point prévenu qu'il serait suivi d'un bal. C'était un tour qu'on voulait jouer à ce vénérable Pontife. Il vit qu'on avait voulu s'amuser de Sa Sainteté; il ne dit rien, et se contenta de se retirer pour prier.

Un autre ami, des mieux placés aussi, le châtelain de Méréville, leur refit à sa façon le tableau du sacre et du couronnement :

« Un des acteurs secrets qui eut le plus de part dans la conduite intérieure de cette affaire fut mon ami Alexandre de Laborde... (1). »

La compagnie de Joubert était bonne à Chateaubriand. Le moraliste avait mille fois raison d'écrire : « Sa femme et lui me paraissent ici dans leur véritable élément. » Souvenez-vous qu'*ici* représente le foyer de Joubert, à Villeneuve-sur-Yonne, et vous reconnaîtrez que ce raffiné de génie a réussi à se surpasser, pour ainsi dire, en confondant les plus exquises délicatesses de l'hospitalité, tant reçue que donnée, dans

(1) *Mém.*, t. III, p. 182.

cette parole éthérée, pleine de lumière et de chaleur, pure et sereine comme la pensée qu'elle exprime et les sentiments qu'elle traduit.

Entrons un peu dans le détail des jours passés à Villeneuve. Un autre témoin familier raconte les souvenirs de 1804. C'est le plus jeune frère de Joubert. Ils vivaient sous le même toit, s'asseyaient à la même table : les deux familles n'en faisaient qu'une; les biens étaient restés indivis. Le récit du « jeune frère » est comme inédit; car la plaquette qui le contient, tirée à très petit nombre, à l'intention des amis intimes, est à peu près introuvable (1).

Il n'y avait pas longtemps qu'il s'était réuni à Mme de Chateaubriand, et il la retrouvait beaucoup plus aimable, beaucoup plus spirituelle qu'il ne pouvait se le figurer; car il faut la voir, la revoir encore après l'avoir vue, pour avoir une idée de ces grâces et de cet esprit toujours nouveau, toujours piquant, qui sait allier ce que la jeunesse a de plus aimable à l'héroïsme de la plus haute vertu.

Je n'oublierai jamais combien furent heureuses pour nous ces six semaines passées avec de pareils hôtes. On travaillait tout le matin, et, l'après-dîner, on allait, sur les jolis coteaux ou au milieu des charmantes prairies qui entourent Villeneuve-le-Roi, se livrer à tous les jeux folâtres qu'inspire la gaîté d'un autre âge, gaîté que la tranquillité d'âme et une certaine bonhomie rendaient presque habituelle, surtout alors, dans la maison de Joubert.

Quelque grave personnage, qui n'aurait connu de M. de Chateaubriand que ses ouvrages et qui aurait vu l'auteur du *Génie du Christianisme* et le chantre d'*Atala* se prêter, dans ces moments, avec l'abandon le plus parfait et le plus aimable, à des jeux presque

(1) 31 pages, sans nom de libraire, sans autre titre que *Notice historique*, sans nom d'auteur. — Au bas de la dernière page : « Le Normant fils, imprimeur du roi, rue de Seine, 8, faubourg Saint-Germain. »

enfantins, aurait pu s'étonner un moment; mais il aurait fini par dire : « Cet homme de génie doit être encore un bien excellent homme !... »

Autre document : c'est une lettre de Chateaubriand adressée, non pas à Fontanes, mais à l'abbé de Bonnevie, rentré en France sur la fin d'avril 1804. Chateaubriand l'avait revu avec une très vive joie, l'avait retenu chez lui plusieurs jours, à ce qu'il semble, l'avait mis en rapport avec Joubert; et nous verrons que Mme de Chateaubriand, charmée de sa belle humeur, l'avait pleinement adopté. Sa liaison avec Chateaubriand avait été la cause de son rappel (31 mars).

De la Malmaison, Bonaparte avait demandé au ministre des affaires étrangères de transmettre ses ordres à l'ambassadeur de Rome : « Je désire que vous écriviez à mon oncle pour que l'abbé de Bonnevie retourne à son poste. »

[Villeneuve-sur-Yonne], 13 décembre [1804].

A M. l'abbé de Bonnevie, grand-vicaire à Lyon.

Mon ami, vous faites comme toutes les personnes qui ont quelque chose à se reprocher. Vous commencez par crier bien haut et par vous plaindre, de peur que l'on ne vous fasse de justes reproches. Je ne vous écris pas, je vous oublie, etc. Mais, mon cher enfant, m'écrivez-vous ? Vous êtes-vous souvenu un moment que moi et ma femme étions au monde, depuis que vous nous avez quittés ? Comment, d'ailleurs, pourrais-je vous être utile ? *Je suis en Bourgogne depuis quatre mois;* il y en a bientôt six que je n'ai vu ni n'ai pu voir vos protecteurs. Tout ce que je sais, c'est que Mme B[acciochi] et votre voyageur de Dantzick pensent toujours à vous. Un des frères de Joubert lui a mandé l'autre jour qu'ils vous

voulaient toujours tous deux (1). D'après les politesses qui se sont passées entre vous et les Romains, il n'y a pas lieu de craindre que vous soyez persécuté de ce côté-là. Soyez donc tranquille : je vous ai toujours dit que vous réussiriez. *Memento, Domine, David,* quand vous serez dans votre gloire.

Je suis très content de votre oraison funèbre; elle est noble et de bon goût. Mais, cher voleur, vous m'avez pris mon *Te Deum solitaire* (2). Vous êtes obligé à restitution. Je vous dis en vérité que vous serez l'honneur du clergé de France. M. Lorgerill est passé à Paris comme un éclair; il ne m'a pas trouvé et il m'a écrit un mot ici. Je pars demain, seul, jeudi, pour la capitale; j'y passerai quinze jours, puis je reviendrai chercher ma femme que je laisse ici. A mon retour, je ne serai que huit jours chez Joubert, de sorte que je serai à poste fixe, à Paris, vers le 15 de janvier.

Mille joies donc, mon cher ami, surtout mille espérances. Hélas ! c'est moi qui n'en ai plus d'espérances. Je finis mon rôle dans le monde et je me retire.

Tout à vous (3).

Voici une lettre bien précieuse et qui se rattache étroitement aux souvenirs de Rome.

Elle est adressée à M. Marin, sculpteur français « célèbre

(1) M. Élie Joubert qui fut médecin de la grande-duchesse Élisa (M^me^ Bacciochi).

(2) Le passage visé est l'un des plus beaux du *Génie du Christianisme*. Fontanes l'avait cité dans son premier extrait (*Mercure de France*, 1802) [floréal an X]. Voici les deux phrases essentielles :

« Le Père *Lizardi* fut percé de flèches sur un rocher; son corps était à demi déchiré par les oiseaux de proie, et son bréviaire était ouvert auprès de lui, à l'office des morts. Quand un missionnaire rencontrait ainsi les restes d'un de ses compagnons, il s'empressait de leur rendre les honneurs funèbres; et, plein d'une grande joie, il chantait un *Te Deum* solitaire sur le tombeau du martyr. »

(3) Orig. autog.

pour la belle esquisse qui remporta le grand prix, en l'an IX : *Gracchus partant pour le conseil des conjurés* ».

Paris, 25 mars [1805].

A M. Marin, sculpteur français,
Place de la Concorde, au coin de la rue de la Concorde.

Mon dessein, mon cher Monsieur, est d'honorer la mémoire de Mme de Beaumont et de sa famille par le monument que vous avez achevé. Je ne tiens point aux inscriptions. Faites pour le mieux; je serai toujours content, pourvu que le monument soit placé le plus tôt possible.

La chicane qu'on vous a faite est ridicule; mais il s'agissait de moi, et je devais m'y attendre. C'est dans l'ordre. Encore une fois, je remets le tout à votre jugement.

Vous verrez par le billet ci-inclus que je me suis conformé à vos désirs. J'ai payé entre les mains de votre ami de petites sommes. Dans les jours de ma prospérité, je m'étais engagé avec M. d'Agincourt à porter le prix de votre travail à 400 piastres. J'en viens de payer 100, outre le complément des frais. Je vous en dois donc encore 300; ce qui fera pour le monument la totalité de 878 piastres.

Je tâcherai de m'acquitter envers vous le plus tôt possible. A mesure qu'il me rentrera quelque chose des éditions du *Génie du Christianisme*, ce sera pour vous. Votre travail est inestimable, et, si j'étais riche, je saurais ce que j'aurais à faire; mais vous savez que j'ai embrassé le parti de la pauvreté. Ne me regardez plus que comme une espèce d'artiste, votre confrère, qui n'a malheureusement pas comme vous l'art d'animer le marbre et de faire parler la pierre.

Je n'attends que la paix pour passer en Grèce, et certainement je prendrai ma route par l'Italie. Je verrai alors votre bel ouvrage

dont MM. de Laborde et Forbin m'ont fait un récit merveilleux. Vous avez à Rome maintenant une amie intime de Mme de Beaumont, Mme de Staël. C'est aussi mon amie. Si vous la voyez, rappelez-moi à son souvenir, et dites-lui que je suis bien fâché de ne pas me trouver à Rome en même temps qu'elle, et que je lui recommande les cendres de notre commune amie.

Dites aussi à M. d'Agincourt que ma vénération pour lui va toujours croissant, que je ne passe guère de jours sans penser à sa petite maison, à ses travaux, à son noble caractère; que je ne mourrai pas content, si je ne puis l'embrasser encore une fois dans ma vie. Ne négligez pas ces deux commissions pour Mme de Staël et M. d'Agincourt (1).

Pour vous, mon cher Monsieur, recevez tous mes remercîments, et croyez que vous avez dans votre serviteur un ami sincère et tout dévoué. DE CHATEAUBRIAND (2).

Les deux époux vivaient donc enfin de la même vie. Après douze années de séparation, le soleil de la jeunesse brillait encore sur les deux fronts. Mme de Chateaubriand n'était âgée que de vingt-neuf ans, et lui de trente-cinq.

S'il y avait accord et joie au foyer reconstitué, on en peut juger par les lettres de Chateaubriand écrites en ces premières années. De ces mots s'y rencontrent qui dénotent, sinon le bonheur inconciliable avec une nature vouée, comme la sienne, à l'impossible, du moins une paix, ou, si ce mot dit trop, un apaisement, une douceur de mélancolie :

(1) « Je n'ai pu, en examinant ces peintures (église de Bethléem), m'empêcher de penser au respectable M. d'Agincourt, qui fait à Rome l'*Histoire des arts du dessin dans le moyen âge*, et qui trouverait à Bethléem de grands secours. » — « Nous jouissons enfin des premières livraisons de cet excellent ouvrage, fruit d'un travail de trente années et des recherches les plus curieuses. « (*Itinéraire de Paris à Jérusalem.*)

(2) Orig. autog.

A M. Philibert de Mussy, à Semur (Côte-d'Or).

Villeneuve-sur-Yonne, 9 octobre 1804.

La nuit où vous avez passé à Villeneuve, mon cher ami, je ne dormais point, et je pensais à vous. J'entendis le bruit de votre diligence, et je me dis que le petit corbeau de Bourgogne pourrait bien être là. Le lendemain, Joubert et moi, nous allâmes reconnaître la trace des roues, car vous savez que, selon Bernardin de Saint-Pierre, quelque chose de la personne qu'on aime reste dans l'air où elle passe...

Je pars pour Paris d'aujourd'hui en huit. J'y vais passer quinze jours, puis je reviens à Villeneuve pour le 4 novembre, jour fameux dans ma vie et dans celle de Joubert (1). Ma femme reste ici à m'attendre; nous ne retournerons à Paris que vers la fin de décembre...

Tâchez, mon cher ami, de travailler un peu dans votre Bourgogne. *Vous ne sauriez croire combien la province et l'éloignement de tout ce qui blesse le cœur sont propres au travail.* Mes conseils sont peu de chose : ils ne vous feront pas faire mieux, ils vous feront faire plus si vous les écoutez...

A M. de Chênedollé, à Vire.

Paris, 12 janvier 1805.

Je suis enfin revenu de Villeneuve pour ne plus y retourner cette année. Je vous attends; votre lit est prêt. Ma femme vous désire.

(1) Anniversaire de la mort de Mme de Beaumont.

Nous irons nous ébattre dans les vents, rêver au passé, gémir sur l'avenir. Si vous êtes triste (les amis avaient surnommé Chênedollé le *Corbeau*, à cause de sa tristesse habituelle), je vous préviens que je n'ai jamais été dans un moment plus noir : nous serons comme deux cerbères aboyant contre le genre humain.

Pas si triste qu'elle en aurait l'air, cette finale de misanthrope.

A la fin de l'été de 1805, M. et Mme de Chateaubriand « partirent pour la Suisse ».

Recueillons les notes de Mme de Chateaubriand. Elles sont, comme tout ce qu'écrivit cette « fine plume », semées de traits d'esprit; nous y verrons à quel degré d'intimité Ballanche, le libraire de Lyon, était admis par M. et Mme de Chateaubriand.

Avant d'arriver à Thiers nous traversâmes la petite rivière de la Dore; son nom donna à M. de Chateaubriand une rime qu'il n'avait jamais pu trouver pour un des couplets de sa romance des *Petits Émigrés* :

Combien j'ai douce souvenance...

Entre Thiers et Roanne, nous fûmes obligés de coucher dans une auberge isolée, en pleine montagne. Nous voulions continuer notre route; mais l'aubergiste, en même temps maître de poste, s'y opposa prétendant que les chemins étaient impraticables la nuit. Une âme charitable, qui nous rencontra nous promenant, en attendant le souper, nous avertit de nous tenir sur nos gardes, parce que l'auberge avait mauvaise réputation, et que plusieurs voyageurs y avaient disparu. M. de Chateaubriand ne fit que rire de l'avis; moi je passai une nuit horrible, croyant voir à chaque instant la fatale trappe s'ouvrir pour donner passage à une demi-douzaine d'assassins. Il ne nous arriva cependant pas d'autre malheur que de faire

un très mauvais souper et de passer la nuit sans dormir. Nous partîmes sains et saufs; mais quelques mois plus tard, nous apprîmes que l'aubergiste et sa femme avaient été arrêtés et exécutés, après avoir été convaincus de plusieurs assassinats.

A Lyon, nous prîmes Ballanche et nous continuâmes notre route.

Arrivés à Genève, nous reçûmes la visite de Mme de Staël, qui nous fit promettre d'aller, à notre retour de Chamounix, passer quelques jours à Coppet...

Je ne sais ce qui nous empêcha d'accomplir la promesse que nous avions faite à Mme de Staël. Elle en fut très mécontente, et d'autant plus, qu'ayant compté sur notre visite, elle écrivit d'avance à Paris les conversations présumées qu'elle avait eues avec M. de Chateaubriand, et dans lesquelles elle l'avait, disait-elle, *converti à ses opinions politiques*. On sut que nous n'avions point été à Coppet, et que la noble châtelaine avait fait seulement un roman de plus.

Nous revînmes à Lyon avec notre fidèle Ballanche...

Il y avait à Lyon, dans ce temps-là, un certain M. Saget qui habitait, sur le coteau de Fourvière, la plus jolie maison du monde. Ce vieil original, riche comme un puits, dépensait la moitié de son argent en bonnes œuvres pour expier celles, assez mauvaises, auxquelles il consacrait, dit-on, l'autre partie de sa fortune. Il avait, pour faire les honneurs de sa maison, deux vieilles demoiselles qui avaient été fort belles, et, pour le servir, un essaim de jeunes paysannes jolies, belles et très richement vêtues. Du reste ses dîners étaient excellents, ses vins les meilleurs du monde, et les convives (pour la plupart), messieurs du chapitre de Saint-Jean de Lyon.

L'abbé de Bonnevie était chanoine de ce chapitre-là.

Nous ne restâmes que peu de jours à Lyon; ensuite, toujours avec notre fidèle Ballanche, nous nous remîmes en route pour la Grande Chartreuse. Nous couchâmes à Voreppe, et, le lendemain, nous arrivâmes, vers deux heures, au village de Saint-Laurent.

L'enclos de la Chartreuse, de plusieurs lieues d'étendue, est entouré par les montagnes Alpes, ce qui lui donne la forme d'un cirque. Il n'a d'accès que par deux portes, l'une placée sur la hauteur du côté de Grenoble, l'autre, à l'entrée du village de Saint-Laurent. Cette dernière, par où nous entrâmes, est suspendue sur un abîme d'une manière effrayante. Au milieu de l'enclos, riche des plus beaux pâturages, on trouve les bâtiments du monastère, assez vastes, mais tout à fait irréguliers.

La Chartreuse renferme encore de beaux arbres; mais la plus grande partie a déjà été abattue; cependant, on a été obligé de respecter ces vieux pins que les pieux cénobites avaient été planter, au péril de leur vie, sur les cimes à pic des rochers qui surplombent en plusieurs endroits, et sur lesquels ils avaient été obligés de faire hisser de la terre dans des paniers.

Le petit chemin qui conduit de la porte d'enceinte à la première porte du couvent est fort étroit, et aujourd'hui assez dangereux, les garde-fous si bien entretenus par les anciens propriétaires étant maintenant tout à fait dégradés. En montant ce chemin, vous entendez le bruit d'un torrent qui, diminuant peu à peu, cesse au pied de la sainte demeure, image — souvent trompeuse — du passage d'une vie orageuse à la vie paisible que la piété, le malheur ou le remords allaient chercher dans cette pieuse solitude.

Nous étions, sans nous en douter, attendus à la Grande Chartreuse. Le préfet de Grenoble avait prévenu le régisseur actuel des domaines de Saint-Bruno de nous bien recevoir. Notre équipage, qui n'était pas brillant, ne permit pas au maître du lieu de nous prendre pour des voyageurs de distinction, de sorte que nous fûmes tout bonnement confiés à l'hospitalité de deux pauvres frères lais, laissés au couvent pour soigner un vieux chartreux fou à qui on avait permis de mourir dans sa cellule; il était mort en effet depuis peu de jours; nous vîmes encore la terre fraîchement remuée de sa tombe.

Les bons frères nous reçurent de leur mieux. Ils nous firent voir l'église, la salle où, à différentes époques, s'assemblaient les chapitres de l'Ordre pour la nomination des dignitaires,

On voyait encore, dans cette vaste pièce, les portraits de tous les généraux de l'Ordre des chartreux, depuis leur fondateur. Le portrait du dernier, à ce qu'on nous fit remarquer, s'était détaché et était tombé à terre. Nous vîmes ensuite le corps de logis destiné aux étrangers, la bibliothèque encore garnie de ses livres, enfin les cellules des moines, composées de deux chambres fort propres et donnant sur un petit jardin entouré d'un treillage où le propriétaire de la cellule pouvait cultiver des fleurs.

A un quart de lieue environ du principal bâtiment, on trouve la chapelle de saint Bruno, et la grotte où le saint allait souvent prier. De retour au monastère, les bons frères nous invitèrent à nous mettre à table. Ils nous servirent une bonne soupe aux choux, des œufs et des truites excellentes. Pendant le dîner, ils nous racontèrent plusieurs histoires des bons et mauvais jours de leur couvent. Ils finirent par nous avouer que ce qui avait empêché le régisseur de nous recevoir, c'est qu'il attendait pour dîner un grand personnage, M. de Chateaubriand. Nous ne dîmes rien; mais en partant nous priâmes nos charitables hôtes de le remercier du bon accueil qu'il nous avait procuré, et de lui conseiller de manger le dîner qu'il avait préparé pour M. de Chateaubriand, lequel avait trouvé excellent celui qui lui avait été donné dans la cuisine.

En descendant de la Grande Chartreuse, la chaleur était insupportable. Arrivés au village, le ciel paraissait en feu et le tonnerre grondait déjà assez fort; mais à une demi-lieue environ, l'orage éclata d'une manière effrayante. Les éclairs sillonnaient la nue sans aucun intervalle, et la foudre, qui tombait à chaque instant, traçait dans les ténèbres de longues perpendiculaires de feu. La pluie tombait par torrents. Nos chevaux effrayés restaient immobiles et refusaient d'avancer. Pour moi, je me croyais à mon dernier moment, et notre guide, qui n'était pas plus rassuré, me criait : « Madame, n'ayez pas peur ! Recommandez votre âme à Dieu ! Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » M. de Chateaubriand, qui ne comprend pas qu'il y ait un danger au monde, se tuait à nous dire que ce n'était rien; que c'était fini; et il en appelait à

témoin le pauvre Ballanche qui répondait qu'il ne savait trop qu'en dire, et que le mieux serait de nous mettre à l'abri. Mais où en trouver ? Nous n'apercevions pas une maison et nos chevaux ne se disposaient point à marcher. A force de coups cependant, les pauvres bêtes firent quelques pas, et au bout d'un quart d'heure, nous aperçûmes — comme dans les contes de fées — une lumière; elle sortait d'une chaumière où nous reçûmes l'hospitalité. Les pauvres gens qui l'occupaient se hâtèrent de nous faire du feu pour sécher nos vêtements trempés. Nos toilettes étaient dans un tel état que les enfants de la maison, à notre vue, se sauvèrent en jetant des cris de terreur. Lorsque nous fûmes réchauffés et que l'orage fut un peu apaisé, nous nous remîmes en route; mais la pluie avait grossi les torrents au point qu'en les traversant nos chevaux avaient de l'eau jusqu'au poitrail. Comme je ne craignais que le retour de l'orage, je devins vaillante contre les autres dangers; je mis donc ma vieille rosse au galop. Le guide, qui savait que ce n'était pas son allure, me criait d'arrêter, que j'allais tuer son cheval : « Monsieur, disait-il à mon mari, votre dame a fait la guerre ! »

Nous arrivâmes à Voreppe, mouillés et excédés de fatigue. Nouvel accident ! Le tonnerre était tombé en plusieurs endroits et notre auberge, entre autres, était à moitié brûlée. Ne sachant où coucher — il était minuit — nous prîmes le parti de demander des chevaux et de repartir de suite pour Lyon.

La lettre de Chateaubriand à G. de Mussy fait suite au récit de sa femme.

Villeneuve-sur-Yonne, 16 octobre 1805.

Votre lettre, mon cher et indulgent ami, m'a fait un grand plaisir. Je demandais de vos nouvelles à tout le monde; je ne savais ce que vous étiez devenu. Dieu soit loué ! vous voilà retrouvé, et, je le vois avec plaisir, plein d'une imagination rajeunie par la campagne et

la solitude. Votre château me plaît fort, plaît fort à Joubert, à Madame de Chateaubriand. Allons, du courage ! vous êtes dans le bon chemin; creusez votre Apocalypse (1); la longue vie et le grand talent ne vous manqueront pas.

J'ai été à Lyon, à Genève, au mont Blanc, dans le pays de Vaud. Je suis revenu peu content des montagnes. J'habite Villeneuve depuis mon retour, et je ne serai à Paris que dans la première quinzaine de novembre. Je travaille peu ou point, et les dégoûts que je vous ai vus quelquefois pour le travail, je les éprouve à mon tour. Je fais des réflexions noires sur la vie qui m'ennuie : *tædet animam meam vitæ meæ*; enfin je suis digne d'habiter les tourelles du château que vous m'avez si bien décrit. N'allez pas vous aviser de rester cet hiver en province; nous avons besoin de vous à Paris. Comment voulez-vous passer les longues soirées de l'hiver à Semur, et comment ferons-nous sans vous, dans cette grande solitude de nos colonnes (2) ?

M. de Bonald m'a écrit : il me paraît fort triste. Je ne sais quels sont ses projets, ce qu'il veut faire et ce qu'il devient. Je ne sais pas non plus ce que je dois lui souhaiter. Dans ce temps-ci, la conscience doit être la règle : il faut l'écouter; on peut s'en reposer sur celle de M. de Bonald.

Dites mille choses à M. Frisell, à sa carriole, à son fusil, à son grec, à tout ce qui fait le bonheur de sa vie... Écrivez-moi à Villeneuve.

Mme de Chateaubriand aimait son mari, elle se montrait fière de porter son nom; elle lui faisait honneur, à tous

(1) Allusion à l'ouvrage projeté par M. de Mussy. (*Note de Sainte-Beuve.*)

(2) Sainte-Beuve, en publiant cette lettre, notait qu'il s'agit « de la place Louis XV, où demeurait Mme de Vintimille. *Chateaubriand y devait demeurer bientôt* ». Chateaubriand parle de la grande solitude, comme y ayant déjà son logis. Au surplus, Mme de Chateaubriand le déclare dans ses *Souvenirs* : « Au printemps de l'année 1805, nous prîmes un appartement sur la place Louis XV. Cette maison appartenait à la marquise de Coislin. »

égards, et grand honneur, au milieu du groupe littéraire. Fontanes, Joubert et Clausel avaient sujet de s'applaudir. Leurs conseils portaient d'heureux fruits. Ils admiraient en elle une instruction solide et variée, un goût très délicat, un esprit très alerte. Et pas la moindre prétention au bel esprit. Rien de la femme savante, ni de la femme philosophe que détestait Fontanes. Ils souriaient à ses saillies toutes bretonnes; ils souriaient encore quand ils étaient atteints.

Un soir, que la conversation avait été confisquée au profit de je ne sais quelles théories ou combinaisons universitaires, elle décocha au grand-maître et à l'inspecteur général ce vers plaisamment aiguisé en épigramme :

L'ennui naquit un jour de l'*Université.*

La boutade leur sembla jolie : ils la racontèrent en famille, et c'est par eux que le souvenir s'en est conservé. Avec cette brillante et fine partenaire, ils se piquaient au jeu de la causerie écrite et parlée. Joubert surtout, le bon Joubert, goûtait ses lettres non moins que sa société.

Homme d'intérieur et d'intimité, plusieurs mois après la mort de M^me^ de Beaumont, Joubert se plaignait *d'avoir perdu la plus nécessaire de ses correspondances;* il se déclarait *trop avancé dans la vie et trop mûri par la maladie pour espérer ni prétendre aucun dédommagement; il ne voyait plus à qui et avec qui causer dans le monde.*

O philosophe ! Est-ce vous qui désespérez du lendemain ?

Voici venir, pleine et entière, la consolation, non l'oubli. Votre consolation, ce sera d'être vous-même un consolateur. Le bien que vous avez déjà fait à M^me^ de Chateaubriand et que vous lui ferez encore longtemps, va vous attacher à elle. A ce premier lien en formation s'ajoutera celui de la

reconnaissance : car le secours reçu, c'est au centuple qu'elle vous le rendra sous les formes, ingénieusement variées, du cœur et de l'intelligence.

O philosophe ! vous ne voyez plus à qui et avec qui parler dans le monde ?

Entre vous, Mme Joubert et celle qui vient s'installer dans votre maison de Villeneuve, pour de longs mois, dès cette année 1804, ce sera, sans interruption, vingt années durant, le « vrai commerce » que vous aimez. Quelle vie dans sa parole ! quelle pénétration de jugement ! quelle simplicité de manières ! quelle droiture d'âme ! Quelles délicatesse et générosité de sentiments ! Et quelle « plume vive et leste » ! Elle a tout ce que vous chérissiez en Mme de Beaumont. Elle a plus et mieux. Elle occupera dans votre existence une bien autre place.

J'ai dit que Mme de Chateaubriand passa de longs mois chez Joubert, — et à maintes reprises.

L'originalité de sa verve, où le sentiment n'excluait pas la critique, où la fantaisie s'unissait à la raison, où il y avait « abandon et gaieté, épanchement et jeu », le tirait de sa philosophie, le secouait dans ses langueurs, le provoquait à la riposte et au redressement, le récréait à table, en promenade, au coin du feu. Tant de bonne grâce, assaisonnée de si piquantes malices, relevée de si hautes vertus, tenait en éveil et sous le charme aussi bien le moraliste et l'écrivain que l'indulgent ami.

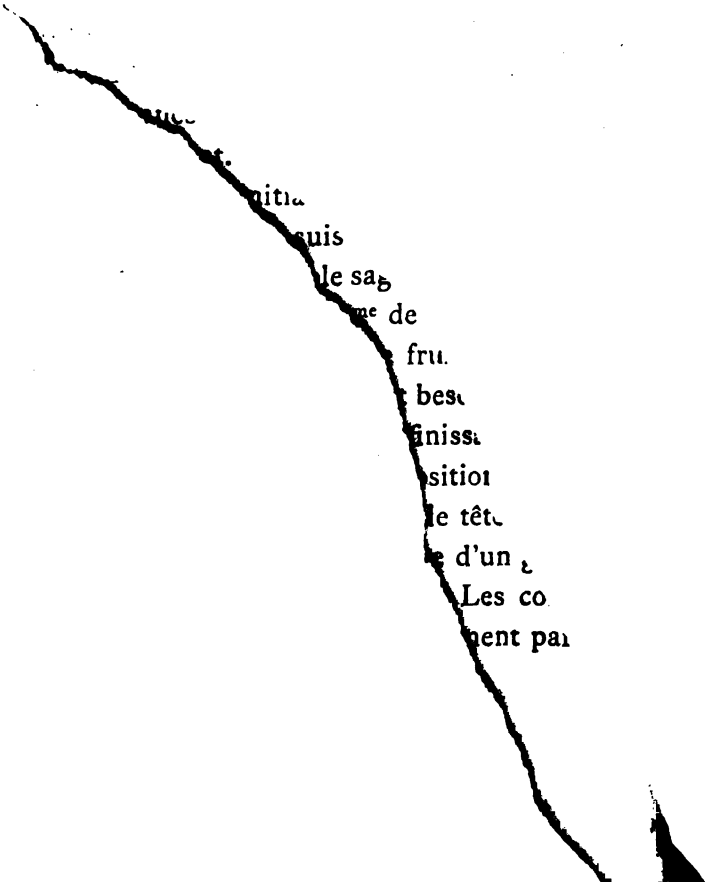
Je m'imagine que Mme de Chateaubriand, riche nature, toute franche et spontanée, n'aura pas vécu sans profit réciproque sous le toit du philosophe, n'aura pas révélé impunément le fond de son âme à l'observateur, échappé tout à fait au crayon du maximiste. — Le peintre des dehors n'est pas seul à réclamer des types et des modèles.

Il est très à présumer que, dans les *Pensées* sur le devoir, sur l'esprit, la conversation, la piété, un lecteur doué de flair et curieux arriverait à discerner nombre de traits fournis à son insu par Mme de Chateaubriand.

Il y aurait aussi à rechercher quelles sont les *Pensées* dont Mme de Chateaubriand aurait été non seulement l'original, mais l'occasion, non seulement le sujet, mais l'objet : conseils, réprimandes même, généralisés après coup, et consignés dans les petits cahiers. Car il me paraît hors de doute que Joubert a dû parler ses *Pensées* avant de les écrire. Il a dû les soumettre au jugement de ses amis, les rouler, pour ainsi dire, et dépouiller au flot du discours, les passer au crible ou au tri de la conversation, avant de les tailler, polir et enchâsser. Or, l'âge venu, « *cet âge dont il avait besoin pour apprendre* », avec quelle personne du dehors, autant qu'avec Mme de Chateaubriand, a-t-il vécu et causé? Et lui qui disait des *maximes*, en général : « Elles *guident, dirigent* et *sauvent* », supposera-t-on que, semblable à l'avare jaloux de son trésor, il a réservé le bienfait des siennes aux lecteurs d'un problématique avenir? Non, évidemment. C'est à son commerce d'amitié qu'il faut appliquer le mot initial des *Pensées* : « J'ai donné mes fleurs et mon fruit. Je ne suis plus qu'un tronc retentissant... » Les fleurs de son aimable sagesse, il les tint comme inclinées à la portée de ses amis. Mme de Chateaubriand les choisit au jour le jour. Elle détacha le fruit de l'arbre et le goûta dans sa fraîche saveur. Elle en eut besoin plus qu'une autre. Mariée avec un homme qui se définissait trop justement : *songe sans fin, éternel orage*, sa position était infiniment délicate. A part quelques vivacités de tête, de langue et d'humeur, on peut dire qu'elle fit preuve d'un grand sens général et d'une force d'âme peu commune. Les conseils de Joubert y furent pour beaucoup. Humainement parlant, il

PORTRAIT DE Mme DE CHATEAUBRIAND

Le modèle d'après lequel ce portrait a été gravé se voit au parloir de l'Infirmerie de Marie-Thérèse. Mme de Chateaubriand avait soixante-cinq ans lorsqu'elle le fit dessiner à l'intention de la supérieure, et en retour d'un reliquaire contenant une parcelle de la vraie Croix. Danielo affirme que ce portrait est très ressemblant. Outre la fidélité, il y a, dans le costume qui rappelle celui des Filles de saint Vincent de Paul, un symbole de cette âme charitable, — un trait de charmante originalité, — un hommage très délicat au dévouement des Sœurs attachées à l'Infirmerie. Ne pouvant se donner leur coiffure et voulant imiter leur collet, elle trouva tout simple de tirer de son sein la guimpe de sa collerette et de l'étaler sur sa robe.



MADAME DE CHATEAUBRIAND

Garnier frères Editeurs

convient de voir en lui le mentor qui *dirige* et *sauve*, la minerve protectrice et cachée.

Ce charme, qui fut réveil et joie au cœur de Joubert, aura-t-il été de nulle action sur son âme et son intelligence?

Le maximiste étant par excellence peintre et critique de mœurs, Joubert n'aura-t-il rien tiré des réflexions critiques de sa très pénétrante amie?

Mêmes sentiments chez Mme Joubert. Un peu sauvage vis-à-vis du monde, et c'est là ce qui lui fit donner et accepter le surnom de *Loup*, elle se prit d'amitié pour cette jeune femme que la souffrance avait visitée, et dont le caractère répondait au sien par l'éloignement du monde, la simplicité, le naturel, la franchise, le généreux dévouement, la brusquerie. Rien n'empêche d'ajouter qu'elles se ressemblaient en outre par un coin de malice native; car enfin, n'est-ce pas précisément à son amie que Mme de Chateaubriand écrivait : « Je viens d'effacer deux lignes qui étaient méchantes et même un peu diaboliques; *vous vous en fussiez réjouie, vous*, mais M. Joubert s'en serait fort scandalisé. » Les voilà bien, tous les trois! Aux rieurs et malins propos de l'une comme de l'autre, que de fois le bon Joubert se sera récrié, — pour n'obtenir que de changer en diableries, fort innocentes d'ailleurs, les malices qui l'avaient gendarmé!

Elles en vinrent à s'aimer comme deux sœurs. Quand le même toit ne les rassemblait plus, elles ne cessaient de s'écrire.

L'incidence qui précède n'est pas le moins du monde étrangère au sujet. En me laissant gagner à la séduction de ce frais petit détour, je n'ai pas cessé une minute, non plus que vous, lecteur, d'avoir en perspective Chateaubriand. Quels sentiments développaient en lui les sincères félicitations de Fontanes, de Joubert, de Clausel? Son amour-propre ne

devait-il pas être singulièrement flatté de l'affection que Mme de Chateaubriand savait si bien se concilier, de l'entrain que sa présence communiquait au groupe, de la verve étincelante qu'elle y déployait ?

Son cœur aussi devait être touché de l'affection passionnée qu'elle lui portait.

Non qu'elle eût la perfection en partage. La tête, avons-nous dit, était un peu vive et l'humeur inégale. Pas de mère auprès de son enfance. Personne ayant autorité spéciale et compétente pour la ramener dans ses jeunes écarts de volonté, pour assouplir le caractère et brider l'humeur. Nul autre que le vieux grand-père, « brave comme un marin, original comme un Breton (1) ! » Semblable aux hommes de sa trempe et de son métier, l'ancien gouverneur ne détestait pas, sans doute, de plier sa rude énergie aux frêles et mutins caprices de l'enfant. « Bon papa », ce doux mot, plus touchant sur les lèvres de l'orpheline, avait raison de sa raison et de son autorité : un baiser le récompensait de ses faiblesses.

Du malheur qui la fit orpheline vint donc le défaut de son humeur.

« D'un esprit original et inflexible », a dit quelqu'un. Autant dire qu'elle était Bretonne.

« En politique, si Mme de Chateaubriand m'a contrarié, elle ne m'a jamais arrêté. » Que signifie cette déclaration ? Mme de Chateaubriand était républicaine, par manie d'opposition; elle était surtout bonapartiste, par éblouissement de gloire : « Le sang des ancêtres la rendait frondeuse en politique et violente ennemie de la cour » bourbonienne.

Chateaubriand lui ressemblait trop sous le rapport de l'humeur; il en a touché un mot dans une de ses lettres à

(1) Expression des *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Joubert : « Votre départ de Paris est trop éloigné et me gêne. Vous sentez que ma femme ne voudra jamais arriver avant vous à Villeneuve : c'est aussi une tête que celle-là ; et depuis qu'elle est avec moi, je me trouve à la tête de deux têtes très difficiles à gouverner.... L'abbé de Bonnevie est ici, de retour de Rome ; il se porte à merveille ; il est gai ; il prêchaille et ne pense pas à ses malheurs ; il vous embrasse et va vous écrire... Dites à Fontanes que j'ai dîné chez M. Saget (1). » — On n'a pas oublié quel plaisant récit firent de ce dîner M. et Mme de Chateaubriand. La lettre se ferme donc sur une impression de gaîté.

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 461.

CHAPITRE VIII

AMITIÉS ET REPRÉSAILLES

(1805-1806)

Article de Chateaubriand sur un livre de Guéneau de Mussy. — Autre article sur les *Essais* de Molé. — Ce dernier, fâché de légères critiques. — Chateaubriand, moins susceptible. — Chicanes du cardinal Fesch. — Réponse de « l'homme de lettres ». — Sur la correspondance de Chateaubriand avec Fontanes et Joubert. — Voyage d'Orient décidé. — Emploi des derniers jours. — Réconciliation avec Molé. — Les dernières heures. — Entouré de ses amis jusqu'au départ.

« Fontanes, Joubert, Clausel, Molé, venaient passer les soirées chez moi » (hôtel Coislin), raconte l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe*; et Mme de Chateaubriand remarque que « Fontanes ne manquait guère au rendez-vous ».

On a vu, dans la correspondance, que l'illustre écrivain n'avait pas négligé de demander à ses amis des articles pour lancer les diverses éditions du *Génie du Christianisme*. A son tour, il ne négligea pas de louer leurs travaux. En février 1805, il fit un bel article sur la *Vie de Rollin*, ouvrage de G. de Mussy : « On y peut remarquer », disait-il dans le *Mercure*, « des beautés du premier ordre, exprimées avec

éloquence, et quelques-unes de ces pensées qu'on ne trouve que chez les grands écrivains... Nous ne saurions trop encourager l'auteur à s'abandonner à son génie. » Aimable exagération de l'amitié qui paie sa dette sans compter.

Encouragé par de tels éloges, G. de Mussy se remit au travail. Il édifia, pour je ne sais quel ouvrage, le « château » dont il est question dans la correspondance de Chateaubriand, et qui plaisait fort aux gens de Villeneuve.

Un autre ami, — celui qui « approuvait la disgrâce » du secrétaire, — celui qui « n'aimait pas le récit » des derniers moments de Mme de Beaumont, — celui qui dut appeler folie la démission du 22 mars, — Molé travaillait à des *Essais* depuis cinq ans. Il se décida enfin aux confidences avec Chateaubriand et lui soumit son manuscrit. Extrême et cruel fut l'embarras de ce dernier. « Il y avait, dans cet ouvrage, un assez grand nombre d'opinions qu'il ne partageait pas avec l'auteur. » Elles étaient en contradiction flagrante avec l'indépendance de son attitude comme avec l'essence de son génie. Nulle considération au monde ne pouvait les lui faire adopter. D'autre part, il n'était pas sans l'avoir compris : Molé ne lui ressemblait guère sous le rapport de la docilité aux conseils d'une critique amie. Que faire? Accorder des éloges au « fond », c'était mentir à ses propres pensées; c'était se condamner à renouveler pareille approbation dans le compte rendu qu'il ne pourrait se dispenser de publier, aussitôt le livre paru.

Il se rejeta aux détails du style, admirant, critiquant, admirant surtout. Comment furent accueillies ses remarques, une lettre de Molé à Joubert nous l'apprend :

29 avril 1805.

Enfin, j'ai mon ouvrage et les remarques de notre ami. Je veux vous faire juge entre ces remarques et moi. Vous me direz si je les juge avec partialité ou justice. En vérité, il me semble que leur auteur n'a pas lu l'ouvrage. Rien de ce qui en fait le fond ne paraît avoir été jusqu'à lui. Ses regards n'ont été frappés que de ce qui y fait feu, pour ainsi dire. Je vous jure que j'en ai l'esprit troublé. Si cet écrit n'est remarquable que par ce qu'il a aimé, c'est-à-dire par des tours heureux, quelques expressions frappantes, je n'y veux plus penser; je méprise ce genre de mérite, lorsqu'il est isolé; il me ferait autant de peine d'être cité comme artiste ou pour quelques saillies, qu'il me ferait plaisir d'être mis au rang des esprits d'une certaine force et d'un jugement sain.

Molé confiait à Joubert, dans une autre lettre, que plusieurs raisons le rendaient assez pressé de publier.

Raisons d'intérêt; espoir d'attirer sur soi, Fontanes aidant, les faveurs impériales. L'homme politique commençait à poindre dans les *Essais*, l'homme des serments successifs. Après avoir établi certaines maximes de nature à flatter l'autocrate, n'était-ce pas s'offrir que de conclure en parlant de *la continuité de ses loisirs*?

Le noble démissionnaire du 21 mars 1804 pouvait-il approuver ou paraître approuver, en 1805, des propositions dans le goût de celles-ci : « *Il existe un degré de civilisation qui exclut le despotisme et le rend impossible; il y aurait trop de lumières à éteindre; il n'y a point de despotisme où l'on crie au despote*, etc. » ?

Dès la publication, Chateaubriand fit pour les *Essais* ce que Fontanes et les autres amis avaient fait pour le *Génie*

du Christianisme : il les loua beaucoup, et magnifiquement, mais avec les réserves que réclamait le respect de ses opinions.

Nous serait-il permis, écrivait-il (décembre 1805), de faire observer à l'auteur que la corruption des mœurs marche de front avec la civilisation des peuples, et que, si la dernière présente des moyens de liberté, la première est une source inépuisable d'esclavage ?

« *Il n'y a point de despotisme où l'on crie au despote !* »

Sans doute, quand le cri est public, général, violent, quand c'est toute une nation qui parle sans contrainte. Mais dans quel cas cela peut-il avoir lieu ? Quand le despote est faible, ou quand, à force de maux, il a poussé à bout ses esclaves. *Mais si le despote est fort, que lui importeront les gémissements secrets de la foule ou l'indignation impuissante de quelque honnête homme ?* Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que le plus rude despotisme produise un silence absolu, excepté chez les nations barbares. *A Rome, sous les Néron même, et sous les Tibère, on faisait des satires et l'on allait à la mort.*

Voici qui heurtait de front le génie même de Chateaubriand; à telles enseignes qu'il put se croire atteint, sinon visé :

Nous ne nous permettrons plus de combattre qu'une seule définition. « *L'imagination se montre dans tous les instants* », dit l'auteur. « *Quel que soit l'objet qu'il examine, l'esprit doué de cette qualité est toujours frappé des rapports les moins abstraits.* »

L'auteur semble n'avoir été frappé lui-même que d'une des facultés de l'imagination, celle de peindre les objets matériels; il a pris la partie pour le tout. Nous lui soumettons les observations suivantes :

Considérée en elle-même, l'imagination s'applique à tout et revêt

toutes les formes : elle a quelquefois l'air du génie, de l'esprit, de la sensibilité, du talent; elle affecte tout, parle tous les langages; elle sait emprunter, quand elle le veut, jusqu'au maintien austère de la sagesse, mais elle ne peut être longtemps sérieuse; elle sourit sous le masque : *patuit dea.*

Prise séparément, l'imagination est donc peu de chose. Mais c'est un don inestimable, lorsqu'elle se joint aux autres facultés de l'esprit; c'est elle alors qui donne la chaleur et la vie; elle se combine de mille manières avec le génie, l'esprit, la tendresse du cœur, le talent. Elle achève, pour ainsi dire, les heureuses dispositions qu'on a reçues de la nature, et qui, sans l'imagination, resteraient incomplètes et stériles. Elle marche, ou plutôt elle vole, devant les facultés auxquelles elle s'allie; elle les encourage à la suivre, les appelle sur sa trace, leur découvre des routes nouvelles. Mariée au génie, elle a créé Homère et Milton, Bossuet et Pascal, Cicéron et Démosthènes, Tacite et Montesquieu; unie au talent et à la tendresse de l'âme, elle a formé Virgile et Racine, La Fontaine et Fénelon; de son mélange avec le talent et l'esprit, on a vu naître Horace et Voltaire (1).

L'auteur veut que l'imagination ne soit frappée que des *rapports les moins abstraits.* Jusqu'ici on lui avait fait le reproche contraire; on l'avait accusée d'un trop grand penchant à la contemplation et à la mysticité. C'est sur ses ailes que les âmes ardentes s'élèvent à Dieu; c'est elle qui a conduit au désert et dans les cloîtres tant d'hommes qui ne voulaient plus s'occuper des *images* de la terre. Bien plus, c'est par la seule imagination que l'on peut concevoir la *spiritualité* de l'âme et l'*immatérialité* des esprits : tant elle est loin de ne saisir que le côté matériel des choses !

Et les plus grands métaphysiciens, ne se sont-ils pas distingués surtout par l'imagination ? N'est-ce pas cette imagination qui a

(1) Il ne s'agit pas ici de jugements rigoureux. Racine avait du génie, Bossuet de l'esprit, etc. On n'indique à présent que les traits caractéristiques.

valu à Platon le nom de *Rêveur*, et à Descartes celui de *Songe-creux* ?

Platon avec ses harmonies, Descartes avec ses tourbillons, Gassendi avec ses atomes, Leibnitz avec ses monades, n'étaient que des espèces de poètes qui *imaginaient* beaucoup de choses. Cependant, c'étaient aussi de grands géomètres; car les grands géomètres sont encore des hommes à grande imagination. Enfin Malebranche, qui voyait tout en Dieu, et qui passa sa vie à faire la guerre à l'imagination, en était lui-même un prodige.

Mais nous voulons que l'auteur des *Essais* nous serve de preuve contre lui-même. Il s'occupe des sujets les plus sérieux, et cependant son style est plein d'imagination. On lit, page 95, ce morceau contre l'égoïsme, qui semble être échappé à l'âme de Fénelon (suit une citation)...

Par une modestie peu commune, l'auteur des *Essais* ne s'est point nommé à la tête de son ouvrage; mais on assure que c'est le dernier descendant d'une de ces nobles familles de magistrats qui ont si longtemps illustré la France. Dans ce cas, nous serions moins étonné de l'amour du beau, de l'ordre et de la vertu qui règne dans les *Essais*; nous ne ferions plus un mérite à l'auteur de posséder un avantage héréditaire : nous ne louerions que son talent.

Le manuscrit soumis à l'examen de Chateaubriand contenait-il les maximes sur le despotisme et sur l'imagination? On s'expliquerait l'embarras où il se trouva d'en demander le sacrifice. Il eût semblé obéir à des préoccupations personnelles.

Peut-être avait-il espéré que les conseils de Joubert auraient obtenu la suppression ou la modification de ces passages. Le livre mis aux mains du public, il se devait de marquer son opposition aux tendances politiques des *Essais* et de relever les droits méconnus de l'imagination.

L'article porte la date « décembre 1805 ».

Joubert travaillait à réconcilier Chateaubriand et Molé en juillet 1806. Il y avait donc eu brouille. Je pense qu'il la faut attribuer précisément à cet article.

Et cependant les éloges y étaient prodigués; les critiques de détail n'étaient que le grain de sel destiné à relever la louange :

Une gravité naturelle et soutenue, un ton ferme sans jactance, noble sans enflure, des vues fines et quelquefois profondes, enfin cette mesure dans les opinions, cette décence de la bonne compagnie, d'autant plus précieuses qu'elles deviennent tous les jours plus rares : telles sont les qualités qui nous paraissent recommander cet ouvrage au public... Tout cela nous semble ingénieux, agréable, bien dit, délicatement observé. On lira avec le même plaisir le chapitre sur les *Causes et suites des égarements de l'esprit*. Si l'on trouvait ce portrait de l'*Erreur* dans les *Caractères* de La Bruyère, on le remarquerait peut-être (citation)... Pour faire un portrait aussi fidèle, il ne suffisait pas d'avoir le modèle sous les yeux : il fallait encore posséder, dans un degré éminent, le talent du peintre...

Son tableau de l'Égypte nous a rappelé quelque chose des belles pages de Platon sur les Perses, et le ton calme, élevé, moral, du philosophe de l'Académie....

Rien n'est plus noble, plus touchant, plus aimable que ce mouvement; rien ne fait tant de plaisir que de rencontrer de pareils traits au milieu d'un sujet naturellement sévère. On peut appliquer ici à l'auteur le mot du poète grec : « Il sied bien à un homme armé de jouer de la lyre », etc.

Fontanes aussi, dans ses fameux « Extraits du *Génie du Christianisme* », avait cru bon de noter certaines dissidences. Il n'admettait pas le « merveilleux », auquel Chateaubriand était extrêmement attaché.

Est-ce que le grand écrivain s'avisa de reprocher au critique la franchise de ses réserves? Est-ce qu'il fut tenté le moins du monde de lui en garder rancune? Débordant d'enthousiasme, il avait remercié Fontanes : « Mon cher ami, votre article réussit au delà de toute espérance; tout le monde vous adore. »

On voit assez le but et le sens de mes citations. Les textes produits, non moins que les lettres confidentielles, nous rendent quelque chose du caractère, de la vie intime et de l'âme de Chateaubriand. Je m'en empare à titre de documents humains, bien plutôt qu'à titre de souvenirs littéraires.

Quel intérêt littéraire peut bien s'attacher aujourd'hui aux *Essais de morale et de politique*? Ils eurent le succès que suppose une deuxième édition; à ce succès, les éloges de Chateaubriand ne furent pas étrangers. Et puis, ils disparurent.

De qui seraient venues les « chicanes » dont parlait Chateaubriand dans sa lettre à M. Marin, sculpteur, sinon du légat, le cardinal Fesch? « C'était dans l'ordre. » Sous une apparence de calme, le mot est plein d'amers souvenirs. Et puisqu'il émane de Chateaubriand, nous pouvons ajouter qu'il est plein de menaces.

« Méchant homme », « partisan des émigrés », « ennemi du gouvernement », « homme de lettres », disait de lui l'ambassadeur. — « Homme de lettres », « ennemi du gouvernement », « partisan des émigrés », répétaient en chœur les courtisans ligués avec les philosophes et les chimistes.

Piqué au vif, l'ancien secrétaire répondait avec une fierté indignée. Mais sa voix se perdait dans le mystère des salons et dans les confidences de l'amitié. Le lendemain, c'était à recommencer. Aux attaques des jaloux s'ajoutaient les menaces de Napoléon.

Colère, mépris, révoltes, désirs de vengeance s'amassaient

et grondaient dans le cœur du peu endurant Breton. Impossible que l'explosion n'eût pas lieu, retentissante et terrible.

Ce fut en 1806, au plus beau moment de l'Empire, quelques mois avant le voyage d'Orient. On peut dire que Chateaubriand n'y tenait plus. Le silence universel lui rendait deux fois insupportable le régime auquel la France était asservie.

Une « Lettre aux rédacteurs de la *Gazette de France* » parut dans ce journal, le 27 avril 1806. L'auteur du *Génie du Christianisme* y était mis en cause, à propos d'un article sur les mémoires de Louis XIV. Un « chevalier béarnais » reproche à Chateaubriand d'avoir avancé « qu'un auteur doit être pris dans les rangs ordinaires de la société ». « Ce qu'il y a de singulier », observait le critique, « c'est que Fleury, né dans un rang obscur, regarde les lettres comme devant être l'apanage des conditions élevées, et que M. de Chateaubriand, dont le nom appartient à la plus antique noblesse, semble vouloir les rejeter dans les classes inférieures de la société... J'ose assurer que la postérité pourra très bien ignorer qu'il a existé un Chateaubriand dans le conseil du sage Charles V, et un autre dans l'armée de Henri IV, mais elle n'oubliera pas l'auteur du *Génie du Christianisme*. J'espère que M. de Chateaubriand me pardonnera d'avoir rompu contre lui une lance en l'honneur des Lettres, et qu'il m'excusera si, malgré les us de la chevalerie, je ne relève pas la visière de mon casque. » [M. de Baure, beau-frère du comte Daru.]

Ainsi interpellé, Chateaubriand reprit la plume. Et son article, je le transcris de l'excellent recueil *le Spectateur français*. J'en avertis afin qu'on soit bien assuré qu'il n'a pas été modifié sous un régime de liberté. Le voici, tel qu'il parut sous Napoléon (1). — Splendide réponse de la passion, maî-

(1) *Spectateur français au* XIX^e^ *siècle*, t. II, pp. 265-279.

tresse d'elle-même, et du génie, conscient de sa force. Sous la forme d'une argumentation régulièrement dressée, allant d'un point à un autre avec une vigueur progressive, il enveloppe et frappe à coups redoublés les ennemis d'en haut et d'en bas : Empereur, cardinal, ministres, noblesse asservie, auteurs de néant; il déverse sur eux, à flots pressés, l'abondance de ses mépris. Ces belles pages auraient ici leur place, moins parce qu'elles étincellent de sublimes beautés, que parce qu'elles sont caractéristiques de l'homme. Le peu que je transcris n'en donne qu'une idée bien insuffisante.

... Les Muses, qui nous permettent de choisir notre société, sont d'un puissant secours dans les chagrins politiques. Quand vous êtes fatigués de vivre au milieu des Tigellin et des Narcisse, elles vous transportent dans la société des Caton et des Fabricius.

On dit : « *Les gens de lettres ne sont pas propres au maniement des affaires.* » Chose étrange que le génie nécessaire pour enfanter l'*Esprit des Lois* ne fût pas suffisant *pour conduire le bureau d'un ministre !* Quoi ! ceux qui sondent si habilement les profondeurs du cœur humain ne pourraient démêler autour d'eux les intrigues des passions ? Mieux vous connaîtriez les hommes, moins vous seriez capable de les gouverner ?

C'est un sophisme démenti par l'expérience. Les deux plus grands hommes de l'antiquité, Démosthènes et surtout Cicéron, étaient deux véritables hommes de lettres, dans toute la rigueur du mot. Il n'y a peut-être jamais eu de plus beau génie littéraire que celui de César, et il paraît que ce fils d'Anchise et de Vénus entendait assez bien les affaires. On peut citer : en Angleterre, Thomas Morus, Clarendon, Bacon, Bolingbroke ; en France, l'Hospital, Lamoignon, d'Aguesseau, Malesherbes et la plupart de nos premiers ministres tirés de l'Église.....

On ne s'est formé cette idée de l'inaptitude des gens de lettres que parce que l'on a confondu les auteurs vulgaires avec les

écrivains de mérite. Les premiers ne sont point incapables, parce qu'ils sont hommes de lettres, mais seulement parce qu'ils sont hommes médiocres... Je conviendrai que de pareils esprits sont peu propres aux affaires humaines; mais j'en accuserai la *nature* et non pas les *lettres*, et je me donnerai garde surtout de confondre ces auteurs infortunés avec des hommes de génie.

Mais si les premiers talents littéraires peuvent remplir glorieusement les premières places de leur patrie, à Dieu ne plaise que je leur conseille jamais d'envier ces places ! La majorité des hommes bien nés peut faire ce qu'ils feraient eux-mêmes dans un ministère public ; personne ne pourra remplacer les beaux ouvrages dont ils priveraient la postérité en se livrant à d'autres soins. Ne vaut-il pas mieux aujourd'hui, et pour nous et pour lui-même, que Racine ait fait naître *sous sa main de pompeuses merveilles* que d'avoir occupé, même avec distinction, la place de Louvois et de Colbert ? *Je voudrais que les hommes de talent connussent mieux leurs hautes destinées ; qu'ils sussent mieux apprécier les dons qu'ils ont reçus du ciel. On ne leur fait point une grâce en les investissant des charges de l'État : ce sont eux, au contraire, qui, en acceptant ces charges, font à leur pays une véritable faveur et un très grand sacrifice...*

Dans une carrière étrangère à leurs mœurs, les gens de lettres n'auraient que les maux de l'ambition, sans en avoir les plaisirs.

Plus délicats que les autres hommes, combien ne seraient-ils pas blessés à chaque heure de la journée ! Que d'horribles choses pour eux à dévorer ! Avec quels personnages ne seraient-ils pas obligés de vivre et même de sourire ! En butte à la jalousie que font toujours naître les vrais talents, ils seraient incessamment exposés aux calomnies et aux dénonciations de toutes les espèces ; ils trouveraient des écueils jusque dans la franchise, la simplicité ou l'élévation de leur caractère ; leurs vertus leur feraient plus de mal que des vices, et leur génie même les précipiterait dans des pièges qu'éviterait la médiocrité. Heureux s'ils trouvaient quelque occasion favorable de rentrer dans la solitude,

avant que la mort ou l'exil vînt les punir d'avoir sacrifié leurs talents à l'injustice des cours !

Je ne sais si je dois relever à présent quelques plaisanteries que l'on est dans l'usage de faire sur les gens de lettres, depuis le temps d'Horace. Le chantre de Lalagée et de Lydie nous raconte qu'il jeta son bouclier aux champs de Philippes ; mais l'adroit courtisan se *vante*, et l'on a pris ses vers trop à la lettre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il parle de la mort avec tant de charme et une si douce philosophie qu'on a bien de la peine à croire qu'il la craignît...

Quoi qu'il en soit du voluptueux solitaire de Tibur, Xénophon et César, génies éminemment littéraires, étaient de grands et intrépides capitaines ; Eschyle fit des prodiges de valeur à Salamine ; Socrate ne céda le prix du courage qu'à Alcibiade ; Tibulle était distingué dans les légions de Messala ; Pétrone et Sénèque sont célèbres par la fermeté de leur mort. Dans des temps modernes, le Dante vécut au milieu des combats, et le Tasse fut le plus brave des chevaliers. Notre vieux Malherbe voulait, à soixante-treize ans, se battre contre le meurtrier de son fils : *tout vaincu du temps* qu'il était, il alla exprès au siège de La Rochelle pour obtenir de Louis XIII la permission d'appeler le chevalier de Piles en champ clos. La Rochefoucauld avait *fait la guerre aux rois*. De temps immémorial, nos officiers du génie et d'artillerie, si braves à la bouche du canon, ont cultivé les lettres, la plupart avec fruit, quelques-uns avec gloire. On sait que le Breton Sainte-Foix entendait fort mal la raillerie ; et cet autre Breton surnommé, de nos jours, le premier grenadier de nos armées, s'occupa de recherches savantes toute sa vie. Enfin les hommes de lettres que notre Révolution a moissonnés ont tous déployé, à la mort, du sang-froid et du courage. *S'il faut en juger par soi-même, je le dirai avec la franchise naturelle aux descendants des vieux Celtes : soldat, voyageur, proscrit, naufragé, je ne me suis point aperçu que l'amour des lettres m'attachât trop à la vie; pour obéir aux arrêts de la religion et de l'honneur, il suffit d'être chrétien et Français.*

Les gens de lettres, dit-on, ont toujours flatté la puissance ; et, selon les vicissitudes de la fortune, on les voit chanter et la vertu et le crime, et l'oppresseur et l'opprimé. Lucain disait à Néron, en parlant des proscriptions et de la guerre civile :

> Heureuse cruauté, fureur officieuse...
> Destins, Néron gouverne et Rome est consolée !

A cela je n'ai point de réponse pour les gens de lettres : je baisse la tête d'horreur et de confusion, en disant, comme le médecin dans *Macbeth :* « Ce mal est au dessus de mon art. »

Cependant ne pourrait-on pas trouver à cette dégradation une excuse, bien triste sans doute, mais tirée de la nature même du cœur humain ?

Montrez-moi dans les révolutions des empires, dans ces temps malheureux où un peuple entier, comme un cadavre, ne donne plus aucun signe de vie, montrez-moi, dis-je, une classe d'hommes toujours fidèle à son honneur, et qui n'ait cédé ni à la force des événements, ni à la lassitude des souffrances : je passerai condamnation sur les gens de lettres. Mais si vous ne pouvez trouver cet ordre de citoyens généreux, n'accusez plus en particulier les favoris des Muses; gémissez sur l'humanité tout entière. La seule différence qui existe alors entre l'écrivain et l'homme vulgaire, c'est que la turpitude du premier est connue, et que la lâcheté du second est ignorée. *Heureux, en effet, dans ces jours d'esclavage, l'homme médiocre qui peut être vil en sûreté de l'avenir, qui peut impunément se réjouir dans la fange, certain que ses talents ne le livreront point à la postérité, et que le cri de sa bassesse ne passera pas la borne de sa vie !...*

Enfin, pour l'intérêt même de notre gloire et la perfection de nos ouvrages, nous ne saurions trop nous attacher à la vertu.

C'est la beauté des sentiments qui fait la beauté du style.

Quand l'âme est élevée, les paroles tombent d'en haut, et l'expression noble suit toujours la noble pensée. Horace et le Stagirite

n'apprennent pas tout l'art : il y a des délicatesses et des mystères de langage qui ne peuvent être révélés à l'écrivain que par la probité de son cœur, et que n'enseignent point les préceptes de la rhétorique. CH.

Nul doute que le cardinal Fesch n'ait compris les allusions de cet article et qu'il n'y ait été très sensible.

S'il n'essaya pas, sur l'heure, de rendre coup pour coup, il dut penser qu'une occasion meilleure se présenterait; et cette occasion, moins évidemment personnelle, il se promit de la saisir. C'est ce qu'il fit très cruellement, nous verrons en quelles circonstances.

Pas plus que l'Éminence, l'impérial neveu n'était épargné : « Un certain Henri qui se battait assez bien » venait, par manière de contraste, après le vers « Destins, Néron gouverne, et Rome est consolée ! »

Napoléon laissa passer l'article; il se contenta, dans l'intimité, d'appeler l'auteur « ce cerveau brûlé ». Et toutefois, à peu près à cette époque, les journaux furent priés de ne plus parler de Henri IV; la police n'eut pas l'idée de proscrire le souvenir de Néron.

Chateaubriand récidivera sur ce nom d'empereur.

Les dernières lettres de Chateaubriand à Fontanes viendront à leurs dates, avec les réflexions que comporte la série.

Déjà, je puis dire que l'homme s'est révélé tout entier, l'homme intérieur.

Les lettres adressées à Chênedollé et à Guéneau de Mussy ont été publiées par Sainte-Beuve. Très simples aussi, elles sont moins caractéristiques. Cela se comprend. Fontanes n'avait-il pas droit à toutes les ouvertures de Chateaubriand?

N'était-il pas le protecteur puissant et dévoué, le premier de ses amis, quelque chose comme une terrestre Providence ?

« Dieu aura désormais avec vous toutes mes pensées. » Le goût de Sainte-Beuve fut choqué de ce rapprochement. Ce goût-là n'est que littéraire. Il y en a un autre qui dépasse les mots, pénètre au cœur de l'écrivain, et demande à l'âme même le vrai sens, la vraie portée d'un texte. « Dieu et Fontanes mis sur la même ligne : singulière association ! »

Pas si singulière, puisque, au temps où il écrivit ce mot, le jeune exilé n'avait plus ni père, ni mère, ni foyer, ni patrie : il avait tout perdu. A bout de forces, comme de ressources, malade et misérable, il ne lui restait d'espoir possible qu'en Dieu et en son ami, — « le premier ami qu'il ait compté dans la vie ».

Les lettres que Chateaubriand écrivit à Joubert sont perdues, sauf trois qu'il inséra dans le volume des *Voyages* et deux dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Il y en a deux autres et un charmant billet dans les *Correspondants de Joubert* (1).

Les lettres de Chateaubriand à Joubert ne nous auraient pas conduits plus avant dans les mystères du cœur de « René ». Elles ne l'auraient pas emporté en aveux, en plaintes, en confidences, en conseils demandés, en effusions de remerciements, en transports de colère et chants d'allégresse. Mais peut-être que les lettres de Joubert à Chateaubriand auraient contenu plus de conseils, et, partant, plus de lumières pour nous que celles de Fontanes; car Joubert n'était

(1) Une page du livre très attachant *la Comtesse Pauline de Beaumont* suppose que le secrétaire d'ambassade et l'ami de Villeneuve ne soutinrent pas le commerce épistolaire pendant l'année de la séparation. J'ai réfuté cette allégation dans un précédent ouvrage.

pas un ami, fût-ce le premier, c'était l'amitié incarnée, avec toutes les délicatesses, toutes les générosités, toutes les indulgences, tous les oublis de soi, toutes les attentions, pénétrations et divinations, toutes les sincérités. Critique et moraliste hors de pair, il l'était pour ses amis, non pour le public; or, il avait acquis le droit, par d'éminents services autant que par son affection quasi paternelle, de tout dire à Chateaubriand, et il usait de ce droit.

Si Fontanes était en situation de protéger, je crois qu'il le devait, en partie, à Joubert; je le crois, et, en parlant de ce modèle des amis, je dirai sur quels indices repose mon hypothèse.

On se souvient du mot de Fontanes au jeune émigré : « Vous êtes la *seconde personne* à qui, dans le cours de ma vie, j'aie trouvé une imagination et un cœur à ma façon. »

La personne à qui Fontanes maintenait des droits de priorité et, semble-t-il, de supériorité, c'était Joubert.

« Fontanes me mena chez lui, me présenta à sa femme et me conduisit ensuite chez son ami M. Joubert, où je trouvai un abri provisoire. »

Abri de quelques jours, les premiers de la patrie : après la détresse d'un long exil, qu'ils furent doux au cœur du jeune chevalier !

De la part de Joubert, quel accueil fraternel ! et de l'autre, quelle reconnaissance émue ! Empressements, soins, causeries, récits d'Amérique, d'Allemagne, d'Angleterre, lectures des livres futurs, admiration, critiques, joie partagée, sentiments mutuels égalant de prime abord l'*amitié jurée sur des tombeaux*, ces choses s'imaginent mieux qu'elles ne s'expriment, surtout s'il s'agit de deux amis comme celui qui donnait et celui qui recevait l'hospitalité.

Ainsi Fontanes, voulant confondre l'un et l'autre dans une

même amitié, sans qu'il y eût désormais ni premier ni second, avait-il disposé de la maison et du cœur de Joubert en faveur du nouveau débarqué.

Parmi tant de services que son industrieuse amitié rendit à Chateaubriand, le plus important, à tous les points de vue, ce fut de lui concilier l'amitié de Joubert.

Les trois ne faisaient qu'un. Avant la publication du *Génie du Christianisme*, très occupés de la future apologie, ils se voyaient tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, le plus souvent chez Mme de Beaumont.

Après les incidents de Rome, en février 1804, où Chateaubriand vint-il de préférence se reposer et se refaire ? Chez Joubert. Nous l'y avons retrouvé pendant l'automne de cette même année. Il y était encore au commencement de l'hiver, et encore pendant l'automne de 1805.

•

En juillet 1806, le voyage d'Orient va les séparer.

Deux années écoulées, depuis le rapprochement conjugal. L'illustre songeur avait-il jamais été plus tenté de se dire heureux ?

Deux ans de paix relative et de stabilité, long espace pour un caractère aussi impatient du réel et du repos. Il lui fallait le mouvement, l'agitation, l'imprévu, l'inconstance des flots, le grondement de l'orage, l'immensité des horizons, quelque péril à braver, quelque aventure à courir, et le tout à conter et à peindre. « L'idée d'un voyage en Orient, liée à son étude des premiers siècles chrétiens et au travail commencé des *Martyrs*, le saisit avec force. Il s'y joignait, je crois, un dégoût des temps et des lieux, un besoin de changer d'air et d'aller respirer quelque part, hors des limites de l'Empire. La chose allait bien à son génie, à sa jeunesse, au caractère

de son imagination, à sa vie tout entière, et à l'attente du monde sur lui (1). »

Voyons où il en était de ses amitiés, au moment d'entreprendre ce voyage; comment, à ce point de vue, il passa ses derniers jours, ses dernières heures.

Avec des généralités, si brillantes soient-elles, on n'arrivera jamais à connaître un homme, on ne pénétrera jamais jusqu'à l'intérieur.

Une figure n'apparaît, bien personnelle, et avec les reflets de l'âme; une physionomie ne vit ou ne revit, pleinement caractéristique, que par ces détails originaux.

Avant de quitter de nouveau la France pour passer en Terre-Sainte, il voulut embrasser « le reste de sa famille (2). »

Le jour du départ approche :

Mardi 8 juillet. — Chateaubriand dînait chez Joubert avec les amis les plus intimes; « il y avait peu de monde ».

Mercredi 9. — Réunion chez Chateaubriand. Joubert y laissa Molé à dix heures et demie, et « il ne savait pas si Molé y avait couché ».

Jeudi 10. — Joubert et Molé encore « étaient attablés chez Chateaubriand... Ceci est sûr », ajoutait Joubert, « j'y ai dîné avec lui ». Dîné avec Molé, et, vraisemblablement, avec les autres amis.

Vendredi 11. — « Je ne sais pas ce qu'ils ont fait », narrait Joubert. Point de festin ce jour-là. Mais on n'avait pas laissé de se visiter, ou plutôt de se réunir; car le narrateur,

(1) Villemain.

(2) Mme la comtesse de Marigny, Mme la comtesse de Châteaubourg et leurs enfants; les fils du comte de Chateaubriand, son frère; la fille de la comtesse Julie de Farcy.

parlant de l'avant-veille du départ, c'est-à-dire de ce vendredi, « savait » au moins ceci : « *En ma présence*, Mme de Chateaubriand a déclaré à son mari qu'en voyage, elle aimerait mieux voir un brigand qu'un pistolet. »

Samedi 12. — Chateaubriand reçut les adieux de ses amis.

Ces adieux, où les reçut-il ? Un souvenir de Villemain laisserait entendre que ce fut chez Fontanes. Ce dernier jour aurait été réservé au grand ami, au protecteur et de Chateaubriand, et de Joubert, et de Molé, et de Clausel, et de Guéneau, et de Bonnevie, et de Bonald, et de Pasquier, et de tout le groupe. Fontanes était alors président du Corps législatif.

« Voyez-vous toujours ce cerveau brûlé de Chateaubriand ? avait dit récemment l'empereur à M. de Fontanes. — Oui, Sire, il m'a fait *hier* l'honneur de dîner chez moi, avant son départ pour l'Orient. — Ah ! *il part* ? »

Et l'entretien s'était arrêté là.

Dimanche 13, jour du départ. — Dans la matinée, il eut du loisir et en employa une partie à visiter ses plus chers amis, quoiqu'il eût reçu leurs adieux la veille au soir. Ses plus chers amis : « Fontanes », « Joubert », « Clausel », « Molé ». A ce dernier, il recommanda son oraison funèbre, en cas d'événement. Devant Clausel, il acheta des armes et en paya pour plus de huit cents francs. Avec Joubert, « il passa plus d'une heure », et, raconte celui-ci, « nous rîmes comme des fous ». Fontanes avait dû mêler son rire à ces fous rires; car, ajoutait Joubert, « quelques-uns disent qu'il était triste, mais je vous assure qu'il était gai; Fontanes cautionne aussi sa bonne humeur ».

Parmi les amis les plus chers, ces quatre seulement sont nommés. Mais il faut observer que ces lettres de Joubert étaient adressées à Mme de Vintimille, curieuse surtout de

Chateaubriand et de Molé. Les noms de Fontanes et de Clausel n'y sont tracés que par incidence. « *Quelques-uns* disent qu'il était triste »; quelques-uns suppose la présence d'autres amis, probablement Bertin, Talaru, Pasquier, Lamoignon, Julien. — Mussy était en Bourgogne; Chênedollé en Normandie; Ballanche et Bonnevie à Lyon.

CHAPITRE IX

LE VOYAGE D'ORIENT ET L'EXIL

(Juillet 1806-juillet 1807)

Gaieté des adieux. — Pourquoi si rares, les lettres du voyageur ? — Pas si rares, et plutôt nombreuses. — On les retrouverait en substance dans l'*Itinéraire*. — Preuve. — Lettre à Bertin. — Étude critique de deux textes. — Mme de Chateaubriand à Venise : — Mode ; — famille juive ; — trait de mœurs. — Un poète improvisateur. — Ballanche. — Lettres de Chateaubriand à sa cousine, Mme de Talaru, et à M. de Baure. — Lettre de Fontanes à Bonald. — Autre lettre à Mme de Talaru. — Fontanes et Clausel s'entretiennent de l'absent. — Hyde de Neuville rencontre Chateaubriand en Espagne. — Mme de Noailles (duchesse de Mouchy). — Deux jours à Bordeaux. — Impressions des visiteurs. — Un coin de terre et de l'ombre. — Chez Joubert, avec Mme de Chateaubriand. — Souvenirs d'un frère de Joubert sur ce séjour. — Causeries avec les amis. — Article sur un livre de l'ami Laborde. — Le cardinal Fesch l'envoie à l'Empereur. — Colère de Napoléon... et de Joubert. — Exil. — Achat de la Vallée aux Loups.

Le départ. « Chateaubriand partit à trois heures après-midi pour se donner le plaisir de voyager toute la nuit. »

Voici le dernier coup d'œil et la dernière impression. Ce qu'il a vu et ressenti, Joubert le raconte avec son bon et fin sourire. L'émotion des adieux n'empêcha ni le voyageur, ni les spectateurs d'être fort gais. Qui sait si « ce bon garçon »

n'avait pas soigné cet effet de gaîté *in extremis*, afin d'épargner à lui et aux autres toute surprise de larmes : « il n'aimait pas les adieux », parce qu'il n'aimait pas à pleurer devant témoins :

Il avait pour voiture une grosse, grande et belle dormeuse : c'est son bâton de voyageur. Cette dormeuse démarra, en emportant sa femme et lui dans le fond, une énorme femme de chambre sur le devant, et, sur le siège, le frère de sa cuisinière qu'il emmène à Constantinople, et que, par une bizarrerie *dont assurément il rira pendant toute la route*, il s'est avisé d'habiller comme un icoglan. Il faut vous dire que cet icoglan, qui est d'ailleurs un brave garçon, a au moins ses quarante-six ans, et la peau d'un rôti brûlé. Or, il l'a affublé d'une espèce de turban bleu, orné de galons d'or, petite veste et pantalon de même couleur. Il a oublié les moustaches, ce qui sera la cause que le pauvre homme, qui a l'air fort doux et l'œil d'un menuisier honnête, tel qu'il l'avait toujours été, ne pourra faire peur à personne *et fera rire tout le monde, à commencer par son patron* (1).

Il arriva que le postillon se trouva vêtu comme le domestique, et tout à neuf, ce qui fit faire à la portière de la maison des conjectures qu'elle communiquait à tous ceux qui entraient, l'un après l'autre, pour dîner chez sa maîtresse, ce jour-là, et qu'heureusement pour lui le voyageur n'entendit pas : « Voyez-vous Monsieur? Voyez-vous Madame? », disait-elle. « Le postillon et le domestique ont le même habit. Monsieur part aux dépens du gouvernement.

(1) Prévision réalisée : « Ce qui m'a beaucoup étonné, c'est de voir venir six Arabes pour me porter à terre [à Jaffa], tandis qu'il n'y en avait que deux pour Monsieur, *ce qui l'amusait beaucoup* de me voir porter comme une châsse. Je ne sais si ma mise leur a paru plus brillante que celle de Monsieur : il avait une redingote brune et boutons pareils, la mienne était blanchâtre, avec des boutons de métal blanc qui jetaient assez d'éclat, par le soleil qu'il faisait; c'est ce qui a pu sans doute leur causer cette méprise. » (*Itinéraire de Julien.*)

Oh! il a une belle place! » Quelques charitables personnes voulurent se donner la peine de redresser ses idées; mais elle persista dans la haute opinion qu'elle avait de ce départ, et, au passage de la voiture, on remarqua qu'elle fit une de ces profondes inclinations de corps, de ces révérences d'anéantissement que ses semblables réservent pour les occasions où il entre de ce respect qu'on rend aux têtes couronnées. C'est le dernier salut que reçut le pauvre garçon, et je le prends à bon augure. Il ne part pas et il ne reviendra pas ce que la portière l'a cru; mais il reviendra riche de beaux sentiments et de belles imaginations, dont il agrandira son mérite, sa réputation et la place qu'il occupe dans les esprits.

En tous cas, il en aura toujours une immense et des plus élevées dans le cœur de ses amis, quoiqu'il ne se ménage guère pour eux, et qu'ils soient tous en droit de lui faire bien des reproches.

Ce que Chateaubriand écrivait à Joubert lors de son départ pour l'Italie en 1803, il aurait pu le lui répéter dans sa première lettre :

« J'avais fait le brave en partant... Mon cher ami, je vous le dis les larmes aux yeux, parce que je suis loin de vous. Il n'y a point d'homme d'un commerce plus sûr, plus doux et plus piquant que le vôtre, d'homme avec lequel j'aimasse mieux passer ma vie. »

Et de fait, arrivé à Milan, il ne fut occupé qu'à écrire une longue lettre à Joubert, et à regretter ses amis : « Il est prêt à pleurer », dit-il, « quand il songe qu'il ne pourra pas avoir de nos nouvelles. On est bien insensé et même bien coupable de s'éloigner aussi volontairement de ceux qu'on aime et dont on est aimé... » « Enfin », concluait Joubert, « il se montre là ce qu'il est si souvent : le meilleur et le plus aimable enfant du monde. »

Pourquoi si rares, à dater de 1806, les lettres de Chateaubriand ?

Gâté par la gloire, ou brisé par l'adversité, serait-ce qu'il négligeait ses amis ?

Très certainement non. En ce temps-là, c'était encore le « bon garçon » duquel Joubert disait : « On l'adore. »

L'époque la plus caractéristique, au point de vue du commerce épistolaire, serait celle de la plus longue absence. Nulle autre ne se prêterait, avec une égale rigueur, à l'observation psychologique. Or, c'est précisément l'époque du silence le plus mystérieux.

Ce silence n'est qu'apparent. Les preuves ? Je vais les produire. Et non content de montrer le voyageur très assidu à sa correspondance, je marquerai les intervalles d'une lettre à l'autre, j'essayerai de retrouver dans certaines pages de l'*Itinéraire* quelques vestiges des correspondances disparues.

Au premier aperçu, l'idée d'une telle restitution semblera plus que hardie : bientôt on la trouvera toute simple.

L'illustre écrivain redemandait à ses propres lettres ses impressions originales pour en faire bénéficier ses ouvrages. Sous ce rapport, rien de plus démonstratif que la remarque suivante : « Je regrette de n'avoir point la lettre que j'écrivis à M. de Chateaubriand, mon frère, qui a péri avec son aïeul, M. de Malesherbes. Je lui rendais compte de mon naufrage. *J'aurais retrouvé dans cette lettre des circonstances qui ont sans doute échappé à ma mémoire*, quoique ma mémoire m'ait bien rarement trompé. » Ainsi s'exprime Chateaubriand dans une note des *Martyrs*, relative *au naufrage de Cymodocée* : la lettre remontait à 1792. Voilà comment le grand artiste tenait à se remettre et à se sentir en contact immédiat avec les choses.

Ses notes et ses lettres sous les yeux, ainsi fit-il en composant l'*Itinéraire*. Ainsi, plus tard, en composant les

Mémoires. Quelquefois, dans ces derniers, il a cité le propre texte de ses lettres. Plus souvent, il les a fondues dans la rédaction soit des *Mémoires*, soit de l'*Itinéraire*, qu'il appelle « les mémoires d'une année de sa vie ».

Ne nous occupons que de l'*Itinéraire*. C'est une lettre adressée de Trieste, à Bertin, qui nous servira de preuve. Mieux que cela : elle nous montrera quel parti le voyageur tira de sa correspondance, dans la composition de l'*Itinéraire*, comment et par quels procédés son génie changeait une rapide esquisse en un magnifique tableau.

De la sorte, nous aurons pleinement le droit de rechercher, à travers les pages de ce livre, ce qui peut subsister des lettres disparues. Mais avant cette petite étude, accordons-nous le plaisir de lire quelques pages des souvenirs de M^me^ de Chateaubriand :

Au mois de mai 1806, le voyage de Jérusalem fut décidé. Nous allâmes faire nos adieux à nos parents en Bretagne, et en juillet M. de Chateaubriand se mit en route pour son grand voyage. Je partis avec lui, devant l'accompagner jusqu'à Venise. En passant à Lyon, au moment où nous traversions la place Bellecour, deux pistolets, qui se trouvaient bien imprudemment placés dans le cylindre de la voiture, partirent en même temps et mirent le feu à ce cylindre dans lequel se trouvaient une boîte de poudre et un sac de louis. C'était plus qu'il n'en fallait pour nous faire sauter et avec nous une foule de monde qui entourait la voiture. M. de Chateaubriand eut la présence d'esprit, après m'avoir jetée dans les bras du premier venu, de retirer le sac et la boîte, et de descendre ensuite.

On répara le dommage et nous continuâmes notre route. En partant, je fis promettre au bon Ballanche de venir me chercher à Venise, où M. de Chateaubriand devait me quitter.

Nous trouvâmes à Venise M. La Garde, commissaire général de la police. Son dévouement à Bonaparte ne l'empêcha pas de nous

bien recevoir ; il nous fit beaucoup de politesses, nous donna un très bon dîner (à moi), et nous fit toutes sortes d'offres de service. Certes, un préfet de Charles X n'aurait pas si bien reçu des gens en disgrâce.

Ce fut à Venise que j'entendis pour la première fois un improvisateur, M. Armani. Il vint nous voir à l'auberge, et, sans nous connaître, il commença à improviser des vers auxquels je ne comprenais rien, mais que M. de Chateaubriand trouva assez bons. Il ne parla pas moins d'une heure et ne finit, je crois, que parce que nous lui dîmes que nous étions obligés de sortir.

Ce poète était le meilleur homme du monde ; il me prit en amitié et, après le départ de mon mari, me voyant triste et tourmentée, il venait tous les jours me chercher dans sa gondole pour aller visiter toutes les curiosités de Venise. Il me fit faire la connaissance d'une vieille dame qui avait été fort célèbre pour sa beauté et qui l'était encore par son esprit.

Elle réunissait chez elle tout ce qu'il y avait de mieux à Venise. Je devrais certes me rappeler son nom ; mais enfin je l'ai oublié. Je me rappelle seulement qu'en me voyant, elle fut fort étonnée que ma robe n'eût point de queue, quoiqu'il y eût assez longtemps qu'en France on n'en portât plus : la mode n'en était point encore passée à Venise. Mon cicerone me mena aussi chez une bonne famille juive, dont j'ai de même oublié le nom. Son palais était magnifique et meublé à la française. Cette famille était composée du père, de la mère et de cinq enfants, dont deux filles charmantes.

Un an plus tard, je revis à Paris le père et un des fils, qui étaient venus assister au Sanhédrin. M. de Chateaubriand quitta Venise le [28 juillet] 1806, pour aller s'embarquer à Trieste. Je restai plusieurs jours, attendant Ballanche qui n'arrivait pas ; je commençais à me désespérer, mourant d'ennui et du désir de me retrouver en France avec des amis auxquels je pusse confier mes inquiétudes. Il arriva enfin. C'était le soir : je lui fis une scène ; je lui dis que j'allais le mener sur la place Saint-Marc et que c'était tout ce qu'il verrait de Venise, parce que nous partirions le lende-

main, à cinq heures du matin : « Allons, me dit-il, puisque vous le voulez, je le veux bien ; mais alors, il faudra que je revienne. — Vous reviendrez sûrement, mon cher Ballanche, mais l'année prochaine. » Il comprit cela, et le lendemain, à cinq heures, nous nous embarquâmes pour Fusina. Nous étions encore sur le grand canal quand nous aperçûmes le bon juif, si riche et si magnifique, qui se hâtait pour nous rejoindre. Il se fût agi de sa fortune qu'il n'aurait pas fait une plus grande diligence. Il nous dit que la veille il s'était rappelé qu'il avait commis une erreur dans une somme d'un ou deux mille francs qu'il m'avait changés en différentes monnaies. Et cette erreur était peut-être de trois francs à son préjudice. Il fallut recompter le sac. Ainsi cet homme millionnaire, faisant beaucoup de dépense et ne regardant sûrement pas à jeter quelques pièces d'or par la fenêtre, ne pouvait supporter une perte de quelques francs dans une affaire de banque.

De retour à Paris, je partageai mon temps entre la ville et la campagne [Villeneuve] ; partout l'inquiétude me suivait.

Voici la lettre à Bertin, avec un petit avertissement du *Mercure* :

16 août 1806.

VARIÉTÉS

N. B. — Nous avons annoncé, il y a quelque temps, le départ de M. de Chateaubriand pour la Grèce. Nous croyons faire plaisir aux lecteurs du *Mercure* en leur donnant des nouvelles d'un voyageur auquel s'intéressent si vivement les amis de la religion et des lettres. Voici l'extrait d'une lettre écrite à un de ses amis, la veille de son embarquement :

Trieste, 30 juillet.

Je trouve en arrivant ici, mon cher ami, un vaisseau autrichien qui part à l'instant même pour Smyrne ; il me déposera en Crète ou à Athènes, d'après les vents. Dans tous les cas, je serai, à Smyrne

même, en lieu de poursuivre ma route vers Athènes ou Jérusalem, selon les circonstances. Jusqu'à présent donc, tout va bien. J'ai trouvé partout de l'intérêt et le désir de m'être utile.

A Venise, on venait de publier une nouvelle traduction du *Génie du Christianisme.*

Cette Venise, si je ne me trompe, vous déplairait autant qu'à moi. C'est une ville contre *nature.* On n'y peut faire un pas sans être obligé de s'embarquer, ou bien on est réduit à tourner dans d'étroits passages plus semblables à des corridors qu'à des rues. La place Saint-Marc seule, par l'ensemble plus que par la beauté des bâtiments, est fort remarquable et mérite sa renommée. L'architecture de Venise, presque toute de Palladio, est trop capricieuse et trop variée. Ce sont presque toujours deux ou même trois palais bâtis les uns sur les autres.

Ces fameuses gondoles toutes noires ont l'air de bateaux qui portent des cercueils. J'ai pris la première que j'ai vue pour un mort qu'on portait en terre.

Le ciel n'est pas notre ciel de delà l'Apennin; point d'antiquités. Rome et Naples, mon cher ami, et un peu Florence, voilà toute l'Italie.

Il y a cependant quelque chose de remarquable à Venise : c'est la multitude de couvents placés sur des îles et sur des écueils autour de la ville, comme ces forts et ces bastions qui défendent ailleurs les villes maritimes. L'effet de ces monuments religieux, la nuit, sur une mer paisible, est pittoresque et touchant. Il reste quelques bons tableaux de Paul Véronèse, de son frère, du Tintoret, du Bassan et du Titien. J'ai été visiter le tombeau de ce dernier. Il est aussi difficile à trouver que celui du Tasse à Rome. Pour pouvoir lire l'épitaphe, il m'a fallu, comme nous avions été obligés de le faire à Saint-Onuphre, déranger un énorme banc qui la couvre tout entière.

. . . . . .

Je tâcherai de vous adresser quelque chose d'Athènes.

. . . . . .

Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse tendrement. Je vous souhaite joie et santé. Rappelez-moi au souvenir de M^me^ B[ertin]. Je m'embarquerai demain matin 31. Le vent est bon. Je vous écris le 30, à onze heures du soir. Adieu, encore une fois. *Vale et me ama.* DE CHATEAUBRIAND.

Une bonne partie de cette lettre se retrouve dans l'*Itinéraire* :

J'arrivai à Venise le 23 ; j'examinai pendant cinq jours les restes de sa grandeur passée : *on me montra quelques bons tableaux du Tintoret, de Paul Véronèse et de son frère, du Bassan et du Titien. Je cherchai dans une église déserte le tombeau de ce dernier peintre et j'eus quelque peine à le trouver ; la même chose m'était arrivée à Rome pour le tombeau du Tasse.* Après tout, les cendres d'un poète religieux et infortuné ne sont pas trop mal placées dans un ermitage ; le chantre de la *Jérusalem* semble s'être réfugié dans cette sépulture ignorée, comme pour échapper aux persécutions des hommes : il remplit le monde de sa renommée et repose lui-même inconnu sous l'oranger de *Saint-Onuphre.*

Je quittai Venise le 28 et je m'embarquai, à dix heures du soir, pour me rendre en terre ferme. Le vent du sud-est soufflait *assez pour enfler la voile, pas assez pour troubler la mer.* A mesure que la barque s'éloignait, je voyais s'enfoncer sous l'horizon les lumières de Venise, et je distinguais, comme des taches sur les flots, les différentes ombres *des îles dont la plage est semée. Ces îles, au lieu d'être couvertes de forts et de bastions, sont occupées par des églises et des monastères.* Les cloches des hospices et des lazarets se faisaient entendre et ne rappelaient que des idées de calme et de secours au milieu de l'empire des tempêtes et des dangers. Nous nous approchâmes assez d'une de ces retraites pour entrevoir des moines qui regardaient passer notre gondole : ils avaient l'air de vieux nautoniers rentrés au port après de longues traverses. Peut-être bénissaient-ils le voyageur, car ils se souvenaient d'avoir été comme lui étrangers dans la terre d'Égypte : *Fuistis enim et vos advenæ in terra Egypti.*

Rapprochez de cette page la lettre à Bertin.

Ici, l'impression est on ne peut plus contraire à Venise. Là, pas un mot qui ne soit favorable.

Et combien plus développé, dans l'*Itinéraire*, le gracieux passage de la lettre sur les couvents. Le correspondant s'était contenté de dire :

« L'effet de ces monuments religieux, la nuit, sur une mer paisible, est pittoresque et touchant. »

Comment et pourquoi pittoresque ?

C'est merveille, vraiment, de voir avec quelle précision les nuances distinctes du fuyant paysage sont saisies, traduites et fixées dans le livre.

Au lieu des mots « *la nuit, sur une mer paisible* », qui ne disent rien de spécial, remarquez la succession des douces images : « Le vent du sud-est soufflait assez pour enfler la voile, pas assez pour troubler la mer. A mesure que la barque s'éloignait, je voyais s'enfoncer sous l'horizon les lumières de Venise, et je distinguais, comme des taches sur les flots, les différentes ombres des îles dont la plage est semée... », etc. Pas un terme abstrait.

Tous les mots peignent et parlent aux yeux.

Le tableau serait incomplet s'il ne s'y mêlait quelque chose d'humain ; s'il ne disait rien au cœur et à l'âme ; si le sentiment n'accompagnait pas la sensation.

Chateaubriand est trop grand peintre pour l'oublier. « *Pittoresque* » ne lui suffit pas : il ajoute aussitôt « *touchant* » dans sa lettre.

Comment et pourquoi touchant ?

Relisez la page de l'*Itinéraire*. Après la vision physique, voici l'impression morale, la peinture psychologique, légèrement teintée de mélancolie sereine : « Ces îles, au lieu d'être couvertes de forts et de bastions, sont occupées par des

églises et par des monastères. Les cloches des hospices et des lazarets se faisaient entendre et ne rappelaient que des idées de calme et de secours au milieu de l'empire des tempêtes et des dangers. Nous nous approchâmes assez d'une de ces retraites pour entrevoir des moines qui regardaient passer notre gondole : ils avaient l'air de vieux nautoniers rentrés au port après de longues traverses. Peut-être bénissaient-ils le voyageur, car ils se souvenaient d'avoir été comme lui étrangers dans la terre d'Égypte. »

On a remarqué, dans la lettre, une première série de points indiquant quelques suppressions. Là, je suppose, se trouvait un passage fort semblable à celui qui concerne le Tasse dans l'*Itinéraire*. Seulement, la note personnelle, le retour sur soi devait être plus directement marqué sous la plume du voyageur écrivant à son ami.

En imprimant la lettre, les directeurs du *Mercure*, par prudence, auront supprimé cette note-là.

Chateaubriand l'aura rétablie peut-être en épaississant le voile sur l'application qu'il s'en faisait, en mettant le tout sur le compte du « *poète religieux et infortuné* réfugié dans cette sépulture ignorée, *comme pour échapper aux persécutions des hommes* ».

Tandis qu'il rétablit ce que d'autres avaient supprimé, il supprime ce qu'ils avaient laissé passer. Témoin les fameuses gondoles : « J'ai pris la première que j'ai vue pour un *mort* qu'on portait en *terre*. »

Le goût exquis de Joubert repoussait l'étrangeté d'un tel rapprochement. « Je *meurs* moi-même, écrivait-il à M^me^ de Vintimille, je meurs de peur que le *Publiciste* ne s'empare de cette phrase. »

Lorsque Chateaubriand soumit l'*Itinéraire*, en lectures, aux critiques de ses amis, Joubert n'aura pas manqué de

s'élever contre ces gondoles avec la sincérité et la vivacité soit de son goût, soit de son amitié. De son côté, Chateaubriand était bien trop docile pour conserver le passage incriminé.

Toujours est-il que les gondoles noires ne reparurent point dans l'ouvrage.

L'illustre voyageur revit Venise en 1833. Son impression, cette fois, fut tellement enthousiaste, qu'il fit le rêve de s'établir dans cette ville, avec M^me^ de Chateaubriand, pour y vivre et pour y mourir.

Quant aux gondoles noires, elles réveillèrent en lui exactement la même association d'idées qu'en 1806.

Après tant d'années, il se ressouvint, sans doute, et de sa première lettre, et des vives critiques de Joubert, et du passage sacrifié. Or, comme il avait à décrire le cimetière de Saint-Christophe, à Venise, il reprit l'idée de jadis; et je ne sais si quelques-uns ne seront pas d'avis qu'il la justifie par la manière dont il la met en œuvre :

> Les cercueils des particuliers sont conduits à ce lugubre bazar dans des gondoles particulières, et suivis d'un prêtre dans une autre gondole. Comme les gondoles ressemblent à des bières, elles conviennent à la cérémonie. Une nacelle plus grande, *omnibus* du Cocyte, fait le service des hôpitaux. Ainsi se trouvent renouvelés les enterrements de l'Égypte et les fables de Caron et de sa barque. (*Mémoires*, t. VI, p. 187.)

Dans ce même passage se trouve une phrase que signale avec admiration le critique des *Lundis* :

« On citerait de ces paroles, qui semblent couler d'une lèvre d'or et qui rappellent l'antique beauté avec le sentiment

moderne, c'est-à-dire le genre de beauté propre à M. de Chateaubriand, celle où il est vraiment créateur. Une seule de ces paroles me revient en ce moment : c'est quand, revoyant Venise, en 1833, il va promener sa rêverie au Lido et qu'il y retrouve la mer, *cette patrie qui voyage avec nous* : « J'adressai, dit-il, des paroles d'amour aux vagues, mes fidèles compagnes. Je plongeai mes mains dans la mer; je portai à ma bouche son eau sacrée sans en sentir l'amertume. »

Nous voyons par cet exemple comment, de la lettre à l'*Itinéraire*, le texte s'était développé en même temps que précisé.

Celui qui voudrait se représenter ce que pouvait bien être le texte original des autres lettres utilisées n'aurait qu'à réduire, par une méthode contraire, les grands tableaux de l'ouvrage aux traits essentiels d'une esquisse. Encore faudrait-il choisir ces traits selon les particularités du commerce épistolaire. Ce petit travail de critique littéraire ne serait pas sans charme, l'imagination devant se mettre de la partie.

Revenons un peu. Chateaubriand quitte Paris le 13 juillet 1806.

De Lyon, il adresse à Joubert une première lettre : « Il m'apprenait qu'à Nevers on l'avait jeté dans la Loire. » Seconde lettre, de Turin, au même : « Il a pensé être brûlé; sans son courage et son industrie, — car l'abominable ose se vanter, — lui, sa femme, la berline, le postillon et les chevaux étaient en l'air. » Troisième lettre, de Milan, toujours au même : « Elle est d'un sage... Il m'apprend, entre autres, qu'il a déterminé sa femme à revenir aussitôt après son départ; il m'annonce que nous la verrons dans un mois et que nous pourrons l'emmener avec nous à Villeneuve, ce qui me fait grand plaisir. » Quatrième lettre, celle-là par la plume

de Mme de Chateaubriand : « Il ne vous écrira pas de Venise; c'est moi qu'il a chargée de ce plaisir. » Plaisir réciproque. La lettre était des plus spirituelles.

Joubert en copiait un passage à l'intention de Mme de Vintimille, et il le lui envoyait avec ces mots que je dédie au lecteur : « Cette plume vive et leste mérite, je crois, de vous faire quelque plaisir. »

Venise, 26 juillet 1806.

Je vous écris à bord du *Lion d'Or*, car les maisons ici ne sont autre chose que des vaisseaux à l'ancre. On voit de tout à Venise, excepté de la terre. Il y en a cependant un petit coin, qu'on appelle la place Saint-Marc, et c'est là que les habitants vont se sécher le soir; je vais y aller aussi après mon dîner. *Il vero Pulcinello*, qui a survécu au Doge, fait sa résidence sur cette belle place; au reste, je me réserve à vous parler de l'Italie quand je serai à Villeneuve, parce que, comme vous savez, *verba volant*... c'est du latin! Je laisse au grand peintre qui est avec moi le reste du proverbe; mais tout ce que je puis vous dire à la louange de l'Italie, c'est que je vous y souhaite.

M. de Chateaubriand ne vous écrira pas de Venise; c'est moi qu'il a chargée de ce plaisir. Il partira lundi pour Trieste. Il a trouvé ici deux maudits juifs qui lui ont donné les plus belles espérances pour son voyage. Il vous a écrit de Turin et de Milan; il dit que vous devez être content de lui. Il est tout glorieux aujourd'hui, parce qu'il a trouvé une nouvelle traduction de son ouvrage qui s'imprime ici et qui paraît dans ce moment. Pour moi, je ne suis que triste, puisque je vais bientôt le perdre. J'attends le pauvre Ballanche, qui quitte tout pour venir me chercher. Je ne resterai point en Italie, j'y suis trop loin de vous. Je vous ai quittés pour quelqu'un que j'aimais mieux que vous; mais maintenant n'êtes-vous pas, dans le monde qu'il m'est permis d'habiter, les personnes que j'aime le mieux? Préparez-vous donc à me recevoir

à Villeneuve, et écrivez-moi un mot de consolation à Turin et à Milan, dût ce mot être perdu.

Mille choses tendres à toute la famille. Rappelez-nous au souvenir des Fontanes et de M. Molé.

Cinquième, de Venise, 26 juillet, à Mme de Talaru : « Nous avions une grand'mère commune et elle voulait bien m'appeler son cousin. Veuve du comte de Clermont-Tonnerre, elle se remaria depuis au marquis de Talaru. Elle avait, en prison, converti M. de La Harpe. » (*Mémoires.*)

La lettre du voyageur à cette cousine est absolument charmante. Villemain en a cité trois lignes, et n'a pas su en respecter le texte :

A Madame de Talaru, rue des Saints-Pères, à Paris.

Venise, 26 juillet 1806.

Mme de Chateaubriand vous a écrit de Milan, ma chère cousine. C'est moi qui me charge aujourd'hui de vous parler pour elle et pour moi. Vous voyez que nous sommes à Venise. Je pars après-demain pour Trieste, où j'ai presque, à présent, la certitude de trouver un vaisseau neutre pour le Levant. Avec quel plaisir, ma chère cousine, nous vous retrouverons après nos voyages ! Ma femme, je crois, retournera la première à Paris, et moi j'espère y être toujours dans le mois de décembre. Alors, plus de courses sur cette terre; plus d'envie de changer de climats. J'irai habiter quelque petite chaumière auprès de votre château; j'y mettrai en ordre mes barbouillages; je tâcherai de devenir une personne sérieuse, tranquille et grave. Il y a cependant quelques sentiments en moi que je ne veux pas changer; vous les connaissez : ils seront éternellement les mêmes, ainsi que la tendre amitié que je vous ai vouée.

Ma femme est charmée de l'Italie, où cependant elle ne voudrait pas demeurer. Elle est raisonnable, aimable, gentille; elle dit qu'elle ne compte guère que sur vous; elle meurt d'envie d'en être à la partie *fixe* de notre vie. Je lui jure que je ne voyagerai plus, et je tiendrai ma parole. Cette dernière excursion était absolument nécessaire pour achever mon ouvrage, et encore plus pour compléter dans mon esprit une suite d'observations et de connaissances pour lesquelles j'ai déjà tant fait de sacrifices. J'espère que vous m'avez déjà pardonné : je charge M. de T[alaru] de plaider ma cause. Au reste, j'ai reçu partout des marques d'une bienveillance extrême : j'ai trouvé ici une nouvelle traduction du *Génie*, et j'ai presque autant d'amis à Venise qu'à Paris.

A propos d'amis, avez-vous vu M. Joubert, M. Fontanes, Mme de Coislin ? Mais je vous fais des questions sans songer que je n'en recevrai pas la réponse, puisque je voyagerai vers la Grèce au moment où vous recevrez cette lettre-ci.

Adieu donc, très chère, très aimée et très aimable cousine. Tendres souvenirs à MM. Court et Chavana. Ma femme se joint à moi dans tout ceci et vous prie de lui conserver votre amitié.

CHAT.

Nouvelle lettre de Mme de Chateaubriand à Mme Joubert, « encore plus piquante » :

Venise, 29 juillet.

M. de Chateaubriand est parti hier au soir à dix heures. Je n'ai point eu, Madame, la permission de le suivre, comme vous le croyiez et comme je l'espérais. Il a craint pour moi les fatigues du voyage, et je n'ai pu lui faire comprendre tout ce que je souffrirais pendant son absence. Au reste, tout le monde m'assure ici que ce voyage n'est nullement dangereux; mais *je sais combien est funeste le golfe Adriatique* et les malheurs que peut

causer le blanc Iapyx (1). Enfin, je le pleure déjà comme mort, et il ne me reste qu'autant d'espérance qu'il en faut pour me donner une agitation plus insupportable que la douleur.

J'écrirai à M. Joubert quand ma tête sera un peu remise. Aujourd'hui je suis accablée du départ de M. de Chateaubriand et frappée du sirocco. Ce vent vous coupe bras et jambes. Quand il souffle, un Italien ne peut vous dire autre chose que *sirocco*, *sirocco*, et vous lui répondez *sirocco*, *sirocco*. Avec ce mot, pendant l'été, à Venise, vous savez tout autant d'italien qu'il en faut pour la plus longue conversation (2).

Sixième, septième, huitième lettre de Trieste, à Bertin, à Fontanes, à Joubert. Fontanes résume la sienne à Guéneau de Mussy :

Du 27 août 1806 : « A propos de Chateaubriand, il m'a écrit une lettre aimable et touchante, datée de Trieste. Il était prêt à partir pour Smyrne; il me parle de vous et me charge de vous recommander le souvenir du voyageur. Il est sur les ruines d'Athènes, dans ce moment, ou sur la cime du mont Liban. Il me promet bien qu'après cette course il s'arrêtera, etc. »

Et Joubert, à Mme de Vintimille :

10 août 1806 : « Chateaubriand parle déjà de son retour. « Il » nous racontera », dit-il, « dans nos foyers, à la fin de cet automne, » les choses des pays lointains. » En arrivant à Trieste, le 30 juillet, il a trouvé dans le port un navire autrichien, prêt à partir pour Smyrne le lendemain, et qui semblait avoir appareillé pour lui. Aussi n'a-t-il pas douté que ce ne fût là une galanterie que lui faisait la Providence. Il l'a très chrétiennement remerciée et s'est enfin senti content et charmé de son sort. »

(1) Horace.
(2) *Les Correspondants de Joubert.*

Le voyageur passe dix jours en mer, sans toucher terre.

« Le 10 août, à midi, nous jetâmes l'ancre devant Modon. A une heure, je foulais le sol de la Grèce, j'étais à dix lieues d'Olympie, à trente de Sparte, sur le chemin que suivit Télémaque pour aller demander des nouvelles d'Ulysse à Ménélas ; il n'y avait pas un mois que j'avais quitté Paris. »

Le 10, de Modon, à peine débarqué, neuvième lettre.

Le 12, de Coron, dixième. Mme de Chateaubriand écrit à Joubert : « Je viens de recevoir une lettre de notre cher voyageur... Il dit qu'il va traverser le Péloponèse et qu'après avoir vu Sparte, Argos, l'Arcadie et Athènes, son vaisseau le portera à Constantinople, d'où il reviendra en France. Aurait-il oublié Jérusalem? Je n'ose m'en flatter, je n'ose même le désirer... »

Un mois s'est écoulé depuis l'heure des adieux. En retranchant les dix jours passés en mer, dix lettres en vingt jours, dix dont il soit fait mention. Plus de dix vraisemblablement. N'est-ce pas le fait d'un bon et brave cœur? Pendant la suite du voyage, son affectueuse fidélité ne se démentit pas. Et si l'on veut avoir égard, soit aux longues périodes de mer, soit aux marches forcées, soit aux fatigues de telles courses sous un climat débilitant, soit aux notes très détaillées qui s'accumulaient dans son journal, on reconnaîtra qu'il était difficile de faire mieux.

A défaut des textes originaux qui ont péri, le passage suivant des *Mémoires* nous guidera très sûrement ; il nous servira de flambeau :

« J'arrivai à Paris avant les nouvelles que je donnais de moi ; j'avais devancé ma vie. Tout insignifiantes que sont les lettres que j'écrivais, je les parcours comme on regarde de méchants dessins qui représentent des lieux qu'on a visités. Ces billets datés de *Modon*, d'*Athènes*, de *Zéa*, de *Smyrne*

et de *Constantinople*; de *Jaffa*, de *Jérusalem*, d'*Alexandrie*, de *Tunis*, de *Grenade*, de *Madrid* et de *Burgos*; ces lignes tracées sur toutes sortes de papier, avec toute sorte d'encre, apportées par tous les vents, m'intéressent. »

L'énumération ne comprend que les lettres qui lui revinrent; elle serait très incomplète s'il fallait l'entendre des lettres écrites aux uns et aux autres. Au surplus, le mot *billet* n'est pas exclusif d'un texte étendu. M. de Clausel disait à ses enfants : « Notre voyageur me fit l'amitié de m'écrire *une lettre en plusieurs pages*, de Constantinople, que vous trouverez dans le tiroir de notre bibliothèque à Coussergues. » Elle ne s'est pas retrouvée. Chateaubriand l'aura peut-être redemandée à l'intention de ses *Mémoires*. Ce qui le frappait au premier coup d'œil, dans les pays qu'il traversait et d'où il correspondait; ces premières impressions, les plus sûres et les meilleures; ces rapides ébauches, soudain tracées par la main du maître, en face des objets à peindre, voilà ce qu'il jetait, à la hâte, soit dans ses lettres, soit dans ses notes; ce qu'il transportait de ses lettres dans ses notes, de ses notes dans ses lettres.

De cette habitude, j'ai produit une preuve dans la lettre à Bertin : je pourrais en produire d'autres.

En relevant certains passages sur *Modon*, *Athènes*, *Zéa*, *Smyrne*, *Constantinople*, *Jaffa*, *Jérusalem*, *Alexandrie*, *Tunis*, *Grenade*, *Madrid* et *Burgos*, nous ressaisirions quelques traits tantôt groupés, tantôt épars, les traits saillants des lettres datées de ces mêmes villes. Je conseille au lecteur de se livrer à cette petite étude : elle n'est pas sans charme; du moins en a-t-elle eu pour moi. Ces passages de l'*Itinéraire* sont d'une très agréable lecture, et l'on y surprend, à de certains mots rapides, l'émotion du voyageur, j'allais dire du correspondant et de l'ami.

Quelques extraits, seulement pour appuyer le conseil :

Athènes, du 23 au 26. Dans les pages consacrées aux plus belles ruines qui soient, je craindrais d'isoler un trait par l'analyse, de découper le merveilleux tableau. J'ai lu et relu; je n'ai su qu'admirer.

Chateaubriand descendit chez M. Fauvel; il lui remit aussitôt des lettres de M. de Choiseul et de M. de Talleyrand. M. Fauvel était aussi empressé de lui montrer la ville que le voyageur était impatient de la visiter. Il lui conseilla cependant de laisser passer la grande chaleur du jour : « Quel plaisir pour moi d'être logé à Athènes dans une chambre pleine des plâtres moulés du Parthénon... Je courais à toutes les fenêtres pour découvrir au moins quelque chose dans les rues; mais c'était inutilement. »

En attendant le dîner, que faire donc? Correspondre. Il y avait dix jours qu'il ne l'avait pu.

S'il écrivit dès son arrivée, il dut parler des jours précédents. Or, sous la date du 21, voici le passage attendri de l'*Itinéraire* :

Nous commençâmes à gravir le mont Oneïus. J'arrêtais souvent mon cheval au milieu des pins, des lauriers et des myrtes pour regarder en arrière. Je contemplais tristement les deux mers, surtout celle qui s'étendait au couchant, et qui semblait me tenter par les souvenirs de la France. Cette mer était si tranquille ! Le chemin était si court ! Dans quelques jours j'aurais pu revoir mes amis ! Je ramenais mes regards sur le Péloponèse, sur Corinthe, sur l'isthme, sur l'endroit où se célébraient les jeux : quel désert ! quel silence ! Infortuné pays ! Malheureux Grecs ! La France perdra-t-elle aussi sa gloire ? Sera-t-elle aussi dévastée, foulée aux pieds dans la suite des siècles ?

Cette image de ma patrie, qui vint tout à coup se mêler aux tableaux que j'avais sous les yeux, m'attendrit : je ne pensais plus

qu'avec peine à l'espace qu'il fallait encore parcourir avant de revoir mes pénates. J'étais comme l'ami de la fable, alarmé d'un songe; et je serais volontiers retourné vers mon pays pour lui dire :

Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu;
J'ai craint qu'il ne fût vrai; je suis vite accouru.
Ce maudit songe en est la cause.

De Zéa, lettres à Fontanes et à Mme de Chateaubriand, le 30 août; l'*Itinéraire* porte, par erreur, septembre :

Tant de joie auprès du grand deuil de la Grèce ! Une idée me faisait rire : je me représentais mes amis occupés de moi en France : je les voyais me suivre en pensée, s'exagérer mes fatigues, s'inquiéter de mes périls : ils eussent été bien surpris s'ils m'eussent aperçu tout à coup, le visage à demi brûlé (coup de soleil « attrapé » à Keratia), assistant dans une des Cyclades à une noce de village, applaudissant aux chansons de Mlles Pengali qui chantaient en grec :

Ah ! vous dirai-je, maman, etc.,

tandis que M. Pengali poussait des cris, que les coqs s'égosillaient, et que les souvenirs d'Ioulis, d'Aristée, de Simonide, étaient complètement effacés.

Nouvelle lettre à Fontanes. Celui-ci en parle à M. de Bonald, et son épître, je me fais un bonheur de l'insérer ici, parce qu'elle est belle, fort peu connue, et que le caractère du correspondant s'y marque nettement : — généreux, favorable au talent, « paresseux pour écrire, mais jamais pour servir ».

A l'audience, on [l'empereur] est venu à moi avec l'air de la plus excessive bienveillance : « Que votre ami vienne à Paris ; à

deux cents lieues, il est difficile de se bien entendre. » Voilà les propres mots de *celui qui peut tout*. J'ai répété ce que je savais déjà de votre situation, des devoirs respectables qui vous enchaînaient dans vos montagnes. On ne m'a répondu que par ces mots : « Qu'il *vienne* », et l'on m'a quitté.

Je crois qu'il faut venir à tout prix ; les motifs les plus importants doivent vous y engager. D'abord un grand talent n'est bien qu'à Paris. La scène change à chaque instant. Du fond de vos montagnes, vous ne pouvez juger parfaitement ce qui convient à cette succession rapide d'événements qui renferme dans chaque jour ce qu'il fallait jadis pour remplir tout un siècle. Le génie le plus élevé ne peut suppléer à ces notions positives qu'on ne peut avoir qu'à la source de tous les mouvements.

Pour l'intérêt de votre grand talent, VENEZ...

De plus, à Paris, l'opinion publique vous protège de toutes les manières. Des autorités subalternes n'oseront persécuter un homme de génie en présence de l'autorité suprême, qui a lu ses écrits et qui les estime.

Pour votre propre sûreté, VENEZ ENCORE...

La conversation que je vous ai transmise au commencement de cette lettre prouve des intentions bienveillantes à votre égard... Si j'ai bien compris le mot *qu'il vienne*, j'ose dire que vous ne devez pas hésiter un moment pour l'intérêt de votre famille.

Ainsi, au nom même de vos enfants, VENEZ... Vous avez prévu plusieurs des grandes choses accomplies en Allemagne : je voudrais en conséquence quelques mots sur l'auteur de tant de prodiges. Vous aimez les grandes monarchies, il en fait partout. Vous désirez l'extinction du système démocratique, il vous sert à souhait. Vous appelez de tous vos vœux la réunion des Églises, vous l'aurez peut-être. Vous n'aimez pas les Anglais, qui mieux que lui peut nous en venger ? Il me semble qu'aucun fondateur de société ne devait plus être selon vos désirs...

Je sais que tout est sincérité dans votre cœur, comme tout est lumière dans votre esprit ; c'est pour cela que je souhaite vivement

lire l'éloge du plus grand des souverains, fait par le premier des écrivains politiques de mon siècle. Je me garderai bien de parler, à une âme aussi noble que la vôtre, des avantages qu'une telle profession de foi vous assurerait contre vos ennemis : je ne vous demande que justice et vérité. Vous seriez juste et vrai contre vous-même; soyez-le aussi quand la vérité peut vous être utile.

Je ne dois pas vous laisser ignorer que M. de Talleyrand a parlé très hautement en votre faveur dans cette occasion : il sent tout ce que vous valez. Sa conduite m'a enchanté. *Il y a eu contre vous un peu de jalousie littéraire, si j'en crois M. de Talleyrand. Des subalternes, qui prétendent être aussi des écrivains profonds, n'aiment pas, dit-on, ceux qui ont une vraie profondeur sans l'affecter et sans rien prétendre...* Quoi qu'il en soit, venez à Paris chercher la gloire et tout ce qui doit l'accompagner sous un gouvernement éclairé.

Adieu, monsieur, soyez sûr que mon amitié, un peu paresseuse pour écrire, ne l'est jamais pour servir. Adressez-vous à moi toutes les fois que vous en aurez besoin. Vous ne pouvez me donner un plus doux témoignage de la vôtre. Je vous embrasse tendrement.

FONTANES.

Paris, 17 août 1806.

P. S. — Notre ami Chateaubriand doit être en Asie. Il me parle de vous dans une lettre datée des îles de l'Archipel. L'aimable et bon Guéneau est en Bourgogne, et vous aime comme vous méritez d'être aimé.

Cette lettre est chargée de ratures. Mais je n'ai pas le temps de recopier. Plume, papier et style, tout est mauvais; mais le cœur qui l'a écrite est bon ; cela vous suffit (1).

Chateaubriand quitte Smyrne, se dirigeant vers Constantinople, le 6 septembre.

(1) *Notice sur M. le vicomte de Bonald*, dédiée à M. le comte de Marcellus par M. Henri de B[onald]. Paris, Adrien Le Clère, 1841.

A cette date, les lettres de Zéa et de Coron n'étaient pas encore arrivées à leurs destinataires. Une certaine inquiétude commence à gagner les amis. On avait calculé qu'il serait à Constantinople dans la première quinzaine d'août.

Mme de Chateaubriand écrit à Joubert le 14 de ce mois :

Si vous lisez le journal, vous y voyez sans cesse des nouvelles de Constantinople, et point de nouvelles du voyageur. On me donne ici autant de mauvaises raisons que j'en veux pour ne pas m'inquiéter. Ensuite vient la raison par excellence : Que voulez-vous qu'il lui arrive ? Hélas ! ce qui arrive tous les jours, de mourir. Pour moi, je meurs de crainte, je meurs de désespoir, je meurs de tout. Au reste, ne vous effrayez pas trop de ma solitude. Votre frère me tient bonne et fidèle compagnie. MM. Pasquier et Molé ne m'abandonnent pas trop ; la chère comtesse [de Coislin] pas assez, et le président [Fontanes] a eu le courage de venir déjà deux fois s'ennuyer de la meilleure grâce du monde.

Adieu, je ne saurais continuer d'écrire ; je souffre trop (1).

A quelques jours de là, Mme de Chateaubriand et Fontanes reçurent des lettres. Puis, nouveau silence et nouvelles inquiétudes. Des bruits alarmants circulèrent dans Paris. M. de Choiseul leur donna naissance ou créance. Ils arrivèrent bien vite à Mme de Chateaubriand. Hors d'elle-même, elle s'adresse à Clausel :

On sait, par M. de Choiseul, que M. de Chateaubriand n'a pas pu continuer son voyage en Syrie. Dans une heure je serai chez vous, afin que vous me disiez ce que je dois faire pour me tirer de l'inquiétude mortelle où je suis depuis deux heures.

(1) *Les Correspondants de Joubert.*

Est-ce le soir de ce même jour ? Fontanes avait réuni à sa table Clausel, Molé, A. Rendu, l'abbé de la Trappe. On s'entretint du cher absent; on s'avoua qu'il y avait lieu d'être inquiet. Clausel raconta les angoisses où il avait trouvé Mme de Chateaubriand.

Le 7 septembre, Fontanes écrivait à Mussy : « ... On n'a point de nouvelles de Chateaubriand : il voyage au pied du mont Sinaï : sa femme est très justement inquiète. »

Le jour même où Fontanes mandait à Mussy les inquiétudes des amis, où était Chateaubriand ? et à quoi pensait-il ? Il avait couché au « Kan de Kelembé »; il y prenait une journée de repos, en pensant à la France avec une douce mélancolie :

J'allai me promener aux environs du village : le ciel était nébuleux et l'air froid comme en France. C'était la première fois que je remarquais cette espèce de ciel dans l'Orient. Telle est la puissance de la patrie; j'éprouvais un plaisir secret à contempler ce ciel grisâtre et attristé, au lieu de ce ciel pur que j'avais eu si longtemps sur ma tête.

Dans leurs calculs, les amis avaient une avance de près d'un mois sur le voyageur.

Ils le croyaient à Constantinople vers le milieu d'août et il n'y arrivait que le 13 septembre.

Ils le croyaient en Syrie au commencement de septembre et il ne foulait la Terre Sainte que le 4 octobre.

Du 13 au 18 septembre, lettres de Constantinople. Une à Mme de Talaru, fort intéressante et pleine d'un moi souverainement aimable; une à M. de Baure, non moins personnelle et non moins aimable; une troisième à M. de Clausel, « en plusieurs pages ». Les deux premières furent écrites le jour

même de l'arrivée, et avant d'avoir visité Constantinople. C'est la « longue lettre » à Clausel qui nous eût renseignés sur les impressions du voyageur. Toutes les recherches de M. de Clausel (petit-fils de l'ami de Chateaubriand) (1) sont restées infructueuses. Au cours des recherches, s'est présentée la lettre au « chevalier masqué » de la *Gazette de France* :

A Madame de Talaru.

Constantinople, le 13 septembre 1806.

Me voilà dans le plus beau pays du monde, ma chère cousine, et je ne suis pas plus heureux. J'ai vu la Grèce, j'ai visité Sparte, Argos, Corinthe. Je vais partir pour Jérusalem, et j'espère vous revoir dans le mois de décembre. Les *Martyrs* profiteront de ces courses. Mais le pauvre auteur aura bien payé, par des peines et des soucis, quelques phrases qui encore ne plairont peut-être pas au public. Chère cousine, je vous en supplie, trouvez-moi quelque coin obscur auprès de vous, où je puisse enfin vivre en repos et passer le reste de mes jours. Vous ne sauriez croire à quel point j'ai soif de retraite et de paix. Il faut bien se mettre dans la tête que toute la vie consiste dans la société de quelques amis, et l'oubli des méchants autant qu'on peut les oublier. J'avais un besoin réel de faire ce voyage, pour compléter le cercle de mes études. A présent que j'aurai vu les plus beaux monuments des hommes et ceux de la nature, je n'aurai plus envie de sortir de mon trou. Au reste, chère cousine, je suis toujours le même ; tel vous m'avez laissé, tel vous me trouverez. Je mourrai dans mon péché, et je vous assure que j'irais au bout de la terre, avant de pouvoir trouver beau ce que je trouve laid.

(1) Vice-président de la Chambre des députés, président du Conseil général de l'Aveyron.

Comme nous causerons de mille choses un jour à Charamante ! Comme je travaillerai dans un certain pavillon noir qui m'est destiné ! Que n'y suis-je déjà ! Une grande mer nous sépare encore ; mais j'espère la franchir bientôt. En attendant, je vous recommande la petite créature qui doit être à présent chez Joubert [Mme de Chateaubriand] ; je lui porte un beau schall pour la tenir chaudement cet hiver, et pour ne point aller voir les grandes dames, mais sa cousine, qui est bien une grande dame aussi. Il me semble que je vous vois tous ensemble faisant un méchant dîner à mon second étage, et écoutant de longues histoires que j'aurai rapportées de Grèce. Bon Dieu ! que je suis fou d'être encore ici ! Allons, patience : j'arriverai.

Adieu, chère cousine, je vous embrasse tendrement, ainsi que M. de T[alaru]. Milles choses à MM. de Court et Chavana ; mille souvenirs à tous mes amis. Priez pour moi et aimez-moi toujours.

Si vous voyez ma femme, ne lui dites rien de mon voyage en Syrie, de peur de l'effrayer. CH.

A M. de Baure.

Constantinople, le 13 septembre 1806.

Il faut toujours que vous soyez importuné par moi, Monsieur. Mais j'ai tant de plaisir à me rappeler à votre souvenir, que je saisis volontiers toutes les occasions de vous écrire. Eh bien ! Monsieur, j'ai vu la Grèce ! J'ai visité Sparte, Argos, Mycènes, Corinthe, Athènes ; beaux noms, hélas ! et rien de plus. Athènes seule conserve quelques monuments admirables. Débarqué à Smyrne, j'ai traversé le royaume d'Attale et de Crésus pour me rendre à Constantinople. Je vais partir dans quelques jours pour Jérusalem. Je toucherai, en revenant, à Alexandrie ; je jetterai, si je puis, un coup d'œil sur les pyramides, et peut-être viendrai-je finir mes courses à Malaga au pied des ruines des Maures. On voit bien

des choses en quatre mois, Monsieur, car j'espère toujours être à Paris vers la fin de novembre ou dans le mois de décembre au plus tard. Je suis fort fatigué ; j'ai fait une rude campagne, le pistolet à la main, sans pain, sans lit, pendant dix-neuf jours. J'ai pensé mourir en trois jours d'une fièvre ardente dans un bourg de l'Attique. Grâce à Dieu, je me porte bien à présent, et l'espérance me soutient. Priez le ciel, Monsieur, de ramener sain et sauf le chevalier qui va en Terre Sainte. Quoique vous soyez un chevalier *ennemi*, je compte sur votre loyauté. Serait-ce trop encore exiger de votre complaisance, Monsieur, de vous prier de communiquer ce griffonnage à notre bon ami Clausel ? Je voudrais bien lui écrire, mais je n'en ai pas le temps et je sais, par l'amitié et l'estime qu'il vous porte à si justes titres, qu'il sera charmé que je vous aie préféré à lui. Oh ! Monsieur, que j'ai grande envie d'avoir fini mes courses sur cette terre ! que j'ai grand besoin de me reposer enfin auprès de quelques amis comme vous ! C'est trop acheter un peu de renommée, que de la payer par vingt ans de fatigues, de voyages et d'erreurs. D'autant plus que je m'aperçois qu'à chaque pas qu'on fait dans la vie on perd quelque illusion. Ne voyez jamais, Monsieur, la Grèce que dans Homère. C'est le plus sûr.

Adieu, Monsieur, jouissez en paix de votre beau talent, de votre heureux ménage, de vos beaux petits Béarnais, et croyez qu'il y a sur la terre un voyageur qui pense souvent à vous, et porte votre souvenir au bord du Jourdain et au pied des pyramides. Respectueux hommages à Mme de Baure. Je compte toujours sur le dîner qui m'attend à mon retour de l'Orient.

Le 4 octobre, lettre de Jérusalem :

Nous arrivâmes à midi vingt-deux minutes au monastère des Pères latins...

Les religieux se mirent à chanter dans l'église du monastère. Je demandai la cause de ces chants et j'appris que l'on célébrait la fête du patron de l'ordre. Je me souvins alors que nous étions au

4 octobre, jour de la Saint-François, jour de ma naissance et de ma fête. Je courus au chœur et j'offris des vœux pour le repos de celle qui m'avait autrefois donné la vie à pareil jour : *Paries liberos in dolore.* Je regarde comme un bonheur que ma première prière à Jérusalem n'ait pas été pour moi.

Du 13 au 23 novembre, Alexandrie, lettres.

Du 23 novembre 1806 au 18 janvier 1807, toujours en mer, avec coups de vent, orage, tempête. « Il resta dix-huit jours sur la côte orientale de Tunis entre la vie et la mort. » Pour occuper son temps, « il copiait et mettait en ordre les notes de son voyage ». Quelques lettres durent rompre la monotonie de ses écritures et donner une expression à ses sentiments. Ces lettres, toutes prêtes, auront été lancées à leurs adresses, en même temps que le pli à M. Devoise, consul français, « par la chaloupe envoyée à terre » six jours avant la permission de débarquer.

Que disaient-elles? Vraisemblablement quelque chose de ce qui est noté sous la date du 28 décembre : « Nous étions en vue de la Pantalerie, etc. »

Voici quelques lignes, trop écourtées, du beau récit de Chateaubriand :

La Providence nous sauva... Nous restâmes huit jours à l'ancre dans la petite Syrte, où je vis commencer l'année 1807. Sous combien d'astres et dans combien de fortunes diverses j'avais déjà vu se renouveler pour moi les années qui passent si vite ou qui sont si longues ! Qu'ils étaient loin de moi ces temps de mon enfance où je recevais avec un cœur palpitant de joie la bénédiction et les présents paternels. Comme ce premier jour de l'année était attendu ! Et maintenant, sur un vaisseau étranger, au milieu de la mer, à la vue d'une terre barbare, ce premier jour s'envolait pour moi sans témoins, sans plaisirs, sans les embrassements de la famille, sans

ces tendres souhaits de bonheur qu'une mère forme pour son fils avec tant de sincérité ! Ce jour, né du sein des tempêtes, ne laissait tomber sur mon front que des soucis, des regrets et des cheveux blancs. Nous bûmes à la France : nous n'étions pas loin de l'île des Lotophages, où les compagnons d'Ulysse oublièrent leur patrie ; je ne connais point de fruit assez doux pour me faire oublier la mienne.

Il n'était ni de ceux qui oublient, ni de ceux qu'on oublie.

« Pendant l'hiver de 1806 à 1807, raconte M. de Clausel, nous savions que M. de Chateaubriand était en mer pour revenir en Europe : un jour, j'étais à me promener dans le jardin des Tuileries avec M. de Fontanes, par un vent d'ouest affreux ; nous étions à l'abri de la terrasse du bord de l'eau. M. de Fontanes me dit : « Peut-être, dans ce moment-ci, un » coup de cette horrible tempête va le faire naufrager. » Nous avons su depuis que ce pressentiment faillit se réaliser. Je note ceci pour exprimer la vive amitié, l'intérêt pour la gloire de M. de Chateaubriand, qui devait s'accroître par ce voyage ; les nobles, profonds et rares sentiments qui animaient M. de Fontanes, homme excellent dont j'ai reçu aussi de grands services. »

Carthage, février 1807. — Cadix, 4 avril. Il se lie avec le baron Hyde de Neuville. Laissons ce dernier nous raconter le début de la nouvelle et durable amitié.

Outre le premier nœud de cette liaison, il y a, dans les *Mémoires* de M. Hyde, sur une personne aimée de Chateaubriand, des renseignements qui m'ont beaucoup intéressé et qui n'intéresseront pas moins le lecteur.

On savait que Mme de Noailles avait servi de modèle à l'auteur des *Abencérages* pour la poétique figure de Blanca. On savait aussi qu'il était question d'elle dans certain

passage des *Mémoires* : « De la gloire pour me faire aimer... Que de malheurs ont suivi ce mystère... »

Mais, sur les talents variés, sur la collaboration au *Voyage d'Espagne*, sur la noblesse de caractère, le tour d'imagination, « l'extrême sensibilité unie à une mélancolie profonde », sur l'état d'âme quelques jours avant la visite à l'Alhambra, on en était réduit aux conjectures (1).

Je ne vis pas longtemps M. de Chateaubriand, qui resta peu à Cadix. Je fus frappé cependant de tout ce qui se révélait en lui à travers *l'abord froid et presque raide qui lui était habituel.* Cette

(1) « Mme de Noailles, depuis duchesse de Mouchy, si justement nommée la belle Nathalie, voyageait depuis six mois en Espagne avec ses enfants. Elle témoigna le désir de nous voir, et nous fûmes heureux de rencontrer une femme aussi aimable que bonne, qui connaissait tous nos amis de Paris, et qui, en nous parlant d'eux, réveillait nos plus doux souvenirs. Mme de Noailles, dont l'éclat et la beauté avaient fait du bruit dans le monde, n'avait plus cette première fraîcheur que je lui avais vue et qui n'appartient qu'à l'extrême jeunesse; mais elle avait conservé sa grâce, ses traits charmants et cette physionomie expressive et touchante qui ajoute tant à la beauté. Mme de Noailles était Mlle de Laborde; elle avait la distinction, l'instruction et tous les talents qui sont de tradition dans cette famille, et, ce qui vaut mieux encore, beaucoup de bonté. Je n'ai pas connu une âme plus noble et plus généreuse. C'est à elle que j'ai dû une amitié précieuse qui est devenue un des liens puissants de ma vie. Elle était très liée avec M. de Chateaubriand, alors en Terre Sainte. Elle me parlait de lui sans cesse, et lorsque je le rencontrai peu de temps après, je crus le reconnaître sans jamais l'avoir vu.

» Mme de Noailles avait passé deux mois à Grenade pour dessiner tous les monuments que les Maures y ont laissés. Elle parlait de l'Alhambra avec l'enthousiasme d'une artiste. Les Maures exaltaient tellement son imagination que nous fûmes sur le point de faire avec elle une course en Afrique, dont la traversée n'était que de quelques heures. C'est de ce grand enthousiasme pour ces mœurs dont Mme de Noailles était animée qu'est née la charmante nouvelle que Chateaubriand a appelée le *Dernier Abencérage.*

sorte de timidité contrastait avec la réputation qu'il s'était déjà acquise; mais il arrivait de la Terre Sainte. Son enthousiasme pour les lieux qu'il avait visités avait besoin de sortir. J'eus donc quelques prémices de l'*Itinéraire*.

Lettre d'Algésiras : oubliée dans l'énumération ci-dessus, ou peut-être volontairement omise, parce qu'elle était arrivée à son adresse, ainsi que les autres, écrites de France, Bayonne, Bordeaux, Blois, Orléans :

Je fus onze mois sans nouvelles de mon mari, et les premières que je reçus étaient datées d'Algésiras, port d'Espagne où il

Blanca y est bien l'image fidèle de l'aimable Nathalie, et dans la description de cette danse gracieuse et noble où il a peint la fille des Espagnes, j'ai cru souvent revoir l'amie commune qui nous avait charmés bien des fois en essayant les danses si attrayantes des pays que nous visitions ensemble.

» Je me rappelle l'émotion de M^me^ de Noailles au moment où nous y entrâmes (dans la cathédrale de Séville), le soir du Vendredi Saint. Le sanctuaire seul était éclairé et jetait des reflets de lumière sous les voûtes ténébreuses. Ces nombreux fidèles à genoux ou prosternés dans une piété silencieuse qui n'était interrompue que par des chants funèbres; tout portait l'âme à une douce mélancolie et faisait naître ces graves pensées qui rappellent l'homme à la grandeur de Dieu et à son propre néant. M^me^ de Noailles fut saisie d'un attendrissement impossible à réprimer, et cette belle âme, si ouverte à toutes les nobles impressions, ne put contenir celles que lui inspirait cette scène imposante.

» Nous eûmes, au sortir de l'église, une de ces conversations dont l'influence salutaire se prolonge dans la vie.

» Nous oubliâmes Paris, ses pompes, le bruit du monde, et ne nous entretînmes que du bonheur attaché aux vertus, à la bienfaisance, à la retraite, aux affections pures et solides. Nous échangeâmes des conseils qui étaient une mutuelle preuve d'estime et de confiance, et je reçus de M^me^ de Noailles la promesse d'une inviolable amitié... » (Voir aussi les *Souvenirs de soixante années*, par E. J. Delécluze, et *Madame Swetchine, sa Vie et ses Œuvres*, publiées par le comte de Falloux, t. I.)

venait de débarquer. Il n'avait plus que l'Espagne à traverser. C'était, après tant de tourments, comme s'il eût été à Paris. Deux mois avant son arrivée, le bruit courut que le bâtiment sur lequel il s'était embarqué de Tunis avait péri. Grande joie parmi les courtisans de l'Empereur. L'un d'eux, M. de ***, alla vite aux Tuileries raconter la nouvelle. Bonaparte n'en fut sûrement pas fâché; mais, en homme d'esprit, et qui n'aimait pas la platitude inutile, il répondit : « Eh bien! est-ce que cela vous réjouit? C'est cependant au moins un homme qui faisait honneur à la France, et que je regrette, moi qui suis le seul qui ait eu à s'en plaindre. » Et il ajouta : « Chateaubriand a sa femme ici. Ce n'est pas la peine de la tourmenter, peut-être inutilement. Attendez que la chose soit sûre pour la mettre dans les journaux. » Je dois donc à Napoléon de n'avoir pas appris une chose qui m'aurait fait mourir.

Lettres de Grenade, de Madrid, de Burgos. Le 3 mai, il mettait le pied « sur les terres de France »; le 5 juin, à trois heures après midi, sur la place Louis-XV, et bientôt, il était à Villeneuve, chez Joubert, auprès de Mme de Chateaubriand.

A qui ces lettres furent-elles adressées ?

Chateaubriand avait confié sa femme à M. et Mme Joubert : « Vous l'emmènerez avec vous à Villeneuve. » On devine la réponse : « Oui, mais vous écrirez souvent. »

Mme de Chateaubriand partagea son temps de « veuvage » entre la ville et la campagne, c'est-à-dire entre Paris et Villeneuve. Elle partait pour Villeneuve « à quatre heures », le matin du 29 août 1806; mais elle fut retenue quelques jours par « le vol de sa malle ». Elle arriva au commencement de septembre.

C'est à Villeneuve que Chateaubriand vint la rejoindre en juin 1807 (1). C'est là, de préférence, qu'il voulut savourer le

(1) La date est inexactement marquée dans les *Correspondants de Joubert* : « Son mari vint l'y rejoindre [à Villeneuve], au mois de mai 1807. »

premier repos, épancher son cœur dans les cœurs qu'il savait lui être les plus dévoués.

Je le présume donc : les lettres qui lui firent retour, c'étaient celles qu'il avait adressées à Villeneuve, tantôt sous le nom de Mme de Chateaubriand, tantôt sous le nom de Joubert. Qu'importait la suscription ? Elles devaient être lues en famille.

Si l'on veut se rendre un compte approximatif de la fidélité avec laquelle Chateaubriand se tint en rapports avec ses amis, il faut joindre aux lettres qui lui revinrent, parce qu'elles étaient adressées à Mme de Chateaubriand ou à l'ami Joubert, celles qui portaient d'autres adresses et que reçurent directement les divers destinataires.

Les dates d'arrivée et de séjour à Bordeaux ne sont pas exactes dans les *Mémoires*. Le copiste aura mal reproduit les indications du manuscrit ; et, d'autre part, il faut convenir que Chateaubriand traçait ses chiffres d'une manière peu lisible.

Nous allons voir que c'est du 24 au 26 mai inclusivement que le voyageur, pris de fièvre, dut s'arrêter à Bordeaux. Dès son arrivée, il fut visité par plusieurs hommes de lettres. Ceux-ci ne manquèrent pas de le portraiturer, et leurs souvenirs furent recueillis dans le journal intime de l'un d'eux ; ils répondent à cette question toute naturelle :

Au terme de son long et périlleux voyage, quel était Chateaubriand, de physionomie, de parole et d'humeur ?

24 mai. — « Nous sommes allés rendre visite à M. de Chateaubriand. Il nous a reçus avec un air d'avance et de franche cordialité bien fait pour achever de nous prévenir en sa faveur. En butte à nos questions, il y a toujours répondu avec une extrême complaisance. Sa physionomie m'a paru singulièrement d'accord avec le

style de ses écrits. C'est quelque chose de grave, de religieux et de doucement passionné. Son attitude modeste, son sourire presque mélancolique, ses longues paupières abaissées qui se relèvent par intervalles pour laisser jaillir l'éclair de *deux grands yeux noirs*, le son mélodieux de sa voix, son expression toujours simple et toujours pure, l'intérêt de ses récits, tout en lui commande l'attention, tout contribue à donner à ses paroles un charme inexprimable. Il nous a témoigné le vif plaisir qu'il a de retourner à Paris; mais il nous a beaucoup parlé aussi du dessein où il est de s'en éloigner le plus tôt possible pour aller habiter dans les environs quelque retraite un peu sauvage : « Il ne me faut, disait-il à ce » propos, qu'un petit coin de terre et de l'ombre. »

26 mai. — « ... On est frappé en le voyant de la teinte mélancolique répandue sur tous ses traits. Sa figure est noble et belle, quoique un peu hâlée, son abord gracieux, ses manières affables. Le son de sa voix est harmonieux; il parle peu de lui, et avec simplicité, comme s'il n'était qu'un homme ordinaire... Il part cette nuit même pour Paris. « Je n'aspire, nous a-t-il dit, qu'à posséder » un coin de terre où il y ait un peu d'ombre. »

Il paraît bien que l'homme des terres brumeuses en avait assez du soleil d'Orient.

Nous l'avons vu : Clausel avait reçu une lettre, en plusieurs pages, de Constantinople. Lorsque Chateaubriand, au milieu de son énumération, cite la lettre de Constantinople, je crois qu'il parle, non de celle qu'il écrivit à Clausel, mais des lettres à sa femme. Il avait l'aimable habitude, au cours de ses voyages, de lui donner un bulletin à peu près tous les jours.

Nous savons aussi qu'il avait correspondu avec Fontanes, Bertin et Joubert, avec M. de Baure, avec la « chère cousine ».

Nous avons le droit de supposer qu'il n'avait pas privé

de communication directe ses autres amis bien chers, également avides de ses nouvelles.

Par exemple, est-il possible qu'il ait négligé Ballanche ? « Le bon Ballanche » avait promis de venir chercher Mme de Chateaubriand à Venise. Et Chênedollé, qui portait le deuil de Lucile ? Et Molé, qui devait faire l'oraison funèbre en cas de malheur ? Et Bonnevie ?

Durant sa longue et laborieuse absence, le voyageur fut donc ce qu'il était au départ, ce qu'il était « d'essence et par nature », bon ami, bon garçon, le plus aimable enfant du monde.

Et cela, il le fut sans changement, et plutôt avec progrès, jusqu'aux crises politiques de la Restauration.

A Villeneuve, au sein de l'amitié, « dans son véritable élément », « loin de tout ce qui blesse le cœur », il reprend vite des forces et se remet au travail. Avec Joubert, le platonicien, l'ami passionné des Grecs, le critique éminent, il s'entretient de la Grèce et des *Martyrs*.

Bientôt il rentre à Paris, où l'attendent impatiemment les « vieux amis ».

Avec quelle avidité sympathique Fontanes, occupé de la *Grèce sauvée*, Boissonade et Frisell, hellénistes passionnés, Clausel, Mussy, Chênedollé, Molé, Pasquier, provoquaient ses souvenirs d'Athènes, de Sparte, de Jérusalem, d'Égypte, de Carthage et d'Espagne !

Ne leur avait-il pas promis de leur « *raconter les choses des pays lointains* » ?

S'il est des absents avec lesquels les rapports languissent, encore conviendrait-il d'examiner à qui la faute.

Après Fontanes, Joubert et Clausel, c'est Chênedollé qu'il affectionne le plus. Il voulut se l'attacher, un moment, à titre de secrétaire, et, pour toujours, à titre d'allié. La main de la

sœur chérie avait été promise. Triste depuis la mort de Lucile, Chênedollé écrivait peu ou n'écrivait point. Déjà, le 20 mars, Joubert s'en plaignait avec le tour aimablement personnel qui était le sien : « Vous êtes plus paresseux que nous dans le commerce épistolaire. » Et Chateaubriand, le 9 avril 1806 : « Vos poulardes sont bonnes, mon cher ami; mais vos lettres et surtout votre présence vaudraient mieux. » En 1807, lorsque Chateaubriand revint à Villeneuve, Chênedollé était à Paris. L'impression du *Génie de l'Homme* l'y avait appelé et retenu.

A propos de ce poème, tant travaillé, tant retardé, et dont il fut si souvent question entre amis, Sainte-Beuve a inséré, dans *Chateaubriand et son groupe*, une anecdote non malveillante, cette fois, mais que la date renverse. Lui, dont l'instinct critique était si développé, dès là qu'il pouvait attraper au vol de la conversation un petit récit, une anecdote, un trait, un rien, il ne s'inquiétait plus de discuter la valeur du témoignage; il notait tout heureux : « on m'a raconté », « un tel m'a dit », et il citait comme parole d'Évangile; et, si peu que l'envie ou la malice lui en prît, il tirait argument de ce rien.

« Le poème du *Génie de l'Homme* ne fut point reçu du public de l'Empire comme il le méritait...

» Le *Journal de l'Empire*, qui donnait alors le signal des succès littéraires, se montra poli mais réservé par la plume de M. de Feletz (20 mai 1807). L'aimable et spirituel vieillard me racontait hier encore qu'un jour, à un dîner chez M. de Chateaubriand, celui-ci le pria de rendre compte du livre de son ami. Deux jours après, Chênedollé, qui était au dîner, vint voir le critique, et, d'un air tant soit peu effrayé, lui dit : « Monsieur, c'est de la poésie sérieuse; point de » plaisanterie, je vous en conjure. »

Évidemment, cela se passait avant l'article du 20 mai 1807.

Or, à cette date, Chateaubriand effectuait son voyage de retour. Le 24 mai, il était à Bordeaux, et le 4 juin seulement à Paris, place Louis-XV.

Heureux de se revoir, après une si longue absence, on pourrait dire que Chateaubriand et Chênedollé ne se quittaient plus. Il y eut même des plaintes à ce sujet. Mais une fois Chênedollé rentré à Vire, adieu la correspondance :

Joubert à Chênedollé, à Vire.

Paris, 1er septembre 1807.

Chateaubriand est en colère d'avoir été ainsi quitté. Mme de Chateaubriand prétend que vous n'êtes que disparu. Elle croit vous avoir vu à je ne sais combien de messes dans l'église Saint-Roch, tant votre image la préoccupe jusques au pied des autels. M. de la Tresne est venu se plaindre *au mari et à la femme de vous avoir tellement absorbé par vos assiduités chez eux*, qu'il ne vous avait presque pas vu pendant votre séjour ici. Écrivez à Chateaubriand à qui j'avais annoncé une lettre de vous et qui n'en a pas reçu, ce qui le fâche passablement.

Et cependant Chênedollé aimait Chateaubriand. Ce n'est pas assez dire; il avait une prédilection pour lui; il « chérissait sa personne (1) ».

A l'exception de Molé, pas un des amis qui n'eût signé ces derniers mots. Joubert parlait bien au nom de tous, quand il écrivait : « On adore ce bon garçon... »

En juillet 1807, Chateaubriand « se fit un vrai plaisir,

(1) Chênedollé.

malgré le besoin qu'il avait de repos, d'annoncer le magnifique ouvrage dont M. de Laborde publiait les deux premières livraisons », *Voyage en Espagne.*

L'article parut dans le *Mercure* du 5 juillet :

... Lorsque, dans le silence de l'abjection, l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur ; lorsque tout tremble devant le tyran et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît, chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'Empire ; il croît inconnu auprès des cendres de Germanicus, et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde. Bientôt toutes les fausses vertus seront démasquées par l'auteur des *Annales* ; bientôt, il ne fera voir, dans le tyran déifié, que l'histrion, l'incendiaire et le parricide. Mais si le rôle de l'historien est beau, il est souvent dangereux ! Il ne suffit pas toujours, pour peindre les actions des hommes, de se sentir une âme élevée, une imagination forte, un esprit fin et juste, un cœur compatissant et sincère : il faut encore trouver en soi un caractère intrépide ; il faut être préparé à tous les malheurs, et avoir fait d'avance le sacrifice de son repos et de sa vie...

A Dieu ne plaise que nous tombions aujourd'hui dans ces déclamations sur la liberté et l'esclavage qui ont fait tant de mal à la patrie ! Mais *si nous avions jamais pensé avec des hommes, dont nous respectons d'ailleurs le caractère et les talents, que le gouvernement absolu est le meilleur des gouvernements possibles,* quelques mois de séjour en Turquie nous auraient bien guéri de cette opinion...

Sertorius lutta, dans les champs Ibériens, contre l'oppresseur du monde et de sa patrie. Il succomba dans son entreprise ; mais il est probable qu'il n'avait point compté sur le succès. Il ne consulta que son devoir et la sainteté de la cause qu'il restait seul à défendre. Il y a des autels, comme celui de l'honneur, qui, bien qu'abandonnés, réclament encore des sacrifices ; le Dieu n'est point anéanti

parce que le temple est désert. Partout où il reste une chance à la fortune, il n'y a point d'héroïsme à la tenter. Les actions magnanimes sont celles dont le résultat prévu est le malheur et la mort.

Après tout, qu'importent les revers, si notre nom, prononcé dans la postérité, va faire battre un cœur généreux deux mille ans après notre vie ? Nous ne doutons point que, du temps de Sertorius, les âmes pusillanimes, qui prennent leur bassesse pour de la raison, ne trouvassent ridicule qu'un citoyen obscur osât lutter seul contre toute la puissance de Sylla. Heureusement la postérité juge autrement des actions des hommes : ce n'est pas la lâcheté et le vice qui prononcent en dernier ressort sur le courage et la vertu...

Les palais de Grenade nous ont intéressé et surpris même après avoir vu les mosquées du Caire et le temple d'Athènes. L'Alhambra semble être l'habitation des génies... (La suite comme dans le *Dernier des Abencérages,* avec quelques retouches de style.) *On doit bien désirer qu'un talent délicat et heureux nous peigne quelque jour ces lieux magiques : nous en avons l'espérance.*

L'aimable Nathalie, duchesse de Mouchy, devait collaborer à l'illustration du *Voyage pittoresque d'Espagne.* Elle avait recueilli les dessins de l'Alhambra et de la cathédrale de Cordoue; l'ordre des monuments appelait d'abord des perspectives de villes. Le palais des Abencérages viendrait plus tard et rappellerait aux deux visiteurs des jours « d'enchantement et de délire ».

Comme si le sens des allusions, éparses dans l'article, n'était pas assez clair, l'auteur y rappelait les malheurs de la famille royale; et, dans les beaux vers du poète de Louis XIV, il envoyait un salut et des souhaits aux Bourbons exilés : « O rives du Jourdain, etc. »

Il nous était réservé de retrouver, au fond de la mer Adriatique, le tombeau de deux filles de rois, dont nous avions entendu prononcer

l'oraison funèbre dans un grenier à Londres. Ah! du moins, la tombe qui renferme ces nobles dames aura vu une fois interrompre son silence; le bruit des pas d'un Français aura fait tressaillir deux Françaises dans leur cercueil. Les respects d'un pauvre gentilhomme, à Versailles, n'eussent été rien pour des princesses; la prière d'un chrétien, en terre étrangère, aura peut-être été agréable à des saintes.

Le *Mercure*, devenu sa propriété au prix de vingt mille francs, lui fut enlevé, mais pas tout de suite. Il y avait encore, dans ce journal, un article avec sa signature, le 1er août.

A ce moment de l'Empire, le retard dans la répression aurait lieu de nous étonner. Ni les *Mémoires d'Outre-Tombe*, ni la charmante lettre de Joubert sur cet incident ne disent le pourquoi du retard. Le récit de Mme de Chateaubriand, récit très piquant et très circonstancié, va nous donner l'explication, en nous rappelant l'absence de l'Empereur et les démêlés de Rome.

Quand cet article parut, Bonaparte n'était pas à Paris [il était à Tilsitt] ; le cardinal Fesch lui envoya le journal dans lequel il se trouvait. Il revint [de retour à Saint-Cloud le 27 juillet] et, toujours furieux contre M. de Chateaubriand, il allait donner l'ordre de le faire arrêter, quand, frappé de la joie que cela causait à son oncle, il se contenta de l'exil, à quelques lieues de Paris. M. Pasquier, alors préfet de police et avec lequel nous avions été extrêmement liés, fut chargé de nous annoncer notre bannissement. Comme il y voulut mettre des formes, il m'écrivit un petit billet plié en corne où il me priait de passer chez lui. Je lui répondis que si c'était le préfet de police qui m'invitait à me rendre chez lui, j'étais à ses ordres; mais que si c'était M. Pasquier, comme l'indiquait le petit chiffon de papier, je l'attendais chez moi. Il ne vint point. Je n'allai point chez lui, et ce fut à mon mari qu'il

transmit les ordres de son maître. A cette époque nous demeurions encore sur la place Louis XV, et nous ne savions trop où aller : quitter Paris à l'approche de la mauvaise saison, pour habiter quelque mauvais village où nous n'aurions pas le temps de nous établir avant l'hiver! Enfin nous nous décidâmes à sacrifier à peu près la dernière somme qui nous restait, à acheter une chaumière pas trop loin de Paris. Nous en trouvâmes une à trois lieues, et aussi sauvage qu'on aurait pu l'avoir dans les montagnes d'Auvergne.

Voici le récit des *Mémoires d'Outre-Tombe* :

Napoléon s'emporta : « Chateaubriand croit-il que je suis un imbécile, que je ne le comprends pas! Je le ferai sabrer sur les marches des Tuileries. » Il donna l'ordre de supprimer le *Mercure* et de m'arrêter. Ma propriété périt; ma personne échappa par miracle. Bonaparte eut à s'occuper du monde; il m'oublia, mais je demeurai sous le poids de la menace.

C'était une déplorable situation que la mienne : quand je croyais devoir agir par les inspirations de mon honneur, je me trouvais chargé de ma responsabilité personnelle et des chagrins que je causais à ma femme. Son courage était grand, mais elle n'en souffrait pas moins, et ces orages, appelés successivement sur ma tête, troublaient sa vie. Elle avait tant souffert pour moi pendant la Révolution : il était naturel qu'elle désirât un peu de repos, d'autant plus que M^me^ de Chateaubriand admirait Bonaparte sans restriction.

CHAPITRE X

LA VALLÉE AUX LOUPS

(1807-1808)

Désir ancien et persistant d'une chaumière. — Réflexion de Sainte-Beuve non justifiée. — Chateaubriand propriétaire. — Possession et rêve. — Enthousiasme. — Descriptions de Mme de Chateaubriand. — Jardinage et composition. — Enchantements sans fin. — Visites des amis. — Les premiers mois d'hiver à la Vallée. — Le premier printemps : — rossignol ; — hirondelle. — Amis convoqués pour la lecture de *Velléda*. — Critique de Fontanes ; — docilité de Chateaubriand. — Billet d'invitation à la seconde lecture de *Velléda*. — Lamartine adolescent et les écrits de Chateaubriand. — Fontanes à Courbevoie. — Les nids à la Vallée aux Loups ; — oiseaux et chats. — Portrait de Chateaubriand par Girodet. — Mot de Napoléon. — Maladie. — Retour à la Vallée. — Le vice aux environs de Paris. — Graveur mécontent. — Fête de Chateaubriand, célébrée pour la première fois. — Texte fameux de Sainte-Beuve sur la quarantaine. — Examen critique. — Chateaubriand a-t-il tant regretté la jeunesse ? — Impression que lui faisait la pensée de la mort. — L'Homère des ruines. — Octobre : — rêveries et souvenirs.

« Aulnay », — la vallée aux Loups, — « c'était le bon temps » (1), au dire de l'un et de l'autre époux. Le mot lui-même, charmante ellipse, est emprunté à la correspondance inédite de Chateaubriand.

(1) Lettre inédite, orig. aut.

Je voudrais mettre dans une lumière d'évidence ces années de retraite, de travail, de vie intérieure, de paix et de bonheur.

L'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe* les avait négligées, ces années heureuses, sans doute parce que le bonheur ne se raconte pas. Il ne revint à ces souvenirs que vingt ans après : « Ici se termine ma carrière littéraire. Entraîné par le flot des jours, je l'avais omise; ce n'est qu'en cette année 1831 que j'ai rappelé des temps laissés en arrière de 1800 à 1814. » Dans ce lointain, les détails lui échappèrent. Sa mémoire ne put ressaisir que les grandes lignes et les faits saillants. Il résumait le tout dans cette expression d'ailleurs très caractéristique : « *Enchantements sans fin.* »

La période qui lui tenait le moins au cœur, c'était la période littéraire. « Années de ma vie 1807, 1808, 1809, 1810, — 1811, 1812, 1813, 1814. »

Ainsi, dans les en-tête de deux chapitres très courts, entasse-t-il, quatre par quatre, les années les plus fécondes et les plus douces de sa vie, les seules années vraiment heureuses.

Suppléer à cette rapidité de rédaction, évoquer ces années souriantes avec leurs physionomies distinctes, ce sera donner un supplément aux illustres mémoires, pénétrer au cœur de l'homme, et vivre, pour ainsi dire, familièrement avec lui.

On a tellement accoutumé de ne voir en Chateaubriand que le favori de la gloire, le poète des songes mélancoliques, le voyageur impatient, lassé de tout et de lui-même, que l'homme a été perdu de vue et puis oublié, l'homme tout court. Quelles légendes sur le dieu ou le demi-dieu!

Tantôt c'est Prométhée, rongé au cœur, sans relâche, par l'insatiable vautour, et jetant aux siècles les cris de son déses-

poir : « Cœur de Prométhée que le bonheur même, une fois trouvé, ne remplirait pas et qui le rejetterait bien vite plutôt que de s'en contenter, qui le renierait avec mépris en se retournant encore contre les cieux (1). »

Tantôt c'est Jupiter, éternellement brûlé de voluptueux désirs, un Jupiter auquel nulle déesse ne résista jamais.

Le simple mortel, coulant des jours paisibles, à côté de sa femme, des jours heureux, dans un coin de terre acquis de ses œuvres et cultivé de ses mains, il n'en faut point parler : ce serait ignorance pure et naïveté grande.

Villemain n'a-t-il pas écrit dans son livre si étudié : « M. de Chateaubriand, déjà fort éprouvé par ses courses d'Orient, gêné dans sa fortune, obsédé de tristes prédictions et de faibles conseils, passa péniblement la fin de 1807, et, l'été suivant, il fut malade de reprises de fièvre que ses fréquents excès de travail aggravaient.

» Il languit à la Vallée aux Loups, triste sans être abattu, et rêvant de quitter la France. »

Mais quoi ! ces mêmes années, au front desquelles Villemain ne découvrait que « tristesse », « langueur », « rêves d'émigration », voici que, dans certaines études récentes de la *Revue des Deux Mondes*, elles changent singulièrement de figure et d'expression :

« Les années qui suivirent (1808-1814) durent être, j'imagine, une cruelle et lassante épreuve pour la vicomtesse. C'était le temps, en effet, où « René » recueillait ses plus grands succès [*les Martyrs*?]; sa renommée littéraire s'était encore accrue, son prestige mondain était à l'apogée. Il marchait dans une sorte de songe glorieux, entouré d'hommages, comblé d'honneurs et de flatteries, assiégé d'instances

(1) Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe*, I, p. 238.

passionnées, se donnant à toutes les femmes qui s'offraient à lui, ne cherchant dans leur amour qu'une occasion de les troubler et de sentir qu'il les enchantait. Il allait ainsi, s'absentant pendant des mois entiers, de Méréville au château de Fervaques, de Fervaques au château d'Ussé, partout où l'appelait quelque attachement ancien ou quelque intrigue nouvelle. Mme de Chateaubriand semblait n'exister plus pour lui.

» La vie conjugale n'eût pas duré à ce train de bonnes fortunes, si les événements de 1814 n'avaient jeté brusquement M. de Chateaubriand dans un tout autre courant d'idées et de passions. Son entrée dans la vie publique, en créant entre les deux époux un intérêt commun, amena une sorte de rapprochement entre eux (1). »

Ainsi parle M. Paléologue; il exprime l'opinion qui domine en ces dernières années.

Tout récemment, et encore dans la *Revue des Deux Mondes*, M. Melchior de Vogüé concédait à la même légende la consécration de son beau talent : « Pour connaître le secret de cette force qui lui donne l'empire intellectuel, pour trouver ce secret dans l'illimité du désir, il faut rechercher l'homme en ces *années triomphales*, dont il garda toujours l'âpre regret de 1800 à 1810. Chez lui aussi, le Consulat valut mieux que l'Empire (2). »

Plus trace ni souvenir du « bon garçon » qui recevait à la Vallée aux Loups, sous son humble toit, visage et cœur épanouis, le groupe des amis; du « bon enfant » qui les ravissait par les saillies de sa belle humeur autant que par les confidences de son génie; qui vivait prosaïquement et

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1er février 1889, p. 619.
(2) *Idem*, 15 mars 1892, p. 457.

bonnement avec sa femme, l'un comme l'autre se trouvant et se disant heureux. Tel est pourtant le Chateaubriand auquel il faut revenir, le Chateaubriand de la réalité vécue, le Chateaubriand de la Vallée aux Loups.

Sainte-Beuve a relevé des traces de naïveté dans les lettres et mémoires de Chateaubriand. Eh ! n'est-il pas lui-même d'une amusante naïveté, quand, à propos de l'expression, familière à Joubert : « ce pauvre garçon », « ce bon garçon », le critique fait cette remarque : « On aime ces familiarités qui font retrouver l'homme. » C'est qu'à nul autre, autant qu'à Sainte-Beuve, Chateaubriand n'avait paru plus qu'un homme. Il l'appelait Prométhée, — un demi-dieu ; Achille, — un autre demi-dieu; Apollon, — un dieu ; Jupiter, surtout Jupiter, — le roi des dieux (1) :

Lorsqu'il formulait à sa façon, et pour son compte, le vœu du poète : *Hoc erat in votis : modus agri non ita magnus*,

(1) « Il y a des natures fatales qui portent plus aisément que d'autres, autour d'elles, le vertige et le désenchantement : Jupiter qui s'approche consume Sémélé. » — « A Vichy, aux eaux, à une certaine année, M..., qui me l'a dit, était avec Chateaubriand et Mmes de D... et de Mouchy, que ce Jupiter-René dévorait toutes deux à petit feu et qu'il se plaisait à consumer. » — « Ce Jupiter se plaisait à consumer toutes les Sémélés. » — « Humilié et indigné de vieillir, non moins que s'il eût été un demi-dieu, il avait un certain regard de colère, de douleur, de jalouse fierté, qu'il lançait à la jeunesse : ce n'était plus le *telum imbelle sine ictu* de Priam, c'était encore la flèche d'Apollon. » — « Même dans l'expression de la passion, il est tout poétique par le talent et nullement romanesque; il ne s'attache qu'au sillon de l'éclair. Il prépare peu; il ne prolonge pas. Poète et amant olympien, il paraît, il embrase, il dévore comme Jupiter quand il se prend aux créatures mortelles. » — « M. de Chateaubriand, qu'il faut toujours nommer d'abord (*ab Jove principium*), non seulement comme le premier en date et en rang, mais aussi comme le plus durable, comme l'aïeul debout, qui a vu naître, passer et choir bien des fils et petits-fils devant lui. »

hortus ubi..., et paulum silvæ super his foret (1), ce vœu modeste, on m'objectera que ce ne pouvait être un vœu sincère. Il n'y faut « voir qu'une façon de parler ». Sainte-Beuve l'affirme d'un ton péremptoire :

« Il sait bien au fond qu'il n'en est rien, et lui-même en est convenu à propos d'un pareil vœu qui lui échappe dans l'*Itinéraire* : « Je me demandais si j'aurais voulu de ce » bonheur; mais je n'étais déjà plus qu'un vieux pilote » incapable de répondre affirmativement à cette question, et » dont les songes sont enfants des vents et des tempêtes. » Ce vieux pilote avait commencé de bonne heure en lui. Il reparlera toujours, par accès, de ce désir de retraite, et jusqu'au fort des luttes politiques : « Vous ne savez pas? » disait-on un jour : M. de Chateaubriand veut décidément » se retirer du monde; il va vivre en solitaire dans un ermi- » tage. » — « Oui, répondit quelqu'un... M. de Chateaubriand » veut une cellule, mais c'est *une cellule sur un théâtre.* »

Est-ce la sagacité ou la sincérité de Sainte-Beuve qui est ici en défaut? Lisons le propre texte de Chateaubriand, visé par le critique :

Ce triste port n'avait ni vaisseaux dans ses eaux, ni maisons sur ses rivages. On apercevait seulement un village suspendu, comme de coutume, au sommet d'un rocher. Nous mouillâmes sous la côte ; je descendis à terre avec le capitaine. Tandis qu'il montait au village, j'examinai l'intérieur de l'île. Je ne vis partout que des bruyères, des eaux errantes qui coulaient sur la mousse, et la mer qui se brisait sur une ceinture de rochers. Les anciens appelèrent pourtant cette île *la Table des Dieux*, à cause des fleurs dont elle était semée... Il y a peut-être des gens fort heureux dans le misérable hameau de Stampalie, des gens qui ne sont peut-être jamais

(1) Horace.

sortis de leur île, et qui n'ont jamais entendu parler de nos révolutions. Je me demandais si j'aurais voulu de ce bonheur ; mais je n'étais déjà plus qu'un vieux pilote incapable de répondre affirmativement à cette question, et dont les songes sont enfants des vents et des tempêtes.

Qu'y a-t-il de commun entre le misérable hameau suspendu au sommet d'un rocher et la « cabane » rêvée « aux environs de Paris », « la chaumière et le coin de terre à cultiver de ses mains », le « petit jardin », « la hutte sur le coteau de Marly », « l'ermitage » à proximité de la ville et du groupe ?

Que Chateaubriand ne se fût pas contenté d'un îlot brûlé du soleil, « faisant naître à la fois, dans l'esprit du voyageur, l'idée de toutes les misères », je le crois bien ; et s'il y avait jamais songé, ce n'était qu'aux heures des rêveries littéraires. Voilà ce dont il est convenu en des termes poétiques. La conclusion précise, il la faut demander à cet autre passage de l'*Itinéraire* :

Je découvrais à différentes distances toutes les Cyclades... Toutes ces îles, si riantes autrefois, ou peut-être embellies par l'imagination des poètes, n'offrent aujourd'hui que des côtes désolées et arides. De tristes villages s'élèvent en pain de sucre sur des rochers ; ils sont dominés par des châteaux plus tristes encore, et quelquefois environnés d'une double ou triple enceinte de murailles : on y vit dans la frayeur perpétuelle des Turcs et des pirates. Comme ces villages fortifiés tombent cependant en ruines, ils font naître à la fois, dans l'esprit du voyageur, l'idée de toutes les misères. Rousseau dit quelque part qu'il eût voulu être exilé dans une des îles de l'Archipel. L'éloquent sophiste se fût bientôt repenti de son choix. Séparé de ses admirateurs, relégué au milieu de quelques Grecs grossiers et perfides, il n'aurait trouvé dans des vallons brûlés par le soleil ni fleurs, ni ruisseaux, ni ombrages ; il n'aurait vu autour de lui que

des bouquets d'oliviers, des rochers rougeâtres, tapissés de sauge et de baume sauvage : je doute qu'il eût désiré longtemps continuer ses promenades au bruit du vent et de la mer, le long d'une côte inhabitée.

Mais pourquoi nous attarder à la discussion de textes indirects, quand les textes confidentiels nous permettent de surprendre, au cœur même de l'adolescent, et jusqu'au jour de la possession, le désir véhément et tenace; quand, au désir enfin réalisé, répond le bonheur expansif et soutenu du propriétaire; quand, à la vente forcée, succèdent les regrets infinis? Ces regrets prouvent tout à la fois la sincérité du désir et la réalité du bonheur évanoui.

Ainsi liés les uns aux autres, désir, bonheur, regrets, se prêtent et se renvoient une lumière tellement intime et tellement intense, que le cœur de Chateaubriand en est illuminé.

Déjà, dans les bois de Combourg, l'adolescent associait ses rêves de bonheur à des projets de retraite.

Durant l'émigration, jeune homme, il fuit la ville et vit avec la nature, charmé des prairies, de certaines collines, de certains chemins creux, de certains bois, et de toute la flore champêtre. Malheureux à l'excès, il ne cherche et ne trouve de remède à ses maux que dans la fréquentation de la nature. C'est elle aussi, on s'en souvient, qu'il conseillait aux *Infortunés* dans la sincère confidence de son premier ouvrage.

En 1797, il notait à la marge de l'*Essai* :

... Je pourrais encore être heureux, et à peu de frais; il ne s'agirait que de trouver quelqu'un qui voulût me prendre à la campagne; je paierais ma pension après la guerre. Là je pourrais écrire, herboriser, me promener tout à mon aise, pourvu que je ne fusse

obligé de faire compagnie à personne, qu'on me laissât tranquille et livré à mon humeur sauvage. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce bonheur, qui a l'air si facile à obtenir, est cependant presque impossible, et je ne sais pas, après tout, si je voudrais demeurer moi-même chez des étrangers. Si la paix se fait, j'obtiendrai aisément ma radiation, et je m'en retournerai à Paris où je prendrai un logement au Jardin des Plantes; je publierai mes *Sauvages*, et je reverrai toute ma société. Toute ma société! Combien d'absents! M. Beding... m'avait proposé de me donner un petit temple dans son parc; mais on voit trop de monde dans cette maison : j'aurais été assiégé sans cesse de visiteurs et d'importuns. D'ailleurs, ces femmes n'ont pas le sens commun; elles sont ignorantes et mal élevées; en un mot, cela ne pouvait me convenir.

Je voudrais une retraite plus petite et plus tranquille, des gens honnêtes et aimables, et non des grands.

C'est à Savigny, dans la maison de campagne où Mme de Beaumont l'abrita pendant six mois, qu'il mit la dernière main au *Génie du Christianisme*.

Ayant goûté la paix et le bonheur dans cet abri champêtre de l'amitié, il est plus fortement repris du désir qui posséda sa première jeunesse : avoir une chaumière à soi, vivre dans la solitude, maître de son temps et livré à son humeur.

Il va l'exprimer, ce désir, sous mille formes, dans sa correspondance familière; il le traduira même dans ses livres.

C'est vrai : d'autres projets, quelque peu contradictoires, se feront jour ici et là. Apparences trompeuses. Le désir, plus ancien, est aussi le désir qui survit.

... Je demande 30,000 francs pour une opération à faire sur mon ouvrage, et je ne désespère pas de les obtenir. Si cela arrive, je ne sais si j'irai à Rome. Je pourrais bien retourner sur mes pas, acheter une chaumière à Marly et planter des choux, *le dernier vœu sincère*

et permanent de mon cœur. Mon cher petit ami, mariez-vous, épousez Mme B... et venez me visiter dans ma cabane. Je serai l'homme de la terre d'Hus, *vir ille simplex et rectus.* (Lettre à Guéneau, 1803.) — ... Mon cher ami, je ne prends pas ce voyage comme je devrais le prendre : je n'y mets nulle ardeur, nul plaisir. Je vieillis, ou, peut-être, je me désenchante, et depuis que j'ai recommencé les *jours de voyage,* dies peregrinationis, *je ne fais que songer au bonheur de la retraite et du repos. Je le sens jusqu'au fond des entrailles : une chaumière et un coin de terre à labourer de mes mains, voilà après quoi je soupire, ce qui est le vœu constant de mon cœur et la seule chose stable que je trouve au fond de mes souhaits et de mes songes...* (Lettre à Chênedollé, 1803.) — Au bout de cette année, si je ne suis pas placé d'une manière indépendante, je fais un saut à Athènes, puis je reviens au mois d'octobre (1804) m'ensevelir dans une chaumière aux environs de Paris, si je le puis, ou dans quelque province de la France. Si vous voulez alors venir y vivre et y mourir avec moi, je vous offre une durable hospitalité. (Au même; Rome, juillet 1803.) — Ainsi donc, mon cher ami, ou j'obtiendrai une place indépendante l'année prochaine, et alors vous serez avec moi, si cela vous fait plaisir, ou je serai avec vous à Paris, et, une fois rentré, ensemble nous nous arrangerons pour cultiver un petit jardin et des choux. (Au même, août 1803.) — Je suis décidé, vers le printemps de l'autre année, à passer en Grèce. J'irai voir Athènes ; je m'enfermerai ensuite trois mois avec les moines du mont Athos, pour parler un peu le grec. Je me rendrai à Constantinople, d'où je m'embarquerai pour la France. Je serai de retour à Paris pour l'hiver. Là j'exécuterai, si je puis, mon projet de retraite, et je mettrai un terme à tant de voyages, de sottises et d'erreurs, en m'ensevelissant dans quelque hutte, sur le coteau de Marly. Et pourtant, mon cher et jeune ami, je sens que dans cette hutte, où très certainement je finirai mes jours, je serai encore un *fou*, tourmenté, agité. Mais je me console avec Pascal : « *On jette un peu de terre sur la tête, et en voilà pour jamais.* » (Lettre à Guéneau; Rome, août 1803.) — Je cherche une cabane

à acheter aux environs de Paris; j'espère l'avoir pour cet automne; alors, si vous ne venez pas à Sion, du moins promettez-moi de venir dans ma chaumière. (Lettre à Chênedollé, 1804.) — J'ai reçu un mot de Fontanes. Je ne sais rien de Clausel que je verrai bientôt. Je n'ai point encore chassé; j'ai un peu lu, rêvé, écrit. *Je fais des projets de retraite absolue!* (Lettre à Guéneau, octobre 1804) (1).

Enfin, je relève dans l'*Itinéraire* un passage emprunté par Chateaubriand à ses notes de voyage. Il avait tout son sens, au cours même du voyage. Quand fut publié l'*Itinéraire*, il n'avait plus qu'une saveur de souvenir.

M. Drovetti avait fait bâtir, sur la plate-forme de sa maison, une volière en forme de tente, où il nourrissait des cailles et des perdrix de diverses espèces. Nous passions les heures à nous promener dans cette volière et à parler de la France. *La conclusion de tous nos discours était qu'il fallait chercher au plus tôt quelque petite retraite dans notre patrie, pour y renfermer nos longues espérances.* Un jour, après un grand raisonnement sur le repos, je me tournai vers la mer, et je montrai à mon hôte le vaisseau battu du vent sur lequel j'allais bientôt m'embarquer. *Ce n'est pas, après tout, que le désir du repos ne soit naturel à l'homme; mais le but qui nous paraît le moins élevé n'est pas toujours le plus facile à atteindre, et souvent la chaumière fuit devant nos yeux comme le palais.*

(1) Et dans *René* : « Cette vie qui m'avait d'abord enchanté ne tarda pas à me devenir insupportable. Je me fatiguai de la répétition des mêmes scènes et des mêmes idées. Je me mis à sonder mon cœur, à me demander ce que je désirais. Je ne le savais pas; mais je crus tout à coup que les bois me seraient *délicieux*. Me voilà soudain résolu d'achever, dans un exil champêtre, une carrière à peine commencée, et dans laquelle j'avais déjà dévoré des siècles. J'embrassai ce projet avec l'ardeur que je mets à tous mes desseins. »

Il est enfin réalisé, le rêve ancien et persistant d'une chaumière avec un jardin.

Voilà Chateaubriand propriétaire.

En sera-t-il de la Vallée aux Loups comme des objets poursuivis avec tant d'ardeur et dont il se dégoûta si vite? Comme naguère des titres de secrétaire et de ministre? Comme plus tard des grandes ambassades? Rappel, retour, démission, ces mots reviennent à chaque ligne dans les lettres de Rome, de Berlin et Londres.

Rien d'analogue au sujet de la Vallée aux Loups.

Pour la première fois, au cours de cette vie tourmentée, la satiété n'accompagne pas la jouissance. Avoir une maison qu'il peut aménager à sa convenance, un jardin qu'il travaillera de ses mains et transformera à sa guise, lui est un bonheur; et ce bonheur le pénètre jusqu'aux fibres intimes, l'assouplit, le rassérène, stimule son génie et le montre sous son vrai jour.

Ce qu'il sera dans cette solitude, nous pourrons dire qu'il l'était par nature. Eu égard aux conditions et à la durée, l'épreuve sera décisive; elle autorisera sinon un jugement total, du moins une vue de fond sur l'homme, son caractère et ses instincts.

Il y a du rêve encore (élément essentiel) dans le paisible bonheur dont il va jouir. La possession d'un coin de terre réveille et renouvelle périodiquement le désir. Remuer le sol, semer, planter, n'est-ce pas tout à la fois posséder et attendre, jouir et désirer? A peine la semence est-elle recouverte, à peine l'arbuste est-il fixé au sol, on jouit déjà des fleurs, des gazons, des ombrages. On soupire après les beaux jours; on épie le premier réveil de la nature; on contemple délicieusement les nouvellespousses; on aspire avec volupté les tièdes effluves du printemps; on redoute les tardives gelées; on

invoque tour à tour le soleil et la pluie. Aussitôt levé, on interroge le ciel : le temps sera-t-il favorable ou contraire? On s'intéresse à tout, dans les limites de son enclos. Les jours, les saisons et les choses se présentent sous un aspect tout nouveau, plein d'agréments, de surprises et de variété. C'est comme une sorte de révélation et d'initiation.

Et puis, une pointe d'ambition s'ajoute aux désirs coutumiers : *O si angulus ille proximus accedat, qui nunc denormat agellum.*

Dès le premier jour, Chateaubriand étudie les divers aspects de sa maison et de ses quinze arpents.

Allant, venant, il disait :

Cette façade est trop nue, trop plate avec sa muraille de briques. Je l'embellirai d'un portique soutenu par des colonnes de marbre noir et deux cariatides de marbre blanc. Je me souviendrai d'avoir traversé Athènes et Carthage (1).

Sur ce mur qui longe le chemin, je simulerai des créneaux. Au temps jadis, « les créneaux gothiques couronnaient avec une grâce infinie, dans nos monuments, les ordres empruntés des Grecs ».

Comme nous serons bien chez nous, dans ce creux de taillis! Ces collines, couvertes de bois, forment rideau. Si près de Paris, on se croirait au bout du monde, « à l'orée des grands bois », dans quelque repli des solitudes américaines.

Cependant, j'aimerais, à de certaines heures, avoir une vue moins bornée, jouir des libres horizons, suivre au loin la course capricieuse des nuages, le vol régulier des oiseaux

(1) « Ils (les habitants de Carthage) ramassent différents marbres et pierres, ainsi que des médailles, qu'ils vendent au voyageur comme antiques. Monsieur en a acheté pour rapporter en France. »

(*Itinéraire de Julien* cité dans les *Mémoires d'Outre-Tombe.*)

migrateurs. Sur le coteau, au centre, à peu près, de mon petit royaume, je dresserai une tour. Et de là-haut, mon regard embrassera l'infini. Elle me rappellera, cette tour, le haut donjon où s'écoula une partie de mon enfance.

Dans ce pavillon, j'établirai ma bibliothèque; là sera mon cabinet de travail; nul bruit du chemin, ni de la maison, ni du voisinage, ne m'y viendra distraire. Qu'il me tarde de me remettre au travail, d'utiliser pour les *Martyrs* mes notes et impressions d'Italie, de Grèce, d'Égypte et de Judée!

Avec son portique, ses créneaux, sa tourelle, son pavillon, ma Vallée aux Loups prendra un faux air de château : ce sera mon petit Combourg.

Mais l'étang « qu'effleurait l'hirondelle agile », qui me le rendra? A défaut du grand lac, « qui me rendra le grand chêne? »

Qui? Mon travail et l'avenir. A mon âge, n'a-t-on pas encore le droit de planter, et non seulement de bâtir?

Je planterai. Quels arbres? Je les veux tels qu'ils me rappellent, avec mes souvenirs d'enfance, les stations de mes lointains voyages, comme mes excursions d'amitié aux rives prochaines : le magnolia de la Floride, le pin de Jérusalem, le cèdre du Liban, le platane de la Grèce, le laurier de Grenade, les sapins et les mélèzes de la Grande-Chartreuse, le chêne de ma Bretagne.

Je sais qui me donnera le magnolia. L'impératrice Joséphine en possède deux à fleurs pourpres, les seuls qu'il y ait en France; elle m'en destine un, et quelques autres essences rares. Elle a été toujours bien bonne pour moi, et, de concert avec Hortense, elle a pris ma défense auprès de l'Empereur, contre les excitations rancunières du cardinal Fesch.

C'est Laborde qui m'a valu l'exil, et, par contre-coup, m'a fait propriétaire. Lui qui montre avec orgueil, dans son

« oasis » de Méréville, de si beaux arbres d'agrément, il faudra bien qu'il me dédommage, et que Méréville soit largement représenté à la Vallée.

Quels arbres me viendront de Verneuil, du Mesnil, du Marais, de Champlâtreux ?

Quand me visiteront les amis qui me recevaient, chaque année, ils auront du plaisir à reconnaître les plants venus de chez eux, à mesurer la croissance d'un été à l'autre.

« Mon arrière-saison leur devra ces ombrages. »

Chateaubriand avait-il jamais rêvé plus agréablement ? Or, cette fois, le rêve était réalité, une réalité où se mêlaient passé, présent, avenir, où les souvenirs se confondaient délicieusement avec les espérances.

Cette maison et ce coin de terre, il n'en est redevable qu'à son propre travail ; « il les a payés du fruit de ses veilles ». La gloire n'a pas été stérile. Et puis, la gloire appelle la gloire. Voici venir d'autres chefs-d'œuvre, enfants de cette Vallée solitaire.

Comme certaines familles plantent un arbre pour marquer la naissance d'un enfant; ainsi Chateaubriand, au moment de produire les *Martyrs*, l'*Itinéraire*, les *Abencérages*. Il verra croître les arbres de son parc avec les filles de son génie, Cymodocée, Blanca, Velléda. Quelque chose de l'amour paternel ira des œuvres de sa pensée aux arbres plantés de ses mains. Il écrira de ces derniers : « Je les connais par leurs noms, comme mes enfants; c'est ma famille : je leur ai adressé des sonnets, des odes, des élégies. »

Il y a de l'enthousiasme dans cette note : elle n'est pas forcée. Du jour de l'acquisition au terme de la jouissance, ce fut le même bonheur.

Un témoin, l'observateur le plus pénétrant, l'ami le plus intime, écrivait quelques jours après l'achat : « Ces gens-là

sont absorbés par leur Vallée aux Loups; ils en perdent la tête, et moi aussi. »

N'y tenant plus, l'aimable moraliste avait voulu se rendre compte par lui-même. Deux mois avant l'installation des deux « Chats », le 1er septembre 1807, il confiait ses impressions à Chênedollé : « J'ai vu cette Vallée aux Loups : cela forme un creux de taillis assez breton, et même assez périgourdin. Un poète normand pourra aussi s'y plaire. *Le nouveau possesseur en paraît enchanté.* »

Le 5 septembre, il répondait à la curiosité inquiète de Mme de Vintimille :

« J'ai dit à Chateaubriand tant de mal de son acquisition; j'ai jeté de si hauts cris sur les difformités du lieu et sur l'énormité des dépenses où la nécessité de se plaire dans son chez lui va le jeter; *il m'a écouté avec une telle patience et m'a répondu avec une telle douceur*, que, de pure lassitude, d'épuisement *et aussi d'attendrissement*, je croirai désormais que le lieu est charmant, les dépenses utiles et l'acquisition excellente. N'interrogez donc plus un homme dont la judiciaire est troublée, je me déclare incompétent. C'est de vous que je veux apprendre ce que je dois penser désormais de tout cela. Ma raison attendra que votre coup d'œil la redresse. Jusque-là, mon avis est précisément celui de Me Brid'oison : « Je ne sais que vous dire; voilà ma façon de penser. »

Ce n'était pas l'exceptionnelle beauté du lieu qui flattait l'amour-propre de Chateaubriand, répondait à ses goûts artistiques et le ravissait. Il était heureux de posséder un pauvre petit foyer où fixer et reposer ses errantes destinées, une humble demeure, où travailler, rêver et dormir en paix, où réunir ses amis et leur rendre quelque chose de l'hospitalité reçue. A peine les signatures du contrat échangées, Joubert invitait au nom de Chateaubriand, et s'invitait tout

le premier : « Préparez-vous à venir passer quelques jours d'hiver dans cette solitude qui porte un nom charmant pour la sauvagerie... » Tous les amis furent sollicités, avant même l'installation. En faisant ainsi par avance les honneurs de la Vallée, Joubert transmettait d'office les propos de l'heureux propriétaire.

Chateaubriand heureux ! Est-ce croyable ? On s'accordait à dire ce rapprochement impossible.

Prenons donc Chateaubriand sur le fait de ce bonheur. On sait qu'il ne posait pas pour l'homme heureux, et bien au contraire :

Il n'y a pas de jour où, rêvant à ce que j'ai été, je ne revoie en pensée le rocher sur lequel je suis né, la chambre où ma mère m'infligea la vie, la tempête dont le bruit berça mon premier sommeil, le père infortuné qui me donna un nom que j'ai toujours traîné dans le malheur... Heureux l'homme expiré en ouvrant les yeux ! Il meurt aux bras de ces femmes du berceau, qui ne sont dans le monde qu'un sourire... J'ai erré de naufrage en naufrage. Je sens une malédiction sur ma vie, poids trop pesant pour cette cahute de roseaux... Tout me lasse : je remorque avec peine mon ennui avec mes jours, et je vais partout bâillant ma vie... Heureux ceux sur qui l'âge fait l'effet du vin, et qui perdent la mémoire quand ils sont rassasiés de jours. Par le poids dont je me sens, je devine le fardeau que je dois être pour les autres...

Si donc lui-même, à une certaine époque, se dit heureux ; s'il le dit en parlant, non d'une heure, ou d'un jour, ou d'un mois, ou d'un an, mais d'une période qui embrasse dix années de sa vie, et précisément les années de la maturité, nous pourrons l'en croire sur parole : nul témoignage ne vaudrait le sien, si ce n'est celui de M^me^ de Chateaubriand.

Nous les recueillerons l'un et l'autre : ils sont parfaitement concordants.

D'abord, quelques détails sur l'état primitif de la Vallée, sur les conditions de l'achat et sur les premiers jours de l'installation :

C'était, quand nous en fîmes l'acquisition, une espèce de grange sans cour avec un verger planté de mauvais pommiers; mais ce verger, rempli de mouvements de terrain, et environné, ainsi que la maison, de coteaux plantés, était susceptible de devenir un fort joli jardin. Cette sauvage propriété, alors appelée Vallée aux Loups, et ensuite nommée par Fontanes Val de Loup, avait jadis appartenu à un fort brasseur, très riche, de la rue Saint-Antoine, lequel, au commencement de la Révolution, avait rendu un assez grand service à la famille royale. En reconnaissance, la reine lui fit dire un jour qu'elle irait visiter sa brasserie d'Aulnay. Le bonhomme ne trouvant pas sa chaumière assez belle pour recevoir sa souveraine, fit construire en trois jours le petit pavillon qui se trouve sur un des coteaux du jardin, et qui, à l'époque où nous achetâmes la Vallée, se trouvait être effectivement de trop magnifique fabrique. Comme, après la sentence d'exil prononcée, on n'en pressait pas l'exécution, cela nous donna le temps de faire faire les réparations les plus urgentes à la Vallée avant d'aller en prendre possession, et nous louâmes en attendant un appartement dans un hôtel garni, rue des Saints-Pères.

Cet hôtel, où, depuis longtemps, nous avions coutume de loger quand nous n'avions pas d'appartement, était tenu par un ancien officier du gobelet de Louis XVI, coiffé à l'oiseau royal, et royaliste enragé.

Sa « *chère femme* » était une demoiselle de très bonne maison, veuve d'un marquis de Béville pour lequel elle conservait un souvenir d'orgueil, qui ne nuisait en rien à la tendresse qu'elle portait à son nouvel époux. Elle était sourde au point de ne rien entendre avec un cornet d'une demi-aune, et qui ne quittait jamais son oreille.

M. de Lavalette — c'est ainsi qu'il s'appelait — était le meilleur homme du monde; il se serait mis au feu pour nous, et même nous aurait donné sa bourse, si ce n'est qu'il prenait souvent la nôtre pour la sienne. Le pauvre homme, Dieu ait son âme ! ne pouvait aimer quelqu'un sans se mettre de suite en communauté de biens avec lui. Il était d'une obligeance extrême; et, pour être plus tôt prêt à se mettre en course pour rendre un service, il ne quittait jamais sa canne à pomme d'or.

Vers la fin de novembre, voyant que les réparations de notre chaumière n'avançaient pas, nous prîmes le parti de les aller surveiller nous-mêmes. Nous arrivâmes le soir à la Vallée par un temps épouvantable : les chemins du côté d'Aulnay, très difficiles en tout temps, sont impraticables dans la mauvaise saison. Nous entrâmes par une grille qui se trouve en bas du jardin et qui n'est pas l'arrivée ordinaire. La terre des allées, fraîchement remuée et démêlée par la pluie, empêchait les chevaux d'avancer, et, par un effort qu'ils firent pour dégager les roues des ornières, la voiture versa. Nous ne nous fîmes aucun mal. Mais Homère, que je tenais dans mes bras, passa par la portière et se cassa le cou.

La maison était pleine d'ouvriers qui riaient, chantaient et nous souhaitaient la bienvenue. A leur tête, était notre vieux cuisinier, que nous avions envoyé mettre le pot-au-feu. Il n'était pas plus ivre que de coutume, mais assez pour chanceler et ne pouvoir dire deux mots de suite. Cet état d'ivresse où il se tenait habituellement ne l'empêchait pas de faire merveilleusement la cuisine; et, au contraire, si, à force de réprimandes et de menaces, on parvenait à l'empêcher de boire un jour, il ne savait plus ce qu'il faisait : un de ces jours néfastes, par exemple, il nous mit, au lieu de bœuf, un pain de sucre dans la soupe. Les chambres, sans fenêtres, étaient chauffées avec force copeaux et éclairées avec un grand luxe de bouts de chandelle. L'odeur des côtelettes qui rôtissaient se mêlait à l'odeur de la fumée du tabac. Tout le monde était gai. Nous le fûmes aussi; et, charmés de trouver deux chambres qu'on nous avait assez bien arrangées et dans l'une desquelles on avait préparé le

couvert, nous nous mîmes à table et mangeâmes de très bon appétit. Nous dormîmes bien. Le matin, réveillés au bruit des marteaux et des chants joyeux de notre petite colonie, les pauvres exilés virent le soleil se lever avec moins de soucis que le maître des Tuileries.

Le jour même nous nous mîmes à l'ouvrage; en peu de temps nous transformâmes notre verger en un jardin fort agréable et que des flatteurs appelaient un parc. Il est vrai qu'à cause des mouvements de terrain, et par la manière dont il était planté, il paraissait très considérable quoiqu'il n'eût que quinze ou seize arpents. Chacun de nous deux avait la prétention d'être le [Le Nôtre] par excellence. Les allées surtout étaient un sujet de querelles perpétuelles, mais je suis restée convaincue que j'étais beaucoup plus habile dans cette *partie* que M. de Chateaubriand; pour les arbres, il les plantait à merveille. Cependant il y avait encore discussion au sujet des groupes. Je voulais qu'on mît un ou deux arbres en avant pour former un enfoncement, ce qui eût donné de la grandeur au jardin; mais lui, et maître Benjamin, le plus fripon des jardiniers, ne voulaient rien céder sur cet article. — En outre de la collection presque entière de tous les arbres d'agrément, nous plantâmes des milliers d'arbres verts, à peine hauts d'un pied; ces pins, tirés de Méréville et que nous devions à M. de Laborde, sont actuellement (1830) des arbres que les Alpes ne renieraient pas. Les cèdres surtout sont d'une beauté remarquable. Plusieurs personnes eurent encore la bonté de nous donner des arbres rares. L'impératrice Joséphine, entre autres, nous fit présent de plusieurs arbustes, et surtout d'un magnolia à fleurs pourpres, le seul qu'il y eût alors en France, après celui qui lui restait à la Malmaison.

Quand nous quittions le jardin, M. de Chateaubriand se mettait à travailler à ses *Martyrs* et à son *Itinéraire*, *et nous passions ainsi très heureusement notre vie.*

Chateaubriand écrit de son côté :

« Je travaillais avec délices. »

« J'étais dans des enchantements sans fin. »

Qu'il s'agisse de jardinage ou de productions littéraires, ce sont les termes dont se sert le plus ennuyé des hommes. Ainsi résume-t-il ses souvenirs de la Vallée aux Loups.

Décembre : « Il entre avec ravissement dans le mois des tempêtes. »

Le jour, après le travail de la plume ou de la pelle, il s'oubliait à rêver. *Et qu'il fallait peu de chose à sa rêverie : une feuille séchée que le vent chassait devant lui, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord, les sons de la cloche lointaine qui appelait au temple l'homme des champs :*

« Chaque frémissement de l'airain portait à mon âme l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion et la délectable mélancolie des souvenirs de ma première enfance.

» La nuit, lorsque l'aquilon ébranlait ma chaumière, que les pluies tombaient en torrent sur mon toit (1), qu'à travers ma fenêtre je voyais la lune sillonner les nuages amoncelés comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues, il me semblait que la vie redoublait au fond de mon cœur, que j'aurais la puissance de créer des mondes. »

Créateur, il l'était. Par la puissance de son génie, il tirait du néant, ou plutôt de son cœur, un monde d'idéal. Bien avant la tardive lumière, il se levait et communiquait aux divers personnages de son poème quelques étincelles du feu qui brûlait son âme.

Les *Martyrs* furent terminés l'été suivant. Rappelons-nous

(1) « Nulle part les rêves et la mélancolie ne pouvaient trouver de plus mystérieux asiles que sous les grands chênes de ce bois d'*Écoute-la-Pluie*, dont on lit sur les vieilles cartes le nom pittoresque. » (*Chateaubriand et Madame de Custine*, par Chédieu de Robethon.)

l'immensité des recherches auxquelles se livra l'auteur pour « renfermer dans un même cadre le tableau des deux religions », avec l'antiquité profane et sacrée, et les mœurs, soit des barbares, soit des premiers chrétiens, et nous concevrons facilement l'ardeur enthousiaste qu'il dut apporter au travail pendant la première saison d'hiver passée à la Vallée.

Ses doigts se fatiguaient-ils d'écrire, ou sa tête se lassait-elle de produire ? Il sortait de son pavillon solitaire et reprenait « avec délices » les instruments de jardinage. Armé de la pelle et de la pioche, il se souvenait d'avoir fouillé le sol devant Thionville : « Les terrasses allaient lentement, car nous étions tous, officiers jeunes et vieux, peu accoutumés à remuer la pelle et la pioche. »

Laissons-le raconter lui-même son bonheur : « Sans être Mme de Sévigné, j'allais, muni d'une paire de sabots, planter mes arbres dans la boue (1), passer et repasser dans les mêmes allées, voir et revoir tous les petits coins, me cacher partout où il y avait une broussaille, me représentant ce que serait mon parc dans l'avenir. J'étais dans des enchantements sans fin. »

Son bonheur redoublait, de retour au logis, s'il y trouvait, prêts à se mettre à table, — à sa table, — les amis en train de jouer aux gais propos avec Mme de Chateaubriand. Car l'amitié venait ajouter ses joies stimulantes aux joies fécondes du travail et de la solitude. Nous avons vu Joubert inviter et

(1) « Quelquefois, bravant la colère de décembre, l'opération se faisait sous un parapluie. Ses arbres, dans une sollicitude presque maternelle, il les faisait attacher à de hauts tuteurs, par des cordages de joncs, tant il craignait pour eux l'effort des vents, tant les racines étrangères hésitent à reprendre la vie dans nos terrains glacés. » (*Vallée aux Loups*, souvenirs et fantaisies, par H. de Latouche.)

s'inviter. Frisell agissait de même. Il écrivait le 19 octobre 1807 : « S'ils [M. et Mme de Chateaubriand] ne veulent pas venir dans ce pays, je ne passerai pas l'hiver sans les voir à Paris ou à leur campagne. » Ainsi faisaient Fontanes, Clausel, Julien, Lamoignon, Laborde, Guéneau, les Tocqueville, Molé, Bertin, La Tresne, Boissonade, Malte-Brun, Talaru, etc. Ainsi les nobles visiteuses, Mmes de Vintimille, de Pastoret, de Las Cases, de Roquefeuille, de Rohan, de Duras, de Châtillon, de Fezensac, de Talaru, de Grollier, de Coislin, d'Aguesseau, de Lévis.

Les premiers mois d'hiver, ils arrivaient isolément, un jour l'un, un jour l'autre.

Au printemps (1808), les dimanches, ils se réunissaient, appelés simultanément par un billet de M. ou de Mme de Chateaubriand.

La joie de ces rendez-vous hebdomadaires était grande, et les cœurs s'épanchaient. Alternant avec les paroles aimables et les compliments mutuels, tantôt c'était quelque discussion littéraire, tantôt quelque nouvelle de la cour ou de la ville, qui prenaient le temps du repas.

Puis on allait s'ébattre dans le jardin. Le soleil répandait sur la verdure fraîchement éclose la gaieté des rayons printaniers, et Chateaubriand aussi jetait sur les causeries le charme de son sourire. « M. Molé disait qu'il n'avait jamais vu de sourire plus aimable, ou du moins plus distingué, plus fin, que celui de Napoléon et de Chateaubriand. Mais ni l'un ni l'autre ne souriaient tous les jours. » Au moins, à la Vallée, Chateaubriand était-il coutumier de ce sourire.

Il faisait les honneurs de son enclos avec une bonhomie simple, une belle humeur caressante, qui justifiaient le mot de Joubert : « C'est le plus aimable garçon du monde. »

En ce temps-là, c'était le petit propriétaire, arrêté à tout

détail de plante ou d'arbuste, montrant les moindres pousses avec complaisance, escomptant l'avenir.

— Comment trouvez-vous ces allées ? Par des inflexions et des circuits bien ménagés, n'est-ce pas qu'elles prolongent la promenade et flattent la vue ? Et ce groupe, ne fera-t-il pas très bien, quand les arbustes seront devenus des arbres ?

Et cet épais fouillis d'arbres verts ? Une vraie forêt dans vingt ans. Et cette double rangée ? Les rameaux entrelacés verseront, à nos vieux ans, une ombre hospitalière.

— « Écoutez », dit une voix amie, « le loriot siffle, l'hirondelle gazouille, le ramier gémit ; le premier, perché sur la plus haute branche d'un ormeau, défie notre merle, qui ne le cède en rien à cet étranger ; la seconde, sous un toit hospitalier, fait entendre son ramage confus ainsi qu'au temps d'Évandre ; le troisième, caché sous le feuillage d'un chêne, prolonge ses roucoulements, semblables aux sons onduleux d'un cor dans les bois. Enfin, le rouge-gorge répète sa petite chanson sur la porte de la grange, où il a placé son gros nid de mousse. »

Dès les premiers mots, Chateaubriand a reconnu la citation, et, charmé de l'à-propos, il remercie d'un sourire.

A cette époque, dans la haute société, on savait par cœur de longs passages du *Génie du Christianisme*, les dames surtout (1). Mgr Frayssinous, futur grand-maître de l'Uni-

(1) « La mère de M. de Chateaubriand, fille d'une ancienne élève de Saint-Cyr, savait elle-même par cœur tout *Cyrus*. » (Article de Sainte-Beuve sur les *Mémoires*.) « Le dernier grand succès littéraire du XVIIIe siècle avait été le *Voyage d'Anacharsis*. Les gens du monde, l'élite et le peuple des lettrés, les femmes, se prirent d'enthousiasme à l'instant. Mme de Krüdener, qui n'était encore à cette date qu'une ambassadrice et une jolie femme, se mit à copier et à apprendre par cœur de longs passages d'*Anacharsis*. » (*Causeries du Lundi*, t. VII.)

versité, pouvait le réciter tout entier, assure M. de Pontmartin. Et nous savons qu'il en était ainsi de ses autres écrits. Guizot citait de mémoire à Mme de Staël le fameux article : « Lorsque, dans le silence de l'abjection... »

— Vous vous arrêtez au plus bel endroit ! reprenait une douce voix de femme... Permettez que je continue :

« Mais le rossignel dédaigne de perdre sa voix au milieu de cette symphonie : il attend l'heure du recueillement et du repos, et se charge de cette partie de la fête qui se doit célébrer dans les ombres.

» Lorsque les premiers silences de la nuit et les derniers murmures du jour luttent sur les coteaux, au bord des fleuves, dans les bois et dans les vallées; lorsque les forêts se taisent par degrés, que pas une feuille, pas une mousse ne soupire, que la lune est dans le ciel, que l'oreille de l'homme est attentive, le premier chantre de la création entonne ses hymnes à l'Éternel. D'abord il frappe l'écho des brillants éclats du plaisir : le désordre est dans ses chants; il saute du grave à l'aigu, du doux au fort; il fait des pauses; il est lent, il est vif : c'est un cœur que la joie enivre, un cœur qui palpite sous le poids de l'amour. Mais tout à coup la voix tombe, l'oiseau se tait. Il recommence ! Que ses accents sont changés ! quelle tendre mélodie ! Tantôt ce sont des modulations languissantes, quoique variés; tantôt c'est un air un peu monotone, comme celui de ces vieilles chansons françaises, chefs-d'œuvre de simplicité et de mélancolie. Le chant est aussi souvent la marque de la tristesse que de la joie : l'oiseau qui a perdu ses petits chante encore; c'est encore l'air du temps du bonheur qu'il redit, car il n'en sait qu'un; mais par un coup de son art, le musicien n'a fait que changer la clef, et la cantate du plaisir est devenue la complainte de la douleur. »

Tous applaudissaient à la divine mélodie de ces paroles ailées. Et Chateaubriand : Qui de vous me fera l'amitié de « passer la nuit », ne fût-ce que pour entendre, aux heures

du grand silence, le premier chantre de la création, pour savourer la cantate du plaisir et la complainte de la douleur?

L'hirondelle nous réveillera : « Je ne l'ai jamais appelée *la babillarde*, comme Anacréon. *J'ai toujours salué son retour* de la chanson des enfants de l'île de Rhodes : « Elle vient, elle vient, l'hirondelle, ramenant le beau temps et les belles années ! Ouvrez, ne dédaignez pas l'hirondelle. »

Pendant mon voyage d'Orient, je me promenais à Jaffa dans des vergers de grenadiers, chargés de pommes vermeilles; tandis qu'autour de moi, la première hirondelle, arrivée d'Europe, rasait la terre funèbre (1).

Le printemps éclate dans la verdure, les rayons et les chants d'oiseaux.

Qu'il est ravissant dans cette solitude.

Et cependant, le croiriez-vous?

En Bretagne, il est plus doux qu'aux environs de Paris, et fleurit trois semaines plus tôt. Les cinq oiseaux qui l'annoncent, l'hirondelle, le loriot, le coucou, la caille et le rossignol, arrivent avec des brises qui hébergent dans les golfes de la péninsule armoricaine. La terre se couvre de marguerites, de pensées, de jonquilles, de narcisses, d'hyacinthes, de renoncules, d'anémones, comme les espaces abandonnés qui environnent Saint-Jean de Latran et Sainte-Croix de Jérusalem, à Rome. Des clairières se panachent d'élégantes et hautes fougères ; des champs de genêts et d'ajoncs resplendissent de leurs fleurs qu'on prendrait pour des papillons d'or. Les haies, au long desquelles abondent la fraise, la framboise, la violette, sont décorées d'aubépine, de chèvrefeuille, de ronces dont les rejets bruns

(1) « ... Je préférais l'hirondelle qui me réveillait dans ma jeunesse. » — « Les oiseaux, les fleurs, une belle soirée de la fin d'avril, une belle nuit commencée le soir avec le premier rossignol, achevée le matin avec la première hirondelle... » (*Mémoires d'Outre-Tombe.*)

et courbés portent des feuilles et des fruits magnifiques. Tout fourmille d'abeilles et d'oiseaux; les essaims et les nids arrêtent les enfants à chaque pas. Dans certains abris, le myrte et le laurier-rose croissent en pleine terre; la figue mûrit comme en Provence; chaque pommier, avec ses fleurs carminées, ressemble à un gros bouquet de fiancée de village.

Ainsi se souvenait du pays natal, aussi bien que des contrées lointaines, le fidèle Breton, au milieu de ses amis.

Autres pouvaient être les mots. Quant aux idées et aux images, elles étaient dans ses habitudes d'esprit, et comme dans la nécessité de son être. — Le texte que je mets sur ses lèvres lui est emprunté mot à mot : il fut rédigé à une date toute voisine, 1812.

« Les brises printanières qui haleinaient les fleurs des prés voisins en gardaient le souffle, qu'elles reversaient sur la Vallée. »

On le louait de ses massifs, de ses allées, de ses arbres, de ses fleurs, de son gazon, de ses futurs ombrages; on s'extasiait sur le parti merveilleux qu'il avait tiré de la sauvage Vallée et des « difformités du lieu ». Lui, « bon enfant », acceptait ces félicitations. Et vraiment, il n'y était pas moins sensible qu'aux applaudissements donnés à ses œuvres.

Précisément, c'était pour entendre lire quelque nouveau chant des *Martyrs* qu'on était réuni. Tous avaient hâte, au premier mot, de se renfermer dans le petit pavillon.

Chateaubriand prenait le manuscrit et lisait. Je ne puis omettre ici le charmant récit de Sainte-Beuve sur la plus intéressante de ces lectures : ·

On raconte sur cet épisode de *Velléda* une anecdote dont le critique doit naturellement s'emparer pour en faire une leçon. Cette

anecdote, je l'ai fait maintes fois redire à d'anciens amis de M. de Chateaubriand, à des amis de son bon temps et de sa jeunesse, avant ce je ne sais quoi de poli et de glacé qu'ajoute la gloire. M. de Chateaubriand était revenu à Paris de son pèlerinage à Jérusalem; il avait acheté (automne 1807) dans la vallée d'Aulnay, dans ce qu'on appelait la *Vallée aux Loups*, un petit enclos qu'il travaillait à embellir et à planter, tout en mettant la dernière main aux *Martyrs*.

Quand l'ouvrage fut terminé, vers le printemps de 1808, il convoquait chaque dimanche ses amis de Paris pour leur lire quelque livre du nouveau poème : c'étaient Mme de Vintimille, MM. de Fontanes, Joubert, Molé, Pasquier, peut-être encore M. Guéneau de Mussy. Voilà, je crois, tout le petit cercle au complet. Ce dimanche-là, c'était l'épisode de *Velléda* qu'il avait à lire. Il commence : au bout de quelque temps, l'auteur s'aperçoit, au silence des auditeurs, que la lecture ne prend pas. Sa voix s'altère; il continue pourtant, il achève. Suit un grand silence. Fontanes, à la fin, prend la parole : c'était à lui, en effet, qu'il appartenait de parler pour briser la glace et pour proférer, au nom de tous, l'oracle du goût : « Eh bien ! ce n'est pas cela, vous vous êtes trompé... » Et il entra dans quelques détails; probablement l'auteur n'avait pas su concilier, d'abord ce qui convenait à la situation délicate d'Eudore qui se confesse, et à l'intérêt si vif du souvenir qu'il doit retracer; il penchait trop d'un côté ou d'un autre. Quoi qu'il en soit, à la suite de Fontanes, tous parlèrent. Mme de Vintimille (c'est le rôle des femmes) essaya de relever les beaux passages, de montrer qu'il y aurait peu à faire pour réparer, pour perfectionner. Chacun fit de même. M. de Chateaubriand écoutait en silence, puis il répondit; il essaya longtemps de résister et d'opposer ses raisons. Cependant une larme roulait dans ses yeux : il dit qu'il essaierait de remanier, de refaire, de faire mieux, mais qu'il ne l'espérait pas. Huit jours après, jour pour jour, c'est-à-dire le dimanche suivant, les mêmes amis étaient convoqués pour entendre cette même *Velléda*, et l'épisode, tel que nous l'avons, était accueilli d'eux avec ravissement, avec un applaudissement sans mélange.

Parmi les lettres de Mme de Chateaubriand à M. de Clausel, j'ai regardé comme une rare fortune de mettre la main sur le billet d'invitation à une lecture de *Velléda*, à la seconde vraisemblablement :

Soyez assez aimable pour venir dîner aujourd'hui avec nous en petit comité. Nous lirons la *Druidesse*.

Ce n'était pas pour la forme qu'il sollicitait les conseils de ses amis. Il avait la sincère volonté de les suivre, parce qu'il avait confiance en leur jugement plus qu'en ses propres lumières. Une telle docilité constitue un des traits les plus distinctifs de cette altière et forte nature. Chez un si brillant génie, il est encore plus caractéristique; et, certes, il ne dut pas contribuer médiocrement à le faire chérir des hommes éminents qu'il appelait à critiquer ses ouvrages.

« Doué d'une extrême facilité de travail, il acceptait aisément les conseils et les suppressions de ses amis, comme quelqu'un qui se sent toujours en mesure de recommencer (1). »

Bien mieux : il ne rougissait pas de confesser, dans ses préfaces, les obligations qu'il leur avait : « J'ai consulté des amis de goûts différents et de différents principes littéraires. »

Ces réunions empruntaient à la Vallée un charme tout particulier de solitude et de poésie.

Et, en retour, elles embaumaient la Vallée, la pénétraient d'un charme d'amitié, la peuplaient de souvenirs. Chateaubriand se prenait à l'aimer chaque jour davantage.

A propos de ces lectures, et à cette date, notons l'enthousiasme d'un adolescent (quinze ans et cinq mois) pour les premiers écrits du grand initiateur. Lamartine s'exprime ainsi

(1) Sainte-Beuve.

dans une lettre à son ami d'enfance, Guischard de Biennassis : « 8 mars 1808. Me voilà décidément livré aux arts libéraux, aux sciences abstraites, mais il m'arrive ENCORE SOUVENT *de prendre Chateaubriand au lieu de Rollin et de La Caille.* » Au mois de mai, il annonce au même qu'il laisse là tous ses maîtres et part pour la campagne où il compte passer six semaines. « C'est, dit-il, un pays extrêmement sauvage que celui où je suis; il est tout en prés et en bois; il n'en sera que plus délicieux au printemps. J'y porterai tous mes livres, *surtout ceux qui font compagnie dans la solitude et ceux qui en parlent si bien* (1). »

Évidemment, *Atala*, *René*, le *Génie du Christianisme*.

Souveraine est l'influence des lectures premières, — lectures de choix personnel, adoption spontanée d'un génie préféré, — quand l'âme qui s'ouvre ainsi, et se pénètre, est l'âme toute neuve et toute vibrante d'un poète en formation, d'un poète de génie. Les fragments que je viens de citer établissent une fois de plus la paternité de Chateaubriand par rapport aux maîtres du XIX^e^ siècle.

Lamartine n'a point renié ce « père », il l'a proclamé ici et là, et notamment dans la préface de *Jocelyn* : j'aurais préféré qu'il y parlât moins des gravures, et un peu plus du texte : la préface se serait mieux accordée avec les impressions et les lettres de l'adolescent (2).

Nous retrouverons Lamartine foulant aux pieds les gazons de la Vallée aux Loups.

(1) Catalogues Charavay.

(2) « J'ai pour ces deux grands génies de la poésie moderne, M. de Saint-Pierre et M. de Chateaubriand, qui furent nos pères et non nos émules, le respect et le culte filial qui se glorifient même d'une plus humble infériorité. Être de leur famille, cela suffit à mon orgueil, comme cela suffisait autrefois à mon bonheur. »

Fontanes aussi avait sa maison de campagne. Le « domaine de Courbevoie », comparé à la pauvre Vallée, serait une demeure princière. Il y possédait ce dont Chateaubriand ne jouirait qu'aux tardives années : des arbres tout venus, des « routes confuses » où, sous les ramures d'un « bois charmant », s'égarent les pas du promeneur. A part les ombrages de ses platanes et de ses ormeaux, il a cet agrément que la « Vallée » ne connaît pas : des eaux courantes, avec une terrasse au bord de la Seine; à droite et à gauche, des prés toujours verts; et, sur cette terrasse, six tilleuls qui le cachent aux feux du midi. De là, tout le jour, « désoccupé comme un sauvage », il peut, en rêvant, contempler « le flot que suit toujours le flot », voir les barques qui se succèdent, causer avec le pêcheur qui passe en ramant et lui suggère l'idée de l'un de ses chefs-d'œuvre.

Souvent, sans doute, mais certainement en 1808, il eut le bonheur de recevoir, à Courbevoie, les longues visites de Joubert et de Chateaubriand.

Un jour de cette année, peut-être le 6 mars, anniversaire de sa naissance, ou le 25 août, anniversaire de sa fête (saint Louis), il leur lut ces beaux vers :

Je revole au manoir champêtre (1),
A mes tilleuls, à mes ormeaux,
Et je me sens déjà renaître
Sous la fraîcheur de leurs rameaux.

(1) Voir, dans les *Portraits littéraires*, ce que Sainte-Beuve a écrit, touchant le manoir de Courbevoie : « Ces petites pièces délicieuses, à la façon d'Horace, nous semblent le plus précieux, le plus sûr de l'héritage poétique de Fontanes. Elles sont, pour la plupart, datées de Courbevoie, son Tibur, etc. »

Qu'à Saint-Cloud, devançant l'aurore,
Un autre se consume encore
En vains désirs, en longs regrets ;
Moi, je reste à la cour de Flore
Et de Pomone et de Cérès.

Ici mes heures fugitives
Entre l'un et l'autre soleil
Couleront doucement oisives
Au sein des arts et du sommeil.
Je vous reprends avec ivresse,
Vieux auteurs, qui, de ma jeunesse
Avez eu les premiers amours !
Grands hommes, qu'on relit sans cesse,
Charmez encor mes derniers jours !

Que j'aime ces routes confuses,
Et l'abri de ce bois charmant,
Où le silence, ami des Muses,
L'œil baissé marche lentement !
Sous l'ombre épaisse il se retire,
Et sans témoins, cherchant ma lyre,
Il me la rend d'un air discret ;
Je chante, et des vers qu'il m'inspire,
L'amitié seule a le secret.

Au bord de ce fleuve limpide,
Le long de mes prés toujours verts,
Si quelque rimeur insipide
Portait son orgueil et ses vers,
Qu'en faisant leur ronde fidèle,
Mes Pénates en sentinelle
L'écartent d'un bras redouté,
Même quand la troupe immortelle
Dans l'Institut l'eût adopté !

Mais si Joubert, ami fidèle,
Que depuis trente ans je chéris (1),
Des cœurs vrais le plus vrai modèle,
Vers mes champs accourt de Paris,
Qu'on ouvre! J'aime sa présence;
De la paix et de l'espérance
Il a toujours les yeux sereins.
Que de fois sa douce éloquence
Apaisa mes plus noirs chagrins!

Et si, de ses courses lointaines,
Chateaubriand vient sur ces bords,
Muses de Sion et d'Athènes,
Entonnez vos plus beaux accords!
Qu'au bruit de vos airs poétiques,
Accueilli comme aux jours antiques,
Il prenne place en nos foyers,
Et loin des troubles politiques
Repose ceint de vos lauriers!

Mai, juin : Chaque jour plus épris de sa Vallée, Chateaubriand n'est pas moins qu'autrefois occupé de plantes et d'oiseaux. La flore de son enclos lui paraît charmante :

« Je retrouvais la laîche digitée, la belladone vulgaire, la salicaire commune, le millepertuis, le muguet vivace, le saule cendré : doux sujet de mes premières anthologies.

» Voilà que ma jeunesse vient suspendre ses réminiscences aux tiges de ces plantes. »

Une petite fleur « encore humide de rosée » est fixée à sa boutonnière. Il y a des fleurs aussi sur son bureau, « auprès du papier » qu'il couvre de son écriture. « C'est sa moisson » de chaque jour. Il a et gardera l'habitude d'herboriser.

(1) 1778 + 30 = 1808.

Dans les buissons qui limitent la « marche de ses États », ou dans les arbustes qui subsistent de l'ancien verger, il a découvert des nids.

O joie ! ô souvenirs ! nids de rossignols, nids de merles, nids de bouvreuils. Il en est qu'il a vu construire brin à brin ; il a compté les œufs, observé les couleurs, noté les nuances : — celui du bouvreuil ressemble à une conque de nacre et contient quatre perles bleues ; celui du rossignol, profond, construit grossièrement, avec des feuilles, des crins, des herbes et de la bourre, cinq œufs d'un bleu verdâtre ; celui du merle, cinq œufs d'un vert bleuâtre, tachetés de rouille.

Il a vu apparaître les petits d'abord enveloppés de fin duvet, puis couverts de plume ; il les a vus perchés sur le bord de leur couche, et enfin sortant du berceau, « jeunes rois des airs, portant encore la couronne de l'enfance autour de la tête (1). »

Avec un plus vif sentiment qu'en juin 1804, il pourrait, comme alors, écrire dans ses lettres : « Quand j'ai entendu chanter l'alouette, je rentre pour voir un nid de merles qui est dans mon jardin et dont les petits viennent de s'envoler (2) ».

Alors ce n'était que jardin de banlieue, et de locataire. Maintenant, il peut dire en toute vérité « mon jardin ». Les buissons, les nids sont ceux de son enclos.

Chateaubriand aima d'enfance, aima toujours les oiseaux. Au cours de ses voyages, il ne manqua jamais de noter ceux qui s'offraient à sa vue et de consigner les souvenirs qu'ils lui rappelaient. Les comparaisons ou rapprochements avec

(1) Voir *Génie du Christianisme*.

(2) Lettre à Mme de Custine.

ces rois des airs sont fréquents sous sa plume. Quelques exemples :

En parlant de Julie, de Lucile et de lui, il a dit : « Nous prîmes la route de Paris; douce association des trois plus jeunes oiseaux de la couvée. »

— A peine de retour à Paris (1800) après l'émigration, n'ayant aucune ressource, et obligé d'emprunter, il avait acheté deux tourterelles : elles roucoulaient beaucoup; en vain, il les enfermait la nuit dans sa petite malle de voyageur; elles n'en roucoulaient que mieux. Dans un moment d'insomnie qu'elles lui causaient, il écrivit pour le *Mercure* la fameuse lettre à M^me^ de Staël.

— Avant de lancer *Atala* (1801), il consulta Fontanes. Arrivé au discours du P. Aubry, « le sage ami » lui dit brusquement, d'une voix rude :

« Ce n'est pas cela; c'est mauvais; refaites cela ! » Je me retirai désolé, raconte-t-il; je ne me sentais pas capable de mieux faire. J'en voulais à Fontanes; je m'en voulais; je n'essayais pas même d'écrire. Vers minuit, la voix de mes tourterelles m'arriva, adoucie par l'éloignement et rendue plus plaintive par la prison où je les tenais enfermées : l'inspiration me revint; je traçai de suite le discours du missionnaire, sans une seule interligne, sans en rayer un seul mot, tel qu'il est resté et qu'il existe aujourd'hui. Le cœur palpitant, je le portai le matin à Fontanes, qui s'écria : « C'est cela ! C'est cela ! Je vous l'avais bien dit que vous feriez mieux ! »

Il se rend à Rome, et traverse la Bourgogne :

Je me suis trouvé engagé dans les monticules, partie de jour, partie de nuit; les oiseaux chantaient de tous côtés, et j'ai entendu à la fois les trois passagers du printemps, le coucou, la caille et le rossignol.

— Quand je me vis pour la première fois au sommet des Alpes (1803), une étrange émotion me saisit. J'étais comme cette alouette qui traversait en même temps que moi le plateau glacé, et qui, après avoir chanté sa petite chanson de la plaine, s'abattait parmi des neiges, au lieu de descendre sur des moissons.

Racontant son excursion au Vésuve :

Je commence à monter par un chemin assez large, entre deux champs de vignes appuyées sur des peupliers... Pas un oiseau. (1804.)

— Dans un article sur l'Angleterre (1801), il avait déjà remarqué que « les campagnes de cette île sont presque sans oiseaux ».

Et ce fut ainsi à tous les âges et dans tous ses livres, comme dans sa correspondance.

— Mme de Chateaubriand aimait aussi les oiseaux. Nous le constaterons plus tard. « Bêtes à plumes et bêtes à poil », oiseaux et matous, étaient choyés au logis. De la part de l'épouse, était-ce sympathie d'instinct ou d'adoption, et pour conformer ses goûts à ceux de son mari ?

Des oiseaux, des chats; pas de chiens. — Tandis que Fontanes écrivait à Rouget de Lisle : « J'ai lu votre idylle dans votre jardin. Je l'ai mieux goûtée en présence du modèle. J'ai aussi un bosquet et un chien. Je les aime, comme vous aimez les vôtres; mais je ne les peindrais pas si bien que vous (1). »

Vers le mois de juillet (ou juin), M. de Chateaubriand tomba tout à fait malade. Nous revînmes loger à l'hôtel de Rivoli. Cette maladie

(1) Catalogues d'autographes, Charavay.

fut longue et extrêmement douloureuse. Quelques mois avant, ou peu de temps après, Girodet fit le portrait en pied de mon mari; il avait encore le teint fort jaune, ce qui ferait croire que ce portrait, d'ailleurs très ressemblant, a poussé au noir : c'est ce qui arrive aux tableaux de Girodet, et qui fit dire à Bonaparte qui vit le portrait au Salon : « Chateaubriand a l'air d'un conspirateur qui descend par la cheminée (1). »

Aussitôt que mon mari se trouva mieux, nous regagnâmes notre retraite, et nous y passâmes le reste de l'année : nous achevâmes de planter notre jardin et nous fîmes quelques additions à notre chaumière. Nous l'embellîmes, entre autres, d'un portique avec deux belles colonnes de marbre noir pur et deux cariatides dont les torses sont antiques.

Nous avions encore beaucoup d'ouvriers qui presque tous couchaient dans la maison, lorsqu'une nuit nous entendîmes des plaintes qui semblaient venir des chambres des domestiques. Je crus que c'était ma femme de chambre qui était malade; je montai chez elle et je la trouvai en effet décomposée; elle était assise sur son lit. Aussitôt qu'elle me vit, elle fit une grimace et jeta un cri qui me fit reculer et prendre la fuite, la croyant folle. Dans l'escalier, je rencontrai sa tante qui lui apportait des serviettes chaudes et qui me dit que ce n'était qu'une colique d'estomac. Un des peintres qui couchait dans le même corridor et qui était accouru au bruit, lui disait : « Ce n'est rien, mademoiselle, ce n'est qu'une colique de peintre : l'odeur vous aura fait mal. » La voyant plus tranquille et bien soignée, j'allais me remettre dans mon lit quand M. de Chateaubriand me cria de sa chambre : « Ah ! voilà le poupon qui passe dans l'escalier;

(1) Bonaparte avait horreur de la basse flatterie. Denon, qui n'en manquait pas, crut faire merveille en mettant le portrait de M. de Chateaubriand dans un coin obscur du Salon. Bonaparte, s'apercevant de la ruse, dit en parcourant la galerie : « Où est donc le portrait de M. de Chateaubriand ? On m'a dit qu'il était à l'Exposition... » Et le portrait sortit de son cachot. (Note de Mme de Chateaubriand.)

je l'entends crier. » En effet, j'ouvre la porte, et j'aperçois Marianne, sa tante, qui dégringolait l'escalier. Je la suis et en arrivant après elle chez le jardinier, je vois dans le même lit : le jardinier, sa femme, une négresse, cuisinière d'un de nos voisins, qui était venue de la ville et qui avait peur chez elle, enfin un bambino naissant, noir comme de l'encre et presque étranglé, et au pied du lit, la pauvre Marianne, plus morte que vive et pleurant à chaudes larmes. Je sortis réservant ma morale pour le lendemain. On soigna la mère et l'enfant; et lorsque le marmot fut vêtu et baptisé, nous l'envoyâmes aux Enfants trouvés.

Pendant que la jardinière faisait la toilette [du petit] elle me disait : « Ah ! c'est bien mal à Mlle Victoire. Ce n'est pas, la pauvre chère demoiselle, qu'elle ait eu tort d'avoir cet enfant, probablement de son prétendu; moi j'en avais deux quand j'ai épousé Benjamin, et j'ai toujours été une honnête femme; mais il fallait le dire à Madame et ne pas lui manquer ainsi : voilà une belle nuit que passe Madame. »

Telle est, si l'on peut s'exprimer ainsi, la candeur du vice dans le peuple de Paris, surtout dans celui des campagnes environnantes. Depuis bien longtemps on n'avait pas l'idée à Chatenay d'une fille qui le fût le jour de ses noces.

A la fin de juillet, M. et Mme de Chateaubriand se disposaient à partir pour Méréville.

Chateaubriand en donne avis à Mlle de Las Cases. La forme de la lettre suppose un commerce d'amitié, bien qu'il y ait des airs de crispation. Peut-être l'écrivit-il sous l'influence de la fièvre à laquelle il fut en proie cet été.

Val de Loup, ce 26 juillet 1808.

Je n'ai passé à Paris que quelques instants, et j'ai été désolé de ne pouvoir aller voir Mme et Mlle de Las Cases. Je ne sais ce qu

c'est que l'histoire de l'artiste que j'ai eu le malheur d'affliger. Je n'ai jamais eu l'intention d'affliger personne; mais cela doit être une chose de l'autre monde, puisqu'il y a un an que j'ai cessé de parler au public. Les derniers mots que je lui ai dits ont eu une trop grande influence sur ma position pour qu'un étranger puisse aller déterrer quelque grief ignoré dans une affaire qui a attiré tout l'orage sur moi. Dans tous les cas, M^lle de Las Cases a mille fois gagné sa cause.

Je conviens que j'ai eu tort, sans savoir de quoi il s'agit. Je m'avoue félon, ignorant et bavard, mais toujours le très humble serviteur de M^lle et M^me de Las Cases.

DE CH.

Je pars pour Méréville et je vais y faire un assez long séjour. Si M^mes de Las Cases quittent Paris avant que j'aie eu l'honneur de les voir, je leur souhaite un heureux voyage. M^me de Chateaubriand leur offre ses tendres compliments.

(*Suscription*) A M^lle de Las Cases, rue Saint-Honoré, n° 373, à Paris (1).

De quel artiste est-il ici question? artiste étranger qu'un passage de l'article sur le *Voyage en Espagne* avait désobligé. Le nom du plaignant doit se trouver ci-dessous dans le résumé d'un dossier relatif à ce même *Voyage* (2).

(1) Orig. autog.

(2) « Dossier de pièces relatives au *Voyage en Espagne* [provenant des éditeurs MM. Treuttel et Wurtz].

» Etat des sommes payées aux artistes qui ont illustré l'ouvrage et où l'on remarque les noms de Duvivier, Dequevauviller, Lerouge, Gossard, Fayn, M^me Queverdo, etc.; *trois reçus du graveur Fayn, pour plusieurs gravures fournies par lui;* liste des premiers souscripteurs, au nombre desquels se trouvent Bonaparte, Joséphine Beauharnais, M^me Bonaparte mère, le cardinal Fesch, etc. » N'est-il pas piquant d'observer que cet ouvrage, patronné par la famille impériale, et composé par un ami des Bonaparte, fut précisé-

Le séjour de M. et Mme de Chateaubriand à Méréville ne se prolongea pas au delà de septembre.

En effet, dès les premiers jours d'octobre, nous les retrouvons à la Vallée.

Le 4 octobre, il y eut une réunion plénière, non plus pour lire les *Martyrs*.

C'était la Saint-François, fête de Chateaubriand.

Mme de Chateaubriand invite Clausel et le charge de transmettre l'invitation aux autres amis :

Val de Loup, ce 28 septembre [1808].

N'oubliez pas de faire des recrues pour mardi prochain, jour de la Saint-François. Il est essentiel que nous connaissions nos convives quelques jours d'avance, pour n'en avoir ni trop ni trop peu. Il en manquera bien sûr deux, les Joub[ert]. Je suis quelquefois tentée d'aller m'établir chez eux, et d'y faire du *feu* pour *avoir prise de possession*, afin qu'ils ne puissent pas me mettre à la porte à leur retour : ce qu'ils feront ou devront faire, s'ils sont justes et s'en

ment l'occasion du fameux article ? « Silence de l'abjection », « Néron », « Tacite », « voix du délateur », « chaîne de l'esclave », « tombeau de Mesdames de France ». On juge de l'émoi de la cour. On devine aussi l'attitude de Laborde. Comme Joubert, il se mit fort en colère, préoccupé du danger encouru par Chateaubriand. Il ne manqua pas de lui appliquer, cette fois avec une robuste conviction, le surnom familier de « Sauvage! » Mais à la cour, il s'efforça de donner le change sur le sens un peu enveloppé du morceau; il se fit le défenseur obstiné de l'imprudent génie. Et tandis que le cardinal Fesch aiguillonnait le lion irrité, Joséphine, Hortense, Fontanes et lui, réussissaient à le calmer.

— Le passage qui avait affligé l'artiste étranger porte que les « planches ont un peu de sécheresse, mais ce défaut tient à la nature même des objets représentés ». Il ne se peut critique plus douce.

tiennent à la peine du talion. — Répondez-moi, mon cher *ministre*; ou, si vous voulez mieux faire, venez m'apporter votre réponse vous-même.

C'est dans le clergé surtout qu'il faut chercher des convives : n'oubliez pas la visite à l'abbé de B[oulogne] (1) et à l'évêque d'Alais.

Ce billet tomba sous les yeux de Chateaubriand. Et soit qu'il ne prît pas son parti de l'absence des Joubert, à pareil jour, soit qu'il trouvât le mot de M^me^ de Chateaubriand spirituel autant qu'aimable et de nature à faire plaisir aux chers absents, ou pour les deux motifs réunis, il ajouta de sa main, en guise de *post-scriptum* :

C'est moi qui, par hasard, cachette ce billet; et je vous prie de l'envoyer à Joubert (2).

Distrait de la correspondance conservée au château de Coussergues, cet autographe m'est venu de Paris avec beaucoup d'autres. Il donne à penser que nombre de lettres auront été perdues.

Un curieux détail de la vie intime se trouve impliqué dans l'aimable missive :

En décembre 1803, Chateaubriand traçait une première esquisse de ses *Mémoires*. Il écrivait à Joubert :

« Mon seul bonheur est d'attraper quelques heures pendant lesquelles je m'occupe d'un ouvrage qui peut seul apporter de l'adoucissement à mes peines : ce sont les *Mémoires de ma vie*. Rome y entrera... »

A cette date de tristesse amère remonterait le récit des

(1) Évêque de Troyes, en 1809.

(2) Orig. autog.

tristesses de son enfance, habituellement négligée, rudoyée même, sous le toit paternel. Nous y lisons ces lignes :

Mais si j'avais des peines qui ne sont pas connues de l'enfance, j'avais aussi des plaisirs... Noël, le premier jour de l'an, les Rois, Pâques, la Pentecôte, la Saint-Jean, grâce à la religion, étaient pour moi des jours de bonheur. *Il n'y a que la Saint-François qu'on ne chômait point. On n'a jamais célébré ma fête, car je n'ai jamais apporté de joie à personne.*

Le texte imprimé de cette première esquisse des *Mémoires* est précédé de la mention : « Commencé en 1809. » Je croirais volontiers qu'on a mal lu le dernier chiffre. Car, en 1809, le détail relatif à la Saint-François avait cessé d'être vrai. D'autre part, Chateaubriand fut trop absorbé par l'examen et les notes des *Martyrs*, puis par la rédaction de l'*Itinéraire*, pour s'occuper alors des *Mémoires*. Il ne reprit ce travail que deux ans plus tard :

« *Vallée aux Loups*. — Ce 4 octobre 1811, *anniversaire de ma fête* et de mon entrée à Jérusalem, me tente à commencer l'histoire de ma vie. »

Il reprend et revise alors le texte que j'attribue à 1803; il le développe et le divise en chapitres.

« En janvier 1812, Vallée aux Loups », il relit le passage que j'ai cité. Ce qui précède et ce qui suit le mot relatif à sa fête, il le conserve; le mot lui-même, il l'efface (1).

(1) Autre remarque : Il reprenait au château de Montboissier, en 1817, les *Mémoires* interrompus par les événements de 1814, et il se demandait : « Dans combien de lieux ai-je déjà commencé à les écrire ? » L'expression paraîtrait exagérée, s'il n'y avait, pour répondre, que « la Vallée aux Loups et Dieppe », seules indications de lieux, laissées à cette date, en tête des chapitres. Au moins faut-il ajouter Rome. — Quelques pages subsistent du

Appelés par Mme de Chateaubriand, c'est que les amis avaient célébré, plus d'une fois déjà, la Saint-François à la Vallée aux Loups.

Le charmant billet était la première invitation au banquet qui devait si souvent, dans la suite, se renouveler à pareille date et réunir « les vieux amis ».

Je laisse à penser la joie de tous, les assurances de succès pour les *Martyrs*, et le bonheur du maître de céans.

S'il fallait en croire Sainte-Beuve, cette journée du 4 octobre 1808 aurait été tout entière livrée à la solitude et à la tristesse. Le *causeur* l'affirme en contant une anecdote sur laquelle il appuie plus que de raison. Après lui, d'habiles critiques, et hier encore M. de Vogüé, l'ont exploitée dans le même sens.

Soumettons-la, cette anecdote, à l'épreuve d'un rapide examen.

D'abord le propre texte de Sainte-Beuve :

Le jour même où il avait quarante ans, Chateaubriand passait toute une journée solitaire et mélancolique sous les ombrages de Champlâtreux, et, à M. Molé qui lui demandait la cause de sa tristesse, il livrait cet aveu pénible : « J'ai quarante ans ! » (*Causeries du Lundi*, 2 février 1857, t. XIII, p. 205.)

Le jour même où il avait quarante ans. Sainte-Beuve voulait dire : le jour même où il croyait avoir quarante ans.

manuscrit; plusieurs me sont venues. L'une de ces pages contient le morceau en question, avec des phrases qui manquent dans l'*Esquisse* : « avaient l'air de se réjouir avec vous; *où le paysan, dans sa cabane, mangeait le même gâteau que le roi dans son palais; l'espérance d'un pareil jour qui revenait tous les ans, faisait supporter aux misérables 364 [jours] de privations et de travaux.* »

En effet, deux ou trois ans après la quarantaine, Chateaubriand croyait encore fermement que son jour de naissance était un 4 octobre. Il écrivait dans l'*Itinéraire*, paru au commencement de 1811 : « ... J'appris que l'on célébrait la fête du patron de l'ordre. Je me souvins alors que nous étions au 4 octobre, jour de la Saint-François, *jour de ma naissance et de ma fête*. Je courus au chœur et j'offris des vœux pour le repos de celle qui m'avait autrefois donné la vie à pareil jour. »

Donc, le jour du pénible aveu ne pouvait être qu'un 4 octobre.

Mais l'année ?

Chateaubriand se trompait aussi sur l'année de sa naissance.

Je lis dans une de ses lettres à Guéneau de Mussy : « Villeneuve-sur-Yonne, 9 octobre 1804... Mes trente-cinq ans viennent de sonner, le 4 de ce mois, à cette horloge qui ne marque jamais deux fois la même heure. » Et, ce disant, il faisait sonner deux fois ses trente-cinq ans, à l'horloge qui ne connaît ni répétitions, ni retours.

En réalité, il avait alors trente-six ans. Il eut quarante ans le 4 septembre 1808.

A la date de 1808, était-il mieux renseigné sur l'année de sa naissance, quoique non détrompé sur le jour ?

Dans cette supposition, le propos rapporté par Sainte-Beuve aurait été tenu le 4 octobre 1808.

Or, ce jour-là, nous savons qu'il ne risquait pas de le passer, solitaire, sous les ombrages de Champlâtreux. Il était dans sa chère Vallée aux Loups, entouré de ses amis, tout entier à la joie et à la nouveauté de sa fête (célébrée pour la première fois), tout rayonnant de la prochaine gloire des *Martyrs*.

Supposera-t-on qu'il était, relativement au jour et à l'année, dans la même erreur qu'en 1804 ?

L'anecdote devrait être rattachée au 4 octobre 1809.

Mais nous verrons qu'à la fin de septembre 1809, il datait une lettre de la Vallée. Appelés par Mme de Chateaubriand, ses amis allaient célébrer sa fête pour la seconde fois. Ce jour de la Saint-François, il le passa chez lui avec eux. Avant et après le 4 octobre, il est plongé dans la revision des *Martyrs*, absorbé par les « notes » et l' « examen ». Au lieu d'aller semer et perdre ses heures dans les allées de Champlâtreux, il serait tenté de les trouver trop courtes.

Dans le vrai, Chateaubriand se souciait fort peu de savoir au juste son âge. Et par suite, ignorant le jour précis de la *quarantaine*, il n'était pas tenté, ce même jour, de s'abîmer dans la tristesse. Le 3 mars 1832, il « ignorait » encore. A cette date, il répond, de Paris, à un M. Paulmier, commandant de la gendarmerie de Saint-Omer :

M. Paulmier me veut bien demander mon âge : je l'ignore au point que je l'ai laissé en blanc dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, destinés à ne paraître qu'après ma mort, jusqu'à que j'aie fait venir les pièces officielles. Mais j'ai vu tant de choses que je dois avoir au moins cent cinquante ans.

Je prie M. Paulmier de vouloir bien agréer l'assurance de ma considération bien distinguée.

DE CHATEAUBRIAND (1).

Voilà pour le temps de l'aveu. Voici pour le témoin :

A qui Chateaubriand aurait-il fait cette sorte de confession ? — « A M. Molé », avons-nous lu, dans les *Causeries du Lundi*.

Or, dans *Chateaubriand et son groupe*, Sainte-Beuve

(1) Orig. autog.

produit un autre nom, celui de Mme de Pastoret, — sans compter que le mot du quadragénaire se présente avec un développement nouveau, un peu bien dramatisé :

Ici, je noterai un trait qui paraît futile, et qui tient pourtant à une ligne, à une racine profonde de cette nature de poète :

— « Vous me paraissez bien triste aujourd'hui, lui disait un matin Mme de Pastoret en le rencontrant seul dans une allée du parc de Champlâtreux. — Ah! madame, vous l'avouerai-je? répondit-il, i m'arrive aujourd'hui un grand malheur. — Eh! quoi donc? — C'est que j'ai aujourd'hui quarante ans. » Il *voulut* (1), du moins, se donner ces malheureux quarante ans un peu plus tard que nature. *Le poète est tout à fait comme la femme* : il tomberait à genoux, s'il l'osait, devant cette faux qui tranche la jeunesse : « Monsieur le bourreau, encore un moment! »

O rhétorique!

Chateaubriand à deux genoux devant la faux qui tranche les jours!

Oh! que c'est peu le Chateaubriand de la réalité!

Telle est la valeur critique de l'aveu auquel Sainte-Beuve fit dire tant de choses. M. de Vogüé ne le discute pas. Il l'admet sans conteste et le caractérise ainsi : « On connaît l'anecdote rapportée par Sainte-Beuve : « Vous me paraissez « bien triste aujourd'hui, etc... » Quand l'âge vint condamner sans l'éteindre cette forme du désir, *il se révolta avec une angoisse tragique*. Vieillir, ce fut le seul malheur qui l'accabla vraiment et qu'il supporta sans grâce. » Et M. Émile Faguet, dans sa très équitable et très belle étude : « La mélancolie

(1) Lucile, disant son âge au seuil de la prison, se trompait de deux ans. Elle n'était pas mieux renseignée que son frère. Dira-t-on qu'elle voulait se rajeunir?

qu'amènent les approches de l'âge mûr a été pour lui un désespoir et il est resté frappé comme d'une morne stupeur toute la journée où ses quarante ans avaient sonné. »

Des trois amis, Fontanes, Chateaubriand, Joubert, lequel était le moins « épicurien »? Joubert, n'est-ce pas? Or, s'il fallait s'en tenir aux paroles écrites, c'est lui qu'auraient pétrifié les approches de la vieillesse. Il écrivait à Mme de Beaumont, le 10 juillet 1803 : « A une ou deux pensées près, le reste n'a été qu'une uniforme et stupide considération d'un unique sujet : *l'âge où je vais entrer*. Ceux que j'y trouve parvenus à mon retour me paraissent si décrépits et si finis que ce spectacle me pétrifie. Je devins arbre quelque temps, il y a deux ans ; cette fois-ci, je deviens marbre. »

Allez donc tirer de ces mots, aussi désolés qu'authentiques, une conclusion quelconque!

Laissons le mot sans autorité, et ne considérons que le regret subjectif.

Est-ce que Chateaubriand l'a si fort ressenti, ce regret?

La jeunesse des écoles manifesta plusieurs fois en son honneur, et le poète en fut flatté. D'où quelques belles phrases sur l'âge heureux, par réciprocité d'admiration. Mais que Chateaubriand ait tant regretté ses vingt et trente et trente-cinq ans, qu'il ait regretté le bel âge plus que le commun des mortels, je ne le pense pas, et je pense même le contraire.

Ambassadeur à Londres (1822), il rédige la partie de ses Mémoires relative à sa jeunesse, et, mentionnant une certaine fontaine de Jouvence, il demande : « Qui voudrait revivre? »

Il écrivait à Mme Récamier, le 6 août 1841 : « J'ai entrevu ce matin une dame fort malade et fort spirituelle, qui voyage avec un médecin et qui m'a dit qu'elle ne voudrait pas revivre : tout ce qu'il y a de distingué dans le monde dit cela. »

Ce mot de la vieillesse, en tout semblable à celui de la

maturité, et où l'on voit bien que Chateaubriand exprime son propre sentiment, nous le pouvons accepter comme résumant les déclarations antérieures.

S'il a professé quelques regrets, au sujet de la jeunesse évanouie, et cela lui est arrivé plus d'une fois, ç'a été sans amertume ni douleur « tragique », et plutôt avec une douceur attendrie.

Autrement aigus, les cris de son ennui dans la première et dans la pleine jeunesse : « Je m'ennuie de la vie... L'ennui m'a toujours dévoré... Je voudrais n'être pas né... »

En 1808, il n'est plus tenté de parler ainsi. C'est vraiment pour lui l'âge heureux.

Deux mois avant la quarantaine, en juillet 1808, « il tombe malade ». *C'est peut-être*, observe-t-il, *le seul moment où, près de mourir, j'aie eu envie de vivre.*

Quand je me sentais tomber en faiblesse, ce qui m'arrivait souvent, je disais à Mme de Chateaubriand : « Soyez tranquille, je vais revenir. » Je perdais connaissance, mais avec une grande impatience intérieure, car je tenais, Dieu sait à quoi. J'avais aussi la passion d'achever ce que je croyais et ce que je crois encore être mon ouvrage le plus correct. Je payais le fruit des fatigues que j'avais éprouvées dans ma course au Levant.

A propos des mots « près de mourir », on pourrait désirer savoir quelle impression lui faisait l'idée de la mort. Pareilles questions ont été posées au sujet d'autres illustres, et, certes, elles ne manquent pas d'intérêt (1). La pensée de la mort

(1) « Combien d'autres manières encore de concevoir, de penser, de sentir la mort par avance ! *et qui dépendent* à peine du sort que la vie nous a fait, mais plutôt, mais surtout de ce que nous sommes nés, et *de ce qu'il y a* donc *de plus personnel en nous !* »

(*L'Évolution de la poésie lyrique*, par F. Brunetière.)

était familière à Chateaubriand. Elle ne lui rappelait guère « le roi des épouvantements », comme à Victor Hugo et à d'autres. L'impression était surtout de douceur et de paix. Il l'appelait la « source de tout repos ».

D'ailleurs, nulle hâte vers elle: nulle passion de l'embrasser avant l'heure; plus rien des fureurs de son adolescence, hantée du suicide, — alors que « l'idée de n'être plus lui saisissait le cœur à la façon d'une joie subite, et lui faisait monter au visage le rouge du désir ».

Mais, non plus, nulle fuite, par le soin exagéré de sa santé, nulle horreur instinctive, nul frisson à son ombre, et, bien plutôt, une attente calme et fière, avec un regard d'intrépide et souriante mélancolie.

De la première à la dernière page de ses écrits, il en parle avec une telle douceur qu'il la ferait aimer: « L'air calme de la tombe », disait-il déjà dans l'*Essai*, « l'air calme de la tombe se fait sentir au voyageur qui n'en est plus qu'à quelques journées. » C'est de lui-même que, tout jeune, et se croyant *condamné*, il parlait de la sorte.

Aussi bien que dans ses œuvres, il y a, dans sa correspondance, un perpétuel *memento quia pulvis es*. Ce souvenir jaillit le plus naturellement du monde: il vient de son fond, il fait partie de ses rêves; il en est l'inspiration la plus habituelle, la forme substantielle, pourrais-je dire; il est aussi le frein et le calmant de ses désirs.

Personne plus que lui n'eut la religion des tombeaux. Où qu'il soit, à l'étranger non moins qu'en France, le cimetière attire ses pas, évoque ses souvenirs, rassérène son âme.

Les ruines n'eurent jamais de visiteur plus assidu, d'interprète plus éloquent. Ses ennemis croyaient le diminuer en l'appelant l'Homère des ruines. Ils le louaient d'une juste louange.

Sans doute, l'idée de la mort n'est pas assez, pour l'auteur du *Génie du Christianisme*, ce qu'elle était pour un Bossuet et un Pascal, ce qu'elle doit être pour le chrétien : l'appel au tribunal de Dieu. Cette réserve suffit.

Je n'ai pas entrepris de dire ce que Chateaubriand aurait dû être, mais ce qu'il a été.

Octobre passe : il jouit « avec délices » des soleils déclinants : les beaux jours vont finir. « J'ai toujours aimé l'automne », déclare-t-il dans les dernières lignes écrites à la Vallée aux Loups.

Et ailleurs : « Je remarquai dans l'herbe des veilleuses, toujours mélancoliques pour moi, à cause des réminiscences de mes divers automnes. »

Accoudé au balcon de la tour, tantôt il contemplait la nue fugitive, tantôt le coucher du soleil, tantôt la chute tourbillonnante des feuilles.

Mais « par les temps grisâtres », combien d'heures consumées à fouiller l'horizon d'un regard obstiné!

Quand, pour la première fois à la Vallée, il distingua sur le fond terne du ciel les épais bataillons des oiseaux migrateurs, le cœur se mit à lui battre; « il n'avait pas assez de ses yeux pour regarder »; « il était honteux de se trouver si jeune ».

— D'où viennent-ils? Où s'arrêteront-ils?

Et le souvenir lui revint de Combourg, de l'étang, de la forêt, le souvenir aussi d'une page fort applaudie, où le château paternel, où la tour de son enfance étaient associés aux oiseaux voyageurs :

Par un temps grisâtre d'automne, lorsque la bise souffle sur les champs, que les bois perdent leurs dernières feuilles, une troupe de canards sauvages, tous rangés à la file, traversent en silence un ciel

mélancolique. *S'ils aperçoivent du haut des airs quelque manoir gothique* [Combourg], *environné d'étangs et de forêts*, c'est là qu'ils se préparent à descendre : ils attendent la nuit, et font des évolutions au dessus des bois. Aussitôt que la vapeur du soir enveloppe la vallée, le cou tendu et l'aile sifflante, ils s'abattent tout à coup sur les eaux qui retentissent. Un cri général, suivi d'un profond silence, s'élève dans les marais. *Guidés par une petite lumière, qui peut-être brille à l'étroite fenêtre d'une tour*, les voyageurs s'approchent des murs à la faveur des roseaux et des ombres. Là, battant des ailes et poussant des cris par intervalles, au milieu du murmure des vents et des pluies, ils saluent l'habitation de l'homme.

Comme dans *René*, pendant qu'ils volaient au dessus de sa tête, il rêvait : « Je voudrais être sur leurs ailes. »

Si quelqu'un me demandait où sont les preuves de telles rêveries, je répondrais que la question ne saurait se poser. Il suffit d'avoir pratiqué Chateaubriand pour n'ignorer pas que, chez lui, c'était habitude invincible. Et quant au procédé qui lui attribue les pensées de ses divers héros, ou qui transporte ses personnelles rêveries d'une année à l'autre, il se justifie tout seul ; c'est perpétuellement le procédé de ses *Mémoires* : « Les stances que m'inspirèrent ces montagnes, en 1822, retracent assez bien les sentiments qui m'agitaient aux mêmes lieux en 1803. » — « J'aurais pu m'appliquer les réflexions d'Eudore, s'il est permis de se citer soi-même : *Le triste murmure de la mer*, etc. » — « La page qui termine l'*Itinéraire* semble écrite en ce moment même (1839), tant elle reproduit mes sentiments actuels : *Il y a vingt ans*, disais-je, etc. »

Dans un premier séjour à Paris, en 1788, sauvage et tout effarouché, « il demeurait une partie de la nuit la tête penchée sur son feu qui ne lui disait rien » : « J'écoutais les

voitures, allant, venant, se croisant; *leur roulement lointain imitait le murmure de la mer sur les grèves de ma Bretagne, ou du vent dans mes bois de Combourg.* »

Le 25 septembre 1833, il écrit :

A la nuit tombante, j'entrai dans des bois. Des corneilles criaient en l'air ; leurs épaisses volées tournoyaient au dessus des arbres dont elles se préparaient à couronner la cime. Voilà que je retournai à ma première jeunesse. Je revis les corneilles du mail de Combourg; je crus reprendre ma vie de famille dans le vieux château : ô souvenirs, vous traversez le cœur comme un glaive ! O ma Lucile, bien des années nous ont séparés ! Maintenant la foule de mes jours a passé, et, en se dissipant, me laisse mieux voir ton image.

En 1833 encore :

Tandis que je m'efforçais d'être présent au repas, je ne pouvais m'empêcher de regarder les oiseaux et les nuages qui volaient au dessus du festin ; passagers embarqués sur les brises, et qui ont des relations secrètes avec mes destinées; voyageurs, objets de mon envie et dont mes yeux ne peuvent suivre la course aérienne sans une sorte d'attendrissement.

En 1843, dans la *Vie de Rancé* :

Les collines assemblées autour de la Vallée la cachent au reste de la terre... Je crois, en la voyant, revoir mes bois de Combourg, aux clartés alenties du soleil... Quelles soirées d'automne ! Qu'ils sont beaux ces bruits des derniers jours de l'année.

De 1788 à 1843, dates extrêmes, le fil des rêveries similaires est ininterrompu.

Des preuves? Je rappellerais le mot des *Mémoires* écrit

en 1812 : « Maintes fois, en voyant le soleil se coucher dans les forêts de l'Amérique, je me suis rappelé les bois de Combourg. *Mes souvenirs se font écho.* » Je prie le lecteur de remarquer ce dernier trait.

N'est-ce pas à la Vallée aux Loups, et précisément en 1808, qu'il composa l'épisode, tant choyé, de la *Druidesse*, ou du moins, qu'il le soumit au jugement de ses amis, et le remania sur les conseils de Fontanes? « Ici... je peignis Blanca, chantai Cymodocée, inventai Velléda. »

Or cet épisode a pour théâtre la Bretagne : elle y est décrite en traits merveilleusement poétiques et précis. Le château où commandait Eudore, quel en fut le type idéal, sinon Combourg? « Il était bâti sur un roc, appuyé contre une forêt, et baigné par un lac. » Velléda s'abandonne « à ses rêveries ». Lesquelles? Ce sont les rêveries coutumières de René. Qu'on relise ces deux chapitres, enfants de la Vallée, et l'on ne pensera plus à me demander des preuves, — à moins que, ravi de ces belles citations, ce ne soit pour me porter à les multiplier. De mon côté, j'avoue que j'y trouve un grand charme. Mais de plus, et surtout, elles nous livrent le secret et le tour des rêveries où sans cesse retombait Chateaubriand.

Oui, à cette date, il rêvait du pays natal, et du château de Combourg. En octobre, il se « remémorait » la page du *Génie du Christianisme* sur les oiseaux migrateurs, ne fût-ce que pour éviter d'en reparler dans les mêmes termes. Nous lisons dans les *Martyrs*, et trois pages seulement après l'épisode de Velléda : « Avions-nous besoin des fables d'Alcyon et de Ceyx, pour trouver des rapports attendrissants entre les oiseaux qui passent sur les mers et nos destinées? En voyant se suspendre à nos mâts des hirondelles fatiguées, nous étions tentés de les interroger touchant notre patrie. Elles

avaient peut-être voltigé autour de notre demeure et suspendu leur nid à notre toit (1). »

(1) « Nous reçûmes à bord trois nouveaux passagers, deux bergeronnettes et une hirondelle. Je ne sais ce qui avait pu engager les premières à quitter les troupeaux; quant à la dernière, elle allait peut-être en Syrie et elle venait peut-être de France. J'étais bien tenté de lui demander des nouvelles de ce toit paternel que j'avais quitté depuis si longtemps. Je me rappelle que, dans mon enfance, je passais des heures entières à voir, avec je ne sais quel regard triste, voltiger les hirondelles en automne; un secret instinct me disait que je serais voyageur comme ces oiseaux. Ils se réunissaient, à la fin du mois de septembre, dans les joncs d'un grand étang : là, poussant des cris et exécutant mille évolutions sur les eaux, ils semblaient essayer leurs ailes et se préparer à de longs pèlerinages.

» Pourquoi, de tous les souvenirs de l'existence, préférons-nous ceux qui remontent vers notre berceau ? Les jouissances de l'amour-propre, les illusions de la jeunesse, ne se présentent point avec charme à la mémoire; nous y trouvons au contraire de l'aridité ou de l'amertume; mais les plus petites circonstances réveillent au fond du cœur les émotions du premier âge, et toujours avec un attrait nouveau. Au bord des lacs de l'Amérique, dans un désert inconnu qui ne raconte rien au voyageur, dans une terre qui n'a pour elle que la grandeur de sa solitude, une hirondelle suffisait pour me retracer les scènes des premiers jours de ma vie, comme elle me les a rappelées sur la mer de Syrie, à la vue d'une terre antique, retentissante de la voix des siècles et des traditions de l'histoire. » (*Itinéraire.*)

CHAPITRE XI

PUBLICATION DES « MARTYRS »

(1809)

Grand rêveur. — Grand travailleur. — Les *Martyrs*. — Le manuscrit soumis à la censure. — Permission d'imprimer. — Fouché donne l'ordre d'attaquer. — Armand de Chateaubriand fusillé. — La presse vendue. — Parny. — Ginguené. — Réponse à l'un et à l'autre. — Insuccès des *Martyrs*. — Critiques et plaisanteries d'Hoffmann. — Souvenirs de M^me^ de Chateaubriand. — Chateaubriand quitte Paris l'âme ulcérée. — Influence rassérénante de la Vallée. — Fécondité du génie. — Guizot loue les *Martyrs* ; — en correspondance avec Chateaubriand. — La Maisonnette et la Vallée aux Loups. — Article favorable d'Esménard. — Lettres de Chateaubriand et de sa femme. — Visites fréquentes des amis. — La Saint François. — Lecture des stances de Fontanes.

« Grand rêveur » et « grand dormeur », — « j'ai toujours été grand dormeur », Chateaubriand était aussi et surtout grand travailleur. Ou plutôt ses rêves étaient tour à tour la préparation et la prolongation de ses travaux, — les rêves de ses nuits aussi bien que de ses jours; car il était de ces esprits ardents, qui ne suspendent guère la vivacité de leurs poursuites et qui font travailler même leur sommeil.

Ses rêves devenaient non seulement le charme de ses heures

reposées, mais encore le meilleur de ses inspirations et comme l'âme enchantée de ses œuvres.

Le poème est achevé. Voici venu le moment d'imprimer. Il sollicita la permission de rentrer à Paris et dut soumettre le manuscrit à la censure.

A la fin de l'été de 1809 [1808], M. de Chateaubriand ayant achevé ses *Martyrs* voulut, pour en surveiller l'impression, passer l'hiver à Paris; nous louâmes un appartement rue Saint-Honoré, au coin de la rue Saint-Florentin : ce fut dans cette maison qu'un an auparavant, chez M. de Las Cases, je fis la connaissance de la duchesse de Duras (1).

Corrections, suppressions, lenteurs calculées, alternatives de craintes et d'espérances, ce fut une agonie. On en retrouve quelque chose dans les billets à Mme de Custine publiés par M. Bardoux (2) : « Je viens d'achever les affaires de l'imprimeur... Mes tristes affaires me désolent. » — « C'est, pour le livre, succès complet; point de censure, grandes louanges... tout à merveille ; le grand ami, un homme divin. » — « Le grand ami s'est joué de nous. »

Autant les critiques de l'amitié lui avaient agréé, autant le révoltèrent celles de la censure. Ce fut bien pis lorsque, la permission de paraître ayant été obtenue, l'ouvrage fut enfin mis en vente. Fouché donna l'ordre d'attaquer : le même Fouché allait donner l'ordre de fusiller le cousin de l'auteur, l'intrépide émigré, Armand de Chateaubriand (3). La presse

(1) *Madame de Chateaubriand.*

(2) *Madame de Custine.*

(3) Sur Armand de Chateaubriand il a été publié dans la *Quinzaine*, en 1894 et 1895, trois articles très documentés, par M. le comte G. de Contades.

soumise s'acharna contre les *Martyrs*. L'ancien journal de Chateaubriand, le *Mercure*, se distingua platement dans l'attaque générale. Le poète Parny y publia une pièce intitulée *Radotage* : « Elle est beaucoup trop digne de son titre », écrivait Edmond Géraud. « Je la crois dirigée contre M. de Chateaubriand à qui certes elle donne bien beau jeu. L'état actuel de M. de Parny est une vieillesse anticipée. » Ginguené se montra de nouveau très hostile à son illustre compatriote dans une épître en réponse à M. de Parny. Cette double attaque ne laissa pas insensible l'auteur des *Martyrs*. Voyons, sans plus tarder, quelle réponse, polie et modérée, il fit à l'un et à l'autre :

Avant la Révolution, étant encore dans ma plus grande jeunesse, un heureux hasard me jeta dans la société de M. de la Harpe, et j'eus le bonheur de recevoir les leçons de cet excellent maître. Il a daigné me rappeler dans son testament, et je déplore tous les jours la perte d'un homme si utile aux lettres. Quel défenseur n'ai-je pas perdu ! Tout le monde sait l'amitié qui me lie au digne successeur de l'Aristarque français, amitié qui compte déjà bien des années, puisqu'elle remonte à l'époque où j'ai connu M. de la Harpe. D'autres littérateurs distingués, que je fréquentais à cette même époque, ont suivi des routes différentes de la mienne : ils se sont déclarés mes ennemis, sans que je les aie provoqués; ils m'ont attaqué dans leurs écrits avec violence. Je ne me suis pas plaint de leur infidélité au souvenir d'une ancienne liaison; j'ai lu les critiques qu'ils ont faites de mes premiers ouvrages; j'y ai remarqué du goût, de l'esprit, du talent, du savoir. S'ils m'ont paru quelquefois aller trop loin, j'ai pensé, ou que mon amour-propre me trompait, ou qu'ils étaient emportés malgré eux au delà des bornes, par cette chaleur d'opinion dont on a tant de peine à se défendre. Je me plais même à reconnaître que les rudes leçons d'une amitié changée m'ont été utiles, et que si les *Martyrs* ont moins de taches que mes précédents écrits, je le

dois à ces jugements peut-être un peu rigoureux. Je ne pense nullement comme ces hommes de lettres en matière de religion; mais cela ne me rend point leur ennemi; et je ne le dis point par une hypocrisie superbe. — (Ici une note.) « Tandis que j'écrivais ceci, les littérateurs distingués dont je parle avec cette modération remplissaient les almanachs de vers injurieux contre les *Martyrs*. La meilleure réponse que je puisse faire à ces littérateurs, c'est de laisser subsister tel qu'il est le paragraphe qui a donné lieu à cette note. »

Servie par une presse esclave, la police fit si bien que l'on put croire l'ouvrage tombé.

Chateaubriand quitta Paris l'âme ulcérée. Lisons les *Souvenirs* de M^me^ de Chateaubriand :

Pendant le procès du malheureux Armand, l'impératrice Joséphine et la reine Hortense firent tout ce qu'elles purent pour le sauver; et, en général, hors le cardinal Fesch, toute la famille fut admirable, ainsi que presque toutes les personnes de l'opinion contraire à la nôtre. Il n'en fut pas ainsi parmi ceux qui auraient dû être nos amis. Peu furent bien; beaucoup furent abominables; et, par une noblesse de sentiments toute particulière aux Français depuis la Révolution, aussitôt que les *Martyrs* parurent — et ce fut pendant le procès — les articles de critique *plurent* sur l'ouvrage; dans ces critiques, on faisait ressortir, autant que possible, tout ce qui pouvait irriter le maître. Hoffmann, qui écrivait dans le *Journal de l'Empire* (aujourd'hui *des Débats*), fut un de ceux qui se montra le plus hostile et le plus atroce; notez qu'en lisant l'ouvrage il convenait qu'il n'avait rien lu d'aussi beau, mais il avait des ordres. Cette conduite, de la part d'un homme comme Hoffmann, ne devait pas surprendre; mais nous vîmes des gens se disant royalistes, des prêtres même, sous le prétexte que les *Martyrs* n'étaient pas exempts de censures ecclésiastiques, se mettre à en dire pis que pendre. C'était une manière un peu hypocrite de faire sa cour. Le plus zélé détracteur du plus bel ouvrage de mon mari fut, je crois, un M. Michaud,

libraire, qui, sous l'enveloppe de ses pamphlets contre M. de Chateaubriand, faisait passer ses pamphlets contre Bonaparte. Ensuite, je le dis à regret, M. l'abbé H. de Clausel, aujourd'hui évêque de Chartres, et frère de notre meilleur ami : il était alors grand-vicaire d'Amiens et il pensa avec raison que ses diatribes lui vaudraient la croix d'honneur. Il reçut effectivement, quelque temps après, cette insigne faveur. Ce fut, je crois, dans le même temps, que l'abbé de Broglie, devenu évêque de Gand, refusa la même grâce, à cause du serment qui y était attaché. Ce fut au mois de mai de cette année que je fis la connaissance de la duchesse de Lévis et de la duchesse de Châtillon, depuis Mme de Béranger. A la fin de mai [avril], nous retournâmes à la campagne, où M. de Chateaubriand s'occupa de son *Itinéraire*.

Combien lui fut doux et salutaire le silence embaumé de la Vallée recueillie ! C'était le printemps de 1809, le second printemps à la Vallée.

Sous les brises, les tièdes ondées et les gais rayons, dans la verdure, les fleurs et les chants, la nature revivait, toujours féconde.

Ce qu'il avait écrit dans l'exil, au plus fort de sa détresse, il l'éprouva dans son ermitage, avec une extrême douceur : « Je me suis sauvé dans la solitude... La vie est douce avec la nature... Heureux qui aime la nature... Sa douleur ne tiendra pas contre un pareil spectacle. » — « Le calme des nuits t'appelle. Vois ces millions d'astres étincelants, suspendus de toutes parts sur ta tête... Chaque matin tu retrouveras tes plantes chéries. » (*Essai.*)

Sans réussir à fermer la plaie, qui toujours saignait, la solitude lui rendit l'ardeur au travail, et, par une sorte d'émulation, la fière joie du génie qui, lui aussi, se sent fécond et garde l'instinct de la victoire.

Au plus fort des hostilités policières, Guizot s'honora par

des jugements indépendants. Il inséra dans le *Publiciste* plusieurs articles très élogieux.

A cette occasion, le solitaire de la Vallée aux Loups ouvrit avec son critique une correspondance de laquelle ce dernier écrivait, cinquante ans plus tard : « Aujourd'hui encore, je ne la relis pas sans plaisir. »

Quelques extraits de ces lettres auront pour nous une saveur spéciale :

Val de Loup, le 12 mai 1809. — Mille remercîments, Monsieur; j'ai lu vos articles avec un extrême plaisir. Vous me louez avec tant de grâce et vous me donnez tant de louanges, que vous pouvez affaiblir celles-ci : il en restera toujours assez pour satisfaire ma vanité d'auteur et toujours plus que je n'en mérite.

Je trouve vos critiques fort justes. Une surtout m'a frappé par la finesse du goût...

Au reste, Monsieur, vous connaissez les tempêtes élevées contre mon ouvrage et d'où elles partent. Il y a une autre plaie cachée qu'on ne montre pas, et qui au fond est la source de la colère; c'est ce *Hiéroclès* qui égorge les chrétiens au nom de la *philosophie* et de la *liberté*. Le temps fera justice si mon livre en vaut la peine, et vous hâterez beaucoup cette justice en publiant vos articles, dussiez-vous les changer et les mutiler jusqu'à un certain degré. Montrez-moi mes fautes, Monsieur; je les corrigerai. Je ne méprise que les critiques aussi bas dans leur langage que dans les raisons secrètes qui les font parler. Je ne puis trouver la raison et l'honneur dans la bouche de ces saltimbanques littéraires aux gages de la police, qui dansent dans le ruisseau pour amuser les laquais.

Je suis à ma chaumière, Monsieur, où je serai enchanté de recevoir de vos nouvelles. Je serais trop heureux de vous y donner l'hospitalité, si vous étiez assez aimable pour venir me la demander.

— Val de Loup, ce 30 mai 1809. — ... Bien loin, Monsieur, de m'importuner, vous me faites un plaisir extrême de vouloir bien me communiquer vos idées... Je ne saurais, Monsieur, vous accorder que

les *Martyrs* soient fondés sur une hérésie... Au reste, Monsieur, la franchise et la noblesse de votre procédé me font oublier un moment la turpitude de ce siècle. Que penser d'un temps où l'on dit à un honnête homme : « Vous aurez sur tel ouvrage telle opinion; vous louerez ou vous blâmerez cet ouvrage non pas d'après votre conscience, mais d'après l'esprit du journal où vous écrivez. » On est trop heureux, Monsieur, de retrouver encore des hommes comme vous, qui sont là pour protester contre la bassesse des temps, et pour conserver au genre humain la tradition de l'honneur...

J'attends avec une vive impatience le moment où je vous recevrai dans mon ermitage, ou celui qui me conduira à votre solitude. Agréez, je vous en prie, Monsieur, mes très humbles salutations et toutes mes civilités.

— Val de Loup, ce 12 juin 1809. — J'ai été absent de ma Vallée, Monsieur, pendant quelques jours, et c'est ce qui m'a empêché de répondre plus tôt à votre lettre. Me voilà bien convaincu d'hérésie; j'avoue que le mot *racheté* m'est échappé, à la vérité contre mon intention. Mais enfin il y est; je vais sur-le-champ l'effacer pour la première édition...

Je voudrais bien, Monsieur, pouvoir aller vous donner moi-même ces détails dans votre solitude. Malheureusement, Madame de Chateaubriand est malade, je suis obligé de rester auprès d'elle. Je ne renonce pourtant point à l'espoir d'aller vous chercher ni à celui de vous recevoir dans mon ermitage : *les honnêtes gens doivent, surtout à présent, se réunir pour se consoler.*

Les idées généreuses et les sentiments élevés deviennent tous les jours si rares, qu'on est trop heureux quand on les retrouve. Je serais enchanté, Monsieur, que ma société pût vous être agréable...

Agréez de nouveau, Monsieur, je vous en prie, l'assurance de ma haute considération et de mon dévouement sincère, et, si vous le permettez, d'une amitié que nous commençons sous les auspices de la franchise et de l'honneur.

Dans quelle *solitude* vivait alors M. Guizot? Il ne le dit pas et je l'ignore. Celle de la *Maisonnette* où il se retira quelques

mois en 1820, et qu'il décrit dans ses *Mémoires*, offre des points de ressemblance avec l'*ermitage* où Chateaubriand eut le désir de l'attirer :

Dès le premier moment, le séjour de la *Maisonnette* me plut... La maison, point trop petite, était modeste et modestement arrangée; des deux côtés, en sortant de la salle à manger, de grands arbres et des massifs d'arbustes; sur les derrières, et au dessus de la maison, un jardin planté sans art, mais coupé par des allées montantes le long du coteau. *Au bout du jardin un petit pavillon, bon pour lire ou pour causer à deux. Au delà de l'enceinte, toujours en montant, des bois,* des champs, d'autres maisons de campagne, d'autres jardins dispersés *sur un terrain inégal.* J'étais là avec ma femme et mon fils François. *Mes amis venaient me voir. Il n'y avait, dans tout ce qui m'entourait, rien de beau ni de rare;* c'était la nature avec ses plus simples ornements, et j'y menais la vie de famille avec ses plus paisibles douceurs. Mais *rien ne me manquait, ni l'espace, ni la verdure, ni l'affection, ni la conversation, ni la liberté, ni le travail, ni même la nécessité du travail, aiguillon et frein dont la mollesse et la mobilité humaines ont si souvent besoin. J'étais heureux.*

J'allais quelquefois à Paris pour mes travaux : je trouve dans une lettre que j'écrivais à Madame Guizot pendant l'une de ces courses, l'impression que j'y ressentais : « Au premier moment je prends plaisir à rentrer dans le monde et à causer; mais bientôt le dégoût des paroles inutiles me gagne... On entend redire indéfiniment ce qu'on sait... *J'aime mieux la conversation des arbres, des fleurs, du soleil, du vent... La nature nous tire de l'ennui du monde,* en même temps qu'elle nous repose de son agitation. Il lui a été donné de plaire toujours sans jamais changer. »

Ne semblerait-il pas que plusieurs traits de cette peinture et de ces réflexions appartiennent aux *Mémoires d'Outre-Tombe*, se rapportent à la Vallée aux Loups, et s'y lisent sous les dates de 1808 et suivantes ?

Il est vrai : Guizot était là chez autrui ; il n'avait pas modifié à sa fantaisie et embelli l'humble demeure, remué le sol, tracé les allées, planté les arbres, semé les fleurs et le gazon. Tandis que Chateaubriand était chez lui, à la Vallée : si humble que fût le nid, il l'avait façonné selon son goût et son instinct.

Aussi ne dit-il pas avec le calme un peu froid de Guizot : « J'étais heureux » ; mais bien : « Je travaillais avec délices... j'étais dans des enchantements sans fin. »

Guizot ne fut pas seul à louer les *Martyrs*. Détail étonnant : dans le *Mercure*, devenu journal ministériel par spoliation, le censeur officiel Esménard publia un article « très bien, très bon, très sérieux ». Nous allons retrouver ces expressions sous la plume de Chateaubriand. C'est l'heureux propriétaire de la Vallée qui parle, au moins autant que l'auteur des *Martyrs*. La lettre est des plus aimables. Je ne puis dire à quelle dame elle était adressée : il semblerait que ce fût à M^me^ de Crussol :

Val de Loup, 15 mai 1809.

C'est aujourd'hui, Madame, que nous aurons la réponse pour la maison de notre voisin. Nous serions bien heureux que les propositions vous fussent convenables. Si le prix s'élevait au dessus de la valeur que vous voulez y mettre, nous pourrions prendre des arrangements avec vous pour une partie du parc. Il n'y a rien que nous ne fassions pour vous attirer auprès de nous. Je me ferai votre jardinier ; je planterai vos arbres ; je vous donnerai les miens, si vous le voulez. Nous irons mercredi ou jeudi prochain à Paris et nous vous porterons la réponse. Alors vous viendrez voir la maison et nous serons enchantés de vous donner l'hospitalité.

Madame de Chateaubriand m'a conté combien vous êtes toujours bonne pour les *Martyrs* et combien M. Becquet se donne de peine ; c'est un grand dédommagement des articles de M. H[offmann].

Vous avez vu l'article de M. Esménard dans le *Mercure*. Il est très bien, très bon, très sérieux. Je ne crois pas sa critique générale fondée; j'y répondrais aisément par l'autorité d'Aristote, par la *nature* de la religion chrétienne et par l'exemple fameux d'*Armide* : personnage d'invention, s'il en fut, et sur lequel pourtant toute la *Jérusalem* est fondée. Mais je crois que le silence absolu est ce qu'il y a de mieux pour moi. Il faut laisser parler mes amis.

Agréez, Madame, mes respectueux hommages. Madame de Chateaubriand vous demande votre souvenir. Nous offrons tous les deux nos compliments et nos civilités à M. de Crussol.

DE CHATEAUBRIAND (1).

De Lyon, où Chateaubriand comptait de chauds admirateurs, une autre voix s'éleva pour louer les *Martyrs*. M. Deplace, à qui l'on devait déjà un *Examen du Génie du Christianisme*, — à qui Joseph de Maistre témoignera une confiance absolue, — publia dans le *Bulletin de Lyon* une longue série d'articles très savants, très judicieux, un peu trop uniformément solennels.

Le premier parut sous la date du 13 mai 1809. A part le blâme infligé à l'épisode de Velléda, le chantre de Cymodocée fut très satisfait de cette réponse. Il prouva le plaisir qu'elle lui avait fait, en la citant, à plusieurs reprises, dans sa propre réponse aux sarcasmes d'Hoffmann.

De Lyon encore, avaient dû arriver à l'auteur des *Martyrs* des lettres enthousiastes, et tout d'abord de l'abbé de Bonnevie. Ballanche, non plus, ne dut pas être en retard : « Le nom de Cymodocée réveillait, en son imagination émue, l'ineffable douceur de ses soupirs (Légers vaisseaux de l'Ausonie, etc.) »

Sainte-Beuve assure que Ballanche jeune et resté adoles-

(1) Orig. autog.

cent ne pouvait prononcer tout haut ce simple nom sans verser des larmes. Et il ajoute : « Générations d'aujourd'hui, ne sauriez-vous plus comprendre cela ? »

Pendant les mois de mai, juin et juillet, les témoignages d'affection et d'admiration affluèrent à la Vallée. Il n'y a plus trace de tristesse dans la lettre que Mme de Chateaubriand écrit à M. de Clausel :

Méréville, ce 21 août [1809].

Vous savez la part que je prends à tout ce qui vous touche. Je suis désolée que la santé de Madame de Clausel vous donne encore de l'inquiétude; mais j'espère que les eaux vont achever sa guérison et que vous pourrez revenir à Paris avant la fin de septembre. Songez, mon cher, que vous avez besoin de l'Université et que l'Université a besoin de vous : tous ses membres futurs vous attendent comme des gens qui seront enchantés de vous voir siéger au milieu d'eux, — d'où vous pourrez encore venir siéger, crier, disputer et dogmatiser à nos petites soirées que nous espérons rétablir cet hiver.

A présent que je sais votre adresse, je vais me mettre à vous écrire de longs bavardages; mais, pour aujourd'hui, je ne vous donnerai que ce petit signe de vie, parce qu'en effet je vis à peine, tant je suis accablée par une de mes grandes migraines.

Nous sommes depuis trois semaines à Méréville, où nous resterons jusqu'au 1er septembre que nous irons rêver avec le grand rêveur, sur les bords de l'Yonne.

Au lieu d'aller rêver à Villeneuve-sur-Yonne chez Joubert, Chateaubriand revint s'enfermer à la Vallée, et s'y remit au travail.

« Quelques amis me consolaient », dit-il dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*.

En attendant les « petites soirées » que M. et Mme de

Chateaubriand « espéraient rétablir cet hiver », ses amis le visitaient fréquemment dans son ermitage.

Ils étaient là, sans aucun doute, le 4 octobre 1809, fidèles au rendez-vous de la Saint-François; et ce fut peut-être alors qu'ils le décidèrent à réfuter les critiques dirigées contre les *Martyrs* :

J'ai écrit ces notes avec une grande répugnance et seulement pour obéir au conseil de mes amis. Ils m'ont représenté que beaucoup de lecteurs, étrangers au langage de l'antiquité, avaient besoin d'une espèce d'explication pour lire les *Martyrs*; que c'était l'unique moyen de faire tomber une foule de critiques. J'ai cédé à ces raisons, mais j'aurais mieux aimé que l'avenir, s'il y a un avenir pour moi, se fût chargé des commentaires...

Je me plais à le supposer : Fontanes avait réservé à l'intimité de ce jour la première lecture de ses stances : « Le Tasse errant de ville en ville », — « stances célèbres qu'il retoucha jusqu'à la fin de sa vie (1) ». Écrivant huit jours avant la Saint-François, à une dame qui devait être de son bord, Chateaubriand parle des *Martyrs*, nomme Fontanes, et ne fait aucune allusion à ses vers. Apparemment, c'est qu'il ne les connaissait pas à cette date. Et, d'autre part, on ne peut supposer que l'auteur en ait fait mystère à son ami jusqu'au jour de la publication. Il a dû lui lire cette pièce avant de l'imprimer. Or, quelle meilleure occasion pour cette aimable surprise, que le jour des compliments et des souhaits? Ce fut son bouquet de fête, le 4 octobre 1809.

Val de Loup, 26 septembre 1809.

... Je ne m'afflige pas des critiques injustes et grossières que le gouvernement a fait faire contre les *Martyrs*. Ce livre, au jugement

(1) Sainte-Beuve.

de M. de Fontanes et de tous les hommes faits pour avoir une opinion, est le moins faible de mes faibles écrits. C'est aussi celui sur lequel je compterais pour la postérité, s'il y a une postérité pour moi (1).

« Quelques amis le consolaient. » Ces amis le visitaient dans son ermitage. Les réunions périodiques reprirent de plus belle.

On se livra, en petit comité, à la revision totale des *Martyrs*. Joubert était à Villeneuve : homme de paix, il eût préféré que Chateaubriand gardât le silence. Il s'en ouvrait à Chênedollé :

« Villeneuve, 11 novembre 1809. — Chateaubriand qui devait venir me voir ne viendra pas; il réimprime son livre et répond à toutes les critiques. J'ai peur qu'il ne réveille pour longtemps des débats assoupis. »

Et toutefois, on imagine avec quelle impatience affectueuse il attendait cette nouvelle édition : « C'est au coin du feu qu'on place le bonheur, écrivait-il à Clausel de Coussergues, et cependant je m'y ennuie, parce qu'il me tarde de voir mes amis et surtout les deux *Chats* de la Vallée aux Loups dont nous n'avons point de nouvelles, quoique nous leur ayons écrit. »

(1) Lettre autographe à une dame, deux pages et demie, in-8°. — Catalogues d'autographes, Charavay (1882).

CHAPITRE XII

LES AMIS, L'EMPEREUR ET L'INSTITUT

(1810)

Les amis de Chateaubriand dans l'Examen et les Notes des *Martyrs*. — Nul découragement; parfait mépris. — « Le Tasse errant de ville en ville. » — Billet pour demander des livres. — Rédaction de l'*Itinéraire*. — A Verneuil. — Napoléon à la Vallée aux Loups. — La Saint-François. — Joubert absent. — L'*Allemagne* au pilon. — Lettre de Mme de Staël. — Inquiétude au sujet de l'*Itinéraire*. — Les prix décennaux. — L'Empereur intervient. — Résistance de l'Institut. — Le manuscrit de l'*Itinéraire* à la censure.

Joubert n'avait plus longtemps à attendre : la réimpression s'achevait. L'*examen* et les *notes* des *Martyrs* n'étaient pas moins volumineux que l'ouvrage.

L'auteur y parle de ses amis, allègue leurs sentiments, se couvre de leur autorité avec une noble et touchante confiance. Comme j'y retrouve l'expression et la preuve d'une manière d'être, d'un état d'âme, d'une habitude de cœur; comme, d'autre part, beaucoup de ces notes supposent les allées et venues des amis à la Vallée, j'ai cru bien faire en recueillant

celles dont l'accent est plus personnel et celles où l'autorité des amis est plus directement invoquée :

Mon obéissance à la critique est telle que souvent mes amis n'osent me faire des objections, dans la crainte de me voir changer et bouleverser tout au moindre mot. Je n'ai point cet orgueil qui se complaît dans une erreur. Si quelque chose me rendait indocile à la leçon, c'est la manière dont elle est donnée. Je ne reçois point un conseil sous la forme d'un outrage; autant je pourrais craindre la séduction de la bienveillance, de l'estime, des prévenances, des égards, autant je repousse le ton impérieux et les airs de maître.

Il faut parler à présent de certains reproches qui me sont beaucoup plus sensibles que tous les autres, parce qu'ils semblent tomber sur mes amis.

On a voulu faire entendre que des hommes distingués, dont le jugement est une autorité puissante, après s'être prononcés pour les *Martyrs*, se sont ensuite *prudemment retirés*, lorsqu'ils ont vu déchirer l'ouvrage.

Qu'on sache que les amis qui me restent, tout petit qu'en soit le nombre, ne sont pas de ceux qui se retirent au jour du combat; ils ont un jugement formé et ils n'attendent point l'approbation ou l'animadversion d'un bureau d'esprit pour savoir à quel rang ils doivent placer un ouvrage : ils regardent les *Martyrs* comme le meilleur, ou, si l'on veut, comme le moins faible de mes très faibles écrits. Est-ce un homme dont le beau talent comme écrivain surpasse encore la pureté du goût comme critique (1), que l'on a voulu désigner par cette étrange assertion? Mon illustre ami a dit et redit cent fois, à quiconque a voulu l'entendre, ce qu'il pense de mes derniers travaux littéraires; ses sentiments à cet égard sont bien loin d'être changés : le temps et les satires publiées contre mon livre n'ont fait que l'affermir dans l'opinion qu'il a des *Martyrs*, et aucune opinion, sur tous les points et sous tous les rapports, ne leur est plus complètement favorable.

(1) Fontanes.

Si l'on trouve mauvais que je me vante ici des suffrages que j'ai obtenus; si je sors des bornes d'une modestie que la faiblesse de mes talents me prescrit, et que je n'ai jamais franchies jusqu'à présent, qu'on s'en prenne à l'indigne manière dont on m'a traité. Il est aisé de comprendre pourquoi on avait hasardé une accusation qui jetait de la défaveur sur mon ouvrage, en même temps qu'elle flétrissait le caractère de mes amis.

On savait que les dignités dont le premier d'entre eux est revêtu (1) lui interdisaient toute espèce de lutte dans les journaux. On n'a pas craint alors de l'appeler dans une arène où il ne pouvait descendre. Si l'indignation que cause l'injustice l'avait engagé malgré moi dans ce combat, eh bien! on avait encore tout à gagner : on eût fait du bruit en s'attachant à un nom célèbre...

Enfin s'il faut en croire les adversaires des *Martyrs*, ce sont les coteries, les cabales, les partis qui agissent en ma faveur.

Depuis mon entrée dans la carrière des lettres, tous mes pas ont été marqués par des orages. J'ai été accablé d'injures, de pamphlets, de parodies, de critiques, de plaisanteries en prose et en vers; mes phrases traînent dans toutes les saletés des boulevards; mon nom se rencontre dans toutes les satires.

Qu'ai-je opposé à cela ? Une seule défense où, en répondant d'une voix ferme, je n'ai point rendu l'insulte pour l'insulte. Me rencontre-t-on dans ces salons et dans ces théâtres où se forge la renommée? Vais-je lisant mes ouvrages à quiconque veut les écouter? Je vis seul; je n'ai point d'école, point de jeunes gens qui viennent recueillir les paroles du maître. Si j'en crois pourtant la faveur publique, il ne tiendrait qu'à moi de m'entourer de nombreux disciples.

... L'auteur a le droit de demander que le juge ait cette compétence qui tient à la gravité des études et du caractère, et d'exiger que le peintre en grotesques [Hoffmann] ne soit pas admis à prononcer sur les tableaux du peintre d'histoire.

(1) Fontanes.

... Malgré l'opposition de mes ennemis, malgré les préjugés de toute espèce que l'on a voulu faire naître contre les *Martyrs*, j'ai encore réussi beaucoup au delà de mon attente; *il s'est plus écoulé d'exemplaires de mon ouvrage en un mois, qu'il ne s'est vendu d'exemplaires du Génie du Christianisme en plusieurs années.*

— Enfin on a parlé, à mon sujet, de philosophe et de philosophie...

Si, pour mériter ce titre, il faut mépriser la sagesse et la gloire de nos ancêtres; blasphémer une religion qui a civilisé, éclairé et consolé la terre; substituer à l'éternelle parole et aux commandements immuables de Dieu le vain langage et la raison changeante de l'homme; *s'il faut vanter l'indépendance avec un cœur d'esclave; n'avoir pour soi que les crimes et jamais les vertus d'une opinion, je n'ai point été, je ne suis point, et je ne serai jamais philosophe.*

Plusieurs de ces notes prouvent que le découragement n'entrait pas ou ne séjournait guère dans l'âme vaillante du noble écrivain. Impossible, ce semble, de porter plus loin, et sous une forme plus littéraire, l'expression du parfait mépris. Telle était sa réponse aux ennemis de la première heure, aux *philosophes* ligués contre le champion du christianisme.

Des observations lui parvinrent sur son peu de prudence; elles étaient dictées par l'amitié. Peut-être émanaient-elles de l'entourage impérial, où, fort heureusement, Chateaubriand comptait plus d'un cœur dévoué.

Sa réponse comprend deux pages pleines in-4°. Le passage le plus vif, sans doute, est seul venu à ma connaissance :

Paris, ce lundi 18 [1810].

Je ne suis point sensible à la critique lorsqu'elle ne fait que déclarer son sentiment intime sur mes écrits : chacun peut les trouver mauvais et le dire. Mais quand on m'adresse des injures *par ordre de la police,* j'ai le droit de mépriser et de traiter sévèrement

les littérateurs assez lâches pour servir le *fort* contre le *faible*. Au reste, si l'on a poussé encore la censure jusqu'à l'outrage, les beaux vers de M. de Fontanes sur les *Martyrs* m'ont parfaitement consolé (1).

De « ces beaux vers » Villemain a dit : « Nous les savions par cœur. « — « Strophes qui méritent de n'être jamais oubliées. » — « Tout cela nous charmait comme Boileau consolant Racine de critiques injustes. Au fond, l'acte de M. de Fontanes était plus méritoire; et celui qui prenait ainsi la parole pour la défense et la gloire d'un ami disgracié, occupait une grande place fort enviée qu'un mot jugé blessant pouvait lui faire perdre. Nulle crainte semblable ne fut admise par un esprit réservé d'ailleurs, mais noble et sensible, avant tout, au talent d'autrui et à l'éclat des lettres. »

Hoffmann riposta par deux articles où il y a de l'esprit encore : gerbes d'étincelles qui ne mordent plus. La préface et les notes de Chateaubriand avaient un autre éclat et une autre force.

Le critique termine par des ironies où se trahissent d'abord l'étonnement de voir se relever un livre qui semblait écrasé, et puis l'humeur d'être seul à soutenir la lutte, quand, au début, on était légion. Cette fin est on ne peut plus caractéristique.

L'effet désastreux des premiers articles, tous l'ont dit et souligné en l'exagérant très fort, puisque « il s'écoula beaucoup plus d'exemplaires des *Martyrs* en quelques mois qu'il ne s'était vendu d'exemplaires du *Génie du Christianisme* en plusieurs années ».

(1) Lettre autogr. sign. — Catalogues Charavay.

Le *long feu*, le raté des deux derniers articles, nul, à ma connaissance, n'en a parlé; personne n'a cité cette fin :

Grâce à mes critiques, les *Martyrs* ont acquis un volume de plus. Les notes apologétiques sont en même temps si édifiantes, qu'elles ont touché les cœurs les plus durs, et converti à la foi les esprits les plus incrédules. Les journaux les plus ***philosophiques*** canonisent aujourd'hui l'auteur qu'ils attaquaient il y a quelques années. Un écrivain du plus grand mérite, M. le comte de Fontanes, grand-maître de l'Université impériale, a fait, en l'honneur des *Martyrs*, des stances où il y a plus de poésie que dans les *Martyrs* même. Eh bien! que M. de Chateaubriand prie son illustre ami de mettre les *Martyrs* en vers; alors ils seront incontestablement un poème, et le critique examinera ensuite s'ils sont une épopée.

Au cours de l'année 1810, Chateaubriand composa d'enthousiasme, et comme en se jouant, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*.

Voici un billet de ce temps. Point de date, il est vrai, mais aux détails qui s'y trouvent on voit qu'il fut écrit quand s'achevait l'*Itinéraire*. Est-ce Malte-Brun, est-ce Lenglès, que Chateaubriand appelait à son aide? La nature des ouvrages demandés le ferait supposer. Malte-Brun et Lenglès sont au nombre des personnes auxquelles l'auteur offre des remercîments dans sa préface :

Pouvez-vous, mon cher Monsieur, me rendre le grand service de trouver un Appien français et un Pausanias grec?

Pourriez-vous aussi déterrer quelque part l'ouvrage italien dont voici le titre :

Raggualio di alcuni monumenti di antichità ed arti, raccolti negli ultimi viaggi da un dilettante. Milano, 1806.

N'y a-t-il pas aussi un Desfontaine le botaniste en Afrique?

Pourriez-vous aussi m'emprunter le volume de l'architecture hydraulique de Pélidor où il est question des ports de Carthage?

J'aurais un besoin extrême de tout cela (1).

Le billet cite inexactement noms et titre d'ouvrage. Quelques erreurs sont rectifiées dans l'*Itinéraire* :

« Bélidor », et non « Pélidor ». Et à propos d'Appien : « Rollin, qui le suit en y mêlant peut-être mal à propos l'autorité de Strabon, *m'épargnera la peine d'une traduction.* »

Madame de Chateaubriand à M. de Clausel.

Ce 31 mai [1810].

Nous partons sans vous voir. Nous allons passer un grand mois chez le tuteur de nos neveux, et avec nos neveux, qui sont aimables et les meilleurs enfants du monde. Je suis désolée de partir sans avoir pu *bavarder* avec vous. Écrivez-moi au moins, vous n'êtes plus

(1) L'ouvrage italien ne put lui être procuré à temps. On lit dans la préface de la troisième édition :

« Dans les deux premières éditions, j'avais rappelé, à propos de Carthage, un ouvrage italien que je ne connaissais pas. Le vrai titre de ce livre est : *Raggualio del viaggio compendioso di un dilettante antiquario, sorpreso da corsari, condotto in Barberia, e felicemente ripatriato. Milano, 1805.* On m'a prêté cet ouvrage... Tout ce que dit l'antiquaire italien sur les ruines de la patrie d'Annibal est extrêmement intéressant : les lecteurs en achetant le *Raggualio* auront le double plaisir de lire un bon ouvrage et de faire une bonne action, car le Père Caroni, qui a été esclave à Tunis, veut consacrer le prix de la vente de son livre à la délivrance de ses compagnons d'infortune; c'est mettre noblement à profit la science et le malheur : le *non ignara mali miseris succurrere disco* est particulièrement inspiré par le sol de Carthage. »

enseveli au fond de vos montagnes, pour qu'on vous permette de ne pas donner signe de vie.

Vous qui connaissez tous les prêtres, faits et à faire, ne pourriez-vous pas, mon cher ami, m'indiquer un excellent précepteur? C'est pour le fils de Madame de Villeneuve, fille de M. de Ségur. En rendant un fort grand service à Madame de Villeneuve, vous en rendriez un égal à la personne que vous placeriez auprès d'elle; c'est une femme parfaite et une sainte. Répondez-moi sur cet article. Madame de Villeneuve sera à la campagne avec moi, et je serais bien aise de pouvoir lui donner au moins de l'espérance; elle ne peut agir elle-même, car elle est mourante de la poitrine.

Voici mon adresse : A Verneuil, par Meulan (Seine-et-Oise).

Adieu, vous savez comme M. de Chateaubriand et moi vous aimons, et comme nous comptons l'un et l'autre sur votre amitié (1).

— Dans le courant de l'été *nous fûmes, comme de coutume, passer quelques jours à Méréville, ensuite à Verneuil, chez M. de Tocqueville, d'où nous allâmes au Mesnil chez Madame de Rosambo;* cette vie de château était *fort agréable* et fort à la mode sous Bonaparte : une partie de la société, celle qui n'allait point à la nouvelle cour, passait neuf mois de l'année à la campagne (2).

Un visiteur fort inattendu se présenta à la Vallée, pendant qu'ils allaient ainsi de château en château. Lisons le joli récit de M^me^ de Chateaubriand :

Nous étions absents. Notre jardinier de la Vallée reçut une singulière visite. Voici ce qu'il nous raconta à notre retour :

— « Un monsieur, pas trop élégant, vint un jour me demander à voir la maison. Il avait avec lui un autre monsieur, grand et beau, et qui était bien mieux habillé; cependant il n'était pas le maître; car pendant que le premier postillonnait dans le jardin, celui-ci ne

(1) Orig. autog.

(2) *Madame de Chateaubriand.*

s'approchait de lui que lorsqu'il l'appelait. Le petit homme allait si vite que nous ne pouvions pas le suivre. Quand il fut près de la tour, *il se mit à croiser les bras et à regarder la belle vue.*

» Monsieur, *il n'en pouvait pas revenir ;* car il dit à son camarade :

— « Chateaubriand n'est pas trop malheureux; *je me plairais » fort ici.* »

» Ensuite il monta dans la tour, et il me dit que je pouvais m'en aller, parce qu'il voulait se promener encore. Ils firent plusieurs fois le tour du jardin, et, en sortant, ils me donnèrent deux cents francs pour ma peine.

» Ma foi ! monsieur, j'ai pensé que c'était Bonaparte.

» Le soir, en allant fermer la tour, j'ai trouvé au bas une branche de laurier piquée dans un peu de terre fraîchement remuée. J'ai trouvé un gant de peau jaune tout neuf que j'ai gardé. »

Effectivement, Benjamin nous apporta ce gant, que nous avons longtemps conservé.

Aux approches de l'automne (1810) l'*Itinéraire* était terminé. Les amis furent encore appelés à critiquer et à juger. Les uns après les autres, au fur et à mesure des confidences littéraires, ils ne surent qu'applaudir.

Le banquet du 4 octobre fournit au groupe réuni l'occasion de renouveler les applaudissements et les souhaits. Joubert manquait. Inspecteur général, il courait les chemins depuis le 11 septembre; lui-même l'écrivit à l'abbé de Bonnevie, dans une lettre qui nous apprend que le « cher abbé » était, à cette époque, proviseur du lycée de Lyon. La protection de Fontanes avait atteint le groupe entier sans exception.

Sur le front joyeux de l'ami fêté, de temps en temps passait une ombre. L'homme des souvenirs et des anniversaires ne pouvait pas ne pas se rappeler que pareilles assurances, à pareil jour, lui avaient été prodiguées par les mêmes, au sujet

des *Martyrs*. Ils oubliaient donc la censure! Est-ce qu'il ne faudrait pas encore subir les délais de cet examen, l'humiliation de ce placet, les injures des critiques vendus?

On le pressa et supplia de montrer quelque déférence envers Messieurs les censeurs.

Bientôt se répandit une nouvelle de nature à redoubler les inquiétudes de Chateaubriand. Toute précaution prise et toute rature effectuée, après épuration et approbation, — après mutilation par les censeurs impériaux, l'*Allemagne* de M^me^ de Staël, tirée à dix mille exemplaires, était condamnée au pilon.

Quand il s'agissait de livres, on ne savait plus, à cette époque, ce qu'il fallait craindre ou espérer. Le décret, daté de 1810, qui organisait plus en détail la censure préalable de tous les manuscrits, avait ajouté, par un article final, que « lorsque les censeurs auraient examiné un ouvrage et permis sa publication, les libraires seraient en effet autorisés à le faire imprimer, mais que le ministre de la police aurait encore le droit de le supprimer tout entier, s'il le jugeait convenable ».

Une lettre inédite de Madame de Staël va nous révéler, par analogie, quelque chose de l'attente inquiète où fut l'auteur de l'*Itinéraire* pendant l'examen des censeurs.

Madame de Staël à Madame de Barante [?].

Ce 24 septembre [1810]. Blois.

J'attendis pour vous écrire, ma chère, que je vous susse arrivée à Genève ; vous me l'apprenez avec une lettre, la plus aimable du

monde. Je ne sais comment vous faites, mais de quelque lieu que vous écriviez, votre lettre a l'intérêt des nouvelles (1) de Paris.

Je ne suis guère plus avancée que quand je vous ai vue. Cependant j'espère que tout va se décider. Mon ouvrage est fini. Les deux premiers volumes sont censurés, et j'attends le troisième. Je compte donc partir les premiers jours d'octobre pour Nantes. Là j'attendrai l'effet de mon livre, et je partirai de là soit pour Rouen, soit pour Morlaix. Vous comprenez pourquoi je choisis Nantes. J'y apercevrai quelquefois Prosper (2) et depuis quatre mois je ne l'ai vu. Les adieux me déchirèrent le cœur, mais j'en avais plus peur encore à Saumur, lorsque nous n'avions que deux jours pour abîmer six années. J'écris à l'Empereur, en lui envoyant mon livre. Si j'obtenais seulement dix lieues, je resterais; mais si je n'obtiens rien, je partirai. Voilà ma décision.

Écrivez-moi sous l'adresse de Prosper : il saura où je serai; il saura ce que je suis devenue. Mes dernières paroles sur la terre de France seront pour lui.

Il y a ici la même société qu'à Chaumont, et de plus M. de Montmorency, qui est tout, vous le savez. Notre hôte, M. de Salaberry, l'ami de M. de Méréville, est fort aimable. C'est un Vendéen, avec un caractère du moyen âge : tout français, tout généreux, tout vif, tout triste, tout gai. Nous voyons plus de monde ici qu'à Chaumont, et la vie y est douce, mais tout va finir. Je vais passer demain deux jours chez M. de Montmorency; M^me^ Récamier part demain. Voilà tout le journal sans intérêt de notre vie. Pendant ce temps, vous avez des impératrices, et tout le monde passé se retire chez vous. Si j'avais cru que cette impératrice pût me voir familièrement, j'aurais beaucoup regretté de n'être pas à Cop[pet], mais je ne crois pas que ce que je désire serait arrivé.

(1) Il y a une rature ici, et c'est la seule : « des nouvelles », pour corriger « une lettre », ce qui constituait une répétition. Chateaubriand n'aurait pas fait cette correction : ses lettres sont généralement sans rature; sa plume, pour la correspondance, a la bride sur le cou.

(2) M. de Barante, préfet de la Loire-Inférieure.

Si M. de Barante était indiscret comme moi, il lui aurait fait bien des questions sur le sentiment; mais je ne crois pas qu'il m'ait à cet égard remplacée.

Dites mille tendresses en mon nom, et embrassez Sophie pour moi. Je n'ose pas vous en dire autant pour son père (1).

Mon Dieu ! que j'aurais du plaisir à vous revoir tous les trois (2).

Espoir déçu ! Le livre fut saisi, et l'illustre persécutée « renvoyée de quarante lieues ».

Chateaubriand, déjà traité en suspect, sera-t-il victime d'une semblable persécution ? L'*Itinéraire* subira-t-il le sort de l'*Allemagne?* Et, s'il échappe au pilon, sera-t-il attaqué et ridiculisé, comme les *Martyrs*, par ordre de la police? Un nouvel exil, plus rigoureux que le premier, chassera-t-il l'auteur, à quarante lieues de Paris, loin de sa chère Vallée? Atteint doublement, et odieusement, soit dans son amour-propre, soit dans ses intérêts, ne s'emportera-t-il pas à des actes de colère, à des représailles de folie contre le despote? Et alors l'Empereur n'exécutera-t-il pas la menace préférée en 1808 : « Je le ferai sabrer sur les marches des Tuileries » ?

Autant de questions que devait se poser avec terreur le groupe des amis.

L'assurance de Fontanes, prophétisant en beaux vers le retour du succès, lui venait de son admiration sincère. Peut-

(1) M. de Barante père, préfet de Genève.

(2) Orig. autog. — Mme Récamier était partie, lorsque la mise au pilon de l'*Allemagne* fut décrétée. Mme de Staël l'en informa aussitôt.

« Chère amie, je suis tombée dans un état de tristesse affreuse... Voilà six ans de peines et d'études et de voyages à peu près perdus. Et vous représentez-vous la bizarrerie de cette affaire? Ce sont les deux premiers volumes déjà censurés qui ont été saisis, et M. Portalis ne savait pas plus que moi cette aventure. Ainsi l'on me renvoie de quarante lieues parce que j'ai écrit un livre qui a été approuvé par les censeurs de l'Empereur. »

être aussi s'inspirait-elle de certains indices surpris au cours de ses conversations avec l'Empereur.

Grâce aux influences que nous connaissons, grâce également au goût du Maître pour le génie de Chateaubriand, l'hostilité de la presse gouvernementale tomba soudain; et le public lettré, abandonné à lui-même, se remit à manifester la plus vive admiration pour les œuvres du grand écrivain.

L'incident des Prix décennaux « vint en aide à cette reprise de la faveur publique ».

Au milieu de ce concours « si vaste et si divers », l'Institut affecta d'ignorer « le premier et le plus éclatant ouvrage du dix-neuvième siècle commençant (1) ». Les motifs de cette exclusion transpirèrent : au fond, c'était la sournoise revanche des philosophes et des révolutionnaires ligués contre l'auteur du *Génie du Christianisme.*

Napoléon intervint. Le 9 décembre 1810, une lettre du ministre de l'intérieur au directeur de la langue et de la littérature françaises s'exprimait en ces termes : « Sa Majesté, Monsieur le comte, désire connaître pourquoi l'Institut n'a pas fait mention, dans son rapport, à l'occasion du dixième ou onzième grand prix, du *Génie du Christianisme,* ouvrage dont on a beaucoup parlé, et qui est à la septième ou huitième édition. Je vous prie de vouloir convoquer la classe, pour qu'elle indique les motifs qui l'ont déterminée à garder le silence sur cet ouvrage. »

Villemain détaille cette affaire en un récit très documenté et fort piquant. C'est dans son livre qu'il faut lire les résistances de l'Institut et les instances du ministre.

L'Institut résista jusqu'au bout; mais avec quelle perfidie servile on s'appliquait à flatter le Maître en lui résistant!

(1) Villemain.

Les « *motifs* »? — « L'irrévérence de l'auteur envers la Révolution... sa froideur pour l'Empire... les éloges décernés au Souverain Pontife, alors que cet auteur n'a encore parlé nulle part de la bienveillance et de la bonté du monarque qui lui a rendu sa patrie, et lui a permis la célébrité, en attendant qu'il obtînt la gloire. »

Permis la célébrité! L'expression rappelait à Villemain ces temps dont Tacite a immortalisé la honte.

Je néglige de bien curieux détails. On les trouverait dans les *Observations critiques sur l'ouvrage intitulé Génie du Christianisme* (1), et dans deux articles de Charles Nodier, qui en sont la spirituelle contre-partie (2).

Il me suffit d'avoir signalé les rancunes de l'Institut et l'intervention bienveillante de l'Empereur, à la fin de l'année 1810. Serait-il excessif de voir, dans cette bienveillance du maître, une confirmation de sa récente visite à la Vallée aux Loups?

Je pense que Chateaubriand dut céder aux prières amies quand il salua, dans l'*Itinéraire*, les glorieux souvenirs des armes françaises, et quand, sur la fin, il cita quelques vers d'Esménard, « chef de division des journaux et de la librairie, au ministère de la police générale ».

Bientôt, vraisemblablement en novembre 1810, il déposa le manuscrit au bureau du censeur. Juge superbe, ou fonctionnaire peureux, Esménard fit attendre sa décision.

(1) 231 pages, 1817. — Imprimerie d'Ange Clô. — A Paris, chez Maradan, libraire, rue Guénégaud, nº 9.

(2) *Journal des Débats*, 1820.

CHAPITRE XIII

UNE « ANNÉE DES PLUS REMARQUABLES »

(1811)

Impatience de l'auteur. — Lettre au censeur Esménard. — L'*Itinéraire* paraît. — Enthousiasme du public. — La presse est favorable. — Articles de Malte-Brun. — Détails typographiques. — Remercîments. — Influence de la Vallée : — douceur inspirante. — Mot de Sainte-Beuve, trop strictement littéraire. — Un peu de psychologie. — C'est à la Vallée qu'il faisait bon fréquenter Chateaubriand. — Il reçoit l'ordre de se présenter à l'Académie. — Il fait ses visites à cheval. — L'Empereur approuve le choix. — Les indépendants blâment Chateaubriand et parlent de bâillon. — L'Impératrice aurait demandé à le voir. — Visite à Marie-Louise. — Affaire du discours. — Colère et menaces de l'Empereur. — Les femmes interposent leur beauté. — Mme Gay et Mme Hamelin. — Chateaubriand les remercie. — Vieille copie du discours; — variantes. — L'Académie décide que le discours ne sera pas prononcé. — Lettre de Chateaubriand à Frisell. — Pas le sou. — La Vallée aux Loups, paradis terrestre. — Lettre de Mme de Chateaubriand. — La comète; — imaginations. — Billet d'invitation à fêter la Saint-François. — Premier chapitre des *Mémoires*. — Un dialogue. — Les plus belles dents de l'Académie. — A quoi travaille désormais Chateaubriand. — *Études historiques* : — Critique littéraire.

Chateaubriand, impatienté des lenteurs, se décide à lui écrire. Aux quelques mots venus à ma connaissance, une main nerveuse se trahit : « Vos beaux vers et ma méchante prose »; c'était une sorte d'hommage. Je ne sais si je me

trompe : en insinuant le motif de la citation, il me semble qu'il ménageait fort peu le poète. Il me semble même qu'il lui parlait très fièrement en ajoutant : « Vous y avez vous-même, Monsieur, un intérêt. »

Voici le texte :

Lundi, 21 janvier 1811.

Il est de la dernière importance pour moi et pour mon libraire que l'*Itinéraire à Jérusalem* me soit rendu le plus tôt possible. Vous y avez vous-même, Monsieur, un intérêt, puisque j'ai embelli ma méchante prose par vos beaux vers (1).

Il y eut des corrections. Elles furent légères.

Nous le savons par M. de Pommereul. Préposé en chef à l'inquisition impériale sur les livres, cet ancien colonel d'artillerie s'acquittait de sa tâche avec une rudesse toute militaire; il se vantait d'avoir été tolérant pour le poète-voyageur : « L'Empereur ne l'aime pas; moi, je lui porte intérêt; je censure moi-même ses manuscrits; et surtout maintenant que le papisme est si bas percé, je lui ai PRESQUE laissé dire tout ce qu'il a voulu, dans son *Itinéraire*. »

L'autorisation d'imprimer et de mettre en vente fut enfin accordée. Le grand public ratifia les suffrages enthousiastes des amis. Le *Journal de l'Empire*, si cruel aux *Martyrs* par ordre de la police, cette fois fut laissé libre et n'eut que des éloges pour l'*Itinéraire*.

Malte-Brun fut extrêmement élogieux. Avant de parler du nouvel ouvrage, il rappela les *Martyrs*, et, tout en maintenant certaines critiques d'Hoffmann, il admira « l'irrésistible magie d'un talent supérieur et original,... tant d'heureuses

(1) Lettre aut. signée; 1 grande page pleine in-4°. — Catalogues Charavay.

expressions, tant de pages touchantes, tant de tableaux tour à tour sublimes ou gracieux, tableaux dont M. de Humboldt avoue l'exactitude, et dont Homère eût avoué le mérite poétique ».

J'ai relu les *Martyrs* à l'occasion de l'*Itinéraire*, et qui ne les relira ? Il me semble que cet ouvrage, imparfait sans doute, comme le sont toutes les œuvres de l'homme, vivra autant que la littérature moderne de l'Europe chrétienne... Sont-ils nombreux aujourd'hui ? ont-ils été nombreux les écrivains qui unissent tant de force à tant d'harmonie, et une expression de sensibilité aussi profonde à une imagination aussi vive ? Quant à la composition des *Martyrs*, je conçois l'opinion de l'illustre littérateur qui semble presque la préférer à celle de *Télémaque*... C'est pour recueillir les images dont il voulut orner les *Martyrs* que M. de Chateaubriand entreprit le voyage de Jérusalem... Historien, il pleure sur les ruines de Carthage. Homme du monde, il rit de la gravité boursouflée des Turcs. Pèlerin chrétien auprès du tombeau de Jésus-Christ, il se montre, en Égypte, chevalier français : « Je ne trouvais digne, dit-
» il, de ces plaines magnifiques que les souvenirs de la gloire de
» ma patrie : je voyais les restes des monuments d'une civilisation
» nouvelle, *apportée par le génie de la France* sur les bords du Nil;
» en même temps que les lances de nos chevaliers et les baïonnettes
» de nos soldats avaient renvoyé deux fois la lumière d'un si
» brillant soleil; avec cette différence, que les chevaliers, malheu-
» reux à la journée de Massoure, furent vengés par les soldats à la
» bataille des Pyramides... »

Malte-Brun terminait en promettant un autre Extrait; « car, ajoutait-il, nos lecteurs penseront sans doute avec nous qu'on ne saurait trop les entretenir d'un auteur qu'ils aiment et admirent ».

Chateaubriand remercia dans une lettre que je suis heureux de posséder : elle respire une joie douce. Les mots de

reconnaissance et de dévouement sont dits avec une simplicité qui fait plaisir.

Si courte que soit sa lettre, il trouve encore le moyen d'y traduire l'*enchantement* des personnes qui avaient lu l'article. Or ces personnes, c'étaient les visiteurs et visiteuses de la Vallée aux Loups. Comme elles avaient partagé la tristesse de l'auteur, après l'insuccès momentané des *Martyrs*, elles étaient accourues à l'ermitage pour prendre part à sa gloire et à son bonheur.

A Monsieur Malte-Brun.

Lundi, 4 mars 1811.

Je viens de lire, Monsieur, votre excellent article : il vous fera beaucoup d'honneur; je vous remercie pour mon compte, et du plaisir que j'ai eu à vous lire, et du bien que vous avez bien voulu dire de moi dans cet article.

J'aurais désiré que les deux mots « génie de la France » n'eussent pas été soulignés, parce qu'ils ne le sont pas dans l'original; mais c'est un petit malheur. Croyez, Monsieur, à ma reconnaissance sincère et à mon entier dévouement. Toutes les personnes qui ont lu votre article en sont enchantées. Veuillez remercier pour moi M. Étienne.

M. Dussault a eu la bonté de dire deux mots de l'*Itinéraire* dans un article qui a précédé le vôtre, et je lui en suis infiniment obligé.

Votre affectionné et dévoué serviteur,

DE CHATEAUBRIAND (1).

Malte-Brun, en soulignant *génie de la France*, détournait le sens au profit direct de l'Empereur. Voilà pourquoi Cha-

(1) Orig. autog.

teaubriand réclamait. Il aurait eu le droit de reprocher au critique de n'avoir pas commencé la citation quatre lignes plus haut : « J'eus une première vue de ce magnifique Delta, où *il ne manque qu'un gouvernement libre et un peuple heureux. Mais il n'est point de beaux pays sans l'indépendance; le ciel le plus serein est odieux si l'on est enchaîné sur la terre.* »

Quelques passages d'un autre article, signé V..., rappellent la vogue du livre, par certains détails d'ordre matériel. Ces détails en disent plus que les éloges magnifiques qui les suivent.

Rarement il advient qu'un succès, plus rapide que la plume des journalistes, leur dérobe l'honneur de l'avoir sinon préparé, du moins prévu et annoncé. Mais quelque empressement qu'ils aient tous mis à rendre compte de l'*Itinéraire*, la vente de plusieurs milliers d'exemplaires a devancé leurs jugements. Depuis la publication de cet ouvrage, un mois et demi s'est à peine écoulé, et les demandes se multiplient tous les jours. Douze presses suffisent à peine; on tire sans cesse, et tout est promptement enlevé. On traduit M. de Chateaubriand en Italie, en Allemagne, et dans d'autres États; mais hors de sa patrie, les étrangers veulent encore le lire dans la langue qu'il écrit. Jamais peut-être on ne vit un succès plus rapide et plus général.

Il semblerait d'abord difficile de le concilier avec les vives critiques qu'on a toujours faites de cet auteur; mais les critiques passent et les grands écrivains s'élèvent au dessus d'elles.

Non plus que dans la préface ou les notes des ouvrages précédents, Chateaubriand n'eut garde d'oublier Fontanes dans la préface de l'*Itinéraire*. Par un juste retour, ses remercîments sont devenus les titres impérissables de Fontanes à partager la gloire de son ami. Une telle réciprocité fait plaisir

et porte sa leçon avec elle. Il ne saurait être hors de propos de la souligner en passant.

Après avoir payé le tribut de sa reconnaissance à MM. Boissonade, Guizot, Malte-Brun et Langlès, Chateaubriand ajoutait :

> Elles seules [les Muses] ne sont pas devenues mes ennemies lorsque j'ai obtenu quelques succès; elles seules encore, sans s'étonner d'une vaine rumeur, ont opposé leur opinion au déchaînement de la malveillance. Si je ne puis faire vivre Cymodocée, elle aura du moins la gloire d'avoir été chantée par un des plus grands poètes de nos jours, et par l'homme qui, de l'aveu de tous, juge et apprécie le mieux les ouvrages des autres.

L'hommage est complet. Il ne laisse pas d'être discret; il fallait bien qu'il le fût, venant de ce « cerveau brûlé » comme disait l'Empereur. Un mot de trop aurait compromis Fontanes, sans profit pour Chateaubriand, et bien au contraire; car le salut de l'illustre écrivain, sous l'Empire, ce fut la présence à la cour, et tout près du maître, de l'ami tendrement dévoué.

Chateaubriand appelait l'*Itinéraire* « les Mémoires d'une année de sa vie ».

« C'est peut-être, ajoute Sainte-Beuve, la meilleure partie, celle qui fut écrite à l'heure la plus sentie et la plus heureuse. »

Voilà qui est délicatement observé.

Le calme, la paix, la liberté, le travail, la verdure, le soleil, le grand air, les senteurs agrestes des forêts et des champs, les fréquentes visites des amis, et la gloire en perspective, tout cet ensemble faisait à l'*exilé* une vie en rapport avec sa nature active et rêveuse; tout cela versait à son âme un

bonheur intime dont l'aimable beauté de l'*Itinéraire* n'était que le reflet, — le sourire.

On n'écrit pas ainsi quand on n'est pas heureux.

Le récit de ses courses, pleines de privations et de fatigues, non toujours exemptes de danger, et les descriptions des pays lointains, terres brûlées du soleil, peuples réduits à l'esclavage, rendaient l'illustre auteur plus sensible encore à l'indépendance, à la douceur et au bien-être de son ermitage. Or, cette douceur elle-même devenait inspirante, par le contraste vivement senti des choses racontées avec le bonheur présent.

C'est dans le sens de cette influence que je demande à compléter et à prolonger, à pousser les réflexions trop strictement littéraires de Sainte-Beuve :

> Dès l'entrée [à Athènes] on a une petite scène qui est comme un mime de Sophron ou un fragment d'Aristophane... Au départ, nous assistons au spectacle du plus aimable songe, à celui du *Pot au lait*, élevé aux proportions de la Grèce... Et voilà comme M. de Chateaubriand, cette imagination royale, était en même temps l'imagination la plus souverainement aimable quand il voulait l'être...
>
> Les contrastes de la barbarie turque avec la beauté des lieux et la majesté des souvenirs *sont touchés souvent avec gaieté et une sorte de bonne humeur*. On se dit que c'est en voyage qu'il devait faire bon, surtout, de rencontrer M. de Chateaubriand : il se livre d'autant plus alors qu'il sait qu'il passe et qu'il ne reviendra pas.

Cette dernière réflexion s'égare.

Non, ce n'est point surtout en voyage, c'est chez lui, dans sa maison, dans son jardin, au milieu de ses arbres, encore tout petits, dans le recueillement et la paix de sa Vallée aux Loups, qu'il faisait bon rencontrer, et mieux que cela, certes, fréquenter Chateaubriand.

Où donc l'*Itinéraire* fut-il composé, « écrit », sinon à la

Vallée ? Les amis qu'il y appelait, et qui, le plus souvent, venaient d'eux-mêmes, ceux-là passaient auprès de lui, plus que des heures, des journées entières, et prolongées fort avant dans la nuit. Ils étaient attirés par sa confiance sans borne en leurs conseils et leur dévouement, comme par la belle humeur et le radieux sourire de son accueil.

Nulle part, jamais, ils ne jouirent de son commerce autant, aussi doucement que dans la solitude de la « chère Vallée ». Et que de fois, à l'instar du mystérieux visiteur, ils admirèrent « *la belle vue* »; que de fois chacun d'eux s'écria : « *Je me plairais fort ici.* »

Quand Sainte-Beuve s'en tient aux questions littéraires, il admire le plus souvent les créations de Chateaubriand : « Paternité reconnue. » Avec quel sens exquis il distingue et signale les parties vraiment originales, soit du poème en prose, soit de la relation de voyage : « Rien de plus glorieux au soleil et de plus lumineux que cette peinture », s'écriait-il à propos de certaines pages de l'*Itinéraire*. Et souvent lui échappèrent des expressions non moins enthousiastes, au sujet du même auteur. Lui-même, par de certains traits, il rappelle le glorieux ancêtre. Il ne l'ignore pas tout à fait — et ne s'oublie guère, quand il désigne, dans une plainte, « ceux précisément qui ont avec lui (Chateaubriand) le plus d'affinités ». — « Disciple à la fois ressemblant et différent », il avait le droit, vraiment, de se ranger parmi ceux-là. Son style, avec moins de puissance, infiniment moins, rappelle celui du maître, par la fréquence et le charme des images : il est tout coloré de poésie.

Toujours est-il que les *Martyrs* et l'*Itinéraire* lui restèrent très présents. Ils lui servirent de point de comparaison et de « lumière » dans maint de ses jugements. Il disait, à propos de l'auteur d'*Anacharsis* : « Je reviens à Chateaubriand,

lequel, mis en regard de Barthélemy, nous est une lumière. » Et ailleurs : « Dans ces études, j'aboutis souvent au nom de Chateaubriand, et je le fais avec intention. »

Combien il faut déplorer qu'un ton d'aigreur et une passion de dénigrement se soient mêlés à ses critiques littéraires ! C'est le cas pour la réflexion ci-dessus. Elle n'irait à rien moins qu'à nier le « bon enfant », le « bon garçon », qu'était Chateaubriand, dans l'intimité, dans le tous-les-jours.

A l'époque où Sainte-Beuve composa ses « leçons » sur Chateaubriand, il était très occupé de Port-Royal. Dix ans plus tard, lorsque ces leçons parurent, grossies d'incessantes additions, il était devenu l'un des chefs de la libre-pensée. De là, deux tendances opposées qui forment une disparate choquante.

Est-il question du christianisme ? Tantôt c'est l'impiété des philosophes qui juge, et tantôt la sévérité des jansénistes. Seules, les parties profanes du *Génie du Christianisme*, des *Martyrs*, de l'*Itinéraire*, *Atala*, *René*, Velléda, la Grèce, sont supérieurement traitées : c'est le chef-d'œuvre d'une critique délicate. Et toutefois, critique un peu étroite, trop asservie au mot à mot littéraire. Sainte-Beuve a dit de Villemain qu' « il étend et ouvre les horizons ». On ne le dira pas de lui. N'a-t-il pas essayé de contester l'impression révélatrice que ressentit Augustin Thierry à la lecture de la bataille des Francs dans les *Martyrs*, impression si noblement avouée par le grand historien ? Et de même n'aurait-il pas nié l'influence de l'*Itinéraire* au point de vue de la Grèce affranchie ? D'autres, plus équitables, seront mieux d'accord avec les conclusions de l'avenir. Je lis à l'instant même, dans un bel article de M. Émile Gebhart, sous le titre *Anniversaire athénien* :

Daveluy nous dit un jour : « Le véritable fondateur de cette École [d'Athènes], c'est Chateaubriand. » Il avait bien raison. Le voyageur de l'*Itinéraire*, longtemps avant lord Byron, appela l'attention émue de la France et de l'Europe sur cette pauvre Grèce, douloureuse expression géographique, qui gardait toujours, en son infinie misère, avec la beauté de ses souvenirs, la grâce incomparable de ses sites, de sa lumière et de ses ruines. Ce livre a certainement nourri l'enthousiasme des adolescents qui, vingt années plus tard, partirent pour se battre, au nom de la vénérable histoire, au pied de l'Acropole, dans les plaines de Sparte, d'Argos et de Tripolitza. L'écrivain était un grand poète, dont l'action sur l'âme de son siècle fut prodigieuse. C'était un peintre aussi, et les paysages qu'il a tracés sont d'une étonnante fidélité. Un soir, des hauteurs de Phigalie, nous cherchions l'Ithôme au fond de l'horizon bleuâtre. « Le voilà, dis-je à mes camarades, je le reconnais, c'est la montagne de Chateaubriand, *l'Ithôme qui s'élève sur la Messénie comme un vase d'azur* (1). »

L'élection à l'Académie eut lieu pendant que se prolongeait l'affaire des Prix décennaux. Nouvelle affaire, plus chaude et plus retentissante, plus dangereuse aussi.

La mort de Joseph Chénier, survenue le 10 janvier 1811, « offrit une autre chance au retour de protection qui semblait chercher M. de Chateaubriand. Ce nom fut aussitôt prononcé de toutes parts, comme le plus illustre qu'il serait possible d'appeler à la place vacante dans l'Institut (2) ».

Villemain aurait mis une sourdine à l'optimisme de sa phrase, s'il avait eu connaissance de la lettre que je vais produire.

En réalité, Chateaubriand *reçut l'ordre du duc de Rovigo de se présenter pour candidat à l'Institut*. Il lui fallut choisir

(1) *Journal des Débats*, 2 novembre 1895.
(2) Villemain.

entre l'Académie et Vincennes. L'autocrate n'admettait pas une plus longue indépendance du génie.

D'accord avec l'opinion publique, le groupe pressa Chateaubriand d'obéir. Pour achever de vaincre sa résistance, on allégua le désir de Mme de Chateaubriand.

Il se présenta donc, tout en se promettant d'échapper au collier dont on le voulait attacher.

Quant aux visites académiques, il s'y soumit assez gaiement, et voici un curieux détail; je l'ai trouvé dans le journal inédit de Ferdinand Denis (1) :

« Mardi, 6 [ou 7] décembre 1841. Dîné avec Gautier, d'Arc et Auguis, chez le restaurateur qui fait le coin de la rue du Bac et du quai.

(1) « M. Ferdinand Denis, auteur des *Scènes de la Nature sous les Tropiques* et d'*André le Voyageur*, est dans nos générations un représentant très pur et très sensible de l'inspiration propre venue de Bernardin de Saint-Pierre : par les deux ouvrages cités, il appartient tout à fait à son école; mais c'est sa famille qu'il faut dire. » (Sainte-Beuve.)

Je lis dans le journal manuscrit de Ferdinand Denis, à la date du 6 juillet 1828 :

« J'ai vu M. de Chateaubriand en 1824 ou 1825 pour la première fois, et le sort semblait me réserver de le voir toujours sans apparat. M. Lemoine, qui m'avait conduit chez lui, me fit entrer dans son cabinet et me laissa pour aller voir les deux enfants du duc de Berry, qui venaient d'entrer. J'étais dans le cabinet avec le secrétaire. M. de Chateaubriand entra sans mon introducteur. Il était en redingote du matin et en pantoufles. Sa belle tête me frappa. Son regard révèle son génie. Je lui dis par qui je devais être présenté. Nous causâmes un instant. Un compliment que je lui adressai le fit rougir, je crois autant d'impatience que de modestie. Il fut d'une grande politesse. Je lui parlai de mes voyages en lui offrant mon livre (*Scènes de la Nature sous les Tropiques*) qu'il prit quelque temps, au titre, pour un livre de médecine, m'a dit Mme Bail. Depuis, il l'a lu et a dit à M. Valery [?] que c'était un ouvrage *impressionnant*. »

Cette petite réunion intime était fort gaie. A[uguis] sait mille anecdotes curieuses : — Lorsque Chateaubriand alla faire ses visites d'Académie française, il se rendit à cheval chez ses futurs confrères. Aux renommés et aux puissants, il faisait la visite entière; au fretin, il remettait sa carte et ne descendait point du fougueux coursier. Quand on en vint à la délibération, M*** vota pour le cheval du nouveau confrère, disant que c'était de lui seul qu'en bonne conscience il avait reçu visite.

J'ajoute, par manière de parenthèse, que la passion des chevaux, passion ruineuse, ne fut jamais la sienne : il l'a déclaré dans ses *Mémoires* : « Je ne me suis jamais beaucoup soucié de chevaux, quoique j'aie mené la vie d'un Tartare. »

L'élection eut lieu le mercredi 20 février 1811, à la presque unanimité, sur vingt-cinq membres présents.

Ce chiffre, peu nombreux, indiquait bien des abstentions volontaires, et d'abord celle des hommes que certains souvenirs de la Révolution rendaient les plus adverses à cette candidature. Mais là même, et hors de là, il n'y eut pas d'obstacle sérieux devant la souveraine volonté, qu'on avait pressentie, *et dont M. le duc de Rovigo* (1) *était l'organe très actif*... L'Empereur, informé selon l'usage d'alors, approuva le choix par un décret. Et le soir même, à son cercle, comme il félicitait M. de Fontanes du choix de ce nouveau collègue, il dit avec son grave et malin sourire : « Eh bien! vous éludez la question, messieurs de l'Académie; vous avez joué de finesse avec moi; vous prenez l'homme au lieu du livre; je verrai s'il n'y a pas moyen de donner au nouvel élu quelque grande place littéraire, une direction générale des bibliothèques de l'Empire (2). »

(1) Préfet de police.

(2) Villemain, p. 181-182.

Trop de protection ! Ceux qu'avait réconfortés la fière attitude de l'homme et de l'écrivain, s'inquiétaient et même, déjà, s'indignaient.

Au commencement de mars, le Bordelais E. Géraud notait dans son journal :

« Cette place est un bâillon, me dit Mme Mazois ; c'est un homme dont on a voulu s'assurer, et qu'on garrotte sous prétexte de l'honorer. »

Ainsi pensaient les esprits indépendants. Les femmes, moins directement menacées, parlaient tout haut. Les hommes se taisaient, mais leur attention n'en était que plus éveillée. Chateaubriand obligé de louer Chénier ! Cela paraissait une sorte de « monstruosité littéraire ».

Vers le même temps, le bruit se répandit que la nouvelle Impératrice avait demandé à voir l'auteur, et que l'auteur avait été présenté. « Entouré de toutes les séductions, saurait-il échapper au doux piège ? » Du fond de sa province, Géraud répondait dans son journal : « Je tremble que non. »

En réalité, Chateaubriand fut-il appelé auprès de la « fille des Césars » ? Et cette flatteuse avance, directe ou non, et plus ou moins explicite, qui nous dira s'il osa bien la décliner, lui, galant homme et féal chevalier ?

Mais s'il y avait eu présentation, est-ce qu'il ne l'aurait pas racontée avec complaisance, en rappelant qu'il fut également présenté à Marie-Antoinette et à Louis XVI ?

Il est vrai : les *Mémoires d'Outre-Tombe* sont plus que discrets sur ses rapports avec la première Impératrice et avec les sœurs de Napoléon. A part « la jeune et jolie chaussure » apportée de Paris à la princesse Borghèse, « qui fit sa toilette devant lui » ; à part encore quelque rapide mention de Lucien et de Mme Bacciochi, Chateaubriand se tait sur ses relations avec la famille Bonaparte. Étant secrétaire à Rome, n'offrit-il

pas un camée à Joséphine? Et la distribution du *Génie du Christianisme* en exemplaires de luxe?

De son côté, Joséphine ne lui donna-t-elle pas des arbres rares pour orner la Vallée aux Loups?

Toute la famille impériale ne s'intéressa-t-elle pas au sort du malheureux Armand? Plusieurs de ces traits, et surtout la visite de Napoléon à la Vallée aux Loups, nous auraient échappé sans M^me^ de Chateaubriand. Il semble qu'ils n'auraient en rien déparé les *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Que l'invitation se soit ou non produite, en cette année 1811, et que l'illustre écrivain s'y soit ou non rendu, le temps n'est pas très loin — onze ans — où Marie-Louise invitera réellement, insistera même, et où Chateaubriand ne saura plus résister. Noter ici le récit de l'entrevue, c'est adopter la méthode même des fameux *Mémoires :* ces sortes de rapprochements ne manquent pas d'un certain charme mélancolique : ils souriaient à l'imagination du grand rêveur.

Nous refusâmes d'abord une invitation de l'archiduchesse de Parme; elle insista et nous y allâmes. Nous la trouvâmes fort gaie : l'univers s'étant chargé de se souvenir de Napoléon, elle n'avait plus la peine d'y songer. Nous lui dîmes que nous avions rencontré ses soldats à Plaisance, et qu'elle en avait autrefois davantage; elle répondit : « Je ne songe plus à cela. » Elle prononça quelques mots légers et en passant sur le roi de Rome : elle était grosse. Sa cour avait un certain air délabré et vieilli, excepté M. Nieperg, homme de bon ton. Il n'y avait là de singulier que nous, dînant auprès de Marie-Louise...

En traversant le Pô, à Plaisance, une seule barque, nouvellement peinte, portant une espèce de pavillon impérial, frappa mon regard : deux ou trois dragons, en veste et en bonnet de police, faisaient boire leurs chevaux : nous entrions dans les États de Marie-Louise : c'est tout ce qui restait de la puissance de l'homme qui fendit les

rochers du Simplon, planta ses drapeaux sur les capitales de l'Europe, releva l'Italie prosternée depuis tant de siècles. Renversez donc le monde, occupez de votre nom les quatre parties de la terre, sortez des mers de l'Europe, élancez-vous jusqu'au ciel, et allez tomber pour mourir à l'extrémité des flots de l'Atlantique : *vous n'aurez pas fermé les yeux* (1822) *qu'un voyageur passera le Pô et verra ce que nous avons vu* (1).

L'Empereur attendait le nouvel académicien au discours de réception, tout prêt à lui témoigner sa bienveillance d'une manière très effective.

En se présentant, Chateaubriand avait pu obéir aux conseils de Fontanes et aux injonctions de Savary, sans rien sacrifier de sa dignité. L'élection était en soi chose honorable.

Mais où l'Empereur se trompait étrangement, c'est lorsqu'il espérait que le démissionnaire de 1804 ferait amende honorable de son attitude, foulerait aux pieds la dignité de sa vie, achèterait les honneurs au prix de l'honneur.

Tout « grand » qu'il fût, « on le lui fit bien voir » :

Le discours fut soumis, en première lecture, à une commission de cinq membres.

Telle était, dans le discours, l'indépendance des opinions, et telle, chez les académiciens, la dépendance du caractère, que la commission n'osa pas se prononcer. Elle remit le jugement à l'Académie tout entière.

Avant que la compagnie eût décidé, l'Empereur voulut voir le manuscrit.

Dès la première page, sa colère éclata ; elle ne cessa de se manifester qu'au dernier alinéa. Quand Daru, membre de la secrétairerie d'État, « vint chercher l'arrêt définitif du discours mis sous les yeux de l'Empereur, celui-ci, agitant le

(1) *Congrès de Vérone*, p. 37.

manuscrit tout froissé, s'écria : « ... Je dirais à l'auteur, s'il » était là devant moi : « Vous n'êtes pas de ce pays-ci, » Monsieur. Votre admiration, vos vœux sont ailleurs. Vous » ne comprenez ni mes intentions, ni mes actes. Eh bien ! si » vous êtes mal à l'aise en France, sortez de France ; sortez, » Monsieur, car nous ne nous entendons pas, et c'est moi qui » suis le maître ici ; vous n'appréciez pas mon œuvre, et vous » la gâteriez, si je vous laissais faire. Sortez, Monsieur, » passez la frontière, et laissez la France en paix et en union » sous un pouvoir dont elle a tant besoin (1). »

A part même la justice rendue à son talent, l'affaire du discours n'était pas pour déplaire au nouvel académicien. Napoléon avait criblé de ratures le manuscrit ; et l'on se répétait tout bas les menaces du maître à M. de Ségur, membre de la commission :

« Vous et M. de Fontanes, vous mériteriez que je vous misse à Vincennes... Dites à la seconde classe de l'Institut que je ne veux pas qu'on traite de politique dans ses séances... Si elle désobéit, je la casserai comme un mauvais club... (2). »

Toujours la menace de Vincennes !

Avoir de nouveau bravé le despote, en ce temps de soumission universelle, c'était, dans la société que fréquentait l'auteur, une vraie gloire ajoutée à celle des lettres. Il était plus fier du discours prohibé que de l'élection elle-même.

Il a écrit dans ses *Mémoires :*

Daru me rendit le manuscrit (3), çà et là raturé, marqué *ab irato* de parenthèses et de traces au crayon par Bonaparte : l'ongle du

(1) Villemain.

(2) Taine : *le Régime moderne*, t. I, p. 87.

(3) Le 28 avril, à Saint-Cloud.

lion était enfoncé partout, et j'avais une espèce de plaisir d'irritation à croire le sentir dans mon flanc. M. Daru ne me cacha point la colère de Napoléon... Ce discours est un des meilleurs titres de l'indépendance de mes opinions et de la constance de mes principes. M. Suard, libre et ferme, disait que s'il avait été lu en pleine Académie, il aurait fait crouler les voûtes de la salle sous un tonnerre d'applaudissements. Se figure-t-on en effet le chaleureux éloge de la liberté, prononcé au milieu de la servilité de l'Empire? »

— « Des personnes pleines de grâces, de générosité et de courage, que je ne connaissais pas, s'intéressaient à moi. Mme Lindsay qui, lors de ma rentrée en France en 1800, m'avait ramené de Calais à Paris, parla à Mme Gay; celle-ci s'adressa à Mme Regnault de Saint-Jean, laquelle invita le duc de Rovigo à me laisser à l'écart. Les femmes de ce temps-là interposaient leur beauté entre la puissance et la fortune.

Dès que parut ce fragment des *Mémoires d'Outre-Tombe*, Mme Hamelin écrivit dans le *Constitutionnel* (1er août 1849) une lettre de protestation : elle se plaignit de voir le nom de Mme Gay substitué au sien; elle accusait de cette substitution la jolie main — la « menotte » — de Mme Récamier. Et, comme preuve du courageux intérêt qu'elle avait témoigné à Chateaubriand dans ces circonstances critiques, elle publia la lettre suivante :

Paris, le 9 février 1823.

Je n'oublie jamais, Madame, les services qu'on m'a rendus. C'est à l'intérêt que vous avez bien voulu me témoigner que je dois de n'avoir pas été fusillé ou enfermé à Vincennes par Bonaparte. Aussi, Madame, si je puis vous être utile, je suis prêt à payer la dette de la reconnaissance. Je voudrais pouvoir me rendre à vos ordres, mais la multitude de mes affaires me laisse à peine le temps de sortir pour d'autres affaires. Si je ne craignais d'abuser de vos bontés, je vous

prierais de fixer le jour et l'heure où je pourrais avoir l'honneur de vous recevoir chez moi : je serai bien heureux de pouvoir vous offrir tout à la fois mes sincères et inaltérables remerciements et mon hommage respectueux.

DE CHATEAUBRIAND.

Mme Sophie Gay répondit dans la *Presse* (14 août 1849) qu'un oubli n'est pas une substitution (entre femmes, et en pareil sujet, le mot oubli n'est pas sans cruauté); que l'oubli, fâcheux en soi, ne lui était pas imputable; et, s'excusant de publier à son tour une pièce intime, elle inséra, dans son article, une lettre de Chateaubriand, datée non plus de 1823, mais du mardi le plus voisin des menaces de Napoléon :

A Madame Sophie Gay.

Vous êtes, Madame, si bonne et si douce pour moi que je ne sais comment vous remercier. J'irais à l'instant même mettre ma reconnaissance à vos pieds, si des affaires de toutes les sortes ne s'opposaient aujourd'hui à l'extrême plaisir que j'aurais à vous voir. Je ne pourrai même aller vous présenter tous mes hommages que jeudi prochain, entre midi et une heure, si vous êtes assez bonne pour me recevoir. Je suis obligé d'aller à la campagne. Pardonnez, Madame, à cette *écriture arabe.* Songez que c'est une espèce de sauvage qui vous écrit, mais un sauvage qui n'oublie jamais les services qu'on lui a rendus et la bienveillance que l'on lui témoigne.

Mardi.

DE CHATEAUBRIAND.

Un fragment de lettre nous fournit de curieux renseignements sur l'affaire du discours et particulièrement sur le passage qui déplut si fort à Napoléon.

Paris, 29 septembre 1815.

... Ce fut ce morceau, et *un autre où je réclamais la liberté de la pensée* qui amenèrent les terreurs de Bonaparte et ses menaces de me faire fusiller, si jamais mon discours était prononcé en public. J'avais reçu l'ordre du duc de Rovigo de me présenter candidat à l'Institut, sous peine d'être enfermé pour le reste de mes jours à Vincennes. Ne voulant occuper aucune place sous l'assassin du duc d'Enghien, et forcé de me présenter pour demander celle de Chénier, je fis mon discours de manière qu'on serait obligé de me défendre de le prononcer, malgré l'éloge de droit dont chaque récipiendaire était obligé de couronner son discours... Je réussis dans ce dessein, mais je pensai y perdre la vie... (1).

— J'avais conservé le manuscrit raturé, avec un soin religieux : le malheur a voulu qu'en quittant l'infirmerie de Marie-Thérèse, il fût brûlé avec une foule de papiers. Néanmoins les lecteurs de ces *Mémoires* n'en seront pas privés : un de mes collègues eut la générosité d'en prendre copie; la voici.

Sainte-Beuve est donc mal renseigné : il prétend que l'auteur n'a jamais recueilli ce discours dans ses œuvres *et n'en a pas donné le texte avoué.*

(1) L. a. s., à M. Abel... (Autographes, collection Fillon, 1879), 4 pp. petit in-4°.

M. de Montalembert écrivait à M. Wailli, libraire, Paris (1851), 2 pp. in-8°, cachet, au sujet de sa réception à l'Académie française : « Les souvenirs de 1789, loin d'être le *palladium* de la liberté en France, en sont l'écueil permanent. La police interdit aux libraires de reproduire mon discours : je ne puis qu'être très flatté de me voir assimilé à M. de Chateaubriand, dont l'autre Napoléon ne voulut pas non plus laisser publier le discours. »

(Charavay : *Catalogues de ventes d'autographes.*)

Une copie manuscrite de ce document est sous mes yeux. A la couleur du papier, je la suppose ancienne; peut-être est-elle de 1811. Qui sait même si ce n'est pas la propre « copie » due à « la générosité » du collègue? Elle commence par une note très discrète. Cette discrétion même serait une présomption que la copie fut faite sous l'Empire. Je la reproduis : « Discours composé par M. de Chateaubriand, auteur du *Génie du Christianisme,* pour sa réception à l'Institut en 1811. Ce discours n'a été ni prononcé, ni imprimé. Il sera facile, en le lisant, d'en deviner les raisons. »

Le nom du fabricant « J. Bouchet » et une coquille allongée apparaissent dans la pâte du papier.

Du texte manuscrit à celui des *Mémoires,* je surprends quelques variantes : simples détails de forme; corrections purement littéraires, et qu'il serait intéressant d'étudier. Je viens de me livrer à cette petite étude, et ma conclusion serait que, loin de perdre aux retouches, le discours y a gagné, et gagné sur tous les points modifiés. On n'en saurait dire autant des interpolations infligées au texte authentique par la police. Dix ans plus tard, Chateaubriand était amené à faire la déclaration suivante :

Paris, 17 juin 1821.

Je n'ai jamais publié mon discours à l'Académie. Je ne reconnais aucune des copies qui sont entre les mains du public. Elles ont toutes été répandues par la police de Bonaparte; elles sont interpolées et mutilées d'une manière horrible. Celle qui est insérée dans les *pièces* [*intéressantes*] *pour servir à l'histoire du XIX^e^ siècle* est aussi fautive que les autres (1). Je possède l'original écrit de ma

(1) Chez Dentu, 1821, 208 pages. Le discours de réception, pp. 124-140, ne diffère du texte des *Mémoires* que par des mots sans importance; il est parfois plus correct.

main et lacéré par celle de Bonaparte; et quand on lit cet original, on voit pourquoi Bonaparte voulait me faire fusiller. Je n'ai point, Monsieur, réclamé contre l'article du *Drapeau blanc;* car je ne ferai jamais rien qui puisse nuire aux royalistes, lorsqu'ils disposeront de ma propriété sans m'en demander la permission (1).

Notre copie n'avait subi aucune de ces altérations intéressées. Elle est seulement un peu moins parfaite. Ne pouvant songer à reproduire tout le discours, je ne relève, sur la copie *inédite*, que le morceau dédié à Fontanes ; les curieux pourraient le rapprocher du texte reconnu par Chateaubriand :

..... Si je voulais enfin, Messieurs, vous parler d'un ami bien cher à mon cœur, d'un de ces amis qui, suivant Cicéron, rendent la prospérité plus éclatante et l'adversité plus légère, je vanterais sans doute la force, l'harmonie de ses vers qui, formés sur les grands modèles, se distinguent néanmoins par un tour original : je vanterais un talent supérieur qui ne connut jamais les sentiments de l'envie, ce talent *heureux* qui, depuis des années, ressent tout ce qui peut m'arriver d'honorable, avec cette joie naïve et profonde connue seulement des plus *heureux* caractères et de la plus vive amitié ; mais je n'omettrais point dans cet éloge la partie politique de mon ami; je le peindrais à la tête d'un des premiers corps de l'État, prononçant ces discours qui sont des chefs-d'œuvre de mesure, de bienséance et de noblesse; je le présenterais sacrifiant le doux commerce des Muses à des occupations sans charmes, si l'on ne s'y livrait dans l'espoir de former des enfants capables de suivre un jour les traces glorieuses de leurs pères et d'éviter leurs erreurs...

Bien entendu, l'Académie avait conformé sa décision à celle de l'Empereur; le discours ne pouvait être prononcé.

(1) Autog. signé.

Chateaubriand fut prié d'en composer un autre. Il s'y refusa net, et, le 2 mai, on lut en séance une lettre dans laquelle il déclarait que « ses affaires et le mauvais état de sa santé ne lui permettant pas de se livrer au travail, il lui était impossible, dans ce moment, de fixer l'époque à laquelle il désirerait avoir l'honneur d'être reçu à l'Académie. 29 avril 1811. »

Chateaubriand avait repris le chemin de la Vallée.

Une épître à l'ami Frisell va nous dire l'état d'esprit et d'âme où le laissèrent toutes ces péripéties non communes :

Val de Loup, près d'Aulnay, le 10 mai 1811.

J'ai reçu votre lettre, mon cher ami, datée de la ville où j'aimerais mieux vivre et mourir. Je suis bien aise que vous ayez reçu la même impression que moi de cette belle Italie. Quel soleil! quelle lumière! quels souvenirs! Combien nous sommes barbares en deçà des Alpes! Si j'étais riche et que je pusse voyager à mon aise, l'Italie me verrait tous les deux ans, et peut-être finirais-je par me fixer au milieu des ruines de Rome. Mais je deviens vieux; je n'ai pas un sou, et ne pouvant plus parcourir le monde, je ne cherche plus qu'à le quitter. Il faut faire une fin, et je vous attends pour savoir si c'est la Trappe ou la rivière qui doit finir la tragi-comédie.

L'*Itinéraire* a réussi, Dieu sait pourquoi! Les *Martyrs* sont un ouvrage fort supérieur à l'*Itinéraire*; mais, cette fois, il n'y a pas eu d'ordre, et les choses ont suivi leur cours naturel. Depuis le temps, il s'est passé bien des choses : vous me trouverez à la campagne, comblé de gloire et d'humiliations, d'honneur et d'affronts. Je suis le sage d'Horace : *Rex denique regum.*

Revenez bien vite. Ne vous arrêtez pas trop sur votre route et venez cet automne chasser avec moi et me conter l'Italie.

Mme de Chateaubriand a reçu votre lettre et vous en remercie. Elle vous attend avec impatience. Joubert arrive. M. de Bonald est

ici. Tous vos amis vous embrassent. J'ai vu l'autre jour Mlle Honorine de Chastenay; nous avons bien parlé de vous.

For ever yours,

CHATEAUBRIAND (1).

Fut-il plus sensible à la gloire ou aux humiliations? Au désir de l'Empereur que l'Institut couronnât le *Génie du Christianisme,* ou au refus de l'Institut composé en majorité de philosophes? Aux suffrages de l'Académie française, réparant l'injustice de l'Institut, ou à l'interdiction de son discours, et aux menaces impériales rétractant une heure de faveur?

Bien étudié, le texte où s'épanchent, mêlés et confondus, les sentiments contradictoires, permet de conclure que la joie l'emportait. Nonobstant les réflexions sur la Trappe ou la rivière, le fond de l'âme était à la satisfaction, aux nobles fiertés, au bonheur. La « face » n'est que « ridée ». — Je dis que la joie l'emportait : des humiliations et des affronts de cette sorte, c'est encore la gloire; et une gloire supérieure à celle des lettres.

Avant que le succès de l'*Itinéraire* eût relevé ses finances, et précisément à la date de cette lettre, il paraît bien, comme il l'avoue à Frisell, qu'il « n'avait pas le sou ». Dans les premiers jours du mois suivant, il fut obligé de souscrire un billet d'emprunt. Témoin l'engagement sur papier timbré, dont l'original autographe est sous mes yeux :

« Fin novembre mil huit cent douze, je payerai à l'ordre de M. de Lavalette la somme de mille francs, valeur reçue comptant à Paris, le trois juin mil huit cent onze.

» F. A. DE CHATEAUBRIAND. »

(1) *Madame de Custine*, p. 249. — Communiquée à M. Bardoux par Mme A. Bartholoni, fille de M. Frisell et filleule de Mme de Chateaubriand.

Après l'éclatant succès de l'*Itinéraire*, et, à la faveur de ce succès, après la justice enfin rendue aux *Martyrs*, on pouvait craindre que, saturé de gloire, il ne se laissât reprendre au dégoût de tout. L'ennui ne le poussera-t-il pas aux lointains aventureux?

Pour des années, rien à craindre de « l'humeur inquiète ».

Il vivait heureux dans son ermitage. Un des habitués de la Vallée aux Loups, M. de Clausel, avait comparé la solitude d'Aunay au « paradis terrestre ». Il reçut en réponse « la plus longue lettre » que M^me^ de Chateaubriand « ait jamais écrite ». C'est aussi l'une des plus spirituelles échappées à sa verve. Chaque phrase, chaque mot presque, garde comme un reflet de son aimable et piquant sourire.

Val-de-Loup, ce 27 juillet 1811.

Bien que l'air et le ton de *** me déplaisent également, il suffit, mon cher ami, que vous l'aimiez pour que j'aie un grand plaisir à faire quelque chose qui lui soit agréable. J'irai donc incessamment à la marine, solliciter un *brevet de mort* pour son neveu.

Je vous défie de nous écrire d'un pays plus chaud que le nôtre; voilà deux jours qu'on ne peut respirer. Il est vrai qu'il y en a trois qu'on se chauffait à grand feu : pour le chaud, c'est la saison; pour le froid, c'est la comète.

Vous avez grand tort de comparer le lieu où nous vivons au paradis terrestre, si ce n'est qu'on y trouve aussi des *serpents;* et, si vous avez à Montpellier des procès à débrouiller et des chicanes à réprimer, nous avons ici des voleurs à pendre; en conséquence, M. de Chateaubriand vient d'être nommé *juré,* pour juger les pauvres gens qu'il renverra sur les grands chemins sains et saufs, s'il plaît à Dieu. Mais ce qui nous déplaît beaucoup à nous, c'est que nous voilà obligés d'aller à Paris, et il est si triste et si justement triste en ce moment, que rien qu'à y penser on tourne à la mort.

Pas une âme, ou sinon des âmes en peine; des rues désertes, des maisons vides et des arbres poudrés à blanc, voilà ce que nous allons trouver.

Il nous serait beaucoup plus agréable d'aller vous faire une petite visite dans votre cabinet exposé au nord et placé au milieu d'une belle campagne; mais on ne peut pas dire à présent : voyage qui voudra. Nous vous attendons ici; car vous y viendrez, et j'espère même que vous y resterez; et, comme alors vous serez questeur, nous *aurons une voiture.*

Joubert est dans l'admiration et dans l'attendrissement des lettres que vous lui écrivez, d'où je conclus que ce ne sont pas vos chefs-d'œuvre. Il est retombé dans sa manie *universitaire;* il n'a pas de plus grand bonheur que de pouvoir s'enfermer avec quelques inspecteurs, recteurs ou proviseurs, et de les *pérorer* tant et si longtemps qu'il est ensuite obligé de se coucher pendant huit jours et qu'il a le plaisir de se plaindre éternellement.

M. de Bonald est ici depuis un mois, mais nous ne l'avons point vu, du moins moi. M. de Chateaubriand l'a rencontré l'autre jour, chez le restaurateur. On dit qu'il s'est livré aux petits littérateurs; il les a choisis pour ses amis et pour ses juges. Il a grand tort pour l'avenir, mais il a raison pour le présent. Il paraît qu'il veut des trompettes pour son nouvel ouvrage; il est vrai que celles d'aujourd'hui ne retentissent pas au loin, mais elles assourdissent ceux qui sont près.

Nous avons ici depuis huit jours un vent épouvantable, tantôt froid, tantôt chaud, c'est-à-dire aussi extraordinaire que la saison. Comme je ne suis point mélancolique et que j'ai passé l'âge où l'on aime à soupirer, je n'aime ni le vent ni la lune; je ne me plais qu'à la pluie pour mon gazon, et au soleil pour me réjouir. Mais voilà une des plus longues lettres que j'aie jamais écrites. Aussi je permets bien à votre distraction de penser à autre chose en la lisant. Souvenez-vous seulement toujours du tendre et sincère attachement que je vous ai voué.

J'ai le plus grand plaisir à recevoir de vos lettres. Je les lis très bien; ainsi ne m'imputez point votre silence.

On lit dans les *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse :* « J'ai toujours été grand dormeur. » Ce trait ne se retrouve plus à la page correspondante des *Mémoires d'Outre-Tombe.*

Si grand dormeur qu'il fût, Chateaubriand interrompit volontiers son sommeil pendant les nuits de l'été 1811. On l'aurait vu traverser les jardins, remonter à « son coteau de pins », et, du haut de sa tour, attacher au ciel de longs et passionnés regards.

Une comète était apparue, l'une des plus belles dont les annales astronomiques aient gardé le souvenir : « sa queue mesurait mille lieues. »

Ébranlée par les secousses que Napoléon imprimait à l'Europe et au monde, l'imagination populaire s'obstinait à vouloir que cette comète, comme toutes ses devancières, fût une messagère de malheur.

Chateaubriand savait à quoi s'en tenir sur l'influence légendaire de l'astre chevelu. Avec Alexandre de Humboldt, il put approfondir les questions scientifiques concernant les comètes. Avec Fontanes et les autres amis, il dut se rappeler l'éloquent démenti de la Fontaine au préjugé populaire dans l'*Horoscope.*

Mais, par les nuits tièdes, en face des profondeurs étoilées, seul au balcon de sa tour, que lui importait le réel ? Il admirait, il se souvenait, il rêvait.

Quels souvenirs ? Quels rêves ?

Quand les constellations percent leur voûte bleue, je me souviens de ce firmament splendide que j'admirais du giron des forêts américaines, ou du sein de l'Océan. *La nuit est plus favorable que le jour aux réminiscences ;* ... elle lui cache les paysages qui lui rappelleraient les lieux qu'il habite ; elle ne lui laisse voir que les astres, d'un aspect semblable sous les différentes latitudes du même hémisphère. Alors il reconnaît les étoiles qu'il regardait de tel

pays, à telle époque; les pensées qu'il eut, les sentiments qu'il éprouva dans les diverses parties de la terre remontent et s'attachent au même point du ciel.

La nuit, quand les fenêtres de notre salon champêtre étaient ouvertes, Madame de Beaumont remarquait diverses constellations en me disant que je me rappellerais un jour qu'elle m'avait appris à les connaître ; depuis que je l'ai perdue..., j'ai, plusieurs fois, du milieu de la campagne, cherché au firmament les étoiles qu'elle m'avait nommées.

Le lieu où je les ai vues sur les bois de Savigny, et les lieux où je les revoyais, la mobilité de nos destinées, le signe qu'une femme m'avait laissé dans le ciel pour me souvenir d'elle, tout cela brisait mon cœur. Par quel miracle l'homme consent-il à faire ce qu'il fait sur la terre, lui qui doit mourir ?

Voilà bien quelques-unes des pensées et des imaginations où se complaisait Chateaubriand pendant ces nuits d'été.

De rêve en rêve, « l'homme de tous les songes » en venait à douer de vie et de sentiment l'éblouissante apparition dont l'éclat éteignait les astres voisins. Il l'interrogeait en poète et en opprimé :

« *Qui cherches-tu ?* Est-ce lui ? brillant météore comme toi, fait, comme toi, pour passer. Voilà des années qu'il s'attarde. Est-ce lui que tu viens avertir ? Es-tu l'étoile de sa destinée? On dirait qu'il commence à décliner et à pâlir (1). Est-il entré dans l'orbite de la période traversière (2) ? Oh ! puisse-t-il te suivre bientôt et disparaître sans retour ! »

(1) Bientôt Kutusoff s'écriera : « C'est dans les marais de la Bérésina que s'éteindra le météore, en présence de toutes les armées russes. » (*Mém.*, t. III.)

(2) « Bonaparte était entré dans l'orbite de ce que les astrologues appellent la période traversière. » (*Mém.*, t. III, p. 159.)

Je n'invente pas : quelque trace de ces imaginations ardentes, où la poésie, la colère et la vengeance avaient leur part, se retrouve dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Non pas à la date où l'on pourrait les chercher; mais précisément au milieu des chapitres consacrés à Napoléon. Cette place révèle le sens caché des questions, trahit les désirs secrets du rêveur :

Depuis trois ans, j'étais retiré à Aulnay : sur mon coteau de pins, en 1811, j'avais suivi des yeux la comète qui pendant la nuit courait à l'horizon des bois; elle était belle et triste, et, comme une reine, elle traînait sur ses pas son long voile. *Qui l'étrangère* égarée dans notre univers *cherchait-elle ? à qui adressait-elle ses pas dans le désert du ciel ?*

« Napoléon ne se figura-t-il pas qu'une comète était venue le chercher, comme jadis elle emporta César (1) ? »

Des réminiscences plus douces succédaient :

Appuyé sur le coude, je parcourais des yeux le ciel, la vallée... Je me laissai entraîner à ces réflexions que chacun peut faire, et moi plus qu'un autre, sur les vicissitudes des destinées humaines. Que de lieux avaient déjà vu mon sommeil paisible et troublé ! Que de fois, à la clarté des mêmes étoiles, dans les forêts de l'Amérique, sur les chemins de l'Allemagne, dans les bruyères de l'Angleterre, dans les champs de l'Italie, au milieu de la mer, dans la patrie d'Hélène et de Ménélas, je m'étais livré à ces mêmes pensées, touchant les agitations de la vie !

Plusieurs années ont passé sur l'exaltation des premiers sentiments, et nulle lassitude n'a pénétré au cœur du propriétaire de la Vallée.

(1) T. IV, p. 88.

PAVILLON DE LA VALLÉE AUX LOUPS

en 1830.

« Ici, j'ai écrit les *Martyrs*, les *Abencérages*, l'*Itinéraire* et *Moïse*. »

« ... Au pied de ces arbres, je peignis Blanca, chantai Cymodocée, inventai Velléda. »

(*Mémoires d'Outre-Tombe.*)

Sous la date du 4 octobre 1811, il écrit le premier chapitre de ses *Mémoires* :

Il y a quatre ans qu'à mon retour de la Terre Sainte, j'achetai près du hameau d'Aulnay, dans le voisinage de Sceaux et de Chatenay, une maison de jardinier, cachée parmi les collines couvertes de bois. Le terrain inégal et sablonneux dépendant de cette maison n'était qu'un verger sauvage au bout duquel se trouvaient une ravine et un taillis de châtaigniers. Cet étroit espace me parut propre à renfermer mes longues espérances : *spatio brevi spem longam reseces.*

Les arbres que j'y ai plantés prospèrent; ils sont encore si petits que je leur donne de l'ombre quand je me place entre eux et le soleil. Un jour, en me rendant cette ombre, ils protégeront mes vieux ans comme j'ai protégé leur jeunesse. Je les ai choisis, autant que je l'ai pu, des divers climats où j'ai erré; ils rappellent mes voyages et nourrissent au fond de mon cœur d'autres illusions.

Si jamais les Bourbons remontent sur le trône, je ne leur demanderai, en récompense de ma fidélité, que de me rendre assez riche pour joindre à mon héritage la lisière des bois qui l'environnent : l'ambition m'est venue; je voudrais accroître ma promenade de quelques arpents. *Tout chevalier errant que je suis, j'ai les goûts sédentaires d'un moine : depuis que j'habite cette retraite, je ne crois pas avoir mis trois fois les pieds hors de mon enclos :* mes pins, mes sapins, mes mélèzes, mes cèdres, tenant jamais ce qu'ils promettent, la Vallée aux Loups deviendra une véritable chartreuse.

Ce lieu me plaît; il a remplacé pour moi les champs paternels; je l'ai payé du produit de mes rêves et de mes veilles; c'est au grand désert d'Atala que je dois le petit désert d'Aulnay. Je suis attaché à mes arbres : je leur ai adressé des sonnets, des élégies, des odes. Il n'y a pas un seul d'entre eux que je n'aie soigné de mes propres mains, que je n'aie délivré du ver attaché à sa racine, de la chenille collée à sa feuille; je les connais tous par leurs noms, comme mes enfants : c'est ma famille, je n'en ai pas d'autre, j'espère mourir auprès d'elle.

Ici, j'ai écrit les *Martyrs*, les *Abencérages*, l'*Itinéraire* et *Moïse* : que ferai-je maintenant dans les soirées de cet automne ? Ce 4 octobre 1811, anniversaire de ma fête et de mon entrée à Jérusalem, me tente à commencer l'histoire de ma vie.

Sous le même millésime, Mme de Chateaubriand note dans ses *Souvenirs* :

L'été de 1811 se passa *comme les autres*. Le matin, M. de Chateaubriand travaillait ; moi, je recevais *tous les amis de Paris qui venaient nous faire de fréquentes visites :* il était rare que nous n'eussions personne à dîner, la distance étant trop petite pour qu'on ne vînt pas nous voir souvent, et trop grande pour qu'on ne passât pas au moins la journée. *Il n'y a rien de plus agréable* — mais en même temps de plus dispendieux — qu'une campagne à trois lieues de Paris.

« Tous les amis » étaient là pour la Saint-François.

Voici le billet d'invitation tracé par Mme de Chateaubriand. Il est sans date. Mais M. de Bonald figure parmi les invités ; ce nom me porte à croire qu'il s'agit bien du banquet de 1811. Après avoir résisté plusieurs années, le grand publiciste avait fini par céder aux sollicitations de Fontanes ; il était conseiller titulaire de l'Université. Nous avons vu que sa présence à Paris était signalée en juillet dans la lettre de Mme de Chateaubriand à Clausel. C'est au même Clausel qu'est adressé ce billet :

N'allez pas oublier que c'est demain que nous dînons *tous* ensemble, les Joubert, Bonald, vous, enfin *tous* les anciens amis.

« Un soir d'octobre 1811, raconte Mme Hamelin, M. de Mézi, aimable et bon homme, aimé de tous, vint me voir. C'était

un parfait royaliste, ami intime de M. de Chateaubriand et de plusieurs jolies pèlerines qui s'étaient croisées avec lui.

— Eh bien, que dit le faubourg rebelle?

— Ne badinez plus, Madame; nous sommes très menacés par la police de votre Empereur qui parle tout hautement de faire arrêter « René » et de le traiter, ma foi, comme le duc d'Enghien.

— Vraiment, et vous croyez cela?... Allons, Mézi, vous êtes en démence.

— Eh bien! acceptez de causer avec René.

— J'en serais ravie.

Il vint, ce preux, ce croisé, ce troubadour, ce grand écrivain. D'abord il fut un peu gourmé, mais son beau et fier visage s'égayait vivement par des éclats de rire qui laissaient voir beaucoup les plus belles dents de l'Académie; et c'était l'achoppement (1). »

Ces mois de gloire et de persécution, puis de solitude et de paix, ne lui avaient laissé que d'heureux souvenirs. On le devine à cette mention des *Mémoires* :

« L'année 1811 fut une des plus remarquables de ma carrière littéraire. Je publiai l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, je remplaçai M. de Chénier à l'Institut, et je commençai d'écrire les *Mémoires*. »

En effet, les premiers chapitres des *Mémoires* sont datés : « La Vallée aux Loups, près d'Aulnay, 4 octobre 1811. » — « La Vallée aux Loups, 31 décembre 1811. »

« Le matin », avons-nous lu, « M. de Chateaubriand travaillait. » A quel ouvrage? Aux seuls *Mémoires*?

Le cycle des grands travaux littéraires n'est-il pas fermé?

(1) Lettre de Mme Hamelin, *Constitutionnel* du 1er août 1849.

Relisons les dernières lignes de l'*Itinéraire* ; nous y trouverons plaisir et profit :

J'ai fait mes adieux aux muses dans les *Martyrs*, et je les renouvelle dans ces *Mémoires*, qui ne sont que la suite ou le commentaire de l'autre ouvrage. Si le ciel m'accorde un repos que je n'ai jamais goûté, je tâcherai d'élever en silence *un monument à ma patrie*. Si la Providence me refuse ce repos, je ne dois songer qu'à mettre mes derniers jours à l'abri des soucis qui ont empoisonné les premiers. Je ne suis plus jeune ; je n'ai plus l'amour du bruit ; je sais que les lettres, dont le commerce est si doux quand il est secret, ne nous attirent au dehors que des orages ; dans tous les cas, j'ai assez écrit si mon nom doit vivre ; beaucoup trop s'il doit mourir.

L'auteur des *Martyrs* avait déjà dit au XXIV^e^ chant de son poème : « Qu'elles viennent, ces vierges austères, qu'elles viennent fermer pour moi le livre de la Poésie et m'ouvrir les pages de l'*Histoire*. J'ai consacré l'âge des illusions à la peinture du mensonge : j'emploierai l'âge des regrets au tableau de la vérité. »

« L'Histoire » tout court, dans les *Martyrs*, peut-être parce qu'il n'était encore occupé que de l'histoire du vieux monde. « Monument à ma patrie », dans l'*Itinéraire*, peut-être parce que les *Études historiques*, histoire du vieux monde, étant terminées, ou à peu près, il allait attaquer l'Histoire de France.

De cette dernière, il n'a tracé qu'une *Analyse raisonnée*.

Certains « fragments » se présentent avec l'ampleur et le fini que le sujet comporte : ils sont d'un bel effet. Mais l'ensemble ne laisse qu'une impression de tristesse, celle des travaux inachevés : *pendent opera interrupta*.

Quant aux *Études historiques*, j'ai l'espoir de rectifier, en

un point capital, les appréciations des critiques devanciers.

Il ne me semble pas que les maîtres aient rendu justice à ce volume. Celui des critiques contemporains qui me paraît avoir le mieux jugé le génie et les œuvres de Chateaubriand, M. E. Faguet, ne nomme même pas les *Études historiques*. Chez les autres, les éloges n'arrivent pas à balancer les réserves. Or ces réserves tiennent à une erreur de date. On a confondu les dates de composition et de publication. Les termes eux-mêmes en font foi. Lisez Villemain :

1830... — M. de Chateaubriand voulait finir un ouvrage médité depuis longtemps, ses *Études historiques*. L'introduction d'un pareil livre n'était autre que l'histoire même de la révolution chrétienne, la naissance de la foi, ses combats contre la société grecque et romaine, sa victoire dans le monde transformé, puis le déluge de la barbarie couvrant l'Europe et ne laissant que la croix debout sur l'abîme, pour être le signe de ralliement des sociétés nouvelles.

A vrai dire, ce sujet-là même était celui qu'avait entrevu, rêvé, saisi par les bords l'éloquent écrivain, dès le premier pas et dans toute la durée de sa course. *On peut regretter même qu'il ne s'y soit pas renfermé, à l'âge de sa plus grande force et de sa plus vive ardeur*. S'inspirant alors de l'érudition, au lieu de s'en charger comme d'une *corvée tardive*, consacrant à l'apostolat de la vérité ce qui est le plus digne d'elle, *la jeunesse de l'imagination et du cœur*, il eût élevé, sur la solide base de l'histoire, un monument immortel... Pourquoi cette œuvre, si digne de couronner une glorieuse vie d'étude, n'a-t-elle été pour l'historien lui-même que l'*exécution hâtive* d'un engagement forcé ? *Cela sans doute explique*, sur quelques points, ce qui peut manquer de liaison dans les parties, d'exactitude approfondie dans les détails, à travers les splendides ébauches d'une inspiration qui renaît par moments.

Corvée tardive, splendides ébauches, exécution hâtive d'un engagement forcé, ces expressions, et telles autres, ne sont

exactes qu'appliquées à l'*Analyse raisonnée de l'Histoire de France*. Elles sont radicalement fausses, appliquées aux *Études historiques*. Villemain n'avait pas sujet de regretter. L'illustre auteur des *Martyrs* et de l'*Itinéraire* avait consacré aux *Études historiques*, aussi bien qu'à ces deux ouvrages, la jeunesse de l'imagination et du cœur ; il les avait produites à l'âge de sa plus grande force et de sa plus vive ardeur.

Elles ne furent publiées qu'en mars 1831 (1). De là l'erreur qui les fait attribuer à la troisième manière de Chateaubriand. *A priori*, et en raison de la date, on les juge moins parfaites.

Or, les *Études historiques* furent composées en même temps que les *Martyrs* et l'*Itinéraire*, — à la même « époque de perfection ». — Ce sont les mêmes qualités, les mêmes dons, la même allure.

Trompé, comme Villemain, par la date de publication, Sainte-Beuve ne mentionne qu'en passant les *Études historiques*, lui qui s'arrêtait à célébrer jusqu'aux « bagatelles » de l'âge fécond, de l'âge heureux :

A cette époque de perfection où il était parvenu (1811-1813), il excellait même dans des bagatelles ; il portait de sa grandeur jusque dans les moindres élégances ; et j'ai trouvé dans un album du temps (celui de Mme de Rémusat), cette admirable épigramme écrite de sa main ; elle serait célèbre si elle était traduite de l'Anthologie et ferait chef-d'œuvre entre les plus belles de l'antique recueil, entre celles d'un Antipater de Sidon et d'un Léonidas de Tarente :

« La Gloire, l'Amour et l'Amitié descendirent de l'Olympe pour visiter les peuples de la terre. Ces divinités résolurent d'écrire l'histoire de leur voyage et le nom des hommes qui leur donneraient

(1) Nous savons par Chateaubriand lui-même que les épreuves des *Études historiques* étaient tirées avant le 27 juillet 1830.

l'hospitalité. La Gloire prit dans ce dessein un morceau de marbre, l'Amour des tablettes de cire et l'Amitié un livre blanc. Les trois voyageurs parcoururent le monde, et se présentèrent un soir à ma porte : je m'empressai de les recevoir avec le respect que l'on doit aux dieux.

» Le lendemain matin, à leur départ, la Gloire ne put parvenir à graver mon nom sur son marbre; l'Amour, après l'avoir tracé sur ses tablettes, l'effaça bientôt en riant; l'Amitié seule me promit de le conserver dans son livre. » DE CHATEAUBRIAND. — 1813. »

Tel était, en tout genre, Chateaubriand peintre et poète de l'art, — le Chateaubriand selon Joubert, le Chateaubriand d'avant la Charte.

Tel aussi le Chateaubriand des *Études historiques*. De même que l'auteur des *Martyrs* avait désiré voir les lieux où se dérouleraient les péripéties de son poème, de même aussi s'était-il astreint à étudier l'histoire des temps évoqués.

Les *Martyrs* illustrés de « tableaux éclatants », il restait de telles esquisses, de telles richesses, que le peintre voyageur en composa l'*Itinéraire*.

Pareille fortune échut à ses notes sur les mœurs des chrétiens, des païens et des barbares : « Les dépouillements que j'ai faits des divers auteurs sont si considérables que pour les seuls livres des Francs et des Gaulois, j'ai rassemblé les matériaux de deux gros volumes (1). »

Durant cette période de fécondité et de bonheur, les notes de lecture, comme les notes de voyages, se transformèrent sans efforts en tableaux. Les *Martyrs*, l'*Itinéraire* et les *Études historiques* sont de la même volée.

Triologie de chefs-d'œuvre, inspirés par le *Génie du Christianisme* : « Sous le rapport sérieux, j'ai complété le *Génie du*

(1) Préface de la première et de la seconde édition des *Martyrs*.

Christianisme dans mes *Études historiques*, un de mes écrits dont on a le moins parlé et qu'on a le plus volé. »

Si le volume des *Études* ne fut publié que bien longtemps après l'*Itinéraire*, la raison du retard est fort simple.

Est-ce que, sous l'Empire, Chateaubriand eût obtenu l'autorisation de représenter au naturel tant de despotes à la fois, empereurs tout puissants, renversés d'un souffle, et gisant, poussières mêlées ?

Est-ce qu'il n'était pas arrivé malheur au *Mercure*, pour avoir osé rapprocher les noms de Néron et de Tacite ?

Et, deux ans après, est-ce que les *Martyrs* n'avaient pas appris au poète qu'on ne signalait pas impunément Dioclétien comme persécuteur de l'Église ?

Pourquoi les *Abencérages* ne furent-ils publiés que sous la Restauration ? « Le portrait que j'ai tracé des Espagnols explique assez pourquoi cette nouvelle n'a pu être imprimée sous le gouvernement impérial (1). » A propos de cette Nouvelle, Sainte-Beuve dit qu'elle n'eut point tout le succès auquel elle avait droit. « Le *Dernier des Abencérages*, retenu en portefeuille, manqua son à-propos, son heure de soleil, ce qui est rare pour les écrits de M. de Chateaubriand. »

Le critique tient beaucoup à la dernière remarque : il y revient à propos de Chênedollé : « Entre tous ses génies familiers, Chateaubriand eut toujours celui de l'à-propos. »

On devine le motif d'une telle insistance.

S'il y eut à-propos, en faveur du *Génie du Christianisme*, et merveilleux à-propos, certes, on le chercherait en vain à l'apparition des *Martyrs*, de l'*Itinéraire*, des *Natchez*, des *Abencérages*, des *Études historiques*, des *Mémoires d'Outre-Tombe*.

(1) Avertissement.

Mais la preuve que les *Études historiques* étaient terminées « avant la Charte »?

Il y aurait d'abord le style, qui relève manifestement de la seconde manière. Puisqu'on s'y est mépris (et j'ai dit pourquoi), passons à des preuves moins contestables.

Pendant la première Restauration, la politique prit Chateaubriand tout entier. Ce n'est pas en ces jours de crise suraiguë qu'il lui eût été loisible de se cantonner dans l'étude de l'antiquité. Après le voyage de Gand, ministre d'État et pair de France, il retrouvera quelque loisir. L'Histoire le rappelle et, un moment, le retient. J'en découvre la preuve dans l'*Analyse raisonnée de l'Histoire de France,* suite des *Études historiques.*

A la fin de l'analyse consacrée à la « deuxième race », vous lirez ce passage : « Le Louvre du grand Roi est encore debout comme le Vatican, mais par quels soldats a-t-il été pris *et est-il gardé?* » Ces mots portent avec eux leur date.

Admettons qu'il ait eu le temps, après avoir tracé ces lignes, et au milieu des fureurs politiques, le temps et le goût de poursuivre des travaux d'histoire.

Détourné à chaque instant, il ne dut pas avancer beaucoup. Et, en effet, nous pouvons mesurer exactement la lenteur du progrès, constater la rareté des heures sacrifiées au temps jadis.

Les *Remarques sur les affaires du moment* sont du 31 juillet 1818. Elles débutent ainsi :

J'avais renoncé à la politique ; des travaux historiques, depuis longtemps entrepris, *sollicitaient mon retour à l'étude...* C'est au milieu de ces occupations, lorsque je fouillais dans les tombeaux de nos ancêtres, que, déroulant les vieux titres de notre gloire, je cherchais à élever un monument à la France ; c'est dans ce moment

même que l'on me peint comme un indigne enfant de la France. La plus lâche et la plus noire calomnie arrête ma plume sur la ligne où je venais d'exprimer mon amour et mon admiration pour ma patrie. Je recherchais l'origine de la noble race de saint Louis, et voilà que je suis dénoncé comme un ennemi de cette race, dont j'ai cependant défendu les droits et partagé l'exil. On m'arrache à mes paisibles recherches : on vient me provoquer au milieu de la poussière des livres. J'étais déterminé au silence, à la paix, à l'oubli, et l'on ne veut ni de ce silence, ni de cette paix, ni de cet oubli : on me jette le gant, je le relève.

S'il faut prendre au pied de la lettre le mot « je recherchais l'origine de la noble race de saint Louis », il n'aurait rien écrit sur l'histoire de France, depuis le jour où il avait tracé la phrase relative au Louvre.

Si nous l'entendons avec plus de largeur, il est permis de trouver, dans le passage suivant, « la ligne » sur laquelle s'arrêta sa plume à la fin de juillet 1818 :

Deux femmes *donnaient quittance* de cette mâle patrie, qui, portant sa gloire en tous lieux, donnait souvent elle-même, en se retirant, quittance de ses conquêtes.

De là vint le nom de Bourbon, auquel il n'a manqué, pendant tant de siècles, que cette gloire de l'adversité, qu'il a enfin magnifiquement obtenue. Ainsi se montrent, à peu près à la même époque, dans notre histoire, ces Bourbons et ces Navarrois, lesquels, accablés sous la même couronne, devaient voir leur premier roi tomber sous le poignard du fanatique et le dernier sous la hache de l'athée (1).

Les reprises, on le voit, portent sur l'histoire de France. Nul retour à l'histoire de l'Empire romain ; nulle allusion aux Barbares des premiers siècles.

(1) *Analyse raisonnée*, troisième race, Philippe V.

C'est que les *Études historiques*, introduction à l'histoire de France, étaient terminées avant 1814. Chênedollé avait dû lui parler de l'histoire de France, annoncée et attendue, depuis l'*Itinéraire*. Chateaubriand lui répondit le 26 juillet 1820 : « ... Dix ans, à mon âge, c'est trop pour l'histoire. Il faut que je la commence promptement, ou que j'y renonce. J'ai déjà deux volumes à peu près achevés; j'espérais rester en France. *Diis aliter visum.* »

La démonstration serait suffisante. Je vais la fortifier d'une preuve plus absolue.

Sollicité de prendre la parole dans la séance de l'Académie française où fut reçu M. le duc Mathieu de Montmorency, il pensa ne pouvoir mieux faire que de lire un extrait des *Études historiques*.

Et déjà le choix nous dit l'estime que l'auteur en faisait.

J'ai sous les yeux l'édition originale du discours lu dans cette mémorable séance, le 9 février 1826, édition imprimée cette même année chez Firmin Didot, « imprimeur du Roi et de l'Institut ».

Le discours est précédé d'un « *Avis* » qui va nous fournir la preuve :

> Notre intention avait été de composer quatre discours, divisés en plusieurs parties, pour servir d'introduction à l'histoire de France dont nous nous occupons depuis un grand nombre d'années. *Le premier discours devait traiter de l'établissement de la religion chrétienne, des mœurs des Romains, de l'invasion des Barbares et de la chute de l'Empire d'Occident. L'histoire des Gaulois et des Francs était destinée à remplir le second discours.* Le troisième aurait fait connaître les deux premières races de nos rois. Le quatrième, embrassant la période historique depuis Hugues Capet jusqu'à Philippe de Valois, eût peint rapidement les croisades et déroulé le tableau des coutumes et des lois féodales. L'histoire de

France, proprement dite, n'aurait commencé qu'au règne de Philippe de Valois pour finir à la mort de Louis XVI.

D'autres soins ont interrompu des recherches déjà considérables, *et des travaux fort avancés...*

Des quatre discours *préliminaires, deux sont achevés...* Appelé aux emplois publics par la volonté bienveillante du feu roi, si, d'un côté, l'expérience que nous avons acquise des affaires était un avantage pour écrire l'histoire, d'un autre côté, *le temps nous a manqué. Nous n'avons pu nous occuper que de l'histoire vivante, et c'est particulièrement aux dix années de la Restauration que nous avons consacré le peu de loisir qui nous est resté...*

« Dix années. » Donc, depuis 1816, l'histoire morte avait été délaissée, ou à peu près, pour l'histoire vivante. A cette date, les deux premiers discours étaient achevés. Or, ces deux discours remplissent, à eux seuls, le volume intitulé : *Études historiques* (1).

D'autre part, nous l'avons vu, lorsque le Louvre était gardé par des soldats étrangers, il terminait l'analyse relative à la deuxième race de nos rois, matière du troisième discours. De plus, si peu que l'on soit initié à la vie de Chateaubriand, on conviendra que, de 1814 à 1816, il fut tout à fait absorbé par la politique.

Les *Études historiques* furent donc composées au cours des années qui précédèrent la Charte.

« Mœurs des chrétiens; — suite des mœurs des chrétiens; — mœurs des païens; — mœurs des barbares; — suite des mœurs des barbares » : tels sont les titres des derniers discours contenus dans les *Études*. Rappelez-vous les *Martyrs* : c'est le conflit de ces mœurs qui forme la trame même du poème. Aussi, dans la préface, comme plus tard dans la défense et

(1) Préface à part, et aussi quelques alinéas, ajoutés après 1830.

dans les notes des *Martyrs*, l'auteur n'allègue-t-il pas moins ses *études* que ses *voyages* : « Je n'ai point parlé de mes *études* et de mes *voyages* par une vaine ostentation, mais pour montrer la juste défiance que j'ai de mes talents, et les soins que je prends d'y suppléer par tous les moyens qui sont en ma disposition. »

Les *Études historiques* remontent donc à « l'époque » dite de perfection.

Tenter d'assigner la date précise, l'année, serait un peu risqué. Et toutefois, si l'on voulait avoir égard aux vraisemblances, se contenter des probabilités, on pourrait dire que les dernières lignes des *Études* ont tout l'air d'être contemporaines des dernières lignes des *Martyrs* : les unes et les autres s'arrêtent au triomphe du christianisme. Bien mieux : abstraction faite de la différence des genres, histoire et poésie, les premières sembleraient n'être qu'une variante, un admirable développement des secondes.

Nous lisons, en effet, à la fin des *Martyrs* :

> Les légions des Gaules, jadis conduites à la victoire par Eudore, entourent le monument funèbre de leur ancien général. L'aigle guerrière de Romulus est décorée de la croix pacifique. Sur la tombe des jeunes martyrs, Constantin reçoit la couronne d'Auguste, et sur cette même tombe, il proclame la religion chrétienne religion de l'Empire.

Voici la fin des *Études historiques* :

> Quand la poussière qui s'élevait sous les pieds de tant d'armées, qui sortait de l'écroulement de tant de monuments, fut tombée ; quand les tourbillons de fumée qui s'échappaient de tant de villes en flammes furent dissipés ; *quand la mort eut fait taire les gémissements de tant de victimes ; quand le bruit de la chute du colosse*

romain eut cessé, alors on aperçut une croix, et, au pied de cette croix, un monde nouveau... (1).

La date extrême que l'on pourrait assigner à l'achèvement des *Études historiques* serait l'année 1811. Car nous lisons dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* : « De 1812 à 1814, il n'y a plus que deux années pour finir l'Empire, et *ces deux années, je les employai à des recherches sur la France* et à la rédaction de quelques livres de ces Mémoires. »

(1) A l'appui de ces remarques, je citerai un fragment, publié en 1810, d'une épître à Chateaubriand. M. de la Tresne lui écrivait, au sujet de son *Histoire de France* :

Je bénirai l'époque où je suis né
Si je te vois, à cette noble tâche,
Chateaubriand, te livrer sans relâche,
Dans l'ermitage où tu fais ton séjour,
Et si je puis, avant mon dernier jour,
Heureux témoin de ta nouvelle gloire,
Plus d'une fois lire ta belle histoire.

M. de la Tresne était cet ami de la première heure que Chateaubriand désirait voir en passant à Bordeaux. (Voir lettre du 19 octobre 1802.)

CHAPITRE XIV

ENCORE LA VALLÉE AUX LOUPS

(1812)

Pendant l'hiver, rue de Rivoli. — Chateaubriand inquiet de sa santé. — Piquant récit de Mme de Chateaubriand. — A la Vallée. — Il ramage des vers quand il pleut. — Quels vers? — Fête de Mme de ***. — Mariage du comte Louis de Chateaubriand. — Terre de bruyère. — Remerciement à Mme de Grollier. — Comme un écolier qu'on délivre. — Un enfant de Combourg à la Vallée. — Description de la maison et du parc; arbres, allées, plates-bandes. — Panorama. — Loyson et Cousin visitent Chateaubriand. — Visite rendue et congé poli. — Sainte-Beuve allègue à tort la politique. — Pas de disciples. — Genoude à la Vallée aux Loups. — Prophétie. — Nouvel exil. — Pasquier et Mme de Chateaubriand. — La Saint-François à la Vallée. — Lettre de Chateaubriand. — L'exil fut de courte durée.

Au commencement de l'hiver, M. et Mme de Chateaubriand s'établirent, rue de Rivoli, dans une maison qui appartenait à M. de Laborde.

M. de Chateaubriand commença à se sentir fort souffrant de palpitations et de douleurs au cœur, ce que plusieurs médecins, qu'il consultait en secret, attribuèrent à un commencement d'anévrisme.

1812. — Nous restâmes à Paris jusqu'au mois de mai.

De retour à la campagne, les palpitations de M. de Chateaubriand augmentèrent au point qu'il ne douta pas que ce ne fût vraiment un mal auquel il devait bientôt succomber. Comme il ne maigrissait pas et que son teint restait toujours le même, j'étais convaincue qu'il n'avait qu'une affection nerveuse. Cela ne m'empêchait pas d'être horriblement inquiète. Je ne cessais de le supplier de voir le docteur Laënnec, le seul médecin en qui j'eusse de la confiance. Enfin, un soir, M^me^ de Lévis, qui était venue passer la journée à la Vallée, le pressa tant qu'il consentit à profiter de sa voiture pour aller à Paris consulter le docteur Laënnec. Je le laissai partir ; mais mon inquiétude était si grande qu'il n'était pas à un quart de lieue que je partis de mon côté, et j'arrivai quelques minutes après lui. Je me cachai jusqu'au résultat de la consultation. Laënnec arriva. Je ne puis dire ce que je souffris jusqu'à son départ. Je le guettai au passage et lui demandai ce qu'avait mon mari. « Rien du tout », me répondit-il. Et là dessus, il me souhaita le bonjour et s'en alla. En effet, cinq minutes après, j'entendis le malade qui descendait l'escalier en chantant, et quand il rentra, vers onze heures, il fut enchanté de me trouver là pour me raconter que Laënnec trouvait son mal si alarmant qu'il n'avait pas même voulu lui ordonner les sangsues ; il n'avait qu'une douleur rhumatismale. M.***, qu'il rencontrait chez M^me^ de Duras, avait un anévrisme des plus caractérisés, et l'imagination s'en étant mêlée, une douleur à laquelle M. de Chateaubriand n'aurait pas fait attention dans un autre moment pensa lui causer une maladie réelle.

Attention à la lettre qui suit! Une lecture superficielle prêterait au contre-sens : « Je m'ennuie à Val de Loup avec M. de Chateaubriand. » — « Je me ferais arracher les yeux par une dizaine de femmes, et le cœur même... »

A qui la lira sans prévention, et dans l'esprit qui l'a dictée, cette lettre trahira le mieux du monde, sous l'habituelle et plaisante ironie des mots, la franche bonne humeur de la correspondante :

A Monsieur Joubert.

La Vallée aux Loups, 1812.

La campagne n'est pas soutenable; pas une feuille, pas un brin d'herbe. Florette est plus bête que jamais et le bel André nous mettra bientôt à la porte. De quoi vous parlerai-je ? De la pluie et du beau temps ? Du beau temps, il n'en est pas question : il fait un temps horrible; pour la pluie, nous savons qu'en dire, car, Dieu merci ! elle n'a pas cessé de tomber depuis que nous sommes dans la Vallée, ce qui nous rend assez tristes et maussades, et nous fait pousser quelques soupirs vers Paris. Dans quinze jours nous y serons, j'espère, ce qui me fera plaisir : je l'avoue à vous seulement, car comment oser dire que je m'ennuie à Val de Loup avec M. de Chateaubriand ? Je me ferais arracher les yeux par une dizaine de femmes, et le cœur même, si, après un tel aveu, elles me soupçonnaient d'en avoir un.

Le Chat ramage des vers par le mauvais temps; quand la pluie cesse, il vole à ses chers arbres, qu'il plante et déplante tant qu'il peut.

Pour moi, je ne suis occupée tout le jour qu'à souffler un feu de souches qui ne brûlent pas, et à gronder Florette qui ne m'écoute guère.

Voici une négociation dont je vous charge : c'est de décider le Grand-Maître à venir dîner un de ces jours avec vous, à la Vallée. On tâchera de lui donner un bon dîner, *et on lui lira tout ce qu'il voudra*. Je voudrais bien que M. de Langeac fût du voyage, mais il faut savoir si cela ne fera pas grimacer le nez du Grand-Maître. Vous voyez que voilà une lettre qui demande une réponse : aussi ne manquez pas de me la faire. Adieu (1).

Nous venons de lire : « Le Chat ramage des vers par le mauvais temps. » Quels vers ?

Le *Moïse* était terminé. Tout me porte à croire qu'il

(1) Emprunté au livre plein de charme : *les Correspondants de Joubert.*

ramageait en pensant au prochain mariage de son neveu, le comte Louis de Chateaubriand, avec M^lle^ Zélie d'Orglandes. Il préparait ses souhaits et les tournait galamment en vers. Aux souhaits de bonheur pour les jeunes époux, il ajoutait un compliment de fête, également en vers, pour M^me^ de Tocqueville, qui avait servi de mère au jeune orphelin : — gracieuses fleurs écloses au jardin de la Vallée.

M^me^ de Chateaubriand accompagna son mari, « comme de coutume », « à Verneuil, puis au Mesnil, chez M^me^ de Rosambô ».

De Verneuil, le 15 août 1812, elle provoque à la correspondance M^me^ Joubert :

Je vous écris un mot seulement pour que vous me répondiez, car, en vérité, il est honteux de ne pas recevoir une seule lettre au milieu de gens qui ont une correspondance à ne plus finir. On a l'air de n'avoir pas d'amis, et cependant j'en ai que je ne donnerais pas pour tous ces consommateurs de papier... Il faut que je vous quitte, parce que je vous écris avec un cure-dents et que cela n'est point du tout aisé. Il n'y a pas plus de plumes ici qu'à la Vallée; je ne puis en aller chercher dans ce moment, car il n'est encore que six heures et personne n'est levé que moi, qui me réveille avec l'alouette... (1).

Voici les vers :

Pour la fête de Madame de T[ocqueville].

Verneuil, 1812.

De tes amis vois la troupe fidèle,
Pour te fêter, s'unir à tes enfants :
Tu nous parais toujours fraîche et nouvelle
Comme la fleur qu'ils t'offrent tous les ans.

(1) *Les Correspondants de Joubert.*

Par la vertu, quand la grâce est produite,
Son charme au temps ne peut être soumis ;
Des jours pour toi, nous seuls marquons la fuite :
Tu restes jeune avec de vieux amis.

Pour le mariage de mon neveu.

Au Mesnil, 1812.

L'autel est prêt ; la foule l'environne :
Belle Zélie, il réclame ta foi.
Viens ; de ton front est la blanche couronne
Moins virginale et moins pure que toi.

J'ai quelquefois peint la grâce ingénue
Et la pudeur. Sous ces voiles nouveaux,
Ah ! si mes yeux plus tôt t'avaient connue,
On aurait moins critiqué mes tableaux.

Mon cher Louis, chez la race étrangère
Tu n'iras point t'égarer comme moi :
A qui la suit la Fortune est légère ;
Il faut l'attendre et l'enfermer chez soi.

Cher orphelin, image de ta mère,
Au ciel pour toi je demande ici-bas
Les jours heureux retranchés à ton père
Et les enfants que ton oncle n'a pas.

Fais de l'honneur l'idole de ta vie.
Rends tes aïeux fiers de leur rejeton,
Et ne permets qu'à la seule Zélie
Pour un moment de rougir à ton nom.

« Quand la pluie cesse, il vole à ses chers arbres, qu'il plante et déplante sans cesse. »

A cette période de jardinage, de « lectures » et de rimes aimables — « enchantements sans fin » — me semble appartenir la lettre suivante; elle n'est ni datée ni signée, mais elle est autographe :

Ce mardi matin.

La terre de bruyère m'intéresse bien peu en apprenant que Mme de Grollier est malade. Je la prie et la supplie d'avoir soin de sa santé et de ne point penser à autre chose. Mme de Chateaubriand est aussi dans son lit, sans quoi elle irait à Paris remercier Mme de Grollier. Moi-même je quitterais mon désert si je n'y étais retenu par une espèce de secrétaire qui travaille pour moi et à qui ma présence est nécessaire. Je renouvelle mes plus vifs remerciements à Mme de Grollier; je lui offre tous mes hommages et je prie M. de Crussol d'agréer toutes mes civilités (1).

Au témoignage de Sismondi, Mme de Grollier faisait alors le centre de la société de Chateaubriand. Elle « avait au moins soixante-dix ans (2) ».

Quelques années plus tard, Chateaubriand « ramagea des vers » à son intention : il les écrivit sur un album qui renfermait des pensées de M. le baron de Humboldt, autre

(1) Orig. aut.

(2) « C'est dans la société presque uniquement que j'ai trouvé le charme de Paris, et ce charme va croissant à mesure qu'on remonte à des sociétés plus âgées; je suis confondu du nombre d'hommes et de femmes qui approchent de quatre-vingts ans, dont l'amabilité est infiniment supérieure à celle des jeunes gens... Mme de Boufflers... Mme de Coislin... Mme de Grollier... ... Après avoir considéré ces monuments d'une civilisation qui se détruit, on est tout étonné, lorsqu'on passe à une autre génération, de la différence de ton, d'amabilité, de manières. » (Sismondi.)

visiteur assidu, pendant les dernières années de l'Empire. Mme de Grollier offrait à l'illustre savant cet album qu'elle avait orné de fleurs peintes :

Vous qui vivrez longtemps, comment pouvez-vous croire
Qu'on vous offre des fleurs si promptes à mourir ?
« Présentez, direz-vous, ces filles du zéphir
A la beauté, mais non pas à la gloire. »
Des dons de l'amitié connaissez mieux le prix,
Dédaignez moins ces fleurs nouvelles :
En les peignant sur vos écrits,
J'ai trouvé le secret de les rendre immortelles.

De qui Sainte-Beuve tenait-il le propos suivant ? Peut-être de la marquise de Grollier ; plus probablement, de Mme la comtesse de Boigne. En toute hypothèse, il a sa place bien marquée dans ce chapitre :

Une personne de grâce et de distinction, qui habitait près d'Aulnay en 1812, me raconte que quelquefois, le matin, on allait, en compagnie, surprendre M. de Chateaubriand dans son ermitage de la Vallée aux Loups. Il quittait aussitôt son travail, fourrait sa plume sous son papier, ou sous un certain coussin de canapé, comme un écolier qu'on délivre (il n'avait pas encore de secrétaire), et faisait gaiement, le reste du jour, des promenades où il se montrait tout à fait bon garçon.

Promenades dans les environs, c'est probable ; mais, certainement, après avoir circulé dans l'enclos inspirateur et enchanté, après en avoir visité tous les coins et recoins.

Sainte-Beuve aurait bien dû s'en tenir au récit original. Qu'avait-il besoin de glisser dans la parenthèse une remarque de sa façon ? Déjà Chateaubriand avait un « secrétaire qui

travaillait pour lui ». Non peut-être encore un secrétaire attitré; aussi dit-il : « une espèce de secrétaire ». Ne serait-ce pas à ce même copiste intermittent qu'il répondait par une lettre dont l'original est sous mes yeux : « Je n'avais point oublié, Monsieur, les rapports que j'ai eus, il y a quelques années, avec vous, et je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de les multiplier. Malheureusement, j'ai moins besoin que jamais de secrétaire, et ma position m'oblige à resserrer ma vie dans le cercle étroit de ma fortune... »

Il écrivait à Dieppe, octobre 1812 : « ... Le sénéchal Gerbert, *dont le fils est devenu pendant quelque temps mon secrétaire;* le procureur fiscal Petit; le receveur Courvoisier; le chapelain, l'abbé Charmel : voilà la société de Combourg (1). »

Un enfant de Combourg à la Vallée aux Loups! Quelle occasion de rêves et quelles évocations mélancoliques! Les bois, les charmilles, le château féodal, la cour verte, le *petit mail*, le *grand mail*, le lac, les hauteurs profilées de Bécherel, la famille, et Lucile!

La maison n'a pas cessé d'être une chaumière. Examinons-a d'un coup d'œil rapide.

C'est très petit, surtout bas de plafond, en réalité trois entresols, presque trois entreponts (le mot n'aurait pas déplu au Malouin toujours épris de l'Océan). Mais les embellissements, rêvés dès la première heure, les voilà réalisés.

L'aspect extérieur offre quelque originalité à tort et à travers. La façade, surface plane et blanche, forme juste un parallélogramme; le toit, très bas, est caché par les « créneaux gothiques ». Sur le derrière, au premier étage, une fenêtre ogivale avec balcon; au deuxième, une rangée de fenêtres à

(1) *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.*

cintre surbaissé. Sur le devant, face au parc, le petit portique avec ses deux colonnes de marbre noir et ses deux cariatides de marbre blanc; fenêtres et portes très simples, plein cintre; persiennes superposées, c'est-à-dire coupées à partir du cintre.

A l'intérieur : le rez-de-chaussée comprend le vestibule, un escalier à deux branches, cuisine, salle à manger, salon, office; le premier étage comprend deux chambres à coucher, un petit salon, séparé des deux chambres par un vestibule. A l'attique des mansardes, deux chambres de garçon, quatre chambres de domestiques.

Dans le parc, enclos de murs, largement dessiné, et très bien tenu, citerne, serre, remise, écurie, basse-cour, logement du jardinier.

A notable distance de la maison, dans une partie du parc (actuellement très ombragée), en plein silence et parfait recueillement, sur un des coteaux, et le mieux situé, voici le petit pavillon. C'est dans cet édicule hexagone, bien simple, bien ordinaire, petit, sorte de pigeonnier, que furent composés les *Martyrs*, l'*Itinéraire*, les *Abencérages*, *Moïse*, les *Études historiques*; et bientôt, *De Buonaparte et des Bourbons*, *la Monarchie selon la Charte*.

Au rez-de-chaussée, le cabinet de travail, avec bibliothèque; au premier étage, une chapelle, et un balcon en fer.

A nommer et dénombrer ainsi pièce après pièce, une illusion serait possible; et l'on serait tenté de concevoir une certaine idée de grandeur. Or, les pièces sont toutes petites. Et petite aussi toute la maison.

« Quelle maison pour lui! », le chevalier, grandi dans l'immense château de Combourg! Si « les appartements en étaient petits », au moins n'avait-il pas sujet de dire avec « le bon Socrate » : « Plût au ciel que de vrais amis — telle qu'elle est... elle pût être pleine! »

Les jours de lectures, et maintes fois aussi par l'effet des rencontres fortuites, la maison s'était trouvée insuffisante : « l'on y tournait à peine. » Impossible que, parmi ces lettrés, l'un ou l'autre ne se fût pas accordé la fantaisie de citer la jolie fable, de la détourner de son sens amer, de la retourner en manière de louange :

Chacun admirait son ouvrage.

Lui, de son côté, fier de son « ouvrage », moins que de ses amis, les prenait à témoin contre la moralité passée en proverbe, et s'écriait, en les désignant du doigt :

Heureux qui s'y repose !

« La maison », disait, en 1812 ou 1813, un visiteur qui fut avec Chateaubriand en correspondance suivie, « la maison est agréable; le parc est enclos de murs et planté avec soin. Le tout présente l'aspect d'une vallée solitaire environnée de bois qui semblent en faire partie. On y trouve la collection presque entière des arbres exotiques ou naturels au sol de la France. »

Ses arbres croissent, et, en même temps, croît aussi le bonheur d'avoir un foyer hospitalier, un jardin qui prend figure et que les flatteurs appellent le parc.

Il ajoute à ses plantations; il remanie ses allées; il prépare plates-bandes et massifs, pour égayer et embaumer la Vallée; il demande ou accepte arbustes, fleurs, « terre de bruyère »; il espère agrandir son petit domaine et convoite la lisière des bois voisins; « il voudrait accroître sa promenade de quelques arpents ».

Fiers de sa gloire, et surtout heureux de son bonheur, ses

amis le poussent dans cette voie; chacun se fait complice par ses dons agrestes, ou par ses compliments affectueux.

On aime à prolonger l'entretien et la promenade dans son enclos, à suivre les allées sinueuses tracées de ses mains; on jouit du soleil, du grand silence, du grand air; on admire la « belle vue »; on étend les perspectives en montant à la tour. On se souvient du mot : *o fortunatos nimium*, et on le lui applique; d'autant que le propriétaire de la Vallée *connaît son bonheur*, et l'avoue en citant à son tour :

> ... Son bonheur consistait aux beautés d'un jardin...
> J'inspirerais ici l'amour de la retraite.
> Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
> Biens purs, présents du ciel qui naissent sous nos pas.
> Solitude où je trouve une douceur secrète,
> Lieux que j'aimai toujours...
> La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie;
> Mais voit-on que *le somme en perde de son prix?*
> *En est-il moins profond et moins plein de délices?*

On sait que Chateaubriand admirait beaucoup et citait souvent les auteurs classiques, La Fontaine surtout.

Le beau panorama ! Des plaines et des collines, des moissons, des cultures, des arbres fruitiers, des landes couvertes d'ajoncs sauvages, des châtaigneraies en amphithéâtre, et dont le versant, « velouté de mousses, est fleuri de bruyères roses ».

Les prairies, coupées de fontaines et bornées d'*aulnes*, finissent sous le vieux clocher de Chatenay, — où venait prier la reine Blanche, — où fut baptisé Voltaire.

Derrière le coteau du Nord, à deux lieues, Paris, le Louvre,

le Champ de Mars; au sommet, Châtillon, dont Rabelais desservit la cure; à ses pieds, le village de Plessis, avec son étang mélancolique.

Sceaux, où furent des parcs fastueux, de hardis jets d'eau, et les cours si brillantes de Penthièvre et du Maine, splendeurs évanouies.

« Ce sillon blanc, qui coupe les champs sous un rayon de soleil », c'est la route de Choisy. Fatiguée autrefois de tant d'équipages et de courtisans, elle est si déserte, maintenant, cette route, que l'herbe croît dans l'inutile grandeur de ses marges, et, le plus souvent, *ce sont les loups* seuls qui vont à Versailles par ce chemin.

Derrière ces grands bois, le soleil se couche sur Meudon, Versailles et les ruines de Port-Royal.

Combien de maisons forment le hameau? Huit. La plus belle appartient à M. Lenoir-Laroche. C'est là que mourut Saint-Martin, « le philosophe inconnu » (1).

Quel doux et champêtre silence! Quelle sérénité et quelle poésie dans cette solitude!

Une anecdote, que Sainte-Beuve tenait de la bouche même de Cousin, se rattache à ce temps :

Charles Loyson et Cousin, vers 1812, se décidèrent un matin de dimanche à aller faire visite à Chateaubriand, qui logeait alors, je crois, à la place Louis-XV (2). Annoncés comme élèves de l'École

(1) Ce passage résume le chapitre intitulé « Étude de paysage » dans le livre de M. de Latouche : *la Vallée aux Loups* (Paris, 1833). C'est le seul chapitre qui réponde au titre.

(2) Sainte-Beuve « croit » à tort. — Chateaubriand logeait alors rue de Rivoli. C'est en 1805, au printemps, et seulement jusqu'à l'acquisition de la Vallée aux Loups, automne de 1807, qu'il occupa un appartement à l'hôtel de la marquise de Coislin, place Louis-XV.

normale, ils furent accueillis avec politesse et exposèrent l'objet de leur visite, qui était de soumettre à l'illustre auteur des *Martyrs* un essai de traduction de l'*Iliade*, que Loyson avait commencée. M. de Chateaubriand s'en fit lire quelque chose, approuva l'exactitude que cherchait le traducteur, lui demanda plus de fidélité encore et de littéralité, et l'engagea à poursuivre.

La semaine ne se passa point sans que lui-même fût venu à l'École normale, alors au collège du Plessis, déposer sa carte à l'adresse des deux jeunes gens.

Mais lorsqu'à l'un des dimanches suivants, les deux amis retournèrent pour lui rendre visite et pour jouir de sa conversation, tout en restant très poli, il leur fit comprendre que d'autres intérêts et d'autres soins le réclamaient pour le moment. La politique, en effet, et ses fureurs vengeresses allaient déjà le ravir aux lettres (1).

C'est trop tôt alléguer la politique, sinon pour ajouter qu'elle allait de nouveau l'exiler. Quand éclateront « les fureurs vengeresses », il faudra convenir qu'elles auront été terriblement provoquées. Quel régime que celui auquel Sainte-Beuve gardait une sorte de culte domestique !

Voici la vérité sur le congé poli donné aux jeunes visiteurs :

Chateaubriand ne voulait à aucun prix d'une suite de disciples. Allait-il sitôt démentir la solennelle déclaration contenue dans les notes des *Martyrs* : « Je vis seul; je n'ai point d'école, *point de jeunes gens qui viennent recueillir les paroles du maître. Si j'en crois pourtant la faveur publique, il ne tiendrait qu'à moi de m'entourer de nombreux disciples.* »

Sainte-Beuve, qui devait reprocher à l'illustre auteur cette réserve, et la lui reprocher pour son propre compte, aurait bien pu, sans grand effort, deviner ce que j'indique comme le vrai motif. — Peut-être aussi, de la part de Chateaubriand, n'était-ce que prudence, sous un régime aussi ombrageux.

(1) *Nouveaux Lundis*, t. XI, article sur Charles Loyson.

Un autre de ces jeunes enthousiastes, appelé lui aussi à s'illustrer dans les lettres, Genoude, fut reçu à l'ermitage d'Aulnay.

Il n'avait pas vingt ans.

C'est à la Vallée qu'il eut pour la première fois le bonheur de voir Chateaubriand, sa grande admiration. A ce jeune homme ardent, épris de littérature et d'art, de philosophie aussi, et converti depuis peu, l'auteur des *Martyrs* parla de religion et de poésie, de la Bible et d'Homère. Il lui dit avant de le quitter : « Je mettrais ma tête sur le billot pour confesser la divinité de Jésus-Christ. »

A quelque temps de là, en 1812, pendant que se préparait la guerre de Russie, Genoude revint à la Vallée aux Loups. Chateaubriand lui prédit la chute de Bonaparte. « Il aura le sort de Crassus, dit-il. Les Russes vont se retirer devant lui comme les Parthes, et cette expédition sera l'écueil de sa puissance (1). »

Dangereux métier que celui de prophète, par des temps comme celui-là.

Ce fut sans doute à quelque propos de ce genre que le solitaire de la Vallée fut redevable d'un nouvel ordre d'« exil ». Il lui fut transmis par Pasquier, préfet de police, le 4 septembre 1812 (2).

(1) V. *Études et Portraits*, par Edmond Biré (pp. 122 et 127).

(2) Les dates sont toutes brouillées dans le livre de Villemain : « François-Auguste de Chateaubriand naquit à Saint-Malo le 4 décembre 1768 (p. 5) »; et plus loin (p. 501) : « Né en mai 1768, il avait alors soixante-deux ans. » Or, « François-René de Chateaubriand est né le 4 septembre 1768 ». Chateaubriand ajoute, dans ses *Mémoires* : « On voit que je m'étais trompé dans mes ouvrages : je me fais naître le 4 octobre et non le 4 septembre; mes prénoms sont : François-René, et non pas François-Auguste. » — « Toute son ambition était alors d'insérer quelques vers dans l'*Almanach des Muses*,

Le fait, attribué par Mme de Chateaubriand à l'année 1807, doit être rattaché à 1812.

M. Pasquier, alors préfet de police et avec lequel nous avions été extrêmement liés, fut chargé de nous annoncer notre bannissement. Comme il y voulut mettre des formes, il m'écrivit un petit billet plié en corne, où il me priait de passer chez lui. Je lui répondis que si c'était le préfet de police qui m'invitait à me rendre

comme ce fut la mienne de retrouver, sous la date de 1787, cette première trace, assez indécise, d'un talent qui se cherchait lui-même » (p. 29). Or, voici ce qu'on lit dans la préface des poésies de Chateaubriand : « C'est dans ces idylles d'une espèce nouvelle que le lecteur rencontrera les premières lignes qui aient jamais été imprimées de moi. Le neuvième tableau fut inséré dans l'*Almanach des Muses* de 1790; il y figure à la page 205, sous ce titre que je lui ai conservé : *l'Amour de la campagne*, par le chevalier de C... » — « En août 1791, le jeune homme [Chateaubriand] naviguait sur un vaisseau de commerce parti de Saint-Malo, avec quelques étrangers, quelques prêtres, se dirigeant vers Baltimore... » (p. 51.) — « Poussé en dix-sept jours d'un bord de l'Atlantique à l'autre, après des coups de vent terribles et de graves périls, pendant cinq jours, parmi les récifs voisins du Havre, le navire aborda dans ce port le 2 janvier 1792. Il revit Saint-Malo *après quatorze mois d'éloignement de la France* » (p. 57). Du 1er août 1791 au 2 janvier 1792, cela ferait cinq mois et non *quatorze*. Dans le vrai, Chateaubriand partit de France en avril 1791 et reparut au Havre le 2 janvier 1792 : l'absence avait duré *neuf mois*. — (P. 63.) « Il *n'a marqué nulle part* les jours et les semaines de sa pénible convalescence. Mais *il paraît* avoir été retenu à Jersey pendant plusieurs mois, jusqu'au printemps de 1793. Là, *sans doute*, il apprit le crime du 21 janvier, et dut trembler pour la vie des siens (*a*). » — (P. 72.) « Nous le disons avec regret, bien que M. de Fontanes ait été le premier et peut-être le seul ami [!!] du grand écrivain, *plus jeune que lui de quinze années...* » M. de Fontanes naquit le 6 mars 1757. Chateau-

(*a*) On lit dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* : « Je demeurai quatre mois entre la vie et la mort. Dans les derniers jours de janvier 1793, voyant entrer chez moi mon oncle en grand deuil, je tremblai ; car je crus que nous avions perdu quelqu'un de notre famille. Il m'apprit la mort de Louis XVI... J'arrivai à Londres le 21 mai 1793. »

chez lui, j'étais à ses ordres; mais que si c'était M. Pasquier, comme l'indiquait le petit chiffon de papier, je l'attendais chez moi. Il ne vint point, je n'allai point chez lui, et ce fut à mon mari qu'il transmit les ordres de son maître.

Le texte du billet d'appel, cette fois à l'adresse de l'incorrigible frondeur, a trouvé place dans le premier volume des *Mémoires d'Outre-Tombe* :

briand, né le 4 septembre 1768, était plus jeune non pas de *quinze ans*, mais de *onze ans* et six mois. — (P. 94.) « Le *Génie du Christianisme* fut publié au mois de mai 1802, pour se rencontrer en quelque sorte avec le grand événement du Concordat promulgué, des églises rouvertes... » Le *Génie du Christianisme* parut en *avril* 1802. Le Concordat fut publié le 18 avril, jour de Pâques, dans tous les quartiers de Paris, avec grand appareil. Le *Te Deum* fut chanté à Notre-Dame, où s'était transporté le Premier Consul. Le *Moniteur* du 18 avril reproduisit le premier article de Fontanes publié d'abord dans le *Mercure*. — (P. 145.) « Nous l'y trouvons [à Villeneuve] *à la fin de 1804*, près de sa femme, qu'il avait conduite d'abord aux eaux de Vichy et qu'il venait rejoindre dans cette demeure amie [de Joubert]. » Le voyage de Vichy se fit en 1805. — (P. 146.) « Pendant son séjour chez cet ami (en 1804), sa sœur Lucile, *veuve depuis un an*, sous le nom de M^me^ de Caud, vivait seule à Paris. » Lucile devint veuve le 15 janvier 1797; la date a été relevée dans le registre des décès pour l'an V de la mairie de Rennes. — (P. 158.) « Dans les jardins de l'Alhambra, une amitié trop tendre était venue attendre le nouveau et plus faible pénitent, au retour de sa mission. Il n'en dit rien dans ses *Mémoires*... » Il s'agit de la duchesse de Mouchy, née de la Borde. Chateaubriand n'a que trop parlé de ce rendez-vous dans ses *Mémoires*. — (P. 191.) « L'ordre verbal qui, en 1813, l'éloigna quelque temps de Paris, cette espèce de relégation à Dieppe, qui lui fut conseillée plutôt que prescrite, ne dut pas le ramener à des études trop insuffisantes pour occuper son âme, dans la crise violente de la France et de l'Europe. » Le billet du préfet de police (Pasquier) invitant Chateaubriand à passer à son cabinet pour y recevoir « l'ordre de s'éloigner de Paris » est daté « 4 septembre 1812 ».

CABINET DU PRÉFET

M. le préfet de police invite M. de Chateaubriand à prendre la peine de passer à son cabinet, soit aujourd'hui sur les quatre heures de l'après-midi, soit demain à neuf heures du matin.

Chateaubriand se réfugia à Dieppe, et, au moment de partir, il adressa ce billet à Joubert, par manière d'adieu :

[Commencement de septembre 1812.]

Mon cher ami, je voulais aller vous embrasser. Je pars cette nuit pour Dieppe; j'ai grand besoin de respirer un peu l'air de ma nourrice, la mer. La *Chatte* va se trouver bien seule, puisque vous partez aussi. Je vous embrasse donc tendrement, ainsi que le *Loup*.

Aux dates mises en tête de plusieurs chapitres des *Mémoires*, je vois qu'il passa les mois de septembre et d'octobre à Dieppe.

Est-ce que le 4 octobre, jour de sa fête, il le passa sur la grève, béant aux flots, aux lointains bleuâtres, dans la solitude et la tristesse de l'exil?

Est-ce qu'il revit seulement en pensée sa maison, sa tourelle, ses arbres, ses fleurs, l'horizon des bois, sa femme et ses amis?

La part de chacun dans la fête de 1811, les présents, les absents, les lectures, les souhaits, les prévisions réalisées ou démenties, est-ce qu'il se les rappela, dirai-je avec l'amertume ou la douceur du contraste?

Une lettre autographe est sous mes yeux. Elle me permet d'affirmer qu'il était à la Vallée aux Loups, au moins du 3 au

6 octobre 1812. Il prit donc part, comme les années précédentes, au « banquet des vieux amis ».

La *Chatte* n'avait pu supporter la séparation, au retour de la Saint-François.

Je suppose qu'elle avait sollicité et obtenu du préfet de police, pour son mari, la permission de rompre le ban. A moins que, de son propre mouvement, et en témoignage d'amitié, Pasquier n'eût pris l'initiative de réunir Chateaubriand au groupe des amis pour le 4 octobre.

Cette supposition n'est pas moins naturelle que la première : elle s'accorderait avec le caractère de Pasquier, homme d'esprit et de cœur.

Peut-être aussi la publication d'un factum anonyme daté « Paris, 1er octobre 1812 », aura-t-elle été pour quelque chose dans la demande de Mme de Chateaubriand et dans le retour de l'*exilé*. Il va être question de ce pamphlet.

Val-de-Loup, par Antony, le 6 octobre 1812.

Votre lettre, datée du 9 septembre, Monsieur, ne m'est parvenue que le 3 octobre. Je suis extrêmement flatté des sentiments que vous voulez bien me témoigner. En prenant pour guides de vos talents la religion et l'honneur, vous ne pouvez manquer de parvenir à l'estime et à la considération publiques. Mais, Monsieur, vous êtes jeune, et vous pouvez vous faire des illusions sur la gloire et le bonheur que vous espérez trouver dans la carrière des lettres. Depuis longtemps que j'ai cherché à être utile par mes écrits, quel fruit, Monsieur, ai-je recueilli de mes sacrifices ? Des calomnies, des persécutions de tous les genres. Quand on a vu que, malgré les critiques les plus passionnées, le public s'obstinait à lire mes ouvrages, on en est venu à attaquer et à insulter ma personne. Le philosophisme n'a pas pu me pardonner des succès obtenus dans

la cause de la religion, et il ne sera content que quand il m'aura fait bannir une seconde fois de mon pays.

Je vous cite cet exemple, surtout parce qu'il est récent et pour ainsi dire sous vos yeux. Je ne prétends pas par là vous décourager, mais vous montrer les dangers d'une carrière dont vous ne connaissez pas les écueils. Dans le premier moment de vos travaux, vous obtiendrez peut-être quelque justice; mais ausssitôt que vous aurez acquis une réputation méritée, surtout si vous consacrez vos talents à la religion, ne vous attendez plus qu'aux outrages et aux dénigrements.

Vous me faites trop d'honneur de mettre en vers ma Velléda : je la verrai avec plaisir changer son langage grossier des Gaules dans la langue harmonieuse de Racine. Vos imitations d'*Atala* et du *Génie du Christianisme* annoncent un talent véritable pour la poésie, et je les louerais davantage si vous m'y donniez moins d'éloges.

Si mon expérience peut vous être bonne à quelque chose, Monsieur, je me ferai un vrai plaisir de vous l'offrir. Consultez-moi sans scrupule, sinon comme un pilote bien habile, du moins comme un vieux navigateur très éprouvé par les orages.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec toute la considération possible, votre très humble et très obéissant serviteur.

DE CHATEAUBRIAND.

(*Suscription*) A M. Hector Piers,
bibliothécaire de la ville de Saint-Omer (1).

L'exil, on le voit, n'eut rien de rigoureux. Joubert attendait les deux *Chats* à Villeneuve. Le 13 octobre 1812, il mandait à M^me^ de Vintimille :

« Quand Chateaubriand vous écrit, c'est une préférence

(1) Orig. aut.

qu'il vous accorde sur nous, qui l'aurions voulu avec nous, qui l'avons pressé de venir et qui n'avons pas encore pu en obtenir une réponse. »

Joubert connaissait la défense de résider près de Paris; il voulait, comme autrefois, attirer à Villeneuve le cher exilé.

Noble cœur ! Celui-là ne craignait pas de se compromettre par des relations suivies avec un suspect.

« Le 23 octobre 1812, *gîté un moment* à Paris, rue des Saints-Pères, à l'hôtel Lavalette... Mme Lavalette, mon hôtesse, la sourde, me vint réveiller munie de son long cornet : « Monsieur, Monsieur ! Bonaparte est mort ! Le général Malet » a tué Hullin. Toutes les autorités sont changées, la révo- » lution est faite. »

» Deux heures après sa femme, M. Lavalette entra chez moi pour m'apprendre l'arrestation de Malet ; *il ne me cacha pas* (c'était sa phrase coutumière) que tout était fini. »

Combien de temps dura l'exil ?

Un chapitre des *Mémoires* porte la date : « *Dieppe,* fin octobre 1812. » Et le chapitre qui suit : « Vallée aux Loups, décembre 1813. »

Devons-nous en conclure que l'exil avait duré quatorze mois ?

Vraisemblablement, il avait pris fin dans la première quinzaine de novembre 1812.

Nous avons une lettre de Chateaubriand au baron de Pommereul, directeur général de la librairie et de l'imprimerie ; elle est datée : « Paris, le 17 novembre 1812. »

Et, d'autre part, on lit dans les *Mémoires* de Mme de Chateaubriand :

Nous passâmes l'hiver [1812-1813] à Paris dans l'appartement que nous avions loué, rue de Rivoli. Nos soirées étaient fort agréables ;

M. de Fontanes et M. de Humboldt (1) étaient nos deux plus fidèles habitués. Nous voyions aussi beaucoup Pasquier et Molé qui servaient bien Bonaparte en attendant les Bourbons dont ils espéraient bonne récompense, qu'ils n'ont pas manqué d'obtenir.

Quant à Fontanes, rien n'était plus amusant que son amour sincère pour l'Empereur combattu par ses bons sentiments pour les Bourbons, son envie d'être courtisan et son impossibilité de l'être. Sa loyauté dans la discussion, même quand elle était en opposition avec ses opinions politiques, le faisait aimer des plus anti-bonapartistes, comme par exemple de M. de Chateaubriand qui passa sa vie avec lui et qui n'a pas encore cessé de le regretter. Fontanes, l'homme qui ait eu peut-être le goût le plus sûr, était quelquefois d'une folie sans égale dans ses jugements littéraires, et cela arrivait quand il avait lu dans un auteur, quelque mauvais qu'il fût du reste, quelques lignes qui l'avaient charmé. Je l'ai vu, par exemple, mettre Picard fort au dessus de Molière : il plaidait la cause de son héros pendant une soirée entière, et quelquefois, en s'en allant, il remontait l'escalier pour venir ajouter une preuve à l'appui de son opinion. Mais pendant qu'il s'enivrait de ses paroles, si quelqu'un venait à être de son avis, il riait et lui demandait ce qu'il trouvait de beau dans ce qu'il venait lui-même d'élever aux nues.

Les ennemis de Chateaubriand ne pouvaient se résigner à sa gloire. Le discours refusé par l'Académie leur fournit l'occasion d'une nouvelle attaque. Un adversaire que Chateaubriand « *ne nommera pas* » dans la suite, « et qui lui jeta le gant le premier » ce fut M. Charles Hisse. Dans une brochure très perfide intitulée *Lettre à M. le comte de B... pendant son séjour aux eaux d'Aix-la-Chapelle* (2), il établit

(1) Déjà, en 1803, Mme de Staël mandait à Chateaubriand : « M. de Humboldt m'avait écrit, il y a quelques jours, une lettre où il me parlait de votre ouvrage avec une admiration qui doit vous flatter dans un homme et de son mérite et de son opinion. »

(2) A Paris, au dépôt de la librairie Dentu, Palais-Royal, galeries de bois, nos 265 et 266; 1812.

une sorte de parallèle entre Chateaubriand et Chénier, au moyen de citations tronquées. Le beau tapage !

On opposa l'incroyance de l'homme aux théories de l'écrivain. On parla d'hypocrisie; on cria même à l'athéisme.

La preuve était dans l'*Essai sur les Révolutions.*

Ce pamphlet devait attirer Sainte-Beuve. Il en a cité plusieurs morceaux, avec un plaisir manifeste, au tome deuxième de *Chateaubriand et son groupe* : « Il y a du bon dans cette petite brochure », assure-t-il. Et déjà, le tome premier contenait une comparaison méprisante copiée dans le même *factum.*

Les amis réussirent à retenir Chateaubriand, et la défense fut laissée à un jeune homme, M. Damaze de Raymond.

Dussault résuma la discussion dans un bel article. Il qualifia la défense de « réfutation victorieuse », « complète », d' « écrit désormais inséparable des autres livres sortis de cette plume brillante ».

Oui, inséparables, à plus d'un titre; car cette réponse, je la crois de Chateaubriand lui-même, ou faite sur des notes de lui. M. Damaze n'est pas seulement en mesure de citer le livre de l'*Essai* devenu comme introuvable; il cite aussi des morceaux du discours non prononcé, en faisant remarquer que ces passages textuels « il les transcrit pour les opposer aux citations malheureusement et indiscrètement imprimées sans l'aveu de l'auteur ».

Et surtout, il y a, dans sa réponse, des traits qui rappellent la touche de Chateaubriand, par la vigueur et l'éclat. Exemple : « Comme il rapporte à la mort de sa mère son retour aux idées religieuses, on a *remué la tombe de Madame de Chateaubriand,* et l'on a prétendu qu'elle était morte avant la publication du livre dont M. de Chateaubriand faisait le sacrifice à ses volontés dernières. Mais il est constant que

l'*Essai* a été publié en 1797 et que Madame de Chateaubriand est morte en 1798, comme le prouve surabondamment son extrait mortuaire. Je tiens ce fait, d'ailleurs facile à vérifier, de personnes dont la véracité ne peut être soupçonnée. *Quelle horrible imputation que celle qui forcerait un honnête homme à descendre à de pareilles explications, et qui obligerait un fils à produire l'acte de décès de sa mère !* »

Or, ce trait se retrouve d'abord dans la préface de l'*Essai*, édition 1826, et encore dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* : « Quelle critique que celle qui force un honnête homme à entrer dans de pareils détails, qui oblige un fils à produire l'extrait mortuaire de sa mère ! »

Chateaubriand avait communiqué in extenso cet extrait mortuaire, certifié conforme par le maire de Saint-Servan, en date du *31 octobre 1812*, et légalisé par le juge du tribunal civil de Saint-Malo, *31 octobre 1812*.

L'expression « remuer la tombe », que j'ai soulignée, est tout à fait de sa grande manière figurée :

Dussault disait encore :

Les adversaires de cet écrivain ne seraient-ils que des amis déguisés ? et l'auteur de la dernière brochure n'a-t-il cherché, par une attaque si maladroite, qu'à lui préparer un nouveau triomphe ? M. Damaze de Raymond *entre en part de cette gloire nouvelle.* — La voilà donc vidée cette grande querelle suscitée à l'un des écrivains qui font le plus d'honneur aux temps actuels, comme pour le punir de sa gloire. — Depuis quelque temps, il n'est question que de M. de Chateaubriand : articles plus ou moins violents, pamphlets plus ou moins satiriques, brochures amères, pasquinades burlesques, tout a été mis en usage pour l'attaquer. Jamais auteur ne fut en butte à plus de traits.

Je ne sais pas à quel point il peut aimer à occuper la renommée;

mais il me semble que ses adversaires, ou plutôt ses ennemis, se sont comportés comme s'ils eussent craint qu'elle ne l'oubliât trop. Sans cesse, ils ont replacé son nom sous les yeux du public, et rappelé, même en dépit d'eux, ses titres à la gloire ; on dirait qu'ils sont fâchés que M. de Chateaubriand laisse un moment se reposer sa plume éloquente, et qu'ils veulent suppléer, par le fracas de leurs colères, aux intervalles de silence que garde cet écrivain...

A mesure que s'élevait dans la gloire le génie de Chateaubriand, la critique se ravalait à des plaisanteries plus grossières. Une collection manuscrite de ces « pasquinades » m'est venue. Cela cesse d'être méchant, tant c'est lourd et bas. Quelles rimes idiotes! Quels jeux de mots! Et quelles indécences! Hoffmann signala l'une de ces productions. Les rieurs n'étaient plus avec lui. Sainte-Beuve a refusé d'aller jusque là. Il s'exprime ainsi : « Prenons note d'un petit livre intitulé : *Saint-Géran, anecdote récente, suivie de l'Itinéraire de Lutèce au Mont-Valérien* (1812). On y voit les aventures de M. de Saint-Géran, le pèlerinage de M. de *Maisonterne* et l'entrevue de ce dernier avec *Madame Bélise*, comtesse de *Mascarillis*. A un certain endroit, l'âne de M. de Maisonterne, en frappant du pied, découvre le tombeau de *saint Cucufin*. Hoffmann n'a pas eu honte de s'occuper de cette platitude (1). »

(1) Il y eut encore l'*Itinéraire de Pantin au Mont Calvaire*, ou lettres inédites de Chactas à Atala, ouvrage écrit en style brillant et traduit pour la première fois du bas-breton, par *M. de Châteauterne*, composé par M. Pierre Perrin, in-8° ; — *Monsieur de la Maison Terne* ; — *les Persécuteurs*, in-8° ; etc.

CHAPITRE XV

A LA FIN DE L'EMPIRE

(1813)

Sismondi rencontre Chateaubriand. — Ses préventions et son étonnement. — N'a pas saisi les nuances. — En avril, retour à la Vallée. — Le préfet de police y vient en ami. — Lettre de Mme de Chateaubriand. — Joubert à la Vallée. — Joie des deux « Chats ». — La Saint-François. — Rien à la littérature, tout à la politique. — Prévisions. — Diatribes. — La primeur du pamphlet contre *Buonaparte*. — Mme de Chateaubriand et les ouvrages de son mari. — Elle s'évanouit, craignant de l'avoir compromis. — Manuscrit caché dans son sein. — L'étoile de Napoléon pâlit. — Mme de Coislin et les Cosaques. — Lettre et billets de Mme de Chateaubriand.

Pendant le mois de mars, M. de Sismondi rencontra Chateaubriand chez Mme de Duras et l'entendit causer. Il a consigné dans son journal les souvenirs de deux conversations où l'auteur du *Génie du Christianisme* avait parlé de religion.

Sainte-Beuve le cite, en faisant observer que Sismondi, protestant et libéral, avait les lumières et aussi quelques-unes des préventions de son bord. Quant aux préventions, les deux extraits qu'il relève sont tout à fait probants. Les voici :

« 14 mars 1813. — Chateaubriand considère l'islamisme comme une branche de la religion chrétienne, dans laquelle cette secte est née; et en effet il a raison. Il observait la décadence universelle des religions tant en Europe qu'en Asie, et il comparait ces symptômes de dissolution à ceux du polythéisme au temps de Julien. Le rapprochement est frappant en effet; mais je n'aurais pas osé le faire devant lui, pour ne pas le scandaliser. Il en concluait la chute absolue des nations de l'Europe, avec celle des religions qu'elles professent. J'ai été assez étonné de lui trouver l'esprit si libre, et il m'a paru plus spirituel que je ne le croyais. »

« 23 mars 1813. — Chateaubriand a parlé de religion chez Mme de Duras; il la ramène sans cesse, et, ce qu'il y a d'assez étrange, c'est le point de vue sous lequel il la considère; il en croit une nécessaire au soutien de l'État; il aime les souvenirs et il s'attache à celle qui a existé autrefois dans son pays, mais il sent fort bien que les restes auxquels il veut s'attacher sont réduits en poudre; il croit nécessaire aux autres et à lui-même de croire; il s'en fait une loi et il n'obéit pas. Il y a dans tout cela beaucoup d'inconséquence et *beaucoup moins de mauvaise foi que je ne l'aurais supposé*. Sa raison n'est nullement d'accord avec son sentiment, et il écoute les deux; mais il suit bien plus la première lorsqu'il parle et le second lorsqu'il écrit. »

Chateaubriand parlait comme il écrivait; il écoutait à la fois sa raison et son sentiment. Le sujet qu'il eut occasion de traiter, de vive voix, en présence de l'historien philosophe, il l'avait déjà traité, la plume à la main, dans les *Études historiques*. Peu habitué à ces sortes de spéculations, l'auditeur de rencontre n'a pas saisi les nuances, retenu les réserves.

Entre plusieurs passages des *Études* à peu près contemporains des conversations qui étonnèrent Sismondi, et où se retrouveraient les mêmes idées avec le nom de Julien, je me contente de citer celui-ci parce qu'il est le plus court :

Religieusement parlant, on est obligé de conclure de ces investigations impartiales qu'il n'y a rien après le christianisme.

Mais si le christianisme tombe comme toute institution que l'homme a touchée, et à laquelle il a communiqué la défaillance de sa nature, si le temps de cette religion est accompli, qu'y faire ? Le mal est sans remède.

Les résumés de Sismondi présentent-ils rien d'aussi fort et d'aussi précis dans le sens qui l'avait étonné ? C'est de cela seulement qu'il voulut se souvenir. Mais achevons la citation :

Je ne le pense pas. Le christianisme intellectuel, philosophique et moral, a ses racines dans le ciel et ne peut périr : quant à ses relations avec la terre, il n'attend, pour se renouveler, qu'un grand génie.... On aperçoit très bien aujourd'hui la possibilité de la fusion des diverses sectes dans l'unité catholique, etc...

Et dans la préface :

Le polythéisme se trouva, sous Julien, dans la position où le christianisme se trouve de nos jours.

Voilà bien, de nouveau, la conversation notée par Sismondi. Mais continuons; c'est la même phrase :

... Avec cette différence qu'il n'y aurait rien aujourd'hui à substituer au christianisme, et que, sous Julien, le christianisme était là, tout prêt à remplacer l'ancienne religion. Inutiles efforts de Julien pour faire rétrograder son siècle; le temps ne recule point, et le plus fier champion ne pourrait le faire rétrograder d'une semelle... La vérité religieuse ne s'anéantira point, parce qu'aucune vérité ne se perd; mais elle peut être défigurée, abandonnée, niée dans certains moments de sophisme et d'orgueil par ceux qui, ne croyant

plus au Fils de l'homme, sont les enfants ingrats de la nouvelle Synagogue.

Soyez-en bien convaincus : vous avez, dans ces traits rapides, le résumé des conversations tenues chez Mme de Duras, devant Sismondi.

Ce que disait Chateaubriand, il l'avait écrit dans ses *Études*. Et ce n'est pas en présence de Mme de Duras, et encore moins parce qu'il y avait là un « philosophe », que l'auteur du *Génie du Christianisme* aurait « gauchi ». On devine l'intention secrète de Sainte-Beuve en intercalant les extraits de Sismondi dans ses « notes diverses ». La conclusion qu'il se gardait de tirer et de préciser, il espérait que d'autres ne manqueraient pas de la dégager.

Et en effet, voici l'un des maîtres de la critique contemporaine — le plus indépendant, le plus fier et le plus fort — qui pose en problème la sincérité religieuse de Chateaubriand ; et, pour en douter, il s'autorise précisément de ces mêmes extraits (1). Preuve de nulle valeur, certes. Pour avoir le droit de douter, il faudrait apporter des textes directs.

Non pas que Chateaubriand soit un théologien de marque, un docteur de l'Église, à qui n'échappe jamais rien de répréhensible. Le poème tant étudié des *Martyrs* contenait des erreurs involontaires, au point de vue du catholicisme. Et nous avons vu Guizot — protestant — lui signaler une hérésie formelle dans le mot « rachetées » que l'auteur promit de corriger.

Sismondi n'a pas saisi le sens contingent et limité, le sens, pour ainsi dire, temporaire et local du mot *chute*, appliqué au christianisme. Guizot ne s'y serait pas trompé.

(1) Brunetière : *L'Évolution de la poésie lyrique*, pp. 88, 89.

Et d'autre part, cette *mauvaise foi* que, si facilement, Sismondi aurait « imaginée », c'est la dernière supposition qu'il serait permis de faire avec Chateaubriand.

M. Émile Faguet a très bien dit : « Chrétien, du moment qu'il l'est devenu [ou redevenu], il l'a toujours été... Sans doute, il aime un peu la religion comme un de ses ouvrages. Mais l'accent est sincère, l'insistance significative ; et n'oublions pas que François de Chateaubriand a bien trop d'orgueil pour gauchir par hypocrisie, ou même par convenance (1). »

La lettre suivante, trop courte à mon gré, dit admirablement l'état d'âme, en ces premiers mois de l'année 1813. Il n'y a pas un mot qui ne soit prévenance, accueil, ouverture, amabilité.

A M. Hector Piers, rue des Canettes, 24, Paris.

Paris, le 2 mars 1813.

Ce sera avec un extrême plaisir, Monsieur, que j'aurai l'honneur de vous recevoir chez moi, quand votre santé vous permettra de quitter votre retraite. Nous parlerons de tout ce qui peut vous intéresser, et vous trouverez en moi sinon un juge très éclairé, du moins un homme heureux de pouvoir vous être bon à quelque chose et disposé à vous servir de tout son cœur.

Agréez, Monsieur, la nouvelle assurance de mes sentiments les plus affectueux et de ma considération la plus distinguée.

DE CHATEAUBRIAND (2).

De leur côté, les admirateurs protestaient contre les adieux des *Martyrs*, renouvelés à la fin de l'*Itinéraire*. Ils poussaient

(1) *Études littéraires sur le dix-neuvième siècle.*

(2) Orig. autog.

le grand écrivain à de nouveaux chefs-d'œuvre. Tel M. de la Tresne, qui voulait lire l'histoire de France annoncée. Tel encore un frère du général Levasseur. Ce dernier allait plus loin : il indiquait le sujet et le titre du nouvel ouvrage; il en offrait même l'esquisse, avec une naïveté qui dut faire sourire Chateaubriand, et qui ne déplaira pas au lecteur. Elle dit bien la disposition des esprits, en cette fin de l'Empire, à l'égard du poète et du voyageur.

Bergues (Nord), le 30 avril 1813.

MONSIEUR,

Je connaissais les *Martyrs*, et j'avais conçu une haute estime pour l'éloquent et sensible auteur d'*Atala*. A votre retour de Jérusalem, vous vous trouvâtes plusieurs fois avec un homme qui joint, aux plus vastes connaissances, les plus estimables qualités du cœur. Il me parla de vous avec une chaleur qui ne fit qu'augmenter mon admiration. Comme vous, Monsieur, il a été persécuté par des coteries littéraires, mais il ne dit point adieu aux Muses, et la *Géographie universelle* ne sera pas le dernier ouvrage dont il enrichira les lettres françaises. Daignez, en imitant Malte-Brun, que je m'honore d'avoir pour ami et pour protecteur, reprendre la plume qui traça des pages si éloquentes. La France attend encore un ouvrage digne de votre génie.

Vous dites, Monsieur, dans l'*Itinéraire* : « On a recherché les causes de la décadence de l'Empire romain. Il y aurait un bel ouvrage à faire sur les causes qui ont précipité la chute des Grecs. »

Voici, Monsieur, l'ouvrage que la France attend de vous. M. Heye Wisch, savant allemand, a traité ce sujet, et cette idée lui fut sans doute suggérée par un passage du *Jeune Anacharsis*. J'étais à Strasbourg près du général Levasseur, mon frère, lorsque cet ouvrage parut. Un savant de cette ville, avec lequel j'étais lié,

me parla du livre de M. Heye Wisch, en m'engageant à traiter ce sujet historique; il eut la complaisance de me traduire plus de la moitié de ce volume; il y joignit des notes prises dans Meimers, Fischers et autres savants allemands.

Toutes les notes étaient relatives à la Grèce et aux grands hommes qu'elle a produits... Je travaillai pendant plusieurs mois à cet ouvrage qui devait avoir pour titre : *Des Colonies des Grecs*; mais ensuite, je quittai Strasbourg pour entrer dans la triste carrière de l'instruction publique. A mon retour à Paris, je communiquai quelques pages de mon travail à M. Malte-Brun. Il parut satisfait, et m'engagea à continuer un ouvrage qui serait d'un grand intérêt. Éloigné aujourd'hui de la capitale, et ne pouvant puiser dans la Bibliothèque Impériale tous les documents nécessaires, j'ai renoncé à cet ouvrage, qui est d'ailleurs au dessus de mes forces. Je vous offre ce que j'ai fait, par l'intermédiaire de M. Bomart, mon ancien collègue; et *après vous l'avoir fait remettre, je l'oublierai, et je le lirai dans la suite, comme une production de M. de Chateaubriand* : trop heureux, en vous donnant cette esquisse, d'avoir contribué à vous faire reprendre vos pinceaux. Ma patrie aura un bon ouvrage de plus.

Vous dites, Monsieur, tome troisième, que vous n'êtes plus jeune. Si j'en dois juger par votre portrait que je ne vis qu'un instant, il y a deux ans, au Muséum (il en a été retiré impitoyablement par ordre de l'Empereur), vous êtes dans la force de l'âge, et quand on écrit des pages comme... et suivantes, on peut travailler encore vingt ans. Reprenez vos pinceaux, Monsieur, et, en nous apprenant les motifs qui forcèrent les Grecs à former des colonies, et quelles furent les causes de la décadence de la Grèce, retracez-nous les sublimes actions des grands hommes de l'Attique. Peignez-nous Léonidas aux Thermopyles, Thémistocle à Salamine, Aristide aux champs de Platée, comme vous avez peint Annibal et Scipion sous les murs de Carthage. C'est au nom de la patrie et des Muses que vous chérissez, que je vous prie d'entreprendre cet ouvrage. La Bretagne s'enorgueillira un jour de vous compter au nombre de ses

enfants. Laissez murmurer l'envie. La gloire du grand Homère a survécu à toutes ses atteintes...

J'ai beaucoup de regret, Monsieur, d'être aussi éloigné de Paris : j'aurais l'honneur de vous offrir deux de mes nouveaux ouvrages... Je rechercherai l'occasion de l'obligeant M. Bomart, pour vous en adresser deux exemplaires. Je vous prierai de les accepter comme un faible tribut de ma profonde estime...

Je m'aperçois, Monsieur, que le plaisir d'avoir l'honneur de vous écrire et de m'entretenir avec vous m'enhardit à vous parler de moi, lorsque je ne devais vous occuper que des *colonies grecques*. Si ma proposition vous est agréable, je m'empresserai de rassembler tout ce que j'ai écrit sur cette matière, et M. Bomart aura l'honneur de vous le porter, rue de Rivoli, 36.

Je vous prie d'agréer avec bonté l'hommage respectueux de mon estime et de mon admiration.

Francis LEVASSEUR (1).

Mme de Chateaubriand raconte :

Dès le mois d'avril nous retournâmes dans notre chère Vallée, où souvent Pasquier, alors préfet de police, venait nous voir; honneur qu'il n'aurait pas osé faire à un exilé sous les Bourbons. Mais, tout en visitant ses amis, il n'oubliait pas son métier. Ainsi, je le trouvai un jour lisant un manuscrit qu'il avait déniché sous un sopha.

Nous continuions à voir nos amis de l'un et de l'autre bord.

Madame de Chateaubriand à Monsieur Joubert.

Ce jeudi matin, 1813.

Nous voici dans le meilleur château du monde, y menant la plus douce vie, si vous partagiez ces douceurs avec nous. Jusqu'ici mes

(1) Orig. autog.

pressentiments ne se sont pas vérifiés, mais à l'heure où je vous écris, le *Chat* est à la chasse avec des chasseurs qui n'ont jamais manié le fusil que pour estropier quelqu'un, entre autres le curé du village qui, dit-on, ne manque pas son coup de cette manière. Aussi je suis dans des transes mortelles qu'on ne nous rapporte plus d'hommes morts que de gibier...

Mon cher Monsieur Joubert, je vous prie de bien vous ménager pendant notre absence, afin de pouvoir faire cet hiver les quatre pas de chez vous chez moi. Que voulez-vous que deviennent nos soirées, si vous ne venez y veiller et y dormir (1).

— Une lettre de Joubert, dont je possède l'original, est datée : « Aulnay, 1er octobre 1813. »

Sous l'entête « Université impériale », elle ne traite que d'affaires administratives. Pas le plus petit mot personnel, sous cette plume si aimablement personnelle. Je l'ai fort regretté.

Au reste, il suffit de la date pour autoriser l'induction :

Le groupe des amis vint *célébrer* avec lui *la fameuse journée*, causer littérature et surtout politique, passer des vagues pronostics aux faciles prophéties.

Manifestement l'Empire craquait. Par son nom, ses alliances de famille, ses relations mondaines, par la noblesse de ses sentiments, l'intrépidité de son caractère, l'éclat de son génie, par son attitude d'opposant, par les périls encourus et bravés, Chateaubriand devenait « un centre et un lien ».

On accourait chez lui. « Vers lui avaient abouti quelques confidences du clergé de Paris, dissident d'un archevêque intrus et servile, quelques communications des cardinaux exilés, quelques avis même de ce qui se passait à Fontainebleau et de ce qui se préparait en Italie. Par d'autres points

(1) *Les Correspondants de Joubert.*

il touchait à ce qu'il y avait de libres caractères, dans la Chambre des députés (1). »

Joubert était donc à Aulnay le 1er octobre : il s'était installé chez ses amis de la Vallée, quelques jours avant la Saint-François. N'en avait-il pas le droit ? Combien de fois M. et Mme de Chateaubriand s'étaient établis chez lui, pendant les vendanges !

Fête anticipée pour les deux « Chats » ! Et quelle joie pour Joubert !

Causer à deux ou à trois, et en toute intimité, fut toujours « le délice » de son esprit, le besoin de son cœur. Ce qui ressemblait à la foule et au tourbillon (comme Mme de Staël) le déconcertait et le mettait en fuite.

Réunion plénière le 4 octobre. Compliments, vœux, fleurs d'arrière-saison, « banquet des vieux amis ».

En dehors des souhaits, il est facile d'imaginer la tournure de l'entretien. Quelques mots de littérature, à peine. Tout ou presque tout à la politique.

« Dès 1812, remarque M. Bardoux, le mécontentement, les inquiétudes se manifestaient *surtout parmi les fonctionnaires de l'Empire*. Placés plus près du pouvoir, ils voyaient mieux que le vulgaire la folie des projets de Napoléon et l'impossibilité du succès : « Il paraît bien fort, disait en août 1812 le ministre Decrès à M. Pasquier; eh bien ! il est perdu (2). »

A plus forte raison, Joubert, Fontanes, Pasquier, Clausel, je ne dis pas Molé, pensaient-ils ainsi en octobre 1813.

Les faits certains, les nouvelles authentiques, l'envers des bulletins officiels, c'est à Fontanes qu'on les demandait. Napoléon était aux prises avec les coalisés. Victoires ? Ce

(1) Villemain.

(2) *Madame de Custine.*

serait à recommencer. Défaites ? C'est la fin du régime. Il ne pouvait aller loin. A la date de la Saint-François, il n'y en avait plus que pour neuf à dix jours avant Leipsick. On pressentait l'imminence de l'inévitable désastre.

Dans cette solitude de la Vallée aux Loups, sûrs les uns des autres, le groupe pensait tout haut. On annonçait la chute prochaine. On discutait les chances diverses de la succession : monarchie, république, anarchie, dictature.

A son tour, comme bien l'on pense, Chateaubriand prit la parole. Contrairement à ses habitudes, il la garda longtemps.

Effrayés de la violence de ses diatribes, éblouis aussi, les amis virent entrer son génie dans une phase nouvelle. Ils comprirent qu'il s'y déploierait avec encore plus de puissance et d'éclat. A travers le désordre et l'emportement de l'improvisation, ils eurent comme la primeur du pamphlet contre *Buonaparte*. Vengeance, malédiction, prophéties de malheur, étincelaient dans ses yeux, éclataient dans sa voix. Et cette voix, on devinait qu'elle allait devenir la grande voix, le tonnerre de la multitude; car elle ne faisait qu'exprimer, en traits de feu, le sentiment de la nation :

Homme de malheur... qu'as-tu fait pour nous? Que devons-nous à ton règne? Qui est-ce qui a assassiné le duc d'Enghien, torturé Pichegru, banni Moreau, chargé de chaînes le Souverain Pontife, enlevé les princes d'Espagne, commencé une guerre impie? C'est toi. Qui est-ce qui a perdu nos colonies, anéanti notre commerce, ouvert l'Amérique aux Anglais, corrompu nos mœurs, enlevé les enfants aux pères, désolé les familles, ravagé le monde, brûlé plus de mille lieues de pays, inspiré l'horreur du nom français à toute la terre? C'est toi. Qui est-ce qui a exposé la France à la peste, à l'invasion, au démembrement, à la conquête? C'est encore toi. Un roi légitime et héréditaire qui aurait accablé son peuple de la moindre partie des maux que tu nous as faits eût mis son trône en péril; et toi, usurpateur

et étranger, tu nous deviendrais sacré en raison des calamités que tu as répandues sur nous! tu régnerais encore au milieu de nos tombeaux! Nous rentrons enfin dans nos droits par le malheur; nous ne voulons plus adorer Moloch; tu ne dévoreras plus nos enfants: nous ne voulons plus de ta conscription, de ta police, de ta censure, de tes fusillades nocturnes (1), de ta tyrannie. Ce n'est pas seulement nous, c'est le genre humain qui t'accuse. Il nous demande vengeance au nom de la religion, de la morale et de la liberté. Où n'as-tu pas répandu la désolation? Dans quel coin du monde une famille obscure a-t-elle échappé à tes ravages? L'Espagnol dans ses montagnes, l'Illyrien dans ses vallées, l'Italien sous son beau soleil, l'Allemand, le Russe, le Prussien dans ses villes en cendres, te redemandent leurs fils que tu as égorgés, la tente, la cabane, le château, le temple où tu as porté la flamme. La voix du monde te déclare le plus grand coupable qui ait jamais paru sur la terre; car ce n'est pas sur des peuples barbares et sur des nations dégénérées que tu as versé tant de maux; c'est au milieu de la civilisation, dans un siècle de lumières, que tu as voulu régner par le glaive d'Attila et les maximes de Néron. Quitte enfin ton sceptre de fer; descends de ce monceau de ruines dont tu avais fait un trône! Nous te chassons comme tu as chassé le Directoire. Va! puisses-tu, pour seul châtiment, être témoin de la joie que ta chute cause à la France, et contempler en versant des larmes de rage le spectacle de la félicité publique!

Telles sont les paroles que nous adressons à l'étranger. Mais si nous rejetons Buonaparte, qui le remplacera? — LE ROI.

Ouvrons ici une parenthèse :

Qui donc a mis en circulation cet étrange propos : Mme de Chateaubriand n'avait pas lu les ouvrages de son mari (2)?

(1) Le duc d'Enghien; Armand de Chateaubriand.

(2) On lit dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* : « Mme de Chateaubriand m'admire sans avoir jamais lu deux lignes de mes ouvrages. »

J'ai accepté de confiance cette assertion dans mes précédentes études; et la raison que j'en ai donnée était une concession aux idées reçues. Il y a mieux à dire :

Si Mme de Chateaubriand ne lisait pas les ouvrages de son mari, c'est qu'elle les avait entendu lire, et par l'auteur lui-même, à l'état d'esquisse, dans la fraîcheur du premier jet; c'est qu'elle les avait entendu relire, après les corrections conseillées tantôt par Fontanes, tantôt par Joubert, relire à celui-ci, et puis à celui-là, et puis au groupe entier. On n'a pas oublié le billet par lequel Mme de Chateaubriand invitait Clausel à une lecture de l'épisode le plus vif des *Martyrs* : « Soyez assez aimable pour venir dîner aujourd'hui avec nous en petit comité. Nous lirons la *Druidesse*. »

Et le mot d'une lettre de 1812 : « Décidez Fontanes à venir dîner à la Vallée... *On lui lira tout ce qu'il voudra.* »

Ainsi pour les *Martyrs*; ainsi pour les *Abencérages*; ainsi pour l'*Itinéraire*; ainsi pour le *Moïse*; ainsi pour la fameuse brochure *De Buonaparte et des Bourbons.*

Avant la publication, elle le connaissait, le sublime pamphlet, puisqu'elle tremblait pour la vie de l'auteur; puisque, pour sauver celui-ci de ses négligences, quand il sortait, elle cachait le manuscrit dans son sein :

•

Pendant que ces scènes se passaient, et au moment où la puissance de l'empereur — fléau de Dieu — allait expirer aux bornes de l'Asie, M. de Chateaubriand écrivait sa brochure *De Buonaparte et des Bourbons.*

Si cette brochure avait été saisie, le jugement n'était pas douteux : la sentence était l'échafaud. Cependant il mettait une négligence incroyable à la cacher. Souvent quand il sortait, il l'oubliait sur sa table : sa prudence n'allait pas au delà de la mettre sous son oreiller, ce qu'il faisait devant son valet de chambre, garçon fort honnête,

mais qui pouvait se laisser tenter. Pour moi, j'étais dans des transes mortelles. Aussi dès que M. de Chateaubriand était sorti, j'allais prendre le manuscrit et le mettre sur moi. Un jour, en traversant les Tuileries, je m'aperçois que je ne l'ai plus, et, bien sûre de l'avoir senti en sortant de chez moi, je ne doute plus de l'avoir perdu en route. Je vois déjà le fatal écrit entre les mains de la police et M. de Chateaubriand arrêté : je tombe sans connaissance au milieu du jardin. De bonnes gens m'assistèrent et ensuite me reconduisirent à la maison dont j'étais peu éloignée. Quel supplice lorsqu'en montant l'escalier, je flottais entre une crainte qui était presque une certitude et un léger espoir d'avoir oublié de prendre la brochure.

En approchant de la chambre de mon mari, je me sentais de nouveau défaillir. J'entre enfin; rien sur la table. Je m'avance vers le lit; je tâte d'abord l'oreiller; je ne sens rien; je le soulève et vois le rouleau de papier. Le cœur me bat chaque fois que j'y pense. Je n'ai jamais éprouvé un tel moment de joie dans ma vie. Certes, je puis le dire avec vérité, il n'aurait pas été si grand, si je m'étais vue délivrée au pied de l'échafaud. Car enfin, c'était quelqu'un qui m'était plus cher que moi-même que je voyais délivré.

Épuisée de sang et de larmes, la France se sentait à bout.

M. et Mme de Chateaubriand avaient hâte de regagner Paris, une hâte égale, et de se tenir à portée des nouvelles.

« 1813. — Nous revînmes à Paris, au mois d'octobre. L'étoile de Bonaparte commençait à pâlir. Aussi entendait-on déjà quelques murmures dans la Chambre des députés, même dans la Chambre des pairs. Ces deux pouvoirs, muets pendant douze ans ou ne rompant le silence que pour applaudir aux crimes du maître, se préparaient au courage pour le combattre au moment de sa chute. » Ainsi parle Mme de Chateaubriand.

Fontanes se souvenait avec reconnaissance, plutôt qu'il ne prévoyait en politique, dans une lettre du 20 décembre 1813,

à Mme Bacciochi : « lettre flatteuse où il l'assure que l'aspect du peuple de Paris est excellent, et que la nation entière sent que le salut est autour du trône. Il fait l'éloge de la fermeté que l'Empereur montre en ces graves circonstances, et il s'élève contre quelques hommes comblés de bienfaits et d'honneurs qui répandent les bruits les plus alarmants (1) ».

Madame de Chateaubriand à Monsieur Joubert.

Paris, 11 novembre 1813.

... Je vous dirai que j'ai été voir la Présidente. Elle était plus impertinente, et, par conséquent, plus aimable que jamais... Elle m'a beaucoup demandé de vos nouvelles; il faut que vous soyez terriblement bien sur ses papiers. Je ne saurais vous dire si vous êtes aussi bien sur ceux de Mme de Coislin. Elle ne pense plus à autre chose qu'aux Cosaques, dont elle a une peur horrible. M... Bibiloff, Odicoff, Linckoff? Prussien, lui a dit que les barbares se portaient à des excès qui font frémir notre jeune voisine. *Vale et me ama* (2).

« Chacun s'occupait du parti qu'il avait à prendre dans la catastrophe prochaine. Tous les soirs mes amis venaient causer chez Madame de Chateaubriand, raconter et commenter les événements de la journée. MM. de Fontanes, de Clausel et Joubert, accouraient avec la foule de ces amis de passage que donnent les événements et que les événements retirent. Madame la duchesse de Lévis, belle, paisible et dévouée, tenait fidèle compagnie à Madame de Chateaubriand. Madame de Duras était aussi à Paris, et j'allais voir souvent Madame la marquise de Montcalm, sœur du duc de Richelieu (3). »

(1) Lettres autog. recueillies par M. Sensier et décrites par M. Étienne Charavay.

(2) *Les Correspondants de Joubert.*

(3) *Mémoires d'Outre-Tombe.*

Deux billets de Mme de Chateaubriand à M. de Clausel. Ils ne sont pas datés. Je les suppose de ce temps :

Venez ce soir, car nous aurons nos parents de Saintes, les plus ennuyeux du monde : si vous venez dîner, vous aurez du veau aux pois et des laitues au jus.

Salut et fraternité ! car, enfin, je veux me mettre au style le plus prochain.

— Nous vous avons attendu hier toute la journée ; il nous tarde de savoir des nouvelles de votre *mission*, et d'autant plus qu'il est bien nécessaire que M. de Chateaubriand soit au fait de tout ce qui se passe en ce moment. Venez donc le plus tôt possible, je vous en prie.

Solitude où il trouva si souvent *une douceur secrète*, — la douceur du foyer, du travail, de la nature, de l'amitié, de la possession de soi, des rêveries enchantées, — ermitage d'Aulnay, Vallée aux Loups, vous allez être délaissée. « Paradis terrestre », bientôt paradis perdu.

Pendant les quinze ans que nous venons d'évoquer, grand espace d'une vie mortelle, d'après le texte qu'il a mis en faveur, Chateaubriand fut, ce qu'il était d'essence, l'aimable enfant, le bon garçon, le magicien, l'enchanteur. Pour les quinze à seize ans qui suivront, un autre portrait s'impose; celui que nous avons tracé ne serait plus assez ressemblant. A travers les péripéties de la politique (grande mêlée dont il va devenir le centre et le héros), son génie se déploiera tout entier avec une force et un éclat incomparables. Soit dans la furie des assauts répétés, soit au faîte du pouvoir, soit dans l'acharnement des impitoyables revanches, la physionomie, toujours noble et belle, sera celle d'un homme qui combat : sous la flamme du regard, dans la fièvre ou l'ivresse des

coups échangés, nous verrons s'altérer quelques-uns des traits primitifs. Vienne la catastrophe où le trône sombra, et à mesure que s'écouleront les quinze à dix-sept années d'une dernière période, ils reparaîtront, ces traits, dans la mélancolie de plus en plus sereine de la fin. Et, en même temps, autour de l'athlète condamné au repos, se reformera et se resserrera le cercle des vieux amis. Fontanes manquera, Joubert aussi. Rassasié de jours, l'illustre vieillard soupirera :

« Aulnay, c'était le bon temps... Ah ! la chère Vallée ! »

CHAPITRE XVI

RÉFLEXIONS CRITIQUES

Commerce épistolaire interrompu : Pourquoi ? — Épreuves et bonheur. — Les deux époux voyagent ensemble. — Les amies de Chateaubriand. — Attitude de l'épouse à leur égard. — Aveux de Chateaubriand. — Inquisition de Sainte-Beuve. — Sévérité de janséniste. — Chateaubriand est enfant du XVIIIe siècle. — Ni saint ni sceptique. — Sainte-Beuve et Chateaubriand. — Sainte-Beuve et Xavier de Maistre. — Indignation de l'aimable conteur. — Une image très suggestive.

Depuis l'installation de Chateaubriand à la Vallée, on a pu le remarquer : plus de correspondance suivie. Comment expliquer une si brusque interruption ? A la suite d'une lettre très amicale, « fraternelle » même, de Chateaubriand à Guéneau de Mussy (1805), Sainte-Beuve ajoute : « Mais tout à coup, que s'est-il passé ? Toute liaison cesse... Je conjecturerais que ce fut à l'occasion du bel Eudore que vint le refroidissement, la mort soudaine de cette amitié. M. de Mussy n'aura point approuvé, n'aura point consenti à louer l'épisode profane des *Martyrs*. »

Sainte-Beuve va chercher trop loin, il néglige l'explication toute voisine et la plus naturelle. Choyé sous l'Empire,

— grassement prébendé, — familier de la princesse et du prince, il n'avait pas l'esprit ou la plume assez libre. Plus indépendant, il aurait trouvé.

En dehors des lettres d'affaires, Fontanes, Mussy, Chênedollé s'écrivaient peu et n'écrivaient pas davantage à Chateaubriand. Moins encore Chateaubriand pouvait-il leur écrire.

On demande pourquoi. D'abord, parce qu'il travaillait sans relâche. Puis, parce qu'il ne cessait de recevoir ses amis. Enfin parce que Mme de Chateaubriand écrivait lettres et billets pour lui. Et l'on sait quel plaisir leur faisait cette « fine plume ». Au surplus, les éléments de la meilleure réponse se pourraient tirer d'une lettre à Chênedollé, datée du 15 août 1804. La démission de Chateaubriand, à l'assassinat du duc d'Enghien, était assez récente : « Je sors enfin du silence, mon cher Chênedollé. *Je n'ai osé vous écrire de peur de vous compromettre, pendant tout ce qui m'est arrivé.* Que j'ai de choses à vous dire !... »

Tous ses amis se rattachaient par des liens étroits, par des espérances promptement réalisées, au régime impérial. Commercer activement avec le démissionnaire de l'an 1804, — avec l'exilé de la Vallée aux Loups, — avec le peintre de Hiéroclès et de Dioclétien, — avec le cousin d'Armand de Chateaubriand, — avec l'académicien qui vit son discours interdit, et son manuscrit sabré de coups de crayon par l'Empereur, n'était-ce pas se « *compromettre* » ? Le secret des correspondances était de moins en moins respecté, la sécurité des citoyens de plus en plus à la merci de la police.

Séparés, les amis s'abstenaient par prudence ; fréquemment réunis, ils se dédommageaient, par l'intimité des confidences et des pronostics.

Ne demandez plus où sont les lettres de Chateaubriand à Guéneau de Mussy; ou bien, à mon tour, je demande :

Où sont les lettres de Chateaubriand à Fontanes? où sont les lettres de Fontanes à G. de Mussy et à Chênedollé? celles de Chênedollé à Mussy, et de Mussy à Chênedollé? celles de Molé à Joubert? — Et enfin, quelle distraction chez le grand critique! Est-ce que la presse était libre? Est-ce que Guéneau pouvait louer les *Martyrs*? Pas un des amis qui avaient loué le *Génie* ne prit la défense du poème. Si bien que, de ce silence forcé, on eut l'infamie de tirer argument contre les *Martyrs*.

Sauf quelques lettres de Joubert, toutes, à peu près, cessent vers 1807. S'il y avait eu continuité de correspondance, Sainte-Beuve, « amateur passionné de documents inédits », n'eût pas manqué de publier les lettres trouvées dans les papiers de Chênedollé et de Mussy. Or, les études si complètes et si intéressantes du critique, sur Chênedollé et Mussy, ne contiennent, après 1808, que des lettres de Joubert, inspecteur général de l'Université, relatives aux choses de l'Université.

Le régime allait de plus en plus au silence et à la compression. On causait beaucoup, à huis clos, parce que les mots s'envolent et disparaissent. On écrivait peu, et avec précaution, surtout dans les parages officiels, parce que les écrits s'égarent et restent. « Mille détails de l'oppression de Bonaparte se sont perdus dans la tyrannie générale : les persécutés redoutaient de voir leurs amis, crainte de les compromettre; leurs amis n'osaient les visiter, crainte de leur attirer quelque accroissement de rigueur (1). »

Vraisemblablement, voilà pourquoi les lettres du groupe, et non seulement celles de Chateaubriand, font défaut dès l'installation de celui-ci à la Vallée aux Loups.

On ne pouvait s'écrire; c'était une raison de multiplier les

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. IV, p. 423.

visites. Et alors, quels jaillissements des cœurs en propos infinis ! à table, au jardin, dans le petit pavillon, et fort avant dans la nuit ; car on couchait souvent à la Vallée. Quand c'était « l'abbé de B... ou l'évêque d'Alais », ou d'autres ecclésiastiques amis, consultés sur l'orthodoxie des *Martyrs*, ils avaient à leur disposition une chapelle, dans la tour, au dessus de la bibliothèque. Le matin, ils disaient la messe, au grand bonheur de M^me^ de Chateaubriand.

Une question plus grave que celle de la fidélité à correspondre : elle a été soulevée dans un article de la *Revue des Deux Mondes* et indiquée au début du chapitre X (1).

Eu égard à la gravité du propos et à l'autorité de la grande Revue, il convient de n'en pas laisser prescrire la légende; car, de l'un à l'autre, depuis Sainte-Beuve, le propos va se répétant et se grossissant : *crescit eundo*.

... Dès l'automne de 1808, M. et M^me^ de Chateaubriand revinrent s'établir à Paris, conservant la Vallée aux Loups comme résidence d'été.

Les années qui suivirent durent être, j'imagine, une continuelle et lassante épreuve pour la vicomtesse, etc... M^me^ de Chateaubriand semblait n'exister plus pour lui.

La vie conjugale n'eût pas duré à ce train de bonnes fortunes, si les événements de 1814 n'avaient jeté brusquement M. de Chateaubriand dans un tout autre courant d'idées et de passions. Son entrée dans la vie politique, en créant entre les deux époux un intérêt commun, amena une sorte de rapprochement dans leur union.

Après le verbe « *j'imagine* », plus un mot qui suppose le doute : c'est l'affirmation absolue. Quelle logique ! On précise

(1) P. 390.

les dates, de 1808 à 1814. On mentionne les châteaux, ce qui revient à dire qu'on nomme les « châtelaines ».

« Mme de Chateaubriand semblait n'exister plus pour lui. » Tout le sens du morceau est renfermé dans cette phrase.

Évidemment, pense le lecteur, pour parler avec cette assurance, et de choses si délicates, de choses vécues, l'auteur avait par devers soi textes probants et dates authentiques.

Détrompez-vous.

Les textes originaux et les dates irrécusables établissent le contraire.

C'est au témoin le mieux renseigné, le plus éveillé, le plus intéressé, le plus véridique, c'est à Mme de Chateaubriaud que nous les avons demandés.

Il y a les lettres qu'elle écrivit pendant cette période. La voix sonne vive et légère; l'accent est celui de la gaîté franche et de l'expansion heureuse.

Il y a les récits de ses petits mémoires sur ces six années : elle en parle comme d'une époque de parfaite union et de mutuel bonheur.

Lettres traduisant les impressions actuelles et souvenirs évoquant le passé s'accordent le mieux du monde.

Ils méritent toute confiance.

Et Chateaubriand aussi, en *remontant le penchant de ces belles années*, ne peut s'empêcher de leur sourire, de sourire au temps de la chère Vallée, avec douceur et attendrissement.

Je le sais, de 1808 à 1814, les épreuves ne lui furent pas épargnées. Rien ne ressemble moins au « songe glorieux », aux « années triomphales », que la réalité de ces années laborieuses. Oublie-t-on la maladie « longue et cruelle » de 1808? l'insuccès des *Martyrs*, après tant de travaux? les critiques dont Fouché donna l'ordre et le signal? le désespoir où l'injustice des scribes vendus jeta Chateaubriand? son

cousin Armand de Chateaubriand fusillé dans la plaine de Grenelle? Qu'on lise donc l' « Examen » des *Martyrs* et les « Remarques » qui suivent, et l'on se rendra compte de l'état d'âme durant l'époque alléguée. Être attaqué par « les philosophes » à la solde de la police, et ne pouvoir leur répondre que par allusions, sous peine d'être chassé non plus de Paris, ou de sa « chère Vallée », mais de France, sinon jeté comme tant d'autres à Vincennes, ou pis encore. Quel supplice! Et vous dites « songe glorieux ». Relisez ces courtes lignes :

> Je demanderai si dans l'incroyable chaleur de la haine, on n'est point allé jusqu'à proposer d'insulter ma personne autant que mon ouvrage? Ceux qui connaissent à fond l'odieuse intrigue montée contre les *Martyrs* verront bien que je ne dis pas tout. Et quel moment a-t-on choisi pour m'attaquer! Moment où la moindre noblesse de caractère eût suffi pour interdire toute critique injurieuse! Mais on n'a respecté ni ma douleur ni mes regrets.

Chateaubriand gardait au cœur le souvenir de l'affront et comme l'odeur du sang versé. Il ne respirait, sous la tyrannie de ce régime atrocement policier, que parce qu'il vivait au large et au grand air, dans la solitude de la Vallée.

J'admire Sainte-Beuve s'étonnant de l'explosion vengeresse qui s'appelle : « *De Bonaparte et des Bourbons.* »

En voilà plus qu'il ne faut pour déchirer la légende du songe glorieux : travail acharné succédant aux fatigues de périlleux voyages, succès policièrement entravé et contesté, voix du sang criant vengeance, persécution toujours menaçante.

En dépit de ces épreuves, Chateaubriand goûta plus que jamais la douceur du chez soi, les « délices » du travail inspiré, les « enchantements » de la nature, la distraction du jardinage, les joies bonnes conseillères de l'amitié.

S'il y avait rêve encore, c'était un rêve bien humble, bien *humain* : acquérir la lisière des bois voisins ; « ajouter quelques arpents à sa promenade » ; ce qu'il fit, je ne sais au juste à quelle époque. — Lorsque la Vallée lui fut ravie, la contenance du parc était de vingt arpents et le potager en occupait deux autres. On n'en comptait que quinze au moment de l'achat.

Nous avons lu les témoignages indiscutables de l'un et de l'autre époux relativement au bonheur savouré dans la Vallée.

Aussitôt les grandes chaleurs, en route ! C'était le temps des vacances, pour ce grand travailleur : — « Il allait s'absentant des mois entiers... » Rien n'est plus vrai. Encore faudrait-il ne pas négliger de remarquer que Mme de Chateaubriand « allait » avec lui, « s'absentait » avec lui, partageait ses sociétés et sa vie. Ce temps, on l'a vu, n'amène sous la plume de l'épouse que des expressions de bonheur.

Voilà bien la physionomie et l'accent des papiers qui se rapportent aux années 1808-1814.

Rien, nul indice, pas la moindre nuance, si légère soit-elle, qui suggère l'idée d'une « lassante épreuve » pour Mme de Chateaubriand. C'est l'idée contraire qui se dégage avec netteté soit des lettres échappées à sa plume sous l'impression actuelle, soit des *Souvenirs*, rédigés à quinze ans de distance.

J'aurais été moins abondant, s'il ne s'était agi que d'une réfutation. A vrai dire, le but principal était de montrer les deux époux vivant ensemble dans la solitude de la Vallée, allant ensemble de château en château, — à Charamante, chez leur cousine, la marquise de Talaru ; à Méréville, chez leurs excellents amis les Laborde ; au Verneuil, chez les Tocqueville ; au Mesnil, chez Mme de Rosambô ; à Champlâtreux et au Marais, — comme bientôt à Montgraham, à Montboissier, à Lonné, à Noisiel, à Sonnois, — très sensibles au commerce et aux joies de l'amitié, heureux à côté l'un de l'autre.

« Du château de Fervacques » au « château d'Ussé ».

On ne voit nulle part, à ma connaissance, que Chateaubriand soit allé à Fervacques depuis le voyage d'Orient, sauf quatre jours en novembre 1821 (1).

Il visita Mme de Custine à Paris en 1809, mais de loin en loin, en courant, et possédé d'une seule pensée : publier les *Martyrs*. Il lui écrivit des billets, mais si courts ! et ces billets n'avaient d'autre but que de fléchir la censure trop justement redoutée; car Mme de Custine était l'intime amie du préfet de police, de Fouché, « l'hyène », qui répondit aux prières de Chateaubriand en faveur de son cousin Armand : « Vous pouvez être tranquille, Armand m'a dit qu'il mourrait bien; il avait l'air très résolu. » En 1811, Mme de Custine, ayant dépassé la quarantaine, fit le voyage d'Italie avec son fils Astolfe. « Quand elle rentra en France et qu'elle revit Chateaubriand, Mme de Custine ne pouvait même plus espérer (2). »

Si Chateaubriand parut au château d'Ussé avant la Restauration, j'avoue l'ignorer; mais j'en doute très fort. Il voyait à Paris Mme de Duras, et Mme de Bérenger, et Mme de Montcalm aussi, et Mme de Lévis, et Mme de Vintimille, et Mme de Coislin, et Mme de Grollier, et Mme de Talaru, et Mme d'Aguesseau; je m'arrête : la liste serait longue autant qu'honorable.

Mme de Duras fut l'amie politique de Chateaubriand, sa providence à la cour bourbonienne, comme Mme de Custine fut son intermédiaire auprès de Fouché, — comme Mme Bacciochi, sa protectrice auprès de Bonaparte. Consultez les dates. Tenez compte des situations. Ne brouillez pas les affaires de cœur, et les affaires de cour, et les affaires d'esprit, et les

(1) *Chateaubriand et Madame de Custine.*

(2) Bardoux.

affaires d'intérêt. Peut-être y a-t-il dans chacune un peu des autres. Dans quelle proportion? Qui le sait? qui donnera les formules précises? Chateaubriand est un sujet difficile et complexe. En lui, tout se croise, et rien n'est supprimé au croisement.

Mme de Chateaubriand nomme, dans ses *Souvenirs*, Mme de Custine avec une sorte d'indifférence : « Malgré sa répugnance, mon mari demanda une audience à Fouché et se rendit chez lui avec Mme de Custine, qui le connaissait beaucoup. » Dans un grand embarras d'argent, alors qu'il était secrétaire, Chateaubriand eut recours à Mme de Custine. Non seulement elle refusa, mais elle fut infidèle au secret, et la chose s'ébruita. Chateaubriand lui écrivit : « ... Vous avez parlé d'un service que je vous priai de me rendre, lorsque j'étais à Rome, et que vous ne m'avez pas rendu. Ces choses-là tiennent à l'honneur, et je vous avoue qu'ayant déjà le tort du refus, je n'aurais jamais voulu penser que vous eussiez voulu prendre encore sur vous le plus grand tort de la révélation... Dans votre position, rien n'était plus aisé que de vous procurer le peu de chose que je vous demandais ; j'ai vingt amis pauvres qui m'eussent obligé poste pour poste. Si jamais vous avez besoin de mes faibles ressources, adressez-vous à moi, et vous verrez si mon indigence me servira d'excuse. »

Quant à Mme de Duras, son souvenir ne suscite au cœur de l'épouse que des sentiments de considération, de reconnaissance et d'amitié. « Sur un ordre du roi, nous nous rendîmes à Gand ; nous y trouvâmes Mme de Duras, qui nous y avait précédés de quelques jours ; peu de temps après, M. et Mme de Lévis vinrent nous rejoindre ; de sorte que nous nous trouvâmes entourés de quelques *amis* (1). »

(1) *Mémoires* de Mme de Chateaubriand.

On trouve, dans sa correspondance, des allusions aux « madames » que visitait son mari.

Lorsqu'elle se passait quelqu'une de ces allusions, c'était avec une absolue liberté d'esprit, une grande ouverture de cœur, une incomparable bonne grâce. Elle écrit à M^me^ Joubert :

Mon Chat n'est bon à rien. Il devait aller hier réclamer le *Cerf* (Joubert) et le sommer de venir manger le plus excellent des foies de veau ; point du tout. Il est allé courir de madame en madame jusqu'à cinq heures, et ne s'est souvenu de sa commission qu'au moment où mes grandes fureurs ont éclaté contre lui et contre votre époux sans foi. Écoutez : je m'habille tout de rouge comme le kalife Haroun, et je dis que si le *Cerf* ne vient pas demain partager avec nous le fardeau de Frisell, je ferai raser sa maison, pour n'y plus mettre le pied... Clausel sera des nôtres. Et vous, chère Madame ?... (1).

Voilà le *Chat* qui, malgré ses rhumatismes, se *frisotte* pour aller chez quelques madames du Lionfort ; mais tout en se faisant beau, il me charge de vous dire qu'il vous aime, qu'il vous remercie de l'avoir lu avec plaisir, etc. (2).

C'est du même ton enjoué qu'elle parlait des madames, à propos du bon Joubert, et à Joubert lui-même.

La Vallée aux Loups, 12 juin 1812.

Vous devriez bien m'écrire une lettre. Il y a tantôt mille ans que je n'ai reçu un mot de vous. Les *madames* n'en pourraient pas dire autant. Vous suez sang et eau pour leur tourner des phrases à leur manière, tandis qu'il ne vous en coûte pas la plus petite transpiration pour m'en faire à la mienne.

(1-2) *Les Correspondants de Joubert.*

— Heureuse, alors, Mme de Chateaubriand ?

— Mais oui, heureuse, autant que femme de son monde et de son bord. Plus heureuse que la duchesse de Lévis, que la duchesse de Montmorency, que la duchesse de Duras, que Mme Récamier ; plus heureuse que tant d'autres, incomparablement.

— Et Chateaubriand, alors, un modèle ?

— Mais oui, aurait répondu fièrement l'épouse. Et, pour un peu, elle aurait généralisé le joli mot à Joubert : « Le bon Chat est à la messe : j'ai peur quelquefois de le voir s'envoler vers le ciel ; car en vérité, il est trop parfait pour habiter cette mauvaise terre, et trop pur pour être atteint par la mort. Quels soins il m'a prodigués pendant ma maladie ! quelle patience ! quelle douceur ! »

Joubert dut sourire en lisant, comme Mme de Chateaubriand en écrivant. Sourions, nous aussi, de l'enthousiaste déclaration, et relisons, comme correctif, deux lignes essentielles où se résument tous les aveux des *Mémoires* : « Je dois donc une tendre et éternelle reconnaissance à ma femme, dont l'attachement a été aussi touchant que profond et sincère. Elle a rendu ma vie plus grave, plus noble, plus honorable, *en m'inspirant toujours le* RESPECT, *sinon toujours la force des devoirs.* »

L'aveu est couvert d'un voile. Pourquoi le déchirer, ce voile ? Et de quel droit fouiller dans la vie privée ? Est-ce que Sainte-Beuve acceptait qu'on se livrât, sur son compte, à pareille inquisition ? Un journaliste ayant avancé qu'il avait été élevé chrétiennement, par une mère et une tante *pieuses*, il faut voir avec quelle colère il prit la chose ! Et cependant, où est l'outrage ? Il est forcé de convenir que sa mère, et une sœur de son père, qui demeurait avec elle, « étaient des personnes qui *faisaient sans doute leurs devoirs, qui allaient*

à la messe le dimanche..., mais elles n'avaient rien, absolument rien qui les rapprochât du monde dévot... »

Lui-même, voici ce qu'il mandait à un ami d'enfance, dans une lettre toute voisine des temps allégués, tout imprégnée encore des parfums du « culte domestique » :

A Monsieur l'abbé Barbe.

Paris, 11 janvier 1819.

... Je commence à m'habituer à l'absence de ma chère maman... Quand je considère avec quelle rapidité ces trois premiers mois se sont écoulés, je m'engage à la patience... La religion est ce qui contribue beaucoup aussi à me consoler. A la maison, quand j'avais quelques petits chagrins, je les déposais dans le sein de mes bons parents, ou dans le tien, cher ami... Aujourd'hui, je n'ai personne à qui je puisse les confier; alors, je prie intérieurement le bon Dieu, et par là, je m'ouvre une ressource pour dissiper ma peine. J'observe le plus exactement que je peux tous mes devoirs, et ton exemple est toujours trop présent à mes yeux pour que jamais je m'écarte des bons principes que j'ai reçus.

Lisez maintenant et pesez chaque mot; donnez une attention particulière à ce qu'il dit de la cousine « source et organe » de la soi-disant *calomnie* :

La calomnie ecclésiastique a une forme d'infamie particulière. On ne saurait se figurer ce que cette race d'ennemis tortueux va chercher au fond de votre vie pour l'envenimer et le corrompre. J'ai eu lieu de m'en apercevoir, depuis que les *circonstances ont fait de moi une espèce de défenseur public de la libre-pensée contre les usurpations dites cléricales.*

Dernièrement (mai 1868), un journaliste du département du Pas-de-Calais, s'autorisant de sa qualité de compatriote, allait rechercher dans les faits les plus lointains de mon enfance de prétendus souvenirs recueillis afin de me mettre en contradiction avec moi-même. A l'entendre, j'aurais été élevé avec des parents d'une *piété* toute particulière et je ne pourrais me comporter comme je le fais aujourd'hui sans renier ce premier culte domestique et cette religion de famille. Je me trouve avoir une vieille cousine, assez bel esprit, ci-devant coquette, une vieille fille, aujourd'hui tournée à la plus quintessenciée et la plus superfine des dévotions, et qui pourrait bien être la source et l'organe de ces versions arrangées après coup et légèrement légendaires. Je tiens à y couper court : car tout cela est faux et mensonger... J'oppose à l'avance ces rectifications aux petites infamies déjà entrevues et qui pourraient avoir cours dans les biographies patronnées par d'éminents calomniateurs. *Avec certaines gens on ne saurait prendre trop de précautions* (1).

« Race d'ennemis qui va chercher au fond de votre vie... pour l'envenimer et le corrompre. » Voilà bien Sainte-Beuve dans *Chateaubriand et son groupe.*

« *Respect* » à celui qui s'est toujours respecté; à celui qui n'a jamais gaspillé ni sali ses heures, « comme lord Byron », — comme tant d'autres ; — à celui qui ne s'est pas affiché, « proie de quelque indigne créature »; à celui qui, d'autre part, n'a jamais posé en Père de l'Église, jamais affecté des airs de sainteté. « Indépendant de tout, fors de Dieu, je suis chrétien sans ignorer mes faiblesses, sans me donner pour modèle... Si je n'étais pas chrétien, je ne me donnerais pas la peine de le paraître : toute contrainte me pèse; tout masque m'étouffe; à la seconde phrase, mon caractère

(1) Voir tout le passage dans le volume-table des *Causeries du Lundi*, pp. 37-39.

l'emporterait et je me trahirais. » — « J'ai bien des fautes à pleurer (1). »

Respect surtout aux patriciennes qui lui furent dévouées et secourables, noblement, à des titres divers, et qui lui forment, dans la gloire, une couronne de grâce, une cour idéale.

Que j'aime la réflexion profondément critique de Charles Lenormant sur ce sujet délicat : « Une transformation sociale s'est opérée... ; les mœurs qui régnaient à une époque passent à l'état de souvenirs... La sociabilité poussée en France jusqu'à l'excès avait produit des relations toutes particulières et qui tendent à s'effacer (2). » Exemple : M. de Montmorency, aux vertus duquel les moins indulgents rendent hommage. Il va s'installer dans la solitude de la Vallée aux Loups, seul à seule, avec Mme Récamier. Or, la femme de M. de Montmorency vivait. Le mari de Mme Récamier vivait.

Mme la duchesse de Broglie souriait : « Quand on écrira la biographie de Mathieu [de Montmorency] dans la Vie des Saints, convenez que ce tête-à-tête avec la plus belle et la plus admirée femme de son temps sera un drôle de chapitre. »

Pourquoi pareille inquisition dans la vie intime de Chateaubriand ? Parce qu'il est l'immortel auteur du *Génie du Christianisme* ? Homme du monde, il n'a été et voulu être, par rapport à la religion, que l'orateur du dehors et des dehors. Juger, au poids du sanctuaire, ses expressions et ses actes, c'est commettre une double et triple erreur de doctrine, d'histoire et de critique. Avec Chateaubriand, nous sommes

(1) *Mémoires.*

(2) *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse de Chateaubriand, manuscrit de 1826, suivi de lettres inédites et d'une étude par Ch. Lenormant ;* 1 vol. in-18, chez Michel Lévy.

loin, Dieu merci ! de Port-Royal. L'historien-critique s'inspire trop des sévérités jansénistes. Lui (1) !

La thèse cachée se révèle dans ce mot à effet : « Comme Fontanes, Chateaubriand était un épicurien qui avait l'imagination catholique. » Qu'on admire l'antithèse, je le veux bien. Elle est jolie. Mais pour qui ne se paie pas de mots et veut aller au fond, jusqu'à l'idée, la définition constitue un contre-sens biographique, j'oserais presque dire un vrai non-sens, si Sainte-Beuve et son ami Renan n'étaient là comme exemple et preuve de l'*épicurien ayant l'imagination catholique*. Dieu merci ! Chateaubriand et ces deux-là ne se ressemblent point.

Beau et brillant chevalier de la belle et « doulce » France, Chateaubriand a reproduit, des nobles aïeux, en ce siècle-ci, les qualités et les défauts. Il est parti en guerre contre les mécréants, sans avoir, au préalable, fait serment d'impeccabilité, que je sache, ni biffé dans le *Credo* à son usage la *rémission des péchés*. Et, non plus, ses devanciers des croisades. — « Allait-il au tombeau du Christ dans les dispositions du repentir ? » La question est de lui, comme aussi la réponse : « Les regards attachés à l'étoile du soir, je lui demandais des vents pour cingler plus vite, de la gloire pour me faire aimer. » Ce qui ne l'a pas empêché, arrivé au tombeau du Christ, de se prosterner, de prier et de pleurer. Y a-t-il donc contradiction ? Oui, à voir les choses dans l'absolu. Non, si l'on considère l'ondoyante et diverse complexité du cœur humain. Tour à tour, ou plutôt tout à la

(1) « J'ai mes faiblesses, je vous l'ai dit : ce sont celles qui donnèrent au roi Salomon le dégoût de tout et la satiété de la vie. J'ai pu regretter de sentir quelquefois que j'y éteignais ma flamme, etc. » (Note confidentielle du 31 mars 1848, *Correspondance* de Sainte-Beuve, t. I.)

fois, et très sincèrement, chrétien, poète et chevalier : tantôt le chrétien dominait, tantôt le poète, tantôt le chevalier. A la foi du chrétien, les croisés aussi mêlèrent des souvenirs et des espérances profanes, le goût des lointains aventureux, le passionné désir de briller et de plaire. Non pas tous. Quelques-uns marchèrent, inflexibles, au saint idéal. Chateaubriand ne sera jamais compté au nombre de ces parfaits. Ce n'est pas un grand chrétien, tant s'en faut. Encore serait-ce équité pure de ne pas oublier la différence, ou, pour mieux dire, l'opposition des siècles.

De ce XVIII^e^ siècle, qui fut le sien, il garda certaines habitudes de politesse galante et de société facile. Cela fait mieux ressortir l'énergie avec laquelle il s'en sépara pour le combattre sur le maître terrain des idées.

C'est vrai : en rompant avec les doctrines impies et la littérature usée du XVIII^e^ siècle, le chantre des passions, le créateur d'*Atala*, de *René*, de Blanca, de Velléda, des *Natchez*, ne rompit pas, du même coup, avec la fragilité de la nature humaine. La merveille ! Pécheur, il s'est accusé devant Dieu et devant les hommes. Devant Dieu, un peu tard, avec larmes, dans la simplicité et le secret d'une foi redevenue pratique. Devant les hommes, avec une discrétion de bon ton et de bon goût que Sainte-Beuve aurait dû « respecter ». Mais quoi ! cette discrétion le froisse : il la qualifie de « soi-disant bon goût ».

Et tout en promettant d'être « très discret à son tour », Sainte-Beuve ajoute, brode, manipule des mémoires sans garantie, nomme, ou peu s'en faut, tant les allusions et apostrophes sont transparentes.

Après avoir adulé l'homme de génie vivant, ne pas savoir, lui mort et sans réplique, respecter les heures secrètes et les choses d'intimité ! Honte à Sainte-Beuve, pour avoir sour-

PORTRAIT DE SAINTE-BEUVE

« ... Il n'y a qu'une voix pour saluer le fondateur parmi nous de la poésie d'imagination, le seul dont la parole ne pâlissait pas dans l'éclair d'Austerlitz... M. de Chateaubriand est venu, remontant à la phrase sévère, à la forme cadencée du pur Louis XIV, et y versant les richesses d'un monde nouveau, les études du monde antique. Il y a du Sophocle et du Bossuet dans son innovation, en même temps que le génie vierge du Meschacebé... M. de Chateaubriand apparaît donc littérairement comme un de ces écrivains qui maintiennent une langue en osant la remuer et la rajeunir. Toute l'école moderne émane plus ou moins directement de lui... »

(Article de Sainte-Beuve sur les lectures des *Mémoires d'Outre-Tombe*.)

Chateaubriand remercia Sainte-Beuve en ces termes :

« Paris, 16 mars (ou mai) 1834.

» Votre analyse de mes *Mémoires*, Monsieur, est un véritable chef-d'œuvre, où vous parez ma vieillerie de tout l'éclat de votre talent et de votre jeunesse.

» Croyez que l'amour-propre flatté de l'auteur n'entre pour rien, Monsieur, dans les sentiments de reconnaissance et d'admiration que je m'empresse de vous offrir.

» CHATEAUBRIAND (1). »

(*Suscription*) M. de Sainte-Beuve.

(1) Orig. autog.

Coulière sc. Imp. Ch. Wittmann

SAINTE-BEUVE

noisement colligé les traits qui entreraient dans ses causeries de scandale. Ses cancans sont tenus pour infaillibles oracles. Souvenirs lointains, jetés tels quels dans la conversation, et notés tels quels par le chroniqueur affriandé; boutades, grifferies de société, rancunes politiques et littéraires, jalousies, hostilités flagrantes, — choses « dites à l'oreille », et que l'interlocuteur n'aurait point avouées en face du public, qu'il aurait même désavouées parfois, comme dépassant le fait ou la pensée : voilà ce qui donne à Sainte-Beuve la confiance de déclarer avec solennité, dans la préface de son livre sur Chateaubriand, « qu'il regorge de vérités ». — « Un très bon juge m'a dit à l'oreille... » — « Il m'a été raconté d'étranges choses », etc. Ainsi procède le critique, et le pis, c'est qu'il a fait école. « Sainte-Beuve s'en est chargé, dit-on, et de telle sorte qu'il n'y a pas à y revenir. » *Magister dixit.*

Eh! n'est-il pas arrivé au *Maître* de fausser les situations, de forcer les textes, d'altérer les dires, de souiller, par ses commentaires, le souvenir de très pures amours?

Faut-il rappeler le sens mensonger qu'il eut l'audace d'attacher à une phrase et à une confidence de X. de Maistre? L'incident est des plus caractéristiques : il révèle, en cette matière, les tendances de Sainte-Beuve.

X. de Maistre à la vicomtesse de Marcellus. — Le 18 juillet 1839. — Avez-vous lu ma biographie par M. Sainte-Beuve?... J'avais dit une fois à cet indiscret que personne, à la cité d'Aoste, ne craignait de voir le lépreux et que je lui avais fait plusieurs visites avec une dame à laquelle je faisais la cour. Mais je n'ai point parlé de rendez-vous qui n'existèrent jamais... C'était une jeune veuve indépendante, la plus belle de la ville d'Aoste et y jouissant d'une assez jolie fortune. Je lui avais fait la cour pendant trois ou quatre ans, dans l'espoir

d'en faire ma femme, mais elle en préféra un autre; voilà en quoi consiste ma « bonne fortune » que l'on publie dans les deux mondes.

Lisez ce passage où l'on me fait « jouir de la suprême félicité séparée par une feuille tremblante du suprême désespoir ». C'est chez le lépreux que nous allions nous cacher, bien sûrs de n'être pas découverts. L'impudent !

Cette bonne dame existe encore; elle a des enfants et une réputation au dessus de tout soupçon.

Que pensera-t-elle de ma fatuité presque octogénaire ? Car j'ai l'air d'avoir raconté toutes ces sottises.

Le même à M. le marquis Oudinot. — Saint-Pétersbourg, 18 août 1839. — Je vous avoue que mon indiscrète biographie par M. Sainte-Beuve m'a dégoûté des littérateurs et de la littérature... Il me fait donner des rendez-vous chez mon honnête lépreux, l'impudent ! Voici ce qui a donné lieu à cette fable :

J'ai vu deux fois à Paris l'auteur de cet article. Il me demanda si l'on ne craignait point d'approcher du lépreux. Je répondis que non et que je lui avais fait souvent des visites avec une jeune dame qui le protégeait. Les rendez-vous sont de son invention. Cette femme était veuve et libre et n'avait pas besoin de se cacher. Elle existe encore; que pensera-t-elle, si elle lit cela, de ma fatuité presque octogénaire ? *D'autant plus qu'il a l'air d'écrire sous ma dictée.*

Le même à la vicomtesse de Marcellus. — Pétersbourg, 1841. — ... Vous aurez vu dans les *Débats* et dans la *Revue des Deux Mondes* qu'il est encore question de moi, au sujet de M. Topffer dont M. Sainte-Beuve a écrit la biographie.

Je ne serai donc jamais quitte de ces écrivassiers ! J'ai encore si fortement sur le cœur ma ridicule biographie et ma prétendue bonne fortune chez le lépreux, que je ne puis y songer sans un mouvement de colère, et j'ai pensé que puisqu'il sera encore parlé de moi une dernière fois, et que, selon l'ordre de la nature, M. de Marcellus doit me survivre longtemps, j'ai pensé, dis-je, que je

pouvais le prier, non point d'une autre biographie, mais d'un tout petit article de nécrologie, dans lequel *je l'autorise d'avance à démentir solennellement cette ridicule invention* d'un folliculaire déhonté. Mais où serai-je, et combien peu je m'inquiéterai, chère bonne Valentine, de ce qui m'agite maintenant !

Voilà l'usage que Sainte-Beuve faisait des mots semi-confidentiels; voilà comment il les tirait à son sens pervers, comment il les forçait et les falsifiait, comment il dénaturait les situations. — Déjà, en 1839 ! Et depuis, quels progrès (1) !

(1) Même au point de vue strictement littéraire, quelles entorses infligées aux textes et à la vérité ! On lira dans le premier chapitre du volume suivant : — Parlons d'abord de ce qui est tout à fait dans la spécialité du critique. Bien que très sévère, certain de ses jugements semble d'autant moins contestable qu'il s'appuie sur une citation textuelle : « Chateaubriand n'eût pas écrit cette chose ridicule : « *A peine Dupaty avait quitté l'Italie » que Gœthe vint le remplacer.* »

Du moins ce mot, cité textuellement (c'est le seul dans tout le morceau), offre-t-il une prise. Aussi ai-je cédé au caprice de contrôler la citation. Et déjà, pourquoi n'avoir pas indiqué l'ouvrage auquel le mot est emprunté? Allez donc chercher une ligne perdue dans l'immensité des œuvres complètes ! Condamner à pareille recherche le lecteur curieux des sources, c'est se créer une sorte d'immunité.

Enfin, je la dénichai, cette phrase minuscule, au tome IV, p. 530, des *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Est-il possible? Je lis et je relis. Pas le moindre doute. Le sens original, le vrai sens du mot cité n'est point du tout celui que lui inflige Sainte-Beuve, celui qui permettrait de l'appeler « cette chose ridicule ». Que si le seul texte qu'on puisse vérifier témoigne contre la fidélité de Sainte-Beuve, quelle confiance accorder aux affirmations en l'air, aux volants et insaisissables propos de société ?

J'ai le devoir de prouver :

L'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe*, à propos de « l'ancienne société romaine », passe en revue les personnages qui se succédèrent sur le sol romain et racontèrent leurs impressions d'Italie. D'abord Rabelais, suivi de

Du moins, X. de Maistre vivait. Il put s'écrier avec « colère » : *L'impudent !* Et ce cri de l'honnête homme révolté nous suffit.

Montaigne, de Milton et d'Arnaud. Sur ce dernier nom, succédant au nom « du plus grand poète protestant du XVII^e^ siècle », Chateaubriand fait cette réflexion : « *L'ordre des dates amène l'abbé Arnaud à Rome après Milton.* » L'ordre des dates tout seul : voilà qui est entendu. Chateaubriand s'en explique assez, et le rapprochement des deux noms, amené par l'ordre des dates, ne va pas sans quelque sourire.

Puis, c'est le tour du cardinal de Retz et de Coulanges. « Spon, Misson, Dumont, Addison, *suivent successivement* Coulanges. » « Le père Labat *suit.* » Voici de Brosses, Lalande, Duclos, Dupaty. L'ordre des dates, toujours.

« *A peine Dupaty avait quitté l'Italie que Gœthe vint le remplacer.* Le président au Parlement de Bordeaux entendit-il jamais parler de Gœthe? Et néanmoins le nom de Gœthe vit sur cette terre où celui de Dupaty s'est évanoui... Quand l'aigle de Napoléon laissa Rome échapper de ses serres, elle retomba dans le sein de ses paisibles pasteurs. Alors Byron parut aux murs croulants des Césars... Rome, tu avais un nom, il t'en donna un autre : ce nom te restera ; il t'appela *la Niobé des nations*... Byron, Gœthe, M^me^ de Staël... noms impérissables, illustres cendres, qui se sont associés au nom et aux cendres de la Ville éternelle. »

Le sens du verbe « remplacer » est-il assez évidemment synonyme de succéder?

Comme « *l'ordre des dates*, tout seul, *avait amené l'abbé Arnaud après Milton* », de même *l'ordre des dates*, tout seul, *amène Gœthe après Dupaty.*

Les visiteurs de Rome se succédèrent et se remplacèrent « dans un tableau dont le cadre ne change pas, mais dont les personnages sont mobiles ».

Quand donc Sainte-Beuve s'indigne et s'écrie : « C'est encore plus fort et plus monstrueux que si l'on disait dans une histoire de la littérature française : « A peine Dorat s'éteignit-il, que parut Chateaubriand », il substitue dextrement l'ordre des talents et des mérites à l'*ordre des dates.* Il fausse le sens d'un mot très clair : « chose ridicule ».

Ah ! si Chateaubriand avait vécu, avait pu tenir la plume ! A quelle immortalité de mépris, à quelle sublimité d'infamie, par un de ces « mots puissants dont il avait le secret », il eût voué, il eût cloué Sainte-Beuve !

Combien il y a lieu de déplorer la docilité, la crédulité des disciples !

Où trouver la ferme et fière indépendance des jugements personnels ? Où la mesure, le tact, la nuance mobile et changeante du vrai relatif selon les dates ? l'étude attentive des états d'âme successifs ? l'horreur des formules rigides et des généralités absolues ? Surtout quand il s'agit du cœur humain. Et surtout s'il s'agit d'un cœur, comme celui de Chateaubriand, qui « se *retourne* vivement et se *réfute avec sanglots* » ?

— Que prétendez-vous prouver ?

— Moi ? Rien, mais rien du tout, sinon que Sainte-Beuve est un maître peu sûr en semblable matière.

A ses deux volumes sur Chateaubriand, appliquez la méthode de Joubert. Le moraliste déchirait de ses livres les feuilles qui lui déplaisaient. Tel serait le sort de la partie anecdotique, *philosophique* et politique, le juste sort de tout ce qui vint s'ajouter, après 1849, au volume primitif. Et cet unique volume serait lui-même « évidé », comme beaucoup de ceux qui composaient la bibliothèque de Joubert. Dans sa « couverture trop large », il ne retiendrait que cent cinquante à deux cents pages. Mais celles-là, le maximiste les aurait savourées ; il les aurait dites excellentes. Et l'on sait la valeur de ce mot dans les *Pensées* : « Excelle et tu vivras. »

Si Sainte-Beuve surnage définitivement, il le devra surtout au livre, charmant et perfide, que soutient au dessus du flot le nom magique de l'Enchanteur.

Un mot de sa préface — image réussie entre toutes — va

figurer à nos yeux la situation respective de « l'Homère du dix-neuvième siècle » et de son critique : « Je fus sensible... à la crainte de me voir enchaîné par là, comme par un carcan d'or, au pied de sa statue (1). »

« Par là, comme par un carcan d'or », c'était, dans la pensée de Sainte-Beuve, les deux ou trois mentions élogieuses que lui avait décernées « le plus illustre de nos écrivains modernes ». C'est, pour nous, et à jamais, *Chateaubriand et son groupe*.

(1) Emprunté peut-être par Sainte-Beuve aux *Martyrs* : « Les méchants portent l'orgueil à leur cou comme un carcan d'or. »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

Pages.

Lettres de Chateaubriand à Fontanes, communiquées à Sainte-Beuve et à Villemain. — Sainte-Beuve s'en inspire, sans pouvoir les publier. — Villemain en découpe des morceaux qu'il ajuste à son texte. — Combien plus intéressantes, ces lettres de jeunesse, dans leur intégrité et leur suite. — Chateaubriand s'y révèle tout entier, qualités et défauts. — Lettres de Chateaubriand et de sa femme. — Les deux voix..... 1

CHAPITRE PREMIER

CHATEAUBRIAND SE LIE AVEC FONTANES (1798)

Promenades et confidences des deux exilés. — Misère et dignité. — Contraste poétique. — Flagrant délit. — La *Grèce sauvée* et les *Natchez*. — Lecture des derniers jours. — Serment d'amitié sur des tombeaux. — Séparation. — Dieux plus puissants que les Lares paternels..... 15

CHAPITRE II

CORRESPONDANCE DE L'EXIL (1798-1800)

Première lettre de Fontanes. — Première lettre de Chateaubriand. — Comparaison et critique littéraire. — Conversion de Chateaubriand. — Rapide composition du *Génie du Christianisme*. — Feuilles imprimées à Londres, à vendre en France. — Prix demandé. — L'Apologie dans sa forme première. — Indiscrétion de Sainte-Beuve. — Variations

Pages.

du titre. — Prosélytisme de néophyte. — Fontanes voltairien. — Il devient personnage officiel. — Lettre d'un « Athénien ». — Dernière lettre de l'exil..... 33

CHAPITRE III

LETTRES DE FRANCE (mai 1800-mai 1803)

Chateaubriand à Calais. — Détresse profonde : un mot pour le médecin et vingt-cinq louis. — « *Post-scriptum* mémorable. » — Prodigieusement belle. — Si vieux et si jeunes. — Articles de Fontanes contre Mme de Staël, — et lettres confidentielles à Lucien Bonaparte. — Mme de Staël répond à Fontanes ; — condamné au silence. — Chateaubriand repousse le coup. — L'incident jugé par Sainte-Beuve. — Ce jugement ne tient pas. — *Atala*. — A Savigny. — Publication du *Génie du Christianisme*. — Articles de Fontanes et billet de remercîment. — Enthousiasme de La Harpe, — du public, — des femmes. — Colère des philosophes. — Chateaubriand devant le Premier Consul. — Mystérieuse lettre de femme. — Mme de Chateaubriand ruinée par ses parents. — Le *Génie du Christianisme* offert au Pape, avec lettre d'hommage. — Parfait bonheur. — Projet d'ouvrage sur la France. — Lucien avancerait les fonds. — A la fontaine de Vaucluse ; accident et mouvement d'humeur. — Mot de Sainte-Beuve peu justifié..... 63

CHAPITRE IV

CHATEAUBRIAND EST NOMMÉ SECRÉTAIRE D'AMBASSADE (9 mai-15 juin 1803)

Deux historiens. — Nomination officielle. — Trois jours d'hésitation. — Difficultés du poste : — Hostilité gratuite du cardinal Fesch, — et de M. Cacault, précédent ambassadeur. — Réussir, c'est échouer. — Pas un sou pour déloger de son grenier. — Lettre de bonheur. — Tendance dangereuse. — Nouvelles éditions du *Génie du Christianisme*. — Arrangements avec Ballanche. — Exemplaires de luxe offerts en hommage. — Il raconte ce qu'il voit à Lyon. — Procession et ordinations. — Il part pour Rome, comblé d'honneurs et presque d'argent..... 119

Pages.

CHAPITRE V

SIX MOIS A ROME (juin 1803-janvier 1804)

Encore une lettre de bonheur. — Il se concilie M. Cacault et les secrétaires. — Audience demandée au Souverain Pontife. — Lettre au libraire Migneret. — Le secrétaire et l'ambassadeur en conflit. — L'ambassadeur éclipsé par la gloire du secrétaire. — Dépit du cardinal. — Menaces du Premier Consul. — L'opinion publique, à Rome, favorable au secrétaire. — Confidences de Chateaubriand. — Erreur diplomatique. — Mme de Beaumont supplie Fontanes d'intervenir. — Plaintes du cardinal au Premier Consul. — Mémoire du secrétaire contre l'oncle Fesch. — Est-ce que « Chateaubriand perd la tête » ? — Lettre amicale et diplomatique de Fontanes. — Mme de Beaumont à Rome. — Chateaubriand se dévoue à son amie mourante. — Nouvelles accusations. — Sera-t-il enfermé au Temple ? — On lui offre des asiles. — Mort de Mme de Beaumont. — Relation de ses derniers moments. — Molé n'aime pas cette relation. — Sainte-Beuve la trouve officielle de ton. — Qu'en pensaient Joubert et Mme de Staël ? 137

CHAPITRE VI

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE : LES DEUX ÉPOUX

1° L'époux : Ennui; — Pourquoi le dire incurable? — Tristesse physique. — Constitution saine, sauf en un point. — Mal héréditaire. — Le père était hypocondriaque; — Lucile aussi; — et aussi Julie; — René ne l'était guère moins. — La physiologie n'est pas l'ennemie de la morale. — « Mal de René », maladie véritable. — Sauvagerie de l'humeur; — taciturnité dès l'enfance. — Race, milieu, moment. — Cœur replié sur lui-même; — plutôt subjectif qu'égoïste. — Violence de ses passions et brusque retombée sur soi. — Indépendance, âme de sa vie. — L'état le plus heureux de son humeur. — Avantages de la solitude. — Il aime la nature, mais non « jusqu'à s'y absorber ». — Nullement tenté de panthéisme. — Il parle peu et à voix basse. — Sceptique, en quel sens? — Il doute de l'avenir, et de son génie, comme de l'amour, comme de tout : — défaut capital. — Il désire avec âpreté et ne sait pas espérer. — Caractéristique de son

Pages.

désir — d'après Sainte-Beuve; — d'après M. de Vogüé. — Est-ce bien cela? — Faiblesse de cœur. — Jouissance et souvenir. — Pourquoi est-il tant l'homme du souvenir? — Émotion et larmes. — Danger de se souvenir ainsi. — Irascibilité et rancunes. — Vive lumière sur la genèse et la subjectivité de ses œuvres. — Vivre en soi et vivre de soi; — instinct et habitude : — formule de souffrance, plutôt que de suffisance et d'orgueil. — Orgueil toutefois. — Quel orgueil? — Victimes du même mal, le père, Lucile et René s'expliquent mutuellement. — La grande ressource de René fut le travail, en attendant l'action. — La psychologie de Chateaubriand dans une lettre fameuse de Joubert. — Sainte-Beuve l'admire beaucoup : — réflexions critiques. — La contre-partie, par le même Joubert. — Détails extérieurs : la voix; — la couleur des yeux; doutes de Sainte-Beuve; — les yeux étaient bleus; — la taille; — la tête; — l'allure, les gestes, le maintien, la mise. — Grande sobriété. — Distraction et silence obstiné. — Affectation et pose? — Non; tristesse physique. — Ne disputons à personne ses souffrances. — Air rude et froid. — Il le tenait de son père, de la contrainte de son enfance et de son séjour en Angleterre. — Timidité, — parfois extrême. — Horreur des disciples. — Sa conversation. — Besoin d'amitié. — Doux, bon, gracieux, simple, gai, avec les intimes. — Gai, nonobstant l'ennui. — Mobilité de l'humeur. — La mère était très gaie. — Les deux sangs, — les deux atavismes. — « Éternelle duplicité et triplicité du cœur humain », s'écrie Sainte-Beuve. — Duplicité suffit : *homo duplex*. — Des deux hommes, lequel l'emportait? — Portrait des Bretons. — Le spleen de Lucile, défaillance; — le spleen de René, stimulant. — Ce que Chateaubriand lui dut. — Incomparable force de volonté, et persévérance des vouloirs. — Générosité des sacrifices. — Honneur. — Évidente liberté psychologique. — « Le grand secret de mélancolie. »..... 217

2° L'épouse : Céleste de Lavigne-Buisson et Lucile de Chateaubriand. — Intimité et promenades. — Le chevalier sera bientôt de retour. — Fiévreuse attente. — Plus beau que dans ses rêves. — Mais lui? — Le mariage. — Il n'aime que ses chimères. — Négligent et joueur. — Il part comme émigré. — Céleste et Lucile rentrent au pays. — Remords de Lucile. — Les deux amies dans la même prison.

Pages.

— Après la Terreur. — La raison de Lucile s'égare. — Le lien d'amitié se tend mais ne se brise pas. — Sainte-Beuve interprète sans délicatesse une lettre de Chênedollé. — Entrevue des deux époux. — Mme de Beaumont. — Le bon Joubert. — Chateaubriand résiste aux conseils de ses amis. — Dernière recommandation de Mme de Beaumont. — Réunion définitive des deux époux..... 273

CHAPITRE VII

PREMIERS TEMPS DE LA VIE CONJUGALE (Février 1804 — juillet 1806)

Lettre de démission et motif allégué. — Mme de Chateaubriand et M. de Clausel. — Billets confidentiels de l'épouse. — Note sur Mme de Custine. — Suites de la démission. — Personnes tombées et *forcées*. — Mme de Chateaubriand fait honneur à son mari. — Chez Joubert. — Profits réciproques. — Elle le console de Mme de Beaumont. — Quel ménage font M. et Mme de Chateaubriand ? — Joubert le sait et le dit. — Chateaubriand recommande Artaud. — Fêtes qui sont des deuils. — Le sacre de Napoléon par Pie VII. — Récit de Fontanes. — Mort de Lucile. — Larmes du frère et de la belle-sœur. — Supposition de Chênedollé. — L'abbé de Bonnevie. — Lettre que lui écrit Chateaubriand. — Souvenirs d'un frère de Joubert. — Le monument de Mme de Beaumont. — Accord des deux époux. — En Suisse, avec Ballanche. — Récit de ce voyage. — Retour à Villeneuve. — L'hiver à Paris. — Les soirées..... 293

CHAPITRE VIII

AMITIÉS ET REPRÉSAILLES (1805-1806)

Article de Chateaubriand sur un livre de Guéneau de Mussy. — Autre article sur les *Essais* de Molé. — Ce dernier, fâché de légères critiques. — Chateaubriand, moins susceptible. — Chicanes du cardinal Fesch. — Réponse de « l'homme de lettres ». — Sur la correspondance de Chateaubriand avec Fontanes et Joubert. — Voyage d'Orient décidé. — Emploi des derniers jours. — Réconciliation avec Molé. — Les dernières heures. — Entouré de ses amis jusqu'au départ..... 325

Pages.

CHAPITRE IX

LE VOYAGE D'ORIENT ET L'EXIL
(Juillet 1806-juillet 1807)

Gaieté des adieux. — Pourquoi si rares, les lettres du voyageur? — Pas si rares, et plutôt nombreuses. — On les retrouverait en substance dans l'*Itinéraire*. — Preuve. — Lettre à Bertin. — Étude critique de deux textes. — Mme de Chateaubriand à Venise : — Mode; — famille juive; — trait de mœurs. — Un poète improvisateur. — Ballanche. — Lettres de Chateaubriand à sa cousine, Mme de Talaru, et à M. de Baure. — Lettre de Fontanes à Bonald. — Autre lettre à Mme de Talaru. — Fontanes et Clausel s'entretiennent de l'absent. — Hyde de Neuville rencontre Chateaubriand en Espagne. — Mme de Noailles (duchesse de Mouchy). — Deux jours à Bordeaux. — Impressions des visiteurs. — Un coin de terre et de l'ombre. — Chez Joubert, avec Mme de Chateaubriand. — Causeries avec les amis. — Article sur un livre de l'ami Laborde. — Le cardinal Fesch l'envoie à l'Empereur. — Colère de Napoléon... et de Joubert. — Exil. — Achat de la Vallée aux Loups..... 345

CHAPITRE X

LA VALLÉE AUX LOUPS (1807-1808)

Désir ancien et persistant d'une chaumière. — Réflexion de Sainte-Beuve non justifiée. — Chateaubriand propriétaire. — Possession et rêve. — Enthousiasme. — Descriptions de Mme de Chateaubriand. — Jardinage et composition. — Enchantements sans fin. — Visites des amis. — Les premiers mois d'hiver à la Vallée. — Le premier printemps : — rossignol; — hirondelle. — Amis convoqués pour la lecture de *Velléda*. — Critique de Fontanes; — docilité de Chateaubriand. — Billet d'invitation à la seconde lecture de *Velléda*. — Lamartine adolescent et les écrits de Chateaubriand. — Fontanes à Courbevoie. — Les nids à la Vallée aux Loups; — oiseaux et chats. — Portrait de Chateaubriand par Girodet. — Mot de Napoléon. — Maladie. — Retour à la Vallée. — Le vice aux environs de Paris. — Graveur mécontent. — Fête de Chateaubriand, célébrée pour la première fois. — Texte fameux de Sainte-Beuve sur la quarantaine.

Pages.

— Examen critique. — Chateaubriand a-t-il tant regretté la jeunesse? — Impression que lui faisait la pensée de la mort. — L'Homère des ruines. — Octobre : — rêveries et souvenirs..... 387

CHAPITRE XI

PUBLICATION DES « MARTYRS » (1809)

Grand rêveur. — Grand travailleur. — Les *Martyrs*. — Le manuscrit soumis à la censure. — Permission d'imprimer. — Fouché donne l'ordre d'attaquer. — Armand de Chateaubriand fusillé. — La presse vendue. — Parny. — Ginguené. — Réponse à l'un et à l'autre. — Insuccès des *Martyrs*. — Critiques et plaisanteries d'Hoffmann. — Souvenirs de Mme de Chateaubriand. — Chateaubriand quitte Paris l'âme ulcérée. — Influence rassérénante de la Vallée. — Fécondité du génie. — Guizot loue les *Martyrs*; — en correspondance avec Chateaubriand. — La Maisonnette et la Vallée aux Loups. — Article favorable d'Esménard. — Lettres de Chateaubriand et de sa femme. — Visites fréquentes des amis. — La Saint-François. — Lecture des stances de Fontanes..... 441

CHAPITRE XII

LES AMIS, L'EMPEREUR ET L'INSTITUT (1810)

Les amis de Chateaubriand dans l'Examen et les Notes des *Martyrs*. — Nul découragement; parfait mépris. — « Le Tasse errant de ville en ville. » — Billet pour demander des livres. — Rédaction de l'*Itinéraire*. — A Verneuil. — Napoléon à la Vallée aux Loups. — La Saint-François. — Joubert absent. — L'*Allemagne* au pilon. — Lettre inédite de Mme de Staël. — Inquiétude au sujet de l'*Itinéraire*. — Les prix décennaux. — L'Empereur intervient. — Résistance de l'Institut. — Le manuscrit de l'*Itinéraire* à la censure.... 455

CHAPITRE XIII

UNE « ANNÉE DES PLUS REMARQUABLES » (1811)

Impatience de l'auteur. — Lettre au censeur Esménard. — L'*Itinéraire* paraît. — Enthousiasme du public. — La presse est favorable.

Pages.

— Article de Malte-Brun. — Détails typographiques. — Remercîments. — Influence de la Vallée : — douceur inspirante. — Mot de Sainte-Beuve, trop strictement littéraire. — Un peu de psychologie. — C'est à la Vallée qu'il faisait bon fréquenter Chateaubriand. — Il reçoit l'ordre de se présenter à l'Académie. — Il fait ses visites à cheval. — L'Empereur approuve le choix. — Les indépendants blâment Chateaubriand et parlent de bâillon. — L'Impératrice aurait demandé à le voir. — Visite à Marie-Louise. — Affaire du discours. — Colère et menaces de l'Empereur. — Les femmes interposent leur beauté. — Mme Gay et Mme Hamelin. — Chateaubriand les remercie. — Vieille copie du discours; — variantes. — L'Académie décide que le discours ne sera pas prononcé. — Lettre de Chateaubriand à Frisell. — Pas le sou. — La Vallée aux Loups, paradis terrestre. — Lettre de Mme de Chateaubriand. — La comète; — imaginations. — Billet d'invitation à fêter la Saint-François. — Premier chapitre des *Mémoires*. — Un dialogue. — Les plus belles dents de l'Académie. — A quoi travaille désormais Chateaubriand. — *Études historiques* : — Critique littéraire..... 469

CHAPITRE XIV

ENCORE LA VALLÉE AUX LOUPS (1812)

Pendant l'hiver, rue de Rivoli. — Chateaubriand inquiet de sa santé. — Piquant récit de Mme de Chateaubriand. — A la Vallée. — Il ramage des vers quand il pleut. — Quels vers ? — Fête de Mme de ***. — Mariage du comte Louis de Chateaubriand. — Terre de bruyère. — Remercîment à Mme de Grollier. — Comme un écolier qu'on délivre. — Un enfant de Combourg à la Vallée. — Description de la maison et du parc; arbres, allées, plates-bandes. — Panorama. — Loyson et Cousin visitent Chateaubriand. — Visite rendue et congé poli. — Sainte-Beuve allègue à tort la politique. — Pas de disciples. — Genoude à la Vallée aux Loups. — Prophétie. — Nouvel exil. — Pasquier et Mme de Chateaubriand. — La Saint-François à la Vallée. — Lettre de Chateaubriand. — L'exil fut de courte durée.. 511